



**HAL**  
open science

## ”Such cruel pride of blood and color”: relire les récits d’esclaves au prisme de l’humanisation.

Marie-Pierre Baduel

### ► To cite this version:

Marie-Pierre Baduel. ”Such cruel pride of blood and color”: relire les récits d’esclaves au prisme de l’humanisation.. Sciences de l’Homme et Société. Université Toulouse - Jean Jaurès, 2023. Français. NNT : 2023TOU20025 . tel-04190375v1

**HAL Id: tel-04190375**

**<https://univ-tlse2.hal.science/tel-04190375v1>**

Submitted on 30 Dec 2023 (v1), last revised 29 Aug 2023 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# THÈSE



En vue de l'obtention du  
**DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE**

Délivré par l'Université Toulouse 2 - Jean Jaurès

---

Présentée et soutenue par  
**Marie-Pierre BADUEL**

Le 30 juin 2023

« **Such cruel pride of blood and color** » : relire les récits  
d'esclaves au prisme de l'humanisation

---

Ecole doctorale : **ALLPHA - Arts, Lettres, Langues, Philosophie, Communication**

Spécialité : **Langues, Littératures, Arts et Civilisations du Monde Anglophone**

Unité de recherche :

**CAS - Laboratoire Cultures Anglo-Saxonnes**

Thèse dirigée par

**Nathalie DESSENS**

Jury

Mme Claire BOURHIS-MARIOTTI, Rapporteur

M. Jean-Pierre LE GLAUNEC, Rapporteur

Mme Claire PARFAIT, Examinatrice

Mme Nathalie DESSENS, Directrice de thèse

**Volume 1**



# Remerciements

“Context is all” répète à l’envi Ofred, la narratrice de *The Handmaid’s Tale*<sup>1</sup>. Quand on décide de se lancer dans une thèse à 44 ans tout en travaillant à plein temps dans une université de sciences dites dures, le contexte de recherche paraît défavorable, voire pénalisant. Mais le contexte, ce n’est pas seulement les conditions de travail parfois difficiles et le marathon que représente un doctorat. Le contexte c’est tout d’abord et avant tout une directrice de thèse, Nathalie Dessens, qui a accepté, vingt après m’avoir dirigée pour mon DEA, d’encadrer cette thèse et de m’aider à remettre le pied à l’étrier de la recherche. Je ne me serais sans doute pas lancée dans cette thèse si elle n’avait pas accepté de la diriger, c’est dire à quelle point ma gratitude est immense. Un doctorat se conclut par une soutenance, avec un jury, Claire Parfait, Claire Bourhis-Mariotti et Jean-Pierre Le Glaunec, qui ont accepté de m’apporter leur éclairage sur mon travail et des pistes de réflexion pour la suite, ce dont je les remercie. J’ai aussi rencontré tout au long de mon parcours des chercheur.e.s, confirmé.e.s ou non, qui ont fait preuve de bienveillance et qui ont nourri ma recherche par des conseils ou des questions toujours très pertinentes. Je souhaiterais remercier tout particulièrement Aurélie Guillain, Sandrine Ferré-Rode, Claire Parfait, Claire Bourhis-Marriotti, Susanna Ashton, Hannah-Rose Murray, Hélène Le Dantec-Lowry, Anne Stefani, Hélène Charlery et Claire Anchordoqui. J’ai été amenée à rencontrer des chercheurs de domaines très éloignés de mon champ d’étude (des mathématiciens et des chercheurs en sciences sociales pour la textométrie, un médecin pour des questions biologiques sur le sang, un géographe pour le site internet) et cette transversalité a été très enrichissante. Je tiens à remercier Pascal Marchand et Pierre Ratinaud pour m’avoir aidée dans l’utilisation d’IRaMuTeQ et Xavier Buff, Philippe Monnier et Sébastien Dejean pour avoir tenté de me faire comprendre les statistiques. J’ai également fait appel à des étudiants en informatique et des étudiants du Master SIGMA pour la création du site internet et je tiens également à leur témoigner ma gratitude : Khaled Al Mughrabi, Fabien Fock Ying Chu, Mohammed Jarallah, Dany Neang et Émilien Nimal, étudiants en L3 informatique à l’IUT Paul Sabatier pour le cahier des charges, Léo Le Gourriérec, Lazare Sauger Chevillot et Sarah Wroblewski, étudiants en Master 1 SIGMA à l’Université Toulouse-Jean Jaurès pour les cartes et enfin Florent Laidin, étudiant en Master 2 SIGMA à l’Université Toulouse-Jean Jaurès, pour

---

<sup>1</sup> Roman écrit par Margaret Atwood et publié aux Éditions Vintage en 1985.

le prototype du site. Les étudiants de Master 1 et 2 étaient encadrés par Laurent Jégou, géographe, dont la patience n'a d'égale que sa gentillesse.

Le contexte est également personnel, une famille et des amis qui endurent les interminables explications sur les trouvailles du moment ou les projets en cours. La liste serait trop longue ici et je craindrais trop d'oublier des noms mais le soutien moral, psychologique et même parfois logistique qu'ils m'ont apporté est incommensurable, la patience dont ils ont fait preuve à mon égard également. Je tiens quand même à citer ici Nathalie Bigot, Carine Livoti et Anne Loiseau qui ont accepté de relire ma thèse pour traquer les dernières coquilles. Enfin, des collègues du département des langues de l'Université Paul Sabatier m'ont également soutenue et encouragée et je tenais également à les remercier. Je pense sincèrement que je ne serais pas arrivée au bout de cette aventure sans le soutien de toutes ces personnes, et ce sont bien elles qui ont créé un contexte favorable à ce travail que je présente aujourd'hui.

“Context is all”, indeed.

# Table des matières

<b>Table des matières</b>	<b>3</b>
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS</b>	<b>7</b>
<b>Avant-propos</b>	<b>9</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>15</b>
<b>PARTIE 1 : REVISITER LES RÉCITS D’ESCLAVES</b>	<b>33</b>
Chapitre 1 : Historiographie et anamorphose	35
1.1 Définitions et appellations	35
1.2 Fiabilité, authenticité et enveloppe blanche	47
1.3 La place des récits dictés	56
1.4 Anamorphose	67
Chapitre 2 : Définition des récits d’esclaves antiesclavagistes	75
2.1 Définition générale	75
2.2 Textométrie et récits dictés	89
2.3 Exemple détaillé d’étude : les récits de Louisa Picquet et Boyereau Brinch	99
Chapitre 3 : Présentation des récits du corpus	115
3.1 Les précurseurs	116
3.2 Les classiques du genre	122
3.3 Les abolitionnistes oubliés	130
3.4 (Dis)continuité	136
<b>PARTIE 2 : CONTEXTUALISATION ET HUMANISATION</b>	<b>147</b>
Chapitre 4 : Contexte de publication	149
4.1 Contexte personnel	149
4.2 Contexte politique et historique	157
4.3 Contexte littéraire	170

Chapitre 5 : Autobiographie et récits d’esclaves antiesclavagistes	181
5.1 Autobiographie individuelle, autobiographie collective	181
5.2 Récits témoignages	199
5.3 Récits de résistance	211
Chapitre 6 : Humaniser les esclaves	217
6.1 Genèse	217
6.2 Premiers repérages et mise au jour de réseaux d’images	222
6.3 IRaMuTeQ et étude quantitative	230
<b>PARTIE 3 : SANG ET COULEUR DE PEAU</b>	<b>235</b>
Chapitre 7 : Dénoncer l’esclavage	237
7.1 Tortures	237
7.2 Symbolisme et fonctions des scènes de torture	248
7.3 Éléments emblématiques : les chiens et le fouet.	257
7.4 Le morcellement du corps	265
7.5 La Bible	271
7.6 Le sang des maîtres	280
Chapitre 8 : Sang et couleur de peau comme outils de déconstruction et d’affirmation d’une identité	297
8.1 Une question de vocabulaire	297
8.2. Du mélange de sang...	310
8.3 ... Et du métissage de couleur	317
8.4 Couleur et sang comme déterminants absurdes de l’esclavage	325
8.5 Déconstruction des catégories	331
Chapitre 9 : Couleurs et sang métaphoriques	343
9.1 Hiérarchie des couleurs de peau et des origines	344
9.2 La polysémie des couleurs	354
9.3 Inversion des codes et humour	364

9.4 Allégories et symboles	371
9.5 S’inscrire dans la communauté des humains et des croyants	384
<b>CONCLUSION</b>	<b>401</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>407</b>
1. Récits d’esclaves du corpus	407
2. Récits hors-corpus	413
3. Autres sources primaires utilisées pour les études IRaMuTeQ	428
4. Écrits antiesclavagistes	429
Périodiques et recueils	429
Fiction	429
Discours, lettres et essais	430
5. Écrits esclavagistes	435
Discours et essais	435
Récits et Fiction	438
Articles publiés dans des journaux	438
6. À propos des récits d’esclaves	438
Ouvrages	438
Articles et chapitres d’ouvrages	441
Thèses	448
7. Autobiographie et témoignage	448
Ouvrages	448
Articles	449
8. Histoire de l’esclavage, esclavagisme et abolitionnisme	450
Ouvrages	450
Articles	451
8.3 Documentaires	452
9. Travaux sur les questions raciales	453



Ouvrages	453
9.2 Articles	453
10. Textométrie	454
Ouvrages	454
Articles	455
11. Critiques littéraires	456
12. Ressources en lignes	457
Sources primaires	457
Référence	457
<b>INDEX PAR NARRATEURS</b>	<b>459</b>
<b>INDEX NOTIONNEL ET DES NOMS PROPRES</b>	<b>465</b>

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 : page de couverture de l'édition de 1850 du récit de Sojourner Truth. Source : <https://docsouth.unc.edu/neh/truth50/truth50.html>

Figure 2 : distance de Labbé avec tous les récits du corpus effectuée par le logiciel IRaMuTeQ.

Figure 3 : classification de Reinert pour le récit de Louisa Picquet et l'ouvrage de Hiram Mattison

Figure 4 : répartition des champs lexicaux par texte (Picquet et Mattison).

Figure 5 : classification de Reinert des paroles attribuées à Boyereau Brinch et à Benjamin Prentiss.

Figure 6 : répartition des champs lexicaux par voix dans le texte (Brinch et Prentiss)

Figure 7 : exemple d'illustration dans l'édition de 1848 du récit de Moses Roper. Source : <https://docsouth.unc.edu/neh/roper/roper.html>

Figure 8 : Illustration dans la version de 1848 du récit de Moses Roper (Roper 1848, 23). Source : <https://docsouth.unc.edu/neh/roper/roper.html>

Figure 9 : Illustration utilisée par les abolitionnistes. Source : [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:The\\_Kneeling\\_Slave,\\_%27Am\\_I\\_not\\_a\\_man\\_and\\_a\\_brother%3F%27.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:The_Kneeling_Slave,_%27Am_I_not_a_man_and_a_brother%3F%27.jpg)

Figure 10 : Carte heuristique pour la couleur de peau

Figure 11 : Carte heuristique pour le sang



# Avant-propos

Cette thèse, centrée sur la voix et les paroles de personnes anciennement esclavagisées, a été l'occasion de mener une réflexion sur le vocabulaire employé pour parler des narrateurs et des protagonistes de leur récit. Le langage peut être vecteur d'oppression et de perpétuation de clichés, ce n'est jamais un outil neutre et un signifié peut avoir plusieurs signifiants possibles en fonction des intentions de son auteur. Depuis quelques années, une véritable réflexion s'est engagée parmi les chercheurs sur les concepts que nous employons mais aussi sur la façon dont nous nommons les acteurs de l'histoire, notamment ceux que nous avons longtemps appelés des victimes, la question principale étant de savoir s'il convient encore d'employer le langage de l'opresseur pour nommer et conceptualiser. Cette réflexion va, bien sûr, au-delà des récits d'esclaves et elle est engagée par les historiens des deux côtés de l'Atlantique. P. Gabrielle Foreman et ses collègues ont effectué un travail très intéressant sur la langue anglaise pour déterminer la façon adéquate de parler de l'esclavage<sup>1</sup>. Leur questionnement va au-delà du « politiquement correct » pour envisager une autre façon de qualifier des êtres humains. Ainsi, ils remettent en cause les appellations « esclaves » (“slaves”), « propriétaires d'esclaves » (“slave owners”) et « maîtres » (“masters”) par exemple. Parmi les chercheurs français, ces termes sont encore largement employés<sup>2</sup>. Il est vrai que ces trois mots interrogent car ils supposent une identité intrinsèque, un état de fait voulu par la culture dominante. Les historiens français, s'ils ne rejettent pas le substantif « esclaves », utilisent désormais souvent « hommes et femmes asservis »<sup>3</sup> ou encore, de plus en plus fréquemment, « personnes esclavagisées ». Si nous partageons cette volonté de remettre en cause les habitudes de langage, surtout quand elles marquent une perpétuation de clichés, nous nous sommes heurtées à deux difficultés dans la rédaction de cette thèse : l'esclavage et les esclaves étant le centre de notre étude, les périphrases

---

<sup>1</sup> Nous ne citons que ce travail mais elle n'est évidemment pas la seule à travailler sur cette question. P. Gabrielle Foreman, et al. “Writing about Slavery/Teaching About Slavery: This Might Help” Community-Sourced Document, <https://docs.google.com/document/d/1A4TEdDgYsIX-hlKezLodMIM71My3KTN0zxRv0IQTOOs/mobilebasic> (consulté le 23/05/2019).

<sup>2</sup> On peut citer par exemple Marie-Jeanne Rossignol, *Noirs et Blancs contre l'esclavage : Une alliance antiesclavagiste ambiguë aux États-Unis, 1730-1830* (Paris : Karthaka et CIRESC, 2022) ou encore Michaël Roy, *Textes fugitifs. Le récit d'esclave au prisme de l'histoire du livre* (Lyon : ENS Éditions, 2017).

<sup>3</sup> Comme le font par exemple Nathalie Dessens et Jean-Pierre Le Glaunec dans « Histoires d'esclaves », *Transatlantica* 2, 2012, <https://journals.openedition.org/transatlantica/6235> (consulté le 23/05/2019), 2.

pour désigner les protagonistes, souvent répétées, auraient considérablement alourdi le propos général<sup>4</sup>. De plus, notre travail étant concentré sur l'étude du langage dans les récits d'esclaves, nous avons choisi de garder les termes que les narrateurs eux-mêmes employaient dans la mesure du possible, étant entendu que certains vocables sont inacceptables aujourd'hui, mais nous verrons que dans la plupart des cas, ce qui est inacceptable aujourd'hui était déjà rejeté par les narrateurs à l'époque, notamment la façon de désigner des personnes noires, ce qui nous a confortées dans l'idée que ce choix se justifiait<sup>5</sup>. Nous avons, notamment, opté pour « Noir » et non « Africain Américain », les deux co-existant aujourd'hui. Il est vrai que les Noirs sont souvent désignés par le terme « African American » en anglais et que ce terme est désormais souvent utilisé en français<sup>6</sup>. Notre thèse portant, en partie, sur les images du sang et de la couleur de peau, nous avons tout naturellement choisi d'utiliser le mot « Noir » qui s'opposera donc à « Blanc »<sup>7</sup>. On peut noter que les auteurs eux-mêmes utilisent ce terme « Black ». De plus, notre corpus n'étant pas uniquement composé de récits états-unien, le terme « Africain Américain » aurait été inexact, car il ne peut s'appliquer à Mary Prince, Olaudah Equiano, ou Ashton Warner, par exemple. De la même façon, nous avons préféré le terme « métis » à « mulâtre » car ce dernier, outre le fait qu'il est largement rejeté aujourd'hui, ne nous semble pas adapté pour plusieurs raisons<sup>8</sup>. Même s'il est vrai que la définition de « mulâtre » est bien « (Vieux). Né d'un Blanc et d'une Noire, ou d'un Noir et d'une Blanche »<sup>9</sup>, la définition moderne de « métis » donnée dans le Larousse est « Qui est issu de l'union de deux personnes

---

<sup>4</sup> Nous avons tout de même souhaité employer le terme « esclavagisé » dans cet avant-propos et dans l'introduction. De la même façon, nous avons choisi de ne pas adopter l'écriture inclusive, ce qui peut également se justifier par le fait que 43 narrateurs de notre corpus sur 46 sont des hommes. Pour autant, les récits de femmes ne seront pas négligés.

<sup>5</sup> Pour cette réflexion, nous nous sommes appuyées notamment sur deux articles : Randall Kennedy, "Finding a Proper Name to Call Black Americans", *The Journal of Blacks in Higher Education*, n° 46 (Winter, 2004-2005): 72-83 et Ben L. Martin, "From Negro to Black to African American: The Power of Names and Naming", *Political Science Quarterly*, Vol. 106, N° 1 (Spring 1991): 83-107.

<sup>6</sup> C'est le cas, par exemple, de Michaël Roy dans sa thèse. Michaël Roy, « 'My Narrative is just published' : publication, circulation et réception des récits d'esclaves africains-américains, 1825-1861 » (thèse de doctorat, Université Paris-Cité, 2015), <http://www.theses.fr/s92392>, 412.

<sup>7</sup> Nous avons également choisi de mettre une majuscule à « Noir » et à « Blanc » quand ils étaient des substantifs. Voir Nell Irvin Painter, "Rethinking Capitalization" (23 July 2020) <http://nellpainter.com/cv.html#articles>. La version pdf de cet article ne semble plus disponible sur le site de Painter au moment où nous écrivons mais une version plus courte de cet article a été publiée dans *The Washington Post* le 22 juillet 2020 : <https://www.washingtonpost.com/opinions/2020/07/22/why-white-should-be-capitalized/>

<sup>8</sup> La notion de métissage doit être employée avec précaution car, dans son sens littéral, elle pourrait impliquer que nous reconnaissons l'existence de plusieurs « races » qui se mélangent, que les races auraient donc un fondement biologique. Ce n'est naturellement pas le cas. Dans le contexte états-unien plus particulièrement mais aussi anglophone plus largement, le concept de « race » et son corollaire le métissage, sont incontournables quand nous parlons d'esclavage car il s'agit d'une construction sociale qui servait à justifier ce système oppressif. Nous reviendrons plus en détail sur cette question dans le chapitre consacré à l'identité.

<sup>9</sup> <https://larousse.fr/dictionnaires/francais/mul%20a2tre/53131?q=mul%20a2tre#209775> (consulté le 23/05/2019).

d'origine ethnique différente »<sup>10</sup> et cette acception plus large nous permet d'intégrer dans ce groupe quelqu'un comme Moses Roper qui a une mère d'origine indienne et africaine<sup>11</sup>. Comme son père est blanc, il se définit lui-même comme « à demi-blanc »<sup>12</sup>. Ce mot nous permet aussi d'inclure des auteurs comme Henry Bibb qui ont un père blanc mais dont la mère est aussi à moitié blanche et à moitié noire<sup>13</sup>. De plus, les narrateurs eux-mêmes n'utilisent quasiment pas le terme "mulatto", la grande majorité d'entre eux donnent au moins un exemple d'esclave dont le père est blanc mais ils le définissent en termes de couleur de peau plus ou moins claire (les termes "brown", "yellow" et "quadroon" sont encore plus rares). Enfin, il nous semble que le terme « métis », dans son acception moderne, permet de rendre davantage compte de la variété d'origines des Blancs comme des Noirs dans ce mélange inter-ethnique et interculturel, même si on pourrait considérer qu'il est sans doute anachronique.

---

<sup>10</sup> <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/m%C3%A9tis/50998> (consulté le 5/05/2019).

<sup>11</sup> "My mother is part Indian, part African" (Roper, 77). Nous avons choisi de citer les références des récits d'esclaves de notre corpus, même s'il n'est pas encore explicité à ce stade, dans le corps du texte, ou en l'occurrence dans les notes, en mettant le nom, la première lettre du prénom en cas d'homonymes, l'année s'il y a plusieurs versions et la page de l'édition choisie pour ne pas multiplier les notes de bas de page.

<sup>12</sup> "half-white" (Roper, 52).

<sup>13</sup> "She was also so fortunate or unfortunate as to have some of what is called the slaveholding blood flowing in her veins. I know not how much; but not enough to prevent her children, though fathered by slaveholders, from being bought and sold in the slave markets of the South" (Bibb, 354).



*“There’s really no such thing as the ‘voiceless’. There are only the deliberately silenced, or the preferably unheard.” (Arundhati Roy, *An Ordinary Person’s Guide to Empire*)*

*« Qu’est-ce que c’est donc un Noir ? Et d’abord, c’est de quelle couleur ? » (Jean Genet, *Les Nègres*)*

*« Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir » (Jean de la Fontaine, *Animaux malades de la peste*)*

---





# INTRODUCTION

De nombreux travaux sont publiés chaque année, et ce depuis des dizaines d'années, sur les récits d'esclaves et on pourrait donc se demander ce qu'il reste encore à dire et à écrire sur ceux-ci. Les récits d'esclaves, un temps confinés aux archives de grandes bibliothèques états-uniennes, ont été rendus de plus en plus facilement accessibles par la numérisation de documents anciens entreprise depuis quelques dizaines d'années. On pense, bien sûr, au site *Documenting the American South*, créé par William Andrews, grand spécialiste des récits d'esclaves, à l'Université de Caroline du Nord, et de la bibliothèque en ligne à but non lucratif, *archive.org*, entre autres, mais aussi au mouvement historiographique de l'histoire « vue d'en bas », qui pousse les chercheurs à proposer des rééditions critiques d'un certain nombre de récits jusque-là ignorés. Les Presses Universitaires de Rouen et du Havre publient également des traductions de récits d'esclaves en français (William Wells Brown, Sojourner Truth, Henry Bibb et Isaac Mason)<sup>1</sup>. L'historiographie de l'esclavage, quant à elle, est très riche et de nombreuses recherches sont menées, développant de nouvelles approches sur celles et ceux qu'on a longtemps appelés les « victimes » de l'esclavage, dans une perspective qui enlevait aux personnes esclavagisées toute agentivité ou volonté de résistance contre l'oppression<sup>2</sup>. En effet, dans les années 1970-1980, les esclaves étaient considérés comme des victimes sans défense de la machine esclavagiste et l'histoire les réduisait à une marchandise, reproduisant, en quelque sorte, le statut qu'ils avaient à l'époque de l'esclavage. Un tournant s'est opéré dans les années 1980-2000, années à partir desquelles les esclaves ont été considérés comme des agents de l'histoire. À l'époque, les historiens revenaient sur le concept de réification et envisageaient l'histoire « par le bas », c'est-à-dire en écoutant ceux qui font l'histoire, et non

---

<sup>1</sup> Ces traductions font partie de la collection « Récits d'esclaves » créée par Anne Wicke et désormais sous la direction de Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol. Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol, *Le Récit de William Wells Brown, esclave fugitif, écrit par lui-même*. Traduction, introduction et notes de Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol (Mont-Saint-Aignan : Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2012) ; Sandrine Ferré-Rode et Marie-Laure Tissut, *Récit de la vie et des aventures de Henry Bibb, esclave américain, écrit par lui-même*. Traduction, introduction et notes de Sandrine Ferré-Rode et Marie-Laure Tissut (Mont-Saint-Aignan : Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2018) ; Claudine Raynaud, *Récit de Sojourner Truth*. Traduction, introduction et notes de Claudine Raynaud (Mont-Saint-Aignan : Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2016) ; Claire Bourhis-Mariotti, *Isaac Mason, une vie d'esclave*. Traduction, introduction et notes de Claire Bourhis-Mariotti (Mont-Saint-Aignan : Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2021). Une traduction du récit de Josiah Henson par Claire Parfait et Michaël Roy est également en préparation.

<sup>2</sup> Les personnes esclavagisées sont bien les victimes d'un système oppressif et souvent violent mais, pour autant, le mot « victime » les confine à un rôle passif.

seulement les grands penseurs ou l'élite de l'époque. À partir des années 1990, de nouveaux questionnements sont apparus et l'étude historique s'est centrée sur l'expérience des esclaves (avec comme objets d'étude principaux les notions d'affranchissement et de voix, sans pour autant faire l'impasse sur l'étude de la violence inhérente au système). La tendance actuelle est aux histoires individuelles, aux trajectoires qui illuminent des expériences collectives<sup>3</sup>.

Étudier les récits d'esclaves, c'est se placer automatiquement dans cette dernière tendance car il s'agit bien ici de lire des histoires individuelles et collectives qui représentent un système plus large. L'étude des récits d'esclaves n'a pas tout à fait suivi le même chemin que l'étude de l'histoire de l'esclavage car ce sont des objets d'étude à la fois pour les historiens et pour les critiques littéraires. À l'époque de leur publication, ils étaient généralement promus et diffusés dans les cercles abolitionnistes mais il est difficile de mesurer leur véritable impact sur le débat contre l'esclavage<sup>4</sup>. Ils étaient, dans tous les cas, considérés comme de simples témoignages et avaient pour fonction de susciter l'empathie et de dénoncer des horreurs. Un journaliste du *Chronotype*, écrivant une recension du récit d'Henry Bibb (recension que Bibb reproduit à la fin de son récit), affirme que les récits d'esclaves vont droit au cœur des hommes, entendant par là qu'ils ne sont pas des argumentations<sup>5</sup>. Depuis, les écrits portant sur les récits d'esclaves sont foisonnants mais la place qu'on leur accorde dans l'histoire de l'esclavage et dans l'histoire littéraire est fluctuante. Avant la guerre de Sécession, aucun historien (blanc) ne mentionnait ces récits<sup>6</sup> et dans les années 1910, Ulrich Philips considérait que, dans l'ensemble, leur authenticité devait être remise en cause<sup>7</sup>. Ils n'étaient donc considérés ni comme des œuvres littéraires à part entière ni comme des sources historiques. En 1949, Marion Starling a été la première à considérer véritablement les récits comme des sources potentielles, suivie par Charles Nichols dans les années 1960 et John Blassingame dans les années 1970, bien que ces récits n'eussent, pour Starling, que peu de valeur artistique<sup>8</sup>. Certains récits ont néanmoins été (re)découvert pendant la *Harlem Renaissance*, dans l'entre-deux guerre, à un moment où de

---

<sup>3</sup> Historiographie présentée par Antonio De Almeida Mendes lors du Colloque « Esclavages. Des traites aux émancipations, 30 ans de recherches historiques », organisé par les Anneaux de la Mémoire et le CRHIA les 11-13 mai 2022 à Nantes.

<sup>4</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 129.

<sup>5</sup> "Argument provokes argument, reason is met by sophistry. But narratives of slaves go right to the hearts of men" (Bibb, 207). La version du récit présente sur le site *Documenting the American South* doit être une réédition car elle contient en effet plusieurs recensions du récit.

<sup>6</sup> Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol, dir., « *Écrire sur l'esclavage* », *Revue du Philanthrope* n°5, 2014, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 19.

<sup>7</sup> John W. Blassingame, "Using the Testimony of Ex-Slaves: Approaches and Problems", *The Journal of Southern History* 41, n° 4 (1975): 473-92, <https://doi.org/10.2307/2205559>, 473.

<sup>8</sup> Parfait and Rossignol, « *Écrire sur l'esclavage* », 26. Marion Wilson Starling, *The Slave Narrative: Its Place in American History* (Washington, D.C.: Howard University Press, 1988), 294. Elle a écrit sa thèse en 1949 mais ne l'a publiée qu'en 1988.

nouvelles formes d'expression noires étaient explorées. Depuis les années 1980, les récits sont considérés comme des sources historiques fiables et comme des œuvres littéraires, mais la question du contrôle exercé par les abolitionnistes sur le contenu de ces récits fait toujours débat. En effet, de nombreuses questions se posent. Les récits d'esclaves sont-ils des outils de propagande « formatés » par des abolitionnistes blancs qui exhibaient de pauvres victimes noires au dos lacéré pour apitoyer les Nordistes et les gagner à la cause de l'abolitionnisme ? Les narrateurs de ces récits, ceux qui ont pris la plume mais aussi ceux qui ont dicté à un scribe bienveillant, avaient-ils voix au chapitre ou étaient-ils, au contraire, chargés de fournir des histoires plus horribles les unes que les autres selon un modèle convenu ?

Dans ce contexte, que peut-on encore écrire sur ces récits ? En 1999, Yuval Taylor, en introduction de son anthologie de récits, regrettait qu'il n'y ait pas (encore) de liste exhaustive de récits publiés en tant qu'ouvrages (et non dans des recueils ou des journaux) et qui exclurait les biographies<sup>9</sup>, les fictions et des textes publiés par des Noirs qui n'étaient pas esclaves<sup>10</sup>. Force est de constater, plus de vingt ans plus tard, que cette liste n'a toujours pas été constituée. La première difficulté à établir une liste est qu'aucun chercheur ne s'entend vraiment sur ce qu'est un récit d'esclave. Une première définition, très sommaire, serait qu'il s'agit d'un texte écrit ou dicté par une personne qui a été esclavagisée et qui était incitée à, ou qui décidait de, raconter son expérience de l'esclavage, ce qui impliquait d'ordinaire de témoigner aussi, dans le cours du récit, de ce qui était arrivé à d'autres. Le but était généralement de dénoncer l'esclavage, même si certains narrateurs trouvaient aussi dans la vente de leur ouvrage une source de revenus. Cette définition très large s'applique donc à des écrits très différents et l'appellation « récits d'esclaves » a été utilisée de façon assez souple, n'incluant pas uniquement des écrits d'esclaves. La deuxième difficulté est que les chercheurs ont tendance à se concentrer sur quelques récits, toujours les mêmes, probablement parce que la valeur artistique et le contenu des récits ne sont pas homogènes. Il y a, ainsi, beaucoup à dire sur la qualité et la force des arguments des récits de Frederick Douglass et un peu moins, peut-être, sur un récit largement ignoré comme celui de John S. Jacobs, le frère d'Harriet Jacobs. Une première spécificité de notre thèse est que nous avons établi une définition et des critères précis

---

<sup>9</sup> Nous distinguons biographies et récits dictés : une biographie est entièrement écrite par une tierce personne, sans volonté de sa part de conserver les mots de celui ou celle qui raconte son histoire mais seulement des éléments de sa vie. Dans un récit dicté, il n'y a pas de biographe mais un scribe qui affiche une volonté, réelle ou affectée, de retranscrire les paroles du narrateur qui garde ainsi un certain contrôle sur son récit.

<sup>10</sup> "A truly comprehensive bibliography of all known separately published slave narratives – one that would exclude autobiographies of blacks who were not slaves, fictional narratives, and biographies – has yet to be compiled". Yuval Taylor, *I was Born a Slave: An Anthology of Classic Slave Narratives* (Edinburgh: Payback Press, 1999), xxxv.

qui nous permettent de constituer un corpus contenant un nombre important de récits, mais qui nous ont également conduites à en exclure d'autres, dont certains sont pourtant traditionnellement cités dans les corpus. La caractéristique indispensable pour qu'un récit soit qualifié de « récit d'esclave » est que le narrateur ait été esclavagisé de nombreuses années et qu'il raconte son expérience de l'esclavage, soit en insistant sur sa propre vie, soit en décrivant ce qui est arrivé à d'autres, le plus souvent en mêlant les deux. Cette perspective, assez largement inclusive au départ, exclut tout de même quelques récits parfois présents dans les corpus de récits d'esclaves mais envisage toute la période de publication de récits précédant la guerre de Sécession. La plupart des études sur les récits d'esclaves, qu'elles soient historiques ou littéraires, mettent l'accent sur la période antebellum, c'est-à-dire les trente ou quarante ans qui précèdent la guerre de Sécession, ce que de nombreux chercheurs considèrent comme l'âge d'or de l'abolitionnisme<sup>11</sup>. Cependant, de la même façon que certains historiens de l'abolitionnisme remettent en cause la délimitation du mouvement en différentes vagues et mettent au contraire en avant la continuité qui a amené au point culminant de la guerre de Sécession, nous envisageons dans cette thèse les récits d'esclaves sur le temps long et nous explorons ainsi les récits publiés entre 1787 et 1864. Nous avons choisi d'adopter la stratégie inverse de celle adoptée par Sterling Lecater Bland, grand spécialiste des récits d'esclaves, qui a décidé de recentrer sa thèse sur un petit nombre de récits, contrairement à ce qu'il souhaitait au départ, pensant que ce choix serait plus productif :

When I initially began to frame my ideas about the shape of this dissertation, my intention was to incorporate as many of the narratives as possible. I came to realize that this plan was less than useful because of the large amount of African American slave writing. Current estimates place the number of slave narratives (including published slave narratives and unpublished manuscripts) at approximately 6,000<sup>12</sup>.

Nous allons proposer ici une liste de critères précis qui permettront de constituer un corpus cohérent à dimension générique et justifiera les bornes temporelles que nous avons choisies. Des récits à propos d'esclaves ou écrits et dictés par des esclaves ont été publiés avant 1787 (des récits de confession de crimes notamment) mais ils ne remplissent pas les critères pour faire partie des récits d'esclaves que nous étudions dans cette thèse. D'autres récits ont également été publiés après la guerre de Sécession mais la fin de l'esclavage étant actée,

---

<sup>11</sup> Pour ne citer qu'un exemple : Manisha Sinha, *The Slave's Cause: A History of Abolition* (New Haven and London: Yale University Press, 2016), 5.

<sup>12</sup> Sterling Lecater Bland, "Speaking for Themselves: The Antebellum Slave Narrative and its Traditions", (thèse de doctorat, Université de New York, 1996). Nous discuterons le nombre de 6000 récits avancé par Marion Starling et que de nombreux chercheurs, comme Bland, ont repris depuis sans expliquer les critères d'inclusion dans cette liste.

l'intention des narrateurs change assez logiquement de nature<sup>13</sup>. Nous avons gardé à l'esprit, tout au long de ce travail, que la liste produite n'était en aucun cas définitive et nous n'avons aucune prétention à l'exhaustivité. Nous espérons toutefois qu'elle servira de nouvelle base à l'étude des récits d'esclaves et qu'elle viendra s'enrichir de nos recherches futures et des découvertes que les chercheurs continueront à faire. Cette période de l'histoire n'est pas figée et la recherche historique est en constant mouvement.

Malgré le nombre important de titres qui résulte de ce choix, toute étude des récits ne peut faire l'économie d'une lecture approfondie des textes eux-mêmes, comme l'indiquait John Sekora dans l'article dans lequel il proposait un certain nombre de pistes de réflexion sur la nature des récits et plus particulièrement leur place au sein du genre autobiographique : "the narratives must be studied carefully, not merely used as a springboard for another mode or period... And they must be studied as a group, as a black and collective species of autobiography, and as a unique genre with a distinctive history"<sup>14</sup>. Revenir au(x) texte(s) et (re)lire les récits sous un jour nouveau nous est en effet apparu indispensable. Notre travail de thèse a consisté en une recherche d'un fil conducteur qui unissait un certain nombre de récits en un ensemble cohérent. Ce fil conducteur n'était pas seulement thématique mais aussi une forme et une intention communes. Pour cette raison, nous avons choisi de nous concentrer uniquement sur les récits d'esclaves, à l'exclusion d'autres formes d'expression (romans, poèmes, livres d'histoire des Noirs, pamphlets, récits de voyages...). En effet, suivant la tendance historiographique de ces vingt dernières années, qui accorde davantage de place aux individus au sein d'un système oppressif qui tendait à les réduire au silence, de nombreux historiens recherchent la présence des esclaves dans de nombreux documents, afin de ne plus les dépeindre comme de simples victimes passives de l'esclavage. Des chercheurs, comme Jean-Pierre Le Glaunec, avec les annonces d'esclaves fugitifs, Nicole Aljoe, et les témoignages recueillis dans la Caraïbe, M'Hamed Oualdi, avec les « ego-documents », ou encore Deborah Jenson, pour la littérature haïtienne, proposent d'élargir la notion de présence des esclaves dans les textes. Le Glaunec explore ainsi l'idée que les annonces, en « apportant la preuve d'une violence », faisait du « fugitif un martyr, c'est-à-dire étymologiquement un témoin »<sup>15</sup>. Cette

---

<sup>13</sup> Pour les spécificités des récits publiés après la guerre, voir notamment l'introduction de Claire Bourhis-Mariotti au récit d'Isaac Mason qu'elle a traduit en français. Bourhis-Mariotti, *Isaac Mason*, 21-24 notamment.

<sup>14</sup> John Sekora, "Is the Slave Narrative a Species of Autobiography?" in James Olney, ed., *Studies in Autobiography* (New York, Oxford: Oxford University Press, 1988), 110.

<sup>15</sup> Jean-Pierre Le Glaunec, « De James Williams à *James Williams* – ou du héros à l'anti-héros : la figure de l'esclave en fuite dans la littérature abolitionniste britannique des années 1820 et 1830 », *Cahiers Charles V*, année 2009, n°46 : 125-168, 130.

notion de témoin place les annonces dans la sphère des récits sans pour autant en faire une sous-catégorie. Nicole Aljoe, quant à elle, inclut dans les récits d’esclaves caribéens des voix d’esclaves retranscrites à la troisième personne ou utilisées dans des œuvres fictionnelles ou allégoriques. Elle évoque également des entretiens réalisés par des missionnaires catholiques au XVII<sup>ème</sup> siècle dans les territoires américains détenus par l’Espagne<sup>16</sup>. M’Hamed Oualdi propose d’élargir cette notion de récits d’esclaves en parlant « d’ego-documents » (notion développée par Jacob Presser, historien néerlandais), des « documents dans lesquels une dimension de soi est dévoilée ou bien cachée de manière intentionnelle ou parfois non voulue ». Il y inclut donc les témoignages d’esclaves devant la justice dans l’Amérique hispanophone ou les « rares lettres et suppliques adressées aux autorités maghrébines » écrites par des Maghrébins musulmans esclavagisés par exemple<sup>17</sup>. Deborah Jenson, enfin, explore la littérature haïtienne. Elle encourage le lecteur à aller au-delà des récits d’esclaves et à envisager les textes politiques, la correspondance, les mémoires politiques et les poèmes créoles. Dans tous ces documents, la présence des esclaves est indéniable mais la voix y subit souvent une médiation, quand elle n’est pas étouffée. Cette voix est en tout cas présente différemment, en creux.

Jenson ajoute que, selon elle, notre propension à n’envisager que les récits d’esclaves comme moyen d’expression des esclaves occulte la présence d’autres écrits<sup>18</sup>. Ce qu’Emily Clark confirme en indiquant que s’intéresser uniquement aux récits d’esclaves est un « cul de sac historiographique »<sup>19</sup>. Explorer toutes les formes d’expression de groupes qu’on a tenté de réduire au silence pendant très longtemps (“the deliberately silenced, or preferably unheard”, pour reprendre les mots d’Arundhati Roy, cités dans l’épigraphe de cette introduction) est, sans conteste, nécessaire, mais certains documents permettent de trouver la présence des esclaves davantage que leur voix. *A contrario*, ce que nous avons recherché dans les récits sur lesquels porte cette thèse est la voix de l’esclave retranscrite avec le moins de médiation possible, et pas seulement sa présence dans les textes, la différenciation voix / présence étant particulièrement importante puisque l’étude porte en grande partie sur le langage employé. Cette notion de voix

---

<sup>16</sup> Nicole Aljoe, *Creole Testimonies: Slave Narratives from the British West Indies, 1709-1838* (New York: Palgrave MacMillan, 2012), 6.

<sup>17</sup> M’Hamed Oualdi, « Voix d’Esclaves » in Paulin Isnard, éd., *Les Mondes de l’esclavage : une histoire comparée* (Paris : Seuil, 2021), 785 et 789-90.

<sup>18</sup> Deborah Jenson, *Beyond the Slave Narrative: Politics, Sex, and Manuscripts in the Haitian Revolution* (Liverpool: Liverpool University Press, 2011), 1-3.

<sup>19</sup> Emily Clark, “Conclusion. Slave Testimonies: The Long View” in Sophie White and Trevor Burnard, eds., *Hearing Enslaved Voices. African and Indian Slave Testimony in British and French America, 1700-1848* (New York and London: Routledge, 2020). Format Kindle.

nous a amenées à nous interroger sur l'inclusion ou non des récits dictés par les (anciens) esclaves car cela ne va pas de soi, leur présence dans un corpus de récits d'esclaves faisant l'objet de débats récurrents qui n'ont toujours pas été tranchés. En effet, la place des récits dictés au sein de l'appellation récits d'esclaves, distincts des biographies, est problématique : pour certains chercheurs, les récits dictés ne sont pas des récits d'esclaves à part entière et sont plus proches de la biographie, tandis que d'autres ne font aucune distinction entre récits écrits et récits dictés. L'étude des récits dictés commence par une évidence : il serait illusoire de croire que les scribes qui recueillaient les propos des esclaves restaient silencieux tout au long du processus et qu'ils écrivaient absolument mot pour mot tout ce qu'ils entendaient, comme s'ils avaient les moyens nécessaires d'enregistrer électroniquement les propos. *A minima*, ils posaient des questions, ne serait-ce que pour faire répéter certains passages. Ainsi, la question de la voix est encore plus prégnante et difficile à trancher quand il existe un intermédiaire, aussi fidèle soit-il aux propos entendus, entre la parole et l'écrit. Cependant, la question se pose également pour les récits écrits et relus ou « corrigés » par un éditeur, le plus souvent blanc, qui pouvait également influencer l'auteur. Nous ne pourrons jamais déterminer avec certitude l'influence des scribes, ni même celle des éditeurs, mais nous pouvons faire des hypothèses à partir d'indices concordants et ne considérer comme des récits dictés que ceux dans lequel la voix du scribe semble moins présente que celle de l'esclave. Pour déterminer cela, toutefois, les outils modernes comme la textométrie peuvent offrir des éléments de réponse et, si la majorité des calculs pointe dans la même direction, ils peuvent servir d'indication. La textométrie, ou étude de statistiques textuelles, est utilisée depuis quelques dizaines d'années maintenant sur les corpus volumineux car elle permet de dégager des similitudes entre les textes et d'étudier les champs lexicaux communs à l'ensemble d'un corpus. À l'intérieur de cette discipline s'est développée une branche particulière, l'attribution d'auteur, les chercheurs essayant de déterminer la proximité de deux ou plusieurs textes pour montrer qu'ils ont été produits par le même auteur. C'est un des moyens que nous avons utilisés pour délimiter notre corpus<sup>20</sup> et, ainsi, la textométrie est un outil supplémentaire au service de la réévaluation générique des récits d'esclaves. À l'aide de ces outils et d'une analyse quantitative et qualitative, nous montrerons que les récits dictés ont toute leur place dans notre corpus, et qu'il existe des points communs indéniables entre les récits dictés et écrits, même s'il est impossible

---

<sup>20</sup> À notre connaissance, ces calculs n'ont jamais été utilisés sur les récits d'esclaves et nous avons donc dû opérer de manière empirique tout en nous basant sur les travaux de chercheurs qui utilisaient la textométrie, en sciences sociales principalement. Ces études d'attribution d'auteur ne sont possibles que quand le scribe est connu et qu'il a laissé d'autres écrits avec lesquels comparer les récits dictés.



de les mettre sur le même plan. Ce qui sous-tend la discussion sur la place des récits dictés au côté des récits écrits est la question de la fiabilité des récits. Comme nous l'avons vu, la fiabilité des récits comme sources historiques a longtemps été remise en cause dans l'historiographie. Mais elle l'était également, pour des raisons différentes, au moment de leur publication et, ainsi, les narrateurs insistent souvent sur la véracité de leur propos et leur crédibilité de témoin. Cette « profession de foi », pour ainsi dire, était un passage obligé dans une société profondément raciste qui considérait les personnes esclavagisées comme des biens meubles ou comme 3/5<sup>ème</sup> d'une personne<sup>21</sup> et dont la parole n'avait donc que peu de valeur. Pour cette raison également, la plupart des récits sont accompagnés de préfaces, d'introduction ou de lettres d'introduction d'hommes blancs assurant les lecteurs de la respectabilité du narrateur<sup>22</sup>. Fiabilité et véracité des faits se mêlent donc dans ce débat, pour les récits d'esclaves plus encore que pour d'autres formes d'écrits du for privé. Allant de pair avec ces deux notions, celle d'authenticité est également une question importante. Toutefois, ces trois notions ne se situent pas sur le même plan analytique et elles ne peuvent par conséquent pas avoir la même importance dans les études des récits. En effet, l'authenticité des récits a été un facteur déterminant dans l'élaboration du corpus mais ce n'est le cas ni de la fiabilité ni de la véracité. Est-ce qu'un narrateur doit nécessairement dire la vérité sur tout pour que son récit soit jugé digne d'intérêt ? Qu'est-ce que signifie exactement dire la vérité, quand un narrateur se remémore des événements relativement lointains, quand il fait part de ses sentiments et qu'il raconte un événement de son point de vue (nécessairement) subjectif ? Pose-t-on le débat en termes similaires quand on parle de récits de vie d'autres personnes que celles (anciennement) esclavagisées ? Les récits d'esclaves contiennent des histoires d'esclaves (au sens anglais de "story") mais ils ne sont pas pour autant des manuels d'histoire ("history"). Le plus important est la façon dont ils racontent une histoire et non que l'histoire soit vraie. Quand ils empruntaient un incident arrivé à d'autres, notamment, ils n'étaient pas nécessairement témoins de cet événement, mais le reproduire leur permettait d'illustrer les arguments qu'ils voulaient défendre de manière sans doute plus convaincante. Il nous semble que la notion de fiabilité est encore plus secondaire car elle en dit plus sur celui ou celle qui émet le jugement que sur le récit ou le narrateur lui-même. En effet, sur quel(s) critère(s) décide-t-on qu'un récit ou un narrateur est fiable ? Et qui décide ? En

---

<sup>21</sup> La Constitution des États-Unis précisait, en effet, que les esclaves compteraient pour 3/5<sup>ème</sup> d'une personne dans le calcul du nombre de sièges alloués à chaque État à la Chambre des Représentants et pour le calcul des impôts que chaque État devait payer à l'État fédéral.

<sup>22</sup> John Sekora parle à ce propos d'une « enveloppe blanche » qui circonscrit le « message noir », nous y reviendrons plus longuement dans le premier chapitre de la première partie. John Sekora, "Black Message/White Envelope: Genre, Authenticity, and Authority in the Antebellum Slave Narrative", *Callaloo*, n° 32 (1987): 482-515, <https://doi.org/10.2307/2930465> (consulté le 7/12/2021), 509.

revanche, la notion d'authenticité est un critère important car elle concerne les circonstances de composition et le véritable auteur du récit. L'authenticité ou le manque de celle-ci remet en cause la nature même du texte et il est donc important que ce récit soit ce qu'il prétend être. Par exemple, *The Slave, or, Memoirs of Archy Moore*<sup>23</sup> a de nombreux traits communs avec les récits de notre corpus : une préface écrite par un éditeur qui explique comment il est arrivé en possession du manuscrit, une narration à la première personne, un narrateur qui se présente comme un esclave, etc. Mais il est de notoriété publique que ce récit a été écrit par Richard Hildreth, homme blanc qui n'a jamais été esclave et qui n'a pas non plus fait office de scribe pour un esclave. Il s'agit en fait d'une fiction mais cette absence de véracité ne vient pas de l'esclave-narrateur lui-même mais de l'auteur blanc. Ce récit, qui a été présenté comme un récit d'esclave, est donc inauthentique car fictionnel. L'absence de véracité est donc un critère d'exclusion quand elle est le fait du scribe / auteur, le plus souvent blanc et non de l'ancien esclave. Cette question de l'authenticité rejoint la problématique de la voix de l'esclave qui transparait ou non dans le récit. Il ne s'agit donc pas de s'assurer de la véracité historique mais de la véracité de ce qui est dit sur les circonstances de la composition. Vérifier qu'un récit est bien ce qu'il prétend être aurait nécessité des recherches extensives sur chacun des récits du corpus, quand celles-ci n'ont pas déjà été faites par un autre chercheur. Certains récits, comme ceux de Frederick Douglass ou William Wells Brown, sont unanimement reconnus comme authentiques mais d'autres, comme ceux de William Hayden ou Henry Watson, sont très rarement étudiés et, parfois, le narrateur n'a laissé que son récit (on pense par exemple à James Mars), ce qui rend l'authentification du récit par des sources extérieures moins aisée. Cependant, il a été possible d'identifier certains récits inauthentiques ou trop largement transformés par le scribe ou biographe et ceux-ci ont donc été exclus de notre corpus. Les critères scientifiques que nous avons utilisés pour délimiter notre corpus sont donc principalement des critères d'exclusion plus que d'inclusion car nous sommes parties du concept très large de récits d'esclaves dans une démarche, au départ, inclusive, avant de resserrer la définition autour de notre problématique. Nous nous concentrons donc sur les récits dans lesquels la voix de l'esclave est prépondérante et ceux-ci seront envisagés tout à la fois comme des autobiographies, des témoignages<sup>24</sup> sur l'esclavage et des discours politiques. Si on

---

<sup>23</sup> Richard Hildreth, *The Slave, or, Memoirs of Archy Moore* (Boston: John H. Eastburn, Printer, 1836). <https://docsouth.unc.edu/neh/moore1/moore1.html> (consulté le 20/12/2022).

<sup>24</sup> Considérer les récits comme des témoignages a également nécessité d'élargir la perspective en s'intéressant à d'autres formes de témoignages afin de dégager la spécificité des récits d'esclaves. Nous avons donc consulté des ouvrages sur les témoignages des survivants de l'Holocauste, des Poilus de la Première Guerre Mondiale, des Amérindiens, et des « marginaux » au sens large. Ann Fabian regroupe sous cette appellation les récits de mendiants, de criminels, d'esclaves, de prisonniers de guerre, d'amants, de ce qu'elle appelle des « épouses de

envisage les récits comme des discours politiques, la différence fondamentale avec les documents cités plus haut est la notion d'agentivité et d'intentionnalité qui prennent également une place importante dans cette étude. En effet, quelle que soit la place que l'on accorde aux abolitionnistes blancs dans la composition des récits, il est indéniable que les narrateurs voulaient témoigner, ou du moins avaient accepté de témoigner, et qu'ils avaient conscience de s'adresser à un public. L'étude de l'intentionnalité des narrateurs est indissociable du contexte de production des récits et nous y consacrerons donc un chapitre dans lequel nous verrons que le présupposé sur le formatage de l'ensemble des récits par les abolitionnistes est contestable.

Il n'est plus à démontrer que les narrateurs prouvaient leur humanité à leur lecteur en écrivant ("they wrote themselves into humanity", pour reprendre la formule d'Henry Louis Gates Jr.<sup>25</sup>) mais nous montrerons dans cette thèse que ce qui unit les récits qui constituent notre corpus est la volonté des narrateurs d'humaniser tous les esclaves et pas seulement de montrer qu'ils étaient eux-mêmes humains. Ils incluent donc des récits de vie(s) dans des autobiographies collectives qui sont autant de discours politiques dont l'intention était de dénoncer l'esclavage. Sur le plan thématique, nous montrerons que les narrateurs, par l'utilisation qu'ils font des images du sang et de la couleur de peau, humanisent les esclaves et que cette humanisation était leur argument principal contre l'esclavage, que le narrateur ait participé au combat abolitionniste ou pas. Cette humanisation lie tous les récits du corpus et, ainsi, par une approche quantitative et qualitative des réseaux d'images, nous avons pu effectuer une réévaluation générique des récits en dégagant des points communs entre des récits publiés dans des contextes (politiques, personnels, géographiques, etc.) très divers. Cette humanisation se fait, en effet, par le biais de deux éléments complémentaires : le sang et la couleur, qui sont des éléments physiologiques utilisés dans la propagande esclavagiste dans une tentative d'ancrer dans le domaine biologique un débat idéologique racialisé. Ce sont donc, logiquement, deux éléments dont les narrateurs s'emparent pour combattre les stéréotypes et les discours qui tentaient de justifier l'esclavage dit « racial »<sup>26</sup>. Ces images (avec leurs champs lexicaux, leurs

---

ferme » et enfin des sans domicile fixe. Ann Fabian, *The Unvarnished Truth. Personal Narratives in Nineteenth Century America* (Berkeley and Los Angeles: University of California Press), 2000.

<sup>25</sup> Charles T. Davis and Henry Louis Gates, eds., *The Slave's Narrative* (Oxford and New York: Oxford University Press, 1985), xiii.

<sup>26</sup> Cette idée d'esclavage racial est contestée, notamment par Jacqueline Jones qui préfère expliquer cette forme d'asservissement comme une institution légale qui impliquait que le statut de la mère déterminait le statut des enfants, quelle que soit leur couleur, leur père ou leurs ancêtres. Pour elle, la notion de race occulte d'autres formes d'autorité fondées sur des notions d'infériorité et de supériorité. Jacqueline Jones, "What Historians of Slavery Write about when we Write about Race" in David Stefan Doddington and Enrico Dal Lago, eds. *Writing the History of Slavery* (London, New York: Bloomsbury Academic, 2021), format Kindle. Cependant, nous utiliserons ce terme pour démontrer que les narrateurs en soulignent l'absurdité.

champs sémantiques et leurs métaphores) permettent de confirmer l'existence d'un fil conducteur entre les récits, de faire émerger ce qui les rapproche. James Watkins, auteur qui fait partie de notre corpus et à qui nous empruntons quelques mots pour le titre de notre thèse, résume bien l'enjeu des récits que nous explorons dans cette étude : "Good and gracious God... hasten that day when such cruel pride of blood and colour shall be unknown and Christianity... shall... unite the whole family of mankind in oné [sic] holy, loving brotherhood" (Watkins 1860, 70). Dans cette citation, le sang et la couleur sont associés à l'asservissement et aux préjugés mais aussi à la religion qui a été utilisée comme justification de l'esclavage et dont les narrateurs ont fait un élément libérateur en s'inscrivant dans le royaume des êtres humains et des croyants.

Changer le prisme de lecture et envisager les récits comme des discours politiques permet ainsi d'élargir les caractéristiques communes et d'étudier dans cette thèse 53 récits qui formeront un ensemble qui sera clairement délimité par plusieurs traits communs et pas seulement par le statut de leur narrateur. Envisager ces récits comme des discours politiques évite également l'écueil de considérer que les narrateurs sont représentatifs de l'ensemble de la population esclave (ce qui pourrait être le cas si on envisage les récits uniquement comme des témoignages sur ce qu'est l'esclavage) : en effet, le nombre de personnes ayant dicté ou écrit leur récit est infime comparé à la population esclave totale et nous verrons que l'origine des narrateurs, leur genre et leur vie d'esclave ne recouvrent pas l'ensemble des expériences de la majorité de la population esclavagisée, loin s'en faut<sup>27</sup>. Les narrateurs, qui se sont libérés de leurs chaînes en s'enfuyant pour la grande majorité sont, à bien des égards, des êtres exceptionnels.

Considérer les récits comme des discours politiques n'est pas novateur car la majorité des récits était publiés sous l'égide d'abolitionnistes et certains chercheurs ont regroupés ces récits particuliers dans un sous-genre, celui des « récits d'esclaves abolitionnistes », qui apparaissent surtout à partir des années 1830. Cette classification présente l'avantage de regrouper au sein d'un sous-genre des récits très similaires mais réduit de façon drastique le nombre de titres retenus et ne permet pas de montrer la richesse et les formes d'expression différentes que contiennent les récits qui en sont exclus. Les narrateurs de récits abolitionnistes participaient activement à la lutte contre l'esclavage, mais il existe des manières très diverses de servir une cause et il nous semblait important que notre corpus reflète cet état de fait. D'autres chercheurs ont exploré d'autres appellations et d'autres sous-genres pour préciser un choix de corpus plus

---

<sup>27</sup> Pour ne citer que deux arguments : une seule femme, Harriet Jacobs, est l'auteure de son récit et très peu de narrateurs viennent du Sud profond, qui regroupait pourtant la majorité des esclaves.

restreint, dans une volonté de regrouper certains récits selon des points communs<sup>28</sup>. Cette problématique se rapproche de l'épineuse question du genre, question qui fait débat parmi les chercheurs depuis longtemps et qui ne fait toujours pas consensus. Regrouper un ensemble de textes en un genre suppose que ces textes ont un certain nombre de caractéristiques communes qui font qu'un texte sera automatiquement classé dans ce genre dès lors qu'il répond à ces caractéristiques. Bien entendu, le trait principal et commun à tous les textes qu'on désigne comme récit d'esclave est que le narrateur (qui écrit ou dicte son récit) ait été esclave à un moment de sa vie. La difficulté réside dans ce que recouvre la préposition « de » dans un complément de nom qui pourrait désigner une relation d'appartenance ou une origine. Un récit rentre-il dans la définition de « récit d'esclave » simplement parce qu'il a été écrit par un (ancien) esclave ? Ne faudrait-il pas établir une distinction entre des récits d'esclaves, des récits à propos d'esclaves et des récits (écrits ou dictés) par des esclaves ? L'écueil à éviter ici serait de réduire la personne qui écrit ou dicte à ce qu'on considérait à l'époque comme son essence même, son statut d'esclave. Ce statut ne peut être un élément suffisant pour regrouper les textes écrits ou dictés par un esclave au sein d'un genre que l'on appellerait de façon assez large « récits d'esclaves ». Un récit de voyage comme celui de David Dorr, un récit de confession de crimes comme celui d'Arthur et une œuvre plus aboutie comme les récits de Frederick Douglass (qui sont à la fois des autobiographies et des réquisitoires contre l'esclavage)<sup>29</sup> ont en commun d'avoir comme narrateur une personne esclavagisée. Ces trois textes sont cependant très éloignés les uns des autres sur le plan de la forme, des thèmes et de l'intention qui sous-tend la publication. Tous les récits à propos d'esclaves, ceux écrits ou dictés par des esclaves qui dénoncent l'esclavage et ceux écrits par des esclaves mais qui traitent de tout autre chose ne peuvent donc pas être regroupés au sein d'un même genre. Les bornes temporelles choisies, de 1787 à 1864, comprennent la publication du premier récit à visée politique, *Thoughts and*

---

<sup>28</sup> Outre les « récits abolitionnistes » (voir par exemple Taylor, *"I was Born"*, xv-xvi.), on pourrait citer également les « récits de liberté » de Paul Lovejoy : les récits écrits par des personnes esclavagisées aux États-Unis mais qui sont nées libres en Afrique. Nous détaillons ces différentes appellations dans le premier chapitre de la première partie. Paul E. Lovejoy, "Freedom Narratives' of Transatlantic Slavery" in *Slavery & Abolition*, 32:1, 2011: 91-107. <https://doi.org/10.1080/0144039X.2011.538200> (consulté le 22/12/2022).

<sup>29</sup> David F. Dorr, *A Colored Man Around the World. By a Quadroon* (Cleveland, Ohio: The Author, 1858) <https://archive.org/details/acoloredmanroun00dorrgoog>, Arthur. *The Life, and Dying Speech of Arthur, a Negro Man; Who Was Executed at Worcester, October 10, 1768. For a Rape Committed on the Body of One Deborah Metcalfe* ([Boston: s.n., 1768]) <https://docsouth.unc.edu/neh/arthur/arthur.html> (consultés le 21/12/2022) et Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom. Part I. Life as a Slave. Part II. Life as a Freeman* (Great Britain: Amazon, 2015. [1855]).

*Sentiments* d'Ottobah Cugoano, en 1787, et le récit de James Mars, publié en 1864, juste avant la fin de la guerre de Sécession et la fin officielle de l'esclavage<sup>30</sup>.

Le travail sur la notion de genre, qui nous a permis de montrer une véritable continuité entre les récits sur toute la période et de préciser la formule trop générale de « récits d'esclaves », a donné lieu à une réflexion sur son appellation. Comme nous nous concentrons sur les récits publiés avant la guerre de Sécession, nous avons pensé tout d'abord à « récits d'esclaves antebellum » pour montrer l'importance de cette rupture. Toutefois, dans l'historiographie, le mot « antebellum » est utilisé pour évoquer les trente années précédant la guerre de Sécession et, ainsi, l'expression « récits d'esclaves antebellum » pouvait ne faire référence qu'aux récits publiés entre 1830 et 1860, qui sont déjà les objets d'étude principaux des historiens et critiques littéraires qui travaillent sur cette question. Dans le même ordre d'idée, nous avons ensuite pensé à « récits d'esclaves pré-émancipation », mais, outre que la formule n'est pas très heureuse, elle ne rendait pas compte de la spécificité des récits de notre corpus et ne les distinguait pas suffisamment des autres formes d'expression. Le fil conducteur de nos récits étant l'humanisation des esclaves comme argument politique contre l'esclavage, c'est donc tout naturellement que nous avons pensé aux termes « abolitionniste » et « antiesclavagiste ». Le terme « récits d'esclaves abolitionnistes », nous l'avons vu, est déjà utilisé pour les récits principalement publiés après 1830 et dont les narrateurs avaient pour but affiché de participer à l'abolition de l'esclavage. En effet, « l'abolitionnisme », selon la définition de Marcel Dorigny, est « un acte politique qui prévoit les modalités concrètes d'abolition, voire le type de société qui se mettra en place une fois l'esclavage détruit »<sup>31</sup>. Dans le cas des narrateurs abolitionnistes, l'acte politique signifiait un engagement militant et des actions en faveur de l'abolition<sup>32</sup>. Bien entendu, le fait de publier un récit dénonçant l'esclavage est un acte politique mais il nous semble important d'établir une différence entre les narrateurs qui s'engageaient vraiment dans la lutte et les autres. En effet, certains narrateurs publiaient leur récit pour des raisons avant tout financières ou parce qu'on leur donnait l'occasion de raconter leur histoire. « Abolitionniste », si on considère qu'il implique un rôle actif dans un

---

<sup>30</sup> Ottobah Cugoano, *Thoughts and Sentiments on the Evil of Slavery and Other Writings*. Edited with an Introduction and Notes by Vincent Carretta (New York: Penguin Books, 1999. [1787]).

<sup>31</sup> Marcel Dorigny, « Chapitre II. Les contestations de la traite et de l'esclavage » in Marcel Dorigny, éd., *Les abolitions de l'esclavage. (1793-1888)* (Paris : Presses Universitaires de France, « Que Sais-Je ? », 2018), 16.

<sup>32</sup> Chris Dixon situe d'ailleurs la différence entre abolitionnisme et antiesclavagisme dans l'action militante : « Abolitionists were those people who formally belonged to an antislavery society or who were active in some way on behalf of the slaves. Alternatively, many more people came to hold 'antislavery' opinions, but were not active members of antislavery societies ». Chris Dixon, *Perfecting the Family: Anti-slavery Marriages in Nineteenth-Century America* (Amherst: University of Massachusetts Press, 1997), 243.

mouvement, ne reflèterait donc pas la réalité de certains narrateurs. À l'inverse, « antiesclavagiste » fait référence à des idées, des convictions mais ne suppose pas qu'on agit forcément pour abolir l'esclavage. Selon Marcel Dorigny toujours, « les antiesclavagistes 'limitent' en quelque sorte leur action à une condamnation morale de l'esclavage qui peut être religieuse, éthique ou encore économique, [...] l'antiesclavagisme pose les bases de la condamnation d'un système »<sup>33</sup>. Nous sommes dans le domaine de la conviction et non de l'action mais également de l'effet produit : les narrateurs montraient, même s'ils n'insistaient pas forcément sur la cruauté du système, que l'esclavage, et en particulier l'esclavage « racial », fondé sur l'idée qu'il existait des « races » différentes et que l'une d'elles devait être asservie à l'autre, était condamnable. Les abolitionnistes (blancs, souvent, mais pas seulement) se servaient ensuite de ces récits pour militer pour l'abolition de l'esclavage. L'appellation que nous avons choisie, « récits d'esclaves antiesclavagistes », peut donc inclure les récits dont les narrateurs ne luttèrent pas activement contre l'esclavage mais elle exclut des récits qui n'évoquent pas du tout l'esclavage, en d'autres termes, les récits dont le narrateur montre que le fait d'être esclave n'est pas la caractéristique principale qu'il souhaite mettre en avant. L'intentionnalité qui sous-tend la publication a donc été un critère important d'inclusion des titres dans notre corpus.

Établir un corpus doit se faire sur des critères scientifiques mais c'est aussi une question de choix, car il ne s'agit pas d'une formule mathématique. Nous avons choisi d'intégrer dans le corpus de cette thèse tous les récits qui correspondaient à notre définition de « récits d'esclaves antiesclavagistes » et qui étaient soit unanimement reconnus comme authentiques, soit avaient fait l'objet de recherches importantes, soit, enfin, étaient présentés comme authentiques par au moins deux chercheurs spécialistes des récits d'esclaves. Nous avons conscience des limites d'une telle méthode, mais ce travail de thèse n'est que le début de notre travail sur les récits d'esclaves et la « conversation » avec les sources n'est pas terminée. De la même façon, l'inclusion de certains récits dictés (comme celui de Nathaniel Turner) et l'exclusion d'autres (celui de Sojourner Truth) sont discutables, quoique la présente thèse les justifie sur des arguments scientifiques, nous y reviendrons. Stabiliser un corpus ne veut pas dire qu'il est définitif et des questions se sont posées quant à l'inclusion ou non de certains récits dans le corpus jusqu'à très tard dans le travail de thèse.

La question de l'ère géographique à considérer s'est également posée lors de la délimitation du corpus car nous avons souhaité nous positionner dans une perspective

---

<sup>33</sup> Dorigny, « Chapitre II », 16.

transatlantique. La plupart des narrateurs ont été esclavagisés aux États-Unis mais certains n'ont jamais été dans un État du Sud<sup>34</sup>. Cependant, notre fil conducteur de l'humanisation nous a permis de montrer des similitudes entre des récits publiés aux États-Unis et ailleurs, comme nous l'avons évoqué plus haut, mais également entre des récits dont les narrateurs ont vécu dans un État du Sud mais aussi dans d'autres lieux. Parmi les narrateurs qui ont bien été esclaves aux États-Unis, certains ont vécu et publié leur récit au Canada ou en Angleterre. Ne se concentrer que sur les récits que certains chercheurs appellent « américains » permet de se concentrer sur une expérience commune mais empêche de voir que certains aspects des récits qui relatent, en apparence seulement, une expérience différente, ont en fait beaucoup plus de points communs qu'il n'y paraît à première vue. De plus, l'étiquette « américain », au lieu d'états-unien, est problématique, étant donné que les récits d'esclaves sont une forme presque exclusivement anglophone. Enfin, un récit est-il vraiment états-unien si le narrateur écrit ou dicte après avoir vécu plusieurs années au Canada ou en Angleterre ? Vincent Carretta, parlant de ses recherches sur Olaudah Equiano et défendant la thèse que celui-ci n'est pas né en Guinée, comme il le prétend, mais en Caroline du Sud, insiste sur la difficulté à penser les premiers auteurs noirs en termes nationaux : « I have spent so much time here on Equiano because he so fully exemplifies the challenge we face in trying to categorize in national terms the first generation of Black writers, most of whom were denied legal and even human identities »<sup>35</sup>. Rhondda Robinson Thomas, quant à elle, relève le « caractère problématique des anthologies régionales des récits d'esclaves ... qui fixent en un point unique du territoire des trajectoires placées sous le sceau de la mobilité »<sup>36</sup>. De plus, outre les voyages de certains narrateurs en Grande-Bretagne et les liens évidents entre les Noirs résidant aux États-Unis et ceux qui choisissent de s'installer au Canada, la porosité des mouvements abolitionnistes britannique et états-unien n'est plus à démontrer. Marie-Jeanne Rossignol, pour ne citer qu'un exemple, parle même d'une « internationale quaker » dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle<sup>37</sup>. Nous souscrivons à cette idée d'une « internationale », ou du moins à une convergence de lutte, et nous avons donc inclus dans notre corpus des récits d'esclaves publiés en Grande-Bretagne, aux États-Unis ou au Canada mais également des récits dont les narrateurs ont vécu hors des États-Unis. Le contexte de publication

---

<sup>34</sup> On peut citer par exemple Selim Aga, Mary Prince ou encore Ashton Warner.

<sup>35</sup> Vincent Carretta, « Early African American Literature? » in Michael J. Drexler and Ed White, eds, *Beyond Douglass: New Perspectives on Early African-American Literature* (Lewisburg: Bucknell University Press, 2008), 99.

<sup>36</sup> Citée dans Roy, « My Narrative is just published », 171-2

<sup>37</sup> Marie-Jeanne Rossignol, « Le contexte nord-américain de l'antiesclavagisme britannique : le débat atlantique sur l'esclavage et l'abolition (1688-1787) » in Françoise Le Jeune et Michel Prum, *Le Débat sur l'abolition de l'esclavage en Grande-Bretagne (1787-1840)* (Paris : Éditions Ellipses, 2008), 84.



mais aussi de vie du narrateur sont, en effet, des éléments importants à prendre en compte. Les récits étant envisagés comme des discours politiques, le contexte est primordial et il a donc fallu confronter ces récits aux discours et écrits des opposants à l'esclavage, blancs ou noirs, et à ceux de ses partisans. Les contenus thématiques ont été analysés et la spécificité des récits d'esclaves a été mise au jour : le prisme du sang et de la couleur de peau est en effet, à travers tous les champs sémantiques qui s'y rattachent, l'argumentaire utilisé par les narrateurs pour humaniser les esclaves, de la religion à l'absurdité de l'esclavage fondé sur la couleur de peau, en passant par les tortures qui font couler le sang.

Nous sommes donc parties d'un relevé systématique des images, sous toutes leurs formes, liées au sang et à la couleur de peau puis nous les avons organisées en réseaux signifiants. Une étude quantitative mais aussi qualitative a donc été nécessaire pour mettre au jour ce fil conducteur de l'humanisation. Cette création de réseaux s'est nourrie d'une réflexion sur les critères qui faisaient un récit d'esclave antiesclavagiste mais l'inverse est vrai également : c'est en réfléchissant sur les critères d'inclusion que ce fil conducteur est apparu. Par étude quantitative nous entendons une observation des tendances en fonction des époques, des récurrences ou au contraire des absences selon le type de récit ou les circonstances de publication. Nous avons utilisé, pour nous aider dans cette tâche qui relève parfois de la statistique, un logiciel créé par Pierre Ratinaud, chercheur au LERASS (Université Toulouse-Jean Jaurès), appelé IRaMuTeQ. Ce logiciel nous a fourni des statistiques et des chiffres que nous avons ensuite analysés. Cette étude quantitative est venue enrichir une étude qualitative et ne s'est en aucun cas substituée à elle car, comme nous l'avons rappelé au début de cette introduction, revenir au texte et écouter la voix des esclaves est la principale motivation de nos recherches. Cette étude qualitative est indispensable pour faire ressortir des spécificités propres à chaque texte et pour effectuer des micro-analyses qu'un logiciel informatique ne permet pas. Une fois les réseaux d'images dégagés par le relevé systématique et le fil conducteur de l'humanisation mis au jour, nous nous sommes intéressées aux écrits et discours des partisans et des opposants de l'esclavage ainsi qu'au contexte politique, social, économique et littéraire qui entourait les récits. Cependant, ces lectures n'ont pas été faites dans une perspective comparative mais dans une démarche de contextualisation. La différence entre les deux démarches est importante : une véritable étude comparative entre les autres écrits et les récits aurait nécessité de lire davantage d'écrits abolitionnistes et esclavagistes pour que la comparaison soit scientifiquement acceptable. Nous avons souhaité mettre en contexte les récits par ce qui était écrit à l'époque, les narrateurs, qu'ils soient actifs dans les sphères

abolitionnistes ou pas, n'écrivant pas en étant isolés du monde extérieur. En envisageant les récits sous un angle politique, on ne peut pas, en effet, faire l'économie d'une étude du contexte politique, économique, littéraire et des différents débats (principalement à propos de l'esclavage). Cependant, ce sont bien les récits et eux seuls qui sont l'objet de cette thèse.

Cette thèse se divisera en trois parties, suivies d'un volume d'annexes qui contient le détail des calculs effectués pour l'étude quantitative, ainsi que les études d'attribution d'auteur que nous avons réalisées sur certains récits dictés quand cela était possible. La première partie, après un état du domaine et un état des lieux des différentes définitions données à l'objet « récit d'esclave », proposera des critères généraux d'inclusion et d'exclusion dans l'appellation générale des récits d'esclaves, et une liste de titres qui correspondent à ces critères et qui seront donc analysés dans cette thèse. La deuxième partie proposera une réévaluation générique de ces récits en les replaçant dans leur contexte d'écriture et en étudiant leur nature, des « récits de résistance » à visée politique centrés sur l'humanisation de tous les esclaves. La troisième partie illustrera ce fil conducteur de l'humanisation par l'étude des réseaux d'images du sang et de la couleur de peau.



# PARTIE 1 : REVISITER LES RÉCITS D'ESCLAVES

À première vue, les récits d'esclaves sont largement reconnus comme ayant une grande place dans l'histoire de l'esclavage états-unien. Quand on indique que tel ou tel ouvrage est un « récit d'esclave », tout lecteur a en tête une série de caractéristiques qui les identifient immédiatement. De plus, dans la littérature contemporaine, on parle de « nouveaux récits d'esclaves » (“neo-slave narratives” en anglais), qui constituent un genre littéraire à part entière<sup>1</sup>. Cependant, à part quelques récits qui font l'unanimité, aucun historien ou critique littéraire ne s'accorde sur ce qu'est vraiment un récit d'esclave et sur ses caractéristiques. Comme le rappelle Michaël Roy, « les très nombreux textes étiquetés 'récits d'esclaves' ne répondent [...] à aucune définition formelle spécifique »<sup>2</sup>.

Dans le premier chapitre, nous explorerons l'historiographie des récits d'esclaves et développerons le concept de l'anamorphose qui permet d'envisager les récits d'esclaves sous un jour nouveau. Nous proposerons ensuite, dans le deuxième chapitre, une définition de ce qui est, pour nous, un récit d'esclave antiesclavagiste pour, enfin, détailler le corpus que nous avons utilisé dans cette thèse dans le troisième chapitre.

---

<sup>1</sup> Voir par exemple Joan Anim-Addo, “The Power of the Neo-Slave Narrative Genre”, *Callaloo*, Volume 41, Number 1, Winter 2018. <https://muse.jhu.edu/article/736806> (consulté le 8/07/2022) ou encore Judith Misrahi-Barak, dir., *Revisiting Slave Narratives : les avatars contemporains des récits d'esclaves* (Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée, 2005).

<sup>2</sup> Roy, « 'My Narrative is just published' », 74.



## Chapitre 1 : Historiographie et anamorphose

Les récits d’esclaves se prêtent facilement à l’analyse mais résistent à la classification. En surface, elle paraîtrait pourtant assez simple : un récit d’esclave est composé d’histoires d’esclaves, racontées par l’un d’entre eux. Toutefois, quand on observe les récits considérés comme des récits d’esclaves, on se rend compte que cette apparente simplicité ne tient pas, et ainsi plusieurs problématiques apparaissent : la notion de genre elle-même, la nature des récits d’esclaves et les caractéristiques communes qui permettent de les lier entre eux.

### 1.1 Définitions et appellations

En effet, la plupart des chercheurs travaillant sur les récits ne les définissent pas, considérant le terme comme auto-explicatif, ou se concentrent sur quelques titres précis, évitant ainsi de faire référence à un genre, préférant une étiquette « récits d’esclaves ». En somme, les récits d’esclaves ne sont pas regroupés selon un ensemble de caractéristiques communes qui en ferait une liste homogène mais selon une appellation aussi large qu’elle est floue. Le site créé par William L. Andrews et l’Université de Caroline du Nord, *Documenting the American South*, contient une collection appelée “North American Slave Narratives” et la définition qui en est donnée sur la page d’accueil est la suivante :

‘North American Slave Narratives’ collects books and articles that document the individual and collective story of Black people struggling for freedom and human rights in the eighteenth, nineteenth, and early twentieth centuries. This collection includes all the existing autobiographical narratives of self-emancipated and formerly enslaved people published as broadsides, pamphlets, or books in English up to 1920. Also included are many of the biographies of self-emancipated and formerly enslaved people and some significant fictionalized first-person accounts of enslavement published in English before 1920<sup>1</sup>.

L’explication donnée ici est ambiguë : considèrent-ils les biographies et les récits fictionnels comme faisant partie des récits d’esclaves ou ont-ils été ajoutés à la liste ? La période couverte est également très vaste, et se prolonge après l’abolition de l’esclavage. Sur le site de la Bibliothèque du Congrès, les premiers résultats d’une recherche avec les mots “slave narratives” renvoient aux entretiens menés dans les années 1930 par le *Federal Writers’ Project*<sup>2</sup>. Ainsi, un récit d’esclave semble être toute parole d’esclave ou d’ancien esclave couchée sur le papier. Dans ces conditions, peut-on véritablement parler d’un genre « récit

---

<sup>1</sup> <https://docsouth.unc.edu/neh/> (consulté le 7/12/2019). L’affirmation selon laquelle la collection contient tous les récits autobiographiques d’(anciens) esclaves n’est pas tout à fait exacte. En effet, quelques-uns sont absents, comme celui de Boston King.

<sup>2</sup> Il s’agit de plus de 2000 entretiens réalisés dans les années 1930 mais publiés pour la première fois dans un ouvrage coordonné par George P. Rawick en 1972. Pour plus de détails, voir <https://www.loc.gov/collections/slave-narratives-from-the-federal-writers-project-1936-to-1938/articles-and-essays/introduction-to-the-wpa-slave-narratives/wpa-and-the-slave-narrative-collection/> (consulté le 7/12/2021).

d'esclave » ? Pour Henry Louis Gates Jr. et John Sekora, il n'y a pas de doute<sup>3</sup>. Ce dernier signale que certains critiques littéraires ne reconnaissent pas dans les récits d'esclaves un genre spécifique car, selon eux, tout écrit états-unien parle de servitude ("Although some historians see factual value in the slave narratives, some literary critics would segregate them as ur-literary form. In one of the baldest of dismissals of the narratives, several critics have denied them any distinctive place because, they say, all American writings deal with bondage"<sup>4</sup>). Cette position était déjà très minoritaire à l'époque et semble inimaginable aujourd'hui, tant l'accent est mis sur la parole des acteurs (y compris ceux qu'on a longtemps considérés uniquement comme des victimes), dans une étude de l'histoire « vue d'en bas »<sup>5</sup>. Le terme « récit d'esclave » au singulier, employé par Gates et Sekora, reste toutefois problématique car il rend monolithique un ensemble composé de récits très différents (dans un article sur la question, Michaël Roy parle de réification du récit et de « figement d'une appellation générique »<sup>6</sup>). Il est vrai que le singulier ne saurait rendre compte de la diversité et de la richesse de ces récits, souvent méconnus du grand public et négligés par les historiens et critiques littéraires qui travaillent sur ces textes. Nous avons ainsi une courte liste de récits, tous composés plus ou moins suivant la même trame et les mêmes ressorts dramatiques, ce qui fait oublier des récits un peu atypiques, comme le souligne Roy :

On ne se souvient guère, aujourd'hui des noms de William Hayden, Leonard Black, Edmund Kelley, William Green ou Peter Randolph. Tous figurent pourtant dans la liste des anciens esclaves ayant écrit, dicté ou fait l'objet d'un récit (auto)biographique, compilée par William L. Andrews sur le site *Documenting the American South*. Si l'on se soucie peu de ces récits, c'est en grande partie parce qu'ils ne correspondent pas à l'idée qu'on se fait du récit d'esclave prototypique : certains paraissent anormalement courts (William Green), d'autres sont dépourvus de 'l'enveloppe blanche' qui enferme habituellement le 'message noir' (Peter Randolph), d'autres encore surprennent par leur structure peu narrative (Edmund Kelley)<sup>7</sup>.

---

<sup>3</sup> "The slave narrative, I suggest, is a countergenre, a mediation between the novel of sentiment and the picaresque, oscillating somewhere between the two in a bipolar moment, set in motion by the mode of the confession". Henry Louis Gates, *Figures in Black: Words, Signs and the 'Racial' Self* (New York and Oxford: Oxford University Press, 1987), 81. "Does the slave narrative represent a distinct literary genre? Certainly. It is a highly mixed genre, but no more so than other genres". Sekora, "Black Message/White Envelope", 509.

<sup>4</sup> Sekora, "Is the Slave Narrative?", 100.

<sup>5</sup> L'exemple le plus parlant de cette nouvelle tendance est sans doute l'historien et militant Marcus Rediker. Voir, par exemple, l'introduction de sa monographie, au titre déjà évocateur, *The Slave Ship: A Human History* (New York: Viking, Penguin Group, 2007).

<sup>6</sup> Michaël Roy, « Le Récit d'esclave africain-américain : réflexions sur une appellation générique », *Textes et contextes*, n° 9 (1 décembre 2014), <https://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=1161> (consulté le 5/12/2021), pas de numéro de pages.

<sup>7</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 197.

Certains chercheurs, comme Crispin Sartwell, cité par Yuval Taylor en 1999, semblent définir les récits par les fonctions qu'ils remplissent, mais cette définition montre également ses limites quand on considère le côté généraliste des fonctions évoquées :

'The function of slave narratives,' writes Crispin Sartwell, 'is apparently straightforward: resistance to oppression by speaking the truth.' But this is the *central* goal, not the only one. Considering the great variety of narratives, one might name seven distinctive functions: to document the conditions of slavery; to persuade the reader of its evils; to impart religious inspiration; to affirm the narrator's personhood; to redefine what it means to be black; to earn money; and, last but not least, to delight or fascinate the reader<sup>8</sup>.

En effet, seules les deux premières fonctions, témoigner des conditions dans lesquelles l'esclavage est pratiqué et persuader le lecteur de sa monstruosité, sont caractéristiques des récits d'esclaves, les cinq autres pouvant s'appliquer à n'importe quel autre récit de vie. De plus, la résistance à l'oppression peut prendre plusieurs formes et elle doit donc, elle aussi, être définie plus précisément.

Dans un effort pour préciser leur pensée, certains chercheurs ont donc modulé cette appellation et ont restreint leur champ d'analyse en y accolant un adjectif ou en changeant le nom mais ils ont ainsi réduit le nombre de titres étudiés, sans forcément en donner la liste complète. Il est vrai que l'appellation « récits d'esclaves » est trop vague et regroupe trop de récits différents pour être considérée comme faisant référence à un genre à part entière et il faut donc trouver des critères d'inclusion assez larges pour que l'ensemble des titres forme un genre cohérent, sans toutefois avoir comme seul critère le fait que le récit ait été dicté ou écrit par un esclave. Ainsi, John Ernest propose, comme nous le faisons dans cette thèse, de parler de "antislavery narratives", mais il n'explique pas vraiment ce qu'il entend par "antislavery", ni quelle différence il établit entre antiesclavagisme et abolitionnisme, et il choisit de souligner l'influence des Blancs et la prépondérance du thème de l'injustice raciale :

Through these [antislavery] narratives, particularly when narrated by a benevolent white friend of the biographical subject, the story of specifically racial injustice becomes localized, individual and thereby ready to support the white benevolence necessary to the avoidance of any serious acknowledgment of systemic white supremacy... Sojourner Truth had, of course, only limited control over her public narrative, but even the stories of highly literate African American autobiographical narrators were similarly transformed into matter of and for white benevolence. That is, many African American narratives are twice-told tales – and in the retelling by white narrators, the story of African American self-determination is resituated and contained<sup>9</sup>.

Cette définition est, là encore, problématique, notamment car elle met sur le même plan le récit de Sojourner Truth, écrit à la troisième personne par Olive Gilbert en 1850, et ceux, par

---

<sup>8</sup> Taylor, *"I was Born"*, xvii.

<sup>9</sup> John Ernest, *Liberation Historiography: African American Writers and the Challenge of History, 1794-1861* (Chapel Hill and London: The University of North Carolina Press, 2004), 171.



exemple, de Frederick Douglass, ce qui paraît hasardeux, même sous l'angle pris ici de la volonté d'adéquation du récit aux attentes d'un lecteur blanc. En effet, dans le premier cas, il semblerait que ce soit plutôt Olive Gilbert qui réponde aux attentes et dans le deuxième, Douglass répond à ces mêmes attentes autant qu'il les combat<sup>10</sup>. La notion d'antiesclavagisme, si elle est différente de l'abolitionnisme, n'est pas non plus définie. Une autre appellation, qui semble à première vue proche des "antislavery narratives", est "abolitionist slave narratives", employée par Yuval Taylor qui distingue quatre moments dans l'écriture des récits d'esclaves : entre les années 1770 et 1820, il parle de "adventures and spiritual journeys rather than ... illustrations of a pernicious institution", puis à partir de 1824, le genre devient, selon lui, plus cohérent ("a cohesive genre") et, à partir de 1852, il signale une recrudescence de dialogues fictionnels dans les récits. Enfin, mais sans préciser de dates, il parle de récits abolitionnistes ("abolitionist slave narratives")<sup>11</sup>. Encore une fois, nous manquons de définitions précises puisque William Craft, par exemple, centre son récit (publié en 1861) sur les esclaves à la peau blanche et sur son périple vers la liberté, accompagné de sa femme qui se fait passer pour un homme blanc. Il évoque très peu la vie dans les plantations et les mauvais traitements que les esclaves subissent. À l'inverse, John S. Jacobs, qui publie son récit la même année, dénonce clairement le système esclavagiste et finit son récit par la prédiction que l'esclavage va bientôt disparaître (Jacobs J., 140). Ces deux récits sont pourtant tous les deux des récits d'esclaves, ce qui montre la nécessité de trouver une autre définition et une autre clé de lecture pour donner une cohérence à un genre. Blyden Jackson utilise également ce terme et il situe l'avènement de cette sous-catégorie des récits d'esclaves dans les années 1840. Il fait une liste de traits caractéristiques : "a subgenre of a genre... [with] an ending: truly less an ending than an opening into a very new beginning", "picaresque", "candidly and pronouncedly melodramatic", "case studies illustrative of the inhumanity of slavery to the slave", "condemnation, contempt, and ire"<sup>12</sup>. Ici aussi, il s'agit d'un problème de définition et de clé de lecture. Ne peut-on pas considérer un récit qui s'attache à prouver l'humanité des esclaves comme antiesclavagiste ? Ou *a minima* comme un récit qui entend dénoncer un système qui réduit en esclavage des êtres humains ? Accoler un adjectif comme "antislavery" ou "abolitionist" au terme récits d'esclaves (et sans faire de distinction entre les deux) pour seulement quelques récits présente deux

<sup>10</sup> Il raconte, par exemple, dans *My Bondage and My Freedom*, que les abolitionnistes blancs lui demandaient de ne raconter que les faits et qu'ils se chargeraient d'en tirer des conclusions. Douglass refuse et raconte cet épisode de manière assez ironique : "'Give us the facts,' said Collins, 'we will take care of the philosophy'. I could not always obey, for I was now reading and thinking" (Douglass 1855, 123).

<sup>11</sup> Taylor, *I was Born*, xv-xvi.

<sup>12</sup> Blyden Jackson, *A History of Afro-American Literature* (Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1989), 111.

écueils : il sous-entend que seuls ces récits étiquetés comme tels sont antiesclavagistes, laissant de côté l'idée qu'il existait d'autres manières de combattre l'esclavage que le simple fait de le proclamer dans un récit ou d'écrire un réquisitoire contre cette institution. Le deuxième écueil que nous y voyons est de ne donner à voir qu'une partie des récits et une période restreinte. Nous souhaitons montrer dans cette thèse que le combat a débuté bien avant et qu'il a pris plusieurs formes et, par conséquent, de proposer une définition assez large des récits antiesclavagistes, que nous distinguons des récits dits abolitionnistes qui paraissent surtout à partir des années 1830-40.

De la même façon, la sous-catégorie des "runaway slave narratives"<sup>13</sup> met en avant les seuls esclaves qui se sont enfuis et met ainsi de côté, par exemple, des récits comme celui d'Olaudah Equiano, un des premiers anciens esclaves à publier son récit en 1789, considéré parfois comme le modèle qui a servi aux récits suivants, qui a acheté sa liberté, ou celui de Solomon Northup, très célèbre depuis l'adaptation de *Twelve Years a Slave* au cinéma par Steve Mc Queen en 2013 et qui raconte l'histoire d'un homme libre vivant à New York, enlevé adulte et retenu en esclavage pendant douze ans, avant que des amis (blancs) ne viennent le délivrer par des moyens légaux. Cette appellation cache également une réalité plus complexe puisque certains narrateurs se sont, certes, enfuis mais ont fini par acheter leur liberté. C'est le cas, par exemple, de Frederick Douglass, l'ancien esclave sans doute le plus connu. Acheter sa liberté après s'être enfui n'allait pas de soi dans les milieux abolitionnistes car donner de l'argent revenait à légitimer une transaction qu'ils s'efforçaient de présenter comme illégitime et allant contre la volonté de Dieu. Harriet Jacobs, qui s'est enfuie également et dont la liberté a été achetée par ses amis à son insu, résume bien ce dilemme :

I am deeply grateful to the generous friend who procured it, but I despise the miscreant who demanded payment for what never rightfully belonged to him or his.

I had objected to having my freedom bought, yet I must confess that when it was done I felt as if a heavy load had been lifted from my weary shoulders (Jacobs, H., 512).

Dans le même ordre d'idée, l'expression "fugitive slave narratives" apparaît dans les années 1980, dans un article de Robin W. Winks, qui se concentre sur un des récits de Josiah Henson, ancien esclave qui aurait inspiré Harriet Beecher Stowe pour son roman antiesclavagiste à

---

<sup>13</sup> L'expression "runaway slave narrative" est employée notamment par Devon W. Carbado et Donald Weise, qui en font le sous-titre de leur recueil d'extraits de récits d'esclaves. Devon W. Carbado and Donald Weise, *The Long Walk to Freedom: Runaway Slave Narratives* (Boston: Beacon Press, 2012).

succès, *La Case de l'Oncle Tom*<sup>14</sup>. Lawrence Aje reprend cette expression en 2013, dans un article sur Frederick Douglass et William Wells Brown :

From their inception, fugitive slave narratives have had an ongoing and marked shaping influence on African-American literary creation. Slave narratives served an ideological purpose, namely to elicit the sympathy of northern readers to the plight of southern slaves as well as to publicize the abolition movement. Yet, as they gained in popularity, slave autobiography came to share a communality of themes which eventually gave birth to a literary genre that bore unexpected repercussions on the representation of North American slavery and bondsmen<sup>15</sup>.

Les récits sont donc, tour à tour, des récits d'esclaves fugitifs, des récits d'esclaves tout court et enfin des autobiographies dans cette citation, ce qui montre bien la difficulté de caractériser un genre assez hétérogène mais dans lequel les différents éléments présentent des points communs indéniables. Paul E. Lovejoy, quant à lui, propose de nommer « récits de liberté » (“freedom narratives”) la sous-catégorie de récits de personnes esclavagisées mais nées libres en Afrique, à l'intérieur de l'appellation récits d'esclaves qu'il définit comme “autobiographical and biographical accounts of individuals who had experienced slavery”<sup>16</sup>. Il explique dans son introduction que l'ensemble des récits d'esclaves pourrait être appelé ainsi car un des thèmes principaux est la quête de liberté. Il ajoute : “I am therefore emphasizing a distinction between narratives of freedom composed by individuals who had once been free in Africa from accounts by those who were born into slavery in the Americas. Whether or not these accounts should also be referred to as ‘freedom’ narratives is contested”<sup>17</sup>. Si l'on restreint l'appellation “freedom slave narratives” comme il le fait dans cet article, aux seuls récits de narrateurs nés en Afrique, on passe sous silence un aspect très important de tous les autres récits. On pense notamment à la conclusion d'Harriet Jacobs : “Reader, my story ends with freedom; not in the usual way, with marriage” (Jacobs, H., 513). De plus, Solomon Northup est aussi né libre mais à New York, pas en Afrique, et on peut donc légitimement se demander où il se place dans cette définition. Enfin, Lovejoy ajoute le récit de Baquaqua à sa liste, affirmant que c'est bien une autobiographie mais qu'elle a été largement ignorée par la critique<sup>18</sup>. Cependant, Samuel Moore, le scribe, précise dans le titre que c'est une biographie et qu'il a révisé les

---

<sup>14</sup> Robin W. Winks, “The Making of a Fugitive Slave Narrative: Josiah Henson and Uncle Tom – a Case Study” in Davis and Gates, eds., *The Slave's Narrative*, 112-46. William Andrews utilise également cette expression en 1986. William L. Andrews, *To Tell a Free Story: The First Century of Afro-American Autobiography, 1709-1838* (Urbana and Chicago: University of Illinois Press, 1988), 77. Nous ne citons que ces deux exemples mais il y en a évidemment d'autres.

<sup>15</sup> Lawrence Aje, “Fugitive Slave Narratives and the (Re)presentation of the Self? The Cases of Frederick Douglass and William Brown”, *L'Ordinaire des Amériques [En ligne]*, 215 | 2013, 2013, <https://journals.openedition.org/orda/507> (consulté le 7/04/2023), 2.

<sup>16</sup> Lovejoy, “Freedom Narratives”, 111.

<sup>17</sup> Lovejoy, “Freedom Narratives”, 91-2.

<sup>18</sup> Lovejoy, “Freedom Narratives”, 100.

propos du narrateur (“written and revised from his own words”<sup>19</sup>). On peut donc s’interroger sur la fidélité de la retranscription si le scribe affirme, dès le titre, et ce contrairement à la majorité des scribes de récits dictés, qu’il a « révisé » les propos de Baquaqua. On note d’ailleurs que William L. Andrews le classe dans les biographies<sup>20</sup>.

De la même façon, on pourrait s’interroger sur l’absence de distinction, sur les sites recensant les récits ou chez beaucoup de chercheurs, entre les récits écrits avant et après la guerre de Sécession. En effet, cette guerre est sans conteste une charnière cruciale dans la construction des États-Unis et dans la vie des esclaves qui deviennent, du moins légalement, libres. L’esclavage en tant qu’institution disparaît donc et, en toute logique, le besoin de militer pour son abolition, ou du moins de prouver qu’il ne devrait pas exister, également. Ainsi, même si les anciens esclaves qui écrivent leur récit ou ceux qui sont interviewés dans les années 1920 et 1930 continuent de témoigner de ce qu’ils ont vécu, l’intention change radicalement et il semble donc important d’établir une distinction entre récits d’esclaves publiés avant la guerre et ceux publiés après. Envisager tous les récits ensemble, qu’ils soient publiés avant ou après la guerre de Sécession, est un choix de corpus mais il nous semble que cela gomme une différence importante s’ils ne sont pas étudiés dans une perspective comparative mais comme un ensemble. Les récits d’esclaves antiesclavagistes peuvent être considérés comme un ensemble distinct des récits publiés après 1865. En revanche, dans cette thèse, ils ne seront pas appelés « américains », comme le font certains chercheurs : George Elliott Clarke reproche à Henry Louis Gates Jr. « d’américaniser » les récits en passant sous silence le fait que certains narrateurs ont passé une partie importante de leur vie dans d’autres pays, alors que d’autres n’étaient pas africains américains<sup>21</sup>. Il cite en exemple Olaudah Equiano et Mary Prince<sup>22</sup>.

---

<sup>19</sup> Mahommah Gardo Baquaqua and Samuel Moore, *Biography of Mahommah G. Baquaqua, a Native of Zoogoo, in the Interior of Africa. (A Convert to Christianity,) With a Description of That Part of the World; Including the Manners and Customs of the Inhabitants, Their Religious Notions, Form of Government, Laws, Appearance of the Country, Buildings, Agriculture, Manufactures, Shepherds and Herdsmen, Domestic Animals, Marriage Ceremonials, Funeral Services, Styles of Dress, Trade and Commerce, Modes of Warfare, System of Slavery, &c., &c. Mahommah's Early Life, His Education, His Capture and Slavery in Western Africa and Brazil, His Escape to the United States, from Thence to Hayti, (the City of Port Au Prince,) His Reception by the Baptist Missionary There, The Rev. W. L. Judd; His Conversion to Christianity, Baptism, and Return to This Country, His Views, Objects and Aim. Written and Revised from His Own Words, by Samuel Moore, Esq., Late Publisher of the "North of England Shipping Gazette," Author of Several Popular Works, and Editor of Sundry Reform Papers* (Detroit: Geo. E. Pomeroy & Co., 1854) <https://docsouth.unc.edu/neh/baquaqua/baquaqua.html> (consulté le 6/12/2021).

<sup>20</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 346.

<sup>21</sup> George Elliott Clarke, "'This is no Hearsay': Reading the Canadian Slave Narratives", *Papers of The Bibliographical Society of Canada* 43, n° 1 (2005), <https://doi.org/10.3138/9781442666511-003>, (consulté le 5/12/2021), 7-9.

<sup>22</sup> Equiano prétend avoir été réduit en esclavage principalement en mer et avoir passé à peine quelques semaines en Virginie. Il a ensuite vécu et publié son récit en Angleterre. Cependant, selon Vincent Carretta, il aurait menti sur ses origines. Concernant le débat sur les origines d’Equiano, voir Vincent Carretta, "Olaudah Equiano or

Cependant, comme l'indique le titre de son article, Clarke lui-même revendique une appartenance nationale, mais cette fois-ci canadienne, à certains récits comme celui de Thomas Smallwood, qui a bien été esclave aux États-Unis (dans le Maryland) mais qui a vécu et publié son récit au Canada. James Tackach, à son tour, proclame en 2000 : "The slave narrative is a uniquely American literary genre"<sup>23</sup>. L'appartenance « nationale », qu'on l'appelle américaine, ou états-unienne pour être plus précis, est forcément une impasse car, s'il est vrai que l'immense majorité des narrateurs a vécu aux États-Unis, elle évoque une nationalité, nationalité qui n'était pas envisagée pour les Noirs libres et inconcevable pour les esclaves, considérés comme des biens meubles. De plus, ils se définissaient eux-mêmes par bien plus que le pays dans lequel ils vivaient : certains évoquent leurs racines ou leur lieu de naissance africains, d'autres font une distinction claire entre le Sud et le Nord des États-Unis, d'autres encore décrivent leur vie au Canada ou en Angleterre une fois qu'ils ont acquis leur liberté, etc. Nous allons donc envisager ces récits selon une perspective transatlantique car elle permet d'étudier ceux-ci sous un autre angle et ainsi d'élargir les perspectives<sup>24</sup>. Vincent Carretta envisage plusieurs termes :

"transnational categories, transatlantic and circumatlantic... What all these transnational categories usefully share is an emphasis on the roles geographical movements of people and culture play in the creation of identities. A transnational approach emphasizes the role that crossing the Atlantic played in the conception, production, distribution, and reception of eighteenth-century Anglophone literature"<sup>25</sup>.

Transatlantique sera préféré à transnational car l'idée de nation ou de nationalité est très discutable quand on parle des esclaves, d'autant que certains territoires étaient encore des colonies, tandis que le terme transatlantique met, comme son nom l'indique, l'Océan Atlantique au cœur de la problématique et permet ainsi de considérer toutes les influences trouvées dans les récits : le continent africain, connu ou fantasmé, le traumatisme de la traversée que certains ont vécue et dont beaucoup ont entendu parler, la Caraïbe, les États-Unis et le Canada, mais aussi la Grande-Bretagne en tant que lieux de vie, de publication et de lutte. La France,

---

Gustavus Vassa? New Light on an Eighteenth-Century Question of Identity", *Slavery & Abolition: A Journal of Slave and Post-Slave Studies* (13 June 2008), <https://doi.org/10.1080/01440399908575287> et le contre-argument de Paul E. Lovejoy, "Construction of Identity: Olaudah Equiano or Gustavus Vassa", *Historically Speaking* 7 (3), (January 2006), 8-9, <https://muse.jhu.edu/article/423519/pdf> (consultés le 22/12/2022). Prince a été maintenu en esclavage à Antigue et Barbude puis en Angleterre. Elle est partie de chez son maître et a été recueillie par des abolitionnistes.

<sup>23</sup> Il pourrait, bien sûr, entendre « américain » dans sa conception continentale mais là encore cette appellation serait trompeuse car, hormis le récit de Manzano, les récits d'esclaves sont anglophones. James Tackach, ed., *Slave Narratives* (San Diego: Greenhaven Press, inc., 2000), 13.

<sup>24</sup> "Atlantic perspectives deepen our understanding of transformations over a period of several centuries, cast old problems in an entirely new light, and illuminate connections hitherto obscured". Alison Games, "Atlantic History: Definitions, Challenges and Opportunities", *The American Historical Review*, vol.111 n°3 (June 2006), 742.

<sup>25</sup> Carretta, "Early African-American Literature", 100.

l'Espagne et le Portugal sont également présents à travers leur rôle dans la traite mais aussi dans le débat sur l'esclavage<sup>26</sup>.

La difficulté à trouver une appellation et une définition satisfaisantes est à la fois la cause et la conséquence de l'absence d'une liste précise et exhaustive de ce que l'on considère comme des récits d'esclaves. En effet, depuis que Marion Starling a avancé le chiffre de 6006 récits d'esclaves dans sa thèse écrite en 1946, plusieurs chercheurs ont repris ce chiffre mais personne, Starling la première, n'explique comment ils arrivent à ce chiffre. Elle donne des dates mais pas ce qu'elle inclut dans sa liste : "The autobiographical record of George Washington Carver, published in 1944, is the last of more than six thousand extant narratives of American Negro slaves, the first of which was published nearly two centuries and a half ago, the narrative of Adam, 'servant of John Saffin, Esquire', printed in Boston in 1703"<sup>27</sup>. Elle adopte donc une définition très large puisqu'elle inclut des récits publiés bien après la fin de l'esclavage et elle marque le début du genre avec *Adam's Negro Tryall*, qui est, en fait, la retranscription d'un procès composée de divers documents permettant de reconstituer une partie de la vie d'Adam, un esclave (le greffier a peut-être recopié certaines des interventions d'Adam *verbatim* mais l'ensemble ne constitue pas un récit au sens où il est généralement défini). Le statut de ce document a été débattu mais il semble désormais que l'exclure de la liste fait consensus. Frances Smith Foster, dont l'étude des récits publiée en 1979 marque également un moment important dans l'historiographie, le considère comme un précurseur ("[it] provides enough information that several critics have cited it as the first slave narrative. It is a precursor of the slave narratives, for it emerges as the first American writing to depict clearly the actions and circumstances under which a black slave rejected the role of chattel... Adam does not narrate his story – he played an active role in the proceedings"<sup>28</sup>). Toutefois, ce qui manque cruellement dans ces documents est la voix d'Adam lui-même, car le scribe ne prétend pas écrire sous sa dictée<sup>29</sup>. Comme le souligne Blyden Jackson, Adam est le sujet d'*Adam's Negro*

---

<sup>26</sup> Bernard Bailyn détaille très bien les liens entre ces différentes parties du monde et explique l'historiographie de ce recentrage sur l'Atlantique comme point d'ancrage de l'histoire. Bernard Bailyn, *Atlantic History. Concepts and Contours* (Cambridge, MA and London: Harvard University Press, 2005).

<sup>27</sup> Marion Wilson Starling, "The Slave Narrative: Its Place in American, History" (thèse de doctorat, Université de New York, 1946), 2. Sa thèse est un tournant dans l'étude des récits d'esclaves car elle est la première à les étudier véritablement. Sa thèse ne sera cependant publiée sous forme d'ouvrage qu'en 1988. Starling, *The Slave Narrative*.

<sup>28</sup> Frances Smith Foster, *Witnessing Slavery: The Development of Ante-Bellum Slave Narratives* (Westport: Greenwood Press, 1979), 32.

<sup>29</sup> "Adam told his story to the court, and a court record keeper recorded Adam's narrative". Cité dans Tackach, *Slave Narratives*, 16. "Recorded" pourrait indiquer que les propos d'Adam ont été retranscrits *verbatim* mais il est indiqué que l'esclave parle à la Cour, pas à un scribe, ce qui change la nature du texte. Une autre question soulevée par ce document est l'intention qui a précédé la prise de notes et la nature composite de ce document qui n'est pas constitué uniquement des paroles d'Adam.

*Tryall*, et non l'auteur, et l'ouvrage ne peut donc être appelé récit d'esclave<sup>30</sup>. Cependant, il reprend les chiffres de Starling et ne fait aucune allusion au fait que les personnages principaux sont également les auteurs ou non des récits : "the slave narrative... a genre, of which there have been, in America, from versions hardly a paragraph in length to bulky volumes; possibly more than 6,000 examples over the period of almost 200 years"<sup>31</sup>. Frances Smith Foster distingue deux périodes, 1760-1807 et 1831-1865<sup>32</sup>, laissant ainsi de côté les cinq récits publiés entre 1810 et 1830 (George White, John Jea, William Grimes, Ottobah Cugoano<sup>33</sup> et Solomon Bayley), sans donner la raison de cette exclusion.

John Sekora est le seul qui semble s'approcher du chiffre de 6000 récits en précisant ce qu'il inclut dans la liste :

The name slave narrative has been expanded and extended from the earlier nineteenth century to the present day. A short list of writing given the heading by the Library of Congress would include: about 100 narratives that received separate publication between 1760 and 1863; more than 400 brief accounts of slave lives first printed in abolitionist periodicals from about 1830 to 1863; book-length collections of the periodical accounts; about 50 narratives gathered by the American Freedman's Inquiry Commission in 1863; about 80 book-length accounts published between the end of the war and the turn of the century... the 2194 interviews of former slaves gathered by the WPA in 1936-8 and published together for the first time in 1972, hundreds of letters to and from slaves that are preserved in manuscript collections; novels like *Black Thunder*... and recent works like *Roots*...<sup>34</sup>

On note que Sekora, lui aussi, donne une définition très large qui inclut, entre autres, des œuvres fictionnelles. Un peu plus loin, sur la même page, il ajoute : "Originally reserved for the separately published antebellum accounts, the term and its extension over time and circumstance speak of a generic power present even in times of institutional neglect". James Tackach reprend les mêmes chiffres mais il semble réserver une place à part aux récits publiés sous forme de livres : "Literary historians attest that between 1700 and the mid-twentieth-century more than 6,000 ex-slaves narrated their stories of bondage in books, pamphlets, and interviews. More than one hundred book-length narratives were published during that time period"<sup>35</sup>. Deborah McDowell et Arnold Rampersad avancent le nombre de 100 récits publiés sous forme de livres avant la guerre de Sécession<sup>36</sup>. Yuval Taylor donne des chiffres quelque

---

<sup>30</sup> Jackson, *A History*, 54.

<sup>31</sup> Jackson, *A History*, 52.

<sup>32</sup> Foster, *Witnessing Slavery*, xi.

<sup>33</sup> Dans le cas de Cugonao, il s'agit d'une réédition de la partie autobiographique d'un pamphlet qu'il a publié en 1787, *Thoughts and Sentiments on the Evil of Slavery and Other Writings*. Edited with an Introduction and Notes by Vincent Carretta (New York: Penguin Books, 1999. [1787]).

<sup>34</sup> Sekora, "Is the Slave Narrative", 101.

<sup>35</sup> Tackach, *Slave Narratives*, 13.

<sup>36</sup> Deborah E. McDowell et Arnold Rampersad, eds., *Slavery and the Literary Imagination* (Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1989), viii.

peu différents dans son introduction : selon lui, William L. Andrews estime à 65 le nombre de récits d'esclaves publiés avant 1865, auxquels il ajoute 50 récits publiés entre la guerre de Sécession et la Grande Dépression, tandis que John Blassingame avance le chiffre de 200 publiés entre 1760 et 1947 aux États-Unis et en Angleterre (en précisant qu'il parle de récits publiés sous forme de livres)<sup>37</sup>.

La question que soulèvent ces difficultés comptables, en l'absence de définition précise de ce que l'on considère comme un récit d'esclave, est celle de savoir quels récits on choisit d'inclure dans la liste. Henry Louis Gates, par exemple, évoque cinq récits publiés entre 1760 et 1789 : il ne considère donc pas *Adam Negro's Tryall* comme le premier récit mais il ne nomme pas ces cinq récits<sup>38</sup>. De plus, comme John Blassingame, il choisit 1760 comme date inaugurale, année de publication de l'ouvrage de Briton Hammon, dont le statut d'esclave n'est pas certain<sup>39</sup>. John Sekora, quant à lui, inclut les confessions de criminels qui sont retranscrites par des scribes qui étaient plus intéressés par le côté sensationnel de la description des crimes que par la vie de l'esclave lui-même<sup>40</sup>. Il semble pourtant que le fait que la personne au centre du récit soit esclave ne suffise pas à faire un récit d'esclave, même si ce statut reste la condition première pour faire partie des « récits d'esclaves antiesclavagistes ». Ici, les crimes ou délits de l'esclave prennent clairement le pas sur son statut et le scribe n'a fait, semble-t-il, aucun effort pour retranscrire fidèlement les propos de celui-ci. Pour William L. Andrews, entre autres, ces récits de confession<sup>41</sup> sont les « ancêtres » des récits d'esclaves fugitifs<sup>42</sup>. De la même façon, Arna Bontemps, en 1969, inclut John Marrant<sup>43</sup> dans sa liste de "great slave narratives" mais Marrant n'était pas esclave et ne fait aucune allusion à l'esclavage dans son récit. John Sekora l'inclut également dans sa liste en 1987<sup>44</sup>. Gates explique à propos de Marrant : "*A Narrative of the Lord's Wonderful Dealings with John Marrant, a Black is not properly a slave narrative,*

---

<sup>37</sup> Yuval Taylor, "*I was Born*", xxxv.

<sup>38</sup> Gates, *Figures in Black*, 4.

<sup>39</sup> Vincent Carretta parle d'un employeur plutôt que d'un propriétaire (Vincent Carretta, ed., *Unchained Voices: An Anthology of Black Authors in the English-Speaking World of the Eighteenth Century* (Lexington: University Press of Kentucky, 2004), 4) et Kevin J. Hayes le présente comme un Noir libre (Kevin J. Hayes, ed., *The Oxford Handbook of Early American Literature* (Oxford and New York: Oxford University Press, 2008), 418).

<sup>40</sup> John Sekora and Darwin T. Turner, eds., *The Art of Slave Narrative: Original Essays in Criticism and Theory* (Macomb: Western Illinois University, 1982), 7.

<sup>41</sup> Ces récits de confession de crimes sont à distinguer des récits religieux dits de confession, dans lesquels le narrateur se présente comme un pécheur en quête de rédemption. Dans le premier cas, le scribe met l'accent sur les crimes et leur côté sensationnel, dans le deuxième cas, l'accent est mis sur la croyance en Dieu et le désir d'exemplarité du narrateur mais aussi sur son statut de pécheur.

<sup>42</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 44. On pourrait se demander pourquoi il restreint cette ascendance aux seuls récits de fugitifs et non à d'autres types de récits dans lesquels le narrateur décrit également sa quête de liberté mais qu'il obtient d'une autre façon que par la fuite.

<sup>43</sup> Arna W. Bontemps, *Great Slave Narratives* (Boston: Beacon Press, 1969), xiii.

<sup>44</sup> Sekora, "Black Message/White Envelope", 488.



though it is usually described as such. Rather, it is an Indian captivity tale”<sup>45</sup>. Bontemps place également Harriet Tubman et Eleanor Eldridge sur le même plan en tant qu’auteures d’autobiographie (“out-and-out autobiographies”<sup>46</sup>) alors que la première n’a pas écrit pas son récit et que la deuxième n’était pas esclave (leurs récits ont été, en outre, publiés après la guerre de Sécession, ce qui ne les exclut pas forcément de la liste des récits d’esclaves mais qui les placent à part). Enfin, Olaudah Equiano est parfois inclus dans les récits « américains », bien avant les recherches de Vincent Carretta sur ses origines, alors qu’il ne dit pas avoir été esclave aux États-Unis.

Ainsi, les récits d’esclaves semblent, parfois, regrouper toute parole provenant d’une personne noire car ils étaient le genre prédominant, ce qui présente un double écueil : élargir artificiellement la définition des récits d’esclaves et invisibiliser complètement les autres formes d’expression. Carla L. Peterson met en garde contre la tendance à ne considérer que les récits d’esclaves :

Literary criticism of the late twentieth century has come dangerously close to replicating the historical situation of the early nineteenth century and its valorisation of those African-American texts produced under the direction of white sponsors for the consumption of a white readership, while marginalizing and even occluding those other forms of narrative writing produced specifically for the black community<sup>47</sup>.

Michaël Roy ajoute que « la critique littéraire [s’est] peu à peu éloignée, depuis quelques années, du corpus des récits d’esclaves, afin de mettre au jour et d’analyser d’autres formes d’expression africaine-américaine »<sup>48</sup>. Cependant, ces récits restent la trace importante de la voix des esclaves, les Noirs ayant très peu de moyens d’expression à l’époque : “these narratives provide a useful countertext to the glaring absence of African American voices in America’s written social histories”<sup>49</sup>. Au-delà de la place que les récits devraient prendre dans l’histoire littéraire des Noirs anglophones hors du continent africain, les récits d’esclaves ont été l’objet d’un débat particulier qui était moins prégnant pour d’autres types d’autobiographies : celui de leur fiabilité et de leur authenticité.

---

<sup>45</sup> Henry Louis Gates, *The Signifying Monkey: A Theory of African-American Literary Criticism* (Oxford and New York: Oxford University Press, 2007), 142.

<sup>46</sup> Bontemps, *Great Slave Narratives*, xv.

<sup>47</sup> Carla L. Peterson, “*Doers of the Word*”: *African-American Women Speakers and Writers in the North, 1830-1880* (New York: Oxford University Press, 1995), 5.

<sup>48</sup> Roy, « My Narrative is just published », 410.

<sup>49</sup> Carol E. Henderson, *Scarring the Black Body: Race and Representation in African American Literature* (Columbia: University of Missouri Press, 2002), 11.

## 1.2 Fiabilité, authenticité et enveloppe blanche<sup>50</sup>

Dès l'époque de leur publication, ces questions d'authenticité et de fiabilité étaient au centre de l'appareil éditorial<sup>51</sup> et les narrateurs eux-mêmes insistaient particulièrement sur le fait qu'ils disaient la vérité. En effet, la quasi-totalité d'entre eux la mettent en scène, ils affichent une volonté de ne donner que des faits. Ils énoncent clairement leur volonté d'écrire un récit factuel, avec des faits précis, des détails, ils assurent leurs lecteurs que rien de ce qu'ils écrivent ou dictent est de la fiction. Comme l'explique William L. Andrews : "Nothing that might prompt the reader to suspect that he or she was reading fiction could be allowed in a text. Slave narrators were particularly sensitive to the charge of having fictionalized their stories for ulterior purposes ..."<sup>52</sup>. C'est une tendance que l'on observe tout au long de la période et qui concerne tous les types de récits, qu'ils soient écrits ou dictés.

Frederick Douglass, par exemple, quand il raconte le meurtre d'un esclave, Bill Demby, par le contremaître, feint de concéder que ce qu'il a narré peut paraître faux étant donné l'horreur des faits mais il insiste sur leur véracité ("I am well aware that what I have written will by some be branded as false and malicious... I have said nothing but the literal truth" (Douglass 1855, 41)). Cette insistance est aussi une façon d'amplifier l'horreur de cet épisode. Il donne d'ailleurs ensuite d'autres exemples de meurtres pour corroborer ses dires. Un peu plus loin, quand il décrit les conséquences de la conversion du Capitaine Auld, son maître, il se défend encore d'exagérer quand il explique que cette conversion n'engendre que plus d'horreur pour les esclaves ("Do I judge him harshly ? God forbid. Facts are facts" (Douglass 1855, 66)). Moses Roper, quant à lui, insiste dès l'introduction sur le fait qu'il dit la vérité : "not... unsubstantiated by collateral evidence"<sup>53</sup>, "impartial statement of facts" (Roper 1838, 51-52). Les narrateurs donnent souvent des détails précis ou citent leurs sources pour conférer à leur récit une plus grande impression de fiabilité. William Wells Brown, par exemple, explique qu'il relate uniquement ce dont il est témoin et, quand ce n'est pas le cas, il précise d'où vient l'information ("as I was afterwards informed by Lewis himself" (Brown, WW 1847, 45) et un

---

<sup>50</sup> Nous parlerons ici de l'ensemble des récits qui furent étiquetés récits d'esclaves dans l'historiographie et pas spécifiquement de notre corpus.

<sup>51</sup> Le seul récit qui a été véritablement contesté à l'époque de sa publication et retiré de la vente par l'*American Anti-Slavery Society* (qui avait entièrement pris en charge la composition et l'édition) est celui de James Williams, *Narrative of James Williams, an American Slave, Who Was for Several Years a Driver on a Cotton Plantation in Alabama* (New York: Published by the American Anti-Slavery Society, 1838) <https://docsouth.unc.edu/fpn/williams/williams.html> (consulté le 30/07/2019). Williams a été accusé d'avoir menti par certains habitants de l'endroit où il prétendait avoir été esclave. Pour plus de détails, voir Roy, *Textes fugitifs*, 85-103.

<sup>52</sup> William L. Andrews, "Dialogue in Antebellum Afro-American Autobiography" in Olney, *Studies*, 90.

<sup>53</sup> On note tout de même la double négation qui atténue quelque peu l'affirmation.

peu plus loin “I have been credibly informed”, (Brown, WW 1847, 47-48)). De même, Harriet Jacobs signale, dès la préface, que tout est vrai dans son récit (“no fiction”, “strictly true”, “not exaggerated” (Jacobs, H., 335) et, plus loin, elle réitère l’idée qu’elle est un témoin fiable : “You may believe what I say ; for I write only that whereof I know” (Jacobs, H., 383)). Cette insistance sur la fiabilité du récit et la véracité des faits était un passage obligé de la part de personnes qui étaient souvent dépeintes par les propriétaires d’esclaves comme fourbes et malhonnêtes. De plus, ils relataient des faits qui étaient souvent d’une horreur insoutenable et l’accusation de mensonge était une manière simple de nier que de telles choses se produisaient. La notion de fiabilité regroupe la véracité des faits et l’authenticité du récit (est-il ce que l’auteur prétend ?) mais, comme nous l’avons dit en introduction, elle est hautement subjective et en dit plus sur l’auteur du jugement que sur le récit lui-même, car elle est souvent une question de préjugés et d’attendus. On sait maintenant que certains faits relatés ne sont pas exacts ou qu’ils ont été empruntés à d’autres esclaves mais cela n’enlève rien à la valeur des récits si on ne les considère pas seulement comme des pièces à conviction ou des témoignages devant la justice condamnant les esclavagistes<sup>54</sup>.

Les narrateurs devaient donc proclamer qu’ils disaient la vérité tout au long de leur récit, mais, dans le cas des récits écrits, ils devaient aussi prouver d’une façon ou d’une autre qu’ils en étaient bien les auteurs. Ainsi, la mention “written by him/herself” est très fréquente. Même si Michaël Roy signale que cette mention n’était pas du tout l’apanage des esclaves, elle est tout de même significative : « On associe fréquemment l’expression ‘written by him/herself’ aux seuls récits d’esclaves. En vérité, elle figure dans les titres de nombreux ouvrages attribués à des auteurs – souvent marginaux – dont le niveau d’éducation et/ou le statut social pouvait conduire les lecteurs à douter de l’authenticité de leur récit »<sup>55</sup>. Il s’agissait à la fois de convaincre leurs lecteurs qu’ils disaient la vérité et qu’ils étaient bien les auteurs de leur récit, tout en prouvant qu’ils étaient bien des personnes réelles anciennement esclavagisées.

Outre la revendication du statut d’auteur dès le titre, un des procédés privilégiés par les esclaves était l’authentification par des tiers, majoritairement des hommes blancs<sup>56</sup>, sous forme d’écrits insérés dans l’ouvrage : ainsi l’immense majorité des récits dictés et des biographies mais également une grande partie des récits écrits contiennent une préface, une introduction ou

---

<sup>54</sup> Pour ne citer qu’un exemple de véracité mise en doute, Yuval Taylor pense qu’on peut contester la véracité de certains faits relatés dans les récits de Josiah Henson publiés après 1858. Taylor, “*I was Born*”, 721.

<sup>55</sup> Roy, « My Narrative is just published », 168.

<sup>56</sup> Il y a quelques rares exceptions, comme le récit d’Harriet Jacobs dont la préface a été écrite par Lydia Maria Child, l’éditrice du récit, ou celui d’Ashton Warner, qui contient une introduction rédigée par sa scribe, Susanna Strickland.

des lettres de recommandations écrites par un homme blanc. John Sekora parle à ce propos d'une « enveloppe blanche » qui circonscrit le « message noir » et en oriente la lecture<sup>57</sup>. Le récit d'Henry Bibb, par exemple, contient une introduction non signée (le nom est indiqué sur la première page avec le titre et un article du *Liberator* à la fin du récit nous apprend que Lucius Matlack en est l'auteur (Bibb, 438)). Après l'introduction, un rapport est aussi publié sur la véracité du récit (“A REPORT OF THE UNDERSIGNED, COMMITTEE APPOINTED BY THE DETROIT LIBERTY ASSOCIATION TO INVESTIGATE THE TRUTH OF THE NARRATIVE OF HENRY BIBB, A FUGITIVE FROM SLAVERY” (Bibb, 347)). Enfin, sont ajoutées des lettres qui authentifient son récit ou en tout cas prouvent son existence et son statut d'ancien esclave. Il y a également une note de bas de page qui indique qu'un fait est corroboré par une lettre lue par l'éditeur du récit. Le récit est publié par l'auteur mais la note est à la troisième personne et elle indique qu'un éditeur, et non l'auteur, l'a rédigée (“the publisher” (Bibb, 414)). On peut remarquer qu'il y a quelque chose d'ironique à voir un fait raconté par une personne réelle authentifiée par un éditeur qui reste anonyme. Mais l'effet produit est là : cette note rappelle en creux que le reste du récit a aussi été vérifié et qu'il est fiable. Austin Steward et Jacob D. Green sont encore plus explicites dans leur processus d'authentification car ils retranscrivent, dès le début de leurs ouvrages respectifs, des lettres de personnes importantes qui montrent un intérêt pour le récit de Steward ou parlent des qualités de tribun antiesclavagiste de Green. Il ne s'agit pas d'une introduction ou d'une préface destinée au lecteur mais de lettres écrites à l'éditeur.

On peut noter, cependant, concernant les trois auteurs qui ont écrit leur autobiographie plusieurs fois (Moses Roper, William Wells Brown et Frederick Douglass<sup>58</sup>), que cette enveloppe blanche évolue à mesure qu'ils prennent le contrôle de leur acte d'écriture. William Wells Brown, par exemple, écrit une introduction à la deuxième édition de 1847 et à celle de 1849, et cette introduction précède la lettre écrite par Edmund Quincy, activiste abolitionniste de Boston. On pourrait arguer que, dans l'édition de 1847, il place également une introduction avant la lettre de Quincy mais cette introduction est une lettre de remerciement à Wells Brown, le Quaker qui l'a recueilli quand il s'est enfui et qui lui a donné son nom, ce qui pourrait aussi être vu comme une façon d'authentifier son existence et son nouveau patronyme. Dans l'introduction de 1849, il cite le nom de William Lloyd Garrison, un des plus grands activistes

---

<sup>57</sup> Sekora, "Black Message/White Envelope", 502.

<sup>58</sup> Nous ne parlons ici que de récits écrits et nous ne comptons pas William Grimes dans cette liste car il a seulement ajouté quelques pages à la fin de son premier récit pour raconter ce qu'il avait fait depuis la première édition, le reste du livre étant inchangé.

de la cause abolitionniste, mais ne reproduit ses écrits qu'à la fin de son livre. Dans les annexes, il choisit d'inclure plusieurs documents mais ceux-ci servent davantage à illustrer son propos qu'à authentifier ses dires (des annonces de propriétaires, des extraits de journaux, des extraits du code des esclaves et quelques témoignages de grands noms de la cause antiesclavagiste). Il semble contrôler davantage son récit au fil du temps. Moses Roper fait également disparaître la préface du Révérend Thomas Price, un des bienfaiteurs qui l'accueillent en Angleterre, dans la seconde édition. Cette « enveloppe blanche » sert aussi, dans le cas d'Harriet Jacobs, à créer une communauté de femmes lectrices qui vont soutenir une mère dans son combat : Lydia Maria Child, une des très rares femmes blanches à écrire une préface, est là pour donner une caution morale à Jacobs. Certes, la narratrice va parler de sujets « indéliçats » (“indelicate” (Jacobs, H., 337)), mais les lectrices du Nord peuvent être rassurées, c'est une femme « respectable »<sup>59</sup>.

Dans le cas des récits dictés, cette enveloppe blanche n'a évidemment pas pour but de prouver que le narrateur a écrit le récit mais garde ses deux autres fonctions : prouver que le narrateur dit bien la vérité et qu'il a bien été esclave. L'enveloppe blanche n'est pas fournie seulement par les scribes et éditeurs, puisqu'eux-mêmes font appel à des personnes extérieures pour attester de la fiabilité du narrateur ou de sa bonne réputation. C'est le cas par exemple de George Thompson, scribe et auteur de l'introduction de *Narrative of the Life of Moses Grandy* : il assure ses lecteurs que Grandy est un homme respectable (“a worthy and respectable man” (Grandy, v)) mais il cite également des extraits de lettres d'abolitionnistes américains pour prouver ses dires. Josiah Henson, dont le scribe de l'édition de 1858 est inconnu, fait appel à Harriet Beecher Stowe, l'auteure très célèbre de *Uncle Tom's Cabin*, pour la préface de ce récit et son nom est cité dès la couverture, dans une volonté évidente de capitaliser sur sa célébrité<sup>60</sup>. Il ajoute également, à la fin du récit, une liste de noms de personnes importantes qui l'aident : “Rev. Ephraim Peabody introduced me to Samuel Eliot, Esq., who was kind enough to examine carefully into all my representations, and to draw up a sketch of them, which was afterwards presented to Amos Lawrence, Esq., and others” (Henson 1858, 174).

---

<sup>59</sup> La femme esclave devait non seulement prouver que ce qu'elle racontait était vrai, comme les auteurs masculins, mais elle devait, en outre, apporter des preuves de sa vertu, vertu souvent remise en cause par la propagande esclavagiste.

<sup>60</sup> Comme toujours avec les récits dictés, on peut se demander s'il s'agit de la volonté du scribe, du narrateur ou de l'éditeur, ou si la décision de citer Stowe fut prise d'un commun accord. Étant donné le goût de David Wilson, le scribe, pour le sensationnel, puisqu'il a écrit deux autres récits sur des faits divers, il est fort probable que ce soit son idée, même si nous n'en avons aucune preuve.

L'importance de cette enveloppe blanche doit donc être relativisée : il est vrai que la généralisation induite par cette notion résiste mal à une étude de l'ensemble des récits : certains n'ont pas de préface du tout (William Green) et d'autres l'écrivent eux-mêmes (William Hayden). De plus, le second récit de Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom*, contient une préface écrite par un médecin abolitionniste noir, James McCune Smith<sup>61</sup>. On peut également citer un exemple, très rare mais significatif, où l'enveloppe change de couleur : c'est, en effet, Lewis Clarke, esclave métis, qui authentifie en quelque sorte les récits d'abolitionnistes blancs très connus comme John Greenleaf Whittier dans son récit qu'il dicte à Joseph C. Lovejoy : "Before closing this pamphlet, I want to put in a few pieces, which give such an accurate description of Slavery, that I can testify of every word of it" (Clarke, L., 87). Cet exemple montre, en outre, que les narrateurs de récits dictés ne perdaient pas complètement le contrôle de leur narration et qu'ils restaient, dans une certaine mesure, maîtres de leur récit<sup>62</sup>. De plus, ces préfaces écrites par des hommes blancs étaient aussi ajoutées à des récits de femmes blanches<sup>63</sup> et ainsi ne sont pas l'apanage des récits d'esclaves. En outre, dans le cas des récits écrits, les préfaces et autres introductions étaient rédigées après lecture du récit lui-même et ainsi le message noir créait l'enveloppe blanche et non l'inverse<sup>64</sup>. Ce n'était pas le cas pour les biographies puisque l'auteur contrôlait le récit de bout en bout et l'influence de cette enveloppe blanche doit être analysée dans le cas des récits dictés. Philip Gould propose de voir les narrateurs comme des collaborateurs plutôt que comme des victimes de leurs éditeurs blancs :

Rather than see these speaking autobiographers as victims to their white editors, we might see them truly as collaborators... If, then, as John Sekora has suggested, reading black literature entails sifting through the 'white envelope' for the 'black message', reading the lives of these

---

<sup>61</sup> Il est le seul dans ce cas parmi les auteurs de récits écrits mais il y a également J.W.C. Pennington, pasteur et abolitionniste noir, qui signe la préface et la biographie de Jourden H. Banks en 1861. Jourden H. Banks, *A Narrative of Events of the Life of J. H. Banks, an Escaped Slave, from the Cotton State, Alabama, in America* (Liverpool: M. Rourke, 1861) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/penning/penning.html> (consulté le 25/07/2019).

<sup>62</sup> Cette insertion pourrait, bien sûr, être le choix du scribe mais, si tel était le cas, il paraît peu probable qu'il ait ressenti la nécessité d'ajouter ce commentaire. Même s'il ne savait pas lire, Clarke participait à de nombreuses réunions publiques, lors desquelles il écoutait d'autres anciens esclaves et d'autres abolitionnistes. Il avait donc connaissance des arguments et des discours qui étaient ensuite publiés.

<sup>63</sup> Rafia Zafar, "Capturing the Captivity: African Americans among the Puritans", *MELUS* 17, n° 2 (1991): 19-35, <https://doi.org/10.2307/466997> (consulté le 12/12/2021), 33.

<sup>64</sup> Robert S. Levine parle plus spécifiquement du premier récit de Frederick Douglass mais ceci est vrai des autres récits puisque les auteurs des préfaces font souvent référence au contenu du récit lui-même. Robert S. Levine, "Autobiography" in Michaël Roy, ed., *Frederick Douglass in Context* (Cambridge: Cambridge University Press, 2021), 87.

18<sup>th</sup> century autobiographers entails recognizing the fragile seams and fraying edges of the white envelope itself <sup>65</sup>.

La question de l'authenticité des récits était donc une question centrale à l'époque de leur publication et ces débats n'ont pas cessé, comme en témoigne l'historiographie. La façon dont ces récits sont considérés a beaucoup évolué avec le temps et leur valeur, en tant que source historique et texte littéraire, a longtemps été débattue. Certains historiens (John Blasingame cite Benjamin Botkin, Norman Yetman, George Rawick et Eugene Genovese<sup>66</sup>) pensent, par exemple, que les interviews d'esclaves menées par la WPA étaient moins biaisées et moins déformées que les récits d'anciens esclaves. Ils ajoutent que les anciens esclaves interrogés sont plus représentatifs que les narrateurs, ce qui est indéniable : les narrateurs étaient des gens quelque peu exceptionnels puisqu'ils avaient réussi à s'enfuir, pour la plupart, et qu'on leur donnait l'occasion de témoigner. On peut aussi ajouter qu'ils avaient vécu, en grande majorité, à proximité de la ligne Mason - Dixon, frontière entre le Sud et le Nord, et qu'ils sont également quasiment tous des hommes. Les interviews sont, en cela, beaucoup plus diverses et représentent, ainsi, mieux la population esclave générale. Cependant, le fait qu'elles étaient moins biaisées et déformées reste discutable puisque les anciens esclaves étaient souvent interrogés par des personnes blanches, qui n'étaient pas forcément compatissantes comme les abolitionnistes pouvaient l'être avec les narrateurs, et les questions posées orientaient forcément la discussion. Dans tous les cas, elles furent menées après l'abolition et, à ce titre, ne peuvent pas vraiment être mises sur le même plan que les récits publiés avant la guerre de Sécession. On peut comparer les deux corpus si l'on considère les récits d'esclaves uniquement comme des sources historiques et des témoignages sur l'esclavage, ce qui fut longtemps le cas dans l'historiographie.

Dès la parution des premiers récits, la question qui s'est posée, et qui se pose encore pour un certain nombre de récits, est donc leur fiabilité en tant que sources et leur authenticité. Le point d'achoppement pour les évaluer est, au-delà de la notion d'enveloppe blanche, la véritable place des éditeurs et des scribes blancs dans le récit lui-même, comme l'explique Rafia

---

<sup>65</sup> Philip Gould, "Remarkable Liberty": Language and Identity in Eighteenth-Century Black Autobiography" in Vincent Carretta and Philip Gould, eds., *Genius in Bondage: Literature of the Early Black Atlantic* (Lexington: University Press of Kentucky, 2001), 128.

<sup>66</sup> Blasingame, "Using the Testimony", 480. Benjamin Botkin était un folkloriste qui a participé, notamment, au Federal Writers' Project (voir <https://www.loc.gov/folklife/botkin/hirsch.html> (consulté le 12/12/2021)). Norman Yetman a travaillé sur les WPA narratives et George Rawick les a publiés pour la première fois ensemble en 1972 (voir Sharon Ann Musher, "The Other Slave Narratives: The Works Progress Administration Interviews", [https://dncertificate.org/HIST-680/sites/default/files/pdf/The\\_Other\\_Slave\\_Narratives.pdf](https://dncertificate.org/HIST-680/sites/default/files/pdf/The_Other_Slave_Narratives.pdf) (consulté le 12/12/2021)) et Eugene Genovese est un historien spécialiste de l'esclavage et de la guerre de Sécession (voir <https://www.britannica.com/biography/Eugene-D-Genovese> (consulté le 12/12/2021)).

Zafar : “The legitimacy, or verisimilitude, of the earliest black narratives was for many years debated in American historiography”. Elle cite John Sekora qui affirme : “two of the problems he identifies stem from these narratives having been filtered through the ears and pens of a white ‘amanuensis-editor’ and the subsequent lack of authorial control on the part of black narrators”<sup>67</sup>. L’authenticité des récits en général, mis à part certains cas particuliers, est reconnue dès la fin des années 1950. John Blassingame cite, par exemple, Stanley Elkins qui estime, en 1959, que l’on doit partir du principe que les témoins, esclaves comme propriétaires d’esclaves, disaient la vérité (“Much is gained and not much is lost on the provisional operating principle that they were all telling the truth”<sup>68</sup>). Blassingame lui-même insistait sur l’intégrité des éditeurs de ces récits pour prouver leur fiabilité (“editors [were] an impressive group of people noted for their integrity”<sup>69</sup>). Charles Nichols partage ce point de vue, mais le limite aux esclaves (“Like all autobiographies, they must be critically evaluated by the accepted standards for historical evidence, but the genuineness of the great majority of the works employed in this study is unquestioned”<sup>70</sup>).

Les historiens blancs ne mentionnent pas les récits d’esclaves avant la guerre de Sécession<sup>71</sup> et, dans les années 1910, Ulrich Philips considère que, dans l’ensemble, leur authenticité est douteuse<sup>72</sup>. Michaël Roy ajoute : « Entre 1902 et 1974, seize monographies consacrées à l’esclavage tel qu’il était pratiqué dans les plantations de tel ou tel État furent publiées ; trois d’entre elles seulement faisaient un usage systématique des récits d’esclaves comme source »<sup>73</sup>. Un changement s’opère à la fin des années 1940 : John Hope Franklin pose la question de la fiabilité des récits en 1947 mais il considère que ce sont des sources importantes<sup>74</sup>. John Blassingame, Marion Starling et Charles Nichols sont les « premiers à véritablement exploiter la parole des esclaves »<sup>75</sup>. Cependant, Starling les considère comme ayant peu de valeur artistique<sup>76</sup>, comme James Olney, qui les compare à des peintures en série par opposition à des œuvres d’art : “the slave narrative, with a very few exceptions, tends to exhibit a highly conventional, rigidly fixed form that bears much the same relationship to

<sup>67</sup> Zafar, "Capturing the Captivity", 26.

<sup>68</sup> Blassingame, "Using the Testimony", 473.

<sup>69</sup> Cité dans Foster, *Witnessing Slavery*, xviii.

<sup>70</sup> Charles H. Nichols, *Many Thousand Gone: The Ex-Slaves' Account of their Bondage and Freedom* (Bloomington and London: Indiana University press, 1969), x.

<sup>71</sup> Claire Parfait, « Le Récit d’esclave : une source importante pour l’histoire de l’esclavage ? » in Parfait et Rossignol, *Écrire sur l’esclavage*, 19.

<sup>72</sup> Blassingame, "Using the Testimony", 473.

<sup>73</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 26.

<sup>74</sup> Parfait, « Le Récit d’esclave », 24.

<sup>75</sup> Parfait, « Le Récit d’esclave », 26.

<sup>76</sup> Starling, *The Slave Narrative*, 294.



autobiography in a full sense as painting by numbers bears to painting as a creative act”, ou encore, “other narratives by ex-slaves, even those entirely ‘written by himself’, scarcely rise above the level of the preformed, imposed and accepted conventional”. Il ajoute toutefois : “the undeniable fact is that the Afro-American literary tradition takes its start, in theme, certainly but also often in content and form, from the slave narratives”<sup>77</sup>. Cependant, dès les années 1960, la critique opère une « légitimation du récit d’esclave en tant qu’objet d’analyse pour les études littéraires », en même temps que le mouvement pour les droits civiques se développe<sup>78</sup>. Quelques résistances subsistent puisque, outre James Olney qui doute de leur valeur littéraire, C. Vann Woodward les considère encore uniquement comme des sources historiques en 1985 : “The slave narratives have their peculiarities, as all types of historical sources do, but they are not all that different from the norm”<sup>79</sup>. L’année suivante, William L. Andrews évoquera cette question et conclura que ce sont des récits historiques mais qu’ils contiennent des procédés poétiques comme d’autres œuvres : “The proven reliability of these narratives as sourcebooks of facts about slavery should not cause us to forget that as historical narratives they are subject to the same ‘poetic processes’ of composition as any other works of that kind”<sup>80</sup>. Les années 1980 sont véritablement un tournant dans la façon dont on considère ces récits, tournant impulsé par Frances Smith Foster, qui consacre une monographie aux récits d’esclaves en 1979 : “I wrote *Witnessing Slavery* because I wanted to make a case for the importance of slave narratives as literary texts”<sup>81</sup>. À la même époque, John Sekora indique que les critiques littéraires commencent à s’emparer de ces récits comme objets d’étude : “Much has already been fruitfully done with the narrative as a source for historical information. Indeed historians of the last generation have been more imaginative in their uses of the narrative than most students of literature. Yet that balance is rapidly shifting”<sup>82</sup>. Alors que, dans les années 1930, l’idée qu’un écrivain pouvait être à la fois un militant et un artiste n’était pas envisagée<sup>83</sup>, à la fin du siècle dernier, la double valeur de discours politique et d’œuvre littéraire commence à être mise en avant. On peut citer, par exemple, Mary Ellen Doyle en 1982 : “[Slave narratives] are effective,

---

<sup>77</sup> James Olney, “‘I Was Born’: Slave Narratives, their Status as Autobiography and as Literature” in Davis and Gates, *The Slave’s Narrative*, 150 et 167-8.

<sup>78</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 36.

<sup>79</sup> C. Vann Woodward, “History from Slave Sources” in Davis and Gates, *The Slave’s Narrative*, 53.

<sup>80</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 16.

<sup>81</sup> Foster, *Witnessing Slavery*, xv.

<sup>82</sup> Sekora and Turner, *The Art of Slave Narrative*, 4.

<sup>83</sup> Marva J. Furman fait allusion à Vernon Loggins et Allen Tate, deux critiques littéraires des années 1930. Marva J. Furman, “The Slave Narrative: Prototype of the Early Afro-American Novel” in Sekora and Turner, *The Art of Slave Narrative*, 120.

in other words, not merely as political rhetoric, but as rhetorical art”<sup>84</sup> ou encore Sterling Lecater Bland, en 1996 :

Since the ex-slave’s tale is explicitly concerned with creating an individual literary voice out of the memory and recollection of experience, my intention is to discuss the slave narrative as a literary text, worthy of being read in relation to other contemporaneous autobiographical texts... It is simultaneously a literary document of personal expression and a political document, designed and manipulated by abolitionists in support of the abolitionist agenda<sup>85</sup>.

Frances Smith Foster y voit un écueil important, celui d’avoir contribué à propager des images et des idées parfois dénuées de fondement :

In their attempts to synthesize art and history, to create general concepts from specific events, and to cater to the demands of less hostile whites in order to gain their help in controlling more hostile whites, the slave narrators perpetrated and perpetuated images and ideas which were not entirely accurate but which gained increased respectability from their inclusion in the slave narratives<sup>86</sup>.

Il nous semble cependant que cet écueil est quelque peu inévitable et pas seulement présent dans les récits d’esclaves : en effet, le but était de convaincre et de dépeindre un système, il était donc nécessaire de faire des généralisations et d’appuyer ses arguments pour convaincre. De la même façon, John Blassingame indique que certaines tournures littéraires ne peuvent être attribuées aux esclaves mais plutôt à leurs éditeurs :

Of course many of the more reliable narratives contain elements which cannot be attributed to the blacks. Certain literary devices which appear in the accounts were clearly beyond the ken of unlettered slaves. If it is conceded that many of the abolitionist editors were honest but biased men, the major task of the historian then, is to find ways to separate their rhetoric from the sentiments of the slaves<sup>87</sup>.

Pour séparer la rhétorique des éditeurs des « sentiments », ou plutôt des propos des esclaves, il faut donc trouver une clé de lecture de ces récits et les comparer aux discours et écrits abolitionnistes pour pouvoir déceler ce qui relève de l’imagination des narrateurs eux-mêmes et ce qui relève d’une demande des éditeurs ou de l’imagination des scribes. Lindon Barrett résume parfaitement la position que nous souhaitons adopter dans cette thèse :

One might consider three stages in this critical history of slave narratives: a historical phase, a literary phase, and, as I am hoping to suggest, a phase of cultural analysis. In the historical phase, the literacy or, conversely, illiteracy of the ex-slave defines contentions and controversies regarding the reliability of the text in question; literacy is pondered as an index of historical veracity. In the second phase, issues of literacy, as well as the narratives themselves, are mostly taken out of ‘history’. Literacy provides the critical-interpretative focus for regarding the texts,

---

<sup>84</sup> Mary Ellen Doyle, “The Slave Narrative as Rhetorical Art” in Sekora and Turner, *The Art of the Slave Narrative*, 83.

<sup>85</sup> Bland, “Speaking for Themselves”, 6-7.

<sup>86</sup> Foster, *Witnessing Slavery*, 127.

<sup>87</sup> Blassingame, “Using the Testimony”, 478.

as well as suggesting methodological-theoretical schemas... However, in a cultural analysis phase, rather than separating history and literature, one might see them as equally 'textual' and place them in conversation with one another, reconstituting and revitalizing the confusion of the realms of art and propaganda<sup>88</sup>.

En effet, les récits seront envisagés comme des sources historiques car ce sont bien des témoignages sur l'esclavage, mais également comme des discours politiques qui avaient pour but de dénoncer ce système oppressif et, souvent, de participer à son abolition<sup>89</sup> : "The slave narrative is a text with a purpose: the end of slavery. The slave narrative is a key artifact in the global campaign to end first the slave trade ..., then colonial slavery... and finally US slavery"<sup>90</sup>. Cette double lecture ne doit cependant pas faire oublier que ce sont également des récits de vie, que nous classerons dans les autobiographies. Les récits d'esclaves antiesclavagistes forment un genre à part entière, nous le verrons, car ils possèdent des caractéristiques communes grâce à leur triple nature, à la fois témoignages, discours politiques et autobiographies. Le fait que ce soient des discours mais aussi des autobiographies permet d'en exploiter la créativité littéraire, ou en tout cas langagière, tant il est vrai que certains récits, pour reprendre l'expression de Marion Starling, ont peu de valeur artistique. Ces récits étaient également sans conteste des écrits didactiques, publiés dans le but d'éduquer et d'informer<sup>91</sup>. Ces questions d'authenticité et de place dans l'historiographie sont d'autant plus prégnantes quand on parle des récits dictés à un scribe.

### 1.3 La place des récits dictés

En effet, les récits dictés sont problématiques à plus d'un titre et le premier d'entre eux, au-delà de la place que l'on souhaite leur accorder parmi les récits d'esclaves, est que certains historiens ne précisent pas forcément que tel ou tel récit a été dicté, les mettant ainsi sur le même plan que les récits écrits. Nous avons vu un peu plus haut l'exemple d'Arna Bontemps mettant Harriet Tubman, qui ne savait pas écrire, sur le même plan qu'Eleanor Eldridge, qui a écrit son récit mais qui n'était pas esclave. Charles H. Nichols, pour citer un autre exemple, utilise à la fois le verbe "dictate" et le verbe "write" pour évoquer Lewis Clarke, qui a dicté son récit au pasteur abolitionniste Joseph C. Lovejoy en 1845<sup>92</sup>. Norma Lozano-Jackson utilise

---

<sup>88</sup> Lindon Barrett, "African-American Slave Narratives: Literacy, the Body, Authority", *American Literary History* 7, n° 3 (1995): 415-42, 417.

<sup>89</sup> Dickson D. Bruce Jr., "Politics and Political Philosophy in the Slave Narrative" in Audrey A. Fisch, ed., *The Cambridge Companion to the African American Slave Narrative* (Cambridge: Cambridge University Press, 2007), 28.

<sup>90</sup> Fisch, *The Cambridge Companion*, 2.

<sup>91</sup> Foster, *Witnessing Slavery*, x.

<sup>92</sup> "At the time he dictated his narrative, Lewis Clarke..." puis un peu plus loin "writes Lewis Clarke". Nichols, *Many Thousand Gone*, xii et 37.

également le verbe “write” pour parler de Mary Prince<sup>93</sup>, qui dicte son récit à Susanna Moodie, sous le contrôle assez invasif de Thomas Pringle, l’éditeur et auteur de la préface, alors que le titre affirme “related by herself”, le verbe “write” étant également repris par Shari Dorantes et Michael R. Strickland dans leur dictionnaire des écrivains africains américains<sup>94</sup> (Mary Prince n’est pas non plus africaine américaine puisqu’elle n’a jamais vécu aux États-Unis), pour ne citer que ces quelques exemples. Même si, comme l’écrit Michaël Roy, « après avoir dans un premier temps proposé une définition plus large du récit d’esclave : ‘témoignages écrits et dictés de l’esclavage d’êtres humains noirs’, la critique littéraire afro-américaine s’est repliée vers la fin des années 1980 sur une définition restreinte qui exclut les récits dictés »<sup>95</sup>, force est de constater que les récits dictés n’ont pas disparu des analyses sur les récits, sans être généralement l’objet d’une étude spécifique. Nous pourrions citer une multitude d’exemples, outre ceux mentionnés ci-dessus, d’ouvrages où des récits dictés sont mêlés à des récits écrits sans qu’une différence soit établie entre les deux. Les récits dictés doivent faire partie du corpus des récits d’esclaves antiesclavagistes mais ils ne doivent pas être étudiés sur un pied d’égalité avec les récits écrits, comme le dénonce William L. Andrews :

Problems of authenticity and interpretation inevitably arise when one considers the large number of dictated, edited, and ghostwritten narratives that appeared under the ostensible authorship of blacks during the period 1760 to 1865. Should an autobiography whose written composition was literally out of the hands of its black narrator be discussed on an equal footing with those autobiographies that were autonomously authored by the black subject himself or herself? Many so-called edited narratives of ex-slaves ought to be treated as ghostwritten accounts insofar as literary analysis is concerned, especially when these works were composed by their editors from ‘a statement of facts’ provided by the black subject<sup>96</sup>.

Cependant, on peut se demander s’il ne simplifie pas un peu les situations. En effet, qu’en est-il des récits écrits par les esclaves eux-mêmes mais relus et réarrangés par un éditeur ou une éditrice comme le récit d’Harriet Jacobs dont la structure a été revue par Lydia Maria Child<sup>97</sup> ? Personne, pourtant, ne met en doute la véritable « maternité » du récit depuis le travail d’authentification très important effectué par Jean Fagan Yellin<sup>98</sup>. Ou encore Frederick Douglass lui-même, dont les qualités d’écrivain n’ont jamais été mises en doute par les

---

<sup>93</sup> Norma Lozano-Jackson, "The Heroic Voice in Black Slave Narratives and its Reconstruction of the Black Slave Community: Talking about, to, and through Whiteness" (thèse de doctorat, The State University of New Jersey, 2001).

<sup>94</sup> Shari Dorantes and Michael R. Strickland, eds., *African American Writers, a Dictionary* (Santa Barbara, Denver and Oxford: ABC-CLIO, 2000).

<sup>95</sup> Cité dans Sojourner Truth, *Récit de Sojourner Truth : une esclave du Nord, émancipée de la servitude corporelle en 1828 par l’État de New York*, Traduction, introduction et notes de Claudine Raynaud (Mont-Saint-Aignan : Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016), x.

<sup>96</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 19.

<sup>97</sup> Roy, « My Narrative is just published », 344.

<sup>98</sup> Dorantes and Strickland, *African American Writers*, 192-3.

historiens, mais qui a dû modifier son premier récit à la demande de John B. Estlin, abolitionniste blanc de Bristol, car celui-ci craignait que certains passages ne choquent ses lectrices<sup>99</sup>. Il serait donc plus opérant de parler de degrés d'édition, même si on ne met pas sur le même plan les récits écrits et les récits dictés. Andrews lui-même reconnaît que certains récits dictés peuvent être pris en compte dans l'étude des récits d'esclaves quand le scribe a clairement délimité son rôle, comme Samuel Eliot le fait dans la préface du premier récit de Josiah Henson<sup>100</sup>. Nous le rejoignons, cependant, sur l'idée qu'un récit écrit par un scribe à partir de faits donnés ("a statement of facts") par l'esclave mais sans tentative de garder les mots de celui-ci relève davantage du domaine de la biographie. On pense, par exemple, à James Curry, dont le récit est retranscrit par Elizabeth Buffom Chace : "In another version of her *Reminiscences*, Chace includes the full text of Curry's narrative and introduces it by saying, 'I will write his story as he told it many times to me but since it is rather long, I will not attempt to give it in his own vernacular' (p. 136). The narrative included in her memoirs is almost identical to what appeared in *The Liberator*"<sup>101</sup>. Quant aux récits qui seraient faussement attribués à un esclave mais dont l'auteur serait en réalité un abolitionniste blanc, Marion Starling a une théorie très pragmatique les concernant : "Because there were enough Negro authors represented in the book stalls for the abolitionists' purpose of showing the world what the Negro slave could do, the 'ghost writers' could be named on the front cover if they so chose"<sup>102</sup>. De la même façon, Charles Nichols affirme que les récits étaient authentiques car les scribes savaient que leurs efforts de persuasion seraient anéantis par la découverte d'une imposture<sup>103</sup>.

La première étape, lorsqu'on étudie ces récits, est donc de s'intéresser aux scribes, comme le suggère John Blassingame : "Since the antebellum narratives were frequently dictated to and written by whites, any study of such sources must begin with an assessment of the editors ... Generally, the editors of the antebellum narratives were an impressive group of people noted for their integrity"<sup>104</sup>. L'éditeur et le scribe sont parfois la même personne, parfois deux personnes différentes. Lorsqu'on lit les récits dictés, on ne peut que constater la présence très

---

<sup>99</sup> Roy, « My Narrative is just published », 202.

<sup>100</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 21.

<sup>101</sup> <https://docsouth.unc.edu/neh/curry/summary.html> (consulté le 5/12/2021).

<sup>102</sup> Starling, *The Slave Narrative*, 175.

<sup>103</sup> "The slaves' amanuenses... were persons of proved integrity. They were well aware that their propaganda effort against slavery could not be advanced by fraud". Nichols, *Many Thousand Gone*, xi. Nous avons choisi de traduire « propaganda » par persuasion car le mot propagande est très péjoratif en français et suppose de tromper le public. Les narrateurs et les scribes, au contraire, insistaient lourdement sur le fait qu'ils disaient la vérité.

<sup>104</sup> Blassingame, "Using the Testimony", 474. Nous reprendrons le mot « éditeur » pour parler de la personne qui publie et annoté l'œuvre et « scribe » pour celui ou celle qui écrit le récit sous la dictée.

forte de la fameuse « enveloppe blanche » dont parle John Sekora<sup>105</sup>. En effet, l'immense majorité des récits dictés ou prétendument dictés ont été transcrits ou écrits par des hommes blancs de manière certaine. Quatre des récits ont également pour scribes trois femmes blanches. À noter que dans les récits de Mary Prince, James Gronniosaw (édition de 1772) et James Curry, elles ne signent pas de préface et ne font aucun commentaire tout au long du récit. En revanche, dans l'édition du récit de Gronniosaw de 1809, Hannah More est nommée. De plus, pour trois récits sur les quatre (Mary Prince, Ashton Warner et James Gronniosaw 1772) c'est un homme blanc qui édite le livre et signe l'introduction ou la préface. Malheureusement, nous n'avons aucune information sur certains scribes/auteurs comme celui du récit de Louis Asa Asa : ce récit a été publié à la suite de celui de Mary Prince et Thomas Pringle, poète et abolitionniste écossais qui signe la préface des deux récits, précise simplement que le récit d'Asa Asa lui a été fourni par un ami, George Stephen (Prince, 186).

Quand il était connu, le scribe était une première preuve de la fiabilité du message car il était, en quelque sorte, une caution donnée au lecteur : s'il croyait le récit de l'esclave, et il le montrait en l'écrivant et en le publiant parfois sous son nom, alors le lecteur pouvait le croire aussi. Celui qui insiste le plus sur le fait que ce que raconte le narrateur est vrai est Joseph C. Lovejoy, scribe et éditeur des récits de Lewis et Milton Clarke et de James Matthews. Lovejoy était un pasteur abolitionniste de renom et, dans la préface des récits des frères Clarke, il insiste sur le fait qu'il connaît très bien Lewis Clarke et qu'il n'a aucun doute sur la véracité des faits qu'il narre : "For the past two years, I have had the most ample opportunity of becoming acquainted with Mr. Clarke" (Clarke, L., vi) puis un peu plus loin "I have not a shadow of doubt, but in all material points every word is true. Much of it is in his own language, and all of it according to his own dictation" (Clarke, L., viii). Dans la courte préface qu'il signe pour le récit de Milton Clarke, il assure le lecteur de la véracité des faits racontés même s'il admet que des erreurs minimes sur les circonstances de certains faits peuvent survenir : "I have no doubt that, with the slight mistakes in regard to circumstances incident to things so long kept only in memory, the following Narrative, as well as that which precedes, may be relied on as true" (Clarke, M., 154). Reconnaître des erreurs dues au passage du temps revient à neutraliser les éventuelles accusations de mensonges. Thomas Pringle va plus loin encore dans l'authentification du récit de Mary Prince. Dans une annexe, qu'il signe de son nom<sup>106</sup>, il s'en prend assez violemment à M. Woods, l'ancien propriétaire de Prince. Il parle, par exemple, de

---

<sup>105</sup> Sekora, "Black Message/White Envelope", 502.

<sup>106</sup> "Supplement to the History of Mary Prince by the Editor" (Prince, 216).

la déception de celui-ci quand Prince ne revient pas vers lui : “his disappointment in this expectation appears to have exasperated his feelings of resentment towards the poor woman, to a degree which few persons alive to the claims of common justice, not to speak of christianity or common humanity, could easily have anticipated” (Prince, 217). Il est parfois ironique quand il déconstruit les arguments que Woods avance dans le conflit qui s’ensuit : “How can one treat such arguments seriously?” (Prince, 222). Il se présente d’ailleurs comme étant du côté de l’esclave, “her advocate to the public” (Prince, 225). Il conclut cette partie par un discours antiesclavagiste.

À l’inverse de Pringle, Thomas Gray est le seul parmi les scribes ou éditeurs à être propriétaire d’esclaves et manifestement hostile au narrateur, Nathaniel Turner<sup>107</sup> (“a gloomy fanatic was revolving in the recesses of his own dark, bewildered and overwrought mind, schemes of indiscriminate massacre to the whites”, (Turner, 29)). Cependant, il voulait vendre son livre et, par conséquent, il devait, lui aussi, convaincre ses lecteurs que le récit était vrai. Il l’affirme donc dans la préface (“this is a faithful record of his confessions, the annexed certificate of the County Court of Southampton, will attest. They certainly bear one stamp of truth and sincerity” (Turner, 29)). À la fin du récit, il informe ses lecteurs qu’il a vérifié les dires de Turner en lui posant des questions : “I began a cross-examination, and found his statement corroborated by every circumstance coming within my own knowledge” (Turner, 39-40).

Contrairement à Gray, la grande majorité des scribes et des éditeurs font preuve de compassion et ne remettent à aucun moment en doute la parole de l’esclave. Ils restent cependant relativement neutres dans leurs préfaces ou introductions. La seule préface un peu plus personnelle est celle que Susanna Strickland a rédigée pour le récit d’Ashton Warner. On peut noter qu’elle signe de son nom cette fois-ci, contrairement au récit de Mary Prince où elle est décrite comme « une jeune demoiselle ». Dans la préface, elle fait une sorte de *mea culpa* en expliquant qu’elle a longtemps été indifférente au sort des esclaves avant d’ouvrir les yeux : “I was myself, until a few months ago, one of the apathetical and deluded class I am now animadverting upon” (Warner, 6). Il s’agit peut-être d’une stratégie pour que les lecteurs s’identifient à elle. Elle donne également un argument peu conventionnel pour prouver que ce que dit Warner est vrai : comme il n’a pas été trop maltraité, le lecteur peut croire en sa parole

---

<sup>107</sup> Comme Christopher Tomlins qui consacre une monographie à Turner et contrairement à l’usage, nous avons choisi de désigner Turner par son prénom complet, Nathaniel, le surnom « Nat » pouvant être considéré comme emblématique de la façon peu respectueuse qu’avaient les propriétaires d’esclaves et les Blancs de l’époque en général de désigner des hommes noirs adultes.

car il n'est pas animé par la vengeance et n'est, ainsi, pas tenté d'exagérer ("his statements are the more valuable on this account since they are neither dictated by revenge nor by an egotistical desire to recount his own sorrows; but by a sincere wish to benefit those whose severe sufferings he had witnessed, and whose severe labours, in part only, he had shared" (Warner, 12-13)). Les deux récits, ceux de Mary Prince et d'Ashton Warner, ont été publiés la même année et il peut paraître étonnant qu'elle tienne un tel discours dans le second alors qu'elle ne dit rien de tel dans le premier. Elle fait également des commentaires dans des notes de bas de page tout au long de l'ouvrage. Ceci peut s'expliquer par l'implication moindre de Thomas Pringle, qui est néanmoins présent puisque Strickland annonce dans la préface que tous les fonds récoltés à la suite de la vente du livre seront gérés par Pringle et George Stephen (Warner, 4).

Certaines informations sont manquantes, ce qui rend les récits dictés d'autant plus difficiles à étudier. Parmi les récits pour lesquels nous ne disposons d'aucune information sur le scribe, le récit d'Aaron est le plus complexe et il est ainsi emblématique de ces difficultés. En effet, cet ouvrage donne l'impression qu'il contient plusieurs récits en un : il dit "[a minister's wife] made out to write Aaron part of a chapter" puis plus loin "it is there they did write a little for me"<sup>108</sup>, "This is one of Virginia hymns he requested me to put in"<sup>109</sup> et encore "This is what the wayfaring Aaron requested me to write. An abolitionist of Leominster"<sup>110</sup>. Un des scribes pose même une question au style direct mais sans guillemets : "Aaron, how did you feel and fare, for about the first week after you left your master?", ce à quoi Aaron répond : "O good man, after I and tother slave that come with me took start away from our master ...". Puis, plus loin il semble s'adresser directement à ce scribe : "you white folks"<sup>111</sup>. Ce récit, dans toute son hétérogénéité et ses incohérences, est peut-être celui qui nous invite le plus à nous interroger sur le processus de retranscription<sup>112</sup>.

L'enjeu est de mesurer à quel point le scribe a influencé, modifié, les propos de l'esclave et il est évident que nous ne pourrions jamais avoir de certitudes. Cependant, nous pouvons nous appuyer sur des indices concordants et sur les nouvelles technologies pour différencier les biographies, sur lesquelles l'esclave n'avait que peu de pouvoir, et les récits véritablement

---

<sup>108</sup> Aaron, *The Truth and Light of Slavery. Aaron's History* (Worcester, MA: The Author, 1845). <https://docsouth.unc.edu/neh/aaron/aaron.html> (consulté le 3/11/2019), 4-5.

<sup>109</sup> Aaron, *The Truth and Light*, 24.

<sup>110</sup> Aaron, *The Truth and Light*, 41.

<sup>111</sup> Aaron, *The Truth and Light*, 26.

<sup>112</sup> À notre connaissance, il n'a fait l'objet d'aucune étude spécifique, ce qui serait pourtant intéressant. De plus, ce n'est pas vraiment un récit d'esclave au sens propre puisqu'il s'agit davantage de réflexions assez décousues sur l'esclavage et la politique.



dictés<sup>113</sup>. Un autre indice important est la similitude un peu trop grande entre le style employé dans la préface et le style du récit lui-même, celui de Boyereau Brinch par exemple, dont le scribe, Benjamin Prentiss prétend qu’il retranscrit les mots de Brinch fidèlement (“for here the writer takes the language of the narrator”<sup>114</sup>) et dont certaines formulations attribuées à Brinch laissent le lecteur perplexe. Quand il parle de sa famille, par exemple, il écrit : “While domestic joy gladdened the heart of each individual of our innocent and artless family...”. Ces termes “artless” et “innocent” ressemblent davantage à des images stéréotypées que pourrait imaginer un homme blanc qu’à une description de membres de sa propre famille<sup>115</sup>.

Certains scribes, qui semblent ainsi plus dignes de foi, décrivent assez longuement la façon dont ils ont procédé. J. P. Clark, le scribe de Thomas Anderson, est l’un de ceux qui expliquent le mieux comment il a retranscrit les propos d’Anderson. Le récit commence par deux lignes d’introduction où quelqu’un présente brièvement la composition du récit : “The following very interesting Account of Thomas Anderson, a Slave, residing near the mouth of Guyandotte, Cabell County, Virginia, was taken down by J. P. Clark, who was intimately acquainted with him – preserving the peculiar dialect”<sup>116</sup>. Étant donné que Clark signe une postface à la première personne, on peut supposer que ce n’est pas lui qui a écrit ces deux lignes. Une autre phrase apparaît avant la dernière partie, expliquant que Clark a écrit ce paragraphe quelques temps après le reste du récit<sup>117</sup>, ce qui suppose que cette deuxième partie n’a pas été recopiée *verbatim*. Dans la postface, Clark explique qu’il a demandé la permission à Anderson avant d’écrire et qu’il a recopié fidèlement ce qu’il lui a dit dans la première partie : “when I asked him if he had any objection to my writing it down he assured me he had none ... [I] took it in his own language, which is very nearly verbatim”<sup>118</sup>.

---

<sup>113</sup> Nous développons cet aspect dans le chapitre 2.

<sup>114</sup> Bovereau Brinch and Benjamin Franklin Prentiss, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace. Containing an Account of the Kingdom of Bow-Woo, in the Interior of Africa; with the Climate and Natural Productions, Laws, and Customs Peculiar to That Place. With an Account of His Captivity, Sufferings, Sales, Travels, Emancipation, Conversion to the Christian Religion, Knowledge of the Scriptures, &c. Interspersed with Strictures on Slavery, Speculative Observations on the Qualities of Human Nature, with Quotation from Scripture* (St Albans, Vt: Printed by Harry Whitney, 1810) <https://docsouth.unc.edu/neh/brinch/brinch.html> (consulté le 29/09/2019), 50.

<sup>115</sup> Brinch and Prentiss, *The Blind African Slave*, 52. Le récit de Brinch a fait l’objet d’une étude spécifique avec le logiciel de textométrie IRaMUTeQ qui sera présentée dans le chapitre suivant.

<sup>116</sup> Thomas Anderson and J.P. Clark, *Interesting Account of Thomas Anderson, a Slave, Taken from His Own Lips. Ed. J. P. Clark* (Virginia: s. n., [1854?]) <https://docsouth.unc.edu/neh/anderson/anderson.html> (consulté le 22/09/2019), 1.

<sup>117</sup> “The following Communication from Uncle Tom Anderson was taken down by J. P. Clark, some weeks after, at another time”. Anderson and Clark, *Interesting Account*, 8.

<sup>118</sup> Anderson and Clark, *Interesting Account*, 7.

De même, Samuel A. Eliot, même s'il ne signe pas l'introduction (appelée "advertisement") du récit de Josiah Henson en 1849, livre également de nombreux détails sur la façon dont il a procédé. Les versions suivantes de son récit de vie font l'objet de débats quant au véritable scribe ou auteur mais la plupart des chercheurs s'accordent sur le fait que la version de 1849 a bien été dictée par Henson :

THE following memoir was written from the dictation of JOSIAH HENSON. A portion of the story was told, which, when written, was read to him, that any errors of statement might be corrected. The substance of it, therefore, the facts, the reflections, and very often the words, are his; and little more than the structure of the sentences belongs to another (Henson 1849, 506).

Charles E. Lester ne détaille pas sa façon de procéder mais il met en scène sa collaboration avec Peter Wheeler grâce à une retranscription de leurs dialogues placée en début et en fin de chapitre et il existe une différence marquée entre les deux voix car Lester choisit de garder le vernaculaire ou en tout cas de retranscrire les propos de Wheeler de cette façon<sup>119</sup> ("But I've talked long 'nough 'bout him and jist for amusement, I'm a goin' to tell ye a story 'bout a rattlesnake, and you may put it in the book, or not, jist as ye like" (Wheeler, 58)). Il est omniprésent tout au long du récit : il commente ce que lui dit Wheeler, commentaires qui semblent parfois déconnectés de la réalité, quand le maître de celui-ci lui vole le manteau qu'un gentleman lui a donné, par exemple : "Peter, I've seen cruel and mean things, but that is without exception the meanest thing I ever heard of in my life" (Wheeler, 81). Il est vrai que, globalement, Wheeler est bien traité, son maître passant plus de temps à le menacer qu'à le maltraiter effectivement, mais Wheeler lui-même raconte des événements qui pourraient aisément être qualifiés de pires qu'un simple vol de vêtement. Enfin, il ajoute également de longues notes de bas de page dans lesquelles il condamne avec virulence l'esclavage et les propriétaires d'esclaves. Lester est un abolitionniste convaincu, très virulent dans ses attaques tout au long du récit mais aussi condescendant envers les Noirs libres dans son introduction à la troisième partie, qu'il leur dédie : "I have thought you would understand it a great deal better if it was told in Peter's own language, and so I wrote it just as he told it. I hope you will read it through, and follow Peter to the Lamb of God who taketh away the sin of the world" (Wheeler, 231). Il nous rappelle ainsi que les scribes, même les plus bienveillants, n'étaient pas exempts de préjugés et qu'il faut aussi garder cela à l'esprit quand on étudie les récits dictés. Même si l'on accepte l'idée que les scribes ont retranscrit fidèlement les propos qu'ils entendaient, on

---

<sup>119</sup> La possibilité que Lester exagère le vernaculaire n'est, bien sûr, pas à exclure et c'est un élément à prendre en compte dans l'analyse de ce récit. Il a peut-être choisi de surjouer la différence entre leurs deux discours pour augmenter l'effet d'authenticité. Cependant, les calculs d'attribution d'auteur peuvent aider à différencier ce qui serait une réelle différence de ce qui est affecté. Voir l'annexe 9.

peut légitimement supposer qu'ils ont été tentés de corriger, *a minima*, les fautes de syntaxe. Cela paraît logique car les esclaves étaient souvent illettrés et leur anglais devait être parfois fautif, ce qui nécessitait quelques transformations afin de le rendre compréhensible pour les lecteurs.

Cependant, il serait naïf de croire que les scribes et les éditeurs sont forcément sincères dans leurs explications du processus de composition du récit et nous devons donc prendre leurs affirmations avec autant de précautions que quand nous lisons les récits eux-mêmes. Thomas Gray, le scribe de Nathaniel Turner, est dans ce domaine le plus parfait exemple, et le plus visible. De manière assez classique, il affirme qu'il a retranscrit les mots exacts ("with little or no variation, from his own words" (Turner, 29)) et qu'il s'est abstenu de tout commentaire ("His own account of the conspiracy is submitted to the public, without comment" (Turner, 30)). Cependant, sa condamnation sans équivoque de Turner dans la préface est, à elle seule, un commentaire sur l'insurrection. De plus, il insère des commentaires tout au long du récit, soit pour corroborer ce que dit Turner, soit pour insinuer qu'il ment : quand Turner parle de certaines marques qu'il a sur le corps et qui sont, selon son entourage, le signe qu'il est voué à de grandes choses, Gray insère un commentaire entre crochets dans la phrase : "a parcel of excrescences which I believe are not at all uncommon, particularly among negroes, as I have seen several with the same. In this case he has either cut them off or they have nearly disappeared" (Turner, 31). Il retranscrit également les questions qu'il lui pose, ce qui montre comment il oriente le récit tout en le faisant de manière transparente. Parfois on peut légitimement se demander qui parle dans ce récit, quand le mot « meurtre » est employé par exemple ("murder them whilst sleeping" (Turner, 35)). Turner emploierait-il le mot « meurtre » pour parler de ce qu'il considère comme un ordre de Dieu ? On peut en douter. Le problème est encore plus visible dans la page suivante : "A general destruction of property and search for money and ammunition, always succeeded the murders" (Turner, 36). On entend cependant la voix de Turner, quand il montre son désaccord avec le vocabulaire employé par Gray par exemple : "the late insurrection, as you call it" (Turner, 31) ou quand il parle de sa foi et du fait qu'il s'estime élu par Dieu, aucun commentaire sarcastique ou contradictoire ne vient atténuer ses dires ("I had a vision – and I saw white spirits and black spirits engaged in battle, and the sun was darkened", "I sought more than ever to obtain true holiness before the great day of judgment" (Turner, 33)).

Pour pallier cette difficulté, et quand d'autres écrits du scribe existent, l'attribution d'auteur, grâce à des logiciels de textométrie, s'est avérée utile<sup>120</sup>. Il est important également de garder à l'esprit que, même dans le cas où le scribe influençait le témoignage de l'esclave, celui-ci choisissait les faits qu'il racontait, et ce choix lui donnait donc une relative maîtrise, au moins sur le contenu :

Yet for two very good reasons oral narrators are not quite so powerless as Sekora and others have assumed. We must first remember that those 'plain, artless' facts have been told to the editor; even though that editor may choose to leave out parts of the story and rearrange others, the telling itself indicates a specific decision on the part of early narrators.

Additionally, the narratives themselves, because of their original status as a white-controlled form, have in fact been altered by the very presence of black Americans...<sup>121</sup>

Vincent Carretta et Philip Gould proposent également une piste dans l'appareil critique récent pour parler de voix et d'auteur : "How, then, do we account for 'voice' and 'authorship' in a rhetorical process comprising black storytellers and white editors? Perhaps recent thinking about identity politics in cultural studies and post-colonial studies provides a more flexible response to this critical dilemma"<sup>122</sup>. Le tournant du XX<sup>ème</sup> siècle accorde donc davantage d'agentivité aux narrateurs, et Yuval Taylor invite les critiques littéraires à comparer récits écrits et récits dictés pour montrer leurs similitudes : "I cannot believe that a slave would be any more inhibited telling his story to a white editor – especially one who had expressed considerable interest in him, his story, and his future – than writing his story for an anonymous white audience ; and a comparison between edited and single-authored slave narratives will, I believe, bear this out"<sup>123</sup>.

Nous voyons donc que les récits dictés sont une catégorie à part dans les récits d'esclaves car le scribe est présent et, par sa présence même, influence plus ou moins le récit. Cependant, l'esclave ne disparaît pas pour autant et sa voix n'est pas étouffée. Cette collaboration implique tout de même des spécificités que l'on ne retrouve pas, ou que l'on retrouve à un degré différent, dans les récits écrits. Les esclaves racontaient leur histoire à ce scribe et on peut imaginer que ce dernier ne restait pas complètement silencieux et demandait parfois au narrateur de répéter certaines parties ou tentait d'obtenir des explications. Comme nous l'avons vu, certains scribes retranscrivent les questions qu'ils posent dans le récit. Le je narrateur expliquant ses choix et, prenant le récit à son compte, est donc logiquement moins présent que dans les récits écrits où l'esclave était seul devant sa feuille et maîtrisait ainsi

---

<sup>120</sup> Nous développons cette idée au chapitre suivant.

<sup>121</sup> Zafar, "Capturing the Captivity", 27.

<sup>122</sup> Carretta and Gould, *Genius in Bondage*, 3.

<sup>123</sup> Taylor, "I was Born", xxx.

complètement sa narration (même si les éditeurs pouvaient aussi leur suggérer des modifications). Cependant, le je narratif n'est pas totalement absent. John Brown, par exemple, commence son récit par une affirmation de son identité au présent : "My name is John Brown" et cette affirmation est suivie d'une preuve de sa maîtrise de la narration : "How I came to take it, I will explain in due time" (Brown J., 1). Un peu plus loin, il montre qu'il fait un choix en décrivant son nouveau maître : "And here I might as well tell what kind of a man our new master was" (Brown, J., 10). Josiah Henson fait quelques commentaires *a posteriori* sur ce qu'il raconte, dans une tentative de justification, quand il explique notamment comment et pourquoi il volait de la nourriture pour les femmes esclaves, à travers une question rhétorique : "Was this wrong? I can only say that, at this distance of time, my conscience does not reproach me for it, and that then I esteemed among the best of my deeds" (Henson 1849, 510).

Très peu de narrateurs font allusion au processus de dictée et ils ne font donc pas référence à leur scribe, ce qui renforce l'impression que ce sont bien eux qui racontent leur histoire, et non ce dernier. Thomas Anderson est un des rares à s'adresser directement à lui. À la fin de son récit, en effet, Anderson lui dit au revoir : "Farewell, Brother Clark, for I feel the time has come that we must part"<sup>124</sup>. Mary Prince parle de Thomas Pringle à la troisième personne ("At last I went into the service of Mr. and Mrs. Pringle" (Prince, 213)), ce qui peut s'entendre s'il n'est pas dans la pièce au moment où Susanna Moodie retranscrit son témoignage mais elle parle également de celle-ci à la troisième personne : "I will say the truth to English people who may read this history that my good friend, Miss S. is now writing down for me"<sup>125</sup> (Prince, 214). La formulation de Francis Fedric est plus ambiguë car on ne sait pas vraiment si le "you" dans la citation suivante est le scribe ou le lecteur : "I never learned to swim, which deficiency, as you will find in the sequel, was one of the greatest misfortunes of my life" (Fedric, 2), d'autant plus qu'il parle un peu plus loin de ses lecteurs ("One remarkable fact which I wish to impress upon my readers is..." (Fedric, 12)). Même chose pour Mary Prince qui utilise également "you" sans que l'on sache exactement à qui elle s'adresse : "I wish I could find words to tell you all I then felt and suffered" (Prince, 190).

Les récits d'esclaves dictés ont donc toute leur place dans le corpus des récits d'esclaves antiesclavagistes car on entend bien la voix de l'esclave dans la retranscription du scribe. Ils ne peuvent toutefois pas être mis sur le même plan que les récits écrits par la présence même de ce scribe et l'absence de certitudes quant à son véritable rôle, même si plusieurs pistes peuvent

---

<sup>124</sup> Anderson and Clark, *Interesting Account*, 7.

<sup>125</sup> Le nom de jeune fille de Moodie est Strickland.

être explorées pour le circonscrire. Les récits d’esclaves antiesclavagistes, dictés mais aussi écrits, résistent à l’analyse, les critiques littéraires rencontrant des difficultés à les définir et à les classer. En effet, la définition dépend de l’angle sous lequel on étudie ces récits.

#### 1.4 Anamorphose

« En abordant les récits d’esclaves dans leur globalité, comme s’ils formaient un tout cohérent, la critique littéraire a plus ou moins consciemment gommé les spécificités de chacun de ces récits »<sup>126</sup> : il est vrai que, comme nous venons de le voir, les récits d’esclaves sont rarement définis de façon précise et que certains chercheurs ont tendance à mêler toutes sortes de récits, sans distinction. Cependant, parler d’un genre cohérent et prendre en compte les spécificités de chaque récit ne sont pas incompatibles, et cette catégorie peut être homogène sans pour autant être monolithique. L’important est de définir l’angle à partir duquel on souhaite étudier ces récits, car la définition et la liste changent en fonction de celui-ci, selon le concept de l’anamorphose. L’anamorphose est une technique utilisée en peinture qui modifie notre perception du tableau en fonction de l’angle à partir duquel on le regarde. Ainsi, dans le tableau d’Holbein, *Les Ambassadeurs* (peut-être l’exemple le plus connu d’anamorphose dans l’art pictural), un crâne apparaît quand on regarde l’œuvre de biais du côté gauche, alors que c’est un simple tapis quand on la regarde de face. Pour les récits d’esclaves, l’angle serait le point de vue que l’on adopte en les lisant, ce que l’on considère comme leur caractéristique commune, ce qui permettrait de dresser une liste précise et qui les unirait dans un genre cohérent.

L’angle le plus évident est sans aucun doute le contexte dans lequel ces récits étaient composés. Henry David Thoreau écrivait : “It takes two to speak the truth – one to speak and another to hear”<sup>127</sup>. Ceci est d’autant plus vrai quand on parle d’ouvrages qui ont un but politique, dont les auteurs ou narrateurs veulent convaincre et pas seulement raconter une histoire, aussi tragique soit-elle. Ainsi, on peut se demander à qui les narrateurs ou leurs biographes s’adressaient. Se conformaient-ils aux attentes de leurs lecteurs ? À qui répondaient-ils en racontant leur vie ? Et enfin, dans quelle mesure les esclaves disaient-ils ce que l’on attendait d’eux ? Nous emprunterons ici la notion de « terrain discursif » développée par Dwight McBride car il résume toutes ces questions : “the situation of discourse into which the slave narrator enters when he or she takes pen in hand”<sup>128</sup>. L’esclavage, et sa possible abolition,

---

<sup>126</sup> Roy, « My Narrative is just published », 77.

<sup>127</sup> Henry David Thoreau, *A Week on the Concord and Merrimack Rivers* (Boston and Cambridge: James Munroe and Company, 1849), format Kindle.

<sup>128</sup> Dwight A. McBride, *Impossible Witnesses: Truth, Abolitionism, and Slave Testimony* (New York: New York University Press, 2001), format Kindle. Il choisit de limiter sa définition aux seuls récits écrits mais elle peut aussi bien s’appliquer aux autres types de récits, y compris les biographies.

faisaient l'objet de nombreux débats dans toutes les sphères de la société et les récits n'étaient qu'une partie des écrits sur la question. Ils répondaient donc à d'autres textes, et d'autres textes leur répondaient, dans une dialectique complexe, au sein de laquelle il est difficile de retracer l'origine des arguments. Ils se devaient, par exemple, de réagir aux discours racistes esclavagistes<sup>129</sup>. Au-delà du débat sur l'influence des éditeurs et des scribes sur les récits eux-mêmes, la plupart des narrateurs prenaient part au combat abolitionniste, même s'ils n'étaient pas tous des militants actifs : "abolitionist literature in circulation and abolitionist strategies often necessitated a response by slaves, thereby affecting the very content and rhetorical thrust of the narrative"<sup>130</sup>. Mikhail Bakhtin, entre autres, a développé l'idée que le langage n'est pas un médium neutre car il n'est pas seulement question des intentions de l'énonciateur, mais ce langage est « surpeuplé » par les intentions d'autres<sup>131</sup>. Ceci est d'autant plus vrai pour les récits, et particulièrement ceux qui étaient écrits ou dictés sous le contrôle des abolitionnistes : à un premier niveau, il y a la personne physique blanche qui dialogue avec l'esclave et lui demande d'énoncer des faits ou oriente son récit en posant des questions et, à un second niveau, il y a les réunions abolitionnistes auxquelles certains narrateurs assistaient ou les journaux ou autres écrits qu'ils lisaient et qui influençaient certainement leur récit. Par extension, la question de la langue utilisée se pose également ici : l'alphabétisation est présentée comme un outil de liberté et de reprise de pouvoir sur sa vie dans de nombreux récits écrits mais on peut se demander de quelle langue il s'agit<sup>132</sup> : en répondant aux discours esclavagistes et en s'inscrivant dans une rhétorique abolitionniste, les narrateurs pouvaient utiliser du vocabulaire, des images et des métaphores qu'ils avaient entendus ou lus et ils devaient également se démarquer du vernaculaire qu'on leur attribuait volontiers (et que certains narrateurs eux-mêmes utilisent parfois dans leur récit<sup>133</sup>). Il y a ici une certaine homogénéité du genre même si, là encore, on peut parler de degrés ou de gradation dans la maîtrise de la langue. Cependant, tous utilisent une langue plus ou moins imagée et font parfois preuve d'originalité dans le vocabulaire utilisé. Ils n'écrivent ou ne racontent pas leur vie *ex nihilo* et la notion de double conscience développée par W.E.B. DuBois est encore plus prégnante quand on parle de récits

<sup>129</sup> Davis and Gates, *The Slave's Narrative*, xxv ou encore Kerry Sinanan, "The Slave Narrative and the Literature of Abolition" in Fisch, *The Cambridge Companion*, 61.

<sup>130</sup> Sinanan, "The Slave Narrative", 61.

<sup>131</sup> Mikhail Bakhtin, "Discourse in the Novel" in Michael McKeon, *Theory of the Novel: A Historical Approach* (Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2000), 349-50.

<sup>132</sup> Gates, *Figures in Black*, 105.

<sup>133</sup> Harriet Jacobs, pour ne citer qu'un exemple, utilise parfois le vernaculaire quand elle cite les propos d'un autre esclave : "De risk ain't so bad for me, as 'tis fur you. 'Cause I runned away from de speculator, and you runned away from de massa" (Jacobs, H., 505).

d'esclaves que dans tout autre récit de vie : ils se regardent à travers les yeux des autres<sup>134</sup> car leur existence même faisait l'objet de débats incessants jusqu'à l'abolition de l'esclavage. La délimitation d'un corpus peut donc prendre en compte ce contexte pour exclure certains récits et en inclure d'autres. Doit être pris en compte également ce qu'ils perçoivent comme les attentes de leur public.

La plupart des chercheurs s'accordent sur le fait que le lecteur visé par les récits était principalement un Nordiste blanc<sup>135</sup> et James Olney parle ainsi d'un public cohérent et défini<sup>136</sup>. On peut ajouter qu'ils s'adressaient également aux femmes blanches du Nord, même si Harriet Jacobs est la seule à le faire explicitement dans son autobiographie (elle écrit dans la préface : "I do earnestly desire to arouse the women of the North to a realizing sense of the condition of two millions of women at the South, still in bondage..." (Jacobs, H., 335)). Les femmes représentaient une part importante des activistes en faveur de l'abolition<sup>137</sup> et elles ne pouvaient être ignorées. Les narrateurs faisaient notamment appel à leur fibre maternelle en dénonçant la séparation des familles et le sort réservé aux jeunes femmes esclaves, objets de convoitise de maîtres ou contremaîtres concupiscent. Il y a donc ici homogénéité du genre : un récit d'esclave est un récit de vie d'un.e (ancien.ne) esclave et qui s'adresse à un public blanc du Nord, quel que soit le mode de composition. Cet angle d'approche, très large, a le mérite de considérer tous les récits mais il a aussi l'inconvénient de ne pas considérer la voix de l'esclave comme un élément déterminant.

La question du véritable auteur des récits et la place des narrateurs dans leur propre récit sont, en effet, un enjeu central de l'intégration ou non de ceux-ci dans la liste des récits d'esclaves. Outre la question de savoir si les récits dictés font partie de cette liste ou non, c'est bien la place de l'esclave à l'intérieur même de son récit et le degré de présence de sa voix qui fait un récit d'esclave. L'angle est donc, ici, le statut de narrateur ou de sujet du récit. Dans les biographies ou les récits écrits à partir des faits racontés par l'esclave, comme dans les recueils de documents du type *Adam Negro's Tryall*, la voix de celui-ci est mise au second plan et est filtrée par ceux qui rédigent les documents. Dans ce cas, on devrait parler de récits à *propos d'esclaves* plutôt que de récits *d'esclaves*. Cependant, une fois mis de côté les récits desquels

---

<sup>134</sup> W.E.B. DuBois, *The Souls of Black Folk: Essays and Sketches* (Chicago: A.C. McClurg & Co., 1903), 3.

<sup>135</sup> On peut citer par exemple Carretta and Gould, *Genius in bondage*, 91 ou encore Lori Lee, "Discourse of Slavery: Freedom and the Negotiation of Power and Identity in Context", *Transatlantica. Revue d'études américaines. American Studies Journal*, n° 2 (10 octobre 2012), <https://journals.openedition.org/transatlantica/6237> (consulté le 23/01/2019), 105.

<sup>136</sup> Olney, "I was Born", 154.

<sup>137</sup> Sinha, *The Slave's Cause*, 266.



la voix de l'esclave est absente, ou du moins où elle n'est pas visiblement présente, il faut considérer l'influence que les éditeurs et les scribes ont eu sur les récits pour lesquels les esclaves ont joué un véritable rôle dans la composition. Il est évident qu'un esclave qui écrivait lui-même son récit avait plus de contrôle sur celui-ci que celui qui dictait à une tierce personne, même si celle-ci retranscrivait fidèlement ce qu'elle entendait. Certains chercheurs, toutefois, jusqu'à très récemment, avançaient l'idée que tous les récits subissaient le contrôle intrusif d'éditeurs blancs. Michael Chaney est parmi ceux-là et il avance même l'idée que les esclaves étaient réduits au statut de simples témoins : "Part of what constrains the rhetorical nature of many slave narratives written between the 1830s and the 1860s is the editorial 'assistance' provided by abolitionist amanuenses... As a result of intrusive editorial control, few antebellum narratives include 'expressive' speech acts, thereby constituting the slave less as person than witness"<sup>138</sup>.

Une autre conséquence de cette insistance sur le rôle joué par les abolitionnistes blancs est de considérer que les narrateurs proposent une image stéréotypée du je narré tout comme du je narrant. Nous verrons, dans notre étude des images du sang et de la couleur de peau, que cette idée est contestable. Le contexte de production des récits n'est pas anodin et doit être pris en compte mais on peut aussi argumenter que les narrateurs apportaient également une perspective qui leur était propre<sup>139</sup>, du fait même de leur vécu. On peut cependant se demander si les narrateurs forment un groupe homogène ou non. Ils ont tous une caractéristique commune, celle d'avoir été esclaves, mais y-a-t-il des différences qui influent sur le type de récits ? Si on ne considère que les récits écrits à la première personne, quel est le rôle du « je » dans le récit ? Est-il toujours le même ? L'écueil à éviter ici est le « groupisme », notion développée par Rogers Brubaker : "I mean by groupism the tendency to treat ethnic groups, nations and races as substantial entities to which interests and agency can be attributed"<sup>140</sup>. Tous les narrateurs, bien qu'appartenant au même groupe d'(anciens) esclaves, n'ont pas forcément les mêmes intentions en écrivant, ni les mêmes stratégies. La question de leur statut de narrateur et/ou d'auteur est donc centrale dans la définition des récits d'esclaves et elle conduit à d'autres questionnements : les récits sont-ils des autobiographies ? La définition de l'autobiographie « classique » s'applique-t-elle quand on considère un récit dicté ? Ou un récit écrit par un ancien esclave mais édité par un abolitionniste blanc ? La question est donc ici l'influence des

---

<sup>138</sup> Michael A. Chaney, *Fugitive Vision: Slave Image and Black Identity in Antebellum Narrative* (Bloomington: Indiana University press, 2008), 223.

<sup>139</sup> McBride, *Impossible Witnesses*, format Kindle.

<sup>140</sup> Rogers Brubaker, "Ethnicity Without Groups", *European Journal of Sociology* vol.43, issue 2, Summer 2002, 164.

abolitionnistes blancs sur l'ensemble des récits. Sans pour autant minimiser cette influence, il nous semble que restreindre la notion de « récits d'esclaves » ou « autobiographies d'esclaves » aux seuls récits écrits par les esclaves eux-mêmes est trop réducteur et laisse de côté trop de témoignages. Ils ne doivent pas être mis sur le même plan que les récits écrits mais, à l'intérieur des récits écrits, il y a également des différences nettes. Nous verrons que les outils de textométrie permettent de retrouver la voix de l'esclave dans certains récits dictés et changer de prisme de lecture permet de trouver une cohérence dans un certain nombre de récits, qu'ils soient écrits ou dictés. Ainsi, l'appellation « récits d'esclaves » au pluriel prend tout son sens car elle permet de créer un groupe de récits, tout en démontrant que les narrateurs ne faisaient pas que « répéter et imiter » comme l'affirme Henry Louis Gates Jr<sup>141</sup> mais qu'ils savaient faire preuve d'une certaine originalité. Elle permet également de ne pas considérer ces récits comme un ensemble monolithique, ce qui reviendrait à réifier les narrateurs<sup>142</sup> en niant leur identité.

Liée à cette discussion sur l'identité des narrateurs et le contexte dans lequel ils écrivaient ou dictaient leur récit, la notion d'intention est importante quand on veut délimiter un corpus et on peut associer cette question au genre auquel ces récits appartiennent. En effet, ces récits sont considérés dans l'historiographie à la fois comme des témoignages historiques et des œuvres littéraires, comme nous l'avons vu plus haut, et, en surface, les intentions des narrateurs paraissent claires : ils voulaient raconter leur vie et celle de leurs compagnons d'infortune mais ils voulaient aussi témoigner de l'horreur d'un système oppressif en vue de convaincre leurs lecteurs qu'il fallait l'abolir. Cependant, les intentions énoncées en début de récit, dans les préfaces qu'ils écrivent eux-mêmes ou dans celles des scribes ou éditeurs, sont de trois ordres. Ces préfaces annoncent parfois que le récit a pour but de dénoncer un système, (comme par exemple Moses Roper : "The determination of laying this little narrative before the public, did not arise from any desire to make myself conspicuous, but with the view of exposing the cruel system of slavery" (Roper 1838, 51)). Elles peuvent également expliquer que le narrateur souhaite, grâce à son récit, collecter de l'argent pour subsister ou aider sa famille, comme c'est le cas d'Ashton Warner, ainsi que l'indique sa scribe, Susanna Strickland ("In consequence of the unexpected decease of Ashton Warner, while this little volume was in the press, the profits that may arise from its sale will no longer be required, as was originally designed, for his personal benefit" (Warner, 4)). Plus rarement, le récit est écrit sans volonté de

---

<sup>141</sup> Gates, *The Classic Slave Narratives*, x.

<sup>142</sup> Brubaker ne parle pas spécifiquement des récits d'esclaves dans son article mais ces notions de « groupisme » et de réification sont opérantes ici car les esclaves étaient rassemblés dans un groupe ethnique que la propagande esclavagiste, mais également les discours abolitionnistes, avait tendance à amalgamer en un groupe unique. Brubaker, "Ethnicity Without Groups", 166.

la part de son auteur, du moins au départ, de le voir publié. James Mars dit, par exemple, qu'il voulait raconter sa vie à sa sœur : "When I made up my mind to write this story, it was not to publish it, but it was at the request of my sister that lived in Africa, and has lived there more than thirty years" (Mars, 3).

Trouver une intention commune à ces récits peut servir d'argument supplémentaire pour inclure les récits dans un genre. Force est de constater, en effet, que les anciens esclaves donnent assez peu de détails personnels et le discours politique au service d'une cause prend le pas sur l'autobiographie, quelle que soit l'intention affichée par le narrateur. Comme le dit Sterling Lecater Bland, ils « regardent vers l'extérieur » quand ils racontent leur vie plutôt que de faire de l'introspection<sup>143</sup>. De plus, dans le cas des esclaves, l'autobiographie est une action plutôt qu'une forme d'écriture<sup>144</sup>. En effet, pour les esclaves, raconter leur vie et dénoncer l'esclavage étaient des actes hautement subversifs car ils faisaient souvent suite à leur fuite, qui était elle-même une affirmation de leur droit à la liberté. Le fait d'acheter leur liberté était également, littéralement, un acte émancipateur. Ainsi, si l'on regarde les récits sous l'angle de l'intentionnalité discursive, selon la théorie du "speech-act" développée par John Searle, les récits antiesclavagistes forment bien un genre homogène, et on peut y englober tous les récits dans lesquels on entend la voix de l'esclave et qui évoquent l'esclavage :

When we study the constative feature of speech, we consider the locutionary dimension of an utterance – that is, what a statement means, its sense and reference. When we study the performative dimension of speech, we consider the 'illocutionary' aspect of an utterance – that is, what the speaker is doing in saying something, as opposed to what he means by the act of saying something<sup>145</sup>.

Considérer ce que font les esclaves en s'exprimant plutôt que de considérer ce qu'ils disent est un angle d'approche important dans l'anamorphose pour envisager les récits. Cela permet, en outre, de faire le lien entre des récits de conversion comme ceux de John Jea ou George White et un discours résolument politique comme la seconde autobiographie de Frederick Douglass<sup>146</sup>. Graham Russell Hodges décrit les deux premiers comme des ponts entre les récits spirituels du XVIII<sup>ème</sup> siècle et les écrits plus politiques qui se sont multipliés à l'approche de la guerre de Sécession<sup>147</sup>. Il y a donc une continuité depuis les premiers récits de

---

<sup>143</sup> Sterling Lecater Bland, *Voices of the Fugitives: Runaway Slave Stories and their Fictions of Self-Creation* (Westport: Praeger, 2000), 39.

<sup>144</sup> Concept développé par Elizabeth W. Bruss. Cité dans William L. Andrews, "The First Fifty Years of the Slave Narrative, 1760-1810" in Sekora and Turner, *The Art of Slave Narrative*, 23.

<sup>145</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 23.

<sup>146</sup> Graham Russell Hodges, *Black Itinerants of the Gospel: The Narratives of John Jea and George White* (Madison: Madison House, 1993), Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom. Part I. Life as a Slave. Part II. Life as a Freeman* (New York and Auburn: Miller, Orton & Mulligan, 1855).

<sup>147</sup> Hodges, *Black Itinerants of the Gospel*, 35.

la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle jusqu'en 1865 et la véritable cassure est la guerre de Sécession, après laquelle l'intention change.

En effet, dès l'époque de leur publication, les écrits des Noirs, et parmi eux les récits d'esclaves, étaient utilisés dans les comptes-rendus d'ouvrage pour démontrer non seulement l'humanité des Noirs mais aussi leurs capacités intellectuelles, souvent remises en cause : "As many of these [reviews of the slave narratives at the time] attest, the writings of the slaves were used to prove the common humanity and the intellectual capacities that persons of African descent shared with Europeans and Americans"<sup>148</sup>. Les critiques littéraires et les historiens semblent s'accorder depuis les années 1980 sur le fait que l'intention principale derrière la composition des récits était, pour les narrateurs, de montrer qu'ils étaient humains. On pense, bien sûr, à la célèbre formule de Charles T. Davis et Henry Louis Gates Jr en 1985 "[they wrote] themselves into humanity"<sup>149</sup>, mais on pourrait également citer Frances Smith Foster qui écrit six ans auparavant : "Their narratives reflected their intensified struggles to affirm their humanness"<sup>150</sup>. Une fois l'esclavage aboli, cette nécessité d'affirmer leur humanité à travers l'écriture disparaît<sup>151</sup> et ainsi il est important de distinguer clairement les récits composés avant la guerre de Sécession de ceux écrits après ("Once slavery was formerly abolished, no need existed for the slave to write himself into the human community through the action of first-person narration"<sup>152</sup>). Dans les deux cas, le thème principal est l'esclavage mais l'intentionnalité de l'écriture change radicalement. James Olney établit une différence claire entre thème, contenu et postulat de départ : "The theme is the reality of slavery and the necessity of abolishing it; the content is a series of events and descriptions that will make the reader see and feel the realities of slavery; and the form is a chronological, episodic narrative beginning with an assertion of existence and surrounded by various testimonial evidence for that assertion"<sup>153</sup>. Affirmer son existence est une façon d'affirmer son humanité, cette humanité étant un argument à part entière contre l'esclavage<sup>154</sup>.

---

<sup>148</sup> Davis and Gates, *The Slave's Narrative*, 3.

<sup>149</sup> Davis and Gates, *The Slave's Narrative*, xiii.

<sup>150</sup> Foster, *Witnessing Slavery*, 9.

<sup>151</sup> Nous ne prétendons pas ici qu'une fois l'esclavage aboli, les anciens esclaves ont été intégrés dans la société comme des citoyens égaux des Blancs. Cependant, aux yeux de la loi, ils n'avaient plus le statut de biens meubles.

<sup>152</sup> Davis and Gates, *The Slave Narrative*, xiii.

<sup>153</sup> James Olney, "I was Born", 156.

<sup>154</sup> « Vis-à-vis du Sud, et de la nation tout entière, la bonne réputation et l'honneur des auteurs de récits d'esclaves représentaient non seulement leur humanité intrinsèque et donc l'aberration morale et juridique de l'esclavage, mais également une garantie de véridicité du récit lui-même ». Lucia Bergamasco, « Honneur et réputation dans les récits d'esclaves fugitifs » in Parfait et Rossignol, « *Écrire sur l'esclavage* », 47.

Nous souhaitons aller plus loin dans cette thèse et montrer que le thème principal et l'intention qui sous-tendent tous les récits que nous incluons dans le genre « récits d'esclaves antiesclavagistes » (au pluriel) est l'humanisation des esclaves dans leur ensemble. L'humanisation est à la fois le thème présent en filigrane dans les récits et l'intention des narrateurs, même si les stratégies qui amènent à cette conclusion sont différentes d'un récit à l'autre. Élaborer une définition précise de ce que nous entendons par récits d'esclaves antiesclavagistes et établir l'intention qui sous-tend tous les récits permettent ensuite d'envisager l'ensemble des récits et de dégager une liste de critères qui a servi à l'établissement du corpus.

## Chapitre 2 : Définition des récits d’esclaves antiesclavagistes

Les récits d’esclaves publiés avant la guerre de Sécession sont des récits de vies (au pluriel car les narrateurs ne détaillent pas uniquement leur histoire personnelle) évoquant l’esclavage, sans nécessairement le dénoncer de façon appuyée. Ils sont narrés par des anciens esclaves qui ont acquis leur liberté au moment où ils livrent leur histoire et portent ainsi un regard rétrospectif sur ce qu’ils ont vécu. Le rôle premier de ces récits est d’apporter un témoignage direct et fiable sur la vie des esclaves et, souvent, de mettre en lumière ses atrocités. Enfin, ce témoignage émane bien de l’esclave lui-même, et son authenticité a été attestée par la critique. En définissant ainsi notre corpus, et par là-même, la liste des récits qui entrent dans ce que nous avons nommé de façon générique les récits d’esclaves antiesclavagistes, nous ne prétendons pas établir une liste définitive et close, il s’agit plutôt d’un état du domaine à un moment précis, car il reste à explorer des archives contenant des récits qui n’ont pas encore été numérisés.

### 2.1 Définition générale<sup>1</sup>

L’appellation « récit d’esclave » est, en elle-même, déjà évocatrice de caractéristiques qui semblent évidentes à première vue. En effet, le terme « récit » implique que le narrateur raconte quelque chose, une histoire, et souvent des faits qui lui sont arrivés ou dont il a été témoin. Dans le cas des récits d’esclaves, tous les narrateurs racontent leur histoire et celle d’autres esclaves et se servent de ces éléments (auto)biographiques pour dénoncer l’horreur de l’esclavage. Les pamphlets contre l’esclavage qui ne contiennent pas ou seulement très peu d’éléments personnels n’entrent donc pas dans cette définition. On peut citer, par exemple, le pamphlet très connu de David Walker ou encore celui de Paola Brown, qui n’est en fait qu’un plagiat de l’ouvrage de Walker<sup>2</sup>. De la même façon, l’ouvrage de John Berry Meachum est davantage une sorte de guide de bonne conduite à l’intention des autres Noirs<sup>3</sup>. Il donne

---

<sup>1</sup> Norma Lozano-Jackson donne, à notre connaissance, la définition la plus détaillée de ce qu’elle considère comme un récit dans sa thèse. Cependant, elle ne considère que les récits d’esclaves fugitifs, ce qui est à notre avis bien trop réducteur et ne permet pas d’envisager toute la richesse des récits d’esclaves. Lozano-Jackson, “The Heroic Voice”, 2-3.

<sup>2</sup> David Walker, *An Appeal to the Coloured Citizens of the World* (Boston: David Walker, 1830). <http://docsouth.unc.edu/nc/walker/walker.html> (consulté le 4/03/2022). Paola, ou Paoli, Brown, longtemps considéré comme un esclave en fuite, était en fait très probablement un apprenti. Il s’est établi au Canada et a œuvré pour la communauté noire, notamment en préparant des pétitions pour obtenir des terres du gouvernement canadien. Paola Brown, *Address Intended to Be Delivered in the City Hall, Hamilton, February 7<sup>th</sup>, 1851, on the Subject of Slavery* (Hamilton: Printed for the Author, 1851) <http://blackatlantic.ca/canadian-slave-narratives/> (consulté le 4/03/2022).

<sup>3</sup> John Berry Meachum, ancien esclave, était un homme d’affaire et le fondateur de la plus ancienne église noire du Missouri. Il a également beaucoup œuvré pour l’éducation des Noirs. John Berry Meachum, *An Address to All*

quelques éléments autobiographiques dans la préface, mais simplement pour se présenter à ses lecteurs. Raconter sa vie n'est pas le but de la publication. Les courts témoignages, parce qu'ils ne contiennent, eux aussi, que très peu d'informations sur l'esclave ou sa vision de l'esclavage, ne correspondent pas non plus à notre définition. Il existe pléthore d'exemples de ces courts récits parus dans les journaux abolitionnistes et il est impossible de tous les répertorier. Pour n'en citer qu'un, le témoignage de Tom Wilson a été publié dans le *Inquirer* le 28 février 1858<sup>4</sup>. Il compte 790 mots et Wilson, ou son scribe, car nous n'avons aucune information sur l'auteur, ne livre que quelques faits, le narrateur décrivant principalement des mauvais traitements. Les récits publiés sous forme de livre ou dans un journal, quand ils sont assez longs pour développer la vie de l'ancien esclave, peuvent, eux, être qualifiés de récits car raconter nécessite une certaine ampleur.

Les recueils de témoignages sont également problématiques en raison des circonstances de leur composition et de la place qui y est accordée à la voix de l'esclave. Le plus connu d'entre eux est peut-être *A North-Side View of Slavery* de Benjamin Drew<sup>5</sup>. Drew est allé au Canada rencontrer des esclaves fugitifs et les a interrogés sur leurs conditions de vie avant et après qu'ils se sont libérés. Cependant, il admet lui-même avoir modifié les mots des personnes interrogées et avoir également omis des commentaires<sup>6</sup>. Ces témoignages ne sont donc pas vraiment "related by themselves", contrairement à ce qu'affirme le titre. La narration doit prendre la forme d'un récit, même s'il est parfois guidé par des questions, questions qui sont parfois retranscrites. Le fait qu'elles apparaissent dans le récit montre l'influence du scribe sur celui-ci mais rend cette influence visible, ce qui amène une transparence plus importante car il est évident que les scribes ne restaient probablement pas silencieux quand ils transcrivaient les propos d'un esclave et intervenaient forcément, guidant ainsi le récit. De plus, les questions retranscrites permettent de voir une différence de style entre les questions et les réponses. Certes, les scribes pouvaient feindre de retranscrire le phrasé du narrateur alors qu'en fait ils l'exagéraient pour faire « plus authentique ». Toutefois, on constate que peu de scribes utilisent du vernaculaire, contrairement aux entretiens menés dans le cadre de la *Work Projects*

---

*the Colored Citizens of the United States* (Philadelphia: Printed for the Author, by King and Baird, 1846) <https://docsouth.unc.edu/neh/meachum/meachum.html> (consulté le 29/09/2019).

<sup>4</sup> C. Peter Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 1: The British Isles, 1830-1865* (Chapel Hill and London: The University of Carolina Press, 1985), 430-1.

<sup>5</sup> Benjamin Drew, *A North-Side View of Slavery. The Refugee: Or the Narratives of Fugitive Slaves in Canada. Related by Themselves, with an Account of the History and Condition of the Colored Population of Upper Canada* (Boston: John P. Jewett, 1856) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/drew/drew.html> (consulté le 28/09/2019).

<sup>6</sup> John Blassingame, ed., *Slave Testimony: Two Centuries of Letters, Speeches, Interviews, and Autobiographies* (Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1977), 369.

*Administration*. Un des éléments qui différencient les récits dictés des biographies est la volonté affichée par le scribe de différencier son propre style de celui du narrateur, sans que le lecteur n'ait, pour autant, l'impression que le scribe caricature l'esclave<sup>7</sup>.

Le deuxième mot présent dans l'expression « récit d'esclave » indique l'identité du narrateur. En effet, il semble logique qu'un ouvrage qualifié de « récit d'esclave » raconte la vie d'un ou de plusieurs esclaves. Ainsi, il semble donc nécessaire que le narrateur ait été esclave au moins jusqu'à l'adolescence car même s'il parle autant des autres esclaves que de lui-même, c'est bien de son expérience en tant qu'esclave que son récit se nourrit. Samuel Ringgold Ward, qui est pourtant souvent cité dans les travaux sur les récits, ne fut esclave que jusqu'à ses trois ans, il n'a ainsi aucun souvenir de l'esclavage<sup>8</sup>. Le titre de son récit fait donc l'effet d'une imposture car il se présente comme un esclave fugitif<sup>9</sup>. Le statut d'esclave ou d'ancien esclave est très important car il constitue le cœur du récit mais assure aussi une légitimité de témoin au narrateur. Un esclave n'est pas un apprenti car l'apprentissage supposait une date de fin de ce statut alors que l'esclave l'était à vie selon la loi. Les récits d'apprentis n'entrent donc pas dans la catégorie récits d'esclaves antiesclavagistes, même si certains confondent esclavage et apprentissage. En effet, certains récits sont assez ambigus de ce point de vue : Levin Tilmon oscille, tout au long de son récit, entre son statut d'apprenti et le fait qu'on le traite comme un esclave. Il explique qu'il a été affranchi quand il était enfant<sup>10</sup> mais que sa mère l'a loué ("bound out") à un maître quand il avait 8 ans. Cependant, il prétend avoir vécu « l'amertume » de l'esclavage ("I began to realize the bitterness and inner workings of American slavery")<sup>11</sup>. Il considère qu'il est traité comme un esclave mais légalement il ne l'est pas et cette nuance est importante. De la même façon, James Williams, apprenti en Jamaïque, commence son récit à la fin de l'esclavage, quand ce système a été remplacé par l'apprentissage<sup>12</sup>, il ne s'agit donc pas d'un récit d'esclave. Certains récits, comme ceux de John

---

<sup>7</sup> À l'inverse, certains biographes prétendent conserver le style de l'esclave mais quand on compare leurs écrits avec le récit prétendument dicté, peu de différences apparaissent. Voir par exemple l'exemple du récit de Boyereau Brinch à la fin de ce chapitre.

<sup>8</sup> Starling, *The Slave Narrative*, 188.

<sup>9</sup> Samuel Ringgold Ward, *Autobiography of a Fugitive Negro: His Anti-Slavery Labours in the United States, Canada, & England*, (London: John Snow, 35, Paternoster Row, 1855). <https://docsouth.unc.edu/neh/wards/ward.html> (consulté le 28/09/2019).

<sup>10</sup> Levin Tilmon, *A Brief Miscellaneous Narrative of the More Early Part of the Life of L. Tilmon: Pastor of a Colored Methodist Congregational Church in the City of New York* (Jersey City: W.W. & L.A. Pratt, Printers, 1853) <https://docsouth.unc.edu/neh/tilmon/tilmon.html> (consulté le 15/10/2019).

<sup>11</sup> Tilmon, *A Brief Miscellaneous Narrative*, 7.

<sup>12</sup> James Williams, *A Narrative of Events Since the First of August, 1834, By James Williams, an Apprenticed Labourer in Jamaica* (London: J. Rider, [1837?]) <https://docsouth.unc.edu/neh/williamsjames/williams.html> (consulté le 28/09/2019). Tout son récit est consacré à la démonstration que l'apprentissage est, en fait, pire que l'esclavage.



Marrant ou de Britton Hammon, que nous avons déjà évoqués, n'ont donc pas non plus leur place dans le genre puisque Marrant et Hammon n'étaient pas esclaves non plus. L'esclavage dans les contextes états-unien et caribéen est indissociable de la question raciale<sup>13</sup> et ainsi, tous les narrateurs des récits d'esclaves antiesclavagistes, hommes et femmes, sont noirs ou métis<sup>14</sup>, ou en tout cas désignés comme tel.

Tous les narrateurs de récits d'esclaves antiesclavagistes partagent donc une identité commune, identité qui se retrouve dans les contenus qu'ils abordent. La condition indispensable pour qu'un récit soit qualifié de « récit d'esclave » est donc que le narrateur ait été esclave mais cette condition ne suffit pas pour que le récit soit inclus dans la liste. Il semble nécessaire que, pour que le récit figure dans la catégorie, leur narrateur parle d'esclavage et de leur vie d'esclave. David Dorr, par exemple, est bien esclave et il écrit bien un récit<sup>15</sup>. Cependant, il ne fait allusion au fait qu'il est esclave qu'une seule fois au début du récit. Il ne parle pas du tout d'esclavage, ni de ses conditions de vie d'esclave, il n'évoque pas non plus les autres esclaves. Son récit est un récit de voyages car il raconte ses pérégrinations en Europe. Tous les récits pouvant être qualifiés de récits d'esclaves antiesclavagistes ne dénoncent pas forcément le système esclavagiste de manière explicite. Entrent donc dans la liste des récits d'esclaves antiesclavagistes les récits de conversion et les récits spirituels, car ils dépeignent les esclaves comme des croyants et des serviteurs de Dieu, au même titre que les Blancs. L'insistance sur le fait que les esclaves, et les Noirs en général, ont une âme les humanise. En revanche, les récits de confessions de crimes n'entrent pas dans les critères car, bien que leur narrateur soit esclave et qu'il parle parfois un peu de sa vie d'esclave, le but premier de ces récits était de décrire ou de confesser des crimes, souvent de manière sensationnaliste. De plus, ce sont toujours des récits dictés à des scribes anonymes et les conditions de composition sont souvent méconnues. Ces récits de confessions sont surtout présents au XVIII<sup>ème</sup> siècle<sup>16</sup> et on pourrait les considérer

---

<sup>13</sup> Des Amérindiens ont aussi été réduits en esclavage dans toutes les colonies anglaises, particulièrement au XVIII<sup>ème</sup> siècle et un petit nombre l'était toujours au début du XIX<sup>ème</sup> mais l'esclavage des Amérindiens est resté très limité. Peter Kolchin, *American Slavery, 1619-1877* (New York: Hill and Wang, 1993), 7-8. On remarque que les narrateurs ne l'évoquent pas du tout.

<sup>14</sup> Comme nous l'avons expliqué dans l'introduction, nous préférons le terme métis à celui, courant à l'époque, de « mulâtre », d'une part, parce que les narrateurs eux-mêmes l'utilisent très peu et, d'autre part, parce qu'il ne rend pas compte de la diversité des origines. Il est également extrêmement controversé aujourd'hui. Comme quand nous évoquons la notion de race, nous parlons de catégorisation sociale et non d'une réalité biologique.

<sup>15</sup> Dorr, *A Colored Man Around the World*. Ce récit est un des rares à ne pas être répertorié sur le site *Documenting the American South*.

<sup>16</sup> Pour ne citer que deux exemples : Arthur, *The Life, and Dying Speech of Arthur*, ou encore, Edmund Fortis, *The Last Words and Dying Speech of Edmund Fortis, a Negro Man, who Appeared to be between Thirty and Forty Years of Age, but Very Ignorant. He was Executed at Dresden, on Kennebeck River, on Thursday the Twenty-Fifth Day of September, 1794, for a Rape and Murder, Committed on the Body of Pamela Tilton, a Young Girl of about Fourteen Years of Age, Daughter of Mr. Tilton of Vassalborough, in the County of Lincoln* (Exeter: s.n., 1795)

comme les ancêtres des récits d’esclaves, même si des récits d’esclaves à proprement parler étaient aussi publiés à l’époque, et ils ont disparu au XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>17</sup>, les confessions de Maddison Henderson, publiées en 1841, représentant une exception<sup>18</sup>.

Les récits, quelle que soit leur nature (de voyages, de captivité, d’esclaves...), sont souvent éminemment personnels, racontés par le principal protagoniste de l’histoire. N’entrent donc dans la définition générique que les récits écrits à la première personne du singulier, excluant de fait les récits à la troisième personne, car même si le scribe prétend écrire uniquement ce que l’esclave lui dit, le récit subit une étape de transformation indéniable<sup>19</sup>. On peut citer, par exemple, le récit d’Isaac Jefferson, retranscrit par Charles Campbell : Campbell n’écrit pas de préface pour assurer le lecteur qu’il écrit sous la dictée, il se contente d’insister à la fin du récit sur la véracité des faits (“He is quite pleased at the idea of having his life written and protests every word of it is true; that is, of course, according to the best of his knowledge and belief”<sup>20</sup>), il utilise la troisième personne mais il utilise le vernaculaire (“only his larnin”, “pretty lady jist like her mother”<sup>21</sup>). Dans le chapitre 15, Campbell cite Isaac en discours direct au milieu du récit censé déjà être composé des mots d’Isaac, si l’on en croit l’utilisation du vernaculaire. Ce récit ne fut pas publié à l’époque de sa composition, dans les années 1840, mais fut préparé pour la publication en 1871 seulement, sans que l’on sache pourquoi. Pour ajouter à la confusion entourant ce récit, Rayford Logan, qui signe l’introduction de l’édition de 1971, est assez lacunaire concernant sa composition : “The reminiscences printed here were taken down in the 1840s by Charles Campbell, the Virginia historian, from the verbal account of a slave who had lived at Monticello from 1775 until two years before Jefferson’s death”<sup>22</sup>. Le seul récit autobiographique écrit à la troisième personne par l’esclave lui-même et parfois

---

<https://www.docsouth.unc.edu/neh/fortis/fortis.html> (consulté le 4/03/2022). Voir la liste complète dans les annexes 1 et 2.

<sup>17</sup> *The Confessions of Nat Turner*, bien que contenant la description par Turner de ses crimes, ne peut être classé dans la catégorie des récits de confessions, car, d’une part, le récit est beaucoup plus élaboré, et, d’autre part, son récit ressemble davantage à un récit spirituel.

<sup>18</sup> Maddison Henderson and A. B. Chambers, *Trials and Confessions of Madison Henderson, Alias Blanchard, Alfred Amos Warrick, James W. Seward, and Charles Brown, Murderers of Jesse Baker and Jacob Weaver, as Given by Themselves; and a Likeness of Each, Taken in Jail Shortly after Their Arrest* (Saint Louis: Chambers & Knapp, 1841) <https://docsouth.unc.edu/neh/henderson/henderson.html> (consulté le 4/03/2022).

<sup>19</sup> Ce critère exclut de fait le récit de Sojourner Truth, nous revenons plus en détail sur ce cas particulier un peu plus loin dans ce chapitre.

<sup>20</sup> Isaac Jefferson, *Memoirs of a Monticello Slave, as Dictated to Charles Campbell in the 1840’s by Isaac, one of Thomas Jefferson’s Slaves*. Edited by Rayford W. Logan (Charlottesville: University of Virginia Press, 1951. [1840s]), 52.

<sup>21</sup> Jefferson, *Memoirs*, 11.

<sup>22</sup> Jefferson, *Memoirs*, 3.

étiqueté récit d'esclave, à notre connaissance, est celui du Major James Wilkerson<sup>23</sup> mais ce récit est atypique à plus d'un titre, notamment car il commence sa narration au moment où il achète sa liberté et il ne parle que de son itinérance. De plus, c'est un récit très décousu et le lecteur éprouve des difficultés à le suivre la plupart du temps. Par conséquent, hormis le fait qu'il a bien été esclave, il ne correspond à aucun des critères énoncés ci-dessus.

Au-delà des critères généraux évoqués dans ce chapitre, force est de constater que la notion même de récits d'esclaves est une particularité de l'esclavage états-unien et, dans une moindre mesure, de la Caraïbe anglophone, puisqu'il n'en existe pas dans les autres sociétés esclavagistes. La critique parle en grande majorité d'esclavage américain (ou états-unien) et ainsi les récits d'esclaves n'ayant pas vécu aux États-Unis sont exclus des différentes listes proposées. Sont donc souvent mis de côté les récits d'Olaudah Equiano, Mary Prince, Ashton Warner, Ottobah Cugoana et Selim Aga car ils n'ont jamais été esclaves aux États-Unis (seul Equiano a fait un court séjour en Virginie). Tous les cinq ont vécu en Grande-Bretagne et ils y ont publié leur récit. En Angleterre, leurs récits étaient associés aux récits états-uniens et ils présentent des similitudes indéniables. Le fait qu'un narrateur n'ait pas été esclave aux États-Unis n'est donc pas, selon nous, un critère suffisant pour exclure tel ou tel récit du genre. En revanche, la langue utilisée est importante. Il n'existe qu'un seul récit en espagnol qui répond à nos critères de ce qu'est un récit d'esclave : celui de Juan Francisco Manzano, esclave à Cuba. Son récit a été traduit et publié en 1840 par Richard Madden mais sa traduction est truffée d'erreurs et d'omissions : il ajoute, par exemple, l'adjectif blanc quand Manzano explique qu'il est traité comme un enfant (par opposition à la façon dont il est traité en tant qu'esclave)<sup>24</sup>, il considère le mot « criollo » comme un nom de famille alors que Manzano parle, sans aucun doute, d'un Créole, un esclave afro-descendant mais né à Cuba<sup>25</sup>. Deux récits, écrits initialement en arabe puis traduits en anglais par une tierce personne, furent également publiés

---

<sup>23</sup> Major James Wilkerson, *Wilkerson's History of His Travels & Labors, in the United States, As a Missionary, in Particular, That of the Union Seminary, Located in Franklin Co., Ohio, Since He Purchased His Liberty in New Orleans, La. &c.* (Columbus, OH: s. n., 1861) <https://docsouth.unc.edu/neh/wilkerson/wilkerson.html> (consulté le 27/02/2022).

<sup>24</sup> « A los pocos días tuve por alla a la misma Doña Joaquina, que me trataba como a un niño » (p.54) devient "After some time I was taken to the house of Donna Joaquina, who treated me like a white child" et « al Negro Andrés, criollo » (p.98) devient "the negro Andrés Criollo". Juan Francisco Manzano and Richard Robert Madden, *Poems by a Slave in the Island of Cuba, Recently Liberated; Translated from the Spanish, by R. R. Madden, M.D. With the History of the Early Life of the Negro Poet, Written by Himself; to Which Are Prefixed Two Pieces Descriptive of Cuban Slavery and the Slave-Traffic, by R. R. M.* (London: Thomas Ward and Co., 1840), 24 et 27. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/manzano/manzano.html> (consulté le 2/03/2022) et Juan Francisco Manzano, *Autobiography of a Slave, by Juan Francisco Manzano – a Bilingual Edition – Autobiografía de un esclavo – Introduction and Modernized Spanish Version by Ivan A. Schulman – Translated by Evelyn Picon Garfield* (Detroit: Wayne State University, 1996), 54 et 98.

<sup>25</sup> Note de Schulman dans Manzano, *Autobiography*, 45.

aux États-Unis : ceux d'Abdul Rahhahman<sup>26</sup> et d'Omar Ibn Said<sup>27</sup>, le second étant beaucoup plus connu que le premier. Il existe deux versions du récit d'Abduhl Rahhahman : une à la première personne sur trois pages qui raconte son enlèvement en Afrique, publiée dans *The African Repository, and Colonial Journal*. Sa vie d'esclave est à peine évoquée et l'éditeur précise : "Prince has written a concise history of himself, and we have penned a translation of it from his own lips"<sup>28</sup>. Il aurait donc écrit une courte version de sa vie en arabe puis, quelqu'un qui n'est pas nommé mais qui semble être l'éditeur, ou l'un des éditeurs du journal<sup>29</sup>, l'aurait traduite en anglais. La traduction du texte d'Ibn Said est plus fidèle à l'original que celle du récit de Manzano. Cependant, le traducteur n'a pas traduit le texte mot à mot et ainsi certaines adaptations changent le sens du texte de façon importante dans le contexte de l'esclavage racial : la seule référence à la couleur noire, par exemple, est une traduction approximative puisque l'original parle d'un Soudanais<sup>30</sup>. La traduction est toujours une médiation entre la langue source et la langue cible, qui transforme le texte original, rendant impossible d'inclure des textes de langues différentes dans une même liste.

La langue utilisée et la narration à la première personne qui rend visible l'implication du narrateur dans la composition de son récit<sup>31</sup> sont des éléments importants de la définition des récits d'esclaves antiesclavagistes. Cette implication va de pair avec l'intentionnalité déjà évoquée, qui est d'autant plus importante si on considère les récits comme des discours politiques et non comme de simples récits de vie. Il est donc logique que soient intégrés dans la liste uniquement des récits qui étaient certainement destinés à être rendus publics, même s'ils

---

<sup>26</sup>, J.H. Gallaudet, *A Statement with Regard to the Moorish Prince, Abduhl Rahhahman* (New York: D. Fanshaw, 1828) <https://docsouth.unc.edu/neh/gallaudet/gallaudet.html> (consulté le 2/03/2022).

<sup>27</sup> Omar Ibn Said, *Autobiography of Omar ibn Said, Slave in North Carolina, 1831*. Edited by John Franklin Jameson. *The American Historical Review*, 30, No. 4. (July 1925), 787-795. <https://docsouth.unc.edu/nc/omarsaid/omarsaid.html> (consulté le 8/11/2019). Le manuscrit en arabe est disponible sur le site de la Bibliothèque du Congrès : <https://www.loc.gov/resource/amedsaid1831.dw042/?st=gallery> (consulté le 2/03/2022).

<sup>28</sup> "Abduhl Rahahman, the Unfortunate Prince," *The African Repository, and Colonial Journal*, vol. IV. Published by order of the Managers of the American Colonization Society (Washington: James C. Dunn, Printer and Publisher, 1829) [https://archive.org/details/sim\\_african-repository\\_1828-05\\_4\\_3](https://archive.org/details/sim_african-repository_1828-05_4_3) (consulté le 29/09/2019), 78. L'orthographe de son nom est fluctuante, tantôt avec un « h », tantôt avec deux.

<sup>29</sup> Il commence le passage consacré à Rahahman par "Our number in February contained some account of this very interesting individual" in "Abduhl Rahahman, the Unfortunate Prince," 77. L'édition de février 1828 contient en effet une courte biographie. [https://archive.org/details/sim\\_african-repository\\_1828-02\\_3\\_12](https://archive.org/details/sim_african-repository_1828-02_3_12) (consulté le 4/06/2022), 364-7. Gallaudet écrit également une biographie et c'est cette version qui est sur le site *Documenting the American South* <https://docsouth.unc.edu/neh/gallaudet/gallaudet.html> (consulté le 10/07/2022).

<sup>30</sup> Traduction analysée par M. Basim Faraj, doctorant arabophone du laboratoire LAIRDIL, Université Toulouse III : "I am afraid that the only allusion to 'black' you found is not completely true as the original word page 17 is (سوداني) which means Sudanese man" (mail reçu le 28/03/2019).

<sup>31</sup> L'utilisation de la première personne ne peut, à elle seule, être garante de cette implication, les scribes ou biographes pouvant faire ce choix pour rendre le récit plus poignant ou donner une illusion d'authenticité. Cependant, elle est une condition nécessaire, associée aux autres critères développés dans ce chapitre, pour qu'un récit fasse partie des récits d'esclaves antiesclavagistes.

ne le furent pas toujours à l'époque de leur écriture, pour des raisons variées. On pense, par exemple, à Harriet Jacobs qui commença à écrire son autobiographie au début des années 1850 mais qui ne la publia finalement qu'en 1861. Ainsi, le recueil de lettres d'Ignatius Sancho, puisqu'il y parle de sa vie quotidienne, pourrait être considéré comme un récit si l'on adopte la notion « d'ego-documents » évoquée dans l'introduction mais ces lettres n'étaient pas destinées à être rendues publiques et appartiennent donc à la sphère privée, comme l'explique l'éditeur dans la préface : "THE Editor of these Letters thinks proper to obviate an objection, which she finds has already been suggested, that they were originally written with a view to publication. She declares, therefore, that no such idea was ever expressed by Mr. Sancho"<sup>32</sup>. Ces lettres sont précédées d'une courte biographie, rédigée par l'éditrice anonyme<sup>33</sup>. L'intentionnalité change radicalement quand l'auteur n'écrit pas en vue d'une publication. Pour cette raison également et selon notre définition des récits d'esclaves antiesclavagistes exposée au début de ce chapitre, il est donc important de distinguer les récits publiés avant et ceux publiés après la guerre de Sécession, ce qui rend nécessaire l'ajout d'un adjectif ou d'un qualificatif à l'appellation « récits d'esclaves ».

En plus des débats quant à leur nature (autobiographie, discours politique, œuvre littéraire), les récits d'esclaves ont toujours fait l'objet de nombreuses discussions sur leur valeur en tant que sources historiques et œuvres littéraires, et ce qui sous-tend ces discussions est souvent la notion d'authenticité. Cette notion se décline à plusieurs niveaux : on met en question le contenu, c'est-à-dire la vie même du narrateur (Frederick Douglass lui-même écrit que ses amis lui ont demandé de « simplifier » son discours pour éviter que le public ne mette en doute son passé d'esclave (Douglass 1855, 34)), la narration (on a longtemps pensé que Lydia Maria Child avait très fortement influencé, voire écrit, le récit de Harriet Jacobs<sup>34</sup>) et le fait qu'ils aient été les véritables auteurs de leur récit (par exemple Bond et Lumm disent, en parlant d'Asa Asa, que son récit a été « écrit ou dicté » par lui<sup>35</sup>, sans trancher la question).

---

<sup>32</sup> Ignatius Sancho, *Letters of the Late Ignatius Sancho, An African. In Two Volumes. To Which Are Prefixed, Memoirs of His Life* (London: Printed by J. Nichols, 1782) <https://docsouth.unc.edu/neh/sancho1/sancho1.html> et <https://docsouth.unc.edu/neh/sancho2/sancho2.html> (consultés le 28/09/2019), i. Outre le fait qu'il n'a pas été écrit pour être publié, le format même de cet ouvrage ne correspond pas à notre définition d'un récit d'esclave.

<sup>33</sup> "THE extraordinary Negro, whose life I am about to write...", Sancho, *Letters*, v.

<sup>34</sup> Résumé du récit sur le site *Documenting the American South* <https://docsouth.unc.edu/fpn/jacobs/summary.html> (consulté le 05/05/2019). La correspondance entre Jacobs et Child confirme que le récit est bien l'œuvre de Jacobs, avec quelques changements mineurs opérés par Child. Voir plus loin dans ce chapitre pour plus de détails.

<sup>35</sup> "Written or dictated". William Bond and Greg Lumm, "Narrative of Louis Asa-Asa: A Scholarly Introduction", *The Early Caribbean Digital Archive* (Boston: Northeastern University Digital Repository Service, 2015), 3. En fait, contrairement à ce qu'affirment Bond et Lumm, mais aussi Thomas Pringle, l'éditeur, ce récit n'a pas été dicté, c'est-à-dire que le scribe, anonyme ici, n'a pas fidèlement retranscrit les mots d'Asa-Asa, il a écouté le récit et l'a transformé. Nous y reviendrons.

La notion d'authenticité d'un récit, qui exclut tout récit contenant des éléments extérieurs ou fictionnels apportés par l'éditeur ou le scribe ou dont le mode de composition est inconnu, est un critère essentiel pour établir une liste de récits d'esclaves, particulièrement dans une perspective comparative car introduire par exemple des récits entièrement fictionnels dans l'analyse, notamment des images utilisées dans un champ sémantique, ne peut que fausser celle-ci. William Wells Brown, Frederick Douglass et Olaudah Equiano sont unanimement reconnus comme auteurs et cités dans de nombreux ouvrages mais Selim Aga, Leonard Black ou Noah Davis, entre autres, sont souvent oubliés. Certains récits ainsi « oubliés » ont fait l'objet d'éditions critiques ces dernières années mais ils n'ont pas pour autant été davantage étudiés par la critique littéraire et les historiens. Parmi les récits très souvent évoqués mais remis en doute, le récit de Charles Ball<sup>36</sup>, qui fait partie de la plupart des listes proposées par les chercheurs qui travaillent sur les récits, est, peut-être, le plus connu. Sa composition est controversée et, à ce titre, ce récit ne peut être envisagé sur le même plan que les autres récits authentiques malgré sa notoriété<sup>37</sup>. Michaël Roy nous explique sa trajectoire : « le récit original n'a pas été écrit par Charles Ball... il a été en partie censuré par William Jay en 1837 et complètement révisé par Hiram Dayton en 1858 »<sup>38</sup>. Marion Starling nous indique que les identités de Ball lui-même et d'Isaac Fisher, son scribe, ne furent jamais clairement établies<sup>39</sup>. Yuval Taylor pense que le récit est authentique tandis que Joe Lockard parle de « pseudo-récit » et James G. Basker de récit « quasi-fictionnel »<sup>40</sup> pour le second récit, *Fifty Years in Chains*<sup>41</sup>. Ira Berlin affirme que Ball a écrit son récit tandis qu'Alan Governar estime que l'auteur du récit n'a jamais été clairement établi<sup>42</sup>. Enfin, William Andrews évoque un prête-plume, pas un scribe (« a ghostwriter ») et indique qu'un certain nombre d'anecdotes ne provenait pas de Ball<sup>43</sup>. Il est rejoint sur ce point par Manisha Sinha<sup>44</sup>. De la même manière, l'authenticité du récit d'Henry Box Brown fait débat. Il jouit, lui aussi, d'une grande notoriété en raison de

<sup>36</sup> Charles Ball, *Slavery in the United States: A Narrative of the Life and Adventures of Charles Ball, a Black Man, Who Lived Forty Years in Maryland, South Carolina and Georgia, as a Slave Under Various Masters, and was One Year in the Navy with Commodore Barney, During the Late War* (New York: Published by John S. Taylor, 1837) <https://docsouth.unc.edu/neh/balls/charles/ball.html> (consulté le 28/09/2019).

<sup>37</sup> Nous ne citons que quelques chercheurs mais beaucoup ont écrit sur Charles Ball.

<sup>38</sup> Roy, « My Narrative is just published », 317.

<sup>39</sup> Starling, *The Slave Narrative*, 107.

<sup>40</sup> Taylor, « *I was Born* », xxxvi. Joe Lockard, « Afterword » in Mattie Griffith, *Autobiography of a Female Slave* (Jackson: University of Mississippi, 1998), 403. James Basker, ed., *American Antislavery Writings: Colonial Beginnings to Emancipation* (New York: The Library of America, 2012), 325.

<sup>41</sup> Charles Ball, *Fifty Years in Chains, or, The Life of an American Slave* (New York: H. Dayton; Indianapolis, Ind.: Asher & Co., 1859) <https://docsouth.unc.edu/fpn/ball/ball.html> (consulté le 28/09/2019).

<sup>42</sup> Berlin, *Many Thousand Gone*, 129. Alan Governar, *African American Frontiers: Slave Narratives and Oral Histories* (Santa Barbara: ABC-CLIO, 2000), xxiv.

<sup>43</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 84.

<sup>44</sup> Sinha, *The Slave's Cause*, 422.

l'originalité de sa fuite : en effet, il acquiert le surnom de “Box” car il a eu l'idée de se faire expédier dans une boîte en bois comme un simple colis de marchandise vers un État libre. Les titres de ses deux récits interpellent : l'un est écrit à partir de faits qu'il a racontés à Charles Stearns, un abolitionniste blanc, l'autre, publié en 1851, est, selon le titre, écrit par lui-même<sup>45</sup>. Pour John Blassingame, le récit de 1849 fait partie des récits véritablement dictés à un scribe<sup>46</sup>, idée que partagent Manisha Sinha<sup>47</sup> et James Basker<sup>48</sup>, alors que le titre lui-même est ambigu. Cependant, Marion Starling pense que certains passages n'ont pas vraiment été dictés (“[it is] easy to separate the product of dictation from the passages helped out”<sup>49</sup>). Aucun de ces chercheurs ne commente la mention « écrit par lui-même » du récit de 1851. De la même façon, les différentes versions du récit de Thomas H. Jones<sup>50</sup>, un peu moins connu que ceux de Brown ou Ball mais néanmoins présent dans beaucoup de bibliographies, semblent se contredire quant au véritable auteur : le récit des années 1850 (la date précise d'édition n'est pas connue) est, selon Marion Starling et C. Peter Ripley<sup>51</sup>, « écrit par lui-même », tandis que les versions de 1862 et 1885 ont été « écrites par un ami », comme l'indique la couverture. Cependant, les mêmes mots sont utilisés dans les différentes versions, et l'on peut donc se demander pourquoi, si la première version est bien écrite par Jones lui-même, il aurait eu recours à un ami pour écrire les récits suivants.

Ce travail sur la définition du genre a également nécessité un travail sur des erreurs reprises par plusieurs chercheurs, de la même façon que Michaël Roy a pointé dans son étude des erreurs concernant la publication des récits : « il règne encore un grand désordre bibliographique dans l'étude des récits d'esclaves. Titres fautifs, dates de publication erronées, confusions entre plusieurs éditions d'un même récit... »<sup>52</sup>. Anthony Burns, dont l'arrestation

<sup>45</sup> Henry Box Brown and Charles Stearns, *Narrative of Henry Box Brown, Who Escaped from Slavery, Enclosed in a Box 3 Feet Long and 2 Wide. Written from a Statement of Facts Made by Himself. With Remarks Upon the Remedy for Slavery.* By Charles Stearns (Boston: Brown and Stearns, 1849) <https://docsouth.unc.edu/neh/boxbrown/boxbrown.html> (consulté le 4/03/2022) et Henry Box Brown, *Narrative of the Life of Henry Box Brown, Written by Himself* (Manchester: Printed by Lee and Glynn, 8, Cannon Street, 1851) <https://docsouth.unc.edu/neh/brownbox/brownbox.html> (consulté le 4/03/2022).

<sup>46</sup> Blassingame, “Using the Testimony”, 83.

<sup>47</sup> Sinha, *The Slave's Cause*, 436.

<sup>48</sup> Basker, *American Antislavery Writings*, 532.

<sup>49</sup> Starling, *The Slave Narrative*, 166.

<sup>50</sup> Thomas H. Jones, *Experience and Personal Narrative of Uncle Tom Jones; Who Was for Forty Years a Slave. Also the Surprising Adventures of Wild Tom, of the Island Retreat, a Fugitive Negro from South Carolina* (Boston: Published by H. B. Skinner, [185-?]) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/jonestom/jones.html> et Tom (or Thomas) Jones, *The Experience of Thomas H. Jones, who was a Slave for Forty-Three Years* (Boston: Printed by Bazin & Chandler, 1862) <https://www.docsouth.unc.edu/fpn/jones/jones.html> (consultés le 12/06/2019).

<sup>51</sup> Starling, *The Slave Narrative*, 247 et Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 2: Canada: 1830-1865* (Chapel Hill and London: The University of Carolina Press, 1986), 135.

<sup>52</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 48.

en 1854 dans le cadre de la loi sur les esclaves fugitifs a fait grand bruit, est le sujet d'une biographie publiée en 1856 par Charles Emery Stevens, mais Marion Starling parle également d'une autobiographie, simplement intitulée *Narrative*. Elle cite Burns parmi d'autres prévenus qui ont écrit leur récit : "narratives they themselves wrote after their trials" [i.e. P. Randolph, A. Burns et J. Anderson]<sup>53</sup>. Alan Governar cite également cette autobiographie en précisant qu'une copie est conservée à la *Boston Public Library*<sup>54</sup>. Ni Starling ni Governar ne donne de date de publication, ou de maison d'édition, et pour cause, ce récit n'a jamais existé<sup>55</sup>.

Certains titres qui circulent parmi les critiques sont donc inexistantes et certains autres sont soupçonnés, ou se sont avérés, être fictionnels<sup>56</sup>. On pense, par exemple, à *Narrative of James Williams*<sup>57</sup> qui fut au cœur d'un scandale dès sa sortie car les Sudistes ont accusé Williams d'avoir menti et, depuis, malgré un ou deux critiques qui affirment, comme William Andrews par exemple, que personne n'a prouvé que le récit était faux<sup>58</sup>, il semblerait y avoir consensus sur le fait qu'il a effectivement menti ou du moins occulté des éléments importants de sa vie. Pour Marion Starling, il a seulement menti sur les noms<sup>59</sup> mais, pour John Blassingame, ce récit est un tissu de mensonges ("an outright fraud")<sup>60</sup>. Enfin, Hank Trent, dans son édition critique du récit, affirme que le récit oscille entre fiction et autobiographie et que Williams a adapté son récit en fonction de ce qu'il pensait que les abolitionnistes voulaient entendre. De plus, nous n'avons aucune information sur les circonstances de la composition du récit car Hank Trent a concentré ses recherches sur les faits et non sur la façon dont le récit a été dicté et retranscrit par John Greenleaf Whittier<sup>61</sup>. La véracité de tous les faits n'est pas un critère pour exclure un récit, comme nous l'avons déjà dit, mais dans le cas du récit de Williams, il ne s'agit donc pas seulement de faits modifiés mais de l'authenticité générale du récit. On

---

<sup>53</sup> Starling, *The Slave Narrative*, 222-3.

<sup>54</sup> Governar, *African American Frontiers*, 521.

<sup>55</sup> Nous avons effectué de multiples recherches pour trouver ce récit, sans succès. C. Peter Ripley évoque également un récit mais pour lui, il s'agit de la biographie écrite par Stevens. Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 4: The United States, 1847-1858* (Chapel Hill and London: The University of Carolina Press, 1991), 396. Gail Fithian, archiviste à la *Boston Public Library*, a également effectué des recherches, à notre demande, et sa conclusion est aussi que ce récit n'existe pas (mail reçu le 8/01/2019).

<sup>56</sup> S'appuyer sur l'avis des historiens et critiques des récits d'esclaves peut paraître discutable car souvent, ils affirment que tel récit est inauthentique ou fictionnel sans expliquer ce qui leur a permis d'arriver à une telle conclusion. Il faudrait retourner dans les archives et mener une recherche extensive sur chacun des récits pour corroborer leurs affirmations.

<sup>57</sup> Williams, *Narrative of James Williams, an American Slave*.

<sup>58</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 88.

<sup>59</sup> Starling, *The Slave Narrative*, 230.

<sup>60</sup> Blassingame, "Using the Testimony", 81.

<sup>61</sup> Nous avons mené une étude textométrique sur le récit de Williams en le comparant à des écrits de Whittier. Voir annexe 8. Hank Trent, "Introduction". *Narrative of James Williams, an American Slave*. Edited by Hank Trent (Baton Rouge: Louisiana State University Press, 2013), format Kindle.



pourrait également citer un récit moins connu mais qui pose également un problème d'authenticité : celui de Julius Melbourn<sup>62</sup>. Peu de chercheurs le citent mais Davis et Gates l'incluent dans leur liste de récits avec une note de bas de page : "The editors believe this title to be a fictional slave narrative. John Blassingame, however, believes it to be authentic"<sup>63</sup>. William S. Powell, qui édite un dictionnaire des biographies de Caroline du Nord, affirme que Melbourn est un personnage fictionnel inventé pour un canular littéraire<sup>64</sup>.

Le problème qui résulte des récits dont l'authenticité est douteuse et de ceux contenant des éléments fictionnels introduits par le scribe ou l'éditeur est également la disparition de la voix de l'esclave qui est utilisé comme prétexte à l'ouvrage, quand le personnage de l'esclave lui-même n'est pas inventé de toutes pièces. Pourtant, la présence de la voix de l'esclave devrait être la condition *sine qua non* à l'inclusion de tel ou tel récit dans le genre. Par conséquent, les biographies sont également exclues car, même si les faits ont été souvent fournis par l'esclave, ce n'est pas sa voix qui est retranscrite. Ces biographies servaient souvent l'argumentaire abolitionniste et des grands noms du mouvement, comme Lydia Maria Child et Frederick Douglass, en ont écrit<sup>65</sup>. Une biographie est, à la différence d'un texte prétendument ou véritablement dicté, souvent écrit à la troisième personne et aucune volonté de garder les mots de l'esclave n'est annoncée dans la préface. L'auteur anonyme de la biographie de Jermaine Loguen, par exemple, explique dans la préface que Loguen lui a fourni les grandes lignes de l'histoire et qu'il l'a complétée ("We took the features from him and filled up the picture"<sup>66</sup>). On note une multiplication des biographies à partir des années 1830<sup>67</sup>, ce qui confirme la

---

<sup>62</sup> Julius Melbourn and Jabez D. Hammond, *Life and Opinions of Julius Melbourn; with Sketches of the Lives and Characters of Thomas Jefferson, John Quincy Adams, John Randolph, and Several Other Eminent American Statesmen* (Syracuse: Hall & Dickson, 1847) <https://docsouth.unc.edu/neh/hammond/hammond.html> (consulté le 26/02/2022). Pour une liste des récits fictionnels, voir annexes 1 et 2.

<sup>63</sup> Davis and Gates, *The Slave's Narrative*, 324

<sup>64</sup> William S. Powell, ed., *Dictionary of North Carolina Biography* (Chapel Hill: The University of North Carolina Press, 1979) <https://docsouth.unc.edu/neh/hammond/bio.html> (consulté le 26/02/2022).

<sup>65</sup> Lydia Maria Child, *The Freedmen's Book* (Boston: Tocknor and Fields, 1865) <https://archive.org/details/thefreedmensbook38479gut> (consulté le 8/06/2020). Cet ouvrage contient quelques biographies et quelques textes écrits par d'anciens esclaves. John Passmore Edwards and Frederick Douglass, *Uncle Tom's Companions: Or, Facts Stranger Than Fiction. A Supplement to Uncle Tom's Cabin: Being Startling Incidents in the Lives of Celebrated Fugitive Slaves* (London: Edwards and Co., 1852) <https://docsouth.unc.edu/neh/edwardsj/edwardsj.html> (consulté le 8/06/2020). Celui-ci est un recueil de biographies d'anciens esclaves connus (J.W.C. Pennington par exemple) ou inconnus.

<sup>66</sup> Jermain Wesley Loguen, *The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman. A Narrative of Real Life* (Syracuse, N. Y.: J. G. K. Truair & Co., 1859), iii. <https://docsouth.unc.edu/neh/loguen/loguen.html> (consulté le 27/02/2022). On note que c'est Loguen qui est crédité comme auteur alors que le véritable auteur parle clairement de biographie sur la même page ("We have proposed to write the Biography of Rev. JERMAIN WESLEY LOGUEN"). L'auteur est inconnu mais cette attribution erronée entretient la confusion entre biographies, récits dictés et récits écrits.

<sup>67</sup> On en dénombre au moins huit dans les années 1830, quatre dans les années 1840 mais quinze dans les années 1850 (pour seulement quatre entre 1734 et 1795). Voir annexe 2 pour une liste plus complète, qui ne prétend pas être exhaustive.

corrélation entre l'importance grandissante que prennent les histoires des esclaves et la montée en puissance du mouvement abolitionniste.

Parfois, la différence entre une biographie et un récit dicté est très ténue. Nous avons déjà expliqué dans le premier chapitre les raisons pour lesquelles les récits dictés avaient toute leur place parmi les récits d'esclaves antiesclavagistes, mais la question du caractère véritablement dicté du récit se pose pour chacun. Le fait qu'ils n'ont pas été écrits par les esclaves eux-mêmes est souvent annoncé dès la préface ou l'introduction. Il s'agit donc moins ici de prouver l'authenticité de ces récits, même si cette question est importante, que de déterminer dans quelle mesure ce sont les mots de l'esclave qui sont retranscrits et non ceux du scribe. Les récits dictés ont cependant toute leur place dans le genre récits d'esclaves antiesclavagistes car, même s'il ne faut pas perdre de vue la question du mélange des voix du narrateur et du scribe, ce sont des témoignages au même titre que les récits écrits. Cependant, les inclure ne veut pas dire les mettre sur le même plan que ces derniers, surtout quand on travaille sur les images et donc sur le vocabulaire employé pour parler de thèmes précis. Nous verrons cependant qu'il y a des points communs indéniables entre les récits écrits et dictés, au-delà des caractéristiques principales que nous venons d'évoquer, et ce quels que soient le lieu et la date de publication. Nous pensons que la voix de l'esclave n'a pas totalement été effacée dans ces récits dictés et qu'elle doit donc être entendue.

Notre définition de ce qu'est un récit d'esclave montre parfois ses limites pour certains récits dont la composition comportait trop d'incertitudes. Le récit le plus représentatif de cette difficulté à établir une liste est sans aucun doute celui de Sojourner Truth. Elle est l'une des femmes, anciennes esclaves et abolitionnistes, les plus connues, aux côtés d'Harriet Tubman et d'Harriet Jacobs, et cette notoriété influence sans aucun doute la place qu'on accorde généralement à son récit<sup>68</sup>. En effet, elle est souvent présente dans les bibliographies mais la nature de sa collaboration avec Olive Gilbert ne fait pas consensus. Gates et Davis citent comme titre complet : *Narrative of Sojourner Truth, a Northern Slave, Emancipated from Bodily Servitude by the State of New York, in 1828. Narrated to Olive Gilbert, including Sojourner Truth's Book of Life, and a dialogue*<sup>69</sup>. Ils parlent de l'édition de 1850, tout comme le site

---

<sup>68</sup> Sojourner Truth and Olive Gilbert, *Narrative of Sojourner Truth, a Northern Slave, Emancipated from Bodily Servitude by the State of New York, in 1828* (Boston: The Author, 1850) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/truth50/truth50.html> (consulté le 28/09/2019).

<sup>69</sup> Davis and Gates, *The Slave's Narrative*, 325.

*Documenting the American South*, et pourtant sur la page de titre numérisée sur le site, le mot “narrated” n’apparaît pas<sup>70</sup>.

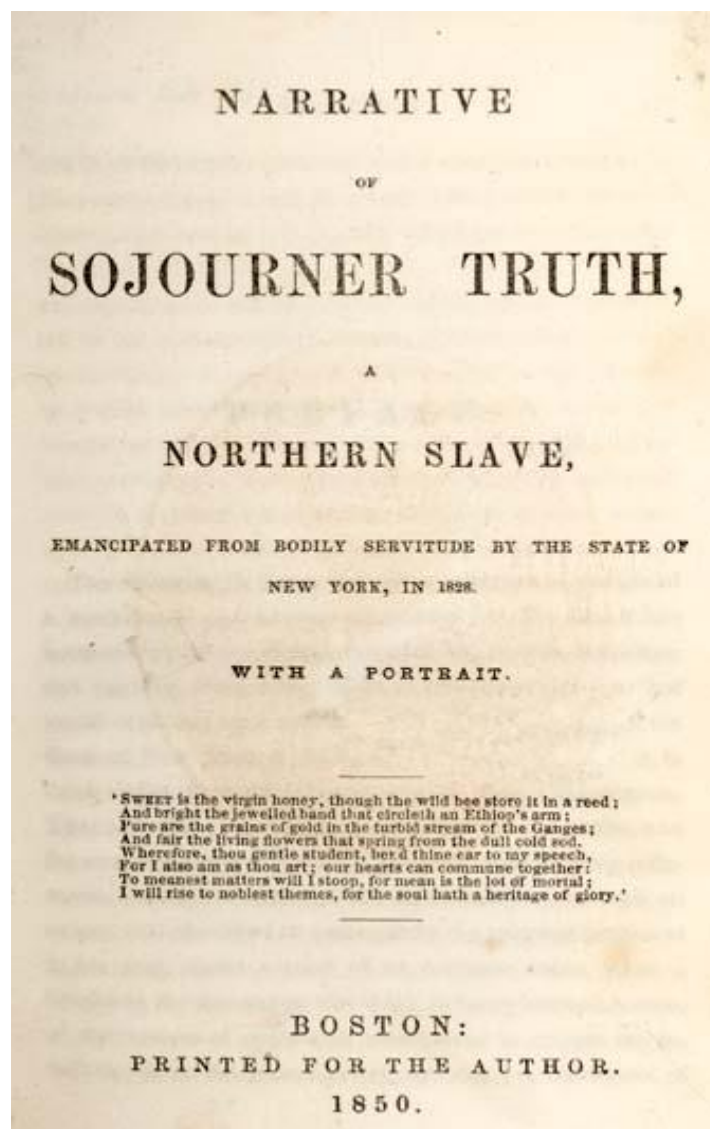


Figure 1: page de couverture de l'édition de 1850 du récit de Sojourner Truth. Source : <https://docsouth.unc.edu/neh/truth50/truth50.html>

De plus, le récit est à la troisième personne et dans l'introduction, l'idée que Truth aurait dicté son récit n'est pas mentionnée. Yuval Taylor parle de biographie à la troisième personne et William Andrews le place également dans les biographies<sup>71</sup>. D'un autre côté, Zachari Hutchins, Marion Starling, Shari Dorantes et Michael Strickland parlent, eux, de récit dicté<sup>72</sup>. Xiomara Santamarina précise que Truth a bien influencé la transcription et que, par conséquent, elle peut

<sup>70</sup> <https://www.docsouth.unc.edu/neh/truth50/title.html> (consulté le 28/09/2019).

<sup>71</sup> Taylor, "I was Born", xvii. Andrews, *To Tell a Free Story*, 344.

<sup>72</sup> <https://www.docsouth.unc.edu/neh/truth50/summary.html> (consulté le 28/09/2019). Starling, *The Slave Narrative*, 210. Dorantes and Strickland, *African American Writers*, 356.

être considérée comme la narratrice mais elle ne donne pas les éléments qui lui permettent de parvenir à cette conclusion (“despite Truth's illiteracy, she did influence its transcription, enough to warrant being described as a narrator”<sup>73</sup>). Claudine Raynaud, qui a publié une traduction de ce récit, argumente, dans l’introduction, la difficulté à classer ce récit dans le genre récits d’esclaves, du fait, entre autres, de l’omniprésence de Gilbert : « Il est cependant difficile d’insérer le récit de Truth dans l’histoire littéraire du genre récits d’esclaves. Si la date de 1850 le place à la croisée des récits performatifs et de l’inscription de la marginalité, la difficulté de définir une position subjective et de maîtrise de la part de Truth dans le texte lui-même le situe hors champ »<sup>74</sup>. Nous pensons qu’il s’agit bien d’une biographie car elle est écrite à la troisième personne et que l’influence de Gilbert est manifeste, même si Truth a participé à l’élaboration du récit. Enfin, Gilbert elle-même ne parle à aucun moment de récit dicté. Le risque de fausser l’analyse avec des récits qui auraient été trop transformés par un scribe, ou qui seraient même des fabrications totales, est à prendre en considération. Cependant, des outils modernes comme la textométrie peuvent aider, dans le cas des récits dictés, à rechercher les traces de la voix de l’esclave dans les récits.

## 2.2 Textométrie et récits dictés

La place des récits dictés au côté des récits d’esclaves écrits est débattue depuis longtemps et cette question n’est toujours pas tranchée. Ils y ont cependant toute leur place, comme nous le démontrons tout au long de cette première partie. La difficulté réside dans le fait qu’il faut d’abord déterminer la nature de la collaboration, si collaboration il y a, entre le scribe et l’ancien esclave. C’est véritablement le point de départ de ce travail, il faut donc, dans un premier temps, considérer tous les récits qui mentionnent clairement “taken from his/her own lips” ou “related/narrated by himself/herself” dans le titre ou dans l’introduction. À l’inverse, les récits où il est dit que l’auteur raconte l’histoire de l’esclave à partir de faits narrés par celui-ci sont exclus car ce sont des biographies d’esclaves, et non des récits. La question d’authenticité est également importante et, ainsi, ne peuvent être inclus les récits dont le statut de récit dicté était contesté par un ou plusieurs chercheurs, comme les récits de Maquama et Zangara qui sont considérés comme fictionnels par le site *Documenting the American South* alors que le titre porte la mention “as narrated by themselves”<sup>75</sup>. Enfin, quand le scribe était

---

<sup>73</sup> Xiomara Santamarina, “Black Womanhood in North American Women’s Slave Narratives” in Fisch, *The Cambridge Companion*, 235.

<sup>74</sup> Raynaud, « Introduction ». *Récit de Sojourner Truth*, xxxiv.

<sup>75</sup> Maquama, *Slavery Illustrated, in the Histories of Zangara and Maquama, Two Negroes Stolen from Africa and Sold into Slavery. Related by Themselves* (Manchester: Wm Irwin and London: Simpkin, Marshall and co, 1849) <https://docsouth.unc.edu/neh/slaveryillus/slaveryillus.html> (consulté le 27/02/2022).

connu et qu'il existait d'autres écrits de celui-ci, la textométrie et, plus précisément, l'attribution d'auteur, permet d'émettre des hypothèses quant à la place de l'esclave dans le récit.

Nous admettons les limites d'une telle méthode mais trois problèmes se posent : tout d'abord, les critiques littéraires et les historiens se concentrent sur une vingtaine de récits écrits, souvent les mêmes. Certains mentionnent les récits dictés mais pour leur contester une place dans le genre récits d'esclaves. D'autres mélangent les récits écrits et dictés sans vraiment faire de différence entre eux. Vincent Carretta, par exemple, indique dans l'introduction de son anthologie ce qui l'a guidé dans le choix des récits : "This anthology reproduces the major works published during the eighteenth century by authors of African birth or descent who *wrote or dictated* their stories in English and who spent some part of their lives in Britain or its colonies"<sup>76</sup>. Il a choisi de retranscrire les récits sans les introduire et, par conséquent, le lecteur n'est pas invité à faire la différence entre les deux.

Pour chaque récit présenté comme dicté, il faut séparer les récits qui semblent avoir été composés sous la dictée des récits dont les scribes prétendent avoir été fidèles aux mots de l'auteur mais qui s'avèrent en réalité avoir été complètement transformés par ceux-ci. Cette transformation des propos de l'esclave est parfois évidente, comme c'est le cas pour le récit d'Asa Asa<sup>77</sup>. En effet, contrairement à ce qu'affirme Thomas Pringle, l'éditeur, ce récit ne semble pas véritablement dicté. Dans l'introduction, Pringle cite Asa Asa en utilisant des tournures agrammaticales : "Me no father, no mother now" (Prince, 239) tandis que le récit lui-même est globalement bien écrit. Il précise également que les corrections sont limitées aux connecteurs logiques et à la grammaire, sans préciser l'étendue des corrections ("to connect the story, and render it grammatical" (Prince, 239)). De plus, le dernier paragraphe est entre guillemets et Pringle précise que ce passage est à mettre entièrement au crédit d'Asa Asa ("The concluding passage, in inverted commas, is entirely his own" (Prince, 239)). Cependant, le style est identique dans les deux parties du récit, qui est, par ailleurs, très court. La plupart des scribes, ou des éditeurs comme c'est le cas ici, notent dans la préface qu'ils ont retranscrit les mots tels qu'ils les ont entendus (on retrouve souvent l'expression "taken from his/her own lips"). L'enjeu était de taille : le récit devait paraître vrai et authentique. On peut donc imaginer que

---

<sup>76</sup> Carretta, *Unchained Voices*, 1. Nous soulignons.

<sup>77</sup> Ce récit a été ajouté à la fin du récit de Mary Prince par Thomas Pringle, l'éditeur du récit. Mary Prince, *The History of Mary Prince, a West Indian Slave. Related by Herself. With a Supplement by the Editor. To Which Is Added, the Narrative of Asa-Asa, a Captured African* (London: Published By F. Westley And A. H. Davis, Stationers' Hall Court; And By Waugh & Innes, Edinburgh: And Supplied At Trade Price To Anti-Slavery Associations By Joseph Phillips, 18, Aldermanbury, 1831) <https://docsouth.unc.edu/neh/prince/prince.html> (consulté le 14/04/2022).

cette affirmation d'authenticité était un passage obligé mais qu'elle n'était pas forcément respectée par tous. Certains chercheurs évoquent cette question et donnent leur avis quant à la fidélité ou non du scribe aux mots de l'esclave mais très peu apportent des éléments concrets qui soutiennent leur affirmation. L'attribution d'auteur peut apporter ces éléments concrets qui manquent souvent aux analyses.

La textométrie est une discipline relativement récente qui utilise des outils statistiques permettant l'étude quantitative de corpus : « La textométrie s'appelle aussi logométrie ou statistique textuelle, c'est la forme actuelle de la lexicométrie (Lebart & Salem 1994). Elle propose des procédures de tris et de calculs statistiques pour l'étude d'un corpus de textes numérisés »<sup>78</sup>. On pourrait imaginer que cette discipline ne s'intéresse qu'au lexique et qu'elle ne fait que calculer la présence de tel vocable dans tel ou tel texte. Il n'en est rien : « le corpus, comme ensemble construit de textes, est au cœur de l'analyse ; le retour au texte est une fonctionnalité centrale des logiciels de textométrie. L'approche textométrique est celle de la curiosité d'une lecture approfondie et renouvelée par la mise en évidence de régularités non encore perçues »<sup>79</sup>. Cette approche est donc un complément à la lecture attentive des textes. Elle ne saurait remplacer une étude qualitative, elle vient simplement la compléter.

La textométrie permet également, par l'intermédiaire de différents calculs et comparaisons, de montrer la proximité, ou au contraire la distance, entre plusieurs textes et elle est donc utilisée dans l'attribution d'auteur, dans le cas où le texte a été publié de manière anonyme ou sous un pseudonyme. Nous avons utilisé et adapté cette fonctionnalité aux récits dictés : les scribes ont souvent laissé d'autres écrits publiés sous leur nom et ces textes ont donc été utilisés comme points de comparaison avec les récits dictés pour déterminer si on entendait la voix de l'esclave. La finalité ici est d'apporter des éléments tangibles pour justifier l'intégration dans le corpus de certains récits dictés : si la voix de l'esclave peut être identifiée dans ces récits, ils ont toute leur place parmi les récits d'esclaves antiesclavagistes. Plusieurs logiciels sont disponibles pour effectuer ces calculs mais nous avons choisi le logiciel IRaMuTeQ (Interface de R pour les Analyses Multidimensionnelles de Textes et de Questionnaires)<sup>80</sup> : il est avant tout un concordancier, « IRaMuTeQ propose différents types d'analyses... basées sur la lexicométrie (« statistiques » [qui affiche tout le lexique du corpus]),

---

<sup>78</sup> Bénédicte Pincemin, « Sémantique interprétative et textométrie – version abrégée », Corpus n°19, *Varia* (2011), 259 <https://journals.openedition.org/corpus/2121?file=1> (consulté le 14/04/2022).

<sup>79</sup> Pincemin, « Sémantique interprétative et textométrie », 262.

<sup>80</sup> IRaMuTeQ a été créé par Pierre Ratinaud, chercheur au LERASS, Université Toulouse-Jean Jaurès. Il organise avec Pascal Marchand, également chercheur au LERASS à l'IUT Paul Sabatier, une session de prise en main tous les ans.

les méthodes statistiques (calcul de spécificités, analyse factorielle ou classification), la visualisation de données textuelles (nuage de mots) ou l'analyse de réseaux de mots (analyse de similitudes) »<sup>81</sup>. Il propose en quelque sorte une cartographie des textes, les compare entre eux et fournit des données chiffrées qui peuvent ensuite être utilisées pour l'attribution d'auteur. Les chercheurs qui travaillent sur ces questions proposent, en effet, plusieurs calculs qui permettent de conclure si deux textes ont probablement été écrits par le même auteur ou non. Dans le cas des récits dictés, nous avons émis l'hypothèse que si la comparaison entre un récit dicté et un texte écrit par le scribe en son nom montrait des différences (autres que lexicales, ce qui nous a permis de comparer les récits avec des textes qui ne traitaient pas forcément d'esclavage), nous pouvions en déduire que la voix de l'esclave était présente. Une seule de ces mesures n'est pas suffisante pour tirer des conclusions mais si l'ensemble de ces mesures pointe dans la même direction, on peut supposer que le scribe a essayé de retranscrire les mots du narrateur fidèlement. Certains scribes ont pu transformer leur façon d'écrire pour donner plus d'authenticité au récit, en exagérant le vernaculaire, par exemple, mais hormis le récit de Peter Wheeler, aucun récit dicté ne comporte de vernaculaire et de nombreux scribes et éditeurs précisent dans l'introduction qu'ils ont corrigé la grammaire.

Souvent, les anciens esclaves dictaient leur récit car ils ne savaient pas écrire et on peut imaginer qu'ils étaient donc illettrés ou insuffisamment lettrés pour pouvoir écrire leur récit seuls. À l'inverse, ils dictaient souvent leur récit à des intellectuels, abolitionnistes reconnus et auteurs de nombreux ouvrages. Ainsi, un indicateur intéressant dans l'attribution d'auteur et qui pourrait être parlant ici est la richesse lexicale : le calcul le plus simple est de diviser le nombre de formes par le nombre d'occurrences<sup>82</sup> mais plus le corpus est vaste plus l'auteur se répète, ce calcul est donc possible uniquement si les textes comparés sont de même taille<sup>83</sup>. Un second calcul est la formule  $V/\sqrt[2]{n}$  (« V » étant le nombre total de formes et « n » le nombre d'occurrences) mais Jacques Savoy, spécialiste de linguistique computationnelle à l'Université

---

<sup>81</sup> Élodie Baril et Bénédicte Garnier, « Utilisation d'un Outil de Statistiques Textuelles IRaMuTeQ 0.7 alpha 2. Interface de R pour les Analyses Multidimensionnelles de Textes et Questionnaires » (avril 2015), [http://www.iramuteq.org/documentation/fichiers/Pas%20a%20Pas%20IRAMUTEQ\\_0.7alpha2.pdf](http://www.iramuteq.org/documentation/fichiers/Pas%20a%20Pas%20IRAMUTEQ_0.7alpha2.pdf) (consulté le 13/04/2022), 7.

<sup>82</sup> Pour rappel, les occurrences sont le nombre total de mots présents dans un texte, les formes sont les vocables différents. Par exemple, si l'article « the » est présent 200 fois dans un texte, nous compterons 200 occurrences et une seule forme. Le corpus étudié dans cette thèse se compose de 1 515 556 occurrences et 28 654 formes. En cas de lemmatisation (ce que nous avons utilisé pour la plupart de nos calculs), le logiciel compte toutes les variations d'un vocable (comme par exemple “play”, “plays”, “played”, “playing”) comme une seule forme.

<sup>83</sup> Formation IRaMuTeQ, Université Toulouse-Jean Jaurès, 20 novembre 2018.

de Neuchâtel, considère ce calcul instable<sup>84</sup>. Le logiciel IRaMuTeQ permet de calculer la distance de Labbé, qui indique si deux textes sont proches ou au contraire très différents du point de vue lexical (“[it] allows to assess to what extent two texts are close to or distant from the point of view of the lexicon that compose them”<sup>85</sup>). Cyril et Dominique Labbé posent deux conditions pour que ce calcul soit fiable et qu’il apporte des résultats parlants : les textes doivent être supérieurs à 1000 mots et l’échelle de dimension ne doit pas dépasser 1/10<sup>86</sup>.

Si on utilise cette distance de Labbé pour comparer tous les récits du corpus (figure 1), écrits et dictés ensemble, on constate que les récits dictés ne se démarquent pas de façon nette des autres récits mais on remarque également qu’ils ne sont pas pour autant semblables et que les associations ne se font pas en fonction de la nature du récit ni en fonction de la date ou du lieu de publication. Par exemple, le récit dicté par Venture Smith, publié en 1798 dans le Connecticut, est assez proche des deux récits écrits par Moses Roper, publiés respectivement en 1838 en Pennsylvanie et en 1848 en Angleterre, et de celui dicté par Nathaniel Turner, publié dans le Maryland en 1831. Cependant, deux groupes distincts se forment, tous les récits dictés (à l’exception de celui de Northup) se situant dans la partie supérieure. La distance de Labbé étant calculée sur l’ensemble des textes et pas seulement sur le vocabulaire employé, il est très difficile de trouver une explication à une telle répartition, étant donné la grande diversité des textes ainsi regroupés. La distance la plus grande entre deux textes est 0,41, ce qui ne représente pas une très grande différence (la distance maximale étant de 1) : c’est en effet la distance entre les récits de Louisa Picquet et de Solomon Northup, qui sont pourtant thématiquement assez éloignés. Ces deux récits se rejoignent donc sur d’autres critères textuels.

---

<sup>84</sup> Jacques Savoy, « Attribution d’auteur : une approche basée sur l’allocation latente de Dirichlet » <http://lexicometrica.univ-paris3.fr/jadt/jadt2012/Communications/Savoy,%20Jacques%20-%20Attribution%20d'auteur.pdf> (consulté le 16/11/2019), 898.

<sup>85</sup> Pierre Ratinaud, “The Brilliant Friend(s) of Elena Ferrante: A Lexicometrical Comparison between Elena Ferrante’s Books and 39 Contemporary Italian Writers” in Arjuna Tuzzi and Michele A. Cortelazzo. *Drawing Elena Ferrante’s Profile: Workshop Proceedings*, 7 September 2017 (Padova: Padova University Press, 2017), 100.

<sup>86</sup> C’est-à-dire qu’un texte doit contenir moins de dix fois plus de mots que le texte auquel on le compare. Cyril Labbé et Dominique Labbé, « La Distance intertextuelle ». *Corpus*, 2. 2004. <https://journals.openedition.org/corpus/31> (consulté le 6/12/2019), 6.



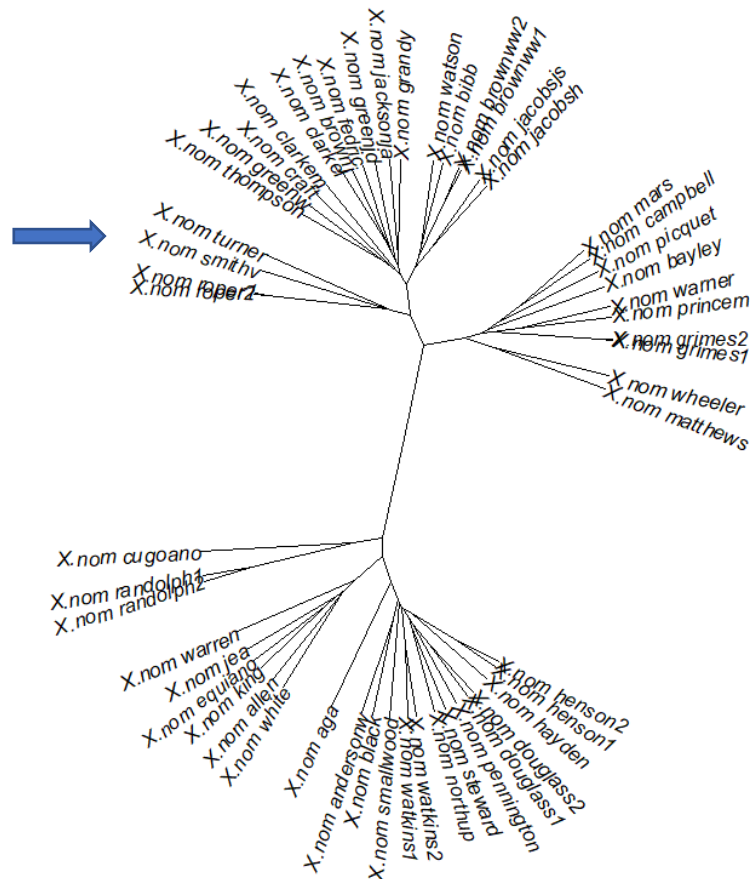


Figure 2 : distance de Labbé avec tous les récits du corpus effectuée par le logiciel IRaMuTeQ.

Si l'on compare le corpus des récits écrits et le corpus des récits dictés, on obtient une distance de 0.11, ce qui est assez proche<sup>87</sup>. Cela n'a rien d'étonnant étant donné que l'ensemble des récits traite d'esclavage, les thèmes abordés sont donc souvent similaires.

Si l'on rentre dans le détail des textes, trois mesures peuvent venir compléter les calculs sur la richesse lexicale : la taille des mots, les hapax legomena (mots présents une seule fois dans un texte) et les dislegomena (mots présents deux fois). Pour Patrick Juala, la longueur des mots, et plus précisément le nombre de mots de trois syllabes ou plus, est un indicateur car il révèle un certain niveau d'intelligence et/ou d'éducation<sup>88</sup>. Étant donné que nous comparons des récits d'esclaves illettrés et des écrits produits par des intellectuels, cette mesure semble pertinente car elle dénote le niveau d'éducation. De même, le nombre d'hapax legomena et de dislegomena est souvent considéré comme marqueur de richesse lexicale<sup>89</sup> :

<sup>87</sup> Plus le chiffre s'approche de 0, plus les textes comparés sont considérés comme proches et plus il s'approche de 1, plus ils sont éloignés.

<sup>88</sup> Patrick Juala, "Thesaurus-Based Semantic Similarity Judgments: A New Approach to Authorial Similarity?" in Tuzzi and Cortelazzo. *Drawing Elena Ferrante's Profile*, 51.

<sup>89</sup> Formation IRaMuTeQ, Université Toulouse-Jean Jaurès, 20 novembre 2018.

Another way of measuring vocabulary is to count how many words are used once in a text, how many are used twice, and so forth. The advantage of this method is that the measurement is independent of context and thus can be applied to works on completely different subjects, the information revealing something about the attitude of an author towards rare words and a diversified vocabulary<sup>90</sup>.

Jacques Savoy considère que les hapax legomena et dislegomena sont des outils adaptés à l'attribution d'auteur car ces mesures sont censées être constantes dans les écrits d'un même auteur mais différentes d'un auteur à un autre, mais il considère également que ces mesures sont instables, surtout pour des textes courts, sans toutefois expliquer pourquoi. Il nous semble que si elles sont considérées dans un ensemble de mesures et non seules, elles peuvent aider à indiquer une tendance qui confirme ou infirme l'hypothèse que les mots de l'esclave ont bien été retranscrits.

Enfin, l'utilisation des mots grammaticaux comme marqueurs d'un style d'écriture, défendue par Ying Zhao et Justin Zobel, est controversée parmi les chercheurs français mais acceptée par les chercheurs anglophones. Ils proposent d'étudier la présence de huit mots grammaticaux dans les textes : “for”, “be”, “in”, “of”, “the”, “a”, “and”, “that”<sup>91</sup> pour faire apparaître des similitudes entre des textes, ce qui indiquerait qu'ils sont du même auteur. Cyril et Dominique Labbé remettent en question cette idée et précisent que ce sont surtout des chercheurs travaillant sur la langue anglaise qui la mettent en avant, ce qui est évidemment le cas de notre corpus<sup>92</sup>. Il nous semble que cette mesure est intéressante car, si les auteurs choisissent le lexique avec soin, pour donner une impression d'authenticité ou pour se rapprocher de ce qu'ils croient être le style d'un esclave, l'utilisation des mots grammaticaux simples, quant à elle, se fait de façon inconsciente, sans véritable choix ou réflexion. Nous ne parlons pas ici du vernaculaire qui pouvait être inventé ou exagéré par les scribes. Là encore, l'étude des mots grammaticaux est d'autant plus intéressante quand on compare les paroles d'un esclave illettré et d'un intellectuel car les mots grammaticaux peuvent être les marqueurs de complexité syntaxique.

La textométrie est un outil récent utilisé principalement sur des textes modernes et déjà numérisés (tweets, programmes sur des sites internet...). Grâce à l'Université de Caroline du Nord et à leur site *Documenting the American South*, la plupart des récits d'esclaves ont été

---

<sup>90</sup> David I. Holmes, “The Analysis of Literary Style: A Review” in Philippe Thoiron, Dominique Labbé et Daniel Serant, dir., *Étude de la richesse et la structure lexicales* (Paris, Genève : Champion-Slatkine, 1988), 71.

<sup>91</sup> Ying Zhao and Justin Zobel, “Effective and Scalable Authorship Attribution Using Function Words” in G.G. Lee et al, eds. *AIRS*, 2005, LNCS 3689, [https://link.springer.com/chapter/10.1007/11562382\\_14](https://link.springer.com/chapter/10.1007/11562382_14) (consulté le 15/12/2019), 176.

<sup>92</sup> Labbé et Labbé, « La Distance intertextuelle », 10.

numérisés dans un format texte, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas juste été scannés sous forme de pages de livres anciens mais véritablement numérisés sous forme de documents qui sont donc modifiables et exploitables. Ce n'est pas le cas de tous les récits et des écrits des scribes auxquels les récits dictés ont été comparés. Pour utiliser IRaMuTeQ, il a donc fallu effectuer un travail conséquent de retranscription des textes et de préparation du corpus : en effet, un traitement automatisé d'un texte suppose une certaine homogénéité des signes présents dans le texte et une systématisation du codage pour que le logiciel reconnaisse les mots et les classe dans la catégorie adéquate. Par exemple, de nombreux narrateurs ne donnent que les initiales des personnes qu'ils évoquent et il faut donc transformer ces initiales d'une telle façon que le logiciel les identifie comme noms propres, les mots composés doivent aussi être marqués comme tels pour qu'il les considère comme un tout (le logiciel ne reconnaît pas les tirets hauts des mots composés, ni les apostrophes des formes verbales contractées). Les modifications suivantes ont été systématiquement opérées sur tous les textes : les initiales ont été liées entre elles ou accolées au suffixe "name" puis catégorisées dans les noms propres dans le dictionnaire du logiciel, les formes contractées ont été remises en formes pleines ("it's" est devenu "it is") pour les distinguer notamment du génitif ("the child's mother" est devenu "the child\_s mother"), les fautes de frappe ont été corrigées, les apostrophes indiquant l'élision d'une lettre ont été remplacées par des tirets bas pour que le logiciel associe les deux parties du mot pour n'en faire qu'un seul (par exemple, "mis'ries" est devenu "mis\_ries"). L'écueil à éviter était de transformer les textes de telle façon à ce qu'ils perdent leurs particularités ("mis'ries" ne pouvait pas être transformé en "miseries" par exemple car on perdait ainsi l'élision effectuée dans un poème). De plus, IRaMuTeQ a déjà plusieurs dictionnaires dans sa base de données mais le dictionnaire anglais était assez pauvre au départ car ce logiciel est surtout utilisé pour des corpus en français et il a donc fallu y ajouter des milliers de mots avec leur catégorie grammaticale.

La préparation de ces textes suppose également de faire des choix quant au paratexte et aux insertions d'autres textes à l'intérieur des narrations : en effet, les récits de vie sont rarement publiés seuls, ils sont généralement entourés d'introductions, de préfaces et d'annexes mais ils sont également émaillés de poèmes, annonces, lettres, articles de journaux etc... Nous avons choisi d'enlever tout le paratexte qui n'émanait pas directement de l'esclave lui-même mais nous avons choisi de garder les poèmes et autres textes insérés à l'intérieur de la narration, parce qu'il nous semble que ces insertions prennent une part dans la narration et qu'on peut supposer qu'elles pouvaient être le fruit d'une décision du narrateur. Nous avons cependant enlevé toutes les notes et autres commentaires du scribe ou de l'éditeur clairement identifiés comme tels dans

les récits<sup>93</sup>. En revanche, nous n'avons pas fait ce choix pour les textes des scribes à comparer avec les récits car ce qui nous intéressait dans ce corpus-là était bien les mots employés par le scribe et uniquement ceux-là et que la continuité de la narration importait moins. Comme tout choix, ceux-ci peuvent être contestables mais la textométrie n'a, à notre connaissance, jamais été utilisée sur les récits d'esclaves et nous avons donc opéré de manière empirique. Concernant l'attribution d'auteur, les insertions dans la narration de documents autres que la parole de l'esclave sont très marginales, l'incidence sur les résultats a donc certainement été minime. Une des limites est, bien sûr, les cas où le scribe était anonyme ou s'il n'a laissé aucun autre écrit auquel comparer le récit qu'il a retranscrit. C'est le cas, par exemple, des deux récits de Francis Fedric<sup>94</sup> et de la première version du récit de James Watkins<sup>95</sup>. Le scribe de ce dernier signe la préface de ses initiales « H.R. » (Watkins 1852, iii). Dans le cas du récit de Venture Smith<sup>96</sup>, le scribe a un nom, Elisha Niles, mais il n'a laissé aucun autre écrit identifié. Enfin, dans le cas du récit de John Brown<sup>97</sup>, le scribe, Louis Alexis Chamerozow, était connu et il a écrit un roman, *The Chronicles of the Bastille*<sup>98</sup>, mais le récit de Brown et ce roman sont beaucoup trop différents du point de vue de la forme et du contenu pour que la comparaison apporte des conclusions fiables. En effet, *The Chronicles of the Bastille* est constitué principalement de dialogues avec des phrases assez courtes et de très nombreux mots français et ce mélange des deux langues fausse notamment les résultats sur la distance entre les deux textes, qui sera nécessairement très grande, et la richesse lexicale (le même mot, en anglais et sa traduction en français compte pour deux formes différentes).

---

<sup>93</sup> Une limite à cette décision est le récit de Nathaniel Turner dans lequel le scribe, Thomas Gray, intervient à l'intérieur du récit mais sans forcément faire la différence entre ses commentaires et les propos de Turner. Nous avons cependant tenté une comparaison, voir annexe 9.

<sup>94</sup> Francis Fedric, *Life and Sufferings of Francis Fedric, While in Slavery, an Escaped Slave after 51 Years in Bondage. A True Tale, Founded on Facts, Shewing the Horrors of the Slave System*. Edited with an Introduction and Notes, by C.L. Innes (Baton Rouge: Louisiana State University Press, 2010. [1859]) et Francis Fedric, *Slave Life in Virginia and Kentucky; or, Fifty Years of Slavery in the Southern States of America* (London: Wertheim, Macintosh, and Hunt, 1863) <https://docsouth.unc.edu/neh/fedric/fedric.html> (consulté le 15/07/2019).

<sup>95</sup> James Watkins, *Narrative of the Life of James Watkins, Formerly a "Chattel" in Maryland, U. S.; Containing an Account of His Escape from Slavery, Together with an Appeal on Behalf of Three Millions of Such "Pieces of Property," Still Held Under the Standard of the Eagle* (Bolton, Eng.: Kenyon and Abbatt, 1852) <https://docsouth.unc.edu/neh/watkin52/watkin52.html> (consulté le 23/07/2019).

<sup>96</sup> Venture Smith, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa: But Resident above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. In *Unchained Voices: An Anthology of Black Authors in the English-speaking World of the Eighteenth Century*. Edited by Vincent Carretta, 369-387. Lexington: University of Kentucky Press, 1996. [1798].

<sup>97</sup> John Brown, *Slave Life in Georgia: A Narrative of the Life, Sufferings, and Escape of John Brown, a Fugitive Slave, Now in England* (London: [W. M. Watts], 1855) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/jbrown/jbrown.html> (consulté le 13/07/2019).

<sup>98</sup> Louis Alexis Chamerozow, *The Chronicles of the Bastille* (New York: Stanford and Delisser, 1859) <https://archive.org/details/chroniclesbasti00chamgoog> (consulté le 2/02/2020).

Cette comparaison à l'aide de la textométrie est particulièrement pertinente quand le scribe a laissé d'autres écrits mais aussi retranscrit deux récits différents, ce qui fournit plus d'indices quant à la propension du scribe à feindre la façon de parler d'un esclave<sup>99</sup>. C'est le cas de Susanna Moodie, née Strickland, qui a retranscrit les récits d'Ashton Warner et Mary Prince<sup>100</sup>. Joseph C. Lovejoy a également retranscrit les récits des frères Lewis et Milton Clarke<sup>101</sup> et il est probablement le scribe<sup>102</sup> du récit de James Matthews<sup>103</sup>. Dans les deux cas, les calculs d'attribution d'auteur tendent tous à montrer qu'il y a une différence entre les textes écrits par le scribe et les récits mais aussi entre les récits retranscrits par le même scribe. Ces conclusions semblent également accréditer l'idée que les outils d'attribution d'auteurs sont pertinents dans le cas des récits dictés. La comparaison entre, d'une part, le récit de Peter Wheeler, et *The Mountain Wild Flower*, écrit par son scribe Charles Lester et, d'autre part, *Narrative of the Life of Moses Grandy*, et un discours de George Thompson, son scribe, a donné des résultats intéressants<sup>104</sup>. En revanche, nous avons comparé *Twelve Years a Slave*, dicté par Solomon Northup, à plusieurs écrits de son scribe, David Wilson, et les résultats n'ont pas été aussi probants, sauf concernant l'emploi des mots de trois syllabes et plus et les mots grammaticaux<sup>105</sup>. Cette absence de résultats probants pourrait s'expliquer par le fait que

---

<sup>99</sup> Pour toutes les études mentionnées ici, nous donnons plus de détails dans l'annexe 9.

<sup>100</sup> Ashton Warner, *Negro Slavery Described by a Negro: Being the Narrative of Ashton Warner, a Native of St. Vincent's. With an Appendix Containing the Testimony of Four Christian Ministers, Recently Returned from the Colonies, on the System of Slavery as It Now Exists* (London: Samuel Maunder, 1831) <https://docsouth.unc.edu/neh/warner/warner.html> (consulté le 25/07/2019). Prince, *The History of Mary Prince*.

<sup>101</sup> Lewis and Milton Clarke, *Narratives of the Sufferings of Lewis and Milton Clarke, Sons of a Soldier of the Revolution, During a Captivity of More than Twenty Years Among the Slaveholders of Kentucky, One of the So-Called Christian States of North America* (Boston: Published by Bela Marsh, 1846) <https://docsouth.unc.edu/neh/clarkes/clarkes.html> (consulté le 25/07/2019).

<sup>102</sup> Susanna Ashton, "Re-collecting Jim: Discovering a Name and a Slave Narrative's Continuing Truth" <http://www.common-place-archives.org/vol-15/no-01/tales/#.XTIez3vgo2x> (consulté le 25/07/2019).

<sup>103</sup> James Matthews, *Recollections of Slavery by a Runaway Slave. The Emancipator*, August 23, September 13, September 20, October 11, October 18, 1838. <https://docsouth.unc.edu/neh/runaway/runaway.html> (consulté le 25/07/2019).

<sup>104</sup> Peter Wheeler, *Chains and Freedom: Or, The Life and Adventures of Peter Wheeler, a Colored Man Yet Living. A Slave in Chains, a Sailor on the Deep, and a Sinner at the Cross* (New York: published by E.S Arnold & co., 1839) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/lester/lester.html> (consulté le 22/07/2019). Charles Lester, *The Mountain Wild Flower; or Memoir of Mrs. Mary Ann Bise, a Lady Who Died at the Age of Twenty-Three, in the Valley of the Green River* (New York: E. French, 146 Nassau Street, 1838) <https://archive.org/details/mountainwildflo00lestgoog> (consulté le 3/09/3019). Moses Grandy, *Narrative of the Life of Moses Grandy, Late a Slave in the United States of America* (London: Gilpin, 1843) <https://docsouth.unc.edu/fpn/grandy/grandy.html> (consulté le 3/09/3019). George Thompson, *Speech of George Thompson, Esq., M.P., Delivered at the Anti-Slavery Meeting, Broadmead, Bristol, September 4<sup>th</sup>, 1851* (Bristol: Published at the Examiner's Office, Broad Street, 1851) [https://archive.org/details/speechofgeorgh00thom\\_5/page/n3/mode/2up](https://archive.org/details/speechofgeorgh00thom_5/page/n3/mode/2up) (consulté le 16/07/2019).

<sup>105</sup> Solomon Northup, *Twelve Years a Slave: Narrative of Solomon Northup, a Citizen of New-York, Kidnapped in Washington City in 1841, and Rescued in 1853* (Auburn [N.Y.]: Derby and Miller, 1853) <https://docsouth.unc.edu/fpn/northup/northup.html>. David Wilson, *The Life of Jane McCrea, with an Account of Burgoyne's Expedition in 1777* (New York: Baker, Godwin & Co., Printers, 1853)

Northup était lettré, contrairement à la grande majorité des narrateurs de récits dictés. De même, la comparaison entre les deux parties du récit de Nathaniel Turner<sup>106</sup> identifiées par Christopher Tomlins<sup>107</sup>, et la préface et la conclusion dans lesquelles le scribe Thomas R. Gray parle uniquement en son nom a donné des conclusions mitigées : on constate qu'il y a une nette différence entre la première partie et les passages dans lesquels Gray parle en son nom (la préface, la fin du récit) mais qu'elle est moins nette entre la première et la deuxième partie, ce qui tendrait à montrer que la deuxième partie est, en fait, un texte hybride, où les voix de Turner et de Gray se mêlent, mélange renforcé par le fait que Gray a consulté d'autres documents. Cela suggère également que la voix de Turner est bien présente, du moins dans la première partie. Enfin, nous avons comparé le premier récit de Josiah Henson<sup>108</sup> à un écrit de son scribe, Samuel Eliot<sup>109</sup>, et cette étude n'a pas apporté de résultats tranchés. Nous avons choisi de détailler deux études ci-après car elles servent de contrepoint l'une à l'autre et montrent comment les calculs d'attribution d'auteur permettent de tirer des conclusions.

### 2.3 Exemple détaillé d'étude : les récits de Louisa Picquet et Boyereau Brinch<sup>110</sup>

Ces deux récits, dont les narrateurs sont Louisa Picquet et Boyereau Brinch, sont présentés ensemble car ils comportent des similitudes : le scribe est omniprésent, sous la forme de questions, de commentaires et de chapitres entiers et il n'y a pas de vernaculaire mais les deux scribes affirment avoir retranscrit les mots de l'ancien esclave *verbatim*. Le récit de Boyereau Brinch a été publié en 1810 par Benjamin Prentiss, Esq., religieux et lettré. Prentiss annonce dans la préface que le but de la publication du récit est de participer à l'abolition de l'esclavage ou du moins de faire en sorte que les esclaves soient mieux traités<sup>111</sup>. Il consacre une grande partie de l'ouvrage à une description de l'Afrique et à la vie de Brinch sur ce continent avant qu'il ne soit enlevé et emmené aux États-Unis. Le récit de Louisa Picquet,

---

<https://archive.org/details/lifeofjanemccrea01wils> et *Henrietta Robinson* (New York and Auburn: Miller, Orton & Mulligan, 1855) <https://archive.org/details/henriettarobinson00wilsuoft> (consultés le 3/09/3019).

<sup>106</sup> Nat Turner, *The Confessions of Nat Turner, the Leader of the Late Insurrection in Southampton, Va.* (Baltimore: T. R. Gray, 1831) <https://docsouth.unc.edu/neh/turner/turner.html> (consulté le 3/09/3019).

<sup>107</sup> Christopher Tomlins, *In the Matter of Nat Turner. A Speculative History* (Princeton and Oxford: Princeton University Press, 2020), 43.

<sup>108</sup> Josiah Henson, *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave, Now an Inhabitant of Canada, as Narrated by Himself*. In *African American Slave Narratives: An Anthology. Volume 2*. Edited by Sterling Lecater Bland Jr., 501-540. Westport: Greenwood Press, 2001. [1849].

<sup>109</sup> Samuel A. Eliot, *A Sketch of the History of Harvard College, and its Present State* (Boston: Charles C. Little and James Brown, 1848) <https://archive.org/details/asketchhistoryh00eliogooog> (consulté le 14/06/2022).

<sup>110</sup> Louisa Picquet, *Louisa Picquet, the Octoroon: or Inside Views of Southern Domestic Life*, by H. Mattison, *Pastor of Union Chapel, New York*. In Henry Louis Gates, Jr., *Collected Black Women's Narratives*. The Schomburg Library of Nineteenth-Century Black Women Writers (New York and Oxford: Oxford University Press, 1988. [1861]). Brinch and Prentiss, *The Blind African Slave*.

<sup>111</sup> Brinch and Prentiss, *The Blind African Slave*, 7.

retranscrit sous forme d'un dialogue par son scribe, Hiram Mattison, pasteur à New York, est publié en 1861. Picquet souhaitait récolter des fonds pour racheter sa mère mais sa blancheur éveillait les soupçons et elle a donc décidé, à contrecœur, de raconter son histoire pour faire taire les accusations d'imposture<sup>112</sup>. Mattison, quant à lui, souhaitait se servir de l'histoire de la narratrice pour illustrer la dissolution des mœurs dans le Sud, où les familles étaient brisées par l'adultère et la fornication. Ses questions sont donc surtout centrées sur les relations de Picquet avec ses différents maîtres, ses deux maris et les relations d'autres femmes esclaves avec des hommes blancs. Cependant les deux se présentent comme auteurs ("the writer") et non comme scribes, ce qui sous-entend qu'ils ont pris une part active dans l'écriture du récit et qu'ils ne se sont pas contentés de retranscrire les mots, même s'ils s'en défendent. En effet, les autres scribes ne se présentent pas sous quelque forme que ce soit, et, ainsi, "writer" peut signifier simplement celui qui a retranscrit, littéralement écrit le récit, mais également montrer une empreinte plus grande sur le récit que les autres scribes. Hiram Mattison signe également la préface par le titre encore plus significatif de "author"<sup>113</sup>. De façon assez convenue dans les récits dictés, Hiram Mattison, le scribe de Picquet, termine sa préface par ces mots : "The story of her wrongs and sorrows will be recited, to a large extent, in her own language, as taken from her lips by the writer" (Picquet, 6). D'une façon toute aussi convenue, Benjamin Prentiss s'excuse du style du récit et de ses répétitions dans une partie appelée "appology [sic]", paragraphe qui est lui-même truffé de fautes :

THE writer of the foregoing memoirs, deemes [sic] it his duty to Appoligize [sic] to those who read them, for many apparant [sic] repetition in the narrative which were unavoidable, as the narrator not speaking plain English, it was extremely difficult to get a regular chain of his ideas; also in relating, he would frequently recollect circumstances, which he had omitted in their proper places)<sup>114</sup>.

À la lecture du récit de Picquet, on note d'emblée une différence de style évidente entre les deux « voix » (des phrases plus courtes notamment pour Picquet) et Mattison écrit parfois ce qu'elle dit et corrige entre crochets (par exemple, "Then I wrote a letter [got one written]", (Picquet, 30). Il nous semblait donc, à première vue, que ce récit avait sa place dans notre corpus, même si nous devions garder à l'esprit que Mattison oriente très fortement le récit vers les thèmes qui l'intéressent, notamment les relations hors-mariage et le métissage.

---

<sup>112</sup> William L. Andrews, *Slavery and Class in the American South: A Generation of Slave Narrative Testimony, 1840-1865* (Oxford and New York: Oxford University Press, 2019), format Kindle.

<sup>113</sup> Brinch and Prentiss, *The Blind African Slave*, 9.

<sup>114</sup> Brinch and Prentiss, *The Blind African Slave*, 203.

Nous avons comparé les mots attribués à Louisa Picquet avec ceux de Hiram Mattison dans le récit, ainsi qu’avec un autre texte de Mattison, *The Immortality of the Soul*<sup>115</sup>. Les trois textes sont de longueur à peu près équivalente<sup>116</sup>.

	Picquet	Mattison	Écrit Mattison
Occurrences	9089	7867	10 456
Formes	869	1513	1633
Hapax	353 : 3.88% des occurrences, 40.62% des formes	730 : <b>9.27%</b> des occurrences, <b>48.24%</b> des formes	753 : 7.02% des occurrences, 46.11% des formes
Dislegomena	127 sur 869 : 14.61%	211 sur 1513 : 13.94%	229 sur 1633 : 14.02%
3 syllabes	83 sur 869 : 9.55%	301 sur 1513 : 19.89%	sur 1633 : <b>23.73%</b>
$V/\sqrt[2]{n}$	11.63	17.05	<b>19.35</b>
V/n	9.11%	<b>19.23%</b>	15.96%

On constate des différences notables entre les trois textes, notamment pour ce qui concerne les hapax legomena et les mots de trois syllabes, critères qui sont généralement considérés comme des indicateurs de richesse lexicale. Dans les deux cas, les pourcentages dans les paroles de Picquet sont largement en-deçà de ceux que l’on trouve dans les deux textes de Mattison. C’est le cas également si l’on divise le nombre de formes par le nombre d’occurrences, ou si on applique la formule  $V/\sqrt[2]{n}$  : les paroles de Mattison dans le récit de Picquet et son *Immortality of the soul* sont proches tandis que les paroles de Picquet montrent un résultat beaucoup plus faible. Le seul résultat supérieur dans le texte de Picquet est le nombre de dislegomena mais la différence est très ténue entre les paroles de Picquet et celles de Mattison et cette légère supériorité pourrait s’expliquer par la grande différence dans le nombre d’hapax, qui montre une très grande variété de vocabulaire dans les écrits de Mattison. On remarque également que chaque calcul n’est pas très différent entre les deux textes de Mattison, ce qui tendrait, là encore, à prouver que l’attribution d’auteur est un indicateur fiable.

IRaMuTeQ permet d’analyser les thèmes des textes grâce à la méthode Reinert : “The objective is to group the text segments into sets called ‘clusters’ on a criterion of lexical co-occurrence. In other words, the analysis produces sets of segments that tend to contain the same words and therefore to refer to the same topic”<sup>117</sup>.

<sup>115</sup> Hiram Mattison, *The Immortality of the Soul Considered in the Light of the Holy Scriptures, the Testimony of Reason and Nature, and the Various Phenomena of Life and Death*. Third Edition (Philadelphia: Perkinpine & Higgins, No. 56 North Fourth Street, 1867) <https://archive.org/details/immortalitysoul00mattgoog> (consulté le 3/02/2020).

<sup>116</sup> Le corpus a été lemmatisé et les calculs ont été effectués sans les noms propres, les nombres et les onomatopées.

<sup>117</sup> Ratinaud, “The Brilliant Friend(s)”, 107.



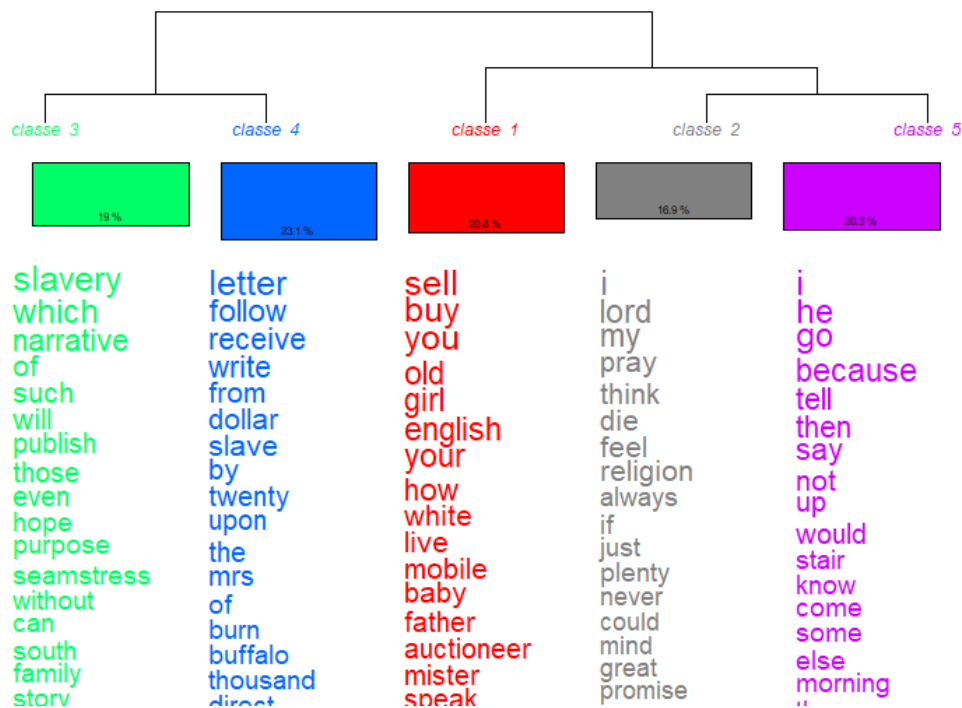


Figure 3 : classification de Reinert pour le récit de Louisa Picquet et l'ouvrage de Hiram Mattison

La classe la plus importante est la classe 4 (23.1%), qui semble traiter des démarches que Picquet et Mattison entreprennent pour collecter de l'argent pour acheter la liberté de la mère de Picquet ("letter", "write", "dollar"...). Ensuite viennent les classes 1 (20.5%) et 5 (20.3%) : la classe 1 traite de l'expérience d'esclave de Picquet ("sell", "buy", "white"... ) et la classe 5 a trait à l'histoire personnelle et les marqueurs d'un récit (les pronoms personnels, des verbes introducteurs de discours...). La classe 3 (19%) est assez proche de la classe 4, l'objet de la publication du récit. Enfin, la classe 2 (16.9%) semble traiter de religion et de notions plus abstraites. IRaMuTeQ calcule également la répartition de ces champs lexicaux dans les deux textes.

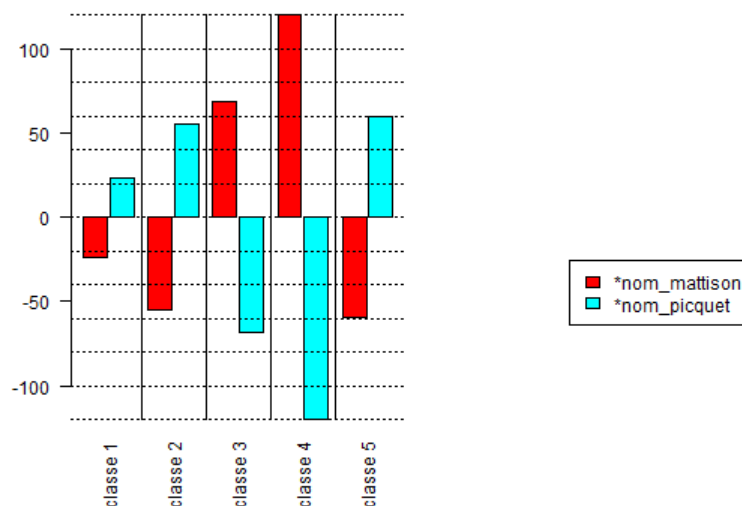


Figure 4 : répartition des champs lexicaux par texte (Picquet et Mattison).

On constate une nette différence entre les deux voix, ce qui peut paraître surprenant puisqu'il s'agit d'un dialogue et on pourrait donc penser qu'ils évoquent les mêmes thèmes, d'autant plus que Picquet répond aux questions de Mattison. Picquet est surtout présente dans les classes 1, 2 et 5 tandis que Mattison l'est dans les classes 3 et 4 (il s'approprie clairement le récit et en est à l'origine).

En regardant le lexique utilisé par l'un et l'autre plus en détail, toujours en ne comparant que les deux parties du récit, nous nous sommes intéressées aux mots qui étaient présents dans une des parties mais pas dans l'autre.

	*nom_mattison	*nom_picquet
forget	0	11
my	0	83
night	0	24
myself	0	10
why	0	11
because	0	14

	*nom_mattison	*nom_picquet
negro	10	0
thus	10	0
burn	11	0
conference	12	0
amount	13	0
receive	13	0
upon	18	0

On ne note pas de différences notables dans le type de lexique présent ou absent, il n'y a pas davantage de mots de trois syllabes chez Mattison ou au contraire de mots très simples chez Picquet. Celle-ci parle beaucoup d'elle-même (on voit "my" et "myself" assez présents chez Picquet alors qu'ils sont absents chez Mattison, ce qui n'a rien de surprenant puisqu'il s'agit bien de la vie de Picquet dans ce récit).

Pour chaque forme présente dans les deux textes réunis, IRaMuTeQ calcule quelles formes sont sur-représentées ou au contraire sous-représentées dans l'un ou l'autre texte<sup>118</sup>.

<sup>118</sup> On considère que le résultat est significatif s'il est supérieur à +5 pour les mots sur-représentés et inférieur à -5 pour les mots sous-représentés.

	X.nom_mattison	X.nom_picquet
the	30,332	-30,332
of	29,8325	-29,8325
picquet	15,7111	-15,7111
dollar	10,8885	-10,8885
as	9,5009	-9,5009
mrs	8,5763	-8,5763
slave	8,3893	-8,3893
this	8,275	-8,275
by	8,2665	-8,2665
which	8,0122	-8,0122
in	7,1585	-7,1585
upon	6,8473	-6,8473
who	6,6207	-6,6207
a	6,5841	-6,5841
you	6,1634	-6,1634
from	6,0012	-6,0012
your	5,3417	-5,3417

Dans les mots sur-représentés chez Mattison, on constate que dans treize cas sur dix-sept, il s'agit de mots outils, ce qui tendrait à démontrer une complexité plus importante dans son discours par rapport à celui de Picquet. C'est également lui qui parle le plus d'argent et qui utilise le mot "slave".

	X.nom_mattison	X.nom_picquet
i	-133,1879	133,1879
he	-30,9314	30,9314
my	-19,5181	19,5181
then	-11,7961	11,7961
tell	-9,7475	9,7475
think	-8,258	8,258
would	-8,0063	8,0063
get	-7,4666	7,4666
go	-6,6779	6,6779
want	-5,9003	5,9003
night	-5,6275	5,6275
up	-5,4158	5,4158
yes	-5,023	5,023

Si l'on regarde les mots surreprésentés dans le discours de Picquet, on constate que trois sur treize font référence à des personnes et deux sont des verbes introducteurs de discours car

elle rapporte des dialogues. Tous les mots de cette liste sont simples et ne marquent pas de complexité, que ce soit dans le lexique ou dans les notions auxquelles ils font référence.

Enfin, si nous regardons les huit mots outils que Zhao et Zobel considèrent comme marqueurs importants dans l'attribution d'auteur<sup>119</sup>, nous constatons que dans cinq cas sur les huit, la différence entre les deux discours est significative, ce qui tendrait à démontrer que les deux parties du récit ne sont pas du même auteur, et, ainsi, que nous entendons bien la voix de Picquet.

	X.nom_mattison	X.nom_picquet
for	0,5463	-0,5463
in	<b>7,1585</b>	-7,1585
be	<b>4,0598</b>	-4,0598
of	<b>29,8325</b>	-29,8325
that	-3,353	3,353
the	<b>30,332</b>	-30,332
a	<b>6,5841</b>	-6,5841
and	0,8893	-0,8893

Enfin, nous avons comparé les deux parties du récit de Picquet avec un écrit de Mattison, *The Immortality of the Soul*, une sorte de traité philosophique plus que religieux sur l'âme. Il s'agit donc d'un texte très érudit et métaphysique. Nous avons tout d'abord regardé quels mots étaient surreprésentés dans l'écrit de Mattison (appelé « Mattison2 » ici) par rapport aux deux autres.

	X.nom_mattison1	X.nom_mattison2	X.nom_picquet
spirit	<b>-12,1077</b>	44,1592	<b>-21,743</b>
the	1,7952	42,6758	<b>-63,0799</b>
body	<b>-11,7162</b>	39,3821	<b>-17,8487</b>
soul	<b>-11,4124</b>	37,5981	<b>-16,9948</b>
of	1,9202	35,7951	<b>-58,179</b>
god	<b>-6,1306</b>	25,6036	<b>-13,6831</b>
man	-3,8372	14,619	<b>-6,7008</b>
which	-0,4405	14,4719	<b>-18,2291</b>
material	-4,2707	13,7342	<b>-6,1698</b>
nature	-3,995	12,8471	<b>-5,7714</b>
dust	-3,995	12,8471	<b>-5,7714</b>
create	-2,7979	10,6983	<b>-5,5722</b>
form	-3,3057	10,6299	-4,7756
into	-2,1274	10,625	<b>-6,5776</b>

<sup>119</sup> Zhao and Zobel, "Effective and Scalable Authorship Attribution".

substance	-3,1679	10,1866	-4,5765
we	-0,5824	9,8455	<b>-9,306</b>
human	-2,3073	8,9904	-4,7756
property	-2,9218	8,5085	-3,5802
can	-0,6786	8,4782	<b>-8,4077</b>
or	-0,5777	8,0173	<b>-7,4037</b>
matter	-0,6939	7,7808	<b>-7,9631</b>
may	-0,4655	7,5937	<b>-8,6687</b>
distinct	-2,3411	7,5274	-3,3821
flesh	-1,516	7,2629	-4,5765
scripture	-2,2034	7,0844	-3,183
doctrine	-2,2034	7,0844	-3,183
creation	-2,2034	7,0844	-3,183
its	-1,0556	7,0549	<b>-5,5722</b>
angel	-2,0656	6,6413	-2,984
existence	-2,0656	6,6413	-2,984
adam	-2,0656	6,6413	-2,984
unto	-2,0656	6,6413	-2,984
shall	-0,8842	6,6345	<b>-5,3246</b>
as	1,8851	6,4957	<b>-14,3553</b>
be	0,5397	6,1139	<b>-7,6281</b>
from	0,9376	5,9527	<b>-10,2867</b>
nor	-2,4291	5,9289	-2,2193
passage	-1,7901	5,7554	-2,586
thou	-1,7901	5,7554	-2,586
quality	-2,2034	5,6164	-2,1701
life	-0,4208	5,398	<b>-5,6304</b>
sin	-2,8923	5,3901	-1,6397
spiritual	-1,6523	5,3124	-2,387
essence	-1,6523	5,3124	-2,387

On constate tout d'abord qu'il y en a beaucoup (44) et que dans 24 cas, ils sont sous-représentés chez Picquet, contre quatre seulement dans la partie du récit attribuée à Mattison. Il y a six mots de trois syllabes et neuf mots outils (sans compter les pronoms personnels et les auxiliaires qui apportent du sens au discours). Dans l'ensemble, ces mots font référence à des notions plus complexes que celles que nous avons vues plus haut dans les deux discours présents dans le récit.

Enfin, si on s'intéresse plus précisément aux seuls mots outils, on constate une nette différence entre le discours de Picquet et l'écrit de Mattison.

	X.nom_mattison1	X.nom_mattison2	X.nom_picquet
for	0,4267	0,2988	-0,4362

in	3,8685	1,0118	<b>-6,2669</b>
be	0,5397	<b>6,1139</b>	<b>-7,6281</b>
be	0,5397	<b>6,1139</b>	<b>-7,6281</b>
that	<b>-5,1025</b>	2,1861	0,9968
the	1,7952	<b>42,6758</b>	<b>-63,0799</b>
a	4,0461	0,6065	<b>-5,1522</b>
and	-0,296	1,0916	-1,0728

Que le discours de Mattison dans le récit soit moins complexe que son écrit et moins différent que le discours de Picquet peut s'expliquer par le fait qu'il parlait plus simplement à l'ancienne esclave qu'il ne l'a fait dans un écrit qui était certainement destiné à un public érudit. Cependant, la différence est, une fois encore, nette entre les paroles de Picquet et celles de Mattison.

Au vu de tous ces éléments, il nous semble que l'on entend bien la voix de Picquet dans ce récit et nous avons donc décidé de l'inclure dans notre corpus de récits dictés. Comme nous l'avons dit plus haut, il ne faut pas perdre de vue le fait que Mattison oriente fortement le récit par ses questions et que l'on voit bien qu'il conduit constamment Picquet vers les thèmes qui l'intéressent mais cette influence ne nous semble pas être une raison suffisante pour l'exclure. En effet, nous savons que beaucoup de narrateurs, que ce soit pour les récits écrits ou pour les récits dictés, ont subi l'influence des abolitionnistes, qui leur demandaient d'insister sur tel ou tel aspect, ou d'omettre un incident qui ne leur paraissait pas probant ou utile pour la cause abolitionniste. La seule différence est que, dans le cas de Picquet et Mattison, cette influence est visible et peut donc être plus facilement prise en compte. Bien entendu, la possibilité que Mattison ait, de façon consciente, transformé les paroles de Picquet pour qu'elles soient en adéquation avec ce qu'il pensait être la façon de parler d'une esclave ne peut pas être totalement exclue. D'un autre côté, le style de Picquet est globalement correct, quoi que simple, et il serait difficile pour Mattison de maintenir ce jeu stylistique sur le long terme. Sur ce sujet, le récit de Boyereau Brinch sert de point intéressant de comparaison.

En effet, le récit de Brinch est plus problématique car le style n'apparaît pas si différent entre les deux « voix ». Les deux se confondent même parfois car Prentiss utilise la première personne du singulier pour parler en son nom, dans la préface notamment, puis au début du chapitre 3, il utilise la première personne du singulier pour « faire parler » Brinch (“for here the writer takes the language of the narrator”<sup>120</sup>). Le lecteur est très vite intrigué par le supposé

---

<sup>120</sup> Brinch and Prentiss, *The Blind African Slave*, 53.

style de Brinch, quand il parle de sa famille notamment : nous avons déjà cité la façon dont il décrit sa famille plus haut, nous pouvons également nous interroger sur la façon dont il décrit le petit-déjeuner : “After the usual ceremonies of invocation, homage and adoration, the whole family sat down to breakfast, a frugal repast of milk and fruit, with hearts alive to filial and fraternal affection. Reciprocal pleasure crowned the board with the purest domestic delight”<sup>121</sup>. Le récit de Brinch semble plus proche d’une biographie que d’un récit véritablement dicté.

	Brinch	Prentiss
Occurrences <sup>122</sup>	23928	7159
Formes	3037	1613
Hapax	1190 : 4.97% des occurrences, 39.11% des formes	805 : <b>11.24%</b> des occurrences, <b>49.9%</b> des formes
Dislegomena	526 sur 3037 : 17.31%	266 sur 1613 : 16.49%
3 syllabes	698 sur 3037 : 22.98%	388 sur 1613 : 24.05%
$V/\sqrt[3]{n}$	19.63	19.06
V/n	12.69%	<b>22.53%</b>

On remarque d’emblée que les chiffres sont assez proches, hormis le nombre d’hapax legomena et le nombre de formes divisé par le nombre d’occurrences, ce qui tendrait à indiquer que les deux textes ne sont pas très différents. Cependant, pour que le nombre de formes divisé par le nombre d’occurrences soit notable, il faut que les deux textes soient de longueur équivalente, ce qui n’est pas le cas ici. La partie attribuée à Prentiss compte davantage de mots de trois syllabes mais la différence n’est pas très significative, ce qui confirme notre première impression que le style que Prentiss attribue à Brinch n’est pas le sien.

Avec la classification de Reinert, IRaMuTeQ distingue six classes.

<sup>121</sup> Brinch and Prentiss, *The Blind African Slave*, 52.

<sup>122</sup> Comme pour le récit de Louisa Picquet, le corpus a été lemmatisé et les calculs ont été effectués sans les noms propres, les nombres et les onomatopées.

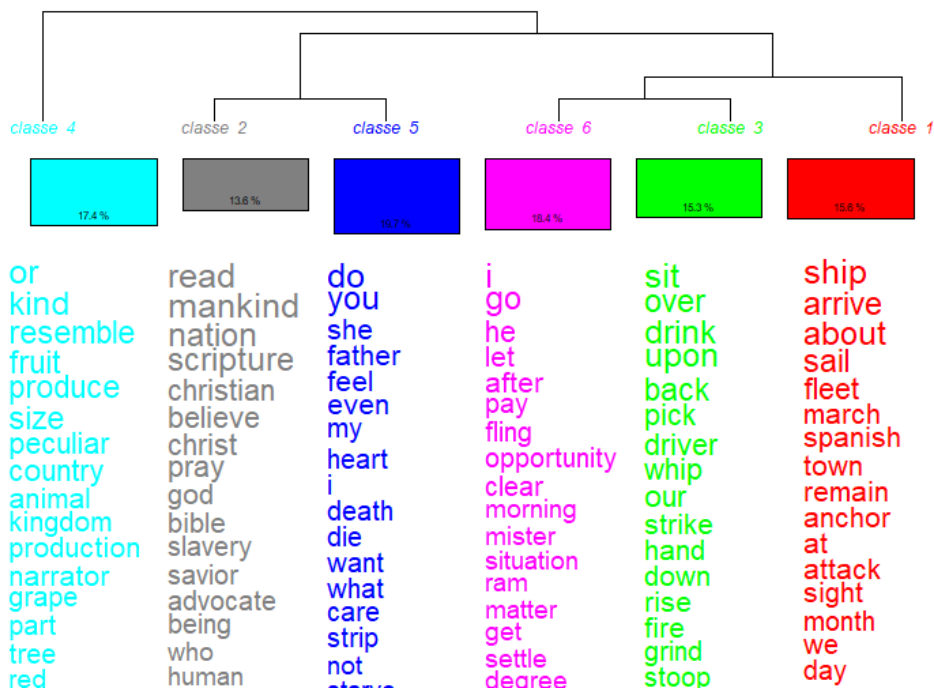


Figure 5 : classification de Reinert des paroles attribuées à Boyereau Brinch et à Benjamin Prentiss.

Les deux classes les plus importantes, la 5 (19.7%) et la 6 (18.4%), semblent renvoyer à la narration (les pronoms, “do” et “not”) et à la vie en général (verbes d’action, “opportunity”, “morning”) mais ne renferment pas de champs lexicaux particuliers, contrairement aux quatre autres classes qui sont homogènes : la classe 4 (17.4%) parle de l’Afrique, ses us et coutumes et son économie, la classe 1 (15.5%) parle de navigation, la classe 3 (15.3%) évoque plutôt l’esclavage et enfin la classe 2 (13.6%) parle de religion.

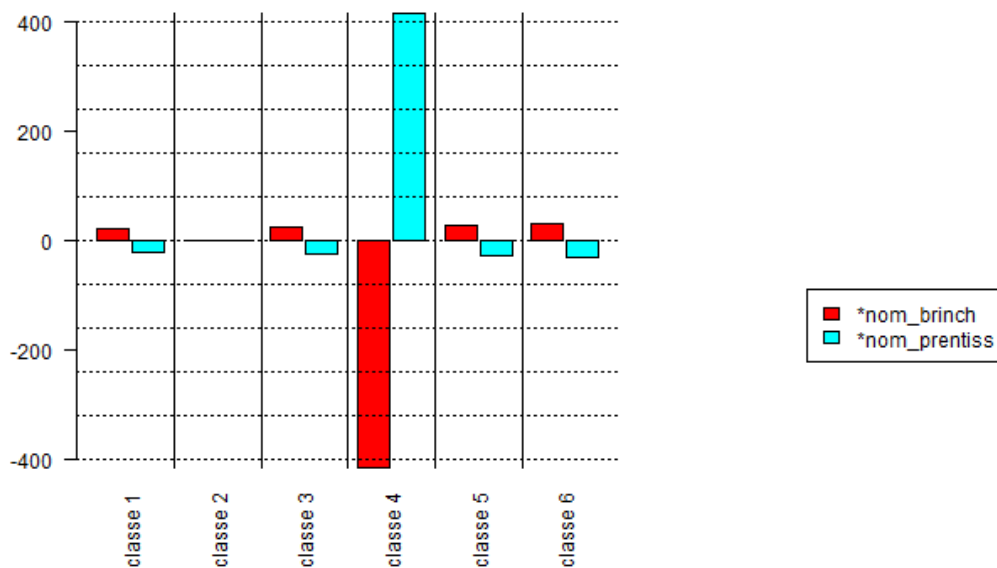


Figure 6 : répartition des champs lexicaux par voix dans le texte (Brinch et Prentiss)



Contrairement au récit de Picquet, il y a très peu de différences notables entre les deux parties du récit. La seule différence est la classe 4 : en effet, Prentiss consacre les deux premiers chapitres à une leçon de géographie avec une longue description de la faune et de la flore ainsi que des coutumes du pays d'où vient Brinch. La vie de Brinch ne semble être qu'un prétexte à une découverte de l'Afrique.

Suivant la même démarche que pour Picquet et Mattison, les mots présents dans un discours et non dans l'autre ont été considérés en premier.

	*nom_brinch	*nom_prentiss
size	0	16
america	0	10
narrator	0	17
barbary	0	11

	*nom_brinch	*nom_prentiss
lay	10	0
fight	10	0
lord	10	0
consequence	10	0
awake	10	0
spring	10	0
scene	10	0
whether	10	0
seven	11	0
accordingly	11	0
starve	11	0
eye	11	0
hundred	11	0
nothing	11	0
sight	11	0
ourselves	11	0
craw	11	0
o	11	0
walk	11	0
delight	12	0
open	12	0
march	12	0
drink	12	0
understand	12	0
board	13	0
church	13	0
cut	13	0
immediately	13	0

sleep	14	0
arrive	14	0
pray	14	0
teach	14	0
pay	15	0
let	15	0
god	16	0
morning	16	0
die	17	0
goram	18	0
even	19	0
myself	20	0
night	22	0
cry	22	0
fire	23	0
wife	24	0
force	25	0
death	25	0
woman	27	0
boy	29	0
your	36	0
you	88	0
she	201	0

Ce qui frappe tout d’abord est le peu de mots présents dans le discours de Prentiss mais absents chez Brinch, ce qui pourrait s’expliquer par le fait que le corpus de Brinch est plus de trois fois plus long que celui de Prentiss. Cependant, la très grande disproportion entre ces quatre mots absents dans les paroles de Brinch et les 51 mots absents des paroles de Prentiss peut paraître surprenante. Même si le lexique est simple, cette disproportion semble indiquer une variété plus importante dans les paroles de Brinch.

Les mots sur-représentés chez l’un et chez l’autre offrent un contrepoint intéressant car la tendance s’inverse :

	X.nom_brinch	X.nom_prentiss
i	96,8814	-96,8814
my	33,2659	-33,2659
she	22,0328	-22,0328
you	9,6198	-9,6198
we	8,0745	-8,0745
he	7,7074	-7,7074
go	7,0867	-7,0867
to	5,6085	-5,6085

down	5,6028	-5,6028
for	5,0495	-5,0495

	X.nom_brinch	X.nom_prentiss
or	-33,4415	33,4415
of	-24,1577	24,1577
the	-15,3092	15,3092
kingdom	-11,2145	11,2145
narrator	-11,1168	11,1168
kind	-11,1068	11,1068
resemble	-10,9227	10,9227
produce	-10,9227	10,9227
size	-10,4624	10,4624
tree	-10,0423	10,0423
country	-9,2248	9,2248
peculiar	-8,9542	8,9542
state	-8,8818	8,8818
animal	-7,4534	7,4534
barbary	-7,1911	7,1911
call	-7,176	7,176
fruit	-6,6607	6,6607
america	-6,5371	6,5371
part	-6,4028	6,4028
be	-6,0785	6,0785
account	-6,0181	6,0181
river	-5,6724	5,6724
bow_woo	-5,5224	5,5224
frequently	-5,5224	5,5224
in	-5,3249	5,3249
its	-5,206	5,206

Il y a, en effet, plus de mots sur-représentés chez Prentiss (vingt-six) que chez Brinch (dix) alors que le discours de ce dernier est beaucoup plus long. Dans ces quatre tableaux, on note qu'il n'y a pas un type de mots qui ressort particulièrement, par exemple une prépondérance de mots de trois syllabes chez l'un ou de mots outils chez l'autre. L'ensemble est assez homogène, ce qui va également dans le sens d'un même véritable auteur pour les deux textes.

Enfin, si l'on regarde les huit mots proposés par Zhao et Zobel comme signature d'un même auteur, on constate une différence significative pour cinq mots sur les huit mais au contraire de Picquet et Mattison, quatre sont sur-représentés chez Prentiss et un chez Brinch.:

	X.nom_brinch	X.nom_prentiss
for	<b>5,0495</b>	-5,0495
in	-5,3249	<b>5,3249</b>
be	-6,0785	<b>6,0785</b>
of	-24,1577	<b>24,1577</b>
the	-15,3092	<b>15,3092</b>
a	-0,8774	0,8774
and	-0,9116	0,9116
that	0,3736	-0,3736

Si l'on place le récit de Brinch en miroir de celui de Picquet, la similitude entre les deux parties du récit de Brinch est nette et la plupart des calculs va dans le sens d'une proximité importante entre les deux récits. Ainsi, le récit de Brinch valide, par contraste, les calculs faits sur les récits du corpus qui montrent tous une différence entre les paroles attribuées à l'esclave et les écrits du scribe. Ces études textométriques apportent donc un argument de plus pour inclure les récits dictés dans le corpus, même si elles n'ont pas valeur de preuves absolues. La définition et les critères d'inclusion étant posés de manière claire, nous avons pu élaborer notre corpus de récits d'esclaves antiesclavagistes qui va faire l'objet d'une présentation détaillée.



### Chapitre 3 : Présentation des récits du corpus

Trouver des caractéristiques communes à tous les récits pour délimiter un corpus ne signifie pas pour autant considérer tous les récits sur le même plan et ne pas tenir compte de la singularité de chacun. En effet, tous les récits de notre corpus ont des traits et un fil conducteur communs, mais ils ont également leur originalité et leurs particularités. Il est indéniable que les récits d'esclaves antiesclavagistes ont évolué au fil du temps et qu'ils ont été influencés par la montée en puissance du mouvement abolitionniste, mais force est de constater, en étudiant ces récits, que les narrateurs ne se sont pas contentés de suivre les tendances que les abolitionnistes leur imposaient et que l'on retrouve des points communs entre eux, quels que soient l'époque, le lieu de publication ou le type de récit. Ainsi, des récits longtemps négligés par la critique et les historiens parce qu'ils ne correspondaient pas au « canon »<sup>1</sup> du genre ont toute leur place dans ce genre si l'on change la clé de lecture. Les récits se ressemblent de plus en plus à partir des années 1830-1840 mais les récits publiés avant 1829 sont autant de pierres à l'édifice « récits d'esclaves antiesclavagistes » qui apportent, chacun à leur manière, des éléments qui seront repris par la suite.

Pour établir notre corpus, nous avons utilisé la définition et la liste des critères évoqués au chapitre précédent et nous avons répertorié les différents avis des historiens et critiques littéraires. Les 46 narrateurs qui restent sont ceux dont les récits n'ont été mis en doute par aucun chercheur et qui ont été explicitement présentés comme authentiques par au moins deux chercheurs<sup>2</sup>. Ce choix peut paraître arbitraire mais nous sommes confrontées à deux problèmes lorsque nous étudions les récits d'esclaves : un manque d'information sur les récits et leurs narrateurs car ceux-ci ont, souvent, laissé peu de traces dans les archives et le fait que de nombreux chercheurs se cantonnent aux auteurs les plus connus en négligeant les autres. Il est très difficile d'authentifier certains récits ou d'être totalement sûrs et il faut prendre certaines affirmations des critiques et des historiens avec précaution, d'autant plus que les preuves d'authenticité ne sont pas nécessairement données, ce qui rend la vérification complexe.

---

<sup>1</sup> Par canon, nous entendons ici l'ensemble des caractéristiques fréquemment citées par les critiques et qui concernent les récits les plus connus : le début du récit avec le lieu de naissance, les atrocités commises sur les esclaves, la fuite, l'apprentissage de la lecture dans le cas des récits écrits, etc.

<sup>2</sup> Nous ne les détaillerons pas ici pour ne pas alourdir le chapitre mais tous les détails sont dans les annexes 3 et 4.

### 3.1 Les précurseurs

Tous les critiques s'accordent sur le fait que le début des années 1830 a été un véritable tournant dans le mouvement abolitionniste, qui a pris de l'ampleur entre autres avec la publication de *The Liberator*, fondé par William Lloyd Garrison (première parution le 1<sup>er</sup> janvier 1831), la fondation de *l'American Anti-Slavery Society* (en 1833) et la revendication d'une émancipation immédiate et non graduelle de l'esclavage comme argument principal, ce qui a radicalisé les positions des abolitionnistes comme celles des partisans de l'esclavage. Cette période marque également un changement dans l'argumentation utilisée : les arguments abstraits sur un système oppressif sont délaissés au profit d'une mise en avant des esclaves qui subissaient l'asservissement. Les récits d'esclaves n'échappent pas à cette tendance, même si la personne de l'esclave a toujours été au cœur de leur argumentation, par la nature même de leurs écrits. On peut donc considérer les récits publiés avant 1830 comme des précurseurs, autant sur le fond que sur la forme, et on note qu'ils accordent une grande place aux arguments religieux contre l'esclavage, qu'il s'agisse de ceux publiés au XVIII<sup>ème</sup> siècle et des récits spirituels du début du XIX<sup>ème</sup>.

Le premier d'entre eux est, selon notre définition, *Thoughts and Sentiments on the Evil of Slavery* d'Ottobah Cugoano, publié en 1787<sup>3</sup>. L'essentiel de cet ouvrage est en réalité un pamphlet contre la traite des esclaves et contre l'esclavage lui-même mais il contient une partie autobiographique (qui sera reprise *in extenso* en 1825 dans *The Negro's Memorial; or, Abolitionist's Catechism; by an Abolitionist*<sup>4</sup>). Il annonce la plupart des arguments utilisés par les abolitionnistes pour combattre l'esclavage : il réfute l'idée que les pauvres en Angleterre sont plus mal lotis que les esclaves des Antilles (Cugoano 1787, 47) et que les Africains sont plus heureux aux Antilles qu'en Afrique (Cugoano 1787, 49), il cite la malédiction de Cham pour mieux la contredire (Cugoano 1787, 57), il dénonce les mauvais traitements tout au long de l'ouvrage et il insiste sur la séparation des familles (Cugoano 1787, 96), entre autres. Ces arguments seront exploités par les narrateurs et les abolitionnistes en général jusqu'à la guerre de Sécession. Malgré sa nature hybride, ce texte peut donc être considéré comme un précurseur principalement par les thèmes abordés et moins, sans doute, sur la forme du récit lui-même.

---

<sup>3</sup> Ottobah Cugoano, *Thoughts and Sentiments on the Evil of Slavery and Other Writings*. Edited with an Introduction and Notes by Vincent Carretta (New York: Penguin Books, 1999. [1787]).

<sup>4</sup> Ottobah Cugoano and Thomas [Fisher]. "Narrative of the Enslavement of Ottobah Cugoano, a Native of Africa; Published by Himself in the Year 1787." In *The Negro's Memorial; or, Abolitionist's Catechism; by an Abolitionist*. London: Printed for the Author and Sold by Hatchard and co, 1825. <https://docsouth.unc.edu/neh/cugoano/cugoano.html> (consulté le 04/03/2019). Quand les critiques évoquent les écrits de Cugoano, ils font en général référence à cette publication plutôt qu'au pamphlet de 1787.

Vincent Carretta le décrit comme une jérémiade et reconnaît son caractère novateur : “in this jeremiad, Cugoano raises the most overt and extended challenge to slavery ever made by an English-speaking person of African descent”<sup>5</sup>. Il a néanmoins été réédité en partie quelque 38 ans plus tard, ce qui montre qu’il était considéré comme digne d’intérêt par les abolitionnistes. Le récit d’Olaudah Equiano, publié deux ans plus tard<sup>6</sup>, également en Angleterre, est, lui aussi, hybride mais il se rapproche plus de la forme des récits publiés par la suite. Il s’inscrit dans plusieurs traditions littéraires et présente des particularités qui le distinguent des récits d’esclaves produits au XIX<sup>ème</sup> siècle. On retrouve aussi dans cet ouvrage un certain nombre d’éléments qui seront repris plus tard dans d’autres récits. Selon ses dires, Equiano n’a jamais été esclave dans une plantation du Sud des États-Unis. Son récit n’est donc pas une litanie de mauvais traitements et d’exemples de conditions de vie inhumaines, même s’il dénonce l’esclavage, et particulièrement la traite atlantique. La religion prend une place importante, comme dans le récit de Cugoano avant lui et comme cela sera le cas dans presque tous les récits publiés par la suite. Vincent Carretta détaille les différentes influences du récit : “spiritual autobiography, captivity narrative, travel book, adventure tale, narrative of slavery, economic treatise, and *apologia* (justification and vindication of one’s life), among other things, Equiano’s *Narrative* marks the culmination of the Afro-British tradition of the eighteenth century”<sup>7</sup>. On pourrait considérer le récit d’Equiano comme la matrice à partir de laquelle les récits suivants ont été composés mais, selon Michaël Roy, même si les détails de son histoire sont connus et cités dans des publications des années 1800 à 1830, le récit lui-même, même s’il a été publié aux États-Unis en 1791 puis à nouveau en 1837, ne semble pas avoir particulièrement marqué les esprits<sup>8</sup>. La question de l’influence que les récits ont exercé les uns sur les autres est difficile à trancher dans la mesure où, souvent, nous avons très peu d’informations sur les narrateurs en dehors de ce qu’ils dévoilent dans leur narration et ce qui frappe à la lecture des récits est l’inexistence des références à d’autres narrateurs ou récits. Nous savons cependant que certains narrateurs se sont côtoyés, lors de réunions abolitionnistes notamment, et on peut donc supposer que, à défaut d’avoir lu leurs récits respectifs, ils avaient entendu d’autres anciens esclaves raconter leur histoire. Nous savons, par exemple, qu’Olaudah Equiano a côtoyé Ottobah Cugoano, le premier aurait même modifié le titre de l’ouvrage de ce

<sup>5</sup> Vincent Carretta, “Introduction”, in Cugoano, *Thoughts and Sentiments*, 2-3.

<sup>6</sup> Olaudah Equiano, *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African. Written by Himself. Vol. I and Vol. II* (London: Author, 1789) <https://docsouth.unc.edu/neh/equiano1/equiano1.html> et <https://docsouth.unc.edu/neh/equiano2/equiano2.html> (consulté le 04/03/2019).

<sup>7</sup> Carretta, *Unchained Voices*, 14.

<sup>8</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 123-4.



dernier<sup>9</sup>. Les récits d'Equiano et de Cugoano sont les seuls de notre corpus à dénoncer la traite plus que l'esclavage lui-même, ce qui s'explique bien sûr par la date de leur écriture, mais ils inaugurent tous les deux l'argument trouvé en filigrane dans tous les récits suivants : l'humanisation des esclaves, Equiano parlant de sa conversion et de sa foi, gage qu'il est également un fils de Dieu, Cugoano, quant à lui, utilisant la religion de manière plus abstraite, en citant des passages de la Bible qui montrent que Dieu n'approuve pas l'esclavage, par exemple. Il ne fait pas état de sa foi, mais ses connaissances bibliques indiquent qu'il est croyant. Le récit d'Equiano serait donc une charnière entre les argumentaires contre la traite (représentés par son récit et celui de Cugoano) et les récits spirituels publiés dans les années qui suivent.

Le dernier récit écrit au XVIII<sup>ème</sup> siècle, "Memoirs of the Life of Boston King, a Black Preacher"<sup>10</sup>, s'inscrit, en effet, dans la tradition des récits spirituels d'esclaves, tradition qu'il inaugure et qui sera adoptée par cinq autres narrateurs au début du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il existe trois types de récits religieux : les récits spirituels, dans lesquels le narrateur consacre une grande partie de l'ouvrage à l'expression de sa foi, les récits de conversion, qui insistent sur la « rencontre » avec Dieu et le passage d'une vie de pécheur à une vie de croyant et, enfin, les récits de confession, qui se focalisent sur la repentance et la promesse de se comporter en bon Chrétien. Tous les récits mentionnent à des degrés divers la religion mais, dans le cas des récits spirituels, ce thème prend le pas sur la dénonciation ouverte de l'esclavage, ce qui ne les exclut pas pour autant des récits d'esclaves antiesclavagistes car insister sur leur statut de croyants et d'enfants de Dieu était également une façon d'argumenter contre l'esclavage : des enfants de Dieu, qui ont donc une âme, ne pouvaient être légitimement réduits en esclavage. Boston King parle peu d'esclavage, il ne raconte que quelques exemples de mauvais traitements, mais il évoque tout de même la traite d'esclaves qu'il qualifie d'abominable ("abominable slave trade" (King, 363)). Ce qui distingue le récit de King des autres est qu'il est un des rares à évoquer l'émigration (en Sierra Leone, où il veut convertir les Africains). Il est également un des rares à établir un parallèle entre croyance en Dieu et liberté : en effet, il considère qu'il n'était pas vraiment libre, même une fois libéré de ses chaînes d'esclave, tant qu'il n'avait pas trouvé Dieu. Ces particularités montrent que le genre récits d'esclaves n'est pas monolithique

---

<sup>9</sup> Carretta, *Unchained Voices*, 11.

<sup>10</sup> King, Boston, "Memoirs of the Life of Boston King, a Black Preacher, Written by Himself, during His Residence at Kingswood-School" (*Methodist Magazine*, London, March-June 1798). In Carretta, *Unchained Voices*, 351-368.

et qu'au-delà des points communs indéniables entre les différents récits, il existe également une diversité certaine.

C'est le cas également du récit de Venture Smith, qui est le seul récit véritablement dicté du XVIII<sup>ème</sup> siècle, dicté dans le sens où nous l'entendons dans notre définition des récits d'esclaves antiesclavagistes, c'est-à-dire les récits pour lesquels le scribe, Elisha Niles dans le cas présent, affiche sa volonté de retranscrire fidèlement les mots de l'esclave<sup>11</sup> et pour lesquels nous pouvons trouver des éléments qui témoignent de la tentative réelle (ou au moins annoncée) des scribes de ne pas transformer la parole de l'esclave. Vincent Carretta le place entre ce qu'on pourrait appeler les « proto-récits » du XVIII<sup>ème</sup> siècle (les récits de confession de crimes, les récits dont les protagonistes sont des esclaves mais où on n'entend pas la voix de ceux-ci) et les récits du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il indique cependant que le récit de Smith n'a pas eu d'influence sur ceux publiés ensuite<sup>12</sup>. Venture Smith a également la particularité parmi les narrateurs de notre corpus d'être le seul à avoir acheté des esclaves à plusieurs reprises (mais il ne les garde pas en tant que tels<sup>13</sup>), comme il l'explique dans son récit.

Les quatre récits publiés au XVIII<sup>ème</sup> siècle sont donc polymorphes et donnent une place importante à la religion, que ce soit en termes de croyance personnelle ou en tant qu'argumentation contre l'esclavage. Les récits publiés entre 1810 et 1830 sont des récits spirituels à part entière, la religion prenant le pas sur l'argumentation, ce qui ne signifie pas pour autant qu'ils ne peuvent pas être considérés comme des réquisitoires indirects contre l'esclavage car ils donnent à voir l'humanité des anciens esclaves et leur foi. Les deux premiers sont ceux de George White et John Jea, publiés respectivement en 1810 et 1811 mais réédités ensemble par Graham Russell Hodges en 2002, en raison des nombreux points communs qu'ils présentent<sup>14</sup>. Pour White, le but principal de l'écriture du récit est de louer Dieu mais, comme King le fait pour la traite, il condamne l'esclavage en qualifiant les États-Unis de "land of oppression and barbarity" (White, 52). Pour William Andrews, White est d'ailleurs le premier à attaquer de manière frontale l'esclavage en tant que système social : "in the first pages of his

---

<sup>11</sup> "A relation of simple facts, in which nothing is added in substance to what he related himself" (Smith, 369).

<sup>12</sup> Vincent Carretta, "Venture Smith, One of a Kind" in James Brewer Stewart, ed., *Venture Smith and the Business of Slavery and Freedom* (Amherst and Boston: University of Massachusetts Press, 2010), 163-4.

<sup>13</sup> Il semble les libérer de l'esclavage en les achetant : "I had already redeemed from slavery myself, my wife and three children, besides three negro men" (Smith, 382). Cependant, les raisons qui le poussent à acheter ces trois hommes en particulier ne sont pas explicitées dans le récit et il ne semble pas leur demander de compensation financière.

<sup>14</sup> George White, *A Brief Account of the Life, Experience, Travels, and Gospel Labours of George White, an African; Written by Himself, and Revised by a Friend* (New York: Printed By John C. Totten, No. 155 Chatham-Street, 1810) et John Jea, *The Life, History, and Unparalleled Sufferings of John Jea, the African Preacher. Compiled and Written by Himself* (Portsea: Author, [1811]). In Hodges, *Black Itinerants of the Gospel*.

narrative, White delivered the most unrelenting attack on slavery as a social system that had yet appeared in Afro-American autobiography. Significantly, this was the first American negro actually to compose and write down his life story himself”<sup>15</sup>. Il inaugurerait sur ce point une longue tradition dans les récits. Le récit de John Jea, bien que publié en Angleterre et non aux États-Unis, est assez similaire dans les thèmes et l’insistance sur la spiritualité, même s’il évoque déjà des mauvais traitements, thème qui deviendra majeur dans les récits suivants. Pour Jea, comme pour White et la majorité des narrateurs du corpus, la religion est une façon de légitimer une affirmation de soi : “God’s gift to Jea [the ability to read the Bible], then, is emblematic of the African American’s transformation and legitimization of self”<sup>16</sup>. Là encore, il est impossible de déterminer si le récit de White a influencé celui de Jea, tout ce que l’on sait est que le récit de Jea n’était sans doute pas connu aux États-Unis : “Jea’s books, published in England, were probably unknown to American readers”<sup>17</sup>. Ces similitudes des deux côtés de l’Atlantique montrent donc une volonté commune plus qu’une inspiration, du moins avant que les récits d’esclaves ne fassent véritablement partie de l’arsenal abolitionniste.

Solomon Bayley, qui publie son récit en 1825 en Angleterre, se présente comme un pécheur qui a trouvé Dieu, il met donc l’accent sur sa conversion, celle de sa mère et de ses filles, davantage que sur l’esclavage<sup>18</sup>. Le récit est assez décousu car il se fonde sur des lettres échangées entre Bayley et l’éditeur et auteur de la préface, Robert Hurnard<sup>19</sup>, et n’a donc pas tout à fait la structure d’une autobiographie classique. Cependant, il est le second, après Cugoano, à évoquer un thème qui sera récurrent à partir des années 1830 : la séparation des familles. Contrairement à Cugoano, Bayley évoque une situation personnelle car il est, en effet, séparé de sa femme et de ses enfants et fait appel à la compassion du lecteur : “reader, consider if you had been carried away from your wife and children” (Bayley, 9).

Deux récits, publiés respectivement en 1831 et en 1833, viennent compléter la sous-catégorie des récits spirituels et se situent donc à un tournant du mouvement abolitionniste tout en représentant une certaine continuité avec la période précédente. Ces deux récits sont à part mais ont néanmoins leur place dans la liste des récits d’esclaves antiesclavagistes. *The*

---

<sup>15</sup> Andrews, “The First Fifty Years of the Slave Narrative”, 14. Il ne parle que de récits états-uniens, il ne considère donc pas les récits d’Equiano et de Cugoano dans son étude.

<sup>16</sup> Hodges, *Black Itinerants of the Gospel*, 22

<sup>17</sup> Hodges, *Black Itinerants of the Gospel*, 39.

<sup>18</sup> Solomon Bayley, *A Narrative of Some Remarkable Incidents in the Life of Solomon Bayley, Formerly a Slave in the State of Delaware, North America; Written by Himself, and Published for His Benefit; to Which Are Prefixed, a Few Remarks by Robert Hurnard* (London: Harvey and Darton, 1825) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/bayley/bayley.html> (consulté le 12/06/2019).

<sup>19</sup> <https://docsouth.unc.edu/neh/bayley/summary.html> (consulté le 6/03/2022).

*Confessions of Nat Turner* est atypique pour deux raisons : tout d’abord, parce qu’il a été dicté à un scribe hostile, Thomas R. Gray, et, ensuite, parce que le récit est surtout centré sur sa rébellion qui a fait grand bruit à l’époque<sup>20</sup>. Il n’en reste pas moins un récit spirituel car Turner y parle beaucoup de ses visions et de son destin commandé par Dieu. Encore davantage que pour les autres récits dictés, les propos de Turner sont à prendre avec précaution car, par certaines formulations, on entend clairement dans le récit la voix de Gray, le scribe, particulièrement dans la deuxième partie, comme l’explique Christopher Tomlins, dans l’ouvrage qu’il lui consacre<sup>21</sup>. Gray intervient constamment dans le récit, par des commentaires entre parenthèses, des notes de bas de page et des questions. Certaines formulations conduisent également à s’interroger quant à leur véritable auteur. Turner utiliserait-il, par exemple, les mots meurtre (“murder them whilst sleeping” (Turner, 35)) et soif de sang (“we found no more victims to gratify our thirst for blood” (Turner, 38)) pour parler de sa mission divine ? Mais, à l’inverse, Gray parlerait-il des visions de Turner en les présentant comme telles, étant donné l’aversion qu’il ressent (et exprime) envers lui ? Le récit de Turner est le récit le plus problématique de notre corpus et peut-être le plus difficile à inclure dans celui-ci. Il y a tout de même sa place, car il partage avec les autres certains éléments importants et, malgré la résistance de Gray, propriétaire d’esclaves lui-même, on note certains propos antiesclavagistes dans ce récit, la description d’une révolte armée contre des esclavagistes n’étant pas une des moindres.

Enfin, Richard Allen, dans son récit publié en 1833, consacre la majorité de son texte à son travail de pasteur et à la mise en place de la première église épiscopale méthodiste « africaine »<sup>22</sup>. Il exhorte même les esclaves à bien se comporter, chose exceptionnelle dans les récits qui ne s’appesantissent pas sur les possibles « fautes » des esclaves, ou le font simplement dans le but de montrer que l’esclavage corrompt tout et tout le monde. Cependant, Allen ne peut pas être considéré comme complaisant envers l’esclavage puisqu’il prédit, ou appelle de ses vœux, la punition divine pour les propriétaires d’esclaves dans un chapitre du récit intitulé “an address to those who keep slaves, and approve the practice” : “I do not wish to make you angry, but excite attention to consider how hateful slavery is, in the sight of that God who hath

---

<sup>20</sup> Turner, *The Confessions of Nat Turner*.

<sup>21</sup> Tomlins, *In the Matter of Nat Turner*, 43.

<sup>22</sup> Richard Allen, *The Life, Experience, and Gospel Labours of the Rt. Rev. Richard Allen. To Which is Annexed the Rise and Progress of the African Methodist Episcopal Church in the United States of America. Containing a Narrative of the Yellow Fever in the Year of Our Lord 1793: With an Address to the People of Colour in the United States* (Philadelphia: Martin & Boden, Printers, 1833) <https://docsouth.unc.edu/neh/allen/allen.html> (consulté le 12/06/2019).

destroyed kings and princes, for their oppression of the poor slaves. Pharoah [sic] and his princes with the posterity of king Saul, were destroyed by the protector and avenger of slaves” (Allen, 45). Il est également un des rares à évoquer explicitement la supposée infériorité des Noirs, mais en expliquant que c’est en raison d’un manque d’accès à l’éducation, pas d’un défaut intrinsèque (Allen, 45). Il y a donc des façons différentes de combattre l’esclavage et ce but n’est pas forcément affiché de manière explicite, même si le fait même de publier son récit était en lui-même une manière de lutter contre un système déshumanisant en donnant à voir, justement, les humains pris dans ce système.

### 3.2 Les classiques du genre

La raison pour laquelle ces récits précurseurs sont quelque peu tombés dans l’oubli est qu’ils ont été totalement éclipsés par des récits devenus très célèbres en raison de la force de leurs arguments et de la qualité de leur écriture. Par « classique » nous entendons les quelques récits qui sont constamment cités et qui sont donc devenus le canon à partir duquel les autres récits sont évalués et étudiés. À partir de 1840, les récits d’esclaves antiesclavagistes prennent de l’ampleur et révèlent de véritables écrivains, dans tous les sens du terme. Certains anciens esclaves se professionnalisent, en quelque sorte, et deviennent des abolitionnistes reconnus et influents. Ils rendent les récits d’esclaves très populaires mais éclipsent, par là-même, les autres narrateurs et récits. Une poignée seulement d’entre eux acquiert une renommée nationale, voire internationale, en raison de la qualité littéraire de leurs écrits et de leurs engagements militants, contre l’esclavage mais pas seulement. Les deux auteurs les plus connus sont sans conteste Frederick Douglass et William Wells Brown qui ont publié plusieurs versions de leur autobiographie mais ont également laissé plusieurs autres écrits et discours.

On ne présente plus Frederick Douglass : auteur de quatre autobiographies<sup>23</sup>, fondateur du journal *The North Star* en 1847, qui deviendra *Frederick Douglass Paper* en 1851, orateur

---

<sup>23</sup> Frederick Douglass, *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave. Written by Himself*. Edited by Houston Baker Jr. (New York: Penguin Books, 1986. [1845]) ; *My Bondage and My Freedom. Part I. Life as a Slave. Part II. Life as a Freeman* (Great Britain: Amazon, 2015. [1855]) ; *Life and Times of Frederick Douglass: His Early Life as a Slave, His Escape from Bondage, and His Complete History to the Present Time* (Hartford: Park Publishing Co., 1881) <https://docsouth.unc.edu/neh/douglasslife/douglass.html> (consulté le 23/03/2022) ; *Life and Times of Frederick Douglass, Written by Himself. His Early Life as a Slave, His Escape from Bondage, and His Complete History to the Present Time, Including His Connection with the Anti-slavery Movement; His Labors in Great Britain as Well as in His Own Country; His Experience in the Conduct of an Influential Newspaper; His Connection with the Underground Railroad; His Relations with John Brown and the Harpers Ferry Raid; His Recruiting the 54th and 55th Mass. Colored Regiments; His Interviews with Presidents Lincoln and Johnson; His Appointment by Gen. Grant to Accompany the Santo Domingo Commission—Also to a Seat in the Council of the District of Columbia; His Appointment as United States Marshal by President R. B. Hayes; Also His Appointment to Be Recorder of Deeds in Washington by President J. A. Garfield; with Many Other Interesting and Important Events of His Most Eventful Life; With an Introduction by Mr. George L. Ruffin,*

charismatique<sup>24</sup>, défenseur des droits des femmes et des Noirs libres, diplomate, la liste est longue. Il est unique par bien des aspects, le plus important étant qu'il est le seul à être entré ouvertement en conflit avec les abolitionnistes menés par William Lloyd Garrison, après avoir été porté par eux à ses débuts d'abolitionniste et au moment où il écrivait sa première autobiographie. Il était devenu un agent de la *Massachusetts Anti-Slavery Society* en 1841 mais s'est détaché de ce mouvement en raison, entre autres, d'une interprétation différente de la Constitution : en effet, il considérait celle-ci comme étant antiesclavagiste tandis que Garrison la considérait esclavagiste<sup>25</sup>. Il était également en désaccord avec ce dernier sur la conduite à tenir devant l'expansion de l'esclavage au fur et à mesure de l'expansion territoriale des États-Unis : "After the Mexican war, the attempted annexation of Cuba, the Compromise of 1850, the Fugitive Slave Bill of 1851, and the Kansas-Nebraska Act of 1854, Douglass saw that Garrison's disunionist moral high ground was doing little to stop 'slave power' from improvising new forms of federalism to support its expansionist interest"<sup>26</sup>. Seules les deux autobiographies écrites avant la guerre de Sécession (en 1845 et 1855) seront considérées dans cette thèse. Il est à noter que, dans les dernières autobiographies, sa vie d'esclave s'efface peu à peu au profit de ses combats et de sa vie d'homme libre, particulièrement quand son combat contre l'esclavage prend fin. La deuxième autobiographie de 1855, déjà, donne la part belle à sa vie d'homme libre, le titre faisant apparaître une dichotomie (*My Bondage and my Freedom*), dichotomie qui sera reprise dans la structure même du récit ("Part I: My Life as a Slave" (Douglass 1855, 1), "Part II: My Life as a Freeman" (Douglass 1855, 114)). Selon John Sekora, ce second récit est une véritable autobiographie tandis que le premier, *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, est un document antiesclavagiste<sup>27</sup>. Cette analyse nous paraît un peu schématique, d'une part parce que Douglass donne beaucoup d'éléments biographiques dans les deux récits et, d'autre part, parce que les autobiographies d'esclaves sont, par nature et par dessein, des documents antiesclavagistes, comme nous le verrons dans la deuxième partie de la présente thèse. En revanche, il ne s'aventurera que très peu dans le domaine de la fiction, il écrira seulement une nouvelle *The Heroic Slave*<sup>28</sup>, publiée en 1853, en partie basée sur des faits

---

*of Boston* (Boston: De Wolfe & Fiske Co., 1892) <https://docsouth.unc.edu/neh/doug192/doug192.html> (consulté le 23/03/2022).

<sup>24</sup> On pense, par exemple, à son fameux discours "What to the Slave is the Fourth of July?", prononcé le 5 juillet 1852 devant 600 personnes à Rochester et qui est régulièrement repris encore aujourd'hui. Pour plus de détails, voir <https://blogs.loc.gov/headlinesandheroes/2020/07/what-to-the-american-slave-is-your-4th-of-july/> (consulté le 23/03/2022).

<sup>25</sup> Lisa Brawley, "Frederick Douglass's 'My Bondage and my Freedom' and the Fugitive Tourist Industry" in *NOVEL: A Forum on Fiction*, Autumn 1996, vol. 30 n°1: 98-128, 104.

<sup>26</sup> Brawley, "Frederick Douglass", 102.

<sup>27</sup> Voir Roy, « My Narrative is just published », 296.

<sup>28</sup> <https://docsouth.unc.edu/neh/douglass1853/douglass1853.html> (consulté le 25/03/2022).

et des personnages réels, notamment Madison Washington, leader de l'insurrection sur le *Créole*, bateau transportant des esclaves<sup>29</sup>.

William Wells Brown a également publié plusieurs versions de son autobiographie<sup>30</sup>. Comme Douglass, il a plusieurs cordes à son arc mais, à l'inverse de Douglass, il écrira plusieurs œuvres de fiction : “[Brown] devient le premier auteur professionnel africain-américain produisant entre autres un roman, deux pièces de théâtre, un récit de voyage et plusieurs ouvrages d'histoire”<sup>31</sup>. Il est parfois considéré comme l'un des premiers historiens africains américains, même si cette étiquette est débattue, notamment parce qu'il n'a jamais cessé jamais d'être militant<sup>32</sup>. Il a également laissé de nombreuses lettres et discours car il était un abolitionniste très actif et reconnu internationalement. Ses récits, tout comme ceux de Douglass, dépassent donc le statut de simple témoignage. Leur statut d'autobiographie est parfois contesté : “*Clotel* is no more a novel than Brown's preceding personal narrative is autobiography, but together they represent a roughly hewn literary tool which is, despite its defects, a sophisticated departure from the primary phases of slave narration and authentication”<sup>33</sup>. Robert Stepto reconnaît ici ce que nous appelons la « professionnalisation » des narrateurs à partir des années 1840, les récits d'esclaves faisant souvent partie, pour leurs auteurs, d'un réseau d'écrits et de réunions publiques qui se nourrissaient les uns des autres. Brown se sert du récit de sa propre vie et de celles d'autres esclaves pour dénoncer l'esclavage, il s'agit donc bien d'autobiographie mais il est également vrai que Brown avait largement recours au plagiat, outre sa nette tendance à l'autocitation d'un ouvrage à l'autre<sup>34</sup>. Cela n'enlève rien à ses qualités d'écrivain et d'orateur et son statut, tout comme celui de Douglass, est unanimement reconnu. Il effectue assez peu de modifications d'une version à l'autre, la différence la plus notable, et la plus significative, entre les versions de 1847 et de 1849 étant le

---

<sup>29</sup> <https://docsouth.unc.edu/neh/douglass1853/summary.html> (consulté le 25/03/2022).

<sup>30</sup> William Wells Brown, *Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave. Written by Himself* (Boston: The Anti-slavery office, 1847) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/brown47/brown47.html> (consulté le 16/04/2019) ; *Narrative of William W. Brown, an American Slave. Written by Himself* (London: C. Gilpin, 1849) <https://docsouth.unc.edu/fpn/brownw/brown.html> (consulté le 16/04/2019) ; *Three Years in Europe: Or, Places I Have Seen and People I Have Met* (London: Charles Gilpin, 1852) <https://docsouth.unc.edu/neh/brown52/brown52.html> (consulté le 16/04/2019).

<sup>31</sup> Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol, « Introduction » in *Le Récit de William Wells Brown, esclave fugitif, écrit par lui-même*. Traduction, introduction et notes de Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol (Mont-Saint-Aignan : Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2012), 9.

<sup>32</sup> Marie-Jeanne Rossignol, « William Wells Brown, du témoin à l'historien », Notice de la traduction d'Arnaud Courgey. <http://shs.terra-hn-editions.org/Collection/?William-Wells-Brown-du-temoin-a-l-historien> (consulté le 25/03/2022).

<sup>33</sup> Robert Stepto, “‘I Rose and Found my Voice’: Narration, Authentication, and Authorial Control in Four Slave Narratives” in Davis and Gates, *The Slave's Narrative*, 227.

<sup>34</sup> Michaël Roy, *Textes fugitifs*, 188.

remplacement dans le titre de “fugitive” par “American”. Il affirme ainsi sa nationalité (ils sont très peu à aborder ce sujet) mais il renvoie également les États-Unis tout entiers, et pas seulement le Sud, à leur responsabilité dans la perpétuation de l’esclavage. Dans l’édition de 1849, il démontre également une plus grande maîtrise littéraire : il cite des auteurs connus (notamment Shakespeare<sup>35</sup> (Brown W.W., 1849, 136)), il rajoute un pamphlet qu’il a écrit contre le trafic d’esclave (Brown W.W., 1849, 125-30), des bonnes critiques sur son livre (Brown W.W., 1849, 167-8), ainsi que des lettres de grands abolitionnistes blancs, dont William Lloyd Garrison (Brown W.W., 1849, 163-6).

Moins connus du grand public que Douglass et Brown, Henry Bibb, William Craft et Harriet Jacobs sont, néanmoins, très souvent cités dans les études sur les récits d’esclaves et l’authenticité de leurs récits ne fait aucun doute. Le récit d’Henry Bibb<sup>36</sup> fait partie de la sous-catégorie des récits d’esclaves fugitifs mais il s’en démarque également par sa non-linéarité : il ne décrit pas une vie d’esclave, suivie d’une fuite pour finir sur sa vie d’homme libre. En effet, Henry Bibb fait plusieurs tentatives de fuite et il revient également chercher sa femme et ses enfants, et ces épisodes sont assez nombreux pour que Charles J. Heglar parle d’un « récit de la récurrence »<sup>37</sup>. Ce récit contient les caractéristiques principales présentes dans les récits les plus connus tout en s’en démarquant. Il est sans conteste l’auteur de son récit mais l’influence de son éditeur, Lucius Matlack, est soulignée par plusieurs critiques et Sandrine Ferré-Rode et Anne-Laure Tissut notent des ressemblances marquées entre son récit et celui d’Henry Watson, publié l’année précédente, notamment la description d’une planche de bois utilisée pour frapper les esclaves et elles en concluent qu’« un plagiat n’est pas à exclure »<sup>38</sup>. Tout comme Brown, il prenait donc des libertés avec d’autres textes, ce qui suggère également qu’il lisait et qu’il cherchait à parfaire son argumentation contre l’esclavage, quitte à l’emprunter à d’autres. Il fait également partie des nombreux narrateurs nés d’un père blanc et d’une mère esclave et il présente donc, lui aussi, une des conséquences néfastes de l’esclavage sur les familles et les femmes esclaves, thèmes que de nombreux autres narrateurs aborderont, particulièrement à partir des années 1840. Cependant, il se démarque sur cet aspect également car il est le seul à

---

<sup>35</sup> On note cependant que les citations sont assez souvent erronées ou attribuées au mauvais auteur : dans l’exemple cité ici, il manque un vers.

<sup>36</sup> Henry Bibb, *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave, Written by Himself* (New York: Published by the Author, 1849). In Bland, *African American Slave Narratives*, 341-442.

<sup>37</sup> Cité dans Ferré-Rode et Tissut, « Introduction », 21.

<sup>38</sup> Ferré-Rode et Tissut, « Introduction », 277.



sembler fier de son père blanc, pas forcément à cause de la couleur de peau de celui-ci mais en raison « d'une possible lignée paternelle 'noble' »<sup>39</sup>.

Tous les narrateurs du corpus suivent une trame similaire tout en déployant des caractéristiques propres, et cela est vrai des récits célèbres comme de ceux moins connus et qui ont peut-être une moindre valeur littéraire. Le récit de William Craft<sup>40</sup>, par exemple, est un récit d'esclave fugitif et il insiste également beaucoup sur le métissage et le nombre d'enfants conçus par les maîtres blancs avec leurs esclaves. Bien qu'il s'agisse indéniablement d'un récit d'esclave, il est nettement à part dans le genre tant par le contenu (Craft se concentre principalement sur sa fuite avec sa femme Ellen qui se fait passer pour un homme blanc) que par le style puisqu'il renoue avec l'hybridité des premiers récits. *Running a Thousand Miles* est, en effet, « un récit d'esclave, un récit d'aventures, un récit de voyages aux accents de roman sentimental et un manifeste antiesclavagiste » avec des « motifs picaresques »<sup>41</sup>. Il est également le seul à évoquer de manière appuyée les enfants blancs enlevés et vendus comme esclaves (Craft, 272-4). Il commence cependant son récit par le traditionnel "My wife and myself were born" (Craft, 271) et choisit, tout au long de l'ouvrage, d'aborder les mauvais traitements subis par les esclaves, en particulier les viols des femmes esclaves qui ont pour conséquence la naissance d'enfants métis. Il mentionne un peu la famille de sa femme mais quasiment pas la sienne.

Harriet Jacobs, quant à elle, choisit, à l'inverse, de mettre l'accent sur les familles et particulièrement la sienne, et cela lui permet, tout comme Craft, de développer l'argument du métissage et de dénoncer le sort réservé aux femmes esclaves. *Incidents in the Life of a Slave Girl*<sup>42</sup> est, bien entendu, à part par le genre même de la narratrice, puisqu'elle est la seule femme qui a écrit son récit elle-même avant la guerre de Sécession. Il n'est donc pas étonnant que la nature de celui-ci soit différente de celle des autres récits, mais elle n'en est pas moins virulente dans sa dénonciation de l'esclavage. En raison des usages de l'époque et du fait qu'elle avait eu deux enfants hors mariage avec un homme qu'elle avait plus ou moins choisi pour échapper aux avances non désirées de son maître, elle devait faire très attention de ne pas choquer ses lectrices et de ne pas écorner son image de femme respectable et croyante, tout en montrant que la respectabilité était un luxe qui était refusé à beaucoup d'esclaves. Le récit de Jacobs est

---

<sup>39</sup> Ferré-Rode et Tissut, « Introduction », 15.

<sup>40</sup> William Craft, *Running a Thousand Miles for Freedom; or, the Escape of William and Ellen Craft from Slavery* (London: William Tweedie, 337, Strand, 1860). In Bontemps, *Great Slave Narratives*, 269-331.

<sup>41</sup> Savin, « Transgression et Subversion » in Parfait et Rossignol, « *Écrire sur l'esclavage* », 91.

<sup>42</sup> Harriet Jacobs, *Incidents in the Life of a Slave Girl. Written by Herself*. Edited by Lydia Maria Francis Child (Boston: Published for the Author, 1861). In Gates, *Classic Slave Narratives*, 333-315.

également unique pour deux raisons : il est le seul dans lequel la narratrice s'adresse explicitement aux femmes blanches du Nord ("the women of the North" (Jacobs, H. 336)) qu'elle appelle à la solidarité et il est également le seul à avoir été publié sous un faux nom, Linda Brent. Plusieurs narrateurs omettent les noms de personnes ou de lieux ou les modifient pour éviter d'être repris mais tous publient sous leur vrai nom, leur nom d'esclave ou celui qu'ils se sont attribués une fois libre. Pendant quelques années, et encore aujourd'hui parfois, enfin, des doutes ont été émis quant au véritable rôle de Lydia Maria Child, l'éditrice du récit, abolitionniste très connue, mais depuis que Jean Fagan Yellin a retrouvé et compilé une grande quantité de lettres et divers écrits de Jacobs, on sait qu'elle maîtrisait très bien le langage écrit et que Child est intervenue sur la structure, mais a priori pas sur le style :

I have very little occasion to alter the language, which is wonderfully good, for one whose opportunities for education have been so limited. The events are interesting, and well told ; the remarks are good, and to the purpose. But I am copying a great deal of it, for the purpose of transposing sentences and pages, so as to bring the story into continuous order, and the remarks into appropriate places<sup>43</sup>.

Elle a également demandé à Jacobs d'enlever des passages ou, à l'inverse, d'en rajouter, ce qui suggère qu'elle ne l'a pas fait d'elle-même : "My object in writing to you at this time is to ask you to write what you can recollect of the outrages committed on the colored people in Nat Turner's time... Please write down some of the most striking particulars, and let me have them to insert", "I think the last chapter, about John Brown, had better be omitted"<sup>44</sup>. Yellin n'a malheureusement pas retrouvé les réponses de Jacobs à cette lettre lui demandant des changements, mais le récit montre qu'elle les a effectués.

Ces cinq auteurs ont acquis une notoriété certaine, aussi bien à l'époque que de nos jours, car leurs récits font montre de qualités littéraires indéniables et d'une argumentation très élaborée contre l'esclavage. De plus, ils ont écrit leur récit eux-mêmes et, même si certains doutes demeurent quant à l'influence de l'éditeur, aucun critique ou historien ne remet en doute le fait qu'ils en sont les auteurs. Ils échappent donc au débat sur leur intégration ou non au corpus des récits d'esclaves. Cependant, trois récits dictés sont également célèbres, mais pour des raisons différentes, quelle que soit la place que l'on accorde au scribe ou à la voix de l'esclave dans le récit : Lewis Clarke, Josiah Henson et Solomon Northup. Les récits de Clarke et de Henson ont en commun d'être associés à *Uncle Tom's Cabin*, écrit par Harriet Beecher Stowe et publié en 1852. Lewis Clarke, tout d'abord, était un abolitionniste actif et il a dicté

---

<sup>43</sup> Lettre de Lydia Maria Child à Harriet Jacobs, 13 août 1860 in Jean Fagan Yellin, *The Harriet Jacobs Family Papers* (Chapel Hill: The University of North Carolina Press, 2008), 277-9.

<sup>44</sup> Même lettre, 279.

son récit<sup>45</sup> à Joseph C. Lovejoy, un pasteur abolitionniste de Boston, qui explique dans la préface que la décision a été prise par Clarke de dicter son récit après avoir raconté son histoire dans de nombreuses réunions et après qu'on lui a demandé de la coucher par écrit<sup>46</sup>. Comme pour tout récit dicté, la question de l'influence du scribe sur le style se pose mais, dans le cas de Clarke, on remarque le même humour et le même style dans ses différents discours (retranscrits par des personnes différentes) et dans son récit. En effet, Lewis Clarke manie l'humour et l'ironie comme aucun autre narrateur. De plus, Lovejoy a aussi retranscrit le récit de Milton Clarke, le frère de Lewis et, de manière quasi-certaine, celui de James Matthews (nous y reviendrons) et il a laissé de nombreux écrits en son nom propre. Nous pouvons ainsi comparer les différents styles grâce aux outils de textométrie et il en ressort que les styles sont bien différents<sup>47</sup>. Lewis Clarke était connu dans le milieu abolitionniste et on sait qu'il avait des liens avec d'autres abolitionnistes : il était, en effet, lié par mariage à la famille de Frederick Douglass et a servi de modèle pour le personnage de George Harris, métis célèbre d'*Uncle Tom's Cabin*<sup>48</sup>. Josiah Henson, quant à lui, a longtemps été présenté par les éditeurs des récits suivants et par des annonceurs à l'époque comme celui qui a inspiré le personnage central de ce roman, l'Oncle Tom lui-même, bien qu'il ne l'ait jamais affirmé<sup>49</sup>. La quatrième version du récit de Henson publiée en 1881 s'intitule pourtant *An Autobiography of the Rev. Josiah Henson ("Uncle Tom"). From 1789 to 1881. With a Preface by Mrs. Harriet Beecher Stowe, and Introductory Notes by George Sturge, S. Morley, Esq., M. P., Wendell Phillips, and John G. Whittier*<sup>50</sup>. La liste de noms connus intégrée au titre, en plus du surnom "Uncle Tom", montre une volonté évidente de la part des éditeurs de capitaliser sur ces noms célèbres et de profiter du succès de *Uncle Tom's Cabin*. Deux versions de son récit ont été publiées avant la guerre de Sécession<sup>51</sup> et Harriet Beecher Stowe a même écrit une introduction au deuxième récit. De nombreuses questions se posent sur les scribes et la façon dont les différentes versions ont été retranscrites<sup>52</sup> mais la plupart des critiques s'accordent sur le fait que le premier récit a été dicté

---

<sup>45</sup> Clarke, *Narrative of the Sufferings of Lewis Clarke*.

<sup>46</sup> De nombreux narrateurs racontent que l'idée d'écrire ou de dicter leur récit n'est pas de leur initiative mais que le public ou des amis leur ont demandé de le faire. C'est une caractéristique qui peut indiquer la volonté de montrer une certaine modestie de la part des narrateurs.

<sup>47</sup> Voir annexe 9.

<sup>48</sup> Gayton Carver, "Lewis G. Clarke: Harriet Beecher Stowe's Forgotten Hero" <https://www.blackpast.org/african-american-history/lewis-g-clarke-harriet-beecher-stowe-s-forgotten-hero/> (consulté le 26/03/2022), pas de numéro de page.

<sup>49</sup> Jared A. Brock, *The Road to Dawn: Josiah Henson and the Story that Sparked the Civil War* (New York: Hachette Book Group, 2018), format Kindle.

<sup>50</sup> Edited by John Lobb, F.R.G.S. Revised and Enlarged (London, Ontario: Schuyler, Smith, & Co., 1881).

<sup>51</sup> Henson, *The Life of Josiah Henson et Truth Stranger Than Fiction. Father Henson's Story of His Own Life* (Boston: John P. Jewett, 1858) <https://docsouth.unc.edu/neh/henson58/henson58.html> (consulté le 26/03/2022).

<sup>52</sup> Pour plus de détails, voir annexe 9.

à Samuel Atkins Eliot, ancien maire de Boston, ce qui justifie que les deux récits aient été intégrés dans le corpus.

Le dernier récit, que l'on pourrait qualifier de classique du genre, est pourtant un ouvrage totalement atypique à bien des égards. En effet, Solomon Northup, qui dicte son récit à David Wilson en 1853<sup>53</sup>, est le seul narrateur à être né libre aux États-Unis. Il est enlevé adulte et réduit en esclavage pendant douze ans en Louisiane, avant que des hommes blancs influents ne viennent le libérer. Ce récit est devenu très célèbre depuis que Steve Mc Queen l'a porté à l'écran en 2013 mais il avait déjà connu un franc succès à l'époque de sa sortie : il est, en effet, « le premier récit d'esclave à paraître sous le sceau d'une maison d'édition commerciale, Derby & Miller », il a donc fait l'objet d'une « campagne promotionnelle de grande ampleur »<sup>54</sup>. Malgré son côté atypique, le récit de Northup suit, à bien des égards, les principales caractéristiques du genre et a donc toute sa place dans notre corpus. Même si le but affiché n'était pas de lutter contre l'esclavage<sup>55</sup>, si Northup « n'a pas milité de façon active en faveur de l'abolitionnisme »<sup>56</sup> et si Wilson n'était pas non plus un abolitionniste, Northup dénonce l'esclavage avec force tout au long du récit sans pour autant que son récit se transforme en pamphlet ou réquisitoire et le fait qu'il ait d'abord connu la liberté puis la servitude lui donne une perspective unique. Northup savait lire et écrire et nous ne savons pas pourquoi il a eu recours à un scribe, nous ne savons pas non plus « si [Wilson] joua le rôle de simple scripteur ou celui de véritable auteur »<sup>57</sup>. Là encore, les outils de textométrie peuvent apporter quelques débuts de réponse puisque Wilson a laissé d'autres écrits que nous avons pu comparer au récit de Northup et qui font apparaître quelques différences importantes<sup>58</sup>.

Le récit de Solomon Northup, par sa mise à l'écran, a permis au grand public de (re)découvrir ce genre unique mais, bien entendu, les critiques et historiens étudient ces récits depuis plus d'un siècle et les huit récits mentionnés ici, auxquels on peut ajouter les récits d'Equiano et Turner, parmi les précurseurs du genre, ont fait l'objet de nombreuses recherches et on pourrait avoir l'impression que plus rien de nouveau ne peut être écrit à leur propos. Cependant, si on les met en perspective avec d'autres récits moins connus mais qui mériteraient

---

<sup>53</sup> Northup, *Twelve Years a Slave*.

<sup>54</sup> Roy, « Le Récit d'esclave africain américain », 38.

<sup>55</sup> Le scribe-éditeur annonce dans la préface : "Unbiased, as he conceives, by any prepossessions or prejudices, the only object of the editor has been to give a faithful history of Solomon Northup's life, as he received it from his lips" (Northup, xvi).

<sup>56</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 234.

<sup>57</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 234.

<sup>58</sup> Pour plus de détails, voir annexe 9.

de l'être, et si on change la clé de lecture, une continuité apparaît et un fil se crée entre les différents récits de toute la période 1787-1864.

### 3.3 Les abolitionnistes oubliés

Manisha Sinha, dans sa monographie *The Slave's Cause*, insiste beaucoup sur le rôle des abolitionnistes noirs, montrant, grâce à un travail d'archive conséquent, que leur rôle a été beaucoup plus important que celui que les chercheurs leur ont longtemps attribué. Nombre de ces militants oubliés étaient également les narrateurs de récits d'esclaves, eux aussi tombés dans l'oubli mais qui mériteraient d'être plus étudiés pour leur richesse et leurs points communs avec les autres récits plus connus. Ils ne sont pas tous complètement oubliés, certains récits sont parfois évoqués mais ils n'ont pas fait, en général, l'objet d'études approfondies. C'est le cas notamment de James W.C. Pennington et Austin Steward. Ce sont des noms connus des critiques et des historiens et leurs récits sont remarquables à plusieurs titres et méritent une place plus importante dans l'étude de ce type particulier d'écrits.

James W.C. Pennington écrit *The Fugitive Blacksmith*<sup>59</sup> en 1849. Il est quelque peu délaissé par les critiques alors qu'il était relativement connu à l'époque et qu'on le prenait notamment en exemple pour démontrer que les Noirs avaient des capacités intellectuelles même s'ils n'avaient pas de sang blanc<sup>60</sup>. Il est, en effet, à noter qu'il est un des rares narrateurs de cette période à ne pas être métis. Il est le seul narrateur, avec Frederick Douglass, à avoir écrit la biographie d'un autre esclave, en l'occurrence Jourden H. Banks<sup>61</sup>. Il a également écrit un des premiers ouvrages sur l'histoire des Africains Américains<sup>62</sup>, dans lequel il s'oppose directement à Thomas Jefferson et plus particulièrement à ses arguments sur le supposé manque de capacités intellectuelles des Noirs<sup>63</sup> et il a laissé de nombreuses lettres et discours. Il évoluait donc dans le milieu abolitionniste, son récit fut d'ailleurs publié par un abolitionniste convaincu, Charles Gilpin<sup>64</sup>. Son récit suit les caractéristiques et thèmes présents dans les récits très connus, il raconte sa vie et plus particulièrement sa fuite et il consacre une grande partie de

---

<sup>59</sup> James W.C. Pennington, *The Fugitive Blacksmith; or, Events in the History of James W. C. Pennington, Pastor of a Presbyterian Church, New York, Formerly a Slave in the State of Maryland, United States* (London: Charles Gilpin, 5, Bishopsgate Without, 1849). In Bontemps, *Great Slave Narratives*, 193-268. Christopher Webber a publié une biographie de Pennington en 2011 : Christopher Webber, *America to the Backbone - The Life of James W.C. Pennington, the Fugitive Slave Who Became One of the First Black Abolitionists* (New York: Pegasus Books, 2011).

<sup>60</sup> Bontemps, *Great Slave Narratives*, 194.

<sup>61</sup> Banks, *A Narrative of Events of the Life of J. H. Banks*.

<sup>62</sup> C. Peter Ripley, ed., *The Black Abolitionist Papers, Volume 3: The United States, 1830-1846* (Chapel Hill and London: The University of Carolina Press, 1991), 118.

<sup>63</sup> Ernest, *Liberation Historiography*, 44.

<sup>64</sup> Gilpin a également publié un des récits de William Wells Brown et le récit de Moses Grandy.

son ouvrage à décrire la vie des esclaves. Il est très virulent contre l'esclavage, notamment dans la préface dans laquelle il s'insurge contre l'idée qu'il existerait une forme plus clémente d'esclavage (il répète "the mildest form of slavery" dix fois sur les onze pages que compte la préface). Austin Steward, auteur de *Twenty-Two Years a Slave, and Forty Years a Freeman*<sup>65</sup> subit à peu près le même sort, alors que son récit suit pourtant, lui aussi, le schéma des récits les plus connus. Il était également très actif dans le milieu abolitionniste et travaillait sans relâche pour aider les anciens esclaves en fuite. Il a fondé par ailleurs la colonie de Wilberforce, ce qu'il indique dès le titre de son récit, et il a donc laissé beaucoup d'écrits et de lettres détaillant son engagement pour la cause des esclaves. L'originalité de son récit réside dans le fait qu'il raconte avec force détails le conflit qui l'opposa à un autre ancien esclave, Israel Lewis<sup>66</sup>, accusant celui-ci d'être un voleur et même d'avoir tenté de l'assassiner. Cet étalage en place publique de conflits internes était très rare, les anciens esclaves faisant tout pour démontrer leur respectabilité.

John S. Jacobs, quant à lui, a un nom célèbre par association, même s'il est resté complètement dans l'ombre de sa sœur, Harriet Jacobs. Il publie *A True Tale of Slavery* la même année que cette dernière<sup>67</sup>. Complètement éclipsé par le récit de celle-ci, son récit offre, pourtant, un contrepoint unique à celui qui est passé à la postérité, *Incidents in the Life of a Slave Girl*. Étant frère et sœur, John et Harriet racontent en partie les mêmes événements. Il y a trois passages marquants dans le récit de John S. Jacobs : la description de leur père, l'histoire d'Harriet et les retrouvailles entre le frère et la sœur. Les deux récits sont complètement différents sous certains aspects, John passant notamment sous silence la paternité des enfants d'Harriet et le côté prédateur du maître de celle-ci. Il ne fait pas non plus allusion au travail d'écriture d'Harriet, à l'instar de l'ensemble des narrateurs qui ne font que très rarement référence à d'autres récits. Comme sa sœur, il a été un infatigable abolitionniste, très actif sur la scène états-unienne mais aussi anglaise. Jean Fagan Yellin a trouvé beaucoup de lettres écrites par lui. Dans l'ensemble, John adopte un style beaucoup plus virulent dans sa critique de l'esclavage qu'Harriet : "Where Jacobs concludes her book quietly with memories of her

---

<sup>65</sup> Austin Steward, *Twenty-Two Years a Slave, and Forty Years a Freeman; Embracing a Correspondence of Several Years, While President of Wilberforce Colony, London, Canada* (Rochester: Published By William Alling, Exchange Street, 1857). In Bland, *African American Slave Narratives*, 693-854.

<sup>66</sup> Israel Lewis a également publié un ouvrage, *Crisis in North America: Slavery, War, Balance of Power and Oregon* (Montreal: Harrison Printer, 1846) [https://archive.org/details/cihm\\_22016](https://archive.org/details/cihm_22016) (consulté le 22/03/2019), mais ce n'est pas un récit d'esclave, plutôt un manifeste.

<sup>67</sup> John S. Jacobs, "A True Tale of Slavery". *The Leisure Hour: A Family Journal of Instruction and Recreation*, February 7, 14, 21, 28, 1861 (London: Stevens and Co., 1861) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/jjacobs/jjacobs.html> (consulté le 11/11/2019).

grand-mother<sup>68</sup>, her brother ends his narrative as a jeremiad with an unspeakable vision of horror”<sup>69</sup>.

Dans une moindre mesure, Israel Campbell a laissé quelques traces dans les mémoires mais son récit, *An Autobiography. Bond and Free*<sup>70</sup>, est encore largement ignoré. Chose très inhabituelle, il indique également dans l’introduction vouloir évoquer “the dark and bright side of slavery” (Campbell, vi). Malgré cette annonce étonnante, le motif politique se mêle au motif économique puisqu’il écrit pour défendre la cause abolitionniste mais aussi pour racheter ses enfants (Campbell, v). En annexe de son récit il publie des lettres qu’il a écrites, des sermons et des discours (Campbell, 263-320).

Le récit de Thomas Smallwood est souvent exclu des listes de récits états-uniens car il est considéré par certains comme canadien. En effet, *A Narrative of Thomas Smallwood, (Coloured Man)*<sup>71</sup> a été écrit et publié au Canada<sup>72</sup>. Cependant, c’est bien de son expérience de l’esclavage états-unien dont il est question dans son ouvrage. Il est à noter qu’il est un des rares à critiquer les abolitionnistes, leur reprochant d’empêcher les fugitifs de partir au Canada. Il est très virulent et amer contre les États-Unis et, contrairement à beaucoup de narrateurs, il n’épargne pas le Nord. Sandrine Ferré-Rode parle de l’hybridité du texte lui-même mais aussi de celle de son auteur et de sa position au sein de la communauté noire<sup>73</sup>. Il a cependant toute sa place dans un corpus placé sous une perspective transatlantique car il correspond à tous les critères de notre définition.

Les récits de ces cinq auteurs, même s’ils sont négligés, n’ont pas été complètement effacés, contrairement à d’autres, qui, par leur originalité ou le fait qu’ils ne ressemblaient pas aux récits classiques, ont été mis de côté, alors que leurs auteurs ont laissé des traces dans l’histoire de l’abolitionnisme. Le récit de Richard Warren, *Narrative of the Life and Suffering*

---

<sup>68</sup> Comme indiqué plus haut, c’est à la demande de Lydia Maria Child, son éditrice, qu’elle modifiera la fin de son récit, dans laquelle elle comptait parler de John Brown, abolitionniste à l’origine de l’attaque sur Harper’s Ferry en 1859.

<sup>69</sup> Yellin, *The Harriet Jacobs Family Papers*, 291.

<sup>70</sup> Israel Campbell, *An Autobiography. Bond and Free: Or, Yearnings for Freedom, from My Green Brier House. Being the Story of My Life in Bondage, and My Life in Freedom* (Philadelphia: The Author, 1861) <https://docsouth.unc.edu/neh/campbell/campbell.html> (consulté le 5/10/2019).

<sup>71</sup> Thomas Smallwood, *A Narrative of Thomas Smallwood, (Coloured Man): Giving an Account of His Birth -- The Period He Was Held in Slavery -- His Release -- and Removal to Canada, etc. Together With an Account of the Underground Railroad. Written by Himself* (Toronto: Smallwood; James Stephens, 1851) <https://docsouth.unc.edu/neh/smallwood/smallwood.html> (consulté le 15/10/2019).

<sup>72</sup> Nous avons déjà commenté cette étiquette dans le premier chapitre, nous n’y reviendrons pas ici.

<sup>73</sup> Sandrine Ferré-Rode, « Le Récit de Thomas Smallwood (homme de couleur) (1851) : un récit d’esclave canadien ? » in Parfait et Rossignol, « *Écrire sur l’esclavage* », 134.

of Rev. Richard Warren<sup>74</sup> est encore un récit étiqueté canadien et, peut-être pour cette raison, complètement ignoré par la critique. Son récit, quoi que très court, commence par le très fréquent “I was born”, Warren insiste sur la cruauté de ses maîtres, même s’il ne multiplie pas les descriptions de scènes de torture et il décrit ce qu’il a ressenti quand il a été séparé de sa famille. Peter Randolph, qui publie pourtant deux récits<sup>75</sup> la même année, est également très peu mentionné dans les ouvrages sur les récits. Les deux sont publiés aux États-Unis mais le premier est clairement atypique, ce qui renforce l’impression d’hétérogénéité des récits. Il n’en reste pas moins un récit d’esclave car Randolph se sert d’éléments de sa vie pour dénoncer l’esclavage. En fait, il s’agit ici davantage d’un exposé sur la vie des esclaves en général. Cependant, dans la partie intitulée “overseer”, il utilise bien la première personne du singulier et décrit des contremaîtres qu’il a connus et, dans la deuxième partie du récit, il raconte sa vie. Le résumé du récit sur le site *Documenting the American South* indique que Randolph était un abolitionniste actif : “According to scholar Marion W. Starling, this story of a fugitive slave who had become a prominent abolitionist in the 1850s was destined for popularity. Indeed, Randolph's narrative went through the first edition and appeared in an expanded second edition in the year of its first printing”<sup>76</sup>. Le site mentionne le deuxième récit mais ne l’a pas numérisé, sans en expliquer la raison<sup>77</sup>. Ce second récit est pourtant intéressant car il est plus long que le premier et ressemble davantage aux autres récits dans son organisation. Il est également recentré sur la vie de Randolph, sans pour autant abandonner les réquisitoires contre l’esclavage ou les descriptions détaillées des conditions de vie et de travail des esclaves. Cependant, Randolph reste absent de la plupart des anthologies et des articles sur les récits d’esclaves ou sur les abolitionnistes noirs.

Le récit de Jacob D. Green<sup>78</sup> est également atypique et c’est justement ce qui le rend intéressant. Green a fait partie des abolitionnistes noirs ayant écrit leur récit qui ont participé à une série de réunions abolitionnistes en Angleterre mais on sait très peu de choses de lui, à

---

<sup>74</sup> Richard Warren, *Narrative of the Life and Suffering of Rev. Richard Warren (a Fugitive Slave). Written by Himself* (Hamilton: Printed at the Christian Advocate and Book and Job Office, John Street, 1856) [https://ia800603.us.archive.org/34/items/cihm\\_50755/cihm\\_50755.pdf](https://ia800603.us.archive.org/34/items/cihm_50755/cihm_50755.pdf) (consulté le 15/10/2019).

<sup>75</sup> Peter Randolph, *Sketches of Slave Life: Or, Illustrations of the "Peculiar Institution"* (Boston: The Author, 1855) <https://docsouth.unc.edu/neh/randolph/randolph.html>, et *Sketches of Slave Life: Or, Illustrations of the "Peculiar Institution."* Enlarged Edition (Boston: The Author, 1855) [https://books.google.fr/books?id=aHeV-nsqNBIC&printsec=frontcover&source=gbs\\_ViewAPI&redir\\_esc=y&hl=fr#v=onepage&q&f=false](https://books.google.fr/books?id=aHeV-nsqNBIC&printsec=frontcover&source=gbs_ViewAPI&redir_esc=y&hl=fr#v=onepage&q&f=false) (consultés le 26/03/2022).

<sup>76</sup> <https://docsouth.unc.edu/neh/ranol55/summary.html> (consulté le 26/03/2022).

<sup>77</sup> <https://docsouth.unc.edu/neh/ranol55/summary.html> (consulté le 26/03/2022).

<sup>78</sup> Jacob D. Green, *Narrative of the Life of J. D. Green, a Runaway Slave, from Kentucky, Containing an Account of His Three Escapes, in 1839, 1846, and 1848* (Huddersfield, [Eng.]: Printed by Henry Fielding, Pack Horse Yard, 1864) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/greenjd/greenjd.html> (consulté le 12/02/2020).



l'exception de ce qu'il narre dans son récit. Green est emblématique de la figure du "trickster", il dupe son monde, il n'hésite pas à se venger des autres esclaves qui se moquent de lui, il fait accuser d'autres esclaves pour ses méfaits et il fait couler le sang d'un Blanc, ce qui est très rare, comme nous le verrons, et généralement le résultat d'un comportement inadmissible de la part du Blanc, ce qui n'est pas du tout le cas ici : sa maîtresse a deux amants, et il en préfère un et décide donc de mettre un peu de poudre explosive dans la pipe de l'autre (Green, J.D., 7-8). William Andrews utilise l'adjectif « remarquable » quand il parle de l'interstitialité du récit de Green : "Yet Green's unabashed account of his roguish behavior vis-à-vis the black as well as the white community in the world of slavery exhibits a most pronounced case of interstitiality and celebrates that condition in a very remarkable way"<sup>79</sup>.

Le récit de John Andrew Jackson<sup>80</sup> a subi le même sort que les récits de Randolph et Jacob D. Green jusqu'à récemment. Il a été authentifié avec certitude en 2013, grâce aux recherches de Susanna Ashton. Elle a démontré qu'il avait séjourné chez Harriet Beecher Stowe au moment de sa fuite, avant de partir en Angleterre participer à une série de réunions abolitionnistes, comme beaucoup de narrateurs avant lui. Après la guerre, il reviendra aux États-Unis et militera en faveur des droits des Noirs<sup>81</sup>. Son récit est assez classique, même s'il ne suit pas vraiment un ordre chronologique. Il fait partie de ces ouvrages qui suscitent un regain d'intérêt en ce début de XXI<sup>ème</sup> siècle, plusieurs récits « oubliés » ayant fait l'objet de recherche particulière. C'est notamment le cas des récits dictés, comme celui de Francis Fedric, *Slave Life in Virginia and Kentucky*<sup>82</sup> : C.L. Innes a fait d'importantes recherches sur ce récit et a pu prouver qu'il était authentique, contrairement à ce qu'affirmaient John Blassingame et Henry Louis Gates, Jr.<sup>83</sup>. Le scribe est anonyme, "a gentleman of the neighborhood" nous dit Charles Lee, l'éditeur, dans la préface (Fedric, iv) et il est donc impossible de décider si les mots sont bien ceux de Fedric mais il est précisé "by Francis Fedric" sur la couverture. Innes a également republié un court texte paru quatre ans auparavant<sup>84</sup>, mais elle n'a malheureusement pas retrouvé de détails concernant sa composition ou le scribe. Un deuxième récit a été publié en 1869, ce qui tendrait à confirmer que Fedric a été un acteur majeur de sa composition. C. L.

---

<sup>79</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 211.

<sup>80</sup> John Andrew Jackson, *The Experience of a Slave in South Carolina* (London: Passmore & Alabaster, 1862) <https://docsouth.unc.edu/fpn/jackson/jackson.html> (consulté le 11/11/2019).

<sup>81</sup> Susanna Ashton, "The Genuine Article. John Andrew Jackson and Harriet Beecher Stowe" [https://www.academia.edu/4538949/The\\_Genuine\\_Article\\_John\\_Andrew\\_Jackson\\_and\\_Harriet\\_Beecher\\_Stowe](https://www.academia.edu/4538949/The_Genuine_Article_John_Andrew_Jackson_and_Harriet_Beecher_Stowe) (consulté le 27/03/2022).

<sup>82</sup> Fedric, *Slave Life in Virginia and Kentucky*.

<sup>83</sup> C.L. Innes, "Introduction", in Fedric, *Slave Life in Virginia and Kentucky*, xxxiii.

<sup>84</sup> Fedric, *Life and Sufferings of Francis Fedric*.

Innes a également retrouvé la présence d'un autre narrateur de récit dicté, John Brown, dans des réunions publiques. Son récit, *Slave Life in Georgia*<sup>85</sup>, a été dicté à Alexis Chamerovzow, secrétaire de la *British and Foreign Anti-Slavery Society*, ce qui montre également qu'il fréquentait les milieux abolitionnistes. Cela signifie aussi qu'il était habitué à raconter son histoire et C. Peter Ripley a retrouvé un discours qu'il a donné au Guildhall à Plymouth<sup>86</sup>. Le récit de John Brown ressemble à d'autres sur de nombreux points mais il dénote également quelques particularités : Brown est le seul à décrire en détail les expériences médicales réalisées sur lui et il interrompt sa narration pour raconter l'histoire d'un autre esclave, John Glasgow, marin anglais libre vendu comme esclave aux États-Unis. À la fin de son texte, il insère également une déposition officielle pour aider la famille de Glasgow à le retrouver. Comme souvent dans les récits dictés, la place du scribe est inconnue mais le fait que Brown soit un orateur connu indique qu'il avait l'habitude de prendre la parole et de raconter sa vie, ce qui laisse supposer qu'il était tout à fait capable de dicter son récit à Chamerovzow.

Enfin, tout comme John S. Jacobs avec Harriet, Milton Clarke a été complètement éclipsé par son frère et, tout comme dans le cas de John Brown, la place du scribe dans son récit est à prendre en compte. Cependant, dans le cas de Clarke, comme le scribe, Joseph C. Lovejoy, a laissé d'autres écrits et a retranscrit deux autres récits, il est ainsi plus aisé de retrouver la voix de Milton Clarke dans le texte. Son récit a été ajouté à celui de son frère lors d'une réédition en 1846<sup>87</sup>, faisant de cet ouvrage un exemple unique dans l'ensemble de ceux qui ont été étiquetés récits d'esclaves, biographies et fictions comprises. Il participait à des réunions publiques abolitionnistes avec son frère mais sa narration est plus courte et il se concentre surtout sur les efforts qu'il déploie pour aider les autres esclaves à s'enfuir et sur le fait qu'on le prend souvent pour un Blanc. Son récit est donc moins « personnel », même s'il donne plusieurs exemples de maltraitements qu'il a subies, et Milton est beaucoup moins connu que son frère (on peut citer, par exemple, le fait que Lydia Maria Child consacre un article à Lewis Clarke dans *The Anti-Slavery Standard*, "Leaves from a Slave's Journal of Life" 20 and 27 October 1842, p. 78-79 et 83<sup>88</sup> mais pas à son frère alors qu'ils participaient souvent ensemble à des réunions publiques).

La place de ces narrateurs dans le mouvement abolitionniste mériterait d'être creusée et leurs récits ont toute leur place dans notre corpus, fait d'ouvrages ayant des points communs indéniables mais aussi des particularités, ce qui fait sa richesse. Il est évident que plusieurs

---

<sup>85</sup> Brown, *Slave Life in Georgia*.

<sup>86</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 1*, 261-4.

<sup>87</sup> Clarke, *Narratives of the Sufferings of Lewis and Milton Clarke*.

<sup>88</sup> <https://docsouth.unc.edu/neh/clarke/support1.html> (consulté le 26/03/2022).

narrateurs ont décidé de raconter leur histoire à la demande des abolitionnistes et on a longtemps pensé que c'étaient ces derniers qui suggéraient les thèmes à aborder et l'angle à partir duquel il convenait de dénoncer l'esclavage. Leur influence ne peut être niée car on retrouve dans les discours et écrits d'abolitionnistes blancs nombre des thèmes abordés dans les récits à la même époque. Les discours et les récits ont évolué en même temps, ce qui ne veut toutefois pas forcément dire que les narrateurs se contentaient de suivre ce que les abolitionnistes blancs leur demandaient d'écrire ou de raconter. Pour prouver cela, on peut comparer les récits de narrateurs dont on sait qu'ils fréquentaient les milieux abolitionnistes à un groupe de récits venant d'anciens esclaves presque anonymes, qui n'ont pas milité contre l'esclavage et qui ont laissé peu de traces de leur passage à part leur récit. Il s'agit en quelque sorte d'un « groupe-témoin » de récits, écrits et dictés par des narrateurs dont on ne sait souvent pas grand-chose, hormis ce qu'ils révèlent dans leur récit, et qui ne semblent pas avoir été édités ou aidés par des militants abolitionnistes. On y retrouve cependant de nombreux points communs avec les écrits des narrateurs qui évoluaient dans les cercles abolitionnistes.

### 3.4 (Dis)continuité

Tous ces récits, connus et moins connus, s'inscrivent dans une continuité, entre précurseurs de la période 1787-1830 et l'apogée de la période 1840-1864, ce qui ne signifie pas toutefois que l'évolution a été linéaire, certains sortant des schémas de leur époque. De plus, les chercheurs négligent parfois ceux qui ont été publiés entre 1830 et 1840 alors qu'ils sont annonceurs des thèmes largement développés après 1840. Les récits de Cugoano et d'Equiano dénoncent la traite, invoquent la Bible mais ils décrivent également la réalité de l'esclavage, les mauvais traitements, les tortures infligées aux esclaves, sans que ce thème soit prépondérant comme il le sera par la suite. Entre 1830 et 1840, cinq récits, deux écrits (ceux de William Grimes et Moses Roper) et trois dictés (Mary Prince, Ashton Warner et James Matthews), mettent l'accent sur cette rhétorique victimaire en faisant des scènes de torture le principal sujet. Trois d'entre eux inaugurent également la sous-catégorie des récits d'esclaves fugitifs. En effet, celui de William Grimes, publié aux États-Unis en 1825, est considéré comme le premier récit d'un esclave fugitif aux États-Unis et Moses Roper, qui publie son récit en 1838 est, quant à lui, le premier esclave fugitif à arriver en Angleterre<sup>89</sup>. Leurs destins sont donc

---

<sup>89</sup> William Grimes, *Life of William Grimes, the Runaway Slave. Written by Himself* (Poland: Pantianos Classics, pas de date. [1825]). Il publiera une seconde version de son autobiographie en 1855 : *Life of William Grimes, the Runaway Slave, Brought Down to the Present Time* (New Haven: Published by the Author, 1855) <https://docsouth.unc.edu/neh/grimes55/grimes55.html> (consulté le 07/04/2019). Moses Roper, *A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery* (Philadelphia: Merrihew & Gunn, Printers, 1838). In Bland, *African American Slave Narratives*, 47-88. Il publiera lui aussi une seconde version dix ans plus tard :

parallèles et leurs récits partagent plusieurs points communs, l'un d'eux, outre la description de leur fuite, étant de longues descriptions de tortures infligées aux esclaves. Ils sont également, tous les deux, les premiers narrateurs métis : chose inhabituelle, Grimes se montre fier d'avoir un père blanc, le plus riche planteur de Virginie (Grimes 1825, 11), mais à l'inverse d'Henry Bibb, évoqué plus haut, il est aussi fier de sa couleur que de la richesse de son géniteur, tandis que Roper est le premier narrateur qui insiste autant sur sa peau blanche ("I was, at that time, very white" (Roper 1838, 52), "though I was white at that time" (Roper 1838, 59) pour ne citer que deux exemples), sans forcément en tirer une quelconque fierté. Grimes dit clairement qu'il publie son récit pour des raisons financières mais il dénonce l'esclavage avec force. Andrews le définit de la façon suivante: "the first autobiographer in America to picture the South in what would become a standardized image in abolitionist propaganda: the plantation as rural chamber of horrors, a nightmare world presided over by near-demonic whites as capricious as they were sadistic"<sup>90</sup>. Roper décrit longuement, et de manière quasi-scientifique, les instruments de torture et l'utilisation que les propriétaires en faisaient. L'édition de 1848 contient même des dessins d'illustration de ces instruments, sans que l'on sache qui a décidé de les ajouter.

---

*Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery. With an Appendix, Containing a List of Places Visited by the Author in Great Britain and Ireland and the British Isles; and Other Matter* (Berwick-upon-Tweed, UK: Published for the Author and Printed at the Warder Office, 1848) <https://docsouth.unc.edu/neh/roper/roper.html> (consulté le 20/02/2019). Il existe très peu de différences entre les deux versions, hormis quelques documents ajoutés à la fin et, comme ce second récit est publié en Angleterre, l'orthographe et certains mots en anglais américain ont été modifiés.

<sup>90</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 77-8.

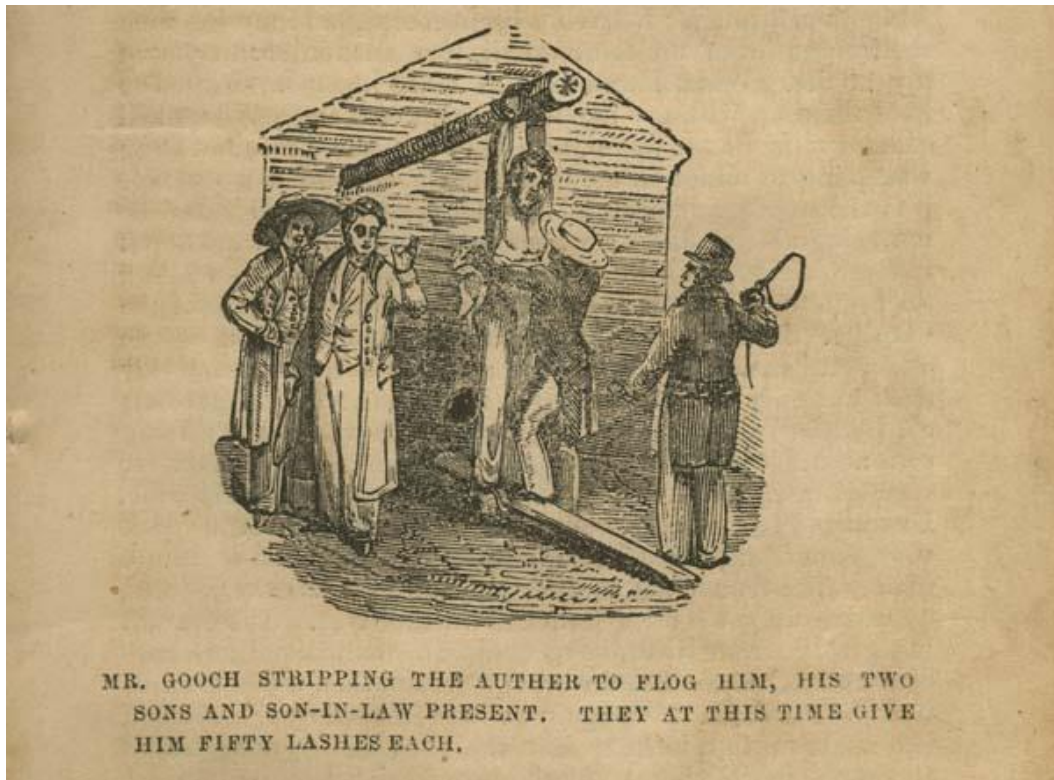


Figure 7: exemple d'illustration dans l'édition de 1848 du récit de Moses Roper. Source : <https://docsouth.unc.edu/neh/roper/roper.html>

Que ce soit l'éditeur ou Roper lui-même, cela montre l'importance donnée à ces scènes dans les récits, particulièrement après 1830. Ce choix de la part de Grimes et de Roper indique une nouvelle argumentation : montrer la souffrance des esclaves est un autre moyen de les humaniser.

Cette tendance se dessine également dans les récits dictés, en particulier ceux de Mary Prince, Ashton Warner et James Matthews<sup>91</sup>. Bien que Mary Prince et Ashton Warner n'aient jamais été esclaves aux États-Unis, leurs récits partagent avec nombre d'autres dans notre corpus une dénonciation claire de l'esclavage et une description détaillée de mauvais traitements. Tous deux ont dicté leur récit à Susanna Strickland, épouse Moodie, sous l'égide de Thomas Pringle, qui était à l'époque le secrétaire de l'*Anti-Slavery Society*. La visée abolitionniste de ces deux textes ne fait donc aucun doute. De même, James Matthews a très certainement dicté son récit à Joseph C. Lovejoy, pasteur abolitionniste. Les trois récits sont publiés dans les années 1830, au moment où l'abolitionnisme prend de l'ampleur, comme nous l'avons vu. On peut donc faire l'hypothèse que ce thème a pu être soufflé aux trois narrateurs mais le regard porté sur les violences et la façon de les aborder varie d'un récit à l'autre, ce qui

<sup>91</sup> Prince, *The History of Mary Prince*. Warner, *Negro Slavery Described by a Negro*. Matthews, *Recollections of Slavery by a Runaway Slave*.

montre que les esclaves ne se contentaient pas de suivre la « ligne éditoriale » des abolitionnistes, mais apportaient leurs propres idées et, surtout, leur propre expérience de la question.

Le dernier récit de la fin des années 1830, celui dicté par Peter Wheeler, est publié à un moment charnière dans les récits d'esclaves antiesclavagistes<sup>92</sup>. Il est dicté à Charles E. Lester, qui était considéré, au début de sa carrière, comme un abolitionniste mais qui s'est aliéné une grande partie de la presse noire, Frederick Douglass en particulier, en raison de ses positions sur le Compromis de 1850<sup>93</sup>. *Chains and Freedom* est largement ignoré par les critiques et les historiens alors que sa nature composite le rend très intéressant pour mieux apprécier l'évolution des récits. En effet, il est, en quelque sorte, à la croisée des chemins : il suit les canons que nous avons déjà évoqués pour les ouvrages les plus connus, dans sa première partie, mais c'est aussi un récit de voyage, à l'instar de *The Life of Olaudah Equiano*, et c'est, enfin, un récit de conversion où l'accent est mis sur la religion dans sa troisième partie, comme le font John Jea ou George White. Le témoignage de Wheeler est à part dans notre corpus car Lester a retranscrit ses conversations avec celui-ci, et notamment les questions qu'il lui pose. Il fait également des commentaires sur ce que Wheeler lui dit. Il est, en fait, une charnière entre les récits précurseurs, entre 1787 et 1839 et ceux publiés entre 1840 et la fin de la guerre de Sécession.

Ces cinq récits annoncent donc les thèmes qui deviendront des passages obligés dans tous les récits à partir de 1840. Il pourrait paraître surprenant que nous placions la charnière entre les deux époques de publication en 1840, et non en 1830, comme c'est généralement l'usage quand on parle d'abolitionnisme<sup>94</sup>. Une étude approfondie des récits indique, en effet, une convergence de thèmes et d'arguments plus marquée à partir de 1840. Les chiffres sont également très significatifs : seulement 8 récits ont été publiés entre 1787 et 1825, soit une période de 36 ans, puis 7 dans les années 1830, 28 dans les années 1840 et 1850 et 10 entre 1860 et 1864. La concentration de récits qui n'ont pas été écrits par les esclaves eux-mêmes est également intéressante : dans les années 1830, sur les sept récits, seulement deux, ceux de

---

<sup>92</sup> Wheeler, *Chains and Freedom*.

<sup>93</sup> Pour plus de détails, voir Graham Russell Gao Hodges, "Introduction" in Peter Wheeler, *Chains and Freedom: Or, The Life and Adventures of Peter Wheeler, a Colored Man Yet Living. A Slave in Chains, a Sailor on the Deep, and a Sinner at the Cross. With an Introduction by Graham Russell Gao Hodges* (Tuscaloosa: The University of Alabama Press, 2009), 13-4.

<sup>94</sup> En effet, pour les raisons déjà évoquées plus haut, la période entre 1830 et 1861 est considérée comme « l'âge d'or » de l'abolitionnisme. Sinha, *The Slave's Cause*, 5.

Richard Allen et Moses Roper, ont été écrits par les esclaves eux-mêmes<sup>95</sup>. Ainsi, l'esclave en tant qu'individu prend de plus en plus de place dans l'argumentation abolitionniste, son témoignage prend de plus en plus de valeur, mais ce n'est qu'à partir des années 1840 que les esclaves eux-mêmes s'emparent du genre, même s'ils s'inscrivent eux aussi dans une tradition et reprennent des thèmes et des arguments déjà abordés dans les ouvrages précurseurs. Cependant, l'évolution de tout genre littéraire n'est pas linéaire et les récits d'esclaves antiesclavagistes ne font pas exception. Certains narrateurs, en effet, renouent avec des traditions trouvées dans les récits des précurseurs et publient ainsi des textes hybrides, même si cette hybridité a quelque peu disparu à partir de 1840. John Thompson, par exemple, qui publie *The Life of John Thompson, a Fugitive Slave* en 1856<sup>96</sup>, passe beaucoup de temps en mer et ses voyages sont utilisés comme une métaphore religieuse. Le récit de Thompson ressemble donc, par certains côtés, à celui de Peter Wheeler car il est à la fois récit d'esclave, récit de voyages et récit de conversion. Celui de Leonard Black rappelle, quant à lui, les récits de conversion ou les récits spirituels<sup>97</sup>. On sait que *The Life and Suffering of Leonard Black* est passé inaperçu à l'époque et il est encore négligé de nos jours<sup>98</sup>. Pour Black, les motifs économique et religieux semblent l'emporter sur le motif politique « ce qui ne signifie pas que ce dernier ait été inexistant »<sup>99</sup>, Black exprimant en effet son opposition à l'esclavage de façon très virulente et faisant état de nombreux mauvais traitements. C'est le cas de beaucoup d'autres récits : même les abolitionnistes les plus actifs pouvaient espérer tirer profit de la vente de leur récit pour faire vivre leur famille. Dans le cas du récit de Moses Grandy<sup>100</sup>, George Thompson, son scribe, annonce le but de la publication dans la préface : “Considering, his Narrative calculated to promote a more extensive knowledge of the workings of American slavery, and that its sale might contribute to the object which engages so entirely the mind of Moses, namely, the redemption of those who are in bonds, belonging to his family, I resolved to commit it to the press, as nearly as possible in the language of Moses himself” (Thompson, v). Les motifs

---

<sup>95</sup> Parmi les récits exclus de notre corpus, on compte également neuf confessions sur la période 1745-1841 et quinze biographies (dont neuf publiées dans les années 1830). On peut également ajouter à cette liste trois récits dont l'authenticité est incertaine et quatre récits prétendument dictés mais dans lesquels on entend la voix du scribe davantage que celle de l'esclave. Là encore, nous ne prétendons pas à l'exhaustivité mais la disproportion est suffisamment parlante, même si quelques récits ont été oubliés. Voir la liste complète, annexe 2.

<sup>96</sup> John Thompson, *The Life of John Thompson, a Fugitive Slave; Containing His History of 25 Years in Bondage, and His Providential Escape. Written by Himself* (Worcester: Published By John Thompson, 1856). In Bland, *African American Slave Narratives*, 617-692.

<sup>97</sup> Leonard Black, *The Life and Suffering of Leonard Black, a Fugitive from Slavery. Written by Himself* (New Bedford: Benjamin Lindsey, 1847) <https://docsouth.unc.edu/neh/black/black.html> (consulté le 21/02/2019).

<sup>98</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 201-2.

<sup>99</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 201.

<sup>100</sup> Moses Grandy, *Narrative of the Life of Moses Grandy, Late a Slave in the United States of America* (London: Gilpin, 1843).

économique et politique sont donc une nouvelle fois liés. Les propos de Grandy ont été retranscrits par un scribe abolitionniste connu, George Thompson, mais cette fois-ci en Angleterre. Il ne fait pas partie de la sous-catégorie des récits d’esclaves fugitifs car Grandy a acheté sa liberté plusieurs fois et ne s’est pas enfui. Même si Grandy n’a pas laissé beaucoup de traces dans les archives abolitionnistes, il est indiqué dans la lettre d’introduction citée par Thompson dans la préface, “if you happen to have an Anti-slavery Meeting, let him tell his tale to a British audience” (Thompson, iv), ce qui signifie qu’il était bien parti en Angleterre pour témoigner du sort des esclaves et participer ainsi à la cause abolitionniste.

Un autre récit atypique est celui de William Hayden, qui s’apparente à un récit spirituel<sup>101</sup> : “this little narrative, which will in its pages show you more conclusively the power which this Spirit has exerted over me during life, and the implicit obedience which I have ever yielded to its dictates – is another object brought forth at its commands” (Hayden, 8). Mais certains éléments de sa vie ne sont pas communs : Hayden est, en effet, bien traité et il adopte une grande liberté de ton avec son maître, il est même autorisé à aller à l’école avec des Noirs libres, fait unique dans les récits. Sterling Lecater Bland considère son récit comme une « anomalie »<sup>102</sup> au sein du genre (terme qu’il emploie) mais il ne l’en exclut pas. Hayden est peut-être celui qui est resté le plus longtemps esclave et son témoignage est donc précieux (“I have said that I was forty years a slave” (Hayden, 5)). Il est parfois à contre-courant des autres narrateurs, quand il dit vouloir mériter d’être libre, par exemple (“[I] became still more attentive to my duties, determining to deserve, if it were really in my power, my freedom from bondage” (Hayden, 23)). Il dénonce tout de même les vendeurs d’esclaves en utilisant les mêmes expressions que d’autres narrateurs (“the flesh-barterer’s hammer”, “traffic of flesh and blood” (Hayden, 19-20), “you illiterate dealer in flesh and blood” (Hayden, 32)). Il ajoute aussi un poème intitulé “woman in the slave world” à la fin de son récit (Hayden, 242-4), ce qui démontre sa volonté de dénoncer l’esclavage même s’il ne fait pas de son ouvrage un pamphlet antiesclavagiste.

Outre ces va-et-vient dans l’évolution entre les récits spirituels du début et l’insistance sur les mauvais traitements, il y a, comme dans tout genre littéraire, des inclassables, en l’occurrence des récits qui ont leur place dans notre corpus mais qui s’en démarquent également de façon radicale, ce qui ne veut pas dire pour autant qu’il faut les exclure, puisqu’ils

---

<sup>101</sup> William Hayden, *Narrative of William Hayden, Containing a Faithful Account of his Travels for a Number of Years, Whilst a Slave, in the South. Written by Himself* (Cincinnati: W. Hayden, 1846) <https://docsouth.unc.edu/neh/hayden/hayden.html> (consulté le 05/10/2019).

<sup>102</sup> Bland, *African American Slave Narratives*, 195.



correspondent à la définition que nous avons donnée. Ils prouvent également que tous les récits n'ont pas été « formatés », c'est-à-dire qu'ils n'obéissent pas tous exactement au même schéma, c'est le cas de celui de Selim Aga notamment<sup>103</sup>, le seul dans notre corpus à avoir été publié en Écosse et qui n'est pas vraiment un pamphlet antiesclavagiste. Comme Aga est né libre en Afrique, son témoignage sur la culture et les coutumes du Royaume de Taqali est précieux. Il n'a jamais été esclave aux États-Unis et, comme l'esclavage a été aboli en Angleterre en 1833 et qu'il écrit son récit en 1846, il ne milite pas clairement contre l'esclavage. Même s'il a laissé peu de traces, on sait en revanche qu'il militait pour l'amélioration des conditions de vie en Afrique : “After leaving the Thurnburn household around 1846, Selim lectured for a year to fashionable London audiences at the popular illustrated ‘Panorama of the Nile’ at the time of the Great Exhibition of 1851. He even petitioned Lord Palmerston with his ambitious ‘*Plan for the Amelioration of Africa*’”<sup>104</sup>. Son récit a cependant toute sa place dans notre corpus, même s'il est un peu à part car l'absence de virulence contre l'esclavage de l'auteur ne minimise pas ses efforts d'humanisation des esclaves. Il critique tout de même la traite et évoque des maîtres cruels. Il ajoute également un poème qu'il a écrit à la gloire de l'Angleterre qui a libéré les esclaves (“*Tho' Lost to Sight, to Memory Dear*” (Aga, 31-2)). De la même façon, James Mars ne semble pas avoir été un abolitionniste mais il était militant : “[he] served as a deacon in the local Congregational church. He also played an important part in the African American enfranchisement and temperance movement”<sup>105</sup>. Il écrit<sup>106</sup>, au départ, pour raconter sa vie d'esclave à sa sœur qui vit en Afrique mais il décide finalement de publier son récit : “I thought I would have it printed, and perhaps I might sell enough to pay the expenses, as many of the people now on the stage of life, do not know that slavery ever lived in Connecticut” (Mars, 3). On peut considérer son récit comme la charnière entre les récits politiques et militants de l'avant-guerre de Sécession et ceux publiés après 1865 qui avaient principalement pour but de témoigner de leur expérience de l'esclavage.

Enfin, James Watkins a également été largement ignoré et ses deux récits sont, comme tous ceux évoqués dans cette sous-partie, à la fois typiques du genre quant à leur contenu qui dénonce l'esclavage, mais également atypiques car il a dicté *Narrative of the Life of James*

---

<sup>103</sup> Selim Aga, *Incidents Connected with the Life of Selim Aga, a Native of Central Africa* ([Aberdeen, UK]: [Published for the Author, W. Bennett, Printer], 1846) <https://docsouth.unc.edu/neh/aga/aga.html> (consulté le 20/02/2019).

<sup>104</sup> James, McCarthy, “Selim Aga: A New Light on his Life and his Explorations in West Africa”. *The Journal of Hakluyt Society*, July 2007, 2.

<sup>105</sup> <https://www.docsouth.unc.edu/neh/mars64/summary.html> (consulté le 26/03/2022).

<sup>106</sup> James Mars, *Life of James Mars, A Slave Born and Sold in Connecticut. Written by Himself* (Hartford: Case, Lockwood & Company, 1864) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/mars64/mars64.html> (consulté le 26/12/2021).

Watkins et écrit *Struggles for Freedom*<sup>107</sup>. On trouve de rares allusions à ce dernier chez quelques chercheurs mais le premier est complètement ignoré. Hannah-Rose Murray, qui effectue des recherches sur Watkins pour un ouvrage à paraître en 2023, a retrouvé de nombreuses versions du récit mais seules deux ont été numérisées<sup>108</sup>. Il est vrai que *Struggles for Freedom* est beaucoup plus militant. Watkins y cite d'autres ouvrages et y parle d'événements historiques ou contemporains, chose rare dans les récits (il évoque, par exemple, Haïti, la loi sur les esclaves fugitifs, et le meurtre d'Elijah Lovejoy). Il raconte dans ses récits comment il est retourné dans le Sud pour aider d'autres esclaves à s'enfuir, ce qui est également une forme de militantisme abolitionniste, et on sait également que son départ pour l'Angleterre était lié à ses activités abolitionnistes, comme l'indique le résumé du récit fourni sur le site *Documenting the American South*<sup>109</sup>.

Certains narrateurs, même s'ils ne sont pas devenus de très actifs militants abolitionnistes, indiquent clairement dans leur récit qu'ils sont contre le système esclavagiste et qu'il ne s'agit pas seulement dans leur récit de raconter leur histoire personnelle sans en tirer de conclusion. Dans *Life and Narrative of William J. Anderson*<sup>110</sup>, Anderson propose, par exemple, "a simple plan for abolishing slavery in the United States" en annexe (Anderson, 59-60). Il n'a pourtant pas laissé de trace autre que son récit. On note une volonté sensationnaliste dès le titre, avec la multiplication des points d'exclamation, et ce récit est, lui aussi, atypique : en effet, dans une préface très agressive, il se montre particulièrement aigri par rapport aux autres Noirs qui semblent vouloir lui nuire<sup>111</sup>. Cependant il ne va pas aussi loin qu'Austin Steward car il ne nomme pas ses adversaires. William Green est également complètement inconnu mais il insère une chanson antiesclavagiste à la fin de l'ouvrage ("Anti-Slavery Song")

---

<sup>107</sup> James Watkins, *Narrative of the Life of James Watkins. James Watkins, Struggles for Freedom; or The Life of James Watkins, Formerly a Slave in Maryland, U. S.; in Which is Detailed a Graphic Account of His Extraordinary Escape from Slavery, Notices of the Fugitive Slave Law, the Sentiments of American Divines on the Subject of Slavery, etc., etc.* (Manchester: Printed for James Watkins by A. Heywood, Oldham Street, 1860) <https://www.docsouth.unc.edu/neh/watkins/watkins.html> (consulté le 15/10/2019).

<sup>108</sup> Hannah-Rose Murray est professeure et chercheuse à l'Université d'Édimbourg. Dans ce futur ouvrage, deux chapitres seront consacrés à Watkins. Elle s'intéresse à ses récits mais aussi à ses discours prononcés dans des réunions publiques en Angleterre (échanges privés, le 13/07/2022). Cette multiplication de versions pourrait accréditer l'idée qu'il a pris en charge son récit et l'a modifié lui-même.

<sup>109</sup> <https://docsouth.unc.edu/neh/watkins/summary.html> (consulté le 26/03/2022).

<sup>110</sup> William Anderson, *Life and Narrative of William J. Anderson, Twenty-four Years a Slave; Sold Eight Times! In Jail Sixty Times!! Whipped Three Hundred Times!!! or The Dark Deeds of American Slavery Revealed. Containing Scriptural Views of the Origin of the Black and of the White Man. Also, a Simple and Easy Plan to Abolish Slavery in the United States. Together with an Account of the Services of Colored Men in the Revolutionary War – Day and Date, and Interesting Facts* (Chicago: Daily Tribune Book and Job Printing Office, 1857) <https://docsouth.unc.edu/neh/andersonw/andersonw.html> (consulté le 04/10/2019).

<sup>111</sup> On peut citer, par exemple, "But as I know all kinds of wicked lies will be raised by my own race, I have engaged the arm of Almighty God to help me" (Anderson, 5).

(Green, W., 5)). On sait tout de même que son récit circulait dans les milieux abolitionnistes<sup>112</sup>. Henry Watson est tout aussi inconnu que Green mais *Narrative of Henry Watson*<sup>113</sup> a été publié par Bela Marsh, qui a également publié les récits des frères Clarke. On peut donc penser qu'elle était abolitionniste mais Watson lui-même n'a laissé aucune trace (le site *Documenting the American South* ne propose même pas de résumé). Seul, Michaël Roy signale qu'il a publié son récit à compte d'auteur et que celui-ci est un réquisitoire contre l'esclavage<sup>114</sup>. Enfin, Louisa Picquet n'était elle-même pas une militante abolitionniste mais elle a dicté son récit<sup>115</sup> à Hiram Mattison, qui voulait dénoncer les dérives de l'esclavage puisqu'il insiste particulièrement sur les relations hors-mariage, notamment entre des hommes blancs et des femmes esclaves, et le métissage qui en résulte ("fornication and adultery"<sup>116</sup> (Picquet, 51)). Pour la narratrice, le motif économique semblait être prépondérant puisqu'elle voulait collecter de l'argent pour aider sa famille mais certains émettaient des doutes sur le fait qu'elle ait été esclave, étant donné sa peau presque blanche. Elle est donc non seulement une des très rares femmes à avoir dicté un récit mais elle est également la seule parmi les narrateurs à ne pas vraiment vouloir raconter son histoire : "Picquet was obliged to submit her life story to print to publicize her campaign [for money] and defend herself against charges of being an impostor, based on presumptions that a woman so light in complexion could not possibly have ever been enslaved"<sup>117</sup>. Son récit est, lui aussi, très rarement évoqué, peut-être en raison de sa nature singulière : il est, en effet, composé de questions du scribe Hiram Mattison et des réponses de Piquet. Il rappelle toutefois celui de Peter Wheeler qui fait apparaître, lui aussi, les questions de Charles Lester.

Tous les récits publiés avant 1865 ont en commun le fait que les narrateurs racontaient une partie de leur vie et celle d'autres esclaves. Cependant, les histoires racontées n'étaient pas publiées uniquement pour leur valeur intrinsèque. Leur composition, souvent, et leur publication répondaient à un but politique, dénoncer de façon plus ou moins appuyée l'esclavage. Ils avaient valeur de témoignages, avaient pour but de montrer l'esclavage tel qu'il était, comme le proclament plusieurs préfaces et introductions, et ils étaient utilisés comme tels par les abolitionnistes. Ils participaient également à la rhétorique abolitionniste, et ils n'étaient donc pas publiés *ex nihilo*. Une des problématiques principales, quand on étudie ces récits, et

<sup>112</sup> <https://docsouth.unc.edu/neh/greenw/summary.html> (consulté le 26/03/2022).

<sup>113</sup> Henry Watson, *Narrative of Henry Watson, a Fugitive Slave* (Boston: Published by Bela Marsh, 1848) <https://docsouth.unc.edu/neh/watson/watson.html> (consulté le 21/02/2019).

<sup>114</sup> Roy, « Le Récit d'esclave africain américain », 36.

<sup>115</sup> Picquet, *Louisa Picquet, the Octoroon*.

<sup>116</sup> On note qu'il ne présente pas les femmes esclaves comme victimes de leurs maîtres, elles semblent complices dans sa formulation.

<sup>117</sup> Andrews, *Slavery and Class*.

plus particulièrement les arguments et images utilisés, est de jauger l'influence des discours abolitionnistes sur le contenu des récits et donc, d'étudier le contexte dans lequel ces récits ont été écrits et publiés.



## **PARTIE 2 : CONTEXTUALISATION ET HUMANISATION**

Tout écrit, quelles que soient sa nature et l'intentionnalité qu'y met l'auteur, est influencé, à des degrés divers, par le contexte géographique, politique et l'environnement personnel de l'auteur ou du narrateur, et ceci est d'autant plus vrai quand il s'agit d'écrits à visée politique, qui s'inscrivent dans un débat véhément qui conduisit, en l'occurrence, à une guerre fratricide entre deux régions d'un même pays. Il est certain que les témoignages des victimes de l'esclavage avaient un intérêt pour les abolitionnistes car ils fournissaient des éléments à charge contre le système et on pourrait penser à première vue que leurs récits étaient « formatés » par leurs bienfaiteurs, qu'on demandait aux narrateurs d'insister sur tel ou tel type d'incidents ou d'histoires pour convaincre les lecteurs.

Dans cette partie, nous nous intéresserons au contexte personnel, historique, politique mais aussi littéraire dans lequel les récits étaient publiés car ce contexte permet de mettre les images étudiées en perspective et de voir quel degré d'influence il a eu sur le choix des narrateurs. Nous définirons ensuite la nature de ces récits, élément important pour comprendre l'intentionnalité des narrateurs. Enfin, nous expliquerons la méthode utilisée pour analyser les récits et suivre le fil conducteur de l'humanisation des esclaves dans les réseaux d'images du sang et de la couleur de peau.



## Chapitre 4 : Contexte de publication

Une étude attentive des contextes personnel, politique, historique et littéraire montre, comme on pouvait s’y attendre, des similitudes entre nombre de récits, mais elle montre également une variété certaine qui fait leur richesse.

### 4.1 Contexte personnel

« Peu de formes d’écriture ont illustré plus clairement que le récit d’esclave le lien intime qui existe entre la langue et l’identité, et les manières dont le récit peut être utilisé pour se réinventer, littéralement »<sup>1</sup>. Plus que pour tout autre genre, l’identité et la personnalité des narrateurs sont au centre de l’étude de ces récits d’esclaves antiesclavagistes car elles représentent le cœur et l’enjeu du récit. En effet, nous verrons que l’individu s’efface souvent au profit de la collectivité et du message à délivrer mais il n’en reste pas moins que la caractéristique indispensable de tout récit est que le narrateur ait été esclave, statut qui lui donne une légitimité unique pour dénoncer ce système oppressif. Le point de départ de toute étude des récits consiste donc à s’intéresser au narrateur. Sa personnalité, ou du moins ce qu’il décide de montrer de lui-même, est décrite de façon à susciter la compassion et ainsi à inciter les lecteurs à dénoncer, voire à combattre activement, l’esclavage. Les narrateurs parlaient également au nom de tous les esclaves et devaient donc prendre garde à ne pas présenter leurs expériences comme exceptionnelles, alors même qu’ils n’étaient pas représentatifs de cette population. Comme le démontre Yuval Taylor, il y a plus de récits dont les narrateurs viennent des États frontaliers avec le Nord que du Sud profond, les femmes ne représentent que 12% des narrateurs et il y a beaucoup plus de narrateurs ayant réussi à fuir l’esclavage que dans la population esclave générale (35% contre 5%)<sup>2</sup>. Il ajoute également que la majorité des narrateurs était métissée, c’est-à-dire qu’ils avaient une mère noire (ou qui avait au moins un ascendant noir) et un père blanc, alors qu’ils ne représentaient que 7 à 12% de la population esclave<sup>3</sup>.

Il est vrai que notre corpus ne comprend que trois récits de femmes (un récit écrit par Harriet Jacobs et deux dictés par Mary Prince et Louisa Picquet) et que 31 narrateurs sur les 46 se sont enfuis et seulement 8 ont acheté leur liberté<sup>4</sup>. Concernant leur filiation et leur origine

---

<sup>1</sup> Citation de Katie Birat, traduite par Palleau-Papin. Françoise Palleau-Papin, « Métamorphoses contemporaines du récit d’esclave » in Parfait et Rossignol, « *Écrire sur l’esclavage* », 103.

<sup>2</sup> Blassingame, “Using the Testimony”, 480.

<sup>3</sup> Taylor, “*I was Born*”, xv.

<sup>4</sup> Ces chiffres cachent une réalité plus complexe : certains s’enfuient et se considèrent libres de toute obligation envers leur ancien propriétaire (Lewis Clarke, William Wells Brown, par exemple), certains s’enfuient puis achètent leur liberté (Solomon Bayley), d’autres s’enfuient puis leurs amis achètent leur liberté (Harriet Jacobs). D’autres encore achètent leur liberté plusieurs fois car ils sont dupés par leur maître (Moses Grandy). Certains



géographique, on peut cependant nuancer quelque peu l'affirmation de Taylor. En effet, il faut rappeler que, dans de nombreux cas, nous n'avons pas d'autre information sur les narrateurs que ce qu'ils veulent bien divulguer dans leur récit. Et il est donc très intéressant de noter que 30 d'entre eux (sur 46) ne donnent aucune information sur leur couleur ou celle de leurs parents<sup>5</sup>. En croisant avec d'autres sources, ils ne sont plus que 20 dont la couleur est inconnue. Seuls 11 évoquent soit un père blanc, soit une mère elle-même métisse alors qu'on sait que 15 d'entre eux l'étaient<sup>6</sup> (les 11 narrateurs restants étaient noirs de peau). Pourtant, le métissage est un sujet très souvent abordé dans les récits, particulièrement après les années 1840, et on peut donc s'étonner de ce silence, alors que tous, à l'exception de Milton Clarke et Nathaniel Turner, évoquent leurs parents. On pourrait imaginer qu'il s'agit là d'une forme de pudeur et qu'ils ne veulent pas révéler ce qui pourrait être perçu comme trop personnel. De plus, l'évocation d'un père blanc revenait, en creux, à admettre que leur mère esclave avait eu des relations sexuelles, le plus souvent non consenties<sup>7</sup>, avec un homme blanc qui ne pouvait être son mari. À de très rares exceptions près, les quelques narrateurs qui évoquent un père blanc n'en tirent aucune fierté. Il n'est donc pas tout à fait exact de dire que la majorité des narrateurs étaient métis. De même, s'il est vrai que 37 narrateurs sur les 46 ont été esclaves à un moment de leur vie dans ce qu'on appelle les "border states"<sup>8</sup>, les États esclavagistes frontaliers avec les États dits libres, nombre d'entre eux ne sont pas restés au même endroit pendant toute la période où ils ont été esclaves. Il est évident que plus ils étaient proches, géographiquement parlant, des États libres, plus il était aisé pour eux d'atteindre ceux-ci et cela explique que la majorité des narrateurs viennent de ces États. Ce constat ne doit cependant pas occulter la grande variété d'origine des narrateurs : ceux qui ont été esclaves en Amérique du Nord décrivent l'esclavage dans 17 États en tout, dont 4 font partie du « Sud profond »<sup>9</sup>, d'où il était plus difficile de

---

narrateurs sont affranchis par leur maître sans compensation financière (Louisa Picquet) ou après un certain âge (Thomas Smallwood). Sans compter les cas particuliers, comme John Jea qui apporte la preuve devant une cour de justice qu'il a été baptisé et qui pense que cela fait de lui un homme libre.

<sup>5</sup> Pour deux d'entre eux, Milton Clarke et John S. Jacobs, ce sont leurs frère et sœur respectifs, Lewis Clarke et Harriet Jacobs, qui évoquent la couleur de leurs parents.

<sup>6</sup> James Matthews dit de son père "he was an outland man" (*The Emancipator*, August 23, 1838), appellation pour le moins énigmatique. Plusieurs interprétations sont possibles : il peut s'agir d'un homme extérieur à la plantation, ou qui vient d'un autre État, sans indication de la couleur. Susanna Ashton, qui a authentifié le récit et mis un nom sur le narrateur anonyme, a émis l'hypothèse qu'il pourrait s'agir d'un homme venu d'Afrique mais elle n'en est pas certaine (échange privé, 28 avril 2022).

<sup>7</sup> Le mot "rape" est absent des récits mais certains narrateurs racontent comment les femmes esclaves sont forcées à avoir des relations sexuelles avec des hommes blancs, le plus souvent leurs maîtres. Dans tous les cas, leur statut même d'esclave, donc de propriété, ne leur donnait pas la liberté de refuser les avances d'un homme blanc, qu'il soit leur maître ou non. La notion de consentement est donc difficilement applicable ici.

<sup>8</sup> Il s'agit du Delaware, de la Virginie, du Kentucky, du Missouri et du Maryland.

<sup>9</sup> Le Sud profond est composé du Mississippi, de la Géorgie, de la Caroline du Sud, de la Louisiane, de l'Alabama et du Texas. La Floride est parfois associée à cette liste. Aucun narrateur n'a été esclave dans ces trois derniers États (Alabama, Texas et Floride).

s'échapper. De plus, 5 narrateurs racontent leur expérience de l'esclavage dans un État du Nord (Richard Allen en Pennsylvanie, John Jea dans l'État de New York, James Mars dans le Connecticut, Venture Smith dans le Rhode Island et Peter Wheeler dans le New Jersey). À ces 17 États s'ajoutent l'Afrique de l'Ouest, l'Angleterre, les Antilles et l'Océan Atlantique, quand le narrateur travaillait sur des bateaux. Ils ont donc vécu des expériences de l'esclavage différentes mais nous verrons qu'il existe, tout de même, de nombreux points communs entre eux.

À l'instar de leur origine géographique, leur lieu de vie après s'être affranchis de l'esclavage et le lieu de publication de leur récit, qui ne concordent pas toujours, sont à prendre en compte quand on étudie leurs récits mais, là encore, malgré une diversité certaine, des points communs émergent grâce au fil conducteur de l'humanisation. Sur les 53 récits, 22 ont été publiés en Grande-Bretagne (dont les 5 récits de narrateurs qui n'ont jamais été esclaves aux États-Unis), 29 aux États-Unis (7 États différents) et 2 au Canada<sup>10</sup>. Sur les 20 narrateurs qui ont publié en Grande-Bretagne (Moses Roper et James Watkins ont publié deux récits chacun), 13 y vivaient au moment de la publication, certains autres y participèrent à des séries de réunions publiques abolitionnistes. Les 2 narrateurs qui publièrent au Canada y vivaient également. Enfin, sur les 29 récits publiés aux États-Unis par 26 narrateurs (Frederick Douglass, William Grimes et Josiah Henson ont publié chacun deux versions de leur récit avant la guerre de Sécession), 13 vivaient dans l'État où ils ont publié<sup>11</sup>. Cette diversité de lieux avant et après leur libération rend nécessaire une perspective transatlantique car il est indéniable que les récits se sont nourris de ces expériences différentes, ce qui amène également le chercheur à nuancer le schéma du narrateur réduit en esclavage dans un État du Sud et qui s'enfuit dans le Nord.

La façon dont ils ont publié leur récit est également importante et elle va de pair avec le lieu de publication et leur lieu de vie après l'esclavage car tous ces éléments créent un contexte d'écriture qui est à prendre en compte dans l'étude des images et des arguments utilisés contre l'esclavage. Ces informations sont d'autant plus importantes que de nombreux critiques et historiens mettent l'accent sur l'influence des abolitionnistes blancs dans la composition des récits et atténuent ainsi toute forme d'originalité ou de maîtrise de la part des narrateurs<sup>12</sup>.

---

<sup>10</sup> Nous parlons ici, et dans la mesure du possible, des premières publications, mais il est impossible de recenser toutes les rééditions des récits. Michaël Roy a effectué un travail important sur leur publication et il souligne que beaucoup reste encore à faire sur cette question.

<sup>11</sup> Pour le détail des lieux par narrateur, voir annexe 4.

<sup>12</sup> Ceci est une constante dans l'historiographie. Pour ne citer qu'un exemple : "Slave narratives were didactic writings, created as a response to specific needs of a specific society". Foster, *Witnessing Slavery*, x.

Si l'on considère que la publication à compte d'auteur indique une certaine maîtrise sur la publication, alors il est intéressant de noter que, sur 53 récits, 16 récits écrits furent publiés de cette façon, dont 7 en Grande-Bretagne<sup>13</sup>. 8 narrateurs ont fait appel à des maisons d'édition qui semblent avoir eu des sympathies abolitionnistes car elles ont publié d'autres ouvrages du même type. Seulement 4 ont été publiés dans la presse abolitionniste blanche : l'édition de 1845 du récit de Frederick Douglass et les éditions de 1847 et 1849 du récit de William Wells Brown<sup>14</sup> par *l'Anti-Slavery Office*, et le récit de James Matthews dans *The Advocate for Freedom* puis *The Emancipator*. Pour 18 des 53 récits, nous n'avons malheureusement aucune information sur la maison d'édition<sup>15</sup>. Les 5 restants furent publiés par des associations non abolitionnistes ou des maisons d'édition commerciales. Cette diversité de lieux et de modes de publication indique une variété de situations dans lesquelles l'ancien esclave se trouvait au moment de sa publication. Par conséquent, affirmer que les narrateurs subissaient tous l'influence des abolitionnistes est par trop réducteur et ne reflète pas nécessairement la réalité. Cela ne signifie pas pour autant que les narrateurs n'étaient pas influencés par les autres récits ou par l'argumentaire des abolitionnistes blancs. Le fait que l'on retrouve des images et des arguments communs dans la majorité des récits l'indique clairement. Cependant, l'unilatéralité de l'influence est à remettre en cause. Parmi les 46 narrateurs, 25 peuvent être considérés comme abolitionnistes actifs<sup>16</sup>, ce qui signifie qu'ils s'engageaient dans la cause antiesclavagiste autrement qu'en publiant leur récit. Ceux qui participaient à des réunions pouvaient ainsi roder leur discours et modifier leur narration en fonction des réactions du public et pas seulement des organisateurs. Ils partageaient également la scène avec d'autres anciens esclaves et pouvaient donc ainsi s'inspirer des réflexions ou des conclusions de ceux-ci sur des événements similaires<sup>17</sup>. Certains narrateurs se connaissaient et travaillaient ensemble : nous avons déjà évoqué la collaboration entre Olaudah Equiano et Ottobah Cugoana, on peut également évoquer la ville de Rochester, où beaucoup d'abolitionnistes noirs convergeaient.

---

<sup>13</sup> Il y a également deux récits dictés, ceux de Louisa Picquet et de Nathaniel Turner, mais dans ces deux cas l'auteur en charge de la publication est le scribe, Hiram Mattison pour le premier et Thomas R. Gray pour le deuxième.

<sup>14</sup> William Wells Brown est un cas particulier car son récit a connu de nombreuses rééditions, par des moyens différents. Nous ne mentionnons ici que les deux versions incluses dans notre corpus.

<sup>15</sup> Cela montre, encore une fois, qu'il reste encore à faire sur les récits d'esclaves.

<sup>16</sup> Abolitionniste doit être compris ici dans un sens large, de James Watkins et William Anderson qui aidaient les esclaves à s'enfuir à Frederick Douglass ou Lewis Clarke qui étaient des orateurs très actifs sur le circuit abolitionniste. Mais il suppose que la personne en question prenait une part active dans la lutte pour mettre fin à l'esclavage.

<sup>17</sup> "It is probable that by initially presenting their experience as an oral presentation, slave narrators were able to gauge and revise the effectiveness of various combinations of experience before composing the written version of the narrative". Bland, *African American Slave Narratives*, 11-2.

Nancy A. Hewitt parle de “hotbed of religious and reform activity” et elle cite un certain nombre de grands noms qui travaillaient ensemble : Austin Steward, Roswell Jeffrey et sa famille, Isaac et Mary Gibbs, Caroline Hawkins, John S. Jacobs et sa sœur Harriet, Charles Lenox, Sarah Parker Remond, Sojourner Truth, sans oublier, bien sûr, Frederick Douglass<sup>18</sup>.

Un certain nombre de narrateurs évoluait donc dans le milieu abolitionniste et de nombreux chercheurs insistent sur l’influence de ces abolitionnistes sur les récits, comme le fait Kerry Sinanan : “abolitionist literature in circulation and abolitionist strategies often necessitated a response by slaves, thereby affecting the very content and rhetorical thrust of the narratives”<sup>19</sup>. La trace la plus visible de l’influence est l’enveloppe blanche<sup>20</sup> qui entourait les récits et qui orientait la lecture autant qu’elle authentifiait le récit. Cette enveloppe est cependant à relativiser : d’une part, pour les récits écrits, elle était souvent rédigée après que leurs auteurs avaient lu le récit (ils y font référence dans leur introduction ou préface) et, d’autre part, elle est absente de 28 récits, tous écrits par les anciens esclaves eux-mêmes, sur les 53. Parmi ceux-ci, 6 ajoutent tout de même des lettres de recommandation de personnes éminentes que l’on suppose blanches, ou une liste de souscripteurs, c’est-à-dire des personnes qui s’étaient engagées à acheter le livre. Une introduction ou une préface, écrite sans nul doute par une personne blanche, n’apparaît que dans 22 récits, dont 13 dictés. Dans le premier récit de Josiah Henson, en 1849, la préface est anonyme et les auteurs des introductions des récits de John Andrew Jackson et James Watkins (version de 1852) ne signent qu’avec leurs initiales. Frederick Douglass est le seul à insérer une préface écrite par un Noir, James McCune Smith, au début de son second récit et 21 écrivent leur préface ou leur introduction eux-mêmes<sup>21</sup>. Ces remarques concernent toute la période considérée, ce qui suggère que la tendance n’est pas liée à un contexte précis. Enfin, 31 récits sur les 53 ne contiennent pas de mention de scribes ou d’éditeurs ayant altéré le récit. Il n’est donc pas exact de dire que tous les récits suivent le même schéma. Bien entendu, le fait que la mainmise des abolitionnistes sur les récits ne soit pas visible ne veut pas dire qu’elle est inexistante. Cependant, si on prend en considération les modes de publication, les lieux de vie, le fait que les narrateurs soient abolitionnistes ou pas et la présence ou non de l’enveloppe blanche, il apparaît que cette influence n’était peut-être pas aussi importante qu’on ne l’a longtemps dit. Cette position, relativement récente, est notamment défendue par Raymond Hedin, par exemple, en 2021, lorsqu’il écrit : “Douglass’s authoring of

---

<sup>18</sup> Nancy A. Hewitt, “Rochester” in Roy, *Frederick Douglass in Context*, 35.

<sup>19</sup> Sinanan, “The Slave Narrative”, 61.

<sup>20</sup> Concept développé par John Sekora en 1987 dans son article qui a fait date “Black Message/White Envelope”, déjà cité plus haut.

<sup>21</sup> C’est en tout cas le seul dont il est explicitement dit qu’il est noir.

the narrative preceded Garrison's and Phillips's authoring of their prefaces. Much of the inspiration for their prefaces came from their reading of what Douglass had written. For that reason, it would be more accurate to conclude that the black message helped to create the white envelope"<sup>22</sup>. Aucun auteur n'écrit sans influence extérieure, quel que soit le degré de maîtrise qu'il a sur l'écriture, car il ne vit pas isolé du monde. En outre, comme le rappelle Hedin dans un autre article, être influencé ne signifie pas nécessairement que l'on n'a pas la maîtrise de sa production<sup>23</sup>. Il précise que c'est surtout le cas pour les récits écrits au XVIII<sup>ème</sup> siècle et parle de pressions et de stratégies pour ceux publiés au XIX<sup>ème</sup> siècle : "It is important to remember that throughout the eighteenth century American slave narratives were free of outside influence; pressures and corresponding strategies came later"<sup>24</sup>. Dans un autre article, il évoquera des contraintes imposées par les soutiens abolitionnistes blancs mais il les qualifiera également d'émancipateurs : "Several critics, including myself, have written about the constrictions of voice felt by slave narrators and signaled by the presence of white patrons who introduced the narratives and often provided approving postscripts. Paradoxically, these empowering white readers imposed greater restraints on slave narrators than the hostile Gray imposed on Turner"<sup>25</sup>. Cette idée n'est pas nouvelle mais elle n'avait que très peu de défenseurs jusqu'à récemment. Cependant, Charles Nichols, en 1969 déjà, nuance également l'influence des abolitionnistes :

Like all autobiographies they must be critically evaluated by the accepted standards for historical evidence, but the genuineness of the great majority of the works employed in this study is unquestioned. Moreover, abolitionist editorship does not necessarily impugn their reliability, for only superficial aspects of narratives have been challenged and even fictionalized accounts are striking in their essential truth. As the victim's personal account of bondage, these autobiographies provide a unique and essential perspective on American slavery<sup>26</sup>.

Nous verrons dans l'étude des images liées à la couleur et au sang que l'influence existait, certes, mais qu'elle était bilatérale : les abolitionnistes blancs influençaient les narrateurs de récits d'esclaves autant que les narrateurs influençaient les abolitionnistes. Comme le rappelle Manisha Sinha, qui fait partie de ces historiens qui attribuent plus d'agentivité aux narrateurs et aux abolitionnistes noirs en général, les auteurs des récits

---

<sup>22</sup> Levine, "Autobiography", 87.

<sup>23</sup> Raymond Hedin, "The American Slave Narrative: The Justification of the Picaro", *American Literature* 53, n° 4 (1982): 630-45, <https://doi.org/10.2307/2925648>, 632.

<sup>24</sup> Hedin, "The American Slave Narrative", 632.

<sup>25</sup> Raymond Hedin, "Probable Readers, Possible Stories: The Limits of Nineteenth-Century Black Narrative", in James L. Machor, ed., *Readers in History: Nineteenth-Century Literature and the Contexts of Response* (Baltimore and London: The John Hopkins University Press, 1993), 185.

<sup>26</sup> Nichols, *Many Thousand Gone*, x.

d'esclaves étaient bien, pour la plupart, des abolitionnistes<sup>27</sup>, signifiant en cela qu'ils n'étaient pas de simples témoins utilisés pour attendrir le public. Et ils trouvaient parfois leurs propres stratégies, qui différaient de celles des abolitionnistes blancs, comme le rappelle Richard S. Newman : "From Richard Allen and Prince Hall in the 1790s to David Walker and Maria Stewart in the late 1820s, African Americans developed an arsenal of strategies and tactics that diverged sharply from the learned and dispassionate legal political activism of white abolitionists"<sup>28</sup>. C. Peter Ripley, qui a fait un important travail de compilation de documents écrits par des abolitionnistes noirs, ajoute que ceux-ci avaient des buts et des moyens d'action différents selon qu'ils étaient en Angleterre, au Canada ou aux États-Unis<sup>29</sup> mais nous verrons, là aussi, qu'il faut nuancer cette affirmation en ce qui concerne les récits d'esclaves.

La question qui sous-tend ces interrogations sur le type de message et d'influence que subissaient les narrateurs est, bien entendu, la question de la cible de ces récits : à qui s'adressaient-ils ? Sterling Lecater Bland évoque la nature triangulaire des récits : "triangular nature of the slave narrative genre: slave writers, abolitionists and the public within which narratives were produced"<sup>30</sup>. La plupart des chercheurs s'accorde sur le fait que le public auquel les narrateurs s'adressaient était des Nordistes blancs. Pour ne citer que deux exemples, Sartwell écrit : "The texts were printed by white people for white people, even as they were composed by black people as liberatory instruments"<sup>31</sup>. Selon Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol, « Pris ensemble, ces récits [d'esclaves fugitifs] composent une mémoire collective de l'institution, rédigée essentiellement à l'intention d'un public blanc »<sup>32</sup>. On peut donc imaginer qu'ils adaptaient leur message à ce qu'ils croyaient être les attentes du public. Cependant, comme le fait remarquer David Thomas Bailey, une comparaison avec les récits écrits après la guerre de Sécession met à mal cette idée :

A more telling objection is that at least twelve of the antebellum autobiographies were written in collaboration with white abolitionists, and all were written mainly for a white audience. Therefore, one might expect the autobiographies to be tailored more to the tastes of northern

---

<sup>27</sup> "Scholars have been too quick to ascribe to white editors and amanuenses the abolitionist content of slave narratives. Fugitive slaves were abolitionists in their own right". Sinha, *The Slave's Cause*, 421.

<sup>28</sup> Des quatre personnes citées, seul Richard Allen a écrit un récit d'esclave mais cette idée que les abolitionnistes noirs avaient des tactiques et des stratégies différentes de celles utilisées par les abolitionnistes blancs peut être appliquée aux récits d'esclaves, si on les considère comme des discours politiques autant que des autobiographies. Richard S. Newman, *The Transformation of American Abolitionism: Fighting Slavery in the Early Republic* (Chapel Hill and London: The University of North Carolina Press, 2002), 86.

<sup>29</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 1*, xxvii.

<sup>30</sup> Il ajoute que cette nature triangulaire peut également refléter les échanges culturels entre la Grande-Bretagne, l'Afrique et l'Amérique. Cité dans Sinanan, "The Slave Narrative", 62.

<sup>31</sup> Crispin Sartwell, *Act like You Know: African-American Autobiography and White Identity* (Chicago: University of Chicago Press, 1998), 23.

<sup>32</sup> Parfait et Rossignol, *Le Récit de William Wells Brown*, 21.

whites opposed to slavery. Again, however, the post-war writers were under less pressure to attack slavery, and yet their portrait of the peculiar institution matches that in the antebellum writings<sup>33</sup>.

Cette question de la cible va de pair avec celle de l'influence que les récits d'esclaves eurent sur la rhétorique abolitionniste car plus leur retentissement auprès du public était grand, plus ils étaient remarqués et pris en compte par les figures de proue du mouvement. On peut imaginer également que la pression exercée sur eux et sur leur message était proportionnelle au succès de leurs récits auprès du public : si les récits devenaient populaires, les abolitionnistes pouvaient vouloir influencer le contenu des récits suivants pour que ceux-ci soient en adéquation avec leur argumentaire. La mesure de ce succès ne fait pas consensus parmi les chercheurs : pour James Tackach, ils étaient extrêmement populaires<sup>34</sup>, position partagée par C. Peter Ripley<sup>35</sup>. Toutefois, Michaël Roy a récemment mis cette affirmation en doute. Selon lui, « il n'est pas certain que les récits d'esclaves aient joué un rôle absolument crucial au sein de la propagande abolitionniste »<sup>36</sup>, même s'il ajoute que de nombreuses rééditions de récits plus anciens sont apparues à partir des années 1830-40<sup>37</sup>, ce qui atteste tout de même d'un certain attrait pour ces publications. Mais cette interrogation quant au succès et à l'influence des attentes à la fois du lectorat et de leurs soutiens abolitionnistes blancs écarte peut-être un peu vite la question, tout aussi importante, de ce que les narrateurs voulaient accomplir en publiant leur récit et de ce qu'ils estimaient être le but de la publication.

Ainsi, les narrateurs de récits d'esclaves n'écrivaient pas dans une bulle, ils n'évoluaient pas tous dans un milieu abolitionniste mais ils avaient tous vécu l'esclavage et, ainsi, entendu les arguments qui servaient à en justifier l'existence. Une fois libres, ils faisaient également partie d'une communauté, blanche et noire, et ils étaient donc confrontés à d'autres expériences, d'autres opinions. Le concept d'hétéroglossie, développé par Mikhail Bakhtin, prend tout son sens ici<sup>38</sup>.

---

<sup>33</sup> David Thomas Bailey, "A Divided Prism: Two Sources of Black Testimony on Slavery", *The Journal of Southern History* 46, n° 3 (1980): 381-404, <https://doi.org/10.2307/2207251> (consulté le 9/04/2023), 402.

<sup>34</sup> Tackach, *Slave Narratives*, 13.

<sup>35</sup> "By the mid-1840s, the narratives were so successful that they captured the attention of commercial publishers, who then broadened the market, reached more readers, and provided the authors with much-needed income". Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 3*, 30.

<sup>36</sup> Roy, « My Narrative is just published », 394.

<sup>37</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 243.

<sup>38</sup> Lionel Larré précise : « Une écriture reflète la polyphonie de la communauté, élargie à la société dont est membre l'individu chez qui se manifeste ce phénomène, ou resserrée aux individus de son entourage qui lui permettent de construire et de saisir ses identités personnelles ». Lionel Larré, *Autobiographie amérindienne : pouvoir et résistance de l'écriture de soi*, Lettres d'Amérique(s) (Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2009), 103.

## 4.2 Contexte politique et historique

Les récits d'esclaves doivent être vus comme un dialogue constant entre ce que les narrateurs voulaient raconter de leur expérience, ce qu'ils pensaient que les lecteurs voulaient lire, et ce que leur demandaient les abolitionnistes quand ils étaient en contact avec eux. Comme le rappelle Lionel Larré, en effet, « il est bien entendu que tout co-énonciateur joue un rôle dans la production du discours de tout énonciateur, et Bakhtine a montré à quel point un discours pouvait être dialogique justement à cause de la présence du co-énonciateur dans le discours même de l'énonciateur »<sup>39</sup>. Les narrateurs s'inscrivaient également dans un débat virulent entre opposants et défenseurs de l'esclavage et ils ne pouvaient totalement ignorer les arguments esclavagistes et leur statut de victimes / témoins de l'esclavage leur conférait une autorité pour réfuter ces arguments<sup>40</sup>. Ils pouvaient donc choisir de raconter tel ou tel événement en fonction de l'argument qu'ils voulaient combattre. Bien que toute la période 1787-1864 soit émaillée de discours et de pamphlets défendant l'esclavage, l'argumentaire esclavagiste ne s'est véritablement développé qu'à partir des années 1830. Selon Peter Kolchin, l'ère révolutionnaire américaine a vu ses premières attaques contre l'esclavage mais sa défense était encore faible, et tandis que les attaques contre l'esclavage dans le Sud furent de courte durée, sa défense a, au contraire, pris de l'ampleur au fil des années<sup>41</sup>. Malgré l'abolition précoce de l'esclavage dans le Nord, l'augmentation de la population de Noirs libres dans les États du Sud les plus septentrionaux et la fin de la traite des esclaves, l'institution était considérée comme allant de soi dans le Sud<sup>42</sup>, il y avait donc peu d'écrits la défendant. Quand les hommes politiques et les intellectuels le faisaient, les arguments qu'ils utilisaient étaient avant tout religieux<sup>43</sup> : les partisans de l'institution estimaient que l'esclavage était fréquemment mentionné dans l'Ancien Testament, ce qui le légitimait. On retrouve ces arguments religieux dès 1701 dans la réponse que fait John Saffin<sup>44</sup> à ce qui est considéré comme l'un des premiers pamphlets

---

<sup>39</sup> Larré, *Autobiographie amérindienne*, 179.

<sup>40</sup> "Former slaves were particularly effective antislavery advocates. Having experienced bondage firsthand, they spoke and wrote about slavery with irrefutable authority, making them formidable opponents of pro-slavery propagandists". Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 3*, 136.

<sup>41</sup> Kolchin, *American Slavery*, 90-1.

<sup>42</sup> Kolchin, *American Slavery*, 63-4.

<sup>43</sup> Larry R Morrison, "The Religious Defense of American Slavery Before 1830", <https://www.kingscollege.net/gbrodie/The%20religious%20justification%20of%20slavery%20before%201830.pdf> (consulté le 3/01/2023), 15.

<sup>44</sup> John Saffin, "A Brief and Candid Answer to a Late Printed Sheet, Entitled, the Selling of Joseph: Whereunto is Annexed, a True and Particular Narrative by Way of Vindication of the Author's Dealing with and Prosecution of his Negro Man Servant, for his Vile and Exorbitant Behaviour towards his Master, and his Tenant Thomas Shepard; Which hath been Wrongfully Represented to their Prejudice and Defamation" (Boston: s.n., 1701) in George H. Moore, *Notes on the History of Slavery in Massachusetts* (New York: D. Appleton & Co., 1866), 251-256 <https://archive.org/details/cu31924027056039> (consulté le 22/07/2022).



antiesclavagistes, *The Selling of Joseph*. Saffin explique, dans ce pamphlet, que la Bible autorise la mise en esclavage de païens. On retrouve des arguments religieux tout au long du XVIII<sup>ème</sup> siècle et au début du XIX<sup>ème</sup> et les arguments s'étoffent : Raymund Harris, par exemple, un homme d'église, publie en 1788 un essai au titre évocateur : *Scriptural Researches on the Licitness of the Slave Trade*<sup>45</sup>. Dans cet essai, il explique qu'il existe de nombreuses références à l'esclavage dans l'Ancien Testament, ce qui légitime ce système, il évoque la malédiction de Cham et ajoute que si le Nouveau Testament n'évoque pas l'esclavage, c'est tout simplement parce que l'Ancien l'a déjà légitimé. Pour les défenseurs de l'esclavage, le droit de posséder des esclaves était une composante de leur liberté la plus importante. Ces arguments religieux allaient parfois de pair avec l'idée que les Africains étaient mieux lotis dans les colonies américaines que dans leur propre pays et une des raisons pour cela est qu'ils étaient évangélisés<sup>46</sup>. Mais, malgré tout, l'esclavage était présenté comme un mal nécessaire : Edward Long, pourtant propriétaire d'esclaves en Jamaïque, dénonce la brutalité de l'esclavage<sup>47</sup> et Richard Nisbet, également propriétaire d'esclaves dans les Antilles, admet que l'esclavage a des défauts mais que ce n'est pas une raison suffisante pour le condamner complètement<sup>48</sup>. Enfin, William Beckford prône une logique de régulation du système en vue de son amélioration<sup>49</sup>.

Certains dissertaient déjà sur l'infériorité des Africains et quelques auteurs, William Beckford Jr, Bryan Edwards ou encore William Cobbett en tête, établissaient une classification des hommes en fonction de leur couleur<sup>50</sup>. La composante raciale, bien que non complètement théorisée à ce stade, est indéniable car la couleur de peau, la « race », était une différence immédiatement visible. Elle est ainsi devenue une justification importante de l'esclavage (même si l'argumentation autour de la supposée infériorité des Noirs n'a été véritablement

---

<sup>45</sup> Raymund Harris, *Scriptural Researches on the Licitness of the Slave-Trade: Shewing its Conformity with the Principles of Natural and Revealed Religion, Delineated in the Sacred Writings of the Word of God* (London: John Stockdale, 1788) <https://archive.org/details/scripturalresea00harruoft/mode/2up> (consulté le 22/07/2022).

<sup>46</sup> Argument développé, entre autres, par Bryan Edwards dans son ouvrage *The History, Civil and Commercial, of the British Colonies in the West Indies: In two Volumes* (London: Printed for John Stockdale, 1793) <https://archive.org/details/in.ernet.dli.2015.22815> (consulté le 22/07/2022).

<sup>47</sup> Éric Molina, « Le Discours des antiabolitionnistes britanniques de 1787 à 1833 » in Le Jeune et Prum, *Le Débat sur l'abolition de l'esclavage*, 28.

<sup>48</sup> [Richard Nisbet] "A West Indian", *Slavery Not Forbidden by Scripture. Or a Defence of the West-India Planters, from the Aspersions Thrown out against them, by the Author of a Pamphlet, Entitled, "An Address to the Inhabitants of the British Settlements in America, upon Slavekeeping"* (Philadelphia: s.n., 1773) <https://archive.org/details/slaverynotforbid00nisb> (consulté le 22/07/2022).

<sup>49</sup> William Beckford, *Remarks upon the Situation of Negroes in Jamaica: Impartially Made from a Local Experience of Nearly Thirteen Years in that Island* (London: Printed for T. and J. Egerton, 1788) <https://archive.org/details/e9bc702d-d00f-4897-bb41-174690a64899> (consulté le 22/07/2022).

<sup>50</sup> Molina, « Le Discours des antiabolitionnistes britanniques », 28.

élaborée que plus tard)<sup>51</sup>. Comme le souligne Peter Kolchin, “a new racism was one of the ironic byproducts of Revolutionary-era republicanism”<sup>52</sup>. L’idée qui sous-tend tous ces écrits et ceux à venir est la supériorité de la race blanche sur les autres.

À partir des années 1830, l’argumentation s’étoffe mais il ne s’agit pas d’un argumentaire construit en faveur de l’esclavage mais plutôt d’une série désordonnée d’arguments, et les partisans de l’esclavage deviennent moins hésitants et plus affirmés dans leur défense de l’institution<sup>53</sup>. La représentation « paternaliste » de l’esclavage se développe et, avec elle, l’idée que les esclaves sont bien lotis et qu’ils sont comme des enfants que leurs maîtres traitent avec bienveillance<sup>54</sup>. De plus, les Noirs étaient représentés comme satisfaits de leur sort et intrinsèquement faits pour être esclaves<sup>55</sup>. Pendant la Révolution américaine et au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, les Sudistes blancs considéraient le débat sur l’esclavage comme légitime, même constructif, mais au milieu des années 1830, un consensus émergea selon lequel l’opposition à l’esclavage constituait un crime contre la société sudiste. S’établit alors, parmi les Sudistes, la conviction que la perpétuation de l’esclavage était nécessaire pour la préservation de leur propre liberté et égalité.

Le début des années 1830 a été une charnière pour le mouvement abolitionniste car les positions se sont radicalisées et les partisans de l’esclavage ont suivi ce mouvement de radicalisation. Ils sont ainsi passés de l’idée de l’esclavage comme mal nécessaire à l’idée qu’il représentait un bien positif. Thomas Roderick Dew a été un des premiers à développer les aspects positifs de l’esclavage<sup>56</sup> mais la révolte de Nathaniel Turner allait mettre à mal le côté paternaliste de l’institution, même si sa révolte a été de courte durée<sup>57</sup>. Pour justifier tout de même l’esclavage, les théories racistes sont devenues prédominantes : il fallait justifier

---

<sup>51</sup> On peut citer, par exemple, Claude-Nicolas Le Cat, *Traité de la couleur de la peau humaine en général, de celle des Nègres en particulier, et de la métamorphose d'une de ces couleurs en l'autre, soit de naissance, soit accidentellement ; ouvrage divisé en trois parties* (Amsterdam : s.n., 1765) ou Edward Long, *The History of Jamaica. Or, General Survey of the Antient and Modern State of the Island: With Reflections on its Situation Settlements, Inhabitants, Climate, Products, Commerce, Laws, and Government. In Three Volumes* (London: Printed for T. Lowndes in Fleet-Street, 1774) [https://archive.org/details/b30413503\\_0003](https://archive.org/details/b30413503_0003) (consulté le 22/07/2022).

<sup>52</sup> Kolchin, *American Slavery*, 91.

<sup>53</sup> Kolchin, *American Slavery*, 191.

<sup>54</sup> “It was not white supremacy *per se* that led southern yeomen to see slavery as the bedrock of their republican order, but the particular form that white supremacy took in the Old South: Blacks were not merely inferior; they were servile by nature and needed the control and guidance that slavery allowed”. Michael Wayne, "An Old South Morality Play: Reconsidering the Social Underpinnings of the Proslavery Ideology", *The Journal of American History*, Vol. 77, No. 3, December 1990, <https://www.jstor.org/stable/2078988> (consulté le 22/07/2020), 841.

<sup>55</sup> “The cornerstone of the proslavery ideology was the belief that blacks were innately suited to be slaves and largely accepting of their fate”. Wayne, "An Old South Morality Play", 838-9.

<sup>56</sup> Thomas Roderick Dew, “Review of the Debate in the Virginia Legislature”, in Eric L. McKintrick, ed., *Slavery Defended: The Views of the Old South* (Englewood Cliffs: Prentice-Hall, 1963), 20.

<sup>57</sup> Freehling, *The Road to Disunion, Volume 1*, 180.

l'esclavage racial et, dès la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, l'explication biblique ne suffisait plus pour expliquer la peau noire<sup>58</sup>. Jusqu'aux années 1840, les idéologues esclavagistes ne se livraient pas à des démonstrations considérées comme scientifiques à l'époque, mais développaient plutôt des préjugés et des idées générales, notamment le fait que les Noirs étaient, par nature, différents et inférieurs, ce qui les rendaient inaptes à la liberté<sup>59</sup>. Ces théories sur les origines des hommes se sont étoffées à partir des années 1840, grâce notamment aux deux théoriciens les plus connus, Josiah Nott et Geo. R. Gliddon. Leur ouvrage, *Types of Mankind*<sup>60</sup>, se voulait une démonstration scientifique de l'existence de différentes races et ils établissaient une hiérarchie. Pour développer leur théorie, ils ont multiplié les descriptions et le vocabulaire destiné à décrire les différentes races. Ils évoquaient également le sang comme vecteur de caractéristiques raciales et le mélange de sangs était tantôt présenté comme un atout pour certaines races, tantôt comme la fin d'une civilisation :

the infusion of even a minute proportion of the blood of one race into another, produces a most decided modification of moral and physical character. A small trace of white blood in the negro improves him in intelligence and morality; and an equal small trace of negro blood, as in the quadroon, will protect such individual against the deadly influence of climates which the pure white-man cannot endure... The commingling of different bloods, too, under the law of hybridity, may also have played an important part [in the destruction of ancient empires]<sup>61</sup>.

Eux-mêmes polygénistes, ils citent tout de même des écrits de Samuel Morton qui croyait en une origine commune des hommes<sup>62</sup>. Morton était un médecin et scientifique qui prétendait tirer des conclusions sur les capacités intellectuelles des hommes à partir de mesures de leurs crânes. Né à Philadelphie, il n'a vraisemblablement jamais vécu dans un État du Sud<sup>63</sup>, ce qui prouve, s'il en était besoin, que les théories racistes n'étaient pas l'apanage des seuls défenseurs de l'esclavage. Les anciens esclaves écrivaient ou dictaient donc leurs récits dans un contexte où leur statut d'être humain était remis en cause de toute part. Cette discussion sur

---

<sup>58</sup> Winthrop D. Jordan, *White over Black: American Attitudes toward the Negro, 1550-1812* (Chapel Hill: University of North Carolina press, 1968), 525.

<sup>59</sup> "Far more widespread within proslavery propaganda than detailed ethnological analyses were brief, unscientific, and vaguely supported assertions that blacks were by nature different, inferior, and thereby unsuited for freedom". Kolchin, *American Slavery*, 192.

<sup>60</sup> J. C. Nott and Geo. R. Gliddon, *Types of Mankind; Or, Ethnological Researches, Based upon the Ancient Monuments, Paintings, Sculptures, and Crania of Races, and upon their Natural, Geographical, Philological, and Biblical History: Illustrated by Selections from the Inedited Papers of Samuel George Morton, M.D., (Late President of the Academy of Natural Sciences at Philadelphia,) and by Additional Contributions from Prof. L. Agassiz, LL.D.; W. Usher, M.D.; and Prof. H.S. Patterson, M.D.: By J.C. Nott, M.D. (Mobile, Alabama), and Geo. R. Gliddon (Formerly U.S. Consul at Cairo)* (Philadelphia: Lippincott, Grambo & Co, 1854) <https://archive.org/details/in.ernet.dli.2015.22970> (consulté le 22/07/2022).

<sup>61</sup> Nott and Gliddon, *Types of Mankind*, 68-9.

<sup>62</sup> Pour plus de détails sur ces théories, voir, entre autres, Andrew S. Curran, *The Anatomy of Blackness: Science & Slavery in an Age of Enlightenment* (Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2011).

<sup>63</sup> Pour plus de détails sur Morton, voir [http://dla.library.upenn.edu/dla/pacscl/detail.html?id=PACSCL\\_LCP\\_LCPMorton](http://dla.library.upenn.edu/dla/pacscl/detail.html?id=PACSCL_LCP_LCPMorton) (consulté le 22/07/2022).

l'origine des races, qu'elle soit polygéniste ou monogéniste, amenait logiquement un débat sur le mélange, et ses conséquences sur les races. La notion même de l'esclavage racial, justifié par les partisans de l'esclavage, était mise à mal par les abolitionnistes, parmi lesquels certains narrateurs des récits, qui commençaient, au même moment que se développaient les théories sur les races, à multiplier la mention d'exemples d'esclaves métis. Comme nous l'avons vu, de nombreux narrateurs avaient eux-mêmes une mère esclave noire et un père blanc. Le métissage, et par conséquent la mention d'esclaves à la peau presque blanche, est devenu un argument de poids dans la rhétorique abolitionniste, et, de fait, le vocabulaire pour décrire ces esclaves s'est étoffé.

De plus en plus de récits d'esclaves, mais aussi des fictions et des biographies, ont été publiés à mesure que le débat sur l'esclavage prenait de l'ampleur mais la propagande littéraire esclavagiste n'a véritablement démarré qu'après la publication d'*Uncle Tom's Cabin*, en 1852. Dans les trois ans qui ont suivi, quatorze romans, des dizaines de pamphlets et de périodiques ont vu le jour, justifiant l'esclavage, entre autres selon des critères raciaux<sup>64</sup>. Mary Eastman, dans un roman qui répondait directement à *Uncle Tom's Cabin*, ne serait-ce que par son titre, *Aunt Phillis's Cabin*<sup>65</sup>, insiste beaucoup sur la blancheur, en réponse, sans doute, au personnage de George Harris, métis rebelle du roman de Stowe. L'essentialisation des esclaves par la justification de l'esclavage racial pouvait sembler mise à mal par le métissage et il fallait donc résoudre ce problème en inventant des caractéristiques propres aux métis, dont l'existence pouvait difficilement être niée. L'esclavage était présenté comme un mal nécessaire et les métis étaient impossibles à commander, idée que l'on retrouve aussi dans des essais comme celui de George Frederick Holmes<sup>66</sup>. Maria McIntosh, quant à elle, choisit de montrer des esclaves heureux qui aimaient leur maître<sup>67</sup>. Dans les années 1840-50, l'argument selon lequel les esclaves étaient mieux lotis que les ouvriers, notamment anglais, déjà avancé par quelques idéologues en faveur de l'esclavage à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle s'est développé<sup>68</sup>.

Les narrateurs combattaient donc la justification de l'esclavage mais aussi les stéréotypes et préjugés racistes dont les Noirs étaient victimes, dans tous les pans de la société

---

<sup>64</sup> Jeanette Reid Tandy, "Pro-Slavery Propaganda in American Fiction of the Fifties", *The South Atlantic Quarterly*, vol. XXI n°1, January 1922, <https://www.jstor.org/stable/26365964> (consulté le 22/07/2020), 41.

<sup>65</sup> Mary H. Eastman, *Aunt Phillis's Cabin; Or, Southern Life as it is* (London: Sampson Low, Son. & Co., 1852) <https://www.gutenberg.org/files/16741/16741-h/16741-h.htm> (consulté le 24/07/2020).

<sup>66</sup> George Frederick Holmes, "Review of Uncle Tom's Cabin" in McKintrick, *Slavery Defended*, 103.

<sup>67</sup> Maria Jane McIntosh, *The Lofty and the Lowly; Or God in all and none all-good* (New York: D. Appleton and company, 1854) <https://archive.org/details/loftyandlowlyor00mcingoog> (consulté le 24/07/2020).

<sup>68</sup> On peut citer, par exemple, James Henry Hammond, "Letter to an Abolitionist" in Drew Gilpin Faust, *The Ideology of Slavery: Proslavery Thought in the Antebellum South, 1830-1860* (Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1981), 168-205.

et pas uniquement parmi les défenseurs de l'esclavage<sup>69</sup>. Les spectacles de "blackface", les "Minstrel shows", qui se multipliaient, montrant des esclaves, heureux, souriant et chantant, très sexualisés, faisaient notamment partie du contexte dans lequel se faisait la réception des récits d'esclaves<sup>70</sup>. Les narrateurs devaient ainsi combattre les images stéréotypées des esclaves, Sambo, esclave docile, Mammy, la femme esclave plus maternelle avec les enfants de son maître qu'avec les siens, ou encore Jezebel, la tentatrice<sup>71</sup>. Pour George E. Clarke, ceci est particulièrement vrai pour ce qu'il appelle les récits d'esclaves canadiens<sup>72</sup> : "Naturally, in reading our Canadian slave narratives, we approach a literature of propaganda that attacks the pro-slavery arguments of white slaveholders and their allies, particularly their allegations of black inferiority and depravity"<sup>73</sup>. Cette réfutation des arguments esclavagistes est une caractéristique que nous trouvons, pourtant, dans la plupart des récits, quels que soient la date et le lieu de publication. En effet, la montée en puissance de l'abolitionnisme est corrélée au développement d'une théorie sur l'infériorité des Noirs, infériorité avec laquelle certains abolitionnistes n'étaient pas en complet désaccord<sup>74</sup>.

Ainsi, les narrateurs combattaient un système esclavagiste mais aussi des arguments contre leur nature même, des théories pseudo-scientifiques et des préjugés raciaux. Ils devaient donc tenir compte de la représentation que le public se faisait d'eux et adapter l'image qu'ils projetaient dans leur récit, selon le concept de la double conscience développé par W.E.B. DuBois<sup>75</sup>. Leurs récits s'inscrivaient également dans une rhétorique abolitionniste qui a beaucoup évolué entre ses débuts et la fin de la guerre de Sécession. Avant la Révolution américaine, les abolitionnistes blancs, tout comme les partisans de l'esclavage, utilisaient surtout des arguments religieux. Les premiers véritables opposants à l'esclavage sont bien entendu les Quakers, dont le fondateur, George Fox, exhortait ses adeptes à convertir les esclaves, les traiter correctement et finalement les affranchir dès 1671<sup>76</sup>. À partir de 1776, et de la réunion annuelle des Quakers de Pennsylvanie, il était interdit de posséder des esclaves et cette interdiction a été progressivement reprise par les autres communautés. Même si, selon

---

<sup>69</sup> Davis and Gates, *The Slave's Narrative*, xxv.

<sup>70</sup> Fabian, *The Unvarnished Truth*, 109.

<sup>71</sup> Elizabeth Fox-Genovese, "Slave Women" in Lawrence B. Goodheart, Richard D. Brown and Stephen Rabe, dir., *Slavery in American Society*. Collection: Problems in American civilization (Lexington: DC Heath and Company, 1993), 167-8.

<sup>72</sup> Nous avons déjà expliqué dans le premier chapitre pourquoi cette appellation nous semble problématique car elle renvoie à des récits certes publiés au Canada mais écrits ou dictés par des narrateurs réduits en esclavage aux États-Unis et dont l'objet principal était la lutte contre cette institution.

<sup>73</sup> Clarke, "This is no hearsay", 18.

<sup>74</sup> Brawley, "Frederick Douglass's 'My Bondage and my Freedom'", 102.

<sup>75</sup> Foster, *Witnessing Slavery*, 64.

<sup>76</sup> Rossignol, « Le Contexte nord-américain de l'antiesclavagisme britannique », 67.

Manisha Sinha, l'abolitionnisme des Quakers était davantage une réaction au capitalisme et à la course au profit<sup>77</sup> qu'une véritable conviction que l'esclavage était un mal, leur position a fait date et a profondément marqué le mouvement abolitionniste. L'esclavage était alors un concept abstrait et les esclaves eux-mêmes étaient peu présents dans le récit antiesclavagiste. Dans le contexte britannique, Brycchan Carey parle de proto-abolitionnistes pour qualifier les premiers opposants à l'esclavage, comme Anthony Benezet, Granville Sharp ou John Wesley. Dans les années 1770 et au début des années 1780, on ne trouve pas vraiment d'écrits abolitionnistes politiques<sup>78</sup>. Après 1776, l'argumentation a changé : les arguments religieux n'ont pas totalement disparu, pas plus d'ailleurs que dans la propagande esclavagiste, mais, selon James Basker, des arguments séculaires, littéraires mais aussi nationalistes ont fait leur apparition<sup>79</sup>. La Révolution américaine et la rédaction de la Déclaration d'Indépendance, qui proclamait le droit à la vie, la liberté, et la poursuite du bonheur pour tous (les hommes blancs) offraient un contraste saisissant avec la mise en esclavage d'une population noire toujours plus nombreuse dans le Sud. Les militants noirs se sont plus particulièrement emparés de cette devise de la liberté pour tous<sup>80</sup>. Le début du XIX<sup>ème</sup> siècle est également marqué par un changement dans la culture américaine qui plaçait l'individu (blanc) au centre de la société :

In the early years of the 19th century, sweeping intellectual, economic, and political changes moved the individual to the center of American culture. the growth of evangelical religion, the development of democratic politics, the rise of nationalism, the spread of print culture, and the expansion of the commercial relations of a capitalist society all fostered individual impulses toward personal narrative in printed form...<sup>81</sup>

Ce recentrement a favorisé l'apparition des témoignages individuels dans la lutte contre l'esclavage, des deux côtés de l'Atlantique. En effet, l'abolitionnisme était un combat transnational, dans lequel les militants britanniques et américains se répondaient et s'inspiraient les uns des autres<sup>82</sup>. On retrouve cette convergence d'idées dans les récits d'esclaves qui montrent des similitudes certaines, qu'ils aient été publiés en Grande-Bretagne, aux États-Unis ou au Canada.

---

<sup>77</sup> Sinha, *The Slave's Cause*, 13.

<sup>78</sup> Brycchan Carey, "The Hellish Means of Killing and Kidnapping": Ignatius Sancho and the Campaign against the 'Abominable Traffic for Slaves'" in Brycchan Carey, Markman Ellis, and Sarah Salih, eds., *Discourses of Slavery and Abolition. Britain and its Colonies, 1760-1838* (Basingstoke and New York: Palgrave Macmillan, 2004), 82-3.

<sup>79</sup> Basker, *American Antislavery Writings*, xxxiii.

<sup>80</sup> Paul Goodman, *Of one Blood: Abolitionism and the Origins of Racial Equality* (Berkeley, Los Angeles, London: University of California Press, 1998), 87.

<sup>81</sup> Fabian, *The Unvarnished Truth*, 2.

<sup>82</sup> Sinha, *The Slave's Cause*, 103.

Cependant, certains arguments bibliques étaient encore avancés, et notamment le fait que la Bible ne cautionnait pas l'esclavage mais qu'au contraire elle le condamnait. Le Nouveau Testament était préféré à l'Ancien par les antiesclavagistes et notamment l'argument selon lequel le Christ avait versé son sang pour tous les pécheurs, et pas seulement les Blancs. Une citation, qui est devenue récurrente dans les récits par la suite, est également apparue dans les années 1820 : "God hath made of one blood all nations of men that dwell on the face of the earth"<sup>83</sup>. Cette citation, extraite de la Bible (Actes, 17 : 26), maintes fois citée dans les récits d'esclaves mais également dans les discours d'abolitionnistes blancs, était en totale contradiction avec l'idée défendue par les partisans de l'esclavage que l'Ancien Testament prônait, ou du moins acceptait, l'esclavage, mais Josiah Nott et Geo. R. Giddon ont trouvé la parade en expliquant qu'elle ne s'appliquait qu'à l'Empire Romain et non à l'ensemble des sociétés esclavagistes : "the expression, 'hath made of one blood all nations of men,' was certainly meant to apply only to those nations about which he was informed; that is, merely the Roman Empire"<sup>84</sup>. Ce besoin de réfuter l'argument montre cependant son importance à l'époque. Les arguments religieux ont progressivement disparu des discours et des écrits dans les années 1840.

Dès les années 1810, soit une vingtaine d'années avant que le thème ne fasse son apparition dans la rhétorique abolitionniste, le métissage commençait à devenir, peu à peu, dans les récits, un des arguments phares pour souligner l'absurdité de l'esclavage basé sur la race ou la couleur de peau<sup>85</sup>. Dans les années 1820, une combinaison de facteurs politiques et économiques avait accru le pouvoir des États esclavagistes, à la suite de la forte augmentation de la production de coton nécessitant une main-d'œuvre toujours plus nombreuse<sup>86</sup>. Les débats sur le Compromis du Missouri de 1819-20 et la « victoire » du Sud esclavagiste dans ce compromis avec l'admission du Missouri comme état esclavagiste<sup>87</sup> ont mis le feu aux poudres dans le camp abolitionniste et ont permis l'avènement d'un abolitionnisme radical dans les

---

<sup>83</sup> On trouve un des premiers exemples dans une oraison prononcée par Jeremiah Gloucester le 1<sup>er</sup> janvier 1823 à Bethel Church. Jeremiah Gloucester, *An Oration, Delivered on January 1, 1823 in Bethel Church: On the Abolition of the Slave Trade* (Philadelphia: Printed by John Young, 1823) <https://static1.squarespace.com/static/590be125ff7c502a07752a5b/t/5d8ffcd4b876135bf03fedbc/1569717460709/Gloucester%2C+Jeremiah%2C+An+1823+Oration.pdf> (consulté le 3/05/2022), 11.

<sup>84</sup> Nott and Giddon, *Types of Mankind*, 559.

<sup>85</sup> Par exemple: Jesse Torrey, *A Portraiture of Domestic Slavery in the United States: With Reflections on the Practicability of Restoring the Moral Rights of the Slave, Without Impairing the Legal Privileges of the Possessor; and a Project of a Colonial Asylum for Free Persons of Color: Including Memoirs of Facts on the Interior Traffic of Slaves, and on Kidnapping* (Philadelphia: Published by the Author. John Bioren, Printer, 1817) <https://archive.org/details/aportraituredom00torrgoog> (consulté le 26/07/2022).

<sup>86</sup> Basker, *American Antislavery Writings*, xxxiii-v.

<sup>87</sup> Pour plus de détails, voir Freehling, *The Road to Disunion Volume I*, 144-158.

années 1830. La campagne pour l'abolition de l'esclavage a, en effet, pris un tournant décisif en 1830 avec un changement important dans les revendications puisque les abolitionnistes ne prônaient plus une abolition graduelle mais une abolition immédiate<sup>88</sup>. La publication de l'appel de David Walker<sup>89</sup> en 1830 et de *The Liberator* par William Lloyd Garrison, à partir de 1831, ont participé de ce tournant, tout comme la création de l'*American Anti-Slavery Society* en 1833. Dans leur récit, aucun des narrateurs ne prend position dans le débat sur l'abolition graduelle ou immédiate, tous semblent prôner une abolition immédiate car ils condamnent l'esclavage sans restriction, et il est difficile d'imaginer qu'ils pouvaient souscrire à un plan d'émancipation graduelle. Pourtant, ce n'est jamais dit clairement dans les récits. Pour répondre aux théories pseudo-scientifiques sur les races, les abolitionnistes commençaient à contester l'idée que la notion de couleur était un indicateur de race. Samuel May, abolitionniste blanc très influent, ramenait la question raciale à une simple question de pigmentation : "But because these two millions are 'guilty of a skin not colored like our own,' we consent that they should suffer a hard bondage", comme le faisait James Forten, abolitionniste noir : "There is nothing that our enemies can bring against us but the color of our skin; and is this not a mean, pitiful objection to the elevation of anyone?"<sup>90</sup>. Les romans abolitionnistes des années 1830-40 relayaient le thème du « mulâtre tragique » ("tragic mulatto") mais ne dépeignaient pas une image réaliste de l'esclavage et le racisme de leurs auteurs transparaisait<sup>91</sup>. Un autre moment crucial dans l'opposition Nord-Sud est intervenu dans les années 1840-50 en raison d'une nouvelle expansion de l'esclavage, en direction des nouveaux territoires (Texas, Kansas, peut-être Nebraska)<sup>92</sup>. Après avoir introduit le métissage comme argument dès la fin des années 1810, les abolitionnistes, blancs et noirs, ont opéré, dans les années 1850, un tournant stratégique important en mettant l'accent sur la présence d'esclaves blancs<sup>93</sup>. Les narrateurs suivent

---

<sup>88</sup> Elizabeth Heyrick est la première, dès 1824, à prôner ce changement de revendication. Elizabeth Heyrick, *Immediate, not Gradual Abolition; Or an Inquiry into the Shortest, Safest, and Most Effectual Means of Getting Rid of West Indian Slavery* (London: Sold by Hatchard and Son, Picadilly; Seel and Son, Fleet Street; Simpkin and Marshall, Stationers' Court; Hamilton, Adams and Co. Paternoster Row; J. and A. Arch, Cornhill; W. Darton Holborn Hill; W. Phillips, George Yard, Cornhill, W. Darton, Holborn Hill; W. Phillips, George Yard, Lombard Street; Harvey and Darton, Gracechurch Street, 1824) <https://archive.org/details/immediatenotgrad00hey/r> (consulté le 28/07/2022).

<sup>89</sup> Walker, *Walker's Appeal*.

<sup>90</sup> Samuel May, *A Discourse on Slavery in the United States, Delivered in Brooklyn, July 3, 1831* (Boston: Published by Garrison and Knapp, 1832), 14. James Forten, discours prononcé le 14 avril 1836 devant la *Colored Temperance Society* de Philadelphie) in Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 3*, 158.

<sup>91</sup> Nicholas Canaday Jr., "The Antislavery Novel Prior to 1852 and Hildreth's 'The Slave'", *CLA Journal*, vol. 17, n°2, William Wells Brown: The College Language Association: A Special Number (December 1973): 175-191, <https://www.jstor.org/stable/44328539> (consulté le 29/07/2022), 178.

<sup>92</sup> Parfait et Rossignol, *Le Récit de William Wells Brown*, 21.

<sup>93</sup> Mary Hayden Green Pike, "Introduction" in *Ida May: Story of Things Actual and Possible. Edited by Jesse Morgan-Owens* (Peterborough: Broadview Press, 2017. [1854]), 16-7.



globalement ces tendances dans l'argumentation mais, en raison de la nature même de leurs récits, témoignages sur la réalité de l'esclavage, ils ne pouvaient y adhérer totalement, l'esclavage n'ayant jamais été, pour eux, un concept abstrait. Dès 1787 et la publication de *Thoughts and Sentiments* d'Ottobah Cugoano, en effet, des éléments personnels avaient fait leur apparition, même si le récit de Cugoano est, avant tout, un pamphlet visant à dénoncer principalement la traite. Les narrateurs vivant aux États-Unis ne pouvaient pas non plus adopter un discours trop nationaliste car ils revendiquaient souvent leurs origines africaines et étaient victimes de discrimination tant dans le Sud que dans le Nord, ce qui les empêchait de glorifier une nation qui les traitait si mal.

Cette position ambivalente quant à leur place dans la société états-unienne apparaît dans l'absence quasi-totale du débat sur la colonisation et l'émigration dans les récits. En effet, les mots émigration et émigrer n'apparaissent que sept fois dans tout le corpus, deux fois pour parler d'une émigration vers le Canada (Milton Clarke et Austin Steward) et seul Thomas Smallwood parle d'émigration vers l'Afrique, en termes négatifs<sup>94</sup> : "The object and policy of that Society proved to be, under the mask of philanthropy, the draining of the free coloured population from among the slave population by inducing them to emigrate to Africa" (Smallwood, 15). De même, le mot "coloniz/sation" est assez rare : on compte seulement onze occurrences et l'*American Colonization Society*<sup>95</sup> n'est mentionnée que sept fois, et seulement après 1838 alors que la société a été créée en 1817. Ce silence de 21 ans pourrait s'expliquer par le fait que cinq récits seulement furent publiés aux États-Unis entre 1817 et 1838 et aussi par le fait que les narrateurs commentaient rarement l'actualité. Cependant, les Noirs rejetaient en grande majorité le programme de cette société<sup>96</sup>. Quand elle est mentionnée, cette colonisation vers l'Afrique est également présentée de façon très négative par tous les narrateurs. Austin Steward, par exemple, est très ironique quand il parle des vraies motivations des « colonisationnistes » :

This marked improvement in the condition and rapid advancement in intelligence among our people, seems to have alarmed the colonizationists, and made them fearful that those very down-trodden slaves, who have for years labored for nought; whose blood and tears have fertilized the Southern soil, may, perchance, become their equals in intelligence, and take vengeance on their oppressors for the wrongs done them; and lest they should do so, they would gladly remove them to some far-off country. (Steward, 327-8)

---

<sup>94</sup> Les quatre autres occurrences évoquent des émigrants blancs.

<sup>95</sup> Une société privée, fondée en 1817, et qui avait pour but d'envoyer les Noirs libres en Afrique, principalement au Libéria.

<sup>96</sup> Sinha, *The Slave's Cause*, 160.

Le Libéria n'est mentionné que 7 fois (à titre de comparaison, le Canada est mentionné 398 fois). La première mention du Libéria apparaît en 1843, alors que ce pays a été créé en 1822 et est devenu indépendant en 1847. Moses Grandy, qui a dicté son récit en 1843, indique clairement sa désapprobation : "As to the settlement of Liberia on the coast of Africa, the free coloured people of America do not willingly go to it. America is their home" (Grandy, 70). La plupart des narrateurs restent silencieux sur cette notion d'appartenance à une nation et évoquer l'émigration, surtout s'ils donnaient l'impression qu'ils soutenaient l'initiative, signifiait qu'ils acceptaient l'idée qu'ils n'étaient pas chez eux aux États-Unis. On remarque que seuls onze narrateurs parlent de nationalité, nationalité dont ils étaient évidemment privés avant la guerre de Sécession, quel que soit leur statut, sans toutefois qu'ils en fassent un corollaire nécessaire à leur libération. L'exception notable à cette règle est William Wells Brown, qui change le titre de son récit entre les versions de 1847 et 1849 : "a fugitive slave" devient "an American slave". De plus, la plupart des 29 narrateurs qui ont obtenu leur liberté en s'enfuyant ont choisi de gagner le Canada (certains sont partis en Grande-Bretagne, d'autres ont choisi de rester dans les États du Nord mais ce choix s'est avéré plus dangereux après le passage de la loi sur les esclaves fugitifs de 1850). Le Canada est toujours présenté comme un refuge sûr pour les esclaves en fuite, où ils n'étaient ni pourchassés ni victimes de discrimination. Ce pays est ainsi utilisé comme élément de contraste avec un Nord des États-Unis relativement peu accueillant. Cependant, les narrateurs des récits ne pouvaient pas se permettre de critiquer le Nord trop ouvertement car la plupart des abolitionnistes qui leur portaient assistance et défendaient leur cause vivaient dans cette partie des États-Unis (ils avaient également des alliés en Grande-Bretagne). Le contexte politique est ainsi largement ignoré, ou, plus exactement, il n'est pas mentionné dans les récits, pas plus que l'actualité ou les faits historiques marquants de la période.

Les récits d'esclaves sont des discours éminemment politiques mais la politique (au sens de partis politiques et de campagnes électorales) est complètement absente des récits. Aucun narrateur n'évoque, par exemple, le Parti de la Liberté, premier parti antiesclavagiste fondé en 1839, dont la revendication première était l'abolition de l'esclavage mais qui comptait également parmi ses revendications l'égalité raciale, gagnant ainsi le soutien de nombreux Noirs mais aussi d'abolitionnistes blancs éminents tels Gerrit Smith et James G. Birney<sup>97</sup>. La question de l'esclavage faisait pourtant partie des campagnes présidentielles de l'ensemble de

---

<sup>97</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 3*, 214. On peut noter que, parmi les témoignages d'esclaves que nous avons consultés mais exclus de notre corpus pour diverses raisons, seul Aaron évoque le Parti de la Liberté à plusieurs reprises. Aaron, *The Light and Truth of Slavery*.

la période, elle faisait l'objet d'interminables débats au Congrès, lors de discussions autour de l'intégration de nouveaux États ou Territoires au sein de l'Union<sup>98</sup> notamment, mais les narrateurs militants se tiennent à l'écart de ces débats et n'affichent qu'un seul but politique : l'abolition pure et simple de l'esclavage. De la même façon, les narrateurs ne font aucune allusion à des événements marquants comme l'abolition de la traite atlantique par le Parlement britannique en 1807 ou par les États-Unis un an plus tard. Très peu évoquent également la décision de la Cour Suprême *Dred Scott v. Sanford* de 1857 qui affirmait que les Noirs n'avaient aucun droit que les Blancs étaient obligés de respecter et aucun n'évoque les élections présidentielles, comme celle d'Abraham Lincoln en 1860 qui a tout de même été un tournant pour le combat contre l'esclavage et a marqué le début de la sécession des États du Sud. La seule loi mentionnée dans tous les récits postérieurs à son passage est la loi sur les esclaves fugitifs de 1850, qui semble créer une onde de choc parmi les narrateurs, notamment ceux qui vivaient dans un État du Nord car elle les mettait directement en danger. En effet, elle exigeait que tout esclave en fuite fût rendu à son propriétaire supposé et elle prévoyait de sévères pénalités pour quiconque empêcherait cette « restitution »<sup>99</sup>. Cette loi, qui renforçait la première loi sur les esclaves fugitifs de 1793, faisait partie du Compromis de 1850, présenté par le Sénateur Henry Clay, qui faisait des concessions à la fois au Nord et au Sud (l'intégration de la Californie en tant qu'État libre pour contenter le Nord et la loi sur les esclaves fugitifs pour apaiser le Sud, entre autres dispositions)<sup>100</sup>. Cette loi a eu deux conséquences majeures. Elle a provoqué un regain d'intérêt pour les récits d'esclaves<sup>101</sup> et a également galvanisé le mouvement abolitionniste :

The fugitive slave law launched a nationwide debate and disturbed what many northerners and abolitionists saw as their own 'status quo' by requiring white and black northerners to aid in returning fugitive slaves, which forced them to become de facto employees working on behalf of southern planters... Arguably, this was just what the abolitionist needed. The law resurrected the movement, which had been fatigued by years of stagnant advancement toward immediate abolition<sup>102</sup>.

D'autres événements marquants étaient les révolutions et révoltes liées à l'esclavage et, là encore, quasiment tous les narrateurs restent silencieux sur ces questions. Haïti, par exemple, est devenue indépendante en 1804, après une révolution qui a vu la libération des esclaves et la fondation de la première république noire du monde. On pourrait donc imaginer que cette

---

<sup>98</sup> Pour plus de détails sur la législation et les débats, voir Freehling, *The Road to Disunion Volume 1*.

<sup>99</sup> Kellie Carter Jackson, "Abolition" in Roy, *Frederick Douglass in Context*, 155-6.

<sup>100</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 4*, 51.

<sup>101</sup> Andrews, *Slavery and Class*.

<sup>102</sup> Jackson, "Abolition", 156-7.

indépendance deviendrait un sujet important dans les récits en raison de l'espoir qu'elle aurait pu susciter parmi les esclaves des États-Unis et des Antilles. Cependant, seuls deux narrateurs l'évoquent : Austin Steward, en 1857 (il raconte le voyage qu'y a fait l'abolitionniste Benjamin Lundy pour y accompagner d'anciens esclaves<sup>103</sup>) et James Watkins, dans son récit de 1860 (il parle de victoire, de guerre d'indépendance et il cite Toussaint L'ouverture (Watkins, 1860, 60)). Haïti est mentionnée, en tout et pour tout, sept fois dans tout le corpus<sup>104</sup> et il est important également de remarquer qu'Haïti est devenue indépendante en 1804 mais que la première mention de ce fait historique dans un récit n'apparaît que 53 ans plus tard. La révolution haïtienne est ainsi présentée comme faisant partie de l'Histoire, et non comme ce qui pourrait apparaître comme une menace actuelle et imminente pour l'existence de l'esclavage aux États-Unis. De la même façon, la révolte la plus connue et la plus retentissante de l'histoire de l'esclavage états-unien est sans nul doute la révolte de Nathaniel Turner en 1831. Pourtant, seulement 4 des 37 narrateurs qui ont publié leur récit après 1831 l'évoquent. Et, là encore, la première mention de cette révolte apparaît en 1849, soit 18 ans après les faits. En effet, la première mention de Turner se trouve dans le second récit de William Wells Brown, qui le présente de façon très positive, l'appelle Moïse et lui donne le titre de pasteur baptiste. Il utilise également le terme « patriotes » quand il parle de ses complices et le compare à Patrick Henry en citant sa phrase célèbre “give me liberty or death”<sup>105</sup> (Brown WW 1849, 47). Frederick Douglass, quant à lui, semble plus neutre, il évoque seulement une insurrection et parle d'inquiétude et de terreur après les faits (Douglass 1855, 55). Il ne semble pas soutenir l'action de Turner mais, plus bas, le doute s'installe quand il raconte comment des hommes blancs lui ont interdit d'organiser des cours d'éducation religieuse le dimanche. L'un de ces hommes l'accuse de vouloir être un nouveau Nat Turner (Douglass 1855, 67) et Douglass établit donc un parallèle entre l'éducation religieuse, qui devrait être perçue comme une action positive par ses lecteurs, et la révolte, qui devient par association une action également positive. Israel Campbell ne commente pas la révolte elle-même mais Nathaniel Turner figure parmi la liste d'abolitionnistes morts pour la cause dans une chanson des martyrs (Campbell, 288). Enfin, Harriet Jacobs est la narratrice qui l'évoque le plus, 30 ans après les faits. Ceci peut s'expliquer par le fait que c'est une femme, qu'elle était donc perçue comme moins menaçante que les

---

<sup>103</sup> Benjamin Lundy, abolitionniste quaker, soutenait ardemment l'émigration vers Haïti et il a escorté lui-même des migrants noirs de Caroline du Nord vers ce pays. Sinha, *The Slave's Cause*, 170.

<sup>104</sup> Pour rappel, le Canada est mentionné 398 fois.

<sup>105</sup> Patrick Henry était un homme d'état et avocat virginien qui a prononcé un discours retentissant à la Convention de Virginie, appelant ses compatriotes à s'unir contre l'Angleterre et ses taxes. Pour plus de détails : <https://www.history.com/news/patrick-henrys-liberty-or-death-speech-240-years-ago> (consulté le 30/04/2022).

hommes et pouvait donc se permettre de faire référence à un épisode marqué par une violence inouïe à l'égard de Blancs. Elle cite Turner cinq fois mais principalement pour parler des conséquences de cette révolte sur les autres esclaves et les Noirs libres, à savoir le harcèlement dont ils ont été victimes de la part de Blancs en mal de vengeance. Elle consacre tout un chapitre à cette question ("fear of insurrection" (Jacobs, H., 392)). Ce silence concernant les révoltes et révolutions est compréhensible car les narrateurs voulaient, avant tout, susciter la compassion et la révolte chez leurs lecteurs et ils ne pouvaient en aucun cas se permettre de paraître menaçants et de provoquer la peur. De plus, les informations sur ces événements circulaient très peu dans les États du Sud car les esclavagistes prenaient grand soin de passer sous silence ce qui aurait pu apparaître comme une lueur d'espoir pour les esclaves. Les abolitionnistes blancs devaient déconseiller également aux narrateurs qu'ils côtoyaient d'inclure dans leur narration ce qui aurait pu être perçu comme un appel à la violence. Il est vrai également que la plupart des narrateurs choisissaient de se concentrer sur des histoires individuelles dans le but de contribuer à l'humanisation de l'esclave et il n'y avait donc pas de place pour des débats politiques ou des événements (inter)nationaux, même pour les narrateurs qui évoluaient loin des sphères, et donc de l'influence, des abolitionnistes.

Les récits s'inscrivent donc dans un contexte politique et historique, même s'ils ne le mentionnent que très rarement, en répondant à d'autres textes et événements. Les narrateurs s'inspiraient également d'autres genres littéraires car, même si certains esclaves ne savaient pas lire et si leur culture littéraire n'était pas très étendue, ils participaient, dans leur majorité, à des réunions publiques, où ils étaient en contact avec des éditeurs et des tribuns abolitionnistes qui devaient leur suggérer, intentionnellement ou non, des orientations pour leurs récits. Les récits d'esclaves antiesclavagistes sont, en effet, des écrits hybrides, faits d'influences diverses, mais, là encore, l'unilatéralité doit être débattue car ils ont aussi inspiré d'autres écrits.

#### 4.3 Contexte littéraire

Le contexte littéraire de ces récits est à prendre en compte car ils s'inscrivaient dans une tradition littéraire bien présente depuis le début du XIX<sup>ème</sup> siècle et la démocratisation de l'imprimerie. Jean-Pierre Le Glaunec explique la popularité des récits d'esclaves par plusieurs facteurs :

La popularité du récit de fuite repose sur plusieurs critères concomitants : le développement d'un lectorat de classes moyennes, la modernisation de l'industrie de l'imprimerie et la baisse du coût de publication, un intérêt marqué pour les romans sentimentaux, et l'influence combinée du Second Grand Réveil Religieux et des mouvements de Réforme, tous domaines confondus... Influencés à la fois, dans sa forme et ses thèmes, par les récits de captivité, par les confessions de criminels, les récits de vie, le roman sentimental ou picaresque, ou encore, les narrations de

conversion religieuse, le récit de fuite est aussi intimement lié, d'un double point de vue chronologique et organique, aux annonces publiées dans les gazettes des sociétés esclavagistes<sup>106</sup>.

Même si cette multiplicité de genres n'est pas l'apanage des seuls récits d'esclaves, les narrateurs utilisaient toute la palette littéraire qui était à leur disposition et s'inspiraient d'autres genres. William L. Andrews replace les récits d'esclaves dans une tradition autobiographique plus large : "Between 1800 and 1870, roughly 7 out of 10 American autobiographies belonged to two subgenres: religious narratives and 'topical narratives of extreme suffering', including Indian captivity stories, slave narratives, criminal confessions, accounts of maritime and military exploits, and frontier travel and exploration accounts"<sup>107</sup>. Sterling Lecater Bland Jr. élargit encore davantage le champ d'influence :

The earliest black writing in America used the forms available to it, including the Native-American captivity narrative, the sermon, the jeremiad, the spiritual conversion narrative, and the narrative of self-advancement. Later, with the growth of the abolition movement in the 1830s, black writing was channeled in the direction of the fugitive slave narrative form. This mode was itself a literary formulation synthesized from a political need to have former slaves narrate their experience of slavery and escape for northern white audiences eager for true stories of action and adventurous escape against monumental odds<sup>108</sup>.

Il nous semble cependant que, si les caractéristiques du récit d'esclave semblent se fixer avec le temps, et notamment après 1830, en partie sous l'influence des abolitionnistes, les influences d'autres genres littéraires ne disparaissent pas pour autant. James Tackach dresse une liste encore plus importante que celle de Bland pour montrer les influences exercées sur les récits d'esclaves :

[They are] rooted in a variety of literary forms and genres: African and African American folklore; the Bible; travel writing, particularly the journals of the first European explorers who surveyed the Americas; the Puritan spiritual autobiography; the picaresque novel; the domestic novel; the abolitionist press; the captivity narrative; and the American success narrative. Of those, the last two – the captivity narrative, as created by Mary Rowlandson, and the American success narrative, as formulated by Benjamin Franklin – are arguably the most profound influences on the form and content of the slave narrative. Like the slave narrative, both genres essentially developed on American soil<sup>109</sup>.

Même si, comme nous l'avons déjà évoqué, la restriction géographique du genre aux seuls États-Unis est discutable, Tackach dresse une liste assez exhaustive des influences sur les récits. Nous pouvons aussi ajouter le récit d'aventure. En effet, cinq récits du corpus affichent le mot aventure dans leur titre : les récits de Venture Smith, Moses Roper (1838 et 1848), Henry

---

<sup>106</sup> Le Glaunec se concentre sur les récits d'esclaves en fuite dans cet article mais cette remarque s'applique à l'ensemble des récits de notre corpus. Le Glaunec, « De James Williams à *James Williams* », 128.

<sup>107</sup> Andrews, *Slavery and Class*, format Kindle.

<sup>108</sup> Bland, *Voices of the Fugitives*, 28.

<sup>109</sup> Tackach, *Slave Narratives*, 15.

Bibb et Peter Wheeler. Henry Bibb s'enfuit tellement souvent que son récit de fuite perd en intensité dramatique et devient une série d'aventures. Il parle d'ailleurs de ses souffrances et de ses aventures quand il raconte son travail de tribun abolitionniste ("my own sufferings and adventure" (Bibb, 426)). Sans véritablement parler d'aventures, certains narrateurs créent parfois du suspense pour tenir leurs lecteurs en haleine, même si ces derniers savaient déjà qu'ils avaient réussi à s'enfuir. Ainsi, Harriet Jacobs annonce une partie de son stratagème pour s'enfuir avec ses enfants mais une partie seulement : "the good old soul did not dream that I was planning to bestow peace upon her, with regard to myself and my children; not by death, but by securing our freedom" (Jacobs, H., 415-416). James W. C. Pennington crée un certain suspense en impliquant le lecteur dans son histoire : "I ask my reader to go in with me, and see how it goes" (Pennington, 221) puis, plus loin, sous forme de transition avec le chapitre suivant : "The events of the next chapter will shew [sic] what fortune followed this resolve" (Pennington, 234).

Le récit d'aventure prend donc une part importante, mais les narrateurs devaient tout de même veiller à ne pas perdre de vue le message principal : la dénonciation de l'esclavage. Ils devaient également paraître irréprochables et, ainsi, leur conversion ou leur croyance en Dieu prend une place prépondérante dans la quasi-totalité des récits, quelles que soient leur forme ou la date de leur composition. Les récits se transforment ainsi, parfois, en récits de conversion : on peut citer Olaudah Equiano et Peter Wheeler encore, J.W.C. Pennington ou George White, entre autres. Les exemples sont très nombreux et montrent la richesse de ces récits, qu'ils soient dictés ou écrits, et quelle que soit la période à laquelle ils ont été publiés. Leonard Black et William Hayden se présentent d'emblée comme des croyants (Black, 6, Hayden, 198). Black cite la Bible et semble prêcher en parlant de l'esprit de Dieu (dans le chapitre 2 par exemple). Hayden indique, dès la préface, qu'il est protégé par Dieu ("But from my infancy, I have been led on by degrees from step to step, by a supernatural Power" (Hayden, 198)). Un des chapitres du récit d'Austin Steward est intitulé "Oration – termination of slavery" (Steward, 758) et il s'agit clairement d'un prêche contre l'esclavage et pour l'éducation, religieuse entre autres, dans lequel il exhorte les anciens esclaves à travailler. Noah Davis parle de sa conversion dans le chapitre 3 mais il la présente de façon assez inhabituelle. Il semble, en effet, décider à un moment qu'il est converti, sans qu'il y ait d'événement particulier qui permette de marquer cette conversion : "Having always, from parental training, purposed in my mind to become religious before I died, I thought that now was the time to begin to pray" (Davis, 864). La suite du chapitre ressemble davantage aux canons du genre puisqu'il se repent de ses péchés et que

Dieu lui montre la voie en lui faisant ouvrir le livre à la page de l'hymne consacré à la conversion. Il décide, d'ailleurs, d'apprendre à lire pour pouvoir consulter la Bible et prêcher (Davis, 867). Austin Steward se tourne vers Dieu au moment où il croit mourir et s'interroge sur ses péchés : "And then I began to examine my own condition before God, and to determine how the case stood between Him and my poor soul" (Steward, 733). On peut noter, cependant, que cet épisode est directement suivi par un commentaire du narrateur, sans transition, sur le fait que son maître commence à mieux traiter ses esclaves, comme si la conversion de Steward l'avait touché lui aussi ("He now began to see the necessity of treating his slaves better by far than he had ever done before..." (Steward, 733)). Pour les narrateurs, il s'agissait, bien entendu, de montrer aux lecteurs qu'ils étaient de bons Chrétiens mais on peut se demander si ces récits de conversion et ces confessions ne sont pas aussi une stratégie pour souligner les péchés des propriétaires d'esclaves d'une manière plus subtile qu'en les exposant clairement. Il y aurait ainsi un effet de miroir : George White, par exemple, s'arrête dans une ville nommée Babylone où il convertit de nombreux habitants (il ne précise pas la couleur de son auditoire) et, peu de temps après, le Saint-Esprit lui rend visite. Le nom de la ville ne peut avoir été choisi au hasard, d'autant qu'il raconte qu'il a visité de nombreuses villes.

Encore davantage, peut-être, que dans les récits écrits, les esclaves qui dictent leur récit parlent souvent de religion et racontent leur conversion. Ceci pourrait s'expliquer par le fait qu'ils dictaient souvent leur récit à des abolitionnistes qui étaient également des hommes d'église ou qui affichaient leur foi (Joseph C. Lovejoy, scribe de James Matthews, Lewis et Milton Clarke, Hiram Mattison pour Louisa Picquet ou encore Charles E. Lester pour Peter Wheeler étaient pasteurs). Dans les genres littéraires dont on trouve trace dans les récits, le récit de conversion, le récit spirituel et, dans une moindre mesure, le récit de confession sont omniprésents. C'est une tendance que l'on constate également dans les récits exclus de notre corpus en raison d'une trop grande influence du scribe : Boyereau Brinch<sup>110</sup> consacre tout le dernier chapitre à sa conversion et cite les versets de la Bible qui l'ont influencé, il raconte également son second baptême et la fin du récit se transforme en récit spirituel. Elizabeth et son scribe consacrent plus de pages à la conversion de celle-ci et à ses prêches qu'à sa vie d'esclave, même si les principaux éléments attribués aux récits d'esclaves sont là : elle commence par "I was born", parle de ses parents, eux aussi esclaves et très pieux,<sup>111</sup> et des mauvais traitements qu'elle a subis, même si elle n'insiste pas sur ceux-ci. Elle est affranchie par son maître qui

---

<sup>110</sup> Brinch and Prentiss, *The Blind African Slave*.

<sup>111</sup> Elizabeth, *Memoir of Old Elizabeth, a Coloured Woman* (Philadelphia: Collins, 1863), <https://docsouth.unc.edu/neh/eliza1/eliza1.html> (consulté le 3/01/2023), 3.



devient religieux aussi. On peut remarquer que, sur la couverture de son livre, apparaît une citation du Nouveau Testament : “There is neither Jew nor Greek, there is neither bond nor free, / there is neither male nor female, for ye are all one in Christ Jesus. GAL. iii. 25”. Étant donné la présence marquée du scribe dans le récit, on peut supposer que c’est lui qui a choisi cette citation mais, comme Elizabeth a consacré sa vie à prêcher, on peut également imaginer qu’elle connaissait les Écritures et on peut donc raisonnablement penser qu’elle a aidé au choix de ces deux versets. Dans tous les cas, cela montre que la religion était un passage obligé des récits d’esclaves au sens large, quel que soit le mode de composition. Cela concerne même Peter Wheeler, le seul narrateur d’un récit dicté qui transforme une partie de son récit en récit de voyage, à la manière d’un Olaudah Equiano, divisant son récit en trois livres et consacrant le deuxième à ses voyages en mer, “Peter Wheeler on the deep” (Wheeler, 173). Cette partie, toutefois, semble avoir été écrite dans le seul but d’annoncer la troisième partie, celle dédiée à la narration de sa rédemption : en effet, il se décrit comme un pécheur qui blasphémait beaucoup, qui allait au théâtre et qui buvait, sous l’influence des autres marins (“I got dreadfully depraved” (Wheeler, 226)). Et ainsi peut commencer le troisième livre intitulé, dans une allusion christique très marquée, “Peter Wheeler at the cross” (Wheeler, 231), dans lequel il raconte sa conversion (“an arrow went to my heart, and I felt the whole sarmint was aimed at me” (Wheeler, 257)).

Les récits d’esclaves s’inscrivent donc dans une tradition littéraire anglaise et américaine riche et multiple : ils sont un mélange de plusieurs genres mais l’histoire racontée par les anciens esclaves, que ce soit à l’écrit dans les récits ou quand ils témoignaient dans des réunions publiques, inspirait également d’autres genres. En effet, les prisonniers blancs s’inspiraient des récits d’esclaves pour écrire leur récit, comme le souligne Ann Fabian, qui a consacré une monographie aux récits de marginaux<sup>112</sup>. La littérature abolitionniste utilisait également les récits d’esclaves dans des romans : Harriet Beecher Stowe, la plus connue parmi les écrivains de fiction abolitionniste, s’est également inspirée de plusieurs d’entre eux pour écrire *Uncle Tom’s Cabin*, comme elle l’explique dans *The Key to Uncle Tom’s Cabin*, publié deux ans plus tard<sup>113</sup>. On peut également ajouter les récits prétendument écrits ou dictés par des

---

<sup>112</sup> “Prisoners’ stories incorporated imagery borrowed from slave narratives, recycled blackface caricatures of freed people, and staged a contest in suffering between prisoners and slaves”, “evidence suggests that there is a close connection between the stories told by fugitive slaves and by survivors of southern prisons”. Fabian, *The Unvarnished Truth*, 120 et 135.

<sup>113</sup> Harriet Beecher Stowe, *The Key to Uncle Tom’s Cabin; The Original Facts and Documents upon which the Story is Founded, Together with Corroborative Statements, Verifying the Truth of the Work* (Boston: John P. Jewett and Company. Cleveland, Ohio: Jewett, Proctor and Worthington, 1854). Elle évoque Lewis Clarke (p.18 ou 85),

esclaves mais qui se sont avérés être des fictions<sup>114</sup>. Les auteurs de ces fictions copiaient le modèle des récits d’esclaves.

L’intertextualité se manifeste de deux façons : un mélange de genres mais également des citations, avec reconnaissance de l’auteur ou pas, qui émaillent quasiment tous les récits. La majorité des récits contiennent ainsi des chansons et un grand nombre d’entre eux des poèmes. William Wells Brown cite quatre vers au début des trois éditions de son récit (à noter qu’il les attribue à Cowper alors qu’en réalité ils sont de J. Addison). Il insère parfois des vers mais sans préciser de nom d’auteur et on peut donc supposer qu’ils sont de lui. Parfois, ce qu’il écrit en prose ressemble à un poème, comme quand il s’adresse à son bienfaiteur, Wells Brown, dont il a pris le nom : “I was a stranger, and you took me in. I was hungry, and you fed me. Naked was I, and you clothed me. Even a name by which to be known among men, slavery had denied me. You bestowed upon me your own. Base indeed should I be, if I ever forget what I owe to you, or do anything to disgrace that honored name!” (Brown, WW 1847, iii). Il est à noter que les poèmes ont toujours une fonction dans le récit et que, la plupart du temps, ils servent à dénoncer l’esclavage. C’est le cas, par exemple, des vers inclus par William Craft : il cite, au début, quelques vers de John Milton indiquant que Dieu n’autorise pas les hommes à posséder d’autres hommes (“But man over man / He made not lord” (Craft, 271)), tandis qu’un autre poème parle de ventes d’esclaves (Craft, 281). Son récit est ensuite entrecoupé de vers illustrant ce dont il parle, ajoutant ainsi un effet dramatique à une situation tragique : il raconte le sort d’Antoinette, jeune esclave, très pieuse mais aussi très belle, vendue à un trafiquant d’esclaves ivre qui veut abuser d’elle. Il décrit ainsi la scène :

I cannot give a more correct description of the scene, when she was called from her brother to the stand, than will be found in the following lines –  
Why stands she near the auction stand?  
That girl so young and fair;  
What brings her to this dismal place?  
Why stands she weeping there? ... (Craft 281)

Il cite en fait une chanson abolitionniste compilée par William Wells Brown dans *The Antislavery Harp* en 1848<sup>115</sup>, chanson qui n’évoque donc pas spécifiquement Antoinette mais toutes les jeunes filles esclaves vendues. Antoinette s’est suicidée en se jetant par la fenêtre

---

Josiah Henson (p.28 ou 42), Frederick Douglass (p.24-28) et J.W.C. Pennington (p.54) pour ne citer que ces quelques exemples. Elle cite parfois des passages entiers de leurs récits respectifs.

<sup>114</sup> Pour ne citer que deux exemples : Martha Griffith Browne, *Autobiography of a Female Slave* (New York: Redfield, 1857) ou encore Hildreth, *The Slave. Documenting the American South* en dénombre seize : <https://docsouth.unc.edu/neh/alphafiction.html> (consulté le 2/05/2022).

<sup>115</sup> <http://utc.iath.virginia.edu/abolitn/absowwba23t.html> (consulté le 30/12/2021).

pour échapper à son nouveau propriétaire et là encore, Craft utilise quelques vers, qui semblent être de lui cette fois-ci, pour évoquer sa pureté conservée :

Antoinette like many other noble women who are deprived of liberty, still  
Holds something sacred, something undefiled;  
Some pledge and keepsake of their higher nature.  
And, like the diamond in the dark, retains  
Some quenchless gleam of celestial light. (Craft, 282)

D'autres genres sont également présents dans les récits dictés, notamment dans le récit de Lewis Clarke, où l'on trouve poèmes, articles de journaux, ou encore discours antiesclavagistes. La seconde édition de son récit, à laquelle est associé celui de son frère Milton, contient plusieurs textes parodiques, fait assez rare dans les récits, mais qui montre la richesse de ce genre. On peut, bien entendu, se demander qui a décidé de les inclure dans l'édition mais, tout au long du récit, Lewis et Milton montrent qu'ils sont associés au processus créatif et on peut donc raisonnablement penser qu'ils ont au moins donné leur avis sur cette insertion. Le premier texte est une parodie de prière écrite par Cassius M. Clay (homme politique du Kentucky qui a émancipé les esclaves dont il avait hérité) et qui demande à Dieu de soutenir les propriétaires d'esclaves : "O God, turn their hearts from their evil ways and let them seize once more upon the weak and defenceless, and subject them to eternal servitude!" (Clarke, M., 186). Il ajoute ensuite un poème parodique et un faux sermon.

Citer des poèmes ou des chansons et emprunter à d'autres styles littéraires étaient également, pour les anciens esclaves, une façon de combattre les stéréotypes sur leur manque d'intelligence et d'instruction. L'utilisation des figures de style, celle des métaphores, par exemple, a la même fonction. Ils ne se contentent pas de décrire des faits ou de raconter leur vie mais ils enrichissent leurs récits. Frederick Douglass en est l'exemple ultime puisqu'il cite, entre autres, *The Columbian Orator* (Douglass 1845, 83), Richard Brinsley Sheridan (Douglass 1845, 83-84), William Shakespeare (Douglass 1845, 124), Sir Walter Scott (Douglass 1855, 12), Lord Byron (Douglass 1855, 50) et, très souvent, la Bible. En revanche, les autres récits d'esclaves sont totalement absents de ses écrits. On aurait pu imaginer qu'une communauté de narrateurs allait se créer car beaucoup évoluaient dans les mêmes cercles et on a la preuve que certains se côtoyaient, comme nous l'avons vu plus haut. La question de l'influence que les récits peuvent avoir eue les uns sur les autres et celle de savoir si les narrateurs avaient lu d'autres récits avant d'écrire ou de dicter le leur font débat parmi les chercheurs et sont difficiles à trancher en l'absence de traces dans les récits. Henry Louis Gates Jr. affirme que les narrateurs avaient lu d'autres récits avant d'écrire le leur et qu'ils ne faisaient donc qu'imiter et répéter ce

que d'autres avaient dit avant eux<sup>116</sup>. Il pense, notamment, que c'était le cas de Frederick Douglass, ce que conteste Michaël Roy. L'inverse semble, en revanche, être vrai : le récit de Douglass était « tantôt un modèle, tantôt un ouvrage dont il fallait se démarquer »<sup>117</sup>. Une étude des images du sang et de la couleur permet d'évaluer l'évolution des récits et les points communs mais aussi les divergences entre eux. Nous verrons que changer la clé de lecture, en en mettant au jour le fil conducteur de l'humanisation, permet de mettre en lumière plus clairement des schémas ou, au contraire, des originalités de chaque récit. Cette question de l'influence des récits les uns sur les autres reste difficile à trancher mais ce qui est sûr est que les récits ne contiennent aucune allusion à d'autres récits et que les narrateurs ne mentionnent que très rarement d'autres abolitionnistes noirs. Comme le remarque John Ernest :

Where, in African American autobiographical narratives, is there any indication of the community of, say, the very black abolitionists who were writing these narratives? It is striking that the authors and subjects of slave narratives and other autobiographies so rarely acknowledge other narrators in their narratives – and, again, we find ourselves with a collective body of work that emphasizes the scattered community, with each individual story called to stand in as a representative tale but with only a generalized or generalizable community represented<sup>118</sup>.

Nous trouvons parfois dans les récits de très rares traces d'autres récits mais ces traces sont cachées : Henry Bibb, notamment, est soupçonné de plagiat, une des scènes de torture qu'il décrit étant très proche d'un passage du récit d'Henry Watson<sup>119</sup>. Il reproduit à la fin de son récit une critique qui évoque les récits d'esclaves au pluriel et admet donc d'une certaine façon que d'autres récits existaient et qu'il en était conscient : “argument provokes argument, reason is met by sophistry. But narratives of slaves go right to the hearts of men” (Bibb, 207). William Wells Brown est, selon Michaël Roy, adepte du plagiat et de l'autocitation sans que soit précisé le type d'ouvrages qu'il copie<sup>120</sup>. Le récit d'Ottobah Cugoano est également émaillé de citations dont l'auteur n'est pas toujours mentionné<sup>121</sup>. Solomon Northup fait allusion à des écrits abolitionnistes au début de son récit mais il ne fait référence qu'à des œuvres de fiction :

Since my return to liberty, I have not failed to perceive the increasing interest throughout the Northern States, in regard to the subject of Slavery. Works of fiction, professing to portray its features in their more pleasing as well as more repugnant aspects, have been circulated to an extent unprecedented, and, as I understand, have created a fruitful topic of comment and discussion. (Northup, 17-8)

---

<sup>116</sup> Gates, *The Classic Slave Narratives*, x.

<sup>117</sup> Roy, « My Narrative is just published », 211-2.

<sup>118</sup> Ernest, *Liberation Historiography*, 202.

<sup>119</sup> Ferré-Rode et Tissut, *Récit de la vie et des aventures de Henry Bibb*, 277.

<sup>120</sup> Roy, *Textes fugitifs*, 188-9.

<sup>121</sup> Carretta, *Unchained Voices*, 11.

Le silence le plus visible est, sans nul doute, celui de John S. Jacobs qui évoque longuement sa sœur Harriet dans son récit sans faire allusion une seule fois au fait qu'elle a aussi publié une version des événements qu'il raconte. De la même façon, Milton Clarke, dont le récit a été ajouté à celui de son frère Lewis un an après la première édition, ne fait aucune référence au récit de son frère. Quelques narrateurs font allusion à des abolitionnistes noirs mais ils sont très peu nombreux. Peter Randolph évoque Frederick Douglass mais pas son récit : de façon surprenante, il l'utilise comme exemple de Noir accompli, souhaitant ainsi réfuter l'argument que seuls les métis ont des capacités intellectuelles car ils ont du « sang » blanc alors que l'on sait que Douglass était lui-même métis. Il évoque également Samuel Ringgold Ward, “an unmixed African” (Randolph, 2<sup>ème</sup> récit, 78-9). John Andrew Jackson, quant à lui, dédie une chanson à William Wells Brown (Jackson, 41). Enfin, Frederick Douglass évoque l’“underground railroad”, un réseau qui aidait les esclaves à s'enfuir et dont certains narrateurs décrivent les méthodes dans leur récit. Douglass est très critique de ceux qui donnent trop de détails sur la façon d'opérer de ce réseau clandestin, mais il ne semble évoquer que les participants blancs et non les narrateurs :

I have never approved of the very public manner in which some of our western friends have conducted what they call the *underground railroad*, but which, I think, by their open declarations, has been made most emphatically the *upperground railroad*. I honor those good men and women for their noble daring, and applaud them for willingly subjecting themselves to bloody persecution, by openly avowing their participation in the escape of slaves. (Douglass 1845, 138)

Les narrateurs ne mentionnent pas les autres abolitionnistes noirs, que ce soit pour louer leurs actions ou les critiquer, l'exception la plus notable étant Austin Steward qui consacre une grande partie de son récit à son conflit avec un autre esclave, Israel Lewis, qu'il accuse, entre autres, de malversations dans la collecte de fonds pour la colonie de Wilberforce au Canada, et de tentative de meurtre sur sa personne. Cependant, ses attaques ne sont pas gratuites (et elles sont documentées) : en effet, Steward se sert de son récit pour rétablir la vérité (ou du moins exposer la sienne) et, par là même, sa réputation, mise à mal par Lewis lorsque celui-ci détournait les fonds destinés à Wilberforce, que Steward dirigeait.

Il n'existait donc pas de communauté de narrateurs de récits d'esclaves visible dans les récits, pas plus que n'apparaissait de solidarité entre abolitionnistes noirs, ou même de reconnaissance que ceux-ci existaient. Les narrateurs ne faisaient pas de publicité aux autres récits alors que l'intertextualité décrite dans ce chapitre montre une volonté de se placer dans une continuité littéraire et dans un débat dont les arguments sont combattus ou repris. Cela peut sembler paradoxal, étant donné le grand soin qu'ils prennent à parler des autres esclaves et à

composer une autobiographie collective, créant ainsi malgré tout une communauté, mais une communauté d'esclaves.



## Chapitre 5 : Autobiographie et récits d’esclaves antiesclavagistes

Les récits d’esclaves antiesclavagistes sont donc un genre hybride, aux multiples facettes, et qui se nourrit d’autres genres et est influencé par l’environnement dans lequel les récits sont produits. Nous avons vu également que la définition des récits d’esclaves et leur classification sont problématiques. Ces récits résistent à la classification en raison de leur nature même, nature sujette à débats depuis longtemps. À première vue, ce sont des récits de vie à la première personne et il serait donc logique de les considérer comme des autobiographies. Philippe Lejeune, spécialiste du concept, définit l’autobiographie ainsi : « Légèrement modifiée, la définition de l’autobiographie serait : Récit rétrospectif en prose qu’une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu’elle met l’accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l’histoire de sa personnalité »<sup>1</sup>. À la lecture des récits, on ne peut que constater que la première partie de la définition s’applique mais que la deuxième est plus discutable. Le narrateur s’efface souvent au profit d’une description des esclaves qui l’entourent ou de l’esclavage en tant que système et, parfois, la dénonciation prend le pas sur la narration d’événements. Ainsi, la classification des récits ne va pas de soi mais elle est pourtant essentielle si on les considère comme un genre à part entière. La nature des récits, qui ne fait toujours pas consensus, influe sur la manière dont on étudie ceux-ci et dont on les considère à l’intérieur de la rhétorique abolitionniste. Les apparenter à des autobiographies, et non à de simples témoignages, donne plus d’agentivité aux narrateurs et permet ainsi de mettre au jour des réseaux d’images et de montrer que leurs récits ne sont pas de simples répétitions des discours d’abolitionnistes blancs.

### 5.1 Autobiographie individuelle, autobiographie collective

Les récits d’esclaves sont indéniablement des récits de vie mais peuvent-ils pour autant être qualifiés d’autobiographies ? James Olney, dans son introduction à *Studies in Autobiography*, explique qu’avant le milieu des années 1950, l’autobiographie était perçue uniquement comme une sous-catégorie de la biographie et qu’elle n’était pas vraiment reconnue, ni en histoire ni en littérature, comme un objet d’étude à part entière. Pour lui, cette situation a radicalement changé à partir des années 1980<sup>2</sup>. Dans ce recueil d’articles, même s’il s’interroge sur la place des récits d’esclaves dans la catégorie des autobiographies, John Sekora affirme

---

<sup>1</sup> Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Collection Poétique (Paris : Éditions du Seuil, 1975), 14.

<sup>2</sup> Olney, *Studies*, xiii-xiv.



sans ambiguïté que si l'on conteste le statut d'autobiographie aux récits d'esclaves, on leur enlève, de fait, leur statut d'œuvres littéraires<sup>3</sup>. Nous souhaitons, dans cette thèse, étudier les récits d'esclaves comme des autobiographies à part entière au service d'une cause politique, ces deux aspects se nourrissant l'un l'autre. Dans le cas des récits écrits, l'acte d'écriture était à la fois un enjeu personnel pour les anciens esclaves, qui montraient ainsi qu'ils savaient écrire, et, dans le cas des récits écrits et dictés, l'ancien esclave démontrait son humanité, humanité remise en cause dans la propagande esclavagiste et dans la législation qui le considérait comme un bien meuble. L'enjeu était également collectif puisque les narrateurs écrivaient et dictaient un discours politique au service d'une cause, l'abolition de l'esclavage.

Quand nous parlons d'autobiographie, force est de constater, comme le fait James Olney, que personne ne s'accorde vraiment sur ce qu'est ce genre particulier : "everyone knows what autobiography is, but no two observers, no matter how assured they may be, are in agreement"<sup>4</sup>. Lionel Larré, dans sa monographie sur les autobiographies amérindiennes, rappelle « [qu'] il est communément reconnu aujourd'hui que des œuvres répondant aux critères de l'autobiographie sont apparues bien avant l'apparition du terme lui-même. Le terme apparaît en 1809 [mais] les confessions (1789) de Rousseau sont une autobiographie ». Il cite également Saint-Augustin qui écrit 400 ans avant Jésus Christ et qui est « le premier exemple, ou du moins le prédécesseur du genre »<sup>5</sup>. Cette difficulté à définir l'autobiographie est d'autant plus grande lorsqu'il s'agit de récits d'esclaves. David Bailey ne remet pas en doute le statut d'autobiographie des récits<sup>6</sup>. À l'inverse, John Sekora et James Olney, cités par Robert S. Levine, affirment que les récits d'esclaves ne sont pas vraiment des autobiographies<sup>7</sup>. James Olney donne une définition de ce qu'il appelle « la performance autobiographique » :

For present purposes, ... autobiography may be understood as a recollective / narrative act in which the writer from a certain point in his life – the present -, looks over the events of that life and recounts them in such a way as to show how that past history has led to this present state of being. Exercising memory, in order that he may recollect and narrate, the autobiographer is not a neutral and passive recorder but rather a creative and active shaper.<sup>8</sup>

---

<sup>3</sup> Sekora, "Is the Slave Narrative", 110.

<sup>4</sup> James Olney. "Autobiography and the Cultural Moment: A Thematic, Historical, and Bibliographical Introduction" in James Olney, ed., *Autobiography: Essays Theoretical and Critical* (Princeton: Princeton University Press, 1980), 7.

<sup>5</sup> Larré, *Autobiographie amérindienne*, 20.

<sup>6</sup> Bailey, "A Divided Prism", 402.

<sup>7</sup> Robert S. Levine, "The Slave Narratives and the Revolutionary Tradition of American Autobiography" in Fisch, *The Cambridge Companion*, 100.

<sup>8</sup> Olney, "I was born", 149-150.

Il n'exclut pas complètement les récits d'esclaves du domaine de l'autobiographie mais il ne leur reconnaît pas une très grande valeur. Robin W. Winks se demande si ce sont des autobiographies ou des « romans à la première personne ». Dans sa réponse, il donne une définition de l'autobiographie qui nous paraît trop succincte pour être utilisable dans notre étude des récits d'esclaves antiesclavagistes :

But are slave narratives autobiography, or are they first-person novels? If one applies Roy Pascal's test of autobiography, that it must reveal a conscience growth, a new self-awareness, on the part of the subject as a result of self-analysis involved in the act of writing, almost none of the narratives can be judged 'successful', for they are largely static in the sense that they rather breathlessly review the subject's life from a single unchanged perspective, that of a condition known as freedom.

Not all narratives present the same problem of course, for some are more capable of external verification than others. In any event, not all are equally significant, for the question of influence is an important one<sup>9</sup>.

Un des problèmes principaux de cette réponse est que Winks, comme de nombreux critiques, n'établit pas de distinction entre récits écrits et récits dictés, alors qu'il nous semble que cette distinction ne peut être laissée de côté lorsqu'on essaie de déterminer le statut autobiographique des récits d'esclaves. En outre, il fait complètement l'impasse sur l'aspect collectif de ces récits, aspect qui empêche de les considérer comme d'autres autobiographies plus personnelles mais qui ne les exclut pas forcément de cette catégorie non plus. Enfin, la notion de « roman » implique une fictionnalisation, ce qui va à l'encontre du grand soin que prenaient les narrateurs à authentifier leur récit et des multiples rappels au fait qu'ils ne racontaient que ce qu'ils avaient vécu ou vu. On ne peut cependant pas exclure une certaine fictionnalisation, notamment quand les narrateurs reconstruisent des dialogues, mais les qualifier de romans serait en contradiction avec l'intention qui a conduit à leur publication, celle de témoigner des horreurs de l'esclavage. Si l'on considère l'étymologie du mot autobiographie, « écrire sur sa propre vie », alors les récits d'esclaves sont bien des autobiographies car nombre d'éléments de leur vie sont présentés comme autant de preuves de l'horreur d'un système. Ce qui fait la difficulté de l'étude des récits en tant qu'autobiographies est que, souvent, « sa propre vie » se décline au pluriel car les esclaves parlent autant des autres esclaves que d'eux-mêmes.

Houston Baker réconcilie l'individuel et le collectif de la manière la plus convaincante, selon nous : “Slave narrators ... did, indeed, have pretensions to literature. They were both readers and self-conscious producers of narratives that were intended as literary works of art – as autobiographical acts performed as much in the service of literary posterity as on behalf of a

---

<sup>9</sup> Winks, “The Making of a Fugitive Slave Narrative”, 113-114.

contemporary mass of enslaved Afro-Americans”<sup>10</sup>. On peut noter également qu’il reconnaît aux récits une valeur littéraire. Cette idée, que nous défendons également, est partagée par Sterling Lecater Bland Jr. : “the slave narratives describe a reality that is simultaneously individual and collective”<sup>11</sup>. Irving Louis Horowitz propose une définition de l’autobiographie qui est intéressante car elle permet de lier l’aspect individuel de l’autobiographie, une « auto-définition d’actions » et l’aspect collectif, « une description d’interactions », dont il ajoute qu’il n’y a entre les deux qu’une contradiction superficielle :

There is a superficial contradiction between sociology and autobiography. The former represents a description of interactions, whereas the latter is a self-definition of actions. But, as Florian Znanicki long ago pointed out, there is a ‘humanistic coefficient’ between actions and interactions which in its own way legitimates the autobiographical performance.

We move from autobiography as literary event to autobiography as a social injunction ... In the act of providing meaning and unity to a private life, the autobiographer seeks to impart meaning and unity to the social order.<sup>12</sup>

Enfin, plusieurs critiques mettent l’accent sur le fait qu’une autobiographie parle autant, voire plus, du présent que du passé. On peut citer, par exemple, Louis A. Renza (“autobiography is the writer’s de facto attempt to elucidate his present rather than his past”<sup>13</sup>) ou encore Jens Brockmeier (“autobiography is not only about the past, but is busily about the present as well”<sup>14</sup>). Dans le cas des récits d’esclaves, il s’agit bien évidemment d’un récit rétrospectif de leur vie d’esclave mais ces récits sont fortement ancrés dans le présent par leur visée antiesclavagiste : la grande majorité des anciens esclaves écrit pour dénoncer l’esclavage. Pour Annette Niemtow, un récit, y compris ceux écrits par les esclaves, doit remplir trois conditions pour être considéré comme une autobiographie : “the history of an individual, an interest in the content as well as the form of that person’s life; and an implicit identity between the writer and the protagonist”<sup>15</sup>. L’identification implicite n’est pas, ici, entre l’auteur et le protagoniste mais plutôt entre l’auteur/narrateur et tous les esclaves.

Le mot “life” est inclus dans le titre de 30 récits sur 53 : il s’agit donc bien de raconter la vie de quelqu’un. Les anciens esclaves étaient encouragés en cela par les abolitionnistes<sup>16</sup>.

---

<sup>10</sup> Houston Baker, Jr., “Introduction” in Frederick Douglass, *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave. Written by Himself* (New York: Penguin Books, 1986), 14-15.

<sup>11</sup> Bland, *Voices of the Fugitives*, 30.

<sup>12</sup> Irving Louis Horowitz, “Autobiography as the Presentation of Self for Social Immortality”, *New Literary History* 9, no 1 (1977): 173-79, <https://doi.org/10.2307/468445> (consulté le 27/12/2021), 173-174.

<sup>13</sup> Louis A. Renza. “The Veto of the Imagination: A Theory of Autobiography” in Olney, *Autobiography*, 271.

<sup>14</sup> Jens Brockmeier and Donal Carbaugh, eds., *Narrative and Identity: Studies in Autobiography, Self and Culture* (Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, 2001), 28.

<sup>15</sup> Annette Niemtow, “The Problematic Self in Autobiography: The Example of the Slave Narrative” in Sekora and Turner, *The Art of Slave Narrative*, 97

<sup>16</sup> Bland, *African American Slave Narratives*, 8.

Les auteurs écrivent ou dictent un récit de leur vie mais ils choisissent souvent des aspects qui touchent à leur statut d'esclave, pas à leur vie personnelle ni à leurs sentiments et c'est pour cela que les récits d'esclaves sont des autobiographies collectives et non individuelles<sup>17</sup>. Il est à noter que la majorité des titres contient le mot « esclave » ou un de ses dérivés<sup>18</sup>. On peut imaginer que c'était peut-être un choix d'éditeur pour attirer le lecteur avec un titre un peu « sensationnel », cette idée étant corroborée par le fait que c'est aussi le cas de beaucoup de biographies et de récits fictionnels<sup>19</sup>, mais le contenu des récits est largement consacré à l'esclavage, sous une forme ou une autre. Leur raison d'être est qu'ils racontent la vie d'esclave(s) et rendent ainsi compte d'une expérience commune de l'horreur.

Pour cette raison, plutôt que d'opposer « individuel » et « collectif », nous pensons que l'un ne va pas sans l'autre, que l'un est mis au service de l'autre pour servir un but politique. William L. Andrews, citant Henry Louis Gates Jr. et John Blassingame, résume bien cette problématique :

As Henry Louis Gates Jr. has phrased it, 'How does one represent a group while at the same time charting the uniqueness of one's self'. If, according to John Blassingame, antebellum slave narratives reflect the lives of a 'high proportion of exceptional slaves', how could these self-emancipated slaves testify to their own exceptionalism while trying simultaneously to represent themselves as typical of their fellow slaves?<sup>20</sup>

Raconter leur propre vie n'était, en effet, pas l'intention principale des narrateurs, elle était, en quelque sorte un micro-discours, au sein d'un macro-discours commun, qui était la description et la dénonciation de l'esclavage. Récemment, plusieurs chercheurs ont contesté le statut d'autobiographie aux récits en raison de leur dimension collective et de la part prise par les abolitionnistes dans leur composition. Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol évoquaient ce débat en 2012 :

Les récits étaient avant tout des ouvrages de propagande, des armes dans le combat abolitionniste. En tant que tels, ils devaient se plier à certaines règles, d'autant que si chacun des auteurs parlait en son propre nom, il s'exprimait également au nom de la collectivité. Outre le schéma quelque peu contraignant du récit d'esclave, ce type de texte pose un autre problème : la part prise par les abolitionnistes blancs dans la forme finale du texte, même lorsque la page de titre proclame 'écrit par lui-même'... Pour certains chercheurs, les récits ne sont pas de véritables autobiographies,

---

<sup>17</sup> Cette idée est partagée par beaucoup de critiques : Henry Louis Gates Jr. parle de « récit collectif » plutôt que « d'autobiographie individuelle ». Gates, *The Classic Slave Narratives*, x. James Olney insiste sur le fait que les vies racontées dans ces récits ne sont pas là pour leur caractère unique ou intrinsèque mais comme des illustrations de ce qu'est vraiment l'esclavage. Olney, "I was Born", 154.

<sup>18</sup> 29 titres contiennent le mot "slave", 10 "slavery", 2 "bondage" et 1 "captivity".

<sup>19</sup> Sur les 49 biographies publiées avant 1865 répertoriées par le site *Documenting the American South*, 15 titres contiennent le mot esclave ou l'un de ses dérivés <https://docsouth.unc.edu/neh/alphabio.html> (consulté le 22/07/2022). C'est également le cas pour 7 titres sur 10 parmi les récits fictionnels <https://docsouth.unc.edu/neh/alphafiction.html> (consulté le 22/07/2022).

<sup>20</sup> Andrews, *Slavery and Class*.

précisément en raison du rôle joué par les Blancs dans leur rédaction finale – quelques fois dans la rédaction du récit tout court, puisqu'un certain nombre furent dictés.<sup>21</sup>

Ou Lawrence Aje, en 2013 :

the personal pronoun subject 'I' in slave narratives bears a holistic value and stands for 'we', namely all slaves... Ashraf Rushdy has convincingly argued that by strictly conforming to an ideological abolitionist agenda, and in an effort to satisfy readers' expectations, slave narrators were dispossessed of their story through mediation. By asking slaves to be as specific as possible in their description of slavery, the narrator becomes the 'eye witness' of slavery and not the personal subject pronoun 'I', who was witnessing and giving a personal account of his experience under slavery.<sup>22</sup>

En changeant la clé de lecture et en comparant les récits écrits et dictés entre eux et les deux types de récit aux discours en faveur et à l'encontre de l'esclavage, on peut retrouver la voix de l'esclave et le « je », autant que le « nous », reprend une place importante. Cependant, le « je » n'est pas au centre du récit, comme dans la plupart des autobiographies, dans la mesure où le narrateur livre souvent très peu d'informations sur sa vie personnelle et sur ses sentiments.

L'exemple le plus significatif de leur réticence à parler de leur vie personnelle est le silence qui entoure généralement leur mariage : Frederick Douglass ne donne aucun détail sur son épouse et elle n'apparaît que vers la fin de son récit au détour d'une phrase : "In the meantime, my intended wife, Anna, came on from Baltimore..." (Douglass 1855, 116). Il n'avait fait aucune référence à elle auparavant et, hormis le fait qu'ils se sont mariés une fois qu'elle l'eut rejoint, il ne dit rien de plus. Tout juste mentionne-t-il des enfants quelques pages plus loin (Douglass 1855, 122). William Grimes mentionne également son mariage mais de façon assez neutre et, après avoir fait référence à sa femme, il ajoute : "As I have spoken of a wife, it may seem strange that I have not related the tale of love which must have preceded matrimony" (Grimes 1825, 119). Il fait preuve d'une certaine pudeur ("It would be indelicate to relate many things" (Grimes 1825, 119)). De même, Harriet Jacobs, qui consacre les trois quarts de son récit à ses stratégies pour échapper à son maître, est très pudique et peu loquace sur ses sentiments, quand elle parle de l'homme dont elle est amoureuse notamment : "We became mutually attached and he proposed to marry me" (Jacobs, 369). Son prétendant n'est même pas nommé et il n'existe dans la narration qu'à travers ce qu'elle en dit, il n'a pas d'existence individuelle dans l'histoire. De même, M. Sands, le père de ses deux enfants, n'est jamais nommé par son prénom et très rarement décrit en relation avec elle (ici, bien sûr, il s'agit aussi de ne pas donner à ses lectrices l'occasion de former une image trop précise de sa relation

---

<sup>21</sup> Parfait et Rossignol, *Le Récit de William Wells Brown*, 22.

<sup>22</sup> Aje, "Fugitive Slave Narratives", 10-1.

pécheresse avec un homme blanc qu'elle a « choisi »<sup>23</sup>). Henry Bibb pourrait servir ici de contre-exemple : il est le seul qui parle de sentiments amoureux pour ses deux épouses successives (“courtship and marriage”, “I was deeply in love” (Bibb, 362)) mais, là encore, le collectif n'est pas loin puisque ces anecdotes sont l'occasion de dénoncer le manque d'instruction religieuse des esclaves (Bibb, 361). Il insiste sur les vœux de mariage prononcés avec sa première femme quand il était encore esclave mais pour mieux dénoncer le fait qu'ils n'ont aucune valeur dans une société esclavagiste (Bibb, 364). Il ajoute aussi une longue explication sur le mariage entre esclaves avec une visée clairement pédagogique (Bibb, 364-5).

De la même façon, il y a peu de place dans les récits pour les pensées intimes des narrateurs ou leur personnalité. Comme l'indique Sterling Lecater Bland Jr., les récits livrent très peu de la vie intérieure des narrateurs à l'exception, bien sûr, de leur opinion sur l'esclavage<sup>24</sup>. Peu d'entre eux font part de leurs sentiments, qu'ils soient positifs, comme quand ils acquièrent leur liberté, ou négatifs, quand ils ont peur, par exemple. Lewis Clarke n'hésite pas, lui, à admettre qu'il est terrifié à l'idée de retourner dans le Kentucky chercher son frère Cyrus, toujours esclave : “My fears, my feelings overcame for the moment all my resolution, and I was for a time completely overcome with emotion” (Clarke, L., 47). Son frère Milton est plus mesuré, ou plus pudique, dans l'expression de sa joie au moment des retrouvailles : “In the autumn of this year, I was delighted to meet brother Lewis at Oberlin. The happiness which we both experienced at meeting each other, as we supposed securely free, in a free state, may well be imagined” (Clarke, M., 163). Ils sont cependant plus nombreux à décrire leur personnalité mais c'est généralement dans le but d'expliquer comment la liberté les a changés et les a fait évoluer car, comme nous l'avons vu dans la définition de l'autobiographie, les narrateurs parlent du passé mais aussi du présent. Moses Roper, par exemple, se repent de ses péchés une fois libre : “I now saw the wicked part I had taken in using so much deception in making my escape” (Roper 1838, 81). Il conclut en affirmant qu'il ne veut pas dénigrer les Américains et se présente ainsi en bon chrétien qui pardonne : “Whatever I may have experienced in America, at the hands of cruel taskmasters, yet I am unwilling to speak in any but respectful terms of the land of my birth” (Roper 1838, 83).

Le « je » est bien présent dans les récits d'esclaves, à travers l'opposition entre le « je » narrateur et le « je » narré : Leonard Black se sert également de la différence entre les deux pour

---

<sup>23</sup> Nous avons opté pour le verbe choisir entre guillemets car comme elle est esclave, la notion de choix est toute relative. Elle « choisit » néanmoins cet homme blanc et pas un autre.

<sup>24</sup> Bland, *Voices of the Fugitives*, 39.

montrer son évolution. Quand il raconte la mort de son maître, le « je » narré se réjouit clairement : “Shortly after this, the death of this man delivered me from his hands. I rejoiced. God only knows whether he went to perdition. I have forgiven him” (Black, 10). Le verbe est au passé (“rejoiced”) mais le « je » narrant fait preuve de plus de mansuétude en utilisant le verbe « pardonner » au present perfect (“have forgiven”). L’évolution de sa personnalité est perceptible également dans le style qu’il adopte pour raconter ce qui lui arrive : dans le chapitre 3, par exemple, il répète très souvent « je » et utilise de nombreux verbes d’actions, au moment où il s’enfuit, c’est-à-dire quand il prend son destin en main et devient donc une personne à part entière. On peut remarquer également que le rythme de ses phrases s’accélère, comme pour mieux illustrer sa fuite et créer du suspense :

I began to grow uneasy. One morning I asked the farmer for whom I worked for \$4. He gave me that sum. We went to breakfast. I ate quickly, and cleared. I have not seen him since. I crossed the fields, missed the bridge, and came to a creek, over which I had to swim. I came out into the road. A man in a gig overtook me and inquired who I was, and where I was going. I told him to New Brunswick. He inquired who I knew. I named the individual I had lived with. He went to his house, and I took to the woods, and did not come out again until I reached New Brunswick. I got there about dusk, saw a colored man with a pail, and inquired of him the way to New York. ‘Stand here,’ said he, ‘until I come back. But it is a hard thing to catch a weasel asleep. So when he was out of sight, I vanished also. I went to the car bridge; the man would not let me go across. I went under the bridge and staid there till the cars arrived; and when the gate opened I passed, and bade New Brunswick good bye. (Black, 26)

Le « je » narrant a ainsi plusieurs fonctions dans les récits, notamment celui de juge du comportement des maîtres. Henry Bibb, par exemple, se place au-dessus de son maître d’un point de vue moral : il refuse de retranscrire les propos de celui-ci quand il lui demande la permission d’épouser Malinda car il les juge trop grossiers (“but on one condition, which I consider too vulgar to be written in this book” » (Bibb, 364-5)). C’est manifestement le « je » narrant qui choisit ce qu’il va raconter ou non et il le fait de manière explicite. Bibb commente et ne suit pas une chronologie linéaire quand il dit, au détour d’une phrase, qu’il a oublié de mentionner que c’était la deuxième fois qu’il s’enfuyait (“I have omitted to state that this was the second time I had run away from him” (Bibb, 406)). Le « je » narrant de Moses Roper est là pour préciser d’où il tient ses informations et son degré de certitude. Il attire l’attention sur le fait qu’il n’est pas sûr de tout, ce qui indique au lecteur, en creux, qu’il peut croire le reste. Au début de son récit, il précise que ce qu’il sait de sa naissance lui a été transmis par sa mère et sa grand-mère : “What I shall now relate is, what was told me by my mother and grandmother” (Roper 1838, 52). Plus loin, il suggère, sans toutefois l’affirmer, qu’il est probable qu’il ait été échangé par son propriétaire (“[I] think it very likely he did exchange me...” (Roper 1838, 52)). Il n’hésite pas non plus à confier ses doutes quant à la véracité d’une

information (“I have heard from several slaves (though I had no means of ascertaining the truth of the statement)” (Roper 1838, 58)).

Dans le premier récit de Frederick Douglass, le « je » narrant est omniprésent, et sa présence est très visible, notamment quand il raconte ses souvenirs de jeunesse : les pensées qu’il décrit quand il part pour Baltimore ne peuvent pas être celles d’un enfant de sept ans. Dans *My Bondage and My Freedom*, cette voix d’enfant est plus présente, ce qui donne des passages parfois très attendrissants : quand il part avec sa grand-mère rejoindre la plantation principale, il refuse qu’elle le porte parce qu’il considère qu’il est un homme, bien qu’il n’ait que six ans (“I felt myself too much of a man to allow it” (Douglass 1855, 14)), mais, dans la même scène, il s’accroche à ses jupes car il a peur dans les bois (Douglass 1855, 14). Le « je » narrant est aussi là pour expliquer à son lecteur ses choix en tant que narrateur : il explique, par exemple, pourquoi il ne donnera aucun détail sur la manière dont il a fui, pour protéger ceux qui l’ont aidé, et il saisit cette occasion pour critiquer les membres de ce réseau clandestin qui décrivent en détail les actions de celui-ci (il en fait même un jeu de mots : “underground railroad” et “upperground railroad” (Douglass 1845, 137-138)). John Sekora affirme que *My Bondage and My Freedom* est une véritable autobiographie tandis que *Narrative* est un document antiesclavagiste, ce que conteste Michaël Roy dans sa thèse<sup>25</sup>. Les deux ne sont pas incompatibles, même s’il est vrai que le second récit de Douglass laisse plus d’espace à la personnalité de celui-ci tout en conservant une large place au tribun défenseur des esclaves.

Le « je » narrant fait très souvent part de ses difficultés à mettre des mots sur les événements qu’il raconte, pour mieux en souligner l’horreur la plupart du temps. Henry Bibb, par exemple, parle du moment où il est séparé de sa femme et dit qu’aucun mot ne peut expliquer l’horreur de cette séparation (“I can never describe the awful reality of that separation” (Bibb, 412)). Ils sont souvent à court de mots pour décrire leurs sentiments, tellement ceux-ci sont forts. Moses Roper, par exemple, ne trouve pas les mots pour dire ce qu’il ressent quand il est séparé du dernier membre de sa famille : “How shall I describe my feelings, upon parting with the *last* relative that I *ever saw*” (Roper 1838, 63). Le fait que l’auteur ne mette pas de mots sur quelque chose permet également au lecteur d’y mettre les siens et Roper l’invite à le faire de façon explicite : “The reader must judge by what would be his own feelings, under similar circumstances” (Roper 1838, 63). Frederick Douglass, qui est pourtant l’auteur le plus accompli parmi les anciens esclaves, dit à plusieurs reprises qu’il ne trouve pas les mots pour décrire ce qu’il a vécu ou ce qu’il ressent au moment de sa fuite (“It is

---

<sup>25</sup> Roy, « My Narrative is just published », 211.



impossible for me to describe my feelings...” et plus loin “I have never been able to answer the question...” (Douglass 1845, 142-143)). Cette incapacité est, bien entendu, affectée, il s’agit d’une stratégie pour susciter de l’empathie et pour laisser le lecteur imaginer le pire. De la même façon, Harriet Jacobs dit qu’elle ne peut pas écrire les insultes dont elle a été victime (“I was subjected to such insults as no pen can describe” (Jacobs, H., 405)). Il s’agit pourtant de mots qu’elle a entendus et qu’elle pourrait retranscrire.

L’auteur d’un récit écrit est maître de sa narration, il le montre par les incursions constantes du « je » narrant dans le récit et il n’hésite pas à jouer avec les pronoms pour faire de son récit individuel une histoire collective. Le « je » de l’autobiographie se fait le porte-parole de la communauté des esclaves. Pour détourner le titre de l’ouvrage de Philippe Lejeune, on pourrait dire du « je » narrant des récits d’esclaves : « ‘je’ est tous les autres »<sup>26</sup>. Les pronoms sont protéiformes et porteurs de sens. Le récit de Leonard Black est très intéressant de ce point de vue : tout d’abord, il semble s’adresser à lui-même à la deuxième personne, à moins que ce ne soit Dieu qui lui parle (“While I was struggling with the horse upon me, words came unto me like these ‘This is for your disobedience’” (Black, 44)). Plus loin, « nous » fait référence à lui et au lecteur implicite, vraisemblablement blanc, et les esclaves sont désignés par le pronom « ils ». Il s’est enfui, il ne fait donc plus partie de la catégorie des esclaves (“The slaves are taught ignorance as we teach our children knowledge” (Black, 50)). Un peu plus loin, « nous » change encore de référent mais est plus problématique : il critique à la fois les Sudistes qui ont des esclaves et les Nordistes qui profitent de cette économie et précise que ce n’est pas le Sud que « nous » haïssons mais bien l’esclavage (“[Southerners] quietly hold slaves at the south while their equally guilty brethren of the north assent to it, and participate in its profits” (Black, 53), “It is not the south we abhor. It is slavery we abhor” (Black, 57)). Parle-t-il des autres abolitionnistes ? Des esclaves en général, les transformant ainsi en une communauté résistante ? Enfin, vers la fin de son récit, dans ce qui ressemble à un véritable pamphlet contre l’esclavage, il commence par parler des défenseurs de cette institution en prenant son lecteur à témoin (“they will tell you that the slaves are better fed...” (Black, 59)), puis les interpelle directement dans un glissement de pronoms qui fait que ses lecteurs se trouvent mêlés à ces mêmes défenseurs dans une série de questions rhétoriques visant à montrer l’horreur du système. Il finit dans une diatribe virulente en leur demandant d’arrêter de légitimer l’esclavage. On peut noter également que le “you” redevient le lecteur dans le paragraphe qui suit. Le lecteur est clairement amené à prendre ses responsabilités :

---

<sup>26</sup> Lejeune, *Je est un autre* (Paris : Éditions du Seuil, 1980).

American fathers, let me ask you, are the advantages of slavery sufficient to induce you to submit to the terrible wrong of being separated from your wives and children, and sold to a distant owner? American mothers, do you desire that your husbands should be torn from the hearthstone, and sold from your presence forever? Do you wish your children snatched from your cradles, knocked off at auction to the highest bidder, to go away from you forever? If not, then let your apologies for slavery cease.

Reader, I take my leave of you... (Black, 61)

Dans le récit de Selim Aga, « je » devient « nous » quand il s'inclut dans un groupe d'esclaves (Aga, 19-21). « Nous » redevient « je » quand Medina, une jeune fille avec qui il a été kidnappé, est vendue (Aga, 21) puis « nous » à nouveau quand le groupe repart mais sans Medina (Aga, 24) et, plus tard, « nous » représente la famille de son maître, le serviteur italien et lui-même, seul esclave (Aga, 37-38). De même, Ottobah Cugoano alterne « je » et « nous » régulièrement pour créer un groupe : il forme un groupe avec les autres enfants (Cugoano 1825, 122) mais revient à « je » quand il parle de ses sentiments, « nous » englobe les autres Africains enlevés et lui-même. Il utilise également « mes » et « nos » alternativement quand il parle de ses compatriotes (“my fellow captives” puis “our fellow-men” (Cugoano 1825, 124)).

Moses Roper va plus loin encore dans ce mélange de pronoms puisqu'il finit par ne faire qu'un avec une esclave à qui il se retrouve enchaîné. Son maître lui inflige cette punition deux fois, l'image est forte et se décline sur plusieurs niveaux : tout d'abord, il se retrouve enchaîné à une femme qui n'a pas de nom, il ne la désigne que comme “a female” ou “a female slave” (Roper 1838, 65). Le but est d'humilier Roper (“he made us walk around his estate, and by all the houses of the slaves, for them to taunt us” (Roper 1838, 65)) et l'image de promiscuité entre cet homme et cette femme ne pourra pas échapper au lecteur (c'est une jeune fille de 18 ans (Roper 1838, 56)). Il utilise donc « nous » dans tout le passage pour décrire leurs mouvements mais on note que c'est lui qui porte les chaînes et il utilise donc un déterminant possessif à la première personne du singulier avec un pronom sujet pluriel (“We were up at day break, but we could not get on fast, on account of the heavy irons on my feet” (Roper 1838, 65)). Tout au long du passage, cette femme n'a pas la parole, en plus de ne pas avoir de nom, et elle ne semble pas avoir commis une quelconque faute qui aurait pu justifier un tel traitement dans l'esprit des sympathisants de l'esclavage : elle devient ainsi le symbole de l'oppression subie par les esclaves de la part de maîtres sadiques.

Comme dans les récits écrits, les narrateurs de récits dictés jouent avec les pronoms et les notions de singulier et de pluriel pour ajouter une dimension collective au récit de leur histoire personnelle. La plupart des récits dictés s'ouvrent sur le traditionnel “I was born”. Le récit de John Joseph, par exemple, commence de façon presque administrative avec “I, John

Joseph, the subject of this narrative, am a native of ... I was born of respectable parents” (Joseph, 4). Solomon Northup, par son statut particulier d’homme libre enlevé pour être vendu comme esclave, commence son récit par sa naissance mais en l’adaptant à sa situation : “Having been born a free man...” (Northup, 17). Les récits dictés semblent donc raconter, eux aussi, l’histoire d’un esclave qui revient sur les faits marquants de sa vie, ils sont donc, eux aussi, des autobiographies. Philippe Lejeune consacre tout un chapitre à « ceux qui n’écrivent pas » dans son ouvrage de référence sur l’autobiographie, *Je est un autre* :

Quel nom donné au genre ici analysé ? Le titre volontairement paradoxal de ce chapitre suggère qu’‘autobiographie’ est inadéquat : le récit est produit à deux, et celui qui en est le ‘sujet’ n’écrit pas. Il faudrait préciser : autobiographie parlée, ou plus exactement : autobiographie transcrite, - mais le néologisme n’est guère heureux. Quant au mot ‘biographie’, il est également impropre : il n’indique pas que le modèle est la source (orale) unique du récit, et il introduit une confusion avec un genre littéraire bien connu. Le plus simple est d’utiliser l’expression ‘récit de vie’ qui n’a jamais servi à désigner autre chose.<sup>27</sup>

Quelle que soit la fidélité du scribe aux mots de l’esclave, on ne peut pas, en effet, occulter le fait que l’esclave parlait au scribe et que celui-ci écrivait, il existe donc une médiation entre la narration et le passage à l’écrit. Et c’est là toute la difficulté de l’analyse de ces récits, comme nous l’avons vu. Cependant, c’est bien la vie de l’esclave qui est racontée et c’est bien l’esclave qui choisit de raconter tel ou tel événement, même s’il peut être guidé en cela par des questionnements ou des remarques du scribe. Est-ce une raison suffisante pour exclure les récits dictés du registre de l’autobiographie ? En effet, peut-on savoir avec certitude que tel ou tel récit écrit n’a pas aussi été influencé par les éditeurs ? Mais cela n’est-il pas vrai, dans une certaine mesure, de toute autobiographie ? Est-ce qu’une personne qui décide de coucher sa vie sur le papier n’est pas influencée par la perception que les autres ont de sa vie, ou par les attentes, véritables ou supposées, de ses lecteurs ? Il nous semble donc que les récits dictés peuvent être classés dans les autobiographies mais en tant que sous-catégorie.

Les narrateurs de récits dictés, tout comme ceux des récits écrits, prennent la parole pour parler d’un cas personnel au service d’un collectif, et les narrateurs partent souvent de leur cas personnel pour extrapoler à tous les esclaves, même si le contraire arrive parfois. Ces récits sont donc, tout comme les récits écrits, des autobiographies collectives. John Brown décrit souvent ce qui lui arrive mais n’oublie pas d’ajouter que ce qu’il vit est commun à tous les esclaves : “Many people think that half of what Mrs Stowe and others have written about the punishments inflicted on slaves is untrue. I wish, for the sake of those who are now in bonds, that it were so. Unfortunately it is too true; and I believe half of what is done to them never comes to light. This

---

<sup>27</sup> Lejeune, *Je est un autre*, 230.

is what happened to me next” (Brown, J., 88). L’effet est cumulatif ici : Brown commence par évoquer Harriet Beecher Stowe, qu’il associe à un pluriel indéfini qui donne l’impression d’un nombre important d’auteurs, puis il ajoute encore une impression de quantité en affirmant que seule la moitié des cas de torture est connue. Cet effet d’accumulation est accentué par la répétition, Brown faisant allusion à plusieurs reprises au fait qu’il aurait beaucoup d’autres scènes similaires à décrire : “I could relate, in connection with this part of my subject, some terrible things I know of, that happened, and lay bare some most frightful scenes of immorality and vice...” (Brown, J., 111-112) ou encore “Several instances of cruelty occurred whilst I was there, of which I will relate one or two” (Brown, J., 132). Lewis Clarke utilise le même procédé : il part de son cas personnel mais le généralise à tout l’État du Kentucky : “I hate to think it over – but I must tell it – the world must know what is done in Kentucky”, “I can give a few instances of my suffering as specimens of a whole” (Clarke, L., 15). Moses Grandy est encore plus explicite : “Having thus narrated what has happened to myself, my relatives, and near friends, I will add a few matters about slaves and coloured persons in general” (Grandy, 57). On voit ici le schéma que suivent globalement tous les récits : on part du plus petit, la vie d’un esclave, on élargit ensuite un peu au cercle proche, la famille, les amis et les autres esclaves de la plantation, puis on extrapole à tous les esclaves ou on laisse le lecteur faire la généralisation. Il est également question, ici, de solidarité, le sort des autres esclaves est celui des narrateurs et inversement, comme l’avoue Mary Prince : “In telling my own sorrows, I cannot pass by those of my fellow-slaves – for when I think of my own griefs, I remember theirs” (Prince, 201). A *contrario*, Solomon Northup montre combien il est solidaire de ses compagnons esclaves quand il est dans la plantation d’Epps mais ils disparaissent totalement du récit une fois qu’il est libre.

Les narrateurs de récits dictés s’adressaient à leur scribe quand ils racontaient leur histoire et il n’est donc pas surprenant qu’ils ne s’adressent pas autant aux lecteurs que les auteurs de récits écrits. Cependant, le « je » narrateur est également présent dans les récits dictés car les esclaves reviennent sur leur vie passée. Ce ne sont pas des biographies, textes qui seraient écrits par quelqu’un d’autre sans volonté de la part de l’auteur de rester fidèle aux propos de l’esclave ou à partir de faits collectés de plusieurs sources. Le pronom qui domine est donc la première personne du singulier. Les esclaves subissaient tous, à des degrés divers, les mêmes mauvais traitements mais ce qui intéressait les lecteurs dans un récit d’esclave était bien la vie de cet esclave, il fallait donc décrire un cas individuel, même s’il manque des éléments personnels et l’expression de sentiments qui feraient de ces récits des autobiographies individuelles. John Brown, par exemple, parle parfois des esclaves qui étaient avec lui et évoque

leur vie mais il se met systématiquement à part : “I do not know what made Stevens so cruel-hearted to us poor slaves. We all led a dreadful life; *I did, I know*” (Brown, J., 48-49) ou encore un peu plus loin “At last he died, and very glad we all were. *I know I was*”<sup>28</sup> (Brown, J., 51-52).

Cependant, les narrateurs s’expriment au nom de tous les autres esclaves et il n’est donc pas surprenant que, parfois, la première personne du pluriel prenne le pas sur le singulier. James Matthews, dans le premier épisode de son récit, utilise beaucoup plus souvent “we” que “I” (“We always have to cross our hands the first thing they call us out to whip us” (Matthews, 13/09/1838)). Il mélange également la première personne du singulier avec la troisième personne du pluriel, dans une mise à distance que nous avons déjà remarquée dans les récits écrits : “All the time I was a slave, except the little time I worked with Isaac Bradwell, and a few weeks on the rail-road, the slaves had a regular allowance of food given them the first of the week” (Matthews, 13/09/1838) ou, dans un autre épisode, “Nobody can tell how badly the slaves are punished. They are treated worse than dumb beasts” (Matthews, 11/10/1838).

Le mélange des pronoms montre également que l’identité des narrateurs n’est pas fixe, qu’ils rencontrent des difficultés à concilier leur passé d’esclaves avec leur nouvelle identité d’hommes, ou de femmes, libres. John Thompson, par exemple, commence son second chapitre par une affirmation générale à propos de « tous les esclaves » (“all the slaves”) mais continue à la première personne du pluriel dès la deuxième phrase (“We raised corn” (Thompson, 624)) pour enchaîner avec la troisième personne du singulier pour créer l’image de l’esclave, symbole unique qui représente toute une population (“It brought glad tidings to the poor bondman...” (Thompson, 625)). Josiah Henson, dans son second récit, *Truth Stranger than Fiction*, appelle explicitement le lecteur à condamner les agissements des propriétaires d’esclaves ou, plus exactement, il lui indique comment réagir en lisant ces pages : “It may be difficult for you reader, to comprehend such brutality, and in the name of humanity you may protest against the truth of these statements. To you, such cruelty inflicted on a man seems fiendish” (Henson 1858, 5). On note que cet appel est absent du premier récit de 1848. Il y a donc des diversités de situation d’énonciation et de composition des récits, mais ils n’en restent pas moins des autobiographies, littéralement des écrits à propos de vies, en incluant la leur, la différence étant qu’ici ils parlaient au nom de la collectivité et non à titre individuel.

---

<sup>28</sup> Nous soulignons dans les deux citations.

Même si la dimension collective de ces récits est très marquée, ils présentent des points communs indéniables avec d'autres autobiographies, le principal étant l'utilisation des dialogues, pour « donner vie » à leur récit. Les narrateurs de récits écrits, tout comme ceux des récits dictés, insistent sur le fait qu'ils disent la « vérité »<sup>29</sup>, ou sur l'exactitude des faits qu'ils racontent, mais cela ne les empêche pas de recourir à des artifices pour rendre leur récit plus vivant et d'utiliser toute la palette de procédés littéraires dont ils disposent. L'outil qui met le plus à mal la vraisemblance de ces récits est le recours aux dialogues retranscrits au discours direct que l'on retrouve dans la quasi-totalité des récits. Comme le signale Claudine Raynaud, les dialogues font partie intégrante des autobiographies en général : « les dialogues sont inventés, reconstruits dans la pure tradition autobiographique qui est illusion d'authenticité précisément à cet endroit où les artifices de l'écriture produisent un effet de présence »<sup>30</sup>. Cependant dans le cas des récits d'esclaves, ils remplissent de nombreuses fonctions différentes. La première d'entre elle, quand il s'agit de dialogues avec des esclaves, est d'inviter ces esclaves dans le récit, de créer un « effet de présence » pour reprendre les termes de Claudine Raynaud, et ainsi conforter l'idée que ce sont des autobiographies collectives.

Henry Bibb retranscrit des dialogues qui font avancer l'intrigue ou qui marquent un moment dramatique de son histoire. Parfois on peut se demander comment il a pu en avoir connaissance, par exemple quand il reconstruit un dialogue entre un propriétaire de bateau et l'éditeur du journal dans lequel il vient de publier une tribune dénonçant la malhonnêteté et le comportement odieux de ce propriétaire (Bibb, 428-429). La vraisemblance est donc laissée de côté au profit de la théâtralisation de son récit. William Wells Brown utilise également les dialogues pour ajouter une intensité dramatique à son récit, quand il retranscrit les paroles de sa sœur au discours direct au moment où elle lui donne sa bénédiction quand il parle de s'enfuir par exemple (Brown, WW 1847, 32-33). À l'inverse, les dialogues lui servent parfois à mettre à distance certains propos. Ainsi, quand il raconte le tour qu'il a joué à un autre esclave, qui fut, par conséquent, fouetté à sa place, ce n'est pas le narrateur qui raconte, ce sont deux témoins dont les propos sont retranscrits au discours direct (Brown, WW 1847, 53-54), opérant ainsi une sorte de médiation, comme un filtre entre les propos tenus et le narrateur.

---

<sup>29</sup> Nous utilisons le mot « vérité » entre guillemets car c'est une notion qui ne s'applique pas vraiment à une œuvre littéraire. Toutefois, les récits d'esclaves sont envisagés comme des œuvres mais aussi des discours politiques et, à ce titre, la notion de vérité a toute sa place, de même que la notion de vraisemblance. Les narrateurs assurent au lecteur que leur récit ne contient aucun mensonge, les narrateurs insistent beaucoup sur cette notion car être crus par leurs lecteurs était un enjeu important.

<sup>30</sup> Truth, *Récit de Sojourner Truth*, xliv.

Parmi les auteurs de notre corpus, Harriet Jacobs est celle qui a le plus recours aux dialogues et pas seulement, comme le soutient William L. Andrews, parce qu'elle n'était pas satisfaite de la façon dont le patriarcat de la plantation caractérisait maîtres et esclaves<sup>31</sup>. On note que c'est la seule femme auteure de son récit. Et, en effet, les dialogues ont plusieurs fonctions. Tout d'abord, ils servent à annoncer des nouvelles trop difficiles à entendre, comme la mort de son père, dans un effet de mise à distance (Jacobs, H., 345). Les dialogues donnent également la parole aux protagonistes eux-mêmes au moment où ils ont des annonces importantes à faire, quand son cousin lui annonce qu'il a décidé de s'enfuir par exemple (Jacobs, H., 354). Harriet Jacobs laisse souvent de côté la vraisemblance au profit du ressort dramatique : les propos du voisin de son maître, quand il rencontre son cousin à Baltimore, sont retranscrits *verbatim* et, dans ce cas, la vraisemblance est clairement absente car le lecteur peut légitimement se demander comment elle a eu vent de ses paroles et comment elle s'en souvient aussi longtemps après (Jacobs, H., 358-359). Cette longue tirade lui permet de mettre dans la bouche d'un propriétaire d'esclaves des propos inattendus, puisque, en l'occurrence, ce voisin annonce qu'il va aider Benjamin à s'enfuir. De la même façon, la narratrice met dans la bouche de certains personnages des paroles choquantes. Sa maîtresse, par exemple, répond de façon très virulente à une jeune esclave qui veut se marier : "Do you suppose that I will have you tending *my* children with the children of that nigger ?" (Jacobs, H., 370). Elle se sert des dialogues pour donner une image claire des personnages : ainsi, quand elle annonce à son maître qu'elle veut se marier, l'utilisation du dialogue lui permet de montrer un homme fou, jaloux, menteur et irrationnel alors qu'elle apparaît, par contraste, digne et courageuse (Jacobs, H., 371-372)<sup>32</sup>. Son récit penche parfois vers le mélodrame mais, là encore, son but est de montrer un autre aspect de l'esclavage, dans le cas présent le fait que les propriétaires d'esclaves peuvent être humains et traiter leurs esclaves correctement : une amie blanche de sa grand-mère accepte de cacher Jacobs chez elle et elle choisit, pour relater cet épisode, une longue tirade au discours direct (Jacobs, H., 424-425). La vraisemblance s'éloigne encore davantage quand elle fait parler ses très jeunes enfants comme des adultes (Jacobs, H., 459-460). James W. C. Pennington utilise le même procédé quand il retranscrit un long dialogue entre le beau-frère de « W.W. », son

<sup>31</sup> "It is not a coincidence that the first autobiography written by a female slave in the US contains more reconstructed dialogue than any male-authored slave narrative... Jacobs 'dialogized' her narrative because she was unsatisfied with both characterizations of plantation patriarchy". Andrews, "Dialogue", 93.

<sup>32</sup> Comme Lydia Maria Child est intervenue sur la structure du récit, on ne peut pas totalement exclure qu'elle soit à l'origine de l'insertion de ces dialogues mais Jacobs est très critique envers ses maîtres et les Blancs des alentours tout au long de son récit et elle avait à cœur de donner une image très négative de ceux-ci. Dans toute sa correspondance, elle présente ce récit comme sien et ne fait aucune allusion au fait que Child aurait modifié en profondeur son récit. Child elle-même indique qu'elle est intervenue uniquement sur l'agencement. Yellin, *The Jacobs Family Papers*.

bienfaiteur, et deux hommes dans une taverne (Pennington, 239-240). Il écrit qu'il a eu vent de cet incident des années après et qu'il n'était donc pas présent quand cette conversation a eu lieu. Cependant, la vraisemblance ou la précision des souvenirs n'est pas l'objet ici : comme Jacobs, il place dans la bouche d'un homme blanc une défense des esclaves en fuite et critique ceux qui aident les propriétaires d'esclaves à capturer leurs esclaves.

Austin Steward, quant à lui, utilise le discours direct sans marque de ponctuation quand il « fait parler » le Sud attaquant le Nord dans sa conclusion. Il n'est pas question ici d'un « nous » inclusif mais d'un procédé rhétorique qui consiste à mettre des mots outranciers dans la bouche de l'ennemi, en l'occurrence le Sud, pour faire réagir le Nord : “When we desire you to turn blood-hound, and hunt for us our fugitive slaves, we expect you to do it, and to see them returned to their masters, without a murmur on your part. Should you object or dare refuse, we shall certainly *cane somebody...*” (Steward, 826). Ce passage est aussi une dénonciation de la loi sur les esclaves fugitifs acceptée par le Nord en 1850 (qu'il critiquera un peu plus loin (Steward, 828)).

Parce qu'ils parlaient à un scribe, il était peut-être difficile pour les narrateurs qui dictaient leur récit de « rejouer » une conversation à l'oral et c'est pour cette raison que les dialogues, composant majeur des récits d'esclaves écrits et de l'autobiographie en général, sont globalement moins présents dans les récits dictés. Cependant, les esclaves citent souvent quelques phrases dites par d'autres au discours direct et, souvent, pour les mêmes raisons que les auteurs de récits écrits. Il s'agit de rendre le récit plus vivant ou dramatique. Francis Fedric, quand il raconte les difficultés de son maître à le former, choisit d'illustrer les scènes avec des bribes de dialogue, dans le but évident de rendre la scène plus vivante, dans une veine quasi-comique :

'Now, Francis,' she said, 'I want to make you quite a ladies' man. You must always be very polite to the ladies. You must say, 'I will go and tell the ladies.'" I repeated some hundreds of times, 'I will go and tell the ladies.' After some days' training, she thought she had made me sufficiently perfect to deliver a message. 'Francis!' 'Yes, marm,' I said. 'Go and tell Mrs.---- that I shall feel obliged by her calling upon me at half-past twelve o'clock to-morrow.' 'Yes, marm,' I said. (Fedric, 18).

Mary Prince, elle non plus, ne rapporte pas des conversations entières mais cite quelques phrases au discours direct : “she said, in a sorrowful voice, (I shall never forget it) ‘See, I am *shrouding* my poor children; what a task for a mother!’ – She then called Miss Betsey to take leave of us. ‘I am going to carry my little chickens to market,’ (these were her very words)” (Prince, 190) et elle continue ainsi dans tout le paragraphe. L'intensité dramatique est évidemment à son comble ici car c'est le moment où elle est séparée de sa mère et cette intensité



est encore amplifiée par les commentaires de Prince adulte, qui semble revivre la scène en la racontant. John Brown restitue quelques dialogues et ils ont, eux aussi, les mêmes fonctions que dans un récit écrit : ils sont parfois partie prenante de l'histoire et font avancer l'intrigue (on peut citer ici le passage où il demande à un homme blanc de se faire passer pour son maître et de le vendre, (Brown, J. 107)). Ils sont également là pour augmenter l'intensité dramatique (quand il discute avec un barbier noir (Brown, J., 100-101)) et, enfin, quand ils ne servent pas de ressort narratif, ils témoignent de la sauvagerie et de la bêtise du maître (Brown, J., 25-26). Plusieurs narrateurs insèrent dans leur récit une autre histoire, dans une sorte d'enchâssement qui ajoute un niveau de narration et, souvent, ce récit secondaire est raconté au discours direct. Ils vont ainsi plus loin dans leur intention de se placer au service du collectif en intégrant dans leur témoignage le récit de quelqu'un d'autre, dans un renversement de rôle intéressant puisque ce sont eux qui authentifient le récit d'un autre esclave, de la même façon que leur propre récit est parfois authentifié par la fameuse « enveloppe blanche » de Sekora. On note que ces récits imbriqués ne sont présents que dans les récits dictés. Les esclaves qui ont écrit leur autobiographie racontent une multitude d'histoires d'esclaves, mais aucun ne les présente comme un récit à part. Cette différence marquée semblerait indiquer que ces insertions étaient une demande, ou un choix de transcription, du scribe et accrédiçait ainsi l'idée d'une collaboration plutôt que d'une dictée. Elle renforce également la dimension collective des récits. Cependant, ce sont les narrateurs qui connaissaient les histoires d'autres esclaves et ce sont bien eux qui choisissaient lesquelles raconter.

John Brown est le narrateur qui met en scène ce second récit de la manière la plus appuyée, avec l'aide de son scribe : en effet, il signale qu'il va interrompre sa propre narration pour raconter l'histoire de John Glasgow, un Noir libre venant d'Angleterre, kidnappé puis vendu comme esclave lors d'une escale aux États-Unis. Cette histoire fera l'objet de trois versions : une dans le corps du récit de John Brown, une autre à la fin du texte devant un témoin officiel et, enfin, le scribe signale que ce récit a également été publié dans *l'Anti-Slavery Reporter* (Brown J., 31), comme il l'indique dans l'extrait ci-dessous. Brown reprend les codes classiques de l'authentification d'un récit d'esclave et on note l'utilisation du modal "must" indiquant une nécessité de raconter ce qui est arrivé à un autre :

I MUST interrupt my own narrative here, to relate the story of John Glasgow. I had it from his own lips; and acting on the advice of the Secretary of the British and Foreign Anti-Slavery Society<sup>33</sup>, I have made a declaration in his presence, before a notary public, to the effect that, as given below, the narrative is substantially correct. I stated the facts to the Secretary of the Society,

---

<sup>33</sup> Le secrétaire dont parle Brown est Alexis Chamerovzow, son scribe.

some time ago, and he introduced them in the *Anti-Slavery Reporter* for July 1853. (Brown J., 31)

Les récits sont des écrits à plusieurs voix, bien que les premières personnes du singulier et du pluriel prédominent. Les récits sont ainsi pluriels, protéiformes et polysémiques. C'est pourquoi l'étiquette d'autobiographie, bien qu'opérante pour toutes les raisons évoquées plus haut, ne doit pas faire oublier l'intention qui préside à la composition des récits, la visée politique qu'était la dénonciation de l'esclavage. « Écrire sur sa propre vie » s'accompagnait donc de témoignages précis, factuels et de pédagogie, car avant de susciter l'indignation, il fallait démontrer et expliquer.

## 5.2 Récits témoignages

La posture du témoin qui se contente de raconter des faits est une constante dans les récits, puisque le mot "witness" apparaît 248 fois dans le corpus. Les récits d'esclaves sont donc des autobiographies collectives dans lesquelles les récits de vie servent de témoignages pour dénoncer un système. Si l'on considère les définitions du mot « témoignage », on découvre une polysémie intéressante, et nous allons décliner dans cette partie toutes ces définitions car elles peuvent toutes s'appliquer aux récits d'esclaves antiesclavagistes. C'est la définition du Littré que nous avons choisi de prendre pour base de la présente analyse, pour l'attention particulière qu'elle porte à cette polysémie. La première partie de cette définition indique :

Action de témoigner, rapport d'un ou de plusieurs témoins sur un fait ou sur une personne.  
Le témoignage de la conscience, le sentiment et la connaissance que chacun a en soi-même de la vérité ou de la fausseté d'une chose, et de la bonté ou de la méchanceté d'une action.  
Le témoignage des sens, ce que nous apprenons par les sens. Ne s'en rapporter qu'au témoignage de ses yeux, n'ajouter foi qu'aux faits dont on a été témoin.  
Témoignage des hommes, se dit du témoignage auriculaire, de la tradition et de l'histoire, en tant que servant à prouver un fait ou une vérité.  
Preuve, marque de quelque chose<sup>34</sup>.

Les récits visent à représenter l'ensemble des esclaves et une des façons d'y parvenir est d'insister sur le fait qu'ils n'étaient pas des cas isolés. Par conséquent, nous retrouvons dans les récits d'innombrables exemples dans lesquels le narrateur se place en position de témoin et non d'acteur. Le témoignage est donc ici « l'action de témoigner, [le] rapport d'un ou de plusieurs témoins sur un fait ou sur une personne ». William Wells Brown se place souvent en témoin de souffrances éprouvées par d'autres, ce qui lui permet d'en tirer des conclusions d'autant plus fortes contre l'esclavage qu'il ne parle pas de son cas personnel. Il raconte, par exemple, l'histoire de Randall, un esclave travailleur et obéissant mais qui refuse d'être fouetté.

---

<sup>34</sup> <https://www.littre.org/definition/temoignage> (consulté le 27/01/19).

Celui-ci sera finalement sauvagement battu par le contremaître, aidé de quatre hommes, et la description que Brown fait de la scène est insoutenable. Il choisit de dépeindre Randall comme un être fier et digne, tandis que le contremaître est ridicule et prétentieux (Brown, WW 1847, 19-20). Au chapitre suivant, il décrit également une punition infligée à un autre esclave, Aaron, et insiste sur le fait que la punition (50 coups de fouet) est totalement disproportionnée par rapport à la faute commise (un couteau mal nettoyé). Il précise également que ce M. Colburn, le maître d'Aaron, était non seulement tyrannique et cruel envers ses esclaves mais qu'il l'était aussi envers sa femme (Brown, WW 1847, 24). Le maître est donc clairement mis en accusation et le lecteur est ainsi amené à penser que le maître est sadique et non que l'esclave doit être « discipliné » pour travailler correctement. Un peu plus loin, Brown ajoute qu'il a été témoin de nombreux cas de cruauté (“numerous cases of extreme cruelty came under my own observation” (Brown, WW 1847, 28)).

Olaudah Equiano se place également en témoin en insistant sur la quantité importante de faits à relater : “In the preceding chapter I have set before the reader a few of those many instances of oppression, extortion, and cruelty, to which I have been a witness in the West Indies; but were I to enumerate them all, the catalogue would be tedious and disgusting” (Equiano, 82). Il y a ici un effet d'accumulation qui laisse le lecteur imaginer le pire. De même, Moses Roper utilise un procédé qui s'apparente à la litote en affirmant qu'il pourrait donner une multitude d'exemples d'outrages faits aux femmes esclaves mais qu'il choisit de les passer sous silence. Lui-même n'a peut-être pas été témoin de nombreuses scènes mais cette formulation lui permet d'amplifier le phénomène et de le condamner en même temps : “Many instances, however, in respect to females, might be mentioned, but are too disgusting to appear in this narrative” (Roper 1838, 59), “the scenes of cruelty I witnessed and experienced, are not at all fitted for these pages. There is much to excite disgust in what has been narrated, but hundreds of other cases might be mentioned” (Roper 1838, 69). C'est une sorte d'autocensure mais, là encore, il laisse l'imagination du lecteur faire le reste. On peut supposer aussi qu'il ne voulait pas choquer son lectorat féminin.

En se positionnant en tant que témoins, les auteurs des récits écrits insistent sur le fait qu'ils mentionnent uniquement ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux. Cependant, ils proposent également à leur lecteur une « immersion sensorielle » dans le système esclavagiste : ils multiplient donc les descriptions très visuelles mais ils évoquent également des sons<sup>35</sup>.

---

<sup>35</sup> Pour reprendre la définition du Littré : « Le témoignage des sens, ce que nous apprenons par les sens. Ne s'en rapporter qu'au témoignage de ses yeux, n'ajouter foi qu'aux faits dont on a été témoin ».

L'esclavage est dépeint et vécu comme une expérience terrible qui enveloppe tous les sens. William Wells Brown écrit parfois ce qu'il entend avant de décrire ce qu'il voit, notamment au début de son récit : après une description assez neutre du lieu où il vit, il évoque le fouet souvent utilisé par son maître mais par l'intermédiaire des sons, avant que le lecteur ne « voie » la scène : "I have often laid and heard the crack of the whip, and the screams of the slave". Ces cris sont d'autant plus terribles que ce sont ceux de sa mère : "she cried", "I heard her voice", "I could hear every crack of the whip, and every groan and cry of my poor mother" (Brown, WW 1847, 15). Ottobah Cugoano utilise aussi d'autres sens pour décrire l'horreur de l'esclavage et de la traite des esclaves : "The cries of some, and the sight of their misery, may be seen and heard afar; but the deep-sounding groans of thousands, and the great sadness of their misery and woe, under the heavy load of oppressions and calamities inflicted upon them, are such as can only be distinctly known to the ears of Jehovah Sabaoth" (Cugoano 1825, 125). Frederick Douglass peint également des tableaux avec ses mots pour créer une image visuelle pour son lecteur : "Let us now glance at the stables" (Douglass 1855, 36). Mais au-delà de la description pure, et contrairement à ce qu'il affirme, il consacre une grande partie de ses autobiographies à expliquer, comme le font beaucoup d'autres narrateurs.

Même si la plupart des esclaves qui dictent leur récit n'insistent pas forcément sur le fait qu'ils sont témoins, tous racontent ce qu'ils ont vu et rappellent qu'ils ont été esclaves. C'est le cas de John Brown par exemple. Il raconte ce qu'il a vu et, bien sûr, les incidents qu'il raconte ne sont pas choisis au hasard. Ils témoignent de l'horreur de l'esclavage : c'est le cas du troisième chapitre, dans lequel il raconte l'histoire de cette femme littéralement morte de chagrin ou encore celle de cette jeune esclave « volée » à sa maîtresse pour être revendue et, on imagine, violée par le marchand d'esclaves et ses amis ("Finney, who brutally ill-used her, and permitted his companions to treat her in the same manner" (Brown, J., 19)). Vers la fin de son récit il emploie le mot « témoin » en parlant des femmes enceintes qui sont fouettées : "I have myself witnessed this, and even been forced to hold them down" (Brown, J., 132). Ici, il est à la fois témoin et acteur involontaire. Lewis Clarke raconte assez peu d'anecdotes qui sont arrivées à d'autres dans son récit mais quand il parle de sa vie d'homme libre, il précise qu'il consacre une grande partie de son temps à raconter ce qu'il a vécu et vu quand il était esclave ("Since that time I have been engaged in a large part of the time in telling the story of what I have felt and seen of slavery" (Clarke, L., 60)).

Argument plus rare dans le positionnement en tant que témoin, et pour que l'esclave ne soit pas accusé de mentir ou d'exagérer, Charles Lee, l'éditeur du récit de Francis Fedric,

annonce dans la préface que tous les aspects de l'esclavage seront abordés dans le récit, les bons comme les mauvais : "no one-sided view of slavery ... but the sunny side (if bondage has any bright side), as well as its darker and more hateful tints, are all fairly and truthfully depicted" (Fedric, iv-v). L'argument paraît étrange, sinon choquant, mais il s'agit peut-être d'une stratégie car s'il annonce que Fedric et lui envisagent tous les aspects, ils ne peuvent pas être accusés d'exagérer les horreurs qu'ils décrivent. Cette idée de « bon côté » est aussi évoquée par Solomon Northup mais il précise qu'il n'a pas réussi à en trouver : "This is no fiction, no exaggeration. If I have failed in anything, it has been in presenting to the reader too prominently the bright side of the picture" (Northup, 321). Parmi les auteurs de récits écrits, seul Israel Campbell indique qu'il souhaite évoquer "both the horrors and advantages of slavery". Il prétend, quelques lignes plus loin, ne pas vouloir juger ("I have not given my views or opinions of slavery; for, as I have before said, I may be biased, and do not think myself capable of judging on such a great question. Let facts speak for themselves" (Campbell, v). Cependant, les faits relatés ne montrent pas vraiment de « bons côtés » de l'esclavage et, même si Campbell affirme que le but principal de son récit est de collecter de l'argent pour acheter ses enfants, il insère à la fin, en annexe, un discours antiesclavagiste qu'il a prononcé lui-même (Campbell, 283-8) et une chanson ("song of martyrs") dans laquelle les martyrs sont Elijah Lovejoy, Nathaniel Turner et John Brown<sup>36</sup> (Campbell, 288-9). Cette volonté affichée de ne pas se positionner semble donc affectée et ne reflète pas le reste de son récit. Le fait qu'on ne retrouve cette idée dans aucun autre récit écrit et qu'elle soit également très rare dans les récits dictés prouve que le but des récits est de montrer l'horreur.

Milton Clarke, quant à lui, admet qu'il a relativement été épargné par rapport à d'autres esclaves mais il se positionne tout de même en tant que témoin : "I did not witness as many scenes of cruelty among the slaves as many have ... One or two instances I can mention of what I personally knew of the cruelty of slaveholders" (Clarke, M., 160). Dans les annexes, une section est dédiée à deux histoires d'esclaves que Milton a connus, intitulée "facts from the personal knowledge of Milton Clarke" (Clarke, M., 181-182). Les deux histoires en question sont, bien sûr, terribles : la première évoque le cas d'un esclave qui est tellement maltraité qu'il en vient à s'automutiler avant d'être vendu, la seconde est celle d'un esclave fouetté qui se rebelle contre cette punition injuste et qui est également vendu. Ces deux histoires sont livrées

---

<sup>36</sup> Elijah Lovejoy était un éditeur de journal abolitionniste, assassiné en raison de ses opinions en 1837. Nathaniel Turner est l'instigateur de la révolte d'esclaves la plus célèbre des États-Unis en 1831 (son récit fait partie de notre corpus) et John Brown était un abolitionniste blanc, à l'origine de l'attaque du dépôt de munitions à Harper's Ferry en 1859 (il y a également un John Brown dans notre corpus mais il s'agit d'une personne différente).

sans commentaires ni conclusions particulières mais la volonté de dénoncer la barbarie de l'esclavage ne fait pas de doute. Solomon Northup a une place à part dans cette posture du témoin car, né libre et réduit en esclavage à l'âge adulte, il a bénéficié du double statut de témoin extérieur et de victime. De plus, il se place dans le récit sous l'égide de Harriet Beecher Stowe, à qui il dédie son livre et, dans le premier chapitre, il indique que de nombreuses œuvres de fiction décrivent l'esclavage. À aucun moment il n'évoque les récits d'esclaves authentiques et cette insistance sur la fiction laisse perplexe, au vu de tous les efforts que les autres narrateurs déploient pour que le lecteur croie que leur récit n'est pas fictionnel. Cependant, il assure ses lecteurs qu'il ne parle que de ce qu'il a vu ou vécu lui-même : "I can speak of Slavery only so far as it came under my own observation – only as far as I have known and experienced it in my own person" puis "[I] give a candid and truthful statement of facts" (Northup, 18). Il réitère son engagement à raconter la vérité un peu plus loin : "It is necessary in this narrative, in order to present a full and truthful statement of all the principal events in the history of my life, and to portray the institution of Slavery as I have seen and known it, to speak of well-known places, and of many persons who are yet living" (Northup, 49-50). Comme le signale Michaël Roy, le récit de Northup est, avant tout, une « entreprise commerciale »<sup>37</sup> et c'est peut-être pour cette raison qu'il associe son récit à une œuvre de fiction très connue. Dans l'ensemble, il est plus sensationnaliste que les autres récits. Northup manie le suspense avec dextérité et son récit en contient de nombreux exemples, même si nous n'en citerons qu'un : il commence à raconter l'histoire d'Eliza, une esclave particulièrement maltraitée, puis annonce que le pire est à venir : "how, as she predicted, her heart did indeed break, with the burden of maternal sorrow, will be seen as the narrative proceeds" (Northup, 53). Le récit se transforme même en roman policier quand il raconte « l'enquête » menée par Henry B. Northup pour le retrouver (Northup, chapitre 21).

Les récits sont donc des « preuve[s], marque[s] de quelque chose », pour reprendre la définition du Littré, ce sont des témoignages vivants des horreurs de l'esclavage. Il est évident que les auteurs font preuve d'un grand souci de pédagogie. En effet, avant de dénoncer, il fallait expliquer et donner à voir, en particulier aux Nordistes, ce qu'était la réalité de l'esclavage dans le Sud. Avant de se lancer dans des diatribes antiesclavagistes, Frederick Douglass, qui est pourtant un des narrateurs les plus virulents, raconte aussi patiemment la vie dans les plantations. Dès le début de son récit, il parle de son cas particulier mais élargit tout de suite aux autres esclaves, quand il explique qu'il ne connaît pas sa date de naissance par exemple ("I

---

<sup>37</sup> Roy, « Le Récit d'esclave africain-américain », 38.

do not remember to have ever met a slave who could tell of his birthday” (Douglass 1845, 47)) ou évoque le fait que sa mère ne pouvait pas venir le voir sans la permission de son maître (“a marked feature of the cruelty and barbarity of the slave system” (Douglass 1845, 48)). Il veut montrer qu’il n’était pas un cas isolé et ainsi attaquer un système. Henry Watson adopte la même méthode : il parle de son cas particulier puis élargit aux esclaves en général, quand il explique pourquoi sa mère n’avait qu’un prénom, « Letty » (Watson, 5), par exemple. Douglass utilise parfois la stratégie inverse : il énonce un fait général puis donne des exemples dont il a été témoin pour illustrer son argument. C’est le cas, par exemple, quand il soutient que les maîtres étaient pires que les contremaîtres puis raconte comment sa tante Esther était traitée par son maître quand elle se refusait à lui (Douglass 1855, 27). Il tient aussi à rétablir certaines vérités qui contredisent la propagande esclavagiste, montrant notamment que les esclaves affirmaient qu’ils étaient contents de leur sort par peur des représailles, et non parce qu’ils l’étaient en réalité (Douglass, 1845, 62).

Moses Roper va plus loin encore dans sa « leçon » d’esclavage car il inclut dans son récit des dessins d’un appareil de torture qu’il décrit de façon neutre mais en parlant de lui, avant de finir avec un très énigmatique “After this torture, I stayed with him several months, and did my work very well” (Roper 1838, 7). On peut se demander pourquoi il choisit d’afficher un tel détachement pour décrire une scène de torture : est-ce pour révolter encore davantage le lecteur ? Fait-il mine d’accepter son sort pour que le lecteur lui-même conclue que c’est intolérable ? Dans la réédition de 1848, il ajoute plusieurs dessins illustrant des épisodes de son récit et leur légende est également d’une froideur difficile à comprendre (“Mr. Anderson attempting to shoot the author, after telling him to stop three times, according to the law”<sup>38</sup> (Roper 1848, 23)).

---

<sup>38</sup> Moses Roper était un tribun très actif sur la scène abolitionniste et il mettait en scène ses discours de façon très vivante, il est donc assez probable que la décision d’inclure des dessins dans ses récits soit la sienne et non celle de son éditeur. Pour plus de détails sur la carrière abolitionniste de Roper, voir notamment Hannah-Rose Murray, “Did He Ever Hear of Egypt or Carthage? Moses Roper’s Literary and Oratorical Activism in the British Isles”, *Kalfou: A Journal of Comparative and Relational Ethnic Studies*, Vol. 9 No. 2 (2022). <https://tupjournals.temple.edu/index.php/kalfou/article/view/626> (consulté le 13/01/2023).

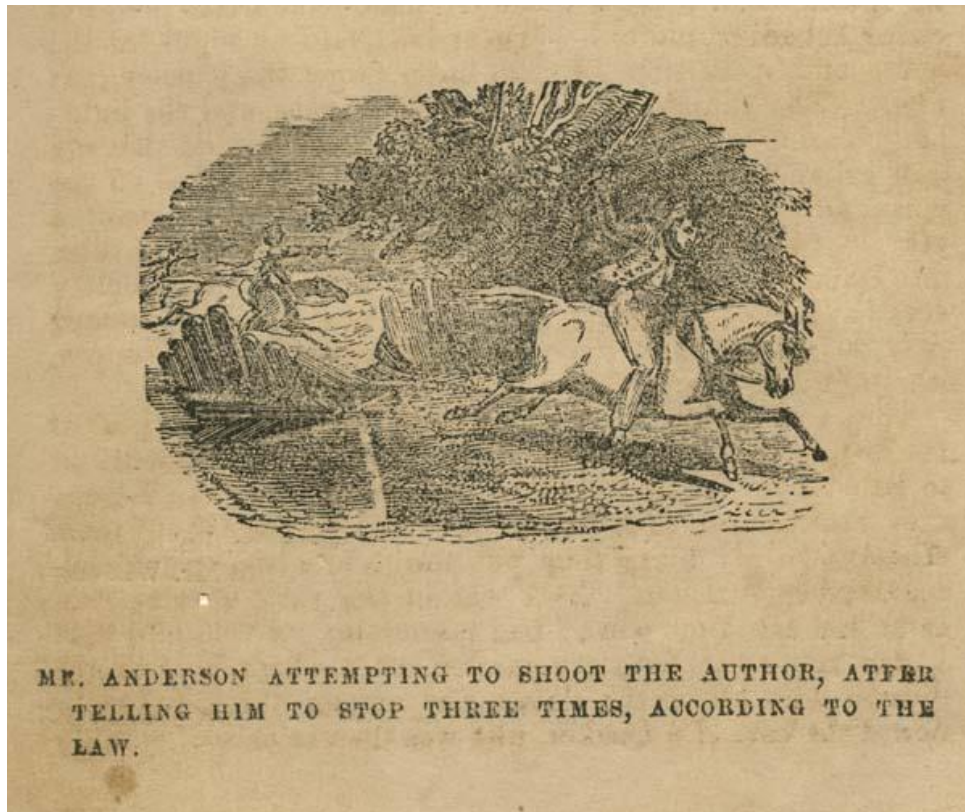


Figure 8 : Illustration dans la version de 1848 du récit de Moses Roper (Roper 1848, 23). Source : <https://docsouth.unc.edu/neh/roper/roper.html>

On peut imaginer que c'est aussi une tactique abolitionniste dans le but de prouver que c'était le système qui était à blâmer, et non des individus, ce M. Anderson ne faisant qu'appliquer la loi. William Andrews parle de « distanciation ontologique » et se demande s'il s'agit là d'un narrateur naïf (ce que pense Charles T. Davis, selon lui) ou s'il est, au contraire, un conteur astucieux<sup>39</sup>. On ne pourra, bien sûr, jamais répondre avec certitude à cette question mais on ne peut exclure qu'il s'agisse d'une stratégie, étant donné que, comme nous le montrons ici, il n'est pas le seul à utiliser ce mode de description. Un des arguments en faveur de cette interprétation est aussi le fait qu'il a publié un autre récit dix ans plus tard, dix ans qu'il a passés à prêcher et à participer à des réunions abolitionnistes, améliorant par la répétition ses qualités oratoires. Sterling Lecater Bland Jr., dans son introduction au récit, parle de distance objective et de ton modéré<sup>40</sup>. De la même façon, Austin Steward alterne détails sur sa vie quotidienne et sur la cruauté du contremaître sur le même ton : “On our plantation, it was the usual practice to have one of the old slaves set apart to do the cooking” puis, au paragraphe suivant : “The usual

<sup>39</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 90-92.

<sup>40</sup> Bland, *African American Slave Narratives*, 48.



mode of punishing the poor slaves was, to make them take off their clothes to the bare back, and then tie their hands before them with a rope...” (Steward, 702).

Au-delà de leur but pédagogique, et comme le souligne Helen Thomas, les anciens esclaves ne pouvaient pas vraiment compter sur une culture partagée :

Whereas I agree generally with Mendel’s suggestion that autobiography depends upon ‘shared assumptions of culture’, I would suggest that the autobiographical narratives by slaves present us with moments when the reverse is true – that is when such (Christian or African) assumptions cannot be assumed as ‘shared’, when the very bedrocks of cultural identity are destabilized<sup>41</sup>.

Ils se devaient donc d’expliquer, et qui mieux que les esclaves qui avaient vécu l’enfer pouvait le raconter, d’autant plus que la propagande esclavagiste était très développée. Le récit témoignage est donc ici « le témoignage de la conscience, le sentiment et la connaissance que chacun a en soi-même de la vérité ou de la fausseté d’une chose, et de la bonté ou de la méchanceté d’une action » (définition du Littré toujours). Certains poussent cet argument assez loin en affirmant que seuls les esclaves peuvent comprendre ce qu’ils ont vécu (ils sont donc les seuls à connaître la vérité). Ils n’insistent généralement pas sur cet argument car il s’agissait de gagner les lecteurs à leur cause et ils ne pouvaient donc pas développer l’idée que ceux-ci ne pouvaient pas comprendre. Il s’agissait, au contraire, de parvenir à ce que ceux-ci se mettent à leur place. Cependant, certains auteurs s’y sont risqués. William Wells Brown, par exemple, indique que seul un esclave peut comprendre ce qu’il ressent à l’idée d’être libre (“none but a slave could place such an appreciation upon liberty as I did at that time” (Brown, W.W. 1847, 103)). Harriet Jacobs se sert aussi de cet argument quand elle explique, après maintes précautions oratoires, qu’elle « choisit » M. Sands comme amant pour échapper à son maître : “Pity me, and pardon me, O virtuous reader ! You never knew what it is to be a slave” (Jacobs, H., 386) ou, un peu plus loin, quand elle revoit son fils : “O reader, can you imagine my joy? No, you cannot, unless you have been a slave mother” (Jacobs, H., 489). John Thompson, quant à lui, indique dans la préface qu’il peut parler de l’esclavage puisqu’il a lui-même été esclave : “even school boys daringly denounce a system, the enormity of which they cannot appreciate, surely I thought I may be permitted to one who has worn the galling yoke of bondage, to say something of its pains...” (Thompson, 622). On peut se demander d’ailleurs si le mot “school boy” n’est pas quelque peu péjoratif pour ceux qui dénoncent l’esclavage et prétendent le connaître.

---

<sup>41</sup> Helen Thomas, *Romanticism and Slave Narratives: Transatlantic Testimonies* (Cambridge: Cambridge University Press, 2000), 179.

Ils savent de quoi ils parlent et ils veulent convaincre leurs lecteurs de la véracité de leurs propos, leurs récits sont donc un « témoignage des hommes, » terme utilisé pour parler « du témoignage auriculaire, de la tradition et de l'histoire, en tant que servant à prouver un fait ou une vérité » de la définition du Littré. William Wells Brown énonce clairement son but dans l'introduction de la seconde édition de son récit : “And if it shall be instrumental in helping to undo the heavy burdens, and letting the oppressed go free, he will have accomplished the great desire of his heart in publishing this work” (Brown, WW 1849, 300). William Craft est tout aussi clair : “the means of creating in some minds a deeper abhorrence of the sinful and abominable practice of enslaving and brutifying our fellow-creatures” (Craft, 270). James W. C. Pennington indique également qu’il a décidé d’écrire, même s’il est libre depuis longtemps, pour rappeler à l’opinion publique le péché que représente l’esclavage : “I have been induced to do so on account of the increasing disposition to overlook the fact that THE SIN OF SLAVERY lies in the chattel principle, or relation” (Pennington, 196). À l’inverse, William Grimes met beaucoup l’accent sur sa vie personnelle et indique, à la fin de son récit, qu’il écrit pour gagner de l’argent et satisfaire la curiosité des lecteurs en publiant son autobiographie (“I comply with the request, for the purpose, in the first place, of raising, if possible, a small amount of money, for I believe almost everybody will purchase a copy of my Life; and in the second place, to gratify the laudable curiosity which so many of my friends have exhibited to procure a true and perfect Life of ‘Old Grimes’” (Grimes 1855, 84)). Il a, de toute évidence, une haute opinion de lui-même et de l’intérêt qu’il suscite mais, même si son récit est centré sur lui-même, il raconte des atrocités qui arrivent à d’autres esclaves. Comme l’écrit William Andrews : “[Grimes is] the first black autobiographer in America to picture the South in what would become a standardized image in abolitionist propaganda: the plantation as rural chamber of horrors, a nightmare world presided over by near-demonic whites as capricious as they were sadistic”<sup>42</sup>.

Les narrateurs de récits dictés s’adressent moins au lecteur et ils ne font pas souvent d’allusion directe au fait qu’ils sont en train de parler à un scribe pour raconter leur histoire mais ils parlent, eux aussi, pour quelqu’un et dans un but précis. Ils utilisent donc des procédés stylistiques pour orienter la réception, aussi bien de leur lecteur que de leur scribe : comme les auteurs des récits écrits, ils prétendent n’avoir pas les mots adéquats et laissent le lecteur imaginer. Pour ne citer que deux exemples, quand Lewis Clarke décrit les tortures qu’il a subies dans le Kentucky, il manque de mots (“beyond the power of language to describe” (Clarke, L.,

---

<sup>42</sup> Andrews, *To Tell a Free Story*, 77-8.

23)) ou encore quand il repart dans le Kentucky chercher son frère Cyrus (“In travelling through the rain and mud this afternoon, we suffered beyond all power of description” (Clarke, L., 53)). Son frère Milton utilise le même procédé : “Words can never tell what I suffered, nor what mother suffered” (Clarke, M., 157). Le procédé d’amplification par l’absence de mots est évident. On peut considérer que ce manque de vocabulaire est également une preuve que ce sont bien les mots des esclaves que nous entendons le plus souvent et non une réécriture complète de la part du scribe, car la plupart d’entre eux étaient des érudits qui ne devaient pas manquer de vocabulaire pour exprimer les émotions de quelqu’un d’autre ou les tortures subies. On ne peut pas non plus écarter l’idée que cette absence de mots peut être affectée de la part du scribe. Mais le fait que nous retrouvions cette technique dans les récits écrits également est aussi significatif car cela montre une certaine homogénéité des récits d’esclaves antiesclavagistes.

Raconter des faits équivaut à raconter ce qui arrive à une ou plusieurs personne(s) mais aussi à décrire un environnement, un système. Frederick Douglass fait preuve de (fausse ?) humilité quand il explique qu’il écrit seulement pour raconter et décrire ce qu’il a vu ou fait, en s’accordant seulement un ou deux mots pour aider le lecteur à comprendre correctement (“let others philosophize; it is my province here to relate and describe, to assist the reader in the proper understanding of the facts narrated” (Douglass 1855, 35)). Ses récits sont évidemment bien plus que cela mais le fait qu’il se présente comme simple témoin n’est pas anodin : il prononce clairement des discours antiesclavagistes et donne des arguments contre l’esclavage et pas seulement en soulignant les mauvais traitements. Il évoque également sa théorie quant à la fin inéluctable de l’esclavage, notamment en termes économiques quand il explique que le système esclavagiste sera renversé car il va à l’encontre de l’intérêt des travailleurs blancs du Sud (“That phase is this: the conflict of slavery with the interests of the white mechanics and laborers of the south” (Douglass 1855, 105)). On peut d’ailleurs noter, à propos de cet épisode, que la première version est très différente : dans *Narrative*, le point de départ est aussi son altercation avec des ouvriers blancs sur les chantiers mais, dans cette première version, les ouvriers blancs se plaignent de ce que les Noirs libres prennent leurs emplois, sans parler des esclaves (“Their reaction for this, as alleged, was, that if free colored carpenters were encouraged, they would soon take the trade into their own hands, and poor white men would be thrown out of employment” (Douglass 1845, 132)). Ils refusent ensuite de travailler avec Douglass non pas parce qu’il est esclave, mais parce qu’il est noir. La seconde version de cet épisode peut donc être vue comme un recentrage de la rhétorique de Douglass sur l’esclavage

et non sur les relations entre Blancs et Noirs. James W. C. Pennington insiste également à plusieurs reprises sur le fait qu'il raconte ce dont il a été témoin et lui aussi insiste sur le nombre très important d'exemples qu'il pourrait citer : "These are only a few of the instances which came under my own notice during my childhood and youth on our plantations; as to those which occurred on other plantations in the neighborhood, I could state any number" (Pennington, 214).

Dans le cas des récits dictés, même si c'est souvent le scribe qui endosse le rôle de pédagogue (les descriptions de l'esclavage faites par Susanna Moodie ou empruntées à d'autres sont plus longues que le récit d'Ashton Warner, par exemple), les narrateurs se chargent aussi d'expliquer à leur lecteur le fonctionnement général de l'économie fondée sur l'esclavage, au-delà des mauvais traitements subis par les esclaves. John Brown, par exemple, consacre tout un chapitre à la culture du coton, du tabac et du riz (Brown, J., 171-189), puis le chapitre suivant décrit les conditions de vie des esclaves et leur travail (Brown, J., 190-199). Bien sûr, il ajoute qu'il est un témoin fiable puisqu'il l'a lui-même vécu : "It will be expected of me that I should say something concerning the general treatment of slaves, as far as my own experience goes. I have had a little, and consider myself qualified to speak" (Brown, J., 190). Lewis Clarke ne se contente pas non plus de témoigner, il utilise, lui aussi, des arguments économiques dans son combat contre l'esclavage : les travailleurs dans les États du Nord produisent deux fois plus car ils travaillent pour eux-mêmes ("every man in the free States works; and as they work for themselves, they do twice as much as they would for another" (Clarke, L., 62)). Vers la fin de son récit, il insère même une partie « questions-réponses », ce qui rapproche encore plus son récit d'un témoignage et l'éloigne quelque peu de l'autobiographie. C'est une façon très originale d'expliquer le fonctionnement de l'esclavage à partir des questions que le public lui pose lors de réunions publiques abolitionnistes et cela ressemble à une déposition devant la justice : "The following questions are often asked me, when I meet the people in public, and I have thought it would be well to put down the answers here" (Clarke, L., 69). On remarque qu'il signale ici que c'est sa décision, il semble donc maître de son récit et le lecteur est associé au public des réunions abolitionnistes.

Les récits d'esclaves sont donc des témoignages mais ils vont au-delà d'un simple compte rendu des faits. Le récit de Francis Fedric illustre parfaitement ce point car sa division en chapitres et les titres de ceux-ci annoncent clairement les deux aspects souvent présents dans les récits d'esclaves : il y a, d'une part, des chapitres qui parlent de la vie de Fedric ("Piety of Grandmother, a Native African", "Grandmother's Happy Death" ou encore "Arrive at my Master's new Plantation in Madison County"), mais il y a aussi des chapitres plus généraux,

sur les conditions de vie des esclaves (“Systematic Degradation of Slave Children”, “Feeding of Slaves”, “Christmas, How Spent by Slaves”, etc.). C’est certainement le scribe ou l’éditeur qui a arrangé le récit en chapitres mais on peut supposer qu’il s’est appuyé pour cela sur ce que Fedric a choisi de raconter. On peut remarquer également qu’il passe d’un sujet à l’autre sans vraiment de lien entre eux, ce qui accrédirait l’hypothèse que le récit n’a pas été beaucoup réarrangé par l’éditeur. À la fin de son récit, il ajoute également des informations sur le climat, la géographie et l’agriculture du Kentucky, et il semblerait que ce soit Fedric qui choisisse de donner ces informations (“But to return from this little digression to my account of the produce of Kentucky” (Fedric, 93) et un peu plus loin (“In short, Kentucky is a very beautiful country; and, as I heard a gentleman remark, ‘All but the spirit of man is divine’” (Fedric, 95)). Comme toujours pour les récits dictés, l’intervention du scribe ou de l’éditeur n’est pas à exclure. C. L. Innes, qui a réédité les récits de Fedric en 2010 et effectué un travail de recherche important sur ces deux récits et sur Fedric lui-même, pense d’ailleurs que ce chapitre 8 consacré à l’agriculture du Kentucky provient d’autres sources que le narrateur a insérées dans la narration<sup>43</sup>. Elle n’explique pas comment elle arrive à cette conclusion et ne donne pas les références de ces sources. Au contraire du récit de Boyereau Brinch, où la présence du scribe est indéniable<sup>44</sup>, le style est constant tout au long du récit et d’une version à l’autre et on ne peut donc pas isoler un chapitre par rapport aux autres. Dans tous les cas, on voit que l’argumentation antiesclavagiste n’est jamais loin, même dans un chapitre consacré à la faune, la flore et l’agriculture.

En effet, le but des récits est bien d’informer, d’expliquer et de relater des faits mais pas seulement. Annette Wieviorka, qui travaille principalement sur les témoignages de survivants de la Shoah, explique à propos du témoignage : « [il] s’adresse au cœur, et non à la raison. Il suscite la compassion, la pitié, l’indignation, la révolte même parfois. Celui qui témoigne signe avec celui qui reçoit le témoignage un ‘pacte compassionnel’ »<sup>45</sup>. Le journal *Chronotype*, cité par Henry Bibb, va dans le sens de Wieviorka quand il affirme que les récits vont droit au cœur des hommes tout en sous-entendant qu’ils ne sont pas des argumentations et qu’ils n’appartiennent pas au domaine de la raison : “Argument provokes argument, reason is met by sophistry. But narratives of slaves go right to the hearts of men” (Bibb, 440). Cependant, les récits d’esclaves sont des témoignages particuliers car ils sont tout cela à la fois : ils s’adressent autant au cœur qu’à la raison, ils sont volontiers dans la confrontation et ils cherchent à susciter

---

<sup>43</sup> Innes, “Introduction”, xxvii.

<sup>44</sup> Pour plus de détails, voir chapitre 2 partie 1.

<sup>45</sup> Annette Wieviorka, *L’Ère du témoin* (Paris : Plon, 1998), 179.

l'indignation et la révolte. L'autobiographie collective et le témoignage accusateur se mêlent donc pour créer une sous-catégorie de l'autobiographie, le récit de résistance.

### 5.3 Récits de résistance

La deuxième partie de la définition du mot témoignage dans le Littré contient deux définitions supplémentaires : « particulièrement, déposition par-devant la justice » et « rendre témoignage à une chose, reconnaître cette chose et y rendre hommage ». Les récits d'esclaves antiesclavagistes doivent ainsi être replacés dans un contexte plus large, celui de la lutte contre l'esclavage : selon Wierviorka, « le témoignage, surtout quand il se trouve intégré à un mouvement de masse, exprime, autant que l'expérience individuelle, le ou les discours que la société tient, au moment où le témoin conte son histoire, sur les événements que le témoin a traversés »<sup>46</sup>. « Le témoin porteur d'une expérience, fût-elle unique, n'existe pas en soi. Il n'existe que dans la situation de témoignage dans laquelle il est placé »<sup>47</sup>. Cette idée d'expérience unique est à nuancer pour les récits d'esclaves car on retrouve des tropes et des thèmes communs chez des narrateurs qui étaient éloignés des sphères abolitionnistes comme chez les militants de cette cause, et si la « situation de témoignage » variait d'un récit à l'autre, ce n'était pas le cas du contexte général. Philippe Lejeune propose une sous-catégorie de l'autobiographie très intéressante quand on considère les récits d'esclaves antiesclavagistes, celle des « récits témoignages » :

La construction morale tranchée des livres-témoignages impose de s'interroger sur l'effet réellement produit : mauvaise conscience ou bonne conscience ? Le témoignage informe, il doit faire réfléchir. Mais son but n'est pas de proposer une solution, ni même une explication. Il doit créer un état de sensibilité, et non théoriser ou endoctriner... le récit témoignage est un récit de *résistance*<sup>48</sup>.

Les efforts de pédagogie des anciens esclaves et le but plus ou moins affirmé de dénoncer l'esclavage se transforment très souvent en véritable réquisitoire, « particulièrement, déposition par-devant la justice », comme l'indique la deuxième partie de la définition du mot témoignage citée en début de ce sous-chapitre. Ici la « justice » ne doit pas être prise au sens littéral du terme, les narrateurs organisent un procès plus large avec les lecteurs du Nord comme juges. La résistance prend plusieurs formes et la dénonciation de crimes est la première d'entre elles. Sterling Lecater Bland Jr. insiste sur cette particularité des récits d'esclaves, comparés à d'autres autobiographies : “Unlike other autobiographical forms, fugitive slave narratives all focused on the same goals: the depiction of an individual life in relation to the social and

---

<sup>46</sup> Wierviorka, *L'Ère du témoin*, 13.

<sup>47</sup> Wierviorka, *L'Ère du témoin*, 111.

<sup>48</sup> Lejeune, *Je est un autre*, 220.

political culture that controlled virtually all its aspects, and the creation by the narrator of an appreciation in his or her readers of the inhumane conditions of black life in America, in hopes of ending the slave system”<sup>49</sup>. William Craft entrecoupe le récit de sa fuite avec sa femme de passages qui ressemblent clairement à des pamphlets contre l’esclavage, alors qu’il évoque à peine leur passé d’esclaves. Il raconte le fait que des enfants blancs sont enlevés et vendus comme esclaves (Craft, 272), plus loin il dénonce le sort des femmes esclaves (Craft, 279-280) et il conclut son récit en décrivant des mauvais traitements subis par les esclaves (Craft, 331). La fin est d’ailleurs menaçante : il exhorte les propriétaires d’esclaves à faire attention. Olaudah Equiano a une place à part concernant cet aspect car, ayant écrit au XVIII<sup>ème</sup> siècle, il ne se positionne pas vraiment contre l’esclavage en lui-même mais contre la traite transatlantique et un de ses arguments principaux est que celle-ci corrompt ceux qui la pratiquent et leur fait perdre tout sens moral : “Such a tendency has the slave-trade to debauch men’s minds, and harden them to every feeling of humanity!” (Equiano, 80). Il ne semble pas remettre en cause l’esclavage lui-même à la condition que les esclaves soient bien traités (“But by changing your conduct, and treating your slaves as men, every cause of fear would be banished. They would be faithful, honest, intelligent and vigorous ...” (Equiano, 81)). Ottobah Cugoano, en revanche, dénonce autant l’esclavage que la traite d’esclaves dans son pamphlet publié en 1787. Il est très virulent contre les propriétaires d’esclaves des Antilles : “Nothing in history can equal the barbarity and cruelty of the tortures and murders committed under various pretenses in modern slavery” (Cugoano 1787, 38).

Austin Steward, quelque 70 ans plus tard, est moins virulent, il choisit de poser des questions rhétoriques pour gagner ses lecteurs à sa cause. Il feint de se demander si quiconque pourrait rester insensible devant un homme attaché et fouetté jusqu’à ce que le sang « coule à flot » : “Oh who, with feelings of common humanity, could look quietly on such torture ? Who could remain unmoved, to see a fellow-creature thus tied, unable to move or to raise a hand in his own defence; scourged on his bare back, with a cowhide, until the blood flows in streams from his quivering flesh?” (Steward, 702). Il n’hésite pas non plus à critiquer les arguments esclavagistes de manière explicite en les détournant, notamment leur utilisation de la Bible : “Some have attempted to apologize for the enslaving of the Negro, by saying that they are inferior to the Anglo-Saxon race in every respect. This charge I deny; it is utterly false. Does not the Bible inform us that ‘God hath created of one blood all the nations of the earth?’” (Steward, 704). Cette citation de la Bible fait évidemment partie de la rhétorique habituelle des

---

<sup>49</sup> Bland, *Voices of the Fugitives*, 39.

antiesclavagistes et on note également l'utilisation des verbes : les partisans de l'esclavage ont « essayé d'exprimer des regrets » (“attempted to apologize”) mais la Bible nous « informe » (“inform”). Il va même plus loin que les autres auteurs en affirmant que les Noirs sont supérieurs aux Blancs par certains aspects (“And certainly in stature and physical force the colored man is quite equal to his white brother, and in many instances his superior” (Steward, 04)). Steward, comme beaucoup d'autres narrateurs, dénonce notamment l'hypocrisie de la religion sudiste<sup>50</sup> et fait souvent le parallèle entre les convictions religieuses affichées par les propriétaires d'esclaves et leur cruauté. Et, sur cet aspect, les narrateurs font appel à Dieu pour juger. Harriet Jacobs, par exemple, consacre tout un chapitre à l'Église et l'esclavage (“church and slavery” (Jacobs, H., 397)) où elle dénonce la supposée religiosité de certains maîtres et de certains membres du clergé et également la religion qui est enseignée aux esclaves dans le but de les rendre obéissants. Henry Bibb se sert du même argument quand il accuse son maître de le voler : “All this they tyrannically robbed me of, and yet my owner, Wm. Gatewood, was a regular member of the same church to which I belonged” (Bibb, 386). Les hommes d'Église sont régulièrement condamnés : “he was far more like what the people call the devil, than he was like a deacon” (Bibb, 397). Un peu plus loin, le lien que Bibb établit entre religion et torture est encore plus explicite : “I thought of his hand-cuffs, of his whips, of his chains, of his stocks, of his thumb-screws, of his slave driver and overseer, and of his religion; I also thought of his opposition to prayer meetings, and of his five hundred lashes promised me for attending a prayer meeting”<sup>51</sup> (Bibb, 403). Les narrateurs de récits dictés dénoncent également la religion hypocrite du Sud qui excuse et soutient l'esclavage. Milton Clarke, par exemple, décrit son maître à l'aide d'une longue liste qui se termine en une sorte d'apothéose inattendue : “He was a tall, lank, gray-eyed, hard-hearted, cruel wretch ; coarse, vulgar, debauched, corrupt and corrupting ; but in good and regular standing in the Episcopalian church” (Clarke, M., 156). Par association, les défauts qu'il attribue à son maître qualifient, en quelque sorte, l'Église à laquelle il appartient.

<sup>50</sup> Il y avait plusieurs confessions religieuses dans le Sud mais, quand ils dénoncent l'utilisation d'arguments religieux pour justifier l'esclavage, les narrateurs ne font pas de distinction, ils parlent de la religion des propriétaires d'esclaves. Frederick Douglass consacre une annexe à cette question dans son premier récit et il explique clairement : “What I have said respecting and against religion, I mean strictly to apply to the slaveholding religion of this land, and with no possible reference to Christianity proper” (Douglass 1845, 153).

<sup>51</sup> On note que “I thought” est utilisé douze fois dans le passage dont sont extraits ces mots. Cette insistance a plusieurs effets : elle donne à ce passage un pouvoir incantatoire, il se remémore des épisodes douloureux qu'il ne veut pas oublier, elle peut également faire penser à un prêche. On peut imaginer que, de la même manière que Douglass en 1855, il veut également souligner qu'il est capable de penser et donc que ses capacités intellectuelles sont bien réelles, ce que les partisans de l'esclavage, mais aussi parfois les abolitionnistes, mettaient en doute (“‘Give us the facts,’ said Collins, ‘we will take care of the philosophy’. I could not always obey, for I was now reading and thinking” (Douglass 1855, 123), cité plus haut).



Son frère, Lewis Clarke, dénonce, dès le début de son récit, les propriétaires d’esclaves : “slave-holders have not arrived at that degree of civilization that enables them to live in tolerable peace” (Clarke, L., 11). On notera, dans ce passage, l’ironie dont il fait très souvent preuve dans son récit. Il est particulièrement virulent envers les femmes propriétaires, dans des attaques que l’on pourrait qualifier aujourd’hui de misogynes : “Of all the animals on the face of the earth, I am most afraid of a real mad, passionate, raving, slaveholding woman”, “Satan among the Sons of God was never less welcome than this fury among her kindred” (Clarke, L., 11-12). Vers la fin de son récit, il feint de s’étonner que les femmes du Nord ne soient pas hystériques et hideuses : “I had no conception that women could live without quarelling, till I came into the free States ... I reckon slavery must work upon their minds and dispositions, and make them ugly” (Clarke, L., 61). L’esclavage est un modèle économique qui corrompt tout le monde, hommes, femmes mais aussi les enfants à qui on apprend très tôt à être tyranniques. John Thompson décrit, par exemple, comment le fils de son maître « joue » au maître ou au contremaître et frappe des enfants esclaves sans raison : “Then, whip in hand, he walked about among them, and sometimes lashed the poor little creatures, who had on nothing but a shirt, and often nothing at all, until the blood streamed down their backs and limbs, apparently for no reason whatever, except to gratify his own cruel fancy” (Thompson, 626).

Ayant dénoncé l’esclavage de façon très virulente, il est compréhensible que les narrateurs célèbrent son exact contraire, qui prend deux formes : la liberté, bien sûr, mais aussi l’apprentissage de la lecture, les deux étant également des actes de résistance. Ils se rendent ainsi maîtres de leur corps mais aussi de leur esprit et résistent à la sujétion institutionnalisée. La formule célèbre de René Descartes « je pense donc je suis » devient dans leur cas « j’écris donc je suis », « je suis libre donc je suis ». La fuite et l’acte d’écriture sont présentés comme des éléments fondateurs et les narrateurs veulent « rendre témoignage à une chose, reconnaître cette chose et y rendre hommage »<sup>52</sup> dans leur récit, ces deux éléments étant bien entendu des actes de résistance. Dans le cas de Frederick Douglass, le moment où M. Auld interdit à sa femme de lui apprendre à lire représente pour lui une épiphanie et il voit dans le fait d’apprendre à lire un chemin vers la liberté. On note dans ce passage une succession de structures binaires, structures que l’on retrouve souvent dans ses écrits : “From that moment, I understood the pathway from slavery to freedom ... What he most loved, that I most hated. That which to him was a great evil, to be carefully shunned, was to me a great good, to be diligently sought; and the argument which he so warmly urged, against my learning to read, only served me to inspire

---

<sup>52</sup> Dernière définition du mot « témoignage » donnée par le Littré.

me with a desire and determination to learn” (Douglass 1845, 78-79). Ces structures binaires illustrent le monde des narrateurs qui se divise en deux : l’esclavage et la liberté, le Sud et le Nord, l’ignorance et la capacité à écrire, les partisans de l’esclavage et ses opposants, l’acceptation et la résistance à l’oppression. Par extension, on peut imaginer qu’il invite ses lecteurs à choisir un camp.

John Thompson, quant à lui, consacre deux pages entières à la description de son apprentissage de la lecture et il ne l’évoque qu’après avoir raconté sa fuite alors qu’il a appris à lire à huit ans. Les deux sont donc corrélés. De plus, il dit clairement que l’éducation est la plus grande des bénédictions (“one of my greatest blessings, my education” (Thompson, 670)). Il emploie le même mot “blessing” quand il parle de la façon dont il a « trouvé » Dieu à la page précédente. Contrairement aux auteurs de récits écrits, les narrateurs de récits dictés faisaient appel à un scribe car eux-mêmes ne savaient pas écrire ou, en tout cas, rencontraient de grandes difficultés à le faire<sup>53</sup>. Le thème de l’apprentissage de la lecture n’est donc logiquement pas très présent dans leurs récits. Une seule exception notable est celle de Josiah Henson, qui raconte comment son jeune fils tente de lui apprendre à lire, le mal qu’il a à le faire et son ressentiment envers l’esclavage pour cette raison : “It made me also feel more deeply and bitterly the oppression under which I had toiled and groaned” (Henson 1848, 535). En revanche, la liberté est tout aussi présente que dans les récits écrits et tous la décrivent comme une bénédiction. William Grimes sera ici l’exception qui confirme la règle : il raconte ses difficultés d’homme libre, condition qu’il trouve parfois plus difficile que d’être esclave (“I found it much harder at this time to be a free man, than to be a slave” (Grimes 1825, 104-105)). Plus loin, il généralise même à d’autres personnes que lui : “Let it not be imagined that the poor and friendless are entirely free from oppression where slavery does not exist” (Grimes 1825, 111). Ces commentaires étaient sans doute une façon de dénoncer à mots couverts le racisme auquel les Noirs étaient confrontés dans le Nord. Mais ce contre-exemple montre, encore une fois, que les récits d’esclaves ne sont pas un genre monolithique au sein duquel tous les auteurs écrivent la même chose.

Dans cette dénonciation de l’esclavage et de ses différents aspects et la glorification de son contraire, la liberté, il est donc question de lutter contre un système par le témoignage, par l’exposition de faits qui ne pouvaient que scandaliser leurs lecteurs. Écrire était une arme contre l’esclavage mais c’était aussi un acte créatif, et les deux ne sont pas antinomiques, bien au

---

<sup>53</sup> Solomon Northup est une exception car il savait écrire mais a choisi de faire appel à un scribe, David Wilson, pour rédiger son autobiographie, *Twelve Years a Slave*.

contraire. Le fait que certains narrateurs, anciens esclaves, pouvaient écrire était à lui seul un argument contre l'esclavage et, contrairement à ce que de nombreux historiens ont affirmé, ils font bien plus que cela. Les narrateurs de récits dictés, même s'ils n'écrivaient pas eux-mêmes, prenaient également part au processus créatif et ne peuvent pas être cantonnés au seul rôle de sources. Les récits d'esclaves antiesclavagistes sont des récits complexes qui appartiennent, comme nous venons de le démontrer, au domaine littéraire de l'autobiographie mais qui ne sont pas seulement des narrations de vie(s) avec les inévitables anecdotes et expressions de sentiments face à l'injustice. Ce sont aussi des outils contre l'esclavage. Ils nous livrent des récits témoignages de résistance qui mêlent l'individuel et le collectif dans un but précis. À ce titre, les anciens esclaves ont développé des arguments construits et étayés mais également des procédés littéraires : ils empruntent à d'autres genres et à d'autres styles. En jouant avec les pronoms ils marquent de leur empreinte de narrateurs leur récit des faits. Ils utilisent aussi des figures de style plus ou moins élaborées mais tous ont recours à un réseau d'images, comme nous le verrons. Les récits d'esclaves antiesclavagistes ont donc des caractéristiques communes qui en font un genre à part entière. Ils sont de même nature, des autobiographies collectives faites de témoignages au service d'une cause, ce qui en fait des discours politiques. Cette classification en un genre homogène, mais pas monolithique, est renforcée par une autre clé de lecture, un fil conducteur d'images qui permet de les envisager dans leur continuité.

## Chapitre 6 : Humaniser les esclaves

Notre corpus se compose de 53 textes, et ce nombre important crée une double difficulté : on pourrait être tenté de minimiser les différences pour ne faire ressortir que les points communs et ne les étudier qu'en surface. Regrouper 53 textes et argumenter qu'ils font partie d'un genre nécessite de trouver un point commun, un prisme au travers duquel les étudier. Ce qui les réunit tous est la volonté d'humanisation des esclaves et cette humanisation est visible à travers le prisme des images du sang et de la couleur de peau. Ces deux réseaux sont indissociables quand on étudie l'esclavage car d'une part, le sang participe de l'essentialisation des esclaves en faisant de leur condition une caractéristique immuable transmise par les fluides, dont le sang et, d'autre part, la notion d'esclavage racial, essentielle quand on étudie l'esclavage aux États-Unis et dans la Caraïbe, fait de la couleur de peau une marque visible de l'asservissement.

### 6.1 Genèse

Au premier abord, un récit comme celui de George White<sup>1</sup> est très différent de celui de Frederick Douglass ou de William Craft. En effet, le premier est un récit de conversion dans lequel White décrit avec force détails ses efforts pour convertir le plus grand nombre, tandis que les deux autobiographies de Douglass décrivent sa vie mais se transforment souvent en pamphlets très virulents contre l'esclavage. Craft, enfin, ne décrit pas sa vie d'esclave mais se concentre sur sa fuite avec sa femme Ellen. Le récit que Peter Wheeler dicte à Charles E. Lester en 1839 est beaucoup plus simple et le narrateur utilise des arguments beaucoup moins élaborés contre l'esclavage qu'Harriet Jacobs, pour ne citer que ces quelques exemples. Pourtant, ces cinq récits ont bien leur place dans le genre des récits d'esclaves antiesclavagistes.

Les récits d'esclaves sont souvent décrits comme des outils de propagande fortement influencés par les abolitionnistes blancs qui prenaient les anciens esclaves sous leur aile et se servaient d'eux comme témoins, simples illustrations d'un système oppressif qu'ils voulaient dénoncer. Une étude de ces récits ne peut donc faire l'économie d'une analyse du contexte dans lequel ils étaient publiés. Ce contexte était politique, dans tous les sens du terme, il faut donc les confronter aux débats sur l'esclavage et comparer leurs arguments avec les discours aussi bien esclavagistes qu'antiesclavagistes : leurs argumentaires étaient souvent faits de lieux communs et de passages obligés, avec une répétition de quelques arguments que nous

---

<sup>1</sup> White, ancien esclave en Virginie et dans le Maryland, est l'auteur d'un récit qu'il publie à New York en 1810. Il a été affranchi par son maître à la mort de celui-ci, il ne s'est donc pas enfui comme Douglass ou Craft.

appellerions des éléments de langage aujourd’hui. La notion de rhétorique est très importante dans un discours à des fins politiques. Dans tout débat s’installe une sorte de dialectique où les arguments des uns répondent aux arguments des autres dans un va-et-vient incessant et il est parfois difficile de déterminer qui est à l’origine d’un argument particulier. Cependant, chaque partie prenante utilise sa propre expérience et le milieu dans lequel elle évolue pour forger son propre argumentaire, tout en suivant les tendances générales du mouvement. Au-delà de la tendance générale, il faut donc chercher ce qui distingue les récits d’esclaves antiesclavagistes des discours abolitionnistes. Cela nous permet de voir dans quelle mesure ils empruntaient au discours ambiant et à quel point ils s’en détachaient. Ces déviations, si elles existent, sont bien sûr significatives car elles permettent de contester l’idée que les récits étaient strictement formatés par les abolitionnistes blancs. L’influence de ceux-ci est indéniable mais doit être nuancée et le contexte de publication (lieu, date, mode de publication et type de maison d’édition) est aussi un point majeur à explorer.

Tous les récits ont un point de départ commun : le statut d’esclave de leur narrateur. C’est la raison première qui fait que leur vie a été couchée sur le papier. Ils racontent leur vie mais aussi celles d’autres esclaves, qui servent d’exemples ou d’illustrations. L’étude de la façon dont les narrateurs représentent les esclaves dans les récits est donc un angle à explorer. Beaucoup a été écrit sur ce que raconter leur vie / des vies signifiait pour les narrateurs et sur leur intention, ainsi que celle des éditeurs et des scribes. La question de départ de notre étude des récits d’esclaves était de comprendre comment ils se représentaient dans les récits et l’humanisation est rapidement apparue comme une évidence et est devenue l’objet de notre étude car il est aisé de remarquer, dès la première lecture, que les narrateurs mettent l’accent sur les individus, tandis que les abolitionnistes, surtout blancs, mettent l’accent sur un système. Les narrateurs devaient se positionner dans un monde où le B/blanc était la norme et où les Blancs étaient majoritaires et contrôlaient tous les aspects de la vie du pays (ceci étant vrai quel que soit le pays de publication, États-Unis, Grande-Bretagne ou Canada). Le système esclavagiste plaçait les esclaves dans une position paradoxale : ils étaient considérés comme une propriété mais ils avaient la même enveloppe corporelle que les Blancs, ce qui les distinguait était la couleur de peau<sup>2</sup>. Ils devaient lutter contre la réification et la négation de leur

---

<sup>2</sup> Les théories pseudo-scientifiques sur les races contenaient de nombreuses hypothèses sur la provenance des différentes couleurs de peau et cette étude s’accompagnait parfois d’une pseudo-science appelée la physiognomonie qui liait traits physiques et traits de caractère et de la phrénologie, qui prédisait d’après la forme du crâne les capacités intellectuelles du sujet étudié. Les narrateurs n’évoquent ni l’une ni l’autre. Sur l’histoire de la physiognomonie, voir Marie-France Agnoletti, « Chapitre 1. L’ère présocratique : la physiognomonie et ses développements », *La Perception des personnes. Psychologie des premières rencontres*, sous la direction de

être, “they wrote themselves into humanity”, pour reprendre la formule maintes fois citée de Henry Louis Gates Jr.<sup>3</sup>. Gates associe l’humanité au fait d’écrire mais nous souhaitons aller plus loin : les narrateurs voulaient montrer leur humanité et pour cela ils devaient contester la « ligne de fracture »<sup>4</sup> constituée par le sang et la couleur de peau qui était utilisée par les théoriciens de l’esclavage pour séparer les races, le sang étant perçu comme un vecteur de caractéristiques propres à chaque race, dont les narrateurs vont toutefois souligner la possibilité qu’il soit mélangé, mais ils vont également l’utiliser comme un symbole métaphorique des sentiments, de façon parfois assez convenue mais qui a pour but, là aussi, d’humaniser les esclaves. La couleur de peau était la preuve visible qu’il existait des différences entre les hommes mais les narrateurs minimisaient leur altérité en remettant en cause la notion même de l’esclavage racial dont les partisans prétendaient que seuls les Noirs devaient être esclaves. Les deux thèmes du sang et de la couleur de peau sont donc corrélés et doivent être étudiés en regard l’un de l’autre.

Le lecteur de récits d’esclaves est rapidement frappé par l’abondance de sang dans les récits. Le sang comme symbole de torture et de mauvais traitements a été largement étudié par la critique et les historiens et il est vrai que ce thème est omniprésent dans les récits, mais le sang est beaucoup plus que cela et sa polysémie, que les narrateurs exploitent, crée un réseau d’images. Le sang est une métaphore presque universelle et en tout cas très prégnante : il est à la fois le symbole de la vie, de la famille, des sentiments, de mauvais traitements quand il coule et, dans le contexte états-unien, il permettait d’établir une hiérarchie entre les individus (la désormais célèbre “one drop rule” qui voulait que tout individu qui avait ne serait-ce qu’une goutte de sang noir soit classé dans la catégorie des Noirs). Le sang a une place importante dans la rhétorique esclavagiste également et est au cœur de théories pseudo-scientifiques sur les races, les théories raciales étant basées sur la transmission de caractéristiques, de traits physiques et de caractères par les fluides, dont le sang. Toute une idéologie autour de la pureté du sang se crée et perdure jusqu’à nos jours dans les milieux suprémacistes blancs. Outre le

---

Marie-France Agnoletti (Dunod, 2017), 5-20. <https://www-cairn-info.gorgone.univ-toulouse.fr/la-perception-des-personnes--9782100750214-page-5.htm> (consulté le 6/06/2022). Sur la phrénologie et les théories racistes qui en ont découlé, voir <https://www.medicalnewstoday.com/articles/phrenology-the-pseudoscience-of-skull-shapes> (consulté le 27/07/2022).

<sup>3</sup> Gates, *The Classic Slave Narratives*, 13.

<sup>4</sup> Nous empruntons cette expression à Ibrahima Thioub qui explique dans son article sur l’esclavage en Afrique de l’Ouest que comme « maîtres et esclaves partagent la même identité chromatique, il a été mis en œuvre la notion de pureté de sang des maîtres ». Ibrahima Thioub, « Stigmates et Mémoires de l’Esclavage en Afrique de l’Ouest : Le Sang et Couleur de Peau comme Lignes de Fracture », FMSH-WP-2012-23. 2012. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00743503> (consulté le 27/07/2022), 11.

sang, la couleur de peau était le marqueur visible de l'appartenance à une race mais les narrateurs n'ont cessé de déconstruire cette idée en insistant sur les points d'achoppement entre race visible (la peau d'un individu est noire, il est donc considéré comme un Noir) et la race assignée (un individu a du sang noir, il est donc considéré comme un Noir, même si sa peau est blanche). Ces deux thèmes pourraient également amener une réflexion portant sur le corps de manière plus large (ce qui a été fait par beaucoup de critiques) mais celui-ci, dans sa globalité, est singulièrement absent des récits, on voit des parties du corps, des vêtements (les vêtements qui couvrent ou cachent le corps, symboles d'un corps meurtri) mais rarement le corps entier. Ce corps qui ne leur appartenait pas selon la loi est dépeint comme démembré.

Les deux thèmes du sang et de la couleur de peau sont donc indissociables car ils sont utilisés pour décrire des individus et ils ont une valeur éminemment politique. L'enjeu était de taille : déconstruire les présupposés et combattre les préjugés. L'objectif des théoriciens des races, ou du moins la conclusion à laquelle ils arrivaient invariablement, était de montrer la supériorité des Blancs, ou des hommes d'origine européenne (avant que la couleur ne prenne le pas sur les considérations d'origines géographiques) sur les autres races et, dans le cadre du débat sur l'esclavage racial aux États-Unis et dans les Antilles, il fallait également démontrer que les individus d'origine africaine étaient nés pour être esclaves ou qu'ils avaient les qualités nécessaires pour travailler durement dans un climat torride. La conséquence était que les esclaves étaient mis à part de la sphère des humains. Les narrateurs de récits d'esclaves antiesclavagistes ne pouvaient que réagir à ce discours et ainsi, ces deux thèmes, si on les étudie sous le prisme de l'humanisation, prennent tout leur sens et donnent un fil conducteur à l'étude des récits. Ils réagissaient à la déshumanisation que les théories pseudo-scientifiques et les préjugés impliquaient. Ce n'est pas tant l'aspect idéologique qui est en jeu, que la question de leur identité, ce qui peut suggérer que l'influence des abolitionnistes était toute relative. En effet, le point de vue des esclaves était forcément unique et l'enjeu de l'argumentation était, pour eux, différent même s'ils partageaient avec les abolitionnistes une volonté et des arguments communs.

Définir un genre des récits d'esclaves antiesclavagistes requiert donc, au préalable, de soulever une question centrale : les anciens esclaves affirmaient, certes, leur humanité mais on peut s'interroger sur le degré d'influence qu'avaient les théories développées par les idéologues, qu'ils soient opposants ou partisans de l'esclavage, sur leur écriture. Les questions de couleur et les références au sang, faisaient-elles, par exemple, partie de la rhétorique abolitionniste ou esclavagiste ? Lors des débats sur l'esclavage, dans un camp comme dans l'autre, les arguments

utilisés s'accompagnaient d'une description des esclaves eux-mêmes, même s'ils n'étaient pas, en tant qu'individus, au centre des débats. Ces descriptions étaient souvent des généralisations et elles véhiculaient une image figée et souvent stéréotypée des esclaves. Les partisans de l'esclavage décrivaient des êtres inférieurs, tantôt avec une claire hostilité, tantôt avec une espèce de bienveillance paternaliste, qui reposait tout autant sur des préjugés racistes. L'homme esclave était représenté tantôt comme une menace potentielle qu'il fallait contenir par la force, tantôt comme un enfant incapable de s'occuper de lui-même. Les abolitionnistes n'étaient pas exempts de stéréotypes : l'image de l'esclave à genou qui accompagne le slogan "am I not a man and a brother?", devenue célèbre dans les années 1830, dépeint une victime qu'il faut sauver, et non un homme que personne n'a le droit de réduire en esclavage.

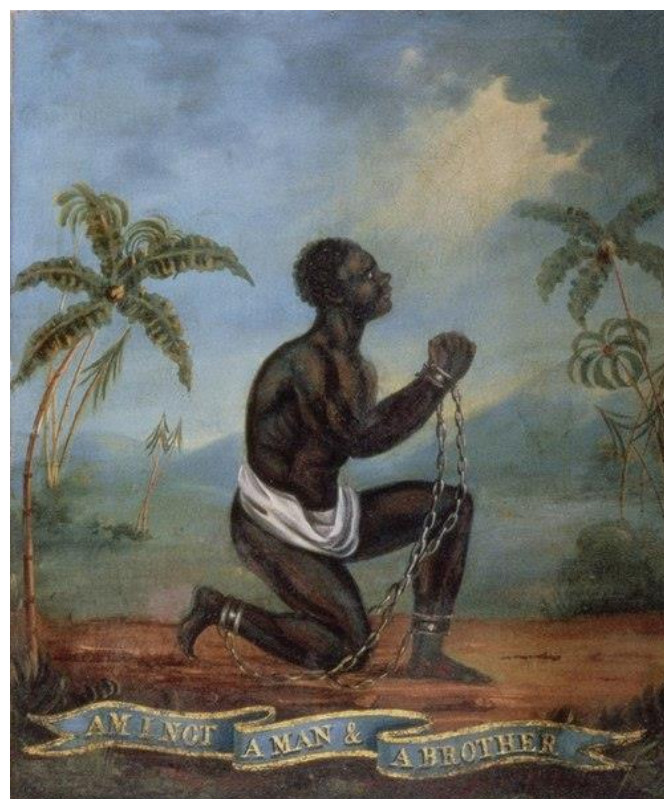


Figure 9 : Illustration utilisée par les abolitionnistes. Source : [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:The\\_Kneeling\\_Slave,\\_%27Am\\_I\\_not\\_a\\_man\\_and\\_a\\_brother%3F%27.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:The_Kneeling_Slave,_%27Am_I_not_a_man_and_a_brother%3F%27.jpg)

L'esclave fictionnel le plus célèbre, l'Oncle Tom du roman d'Harriet Beecher Stowe, est aussi un homme très croyant qui ne se rebelle pas contre son sort et finit par mourir sous les coups sans se défendre. La société tout entière, même lorsqu'elle n'était pas impliquée dans le débat sur l'esclavage, était aussi empreinte d'images et d'idées stéréotypées sur les esclaves. Tout ceci formait un contexte, un système de représentation dans lequel les récits d'esclaves étaient publiés et par rapport auxquels ils ne pouvaient que réagir. Cette influence pouvait être



directe, lorsqu'ils entendaient ou lisaient des descriptions peu flatteuses de leur communauté. Mais elle pouvait aussi être indirecte, créant, de fait, un climat de réception des récits et surtout un climat d'écriture. Ils ne pouvaient faire l'économie d'une réponse à ces images stéréotypées, même si nous verrons qu'ils ne se contentaient pas de réagir à ce qu'ils entendaient ou lisaient et qu'ils faisaient également preuve d'originalité en inventant leurs propres réseaux d'images. Ils se réapproprièrent, en quelque sorte, la culture dominante tout en la subvertissant. Deux types d'images doivent être envisagés. Le premier regroupe les images comme vecteurs d'une scène frappante. Il s'agit de descriptions très visuelles de scènes de la vie quotidienne des esclaves, parmi lesquelles, bien sûr, les multiples descriptions de scènes où un esclave est fouetté ou torturé. Les récits en sont emplis car les mauvais traitements étaient un des arguments principaux utilisés pour mettre à mal le système esclavagiste. Mais les images peuvent aussi relever d'un jeu entre sens figuré et sens propre (l'homme blanc qui devient noir de colère ou l'homme noir qui devient blanc de peur). Les deux types d'images doivent être étudiées ensemble car elles mêlent concret et abstrait, elles créent un réseau signifiant et participent également de l'humanisation des esclaves en les dépeignant comme des êtres souffrants mais également comme des hommes aux qualités intellectuelles équivalentes à celles des Blancs, dotés d'une capacité d'abstraction et aptes à utiliser des métaphores. Les récits ne sont en effet pas de simples témoignages dans lesquels les narrateurs énumèrent une série de faits qui vont être utilisés comme pièces à conviction par les abolitionnistes, ils sont des discours politiques à part entière, ils utilisent donc tous les outils linguistiques et rhétoriques à leur disposition, avec plus ou moins de dextérité, il est vrai, mais nous verrons que même les narrations les plus simples renferment des réseaux d'images intéressants. La réflexion sur le genre récits d'esclaves antiesclavagistes, menée à travers la réflexion sur les images du sang et de la couleur de peau, ainsi que le travail mené pour élaborer le corpus, sont trois aspects de cette thèse qui se sont révélés imbriqués à toutes les étapes de l'étude.

## 6.2 Premiers repérages et mise au jour de réseaux d'images

Nous avons commencé par établir une carte heuristique des deux réseaux d'images pour essayer d'envisager toutes les déclinaisons possibles.

Figure 10 : Carte heuristique pour la couleur de peau

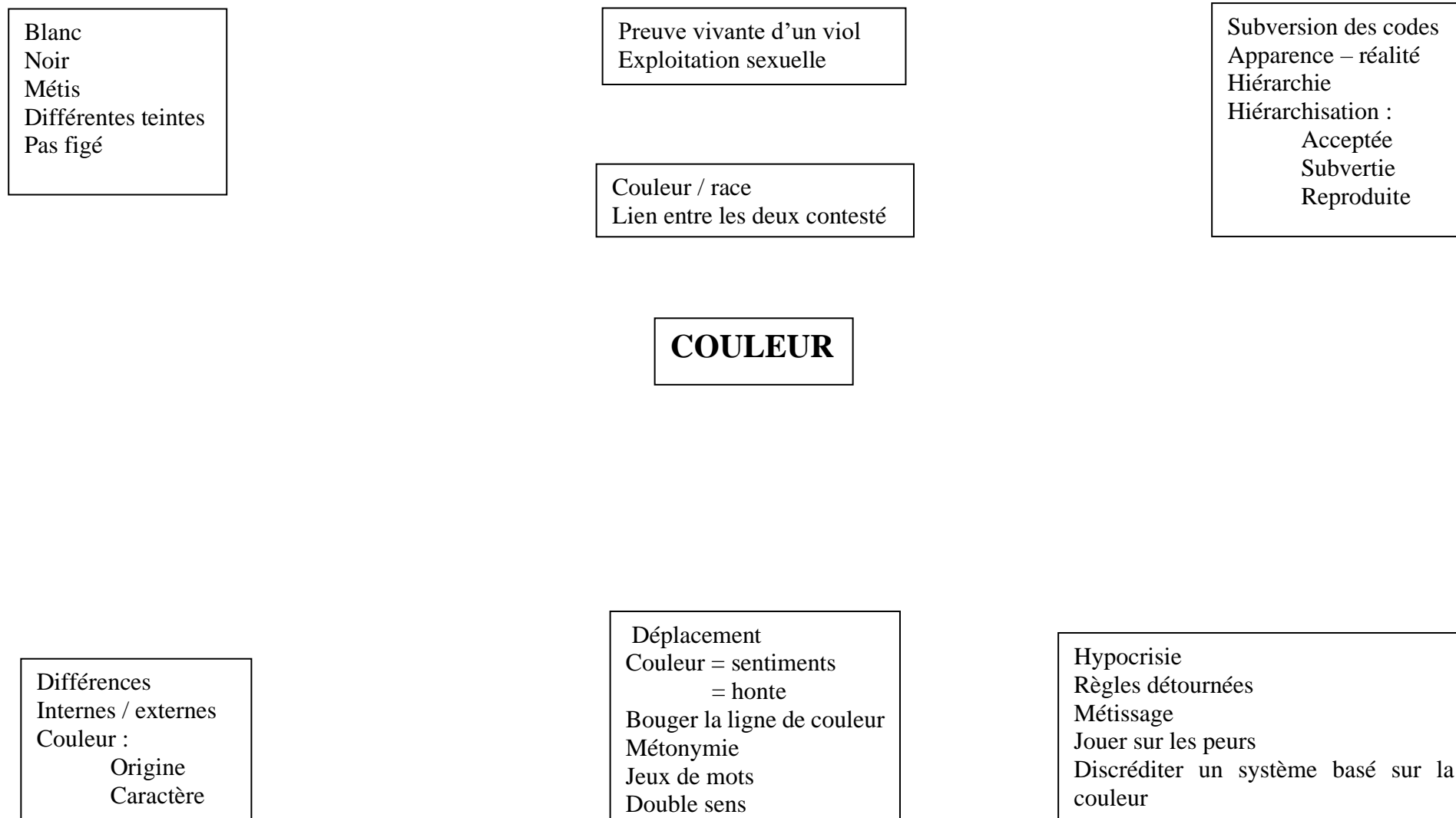
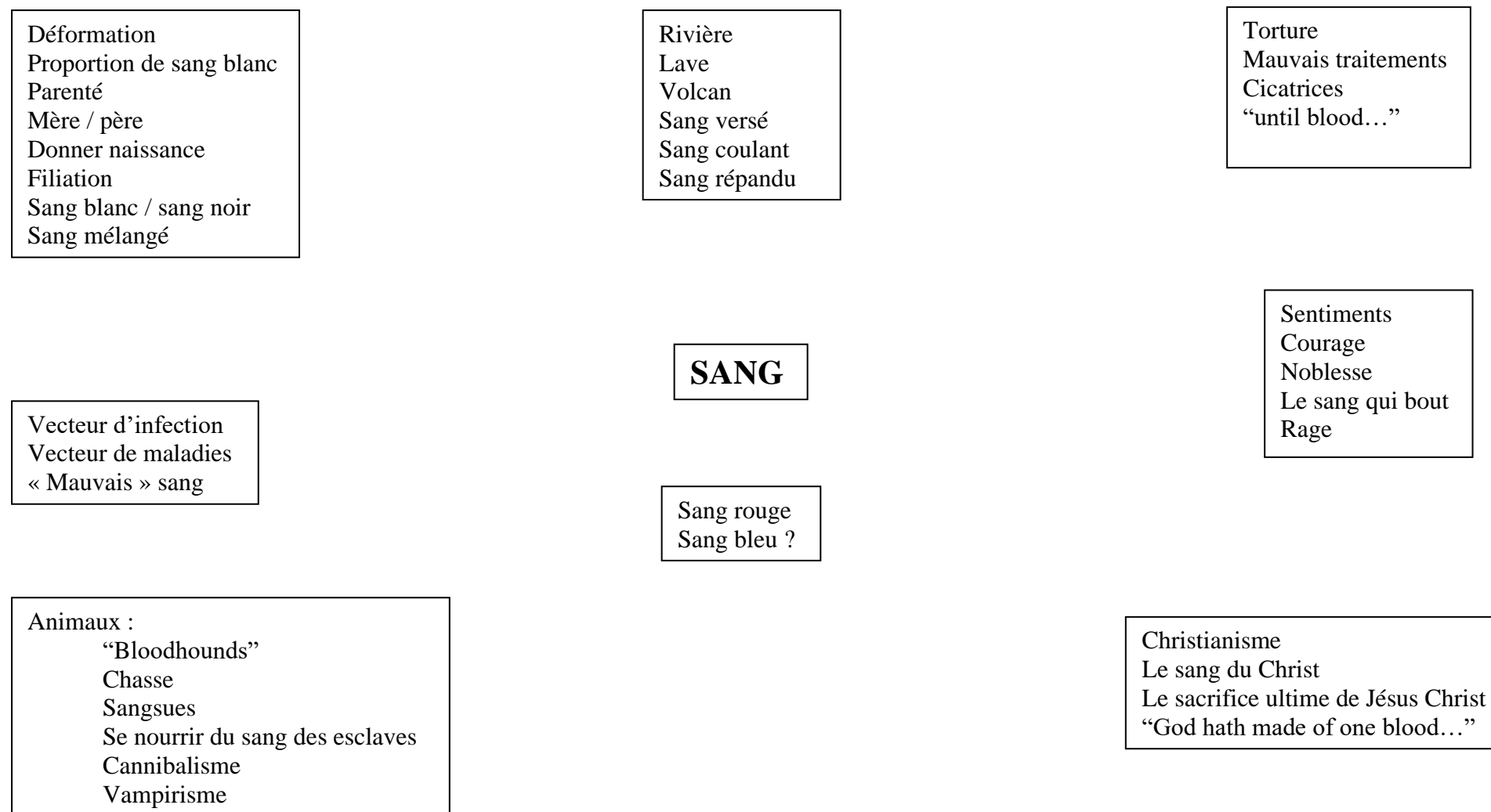


Figure 11 : Carte heuristique pour le sang



La deuxième étape a consisté en un relevé exhaustif de toutes les occurrences de références au sang et à la couleur de peau dans le corpus de départ (avant sa stabilisation) avec, dans le même temps, une réflexion sur ce même corpus et la définition des récits. Dans cette deuxième étape, nous n'avons pas établi de différences par mode, date ou lieu de publication, le but étant de dégager des tendances et d'élaborer des premiers regroupements par thématiques ou types d'images pour structurer l'étude. Nous avons alors inclus tous les récits mentionnés dans nos sources secondaires, en excluant d'emblée les biographies et les récits considérés comme fictionnels. Pour pouvoir confirmer notre hypothèse que l'humanisation était l'enjeu principal des récits, nous avons besoin d'avoir, dans un premier temps, une vision d'ensemble des références au sang et à la couleur et nous n'avons pas évité, à ce stade, l'écueil d'un aplatissement des sources, c'est-à-dire qu'elles ont été traitées toutes sur le même plan, sans tenir compte de leurs spécificités. Ce recensement était, néanmoins, une première étape nécessaire pour dégager les différents champs sémantiques et lexicaux. Nous avons tout de même établi une différence entre récits écrits et récits dictés dans nos relevés car, comme nous l'avons expliqué, si les récits dictés doivent faire partie de l'étude, il est nécessaire de les traiter de manière différenciée des récits écrits. Le relevé des images dans les récits dictés et la comparaison avec celles présentes dans les récits écrits a confirmé la pertinence d'inclure les récits dictés dans le genre car les images présentes dans ceux-ci se sont avérées similaires en bien des points. Tout comme le prisme des images du sang et de la couleur de peau permet de relier des récits écrits très différents, il a également fait ressortir les points communs entre récits écrits et récits dictés et nous a confortées dans notre conviction qu'ils devaient faire partie du corpus.

Lors de ce premier relevé systématique, la couleur est surtout apparue comme un champ lexical, décliné autour de la thématique de la couleur de peau. La couleur était développée dans un seul champ sémantique et les narrateurs utilisaient une grande variété de vocabulaire pour en parler. Cinq regroupements d'images se sont dégagés. Il ne s'agit pas vraiment de thèmes, car la couleur ne se décline qu'à propos de la peau, les couleurs en général étant singulièrement absentes des récits, dont on pourrait finalement dire, sans jeu de mots, qu'ils semblent être en noir et blanc (le sang est omniprésent mais les narrateurs font rarement allusion à sa couleur rouge). Le premier regroupement à apparaître relevait bien de contre-arguments en réponse aux discours esclavagistes (reprise des codes établis, des opinions sudistes sur les Noirs, pour les combattre souvent mais pas uniquement, la religion, les relations interraciales, les esclaves blancs de peau et les canons de beauté). Le second regroupement comprend leurs arguments

propres : subversion des codes établis, absurdité de l'esclavage basé sur la couleur de peau, avec une insistance toute particulière sur le fait que la couleur n'est qu'une question d'apparence. Enfin, ils abordent la question des traits de caractère attribués à une race plutôt qu'à une autre, qu'ils inversent ou dont ils contestent la corrélation race / trait de caractère. La description de leur communauté a également pris une place importante dans les images liées à la couleur de peau, marquée par l'utilisation de synecdoques pour désigner un groupe de personnes, une description de la pigmentation et pour évoquer plus particulièrement leurs parents (le silence de certains narrateurs sur cette question étant éminemment signifiant). Un prolongement de ce regroupement lié à la description physique concernait la notion de mélange et la polysémie des couleurs, développées grâce à une série de zeugmes, à des associations d'adjectifs ou d'éléments porteuses de sens et à un déplacement des couleurs, attribuées à autre chose que ce à quoi le lecteur pourrait s'attendre. Enfin, les couleurs sont souvent présentées ensemble, soit pour créer une communauté de personnes (souvent des croyants), soit pour créer une multiplicité de couleurs qui remet en cause la dichotomie noir/blanc.

Au contraire de la couleur de peau, le sang se déclinait en plusieurs champs sémantiques mais avec peu de vocabulaire différent, rendant l'étude par champs lexicaux moins aisée. Lors de ce premier relevé, sept thèmes se sont dégagés. Les mauvais traitements et la violence ont été, comme on pouvait s'y attendre, le thème qui est apparu le plus distinctement et rapidement, suivi de celui du sang indiquant des liens familiaux ou en rapport avec l'identité, puis le sang lié à la religion (notamment celui versé par le Christ), celui lié aux sentiments et à la moralité, celui en rapport avec les animaux (les chiens appelés "bloodhounds" notamment) et celui lié aux éléments géographiques (les rivières ou les mares de sang). Enfin, sont apparues une série d'images que nous avons regroupées sous le terme « rhétorique », comprenant toutes les figures de style associées au sang et les variations morphologiques ("blood", "bleed", "bleeding"...). Lors de ce premier relevé, il s'est avéré que certains des récits qui étaient intégrés au corpus au départ mais qui avaient été exclus ensuite ne contenaient aucune allusion à la couleur de peau, ni au sang (Omar Ibn Said et Greensbury W. Offley pour les récits écrits, Thomas Anderson ou Louis Asa Asa pour les récits dictés pour ne citer que ceux-là), constatation qui ne manquait pas d'intérêt dans notre discussion concernant la délimitation du corpus.

Nous avons effectué les relevés et les classifications des images du sang et de la couleur séparément pour faire apparaître des thématiques et des regroupements propres à chaque réseau d'images puis nous avons élaboré un premier tissage, ce qui a donné une première structure à l'étude de ces images qui n'était pas très satisfaisante car les deux réseaux n'étaient pas

suffisamment imbriqués. Nous avons divisé notre étude en sept grandes parties : l'horreur de l'esclavage, l'absence de menaces, la filiation et ses origines, construire et décrire une communauté, la religion, les traits de caractère et enfin les abstractions et les métaphores. Un début d'entrelacement des deux notions du sang et de la couleur de peau est apparu mais il n'était pas encore suffisant, les deux réseaux d'images étant souvent séparés dans les sous-parties. Les champs sémantiques liés aux liens familiaux, aux sentiments et aux émotions ainsi qu'au statut social et aux liens entre caractéristiques physiques et mentales se déclinent au moyen d'images évoquant à la fois le sang et la couleur. Seul le champ sémantique de la torture et des mauvais traitements ne se décline qu'au moyen de références au sang (mais l'absence de références à la couleur associées à ce thème est également signifiante). Ce tissage des deux notions a permis également de resserrer les thématiques pour éviter l'éparpillement. Pour cela, il ne fallait pas perdre de vue le fil conducteur de l'étude qui était l'humanisation des esclaves. On aurait pu imaginer, par exemple, élargir le champ sémantique de la couleur à la nationalité et la citoyenneté car ces deux notions sont clairement liées à la couleur de peau et à l'origine des personnes concernées. Il n'était en effet pas question de considérer les Amérindiens et les Noirs, même libres, comme des citoyens car cela leur aurait conféré des droits civiques inimaginables à l'époque. Les narrateurs revendiquaient-ils des droits civiques ou la nationalité américaine une fois libres ? Faisaient-ils allusion à leur statut dans les États du Nord ? Il aurait pu être intéressant de rechercher dans les récits des allusions à la citoyenneté américaine ou des revendications national(ist)es mais le risque était d'envisager un champ trop vaste et donc de ne l'étudier que trop superficiellement. Un des objectifs principaux des récits était la dénonciation de l'esclavage et la description du traitement terrible subi par les esclaves. L'attention était donc portée aux esclaves eux-mêmes et au fait qu'ils étaient des êtres humains qui ne devaient donc pas être réduits en esclavage. Le droit fondamental à la liberté, inscrit dans la Déclaration d'Indépendance, était donc la revendication principale, sinon la seule à ce moment-là. Il en va de même pour la discrimination et les conflits raciaux dans le Nord : peu de narrateurs y font allusion même si ce thème est présent dans certains récits. La glorification de la liberté pouvait difficilement être accompagnée de réserves ou de critiques sur les Nordistes qui les avaient accueillis. Dans les deux cas, la question de la citoyenneté et la critique de la discrimination dépassent le premier stade qui consiste en l'humanisation des esclaves. Nous avons choisi de ne pas nous appesantir sur celles-ci, d'une part, pour ne pas perdre de vue le fil conducteur de ce travail et, d'autre part, pour ne pas risquer, là encore, une étude trop superficielle. Dans les deux cas, il est beaucoup plus question de couleur de peau que de sang et le tissage est donc plus ardu. Dans la vie courante, la séparation des Blancs et des Noirs et le

refus d'accorder à ces derniers les mêmes droits se basaient surtout sur l'apparence, et ainsi la couleur de la peau était en quelque sorte un laissez-passer ou au contraire un frein à l'intégration dans la société états-unienne ou caribéenne. Les images liées à la couleur de peau sont donc beaucoup plus fréquentes quand on traite de la citoyenneté et de la nationalité. Si l'on considère le sang et la couleur comme deux notions complémentaires, la similitude et l'altérité formant un réseau rhétorique qui prend tout son sens quand on les étudie ensemble, c'est l'imbrication des deux qui donne son sens à l'étude, par opposition à la juxtaposition qui permettrait certainement d'envisager d'autres champs sémantiques mais dont l'étude perdrait en précision et en cohérence. L'humanisation apparaît clairement quand les deux notions sont associées. Si nous ne les traiterons pas de manière approfondie, nous inclurons parfois des allusions à d'autres champs sémantiques (celui de la citoyenneté, par exemple) car cela permet de montrer la variété qui existe dans les récits.

La troisième étape a consisté à étudier chaque récit comme une entité, pour envisager chacun d'entre eux dans sa globalité et ainsi établir des réseaux d'image intertextuels tout en réfléchissant à la nature même des récits. Les images du sang et de la couleur sont, en effet, imbriquées dans des récits de vies (au pluriel) et elles ne prennent tout leur sens que dans la part qu'elles ont dans ces vies et l'argument antiesclavagiste privilégié : les métaphores du sang qui bout de colère ou au contraire qui se glace devant l'horreur, par exemple, sont opérantes car elles sont souvent liées à l'attachement des narrateurs à leur famille et leur douleur d'en être séparés, la séparation des familles étant un argument très fort contre l'institution trop souvent décrite comme paternaliste et dont les partisans prétendaient qu'elle protégeait les esclaves et prenait soin d'eux dans la vieillesse et la maladie. L'ordre chronologique de publication a été privilégié cette fois-ci pour dégager des tendances et une évolution dans le temps. Cela a permis d'affiner le relevé et de tisser davantage les champs sémantiques et lexicaux du sang et de la couleur. Nous avons continué d'étudier les récits écrits et dictés séparément pour les raisons invoquées plus haut. Cela a entraîné une réflexion sur les récits dictés eux-mêmes et sur les critères d'inclusion, ce qui a participé à la stabilisation du corpus qui était, à ce stade, quasiment définitif. L'étude de ces deux réseaux d'images a, en fait, permis tout à la fois de confirmer la pertinence du fil conducteur qu'est la question de l'humanisation des esclaves, et de mettre au jour un point commun entre les récits, validant ainsi le choix de notre corpus et l'intégration des récits dictés. Il semblait aussi indispensable de porter une attention particulière au genre (homme ou femme) de l'esclave à l'origine du récit. Il se trouve que, dans le cas présent, la clé de lecture choisie permet de gommer une différence entre les récits racontés par des hommes et

ceux, très minoritaires, racontés par des femmes, différence qui est cependant indéniable si l'on envisage d'autres aspects. En effet, l'écriture des récits est relativement genrée, les femmes évoquant davantage leurs enfants et leur rôle de mère (dans le cas de Louisa Picquet et d'Harriet Jacobs) et les agressions sexuelles dont elles sont ou pourraient être victimes (les deux narratrices déjà citées et Mary Prince). Les hommes font allusion à des agressions sexuelles dont les femmes sont victimes mais de façon moins appuyée. De la même façon, ils évoquent parfois des enfants séparés de leurs parents mais font rarement allusion à une vie de famille pour eux-mêmes. Ils détaillent davantage leur travail harassant, entre autres thèmes. Cependant, hommes et femmes ne se distinguent plus quand il s'agit de mauvais traitements ou d'allusions à la couleur de peau. Dans le cas des deux réseaux à l'étude dans cette thèse, les différences entre les récits ne suivent pas le genre des narrateurs mais plutôt des situations et des choix individuels.

L'analyse a révélé que, dans tous les récits, les deux réseaux d'images sont très souvent liés et plusieurs notions se mêlent parfois. Les recouvrements seront donc inévitables, une même citation pouvant être utilisée plusieurs fois. Pour ne citer qu'un exemple, l'expression souvent utilisée par les narrateurs "until the blood ran freely" (ou un équivalent) quand ils décrivent des scènes de torture, regroupe deux notions très importantes qui seront traitées séparément : l'utilisation de "until" qui marque une frontière invisible, un pas de trop franchi dans l'horreur et marque en général la fin de la scène de torture, et l'adverbe "freely", tout aussi significatif dans le contexte de l'esclavage, qui mêle une scène symbolique de la sujétion de l'esclave à la liberté avec laquelle le sang s'échappe de son corps.

À ce stade, le relevé des deux types d'images et leur tissage était abouti et ces images pouvaient donc être confrontées aux discours et écrits de l'époque, provenant aussi bien des opposants à l'esclavage que des défenseurs de l'institution, envisagés, eux aussi, dans leur progression chronologique afin de comparer les types d'arguments utilisés mais également de tenter de déterminer si un type d'écrits pouvait avoir influencé les autres. Ces débats sont également fortement imbriqués dans le contexte historique, national et transatlantique, et celui-ci, même si les narrateurs n'y font que très rarement allusion, doit également être pris en compte dans toute étude de discours politiques. Les différents textes se répondaient mais nous montrons dans cette thèse que l'unilatéralité de l'influence doit être remise en cause. À toutes les étapes de cette étude et au fur et à mesure du travail sur l'historiographie, le corpus a été modifié et il reste modifiable, certains choix pouvant être discutés et des découvertes continuant d'être faites sur certains récits négligés par la critique jusqu'ici. L'analyse des images faite au départ a donc



été revue tout au long du processus. Le contenu et l'intégration des récits dans le corpus sont donc intimement liés : au-delà des critères que l'on pourrait qualifier d'évidents (exclusion des fictions ou des récits dont le narrateur n'était pas esclave par exemple), la mise au jour d'un fil conducteur permet en effet de déterminer des critères précis de ce qu'est un récit d'esclave et ainsi d'exclure certains récits qui ne répondent qu'à quelques-uns de ces critères : dans les récits dénonçant l'esclavage ou ayant comme thème principal l'esclavage, on trouve en effet presque toujours des allusions au sang et une description, plus ou moins détaillée, de la couleur. Ces relevés ont été complétés par une étude quantitative qui est venue apporter des données chiffrées et a permis de confirmer des tendances ou d'en mettre au jour certaines qui n'avaient pas été perçues à la simple lecture des récits.

### 6.3 IRaMuTeQ et étude quantitative

Les différentes étapes évoquées ci-dessus font partie de l'étude qualitative indispensable à une bonne appréhension des récits en tant que textes et à une meilleure compréhension des réseaux d'images qui se forment à l'intérieur de chaque texte et entre les différents textes envisagés. Cependant, les outils modernes de textométrie viennent également enrichir cette étude qualitative par une étude quantitative qui ne saurait remplacer la première mais qui la renforce et qui peut apporter des éléments chiffrés pour conforter ou au contraire infirmer des impressions ou des intuitions. Ces outils sont indispensables pour étudier de gros corpus (pour rappel, notre corpus contient 1 515 556 mots). Comme le rappelle Bénédicte Pincemin, « l'approche textométrique est celle de la curiosité d'une lecture approfondie et renouvelée par la mise en évidence de régularités non encore perçues »<sup>1</sup>. Nous avons déjà vu en quoi la textométrie est utile dans l'attribution d'auteur mais, ici, elle a été employée pour étudier la répartition du lexique dans les récits : ainsi, IRaMuTeQ, le logiciel que nous avons utilisé, permet de voir quel narrateur utilise le plus tel ou tel mot en relation avec le sang ou la couleur si la variable utilisée est le récit (chaque récit est envisagé comme une entité différente) et il permet aussi de révéler des tendances quand la variable est la période (des périodes sont définies à l'avance et IRaMuTeQ considère tous les récits à l'intérieur de chaque période comme un tout). Quand les vocables n'appartiennent qu'à un seul champ sémantique ("Christ" ou "God" par exemple), les résultats d'IRaMuTeQ suffisent, mais pour les vocables moins spécifiques et utilisés dans de nombreux contextes, les calculs d'IRaMuTeQ ne peuvent suffire et une lecture des phrases dans lesquelles le mot recherché intervient, à l'aide du concordancier, est indispensable : la conjonction "until", par exemple, est très fréquente, elle est utilisée 2932 fois

---

<sup>1</sup> Pincemin, « Sémantique interprétative et textométrie », 262.

dans tout le corpus mais seulement 52 fois en relation avec une scène de torture (26 narrateurs l'utilisent dans ce contexte, ce qui est significatif également, nous le verrons en détail dans la troisième partie). On peut également comparer le corpus des récits écrits avec le corpus des récits dictés, malgré la différence importante de taille (1 133 282 mots pour les récits écrits et 382 274 mots pour les récits dictés). Nous avons déjà évoqué le travail de préparation important du corpus et du dictionnaire que cela demande et les choix d'altération des textes nécessaires pour que le logiciel reconnaisse tous les mots. La problématique particulière à cet aspect de la textométrie, l'étude du lexique et des réseaux d'images, est la nature composite des récits, l'ajout d'autres textes, poèmes, chansons, préfaces, commentaires d'éditeurs, etc. Nous avons choisi d'enlever tout le paratexte, donc les préfaces, introductions et annexes dont le narrateur n'était pas l'auteur mais nous avons choisi de laisser les poèmes ou lettres à l'intérieur du récit car ces documents participent à la narration, le narrateur les emprunte pour compléter ses propos. Les annexes sont souvent distinctes de la narration et parfois ajoutées par l'éditeur. Ce choix, comme tout choix, est discutable mais dans tous les cas ces parties enlevées ne représentent qu'une infime proportion des récits et ce choix n'a donc pas pu modifier de façon significative les résultats.

La lecture attentive et répétée des récits est évidemment indispensable et apporte beaucoup d'informations mais sur un corpus aussi conséquent, un logiciel de textométrie peut effectuer des calculs qui seraient très fastidieux s'ils devaient être réalisés à la main et ils sont certainement beaucoup plus fiables. Nous donnons ici quelques exemples de calculs signifiants que nous analyserons plus en détail dans la troisième partie. Un des premiers calculs que nous avons effectués est bien sûr la répartition du mot "blood" et de ses dérivés : le logiciel indique une surreprésentation de "blood" dans le premier récit de Frederick Douglass, publié en 1845 (+7.7611<sup>2</sup>), c'est-à-dire que comparé aux autres narrateurs, Douglass est celui qui emploie le plus ce mot. C'est un calcul statistique qui tient donc compte de la longueur des différents textes, ce qui est très difficile si on se contente de compter le nombre d'occurrences par texte (un simple pourcentage ne pourrait calculer avec suffisamment de précision la récurrence des mots). Quand le narrateur a publié plusieurs récits, on peut également comparer les textes entre eux et ainsi, on constate que le second récit de Douglass, publié en 1855 ne se distingue plus par les occurrences du mot "blood" (+2.1858, ce qui n'est pas un résultat significatif), ce qui montre une évolution dans son discours. Les deux récits de Peter Randolph, au contraire,

---

<sup>2</sup> On considère les résultats supérieurs à +5 pour les mots surreprésentés et inférieurs à -5 pour les mots sous-représentés comme étant significatifs.

contiennent tous les deux plus d'occurrences du mot "blood" que tous les autres récits du corpus (+13.4678 pour le premier récit et +8.9542 pour le deuxième), ce qui montre une constance malgré des récits construits différemment, le deuxième récit étant davantage centré sur sa vie et présenté moins comme un pamphlet contre l'esclavage. À l'inverse, "blood" est sous-représenté dans le récit d'Israel Campbell (-5.8133), ce qui nous conduira à faire des hypothèses sur ces différences notables. On peut également comparer la répartition du lexique en fonction de la période et ainsi, on constate que le mot "bloodhound" est surreprésenté dans la période 1861-4 (+5.6258) ou encore que le mot "blood" est surreprésenté sur la période 1851-60 (+5.9886) et, au contraire, sous-représenté dans la période suivante, 1861-4 (-5.7536). Ces chiffres sont bruts, ils sont donc à interpréter, plus particulièrement les mots polysémiques comme "blood" qui peut renvoyer à des signifiants, des concepts ou des métaphores très différents. Il faut donc utiliser le concordancier d'IRaMuTeQ, qui indique dans quelle classe de mots le vocable est utilisé et qui donne également les segments de phrase pour chaque occurrence, ce qui permet de donner un contexte à l'emploi de celui-ci.

Il est également intéressant d'étudier l'évolution du lexique au fil du temps et de rechercher les dates d'apparition de tel ou tel élément de lexique ou de comptabiliser la diversité au sein de chaque récit. Ces calculs permettent d'affiner les relevés en comptant des occurrences dans chaque récit. Ils peuvent se faire avec ou sans le logiciel car il ne s'agit pas de formules statistiques mais de simples chiffres et permettent de respecter l'ordre chronologique de parution des récits (alors qu'IRaMuTeQ présente les récits par ordre alphabétique) et de faire une différence entre récits dictés et récits écrits tout en les étudiant individuellement, ce qui permet de dégager des tendances et d'observer la richesse de certains récits par rapport à d'autres. On peut citer, par exemple, la diversité du vocabulaire utilisé pour désigner les couleurs et les personnes. On compte ainsi 18 mots différents chez John Brown, 16 chez Austin Steward, mais seulement 2 chez James Mars et 6 chez John Jacobs. On remarque également que Douglass utilise un vocabulaire beaucoup plus varié dans la version de 1855 que dans celle de 1845. Cela nous permet également de constater que la richesse, ou du moins la diversité du vocabulaire, sur cet aspect en tout cas, n'est pas forcément l'apanage des narrateurs les plus accomplis.

Les approches qualitatives et quantitatives sont donc complémentaires et l'approche quantitative ne saurait remplacer une lecture attentive des récits, le logiciel ne pouvant pas vraiment rendre compte de l'ensemble de chaque récit en tant qu'entité à part entière. Cependant, il offre des calculs intéressants qui font ressortir des tendances difficiles à voir

manuellement. Ces deux approches ont permis d'élaborer une trame de tissage des deux réseaux d'images du sang et de la couleur.



## **PARTIE 3 : SANG ET COULEUR DE PEAU**

En 1989, Henry Louis Gates Jr. regrettait que la critique africaine américaine ait abandonné une lecture attentive des récits eux-mêmes<sup>1</sup>. Cette lecture attentive est, en effet, primordiale si l'on espère faire ressortir un fil conducteur et montrer une évolution dans la continuité plutôt que dans la rupture sur l'ensemble de la période 1787-1864. De la même façon que Manisha Sinha a montré que le mouvement abolitionniste est réellement né à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle et qu'il s'est poursuivi tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle pour atteindre son apogée entre 1830 et 1860<sup>2</sup>, envisager les récits d'esclaves au prisme de l'humanisation en se livrant à une lecture attentive des récits permet aussi de montrer que le genre des récits d'esclaves antiesclavagistes commence dès 1787 et non en 1830 comme le suggèrent bien des chercheurs en ne se concentrant que sur les récits dits abolitionnistes<sup>3</sup>. Certes, le message que les narrateurs délivraient a évolué au fil du temps et les récits sont devenus de plus en plus nombreux à partir de 1830, mais l'intention qui les sous-tend n'a pas varié. Les narrateurs dénonçaient l'esclavage en témoignant de ce qu'ils avaient vécu et vu et cette dénonciation passait par une humanisation, d'eux-mêmes, bien sûr, mais aussi de tous les esclaves, humanisation qui n'allait pas de soi, pour les partisans de l'esclavage comme pour certains de ses opposants. Contrairement aux discours parfois abstraits des abolitionnistes, les narrateurs parlaient d'individus qui étaient dépeints dans leur globalité, en tant que victimes d'un système oppressif, bien sûr, mais également en tant que personnes et membres d'une famille notamment. Cette individualisation passait par une différenciation des personnes, avec pour objectif de lutter contre la réification et les stéréotypes, mais aussi par une insistance sur la similitude avec les Blancs. L'esclavage racial était à l'opposé de cette idée et sa défense était majoritairement fondée sur une insistance sur les similitudes entre tous les esclaves, marquée par la transmission de leur condition par le sang, et une différenciation par rapport aux Blancs, qui se manifestait principalement par la

---

<sup>1</sup> "a concern with that which, in the received tradition of Afro-American criticism, has been most repressed: close readings of the text itself". Gates, *Figures in Black*, xix.

<sup>2</sup> Sinha, *The Slave's Cause*.

<sup>3</sup> Certains chercheurs, comme Yuval Taylor, parlent en effet de récits abolitionnistes publiés entre les années 1830 et 1860. Mais comme nous l'avons déjà expliqué plus haut, il y a plusieurs façons de lutter contre l'esclavage, et l'humanisation en est une.

couleur de peau. Les narrateurs s'emparent donc de ces deux notions, le sang et la couleur, qui vont de pair, sont complémentaires et prennent tout leur sens lorsqu'elles sont étudiées ensemble.

Dans le premier chapitre, nous aborderons le thème le plus évident pour le lecteur dans bien des récits, la dénonciation frontale de l'esclavage, notamment par les descriptions de torture, les arguments bibliques et le symbolisme lié au sang, faisant ainsi de l'esclave un être souffrant et non plus seulement un bien meuble (description inscrite dans la loi par les esclavagistes). Le second chapitre, quant à lui, montrera comment les narrateurs humanisent les esclaves en leur redonnant une identité et en déconstruisant les appellations et les fondements mêmes de l'esclavage racial. Enfin, dans le troisième chapitre, nous nous intéresserons aux métaphores liées à la couleur de peau et au sang qui complètent la dénonciation de l'esclavage et qui parfont l'humanisation des personnes esclavagisées.

## Chapitre 7 : Dénoncer l'esclavage

Les récits d'esclaves sont des autobiographies collectives transformées, plus ou moins explicitement, en discours politique au service d'une cause, la dénonciation de l'esclavage. La rhétorique abolitionniste et, par conséquent, la rhétorique esclavagiste qui y répondait ont beaucoup évolué au fil du temps et il n'est pas surprenant que le discours des narrateurs évolue également. Cependant, certains thèmes restent constants tout au long de la période, par la nature même des récits qui racontent des vies et des expériences d'esclaves, aussi diverses soient-elles. Il n'est pas surprenant non plus qu'aucun d'entre eux ne cautionne l'esclavage, même si tous n'annoncent pas comme but premier de le dénoncer : en 1798, Boston King, par exemple, ne parle pas beaucoup d'esclavage mais dénonce la traite, "abominable slave trade" (King, 363), Israel Campbell non plus mais il fait de nombreuses allusions aux mauvais traitements que subissent les esclaves. Solomon Northup et son scribe, quant à eux, proclament vouloir décrire les bons et les mauvais côtés du Sud et de ses institutions en 1853 (Northup, xv) mais, à la lecture de son récit, aucun aspect positif ne transparaît. Les narrateurs dans leur ensemble choisissent, cependant, de mettre en lumière tel ou tel aspect qui les choque plus particulièrement et ils deviennent de plus en plus virulents au fur et à mesure que la rhétorique abolitionniste se met en place, comme nous le verrons dans ce chapitre. La grande majorité des récits a donc comme trait principal la dénonciation de l'esclavage racial et de la traite des esclaves, transatlantique d'abord puis intérieure. Ils dénoncent un système de travail forcé fondé sur l'origine et les caractéristiques transmises par le sang et la couleur de peau. Le premier argument mis en avant, parce qu'il ne pouvait que choquer les lecteurs et contredisait radicalement l'idée d'une institution paternaliste, était les mauvais traitements, qui se transformaient souvent en véritables actes de torture et se traduisaient presque toujours en sang répandu. Les souffrances endurées par des corps meurtris interpelaient directement le lecteur qui devenait ainsi témoin révolté ou complice.

### 7.1 Tortures

Cela relève presque de l'euphémisme de dire que l'esclavage était un système d'oppression violent et, sans surprise, les récits d'esclaves contiennent de très nombreuses références à des mauvais traitements ou à de la torture. Dans ces scènes, les esclaves sont rarement désignés par leur couleur ou leur origine ethnique, alors que, nous le verrons, les récits foisonnent de vocabulaire décrivant la couleur. Les hommes et les femmes battus sont désignés par leur statut d'esclave, leur nom ou leur genre, et il est ainsi, peut-être, plus aisé pour les lecteurs de s'identifier aux victimes de ces traitements barbares. Les descriptions sont souvent



très crues et il est rare que les narrateurs ne fassent pas référence au sang qui coule lors de « punitions » infligées à un esclave qui aurait commis une faute. D'après Sterling Lecater Bland, ce sont les abolitionnistes qui demandaient aux esclaves d'inclure dans leur récit des scènes de torture, de fuite etc.<sup>4</sup>, mais on peut noter que les narrateurs s'emparent de cette attente ou demande des abolitionnistes (et certainement des lecteurs) pour en faire un argumentaire contre l'esclavage et pas nécessairement pour que le lecteur s'apitoie sur le sort des esclaves. Claudine Raynaud utilise un terme fort, celui de « pornographie », pour décrire la multiplicité et la minutie de la description de ces scènes : « Le corps châtié de l'esclave est mis en scène : spectacles d'horreur, véritable 'pornographie' de l'esclavage aux relents christiques... Censées provoquer l'indignation, ne nous rendent-elles pas insensibles à la douleur ? »<sup>5</sup>, mais Manisha Sinha nous invite à reconsidérer la place de ces éléments, trop longtemps considérés, effectivement, comme du voyeurisme ou de la pornographie sanglante :

The depiction of abused black bodies in abolitionist print culture, from slave narratives dripping with blood to abolitionist newspapers and pamphlets, has appeared to many scholars as bourgeois sentimentality, voyeuristic pornography, and racist objectivation of the enslaved. This scholarly gaze, the vast condescension bestowed on the very real history of black suffering under the political economy of a harsh slave regimen, leads people astray. It is based on the whitewashed understanding of abolitionism that reads out the blood presence in it completely<sup>6</sup>.

La dénonciation de ces crimes et les détails vont crescendo au fur et à mesure que l'on s'approche de la guerre de Sécession et le sang est de plus en plus présent mais, quels que soient le lieu, la date et le mode de publication ou le fait que les narrateurs aient dicté ou écrit leur récit. Presque tous les récits du corpus contiennent au moins une allusion à des mauvais traitements. Celui de Nathaniel Turner, publié en 1831, est à part à bien des points de vue car il est centré sur sa rébellion et il est dicté à un scribe clairement hostile qui condamne ses actions. Cependant, le sang des Noirs est présent quand il évoque une bataille entre des esprits noirs et blancs dans les cieux dans une des visions qui l'ont poussé à tuer des propriétaires et leur famille. Le sang des Noirs y coule autant que celui des Blancs : "I had a vision – and I saw white spirits and black spirits engaged in battle, and the sun was darkened – the thunder rolled in the Heavens, and blood flowed in streams" (Turner, 33). Les voix du scribe et du narrateur se mêlent dans ce récit mais il semble très probable que ces mots soient bien de Turner dans la mesure où Gray le présente comme un fou sanguinaire et n'invoquerait donc pas les cieux et Dieu pour décrire les actions de l'esclave condamné à mort.

---

<sup>4</sup> Bland, "Speaking for Themselves", 22.

<sup>5</sup> Raynaud, « Introduction ». Truth, *Récit de Sojourner Truth*, lxix.

<sup>6</sup> Sinha, *The Slave's Cause*, 4.

Si, dès les premiers récits, le sang est généralement présent, James Matthews est le premier, en 1838, à insister particulièrement sur le sang qui coule après des mauvais traitements<sup>7</sup>. Il est également le premier à voir son récit retranscrit par un abolitionniste de renom, le Révérend Joseph C. Lovejoy<sup>8</sup>. À partir de cette date, on trouve le sang évoqué, sous une forme ou une autre, de façon plus ou moins appuyée, dans tous les récits à l'exception de celui de Thomas Smallwood, publié en 1851 au Canada<sup>9</sup>. Richard Warren, le seul autre auteur à publier son récit dans ce pays, en 1856, décrit en détail le sang qui coule et il est donc probable que l'absence de sang dans le récit de Smallwood ne soit pas influencée par le lieu de publication mais pourrait découler de circonstances particulières liées, par exemple, au maître de celui-ci. Smallwood était esclave dans le Maryland, tout comme Frederick Douglass et Josiah Henson, entre autres, et leurs récits sont parmi les plus explicites et détaillés en termes de tortures infligées aux esclaves, le lieu d'esclavage ne semble donc pas non plus être un facteur. À l'inverse, William Anderson ne parle quasiment que de mauvais traitements quand il évoque son expérience de l'esclavage mais son récit ne contient pas de référence au sang. On trouve tout de même une occurrence dans une chanson parodique, également citée par Lewis Clarke et Frederick Douglass : "He tied old Nannie to an oak, / He drew the blood at every stroke, / In hope of heavenly union" (Douglass 1845, 158-9, Anderson, 79-80 et Clarke, L., 99). Le fait qu'une même chanson puisse se trouver dans trois récits différents, publiés respectivement en 1857 à Chicago, en 1845 à Boston et en 1855 à New York ne peut être une coïncidence et montre que, même si les narrateurs ne font pas allusion à d'autres récits dans leurs propres ouvrages, les arguments et les écrits abolitionnistes circulaient (ces trois narrateurs ont été esclaves dans des États différents : Virginie, Tennessee et Mississippi pour Anderson, Kentucky pour Clarke et Maryland pour Douglass). William Craft, esclave en Géorgie et qui publie son récit en 1860 à Londres, choisit également de parler de mauvais traitements sous forme de généralités et ainsi on ne voit pas le sang couler<sup>10</sup>. Frederick Douglass est l'auteur le plus virulent contre l'esclavage et c'est donc sans surprise que le sang est largement présent dans ses deux autobiographies publiées avant la guerre de Sécession.

---

<sup>7</sup> C'est aussi la première fois qu'apparaît l'image du fouet ensanglanté, image très fréquente dans les récits.

<sup>8</sup> Susanna Strickland, épouse Moodie, qui a retranscrit les récits de Mary Prince et d'Ashton Warner en 1831, peut être considérée comme une sympathisante à la cause abolitionniste mais elle ne faisait pas partie des militantes les plus actives, contrairement à Lydia Maria Child qui consacra une grande partie de sa vie à cette cause.

<sup>9</sup> Il ne décrit pas de mauvais traitements car il ne parle pas de son expérience mais de l'esclavage en général. Cependant, il utilisera les images du sang à d'autres fins, comme nous le verrons plus loin.

<sup>10</sup> Craft, tout comme Smallwood, évoque le sang d'une autre façon, nous le verrons.

En effet, si on observe la répartition du mot “blood” et de ses dérivés (“bloody”, “bleed” et “bleeding”) dans les récits à l’aide du logiciel IRaMuTeQ<sup>11</sup>, on ne note pas de différences notables entre les différents récits, hormis la première autobiographie de Frederick Douglass en 1845, dans laquelle “bloody” est sur-représenté (+7.7611) et les deux récits écrits par Peter Randolph en 1855, dans lequel “blood” est omniprésent (+13.4678 et +8.9542 respectivement). Il cite, notamment, un poème, intitulé “the blood of the slave”, dans lequel la phrase “the blood of the slave cries unto God” est répétée comme une incantation (Randolph, 1<sup>er</sup> récit, 5 et Randolph, 2<sup>ème</sup> récit, 80). Globalement, le logiciel ne signale pas de différences notables entre récits écrits et récits dictés mais il note que les dérivés de “blood” sont sur-représentés dans les récits publiés entre 1851 et 1860 (+5,9886) et, au contraire, sous-représentés dans ceux publiés entre 1861 et 1864 (-5.7536), la guerre étant imminente ou commencée au moment où les narrateurs écrivaient ou dictaient, ces récits sont peut-être à la charnière entre le récit de résistance et le récit témoignage et il serait donc logique que la dénonciation de mauvais traitements soit moins prépondérante. Cependant, le fait que le sang soit sous-représenté sur cette période ne veut pas dire qu’il est inexistant, il est simplement moins présent que dans la période précédente qui représente une sorte de point culminant dans la lutte contre l’esclavage. Sans surprise, ce thème du sang qui coule et des mauvais traitements est absent des discours prônant l’esclavage mais il est intéressant de noter que, parmi les défenseurs de cette institution avant 1800, certains établissent un parallèle entre les sports violents qui font couler le sang et l’esclavage, impliquant que, si on veut abolir l’un, on doit abolir l’autre. On peut citer, par exemple, Richard Nisbet (“Most of our main sports exhibit a continued scene of bloodshed and cruelty”<sup>12</sup>) ou William Reece (“the continued scene of bloodshed and cruelty exhibited by most of our favourite sports... A man of a liberal and benevolent way of thinking, would have seen that they are all [slavery, violent sports and lawless ambition] but the necessary consequences of the imperfection of our nature”<sup>13</sup>). Cette comparaison était également une façon de minimiser la gravité des faits, puisqu’elle met sur le même plan le traitement parfois indigne des esclaves et un sport. Les abolitionnistes, quant à eux, dénoncent les mauvais traitements mais sans forcément décrire le sang qui en résulte. On remarque très peu d’allusions avant 1800, les réflexions sur l’esclavage étant beaucoup plus abstraites. Le sang commence à apparaître entre

---

<sup>11</sup> Nous parlons ici de toutes les utilisations du terme et de ses dérivés, que ce soient des mentions de tortures, des métaphores liées au sang ou des mentions de la filiation ou de la race.

<sup>12</sup> Richard Nisbet, *Slavery Not Forbidden by Scripture*, 3.

<sup>13</sup> William Reece, *Personal Slavery Established, by the Suffrages of Custom and Right Reason, Being a Full Answer to the Gloomy and Visionary Reveries, of all the Fanatical and Enthusiastical Writers on that Subject* (Philadelphia: Printed by John Dunlap, in Market-Street, 1773), 10.

1800 et 1830 mais il n'est pas lié au champ sémantique de la torture et reste encore abstrait. Le tournant, comme pour beaucoup de thèmes liés à l'esclavage, se fait au tournant des années 1830 avec le lancement du *Liberator* de William Lloyd Garrison, la création de l'*American Anti-Slavery Society* mais également la publication de l'appel de David Walker, qui a eu, selon Herbert Aptheker, un profond impact sur le débat national<sup>14</sup> et qui est empli d'allusions au sang, dans toutes ses acceptions. Le combat contre l'esclavage se « radicalise », avec l'abandon du militantisme pour l'abolition graduelle de l'esclavage en faveur d'une abolition immédiate. Dans les années 1840, la lutte s'intensifie et certains abolitionnistes, comme Henry Highland Garnet, deviennent de plus en plus virulents dans leurs discours. En 1843, lors de la Convention Nationale des Citoyens de Couleur de Buffalo, dans l'État de New York, il n'hésite pas à prôner la violence pour mettre fin à l'esclavage et fait référence au sang des esclaves à plusieurs reprises pour la justifier (“streams of blood”, “the bleeding captive”, “the bloody footprints of the first remorseless soul thief”, “enriched with your blood”<sup>15</sup>...).

Les narrateurs décrivent un système très violent et il est donc logique que nous retrouvions, dans beaucoup de récits, de nombreuses références au sang versé. Ils entreprennent de raconter leur vie et nombre d'entre eux décrivent des incidents ou des épisodes dramatiques qui leur sont arrivés. Josiah Henson, par exemple, décrit longuement, dans ses deux récits de 1849 et de 1858 (tous les deux publiés dans le Massachusetts), le guet-apens dont il est victime, guet-apens fomenté par son contremaître aidé de quatre hommes car il craignait de l'affronter seul. Cette altercation le laissera handicapé à vie. Le contremaître veut « se venger » après que Henson l'a involontairement bousculé en voulant dégager son maître d'un débat de bagarre intervenu après un jeu de cartes. Henson prépare la scène avec minutie car il explique que c'est bien son maître qui lui demande de venir le chercher quand il a trop bu et que la tension monte entre les joueurs. Il précise également que les autres Blancs sont aussi accompagnés d'un esclave qui est là pour les ramener chez eux si nécessaire. Cependant, bousculer un homme blanc, même involontairement et sur ordre de son maître, est un crime et le contremaître saisit cette opportunité pour s'attaquer à Henson, qui se décrit comme un esclave impressionnant par sa stature. Henson ne manque pas de faire remarquer la lâcheté du contremaître : “Meanwhile the cowardly overseer was availing himself of every opportunity to hit me over the head with his stick, which was not heavy enough to knock me down, though it drew blood freely” (Henson 1849, 513). Dans l'édition de 1858, l'incident est raconté mais l'adjectif “cowardly” disparaît,

---

<sup>14</sup> Cité sur le site consacré à Walker : <http://www.davidwalkermemorial.org/appeal> (consulté le 24/07/2021).

<sup>15</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 3*, 405-8.

peut-être parce que la colère a disparu avec le temps (“Meanwhile, Bryce Litton played away on my head with a stick...” (Henson 1858, 36)). Un peu plus loin, il rapporte les conséquences de ce règlement de compte : “repeated blows broke both my shoulder blades, and made the blood gush from my mouth copiously” (Henson 1849, 513) et, là encore, la version de 1858 est légèrement différente : “Repeated blows then rained on my back, till both shoulder blades were broken, and the blood gushed copiously from my mouth” (Henson 1858, 37). Dans la version de 1858, il insiste davantage sur le nombre important de coups, les coups pleuvent (“rained”) alors que le participe passé accolé aux coups indique déjà la répétition (“repeated”). “Copiously” et “freely” semblent synonymes chez Henson mais il est le seul à utiliser le premier associé au sang. L’adverbe “freely” semble incongru ici car il semble sous-entendre que son sang est libéré par les coups. C’est un adverbe assez fréquent (83 occurrences dans tout le corpus) mais il n’est associé qu’à 11 reprises au sang qui coule. À l’exception de Henson, trois autres narrateurs (Frederick Douglass en 1845 et 1855, William Anderson en 1857 et Jacob Green en 1864) associent cet adverbe aux coups de fouet et on peut imaginer qu’ils l’utilisaient sciemment pour décrire ces moments qui symbolisaient le plus leur privation de liberté. William Anderson le répète deux fois dans la même phrase et y associe l’image de la terre qui boit ce sang (“I laid on me (he said) five hundred lashes, till the blood ran freely upon the cold ground and mother earth drank it freely” (Anderson, 17)). Lors d’une des scènes les plus marquantes de la vie de Frederick Douglass, car elle annonce sa rébellion et ainsi le rejet de son identité d’esclave, il emploie cet adverbe pour décrire les blessures que lui inflige Covey, qui a pour mission d’assujettir les esclaves les plus récalcitrants (it “caused the blood to run freely” (Douglass 1845, 108 et Douglass 1855, 76)). Dans la version de 1855, il ajoutera trois nouvelles occurrences de cet adverbe, montrant ainsi l’importance de celui-ci dans sa rhétorique : dans une description de son visage, quelques lignes plus loin, quand il a été assez sévèrement blessé par un cousin et quand il est frappé par Covey dès son arrivée (“I was bleeding very freely, and my face was soon covered with my warm blood” (Douglass 1855, 76), “the gash bled very freely” (Douglass 1855, 43), “under his heavy blows, blood flowed freely” (Douglass 1855, 70)). Dans cette dernière occurrence, les coups sont au pluriel et il n’y a pas d’article devant le mot sang, ce qui fait porter l’insistance sur la récurrence des coups<sup>16</sup>. Cet incident est un

---

<sup>16</sup> Jacob Green utilise cet adverbe deux fois, la première fois pour décrire le sort réservé à un vieil homme esclave (Green, 11) et la deuxième fois pour décrire une scène tragi-comique dans laquelle il feint de se suicider pour gagner le cœur d’une esclave mais où il se retrouve, par un malheureux concours de circonstances, sur le point de mourir pendu (Green, 18). Austin Steward associe également le sang à l’adverbe librement mais il s’agit de conditions particulières, lors d’une émeute à Cincinnati où le sang blanc et le sang noir se mêlent parce que Noirs et Blancs se battent (Steward, 766). Il utilise l’adverbe “freely” quatorze fois en tout dans divers contextes mais une seule fois associée à la première personne du singulier (“I freely described my situation” (Steward, 742)), ce

tournant dans le récit et la vie de Douglass car il va le décider, dans un premier temps, à aller se plaindre à son maître puis, dans un second temps, à refuser une fois pour toutes d'être fouetté et à tout faire pour être libre dès qu'il le peut. L'adverbe "freely" prend donc tout son sens ici et le fait qu'il soit davantage présent dans l'édition de 1855 montre également l'évolution du discours de Douglass, qui devient plus virulent et plus assertif dans la description de la revendication des esclaves à être libres. On retrouve cette association du sang et de cet adverbe dans certains écrits abolitionnistes à partir des années 1840 également, dans l'ouvrage de Jane E. H. Jones notamment, qui a pour but d'expliquer l'esclavage aux enfants ("sometimes they whip them very hard and make the blood run freely"<sup>17</sup>) ou encore Thomas Jones dans les années 1850 ("making the blood flow freely"<sup>18</sup>). C'était un adverbe qui circulait à la même époque dans les écrits abolitionnistes, il peut donc être considéré comme emblématique d'un discours mais il montre également, étant donné le nombre limité d'exemples, que les éléments de langage n'étaient pas uniformes.

Quelques expressions sont communes aux écrits abolitionnistes et aux récits, mais ces derniers surpassent largement dans le niveau de violence décrit et les détails sanglants les écrits qui évoquent l'esclavage. La scène entre Douglass et Covey, que nous avons mentionnée au paragraphe précédent, atteint le paroxysme de la violence et est à la limite du soutenable pour le lecteur. Covey a été chargé par le maître de Douglass de « briser » celui-ci, c'est-à-dire de le transformer en esclave obéissant. Et c'est tout le contraire qui se produit lors de cette scène terrible dans laquelle Douglass est sévèrement battu, presque à mort, par Covey. Le passage est empli de références à son sang qui coule, il insiste fortement sur ce sang et, comme toujours avec Douglass, le choix des mots n'est pas plus anodin que le choix de l'adverbe "freely". Il joue avec la polysémie des mots : "Bleeding was never more efficacious" (Douglass 1855, 76). "Bleeding" signifie à la fois perdre son sang car on est blessé mais c'était aussi un « traitement » très répandu à l'époque, puisqu'on saignait les malades pour soigner de nombreuses

---

qui montre à la fois l'importance de ce mot mais également la difficulté qu'il éprouve à l'associer à sa propre personne. Les lieux d'esclavage et de publication ne permettent pas de donner une explication régionale à cet emploi : Jacob Green, esclave dans le Maryland et le Tennessee et publication en Angleterre, Austin Steward, en Virginie et publication dans l'État de New York, Frederick Douglass dans le Maryland, publication dans le Massachusetts et à New York et William Anderson en Virginie, dans le Tennessee et le Mississippi, publication à Chicago. Parmi ces cinq narrateurs (si on ajoute Henson), seul William Anderson n'était pas connu comme militant abolitionniste mais dans son récit, qu'il écrit lui-même, il propose un plan pour abolir l'esclavage, il a donc entamé une réflexion théorique et n'a pas voulu se concentrer uniquement sur un récit de vie, ce qui signifie qu'il a peut-être consulté les écrits d'autres anciens esclaves avant d'écrire son récit.

<sup>17</sup> *The Young Abolitionists; or, Conversations on Slavery*, extrait cité dans Basker, *American Antislavery Writings*, 525.

<sup>18</sup> Jones, *Experience and Personal Narrative*, 16. Ce récit est exclu du corpus car il existe trop d'incertitudes autour de sa composition mais il reprend les codes principaux des récits d'esclaves.

pathologies. Le double sens est exploité à plein ici : la saignée soulage apparemment son mal de tête et le fait qu'il saigne sous les coups de Covey le pousse à se rebeller et à gagner sa liberté. La saignée peut donc être considérée comme efficace puisque cet événement va littéralement changer sa vie. Il fera encore plusieurs références au sang dans le reste du passage en donnant beaucoup de détails sur son état jusqu'à ce qu'il arrive chez son maître. Une des phrases est très intéressante car il joue avec les variantes morphologiques de "bleed", créant ainsi une polyptote porteuse de sens : "bleeding and almost bloodless, I was not without the fear of bleeding to death" (Douglass 1855, 76). Ces variations font écho à son état : malade, abattu, affaibli, déterminé et finalement triomphant. Il s'agit, bien sûr, d'un moment crucial du récit. Une fois arrivé chez son maître, il donne encore de nombreux détails, plus sur son apparence cette fois-ci, car il veut que le lecteur ait une image précise de ce que son maître a vu : "From the crown of my head to the sole of my feet, there were marks of blood. My hair was all clotted with dust and blood, and the back of my shirt was literally stiff with the same. Briers and thorns had scarred and torn my feet and legs, leaving blood marks there" (Douglass 1855, 77). On remarque également dans ce passage qu'il est blessé dans sa fuite par la végétation, ce qui pourrait être une allégorie représentant le Sud des États-Unis, sa terre, qui elle aussi fait couler le sang. Dans le chapitre suivant, il fera à nouveau allusion à ses vêtements couverts de sang qu'il n'a pas eu le temps de laver ("I had not yet washed the blood from my garments" (Douglass 1855, 79)). Le lecteur sera donc d'autant plus choqué quand Douglass raconte que son maître le renverra chez Covey dès le lendemain. Dans tout le passage, il insiste beaucoup sur le sang qui coule mais il ne fait qu'une rapide allusion à sa souffrance physique dans une phrase très courte, isolée des autres entre deux points ("I suffered more than I can describe" (Douglass 1855, 76)). Cette absence d'insistance sur la souffrance est une caractéristique de tous les récits, et on ne peut qu'émettre des hypothèses sur ce silence : s'agit-il de pudeur, les narrateurs n'exprimant que très rarement ce qu'ils ressentent en général ? S'agit-il d'une volonté ne pas trop personnifier les descriptions pour en faire une dénonciation générale ? Ou encore de ne pas donner l'impression qu'ils s'apitoient sur leur sort ? Nous pensons qu'il s'agit un peu des trois. On note également qu'il ne décrit que certaines parties de son corps, ce qui pourrait être interprété comme une distanciation ou une métaphore sur le fait qu'il est dépossédé de son propre corps car il appartient à un autre. Le but des narrateurs était d'illustrer les horreurs de l'esclavage en décrivant leur quotidien et la réalité de ce qu'ils vivaient. Ils voulaient dénoncer un système dans sa globalité mais aussi montrer à leur lecteur qu'ils étaient capables de s'intégrer à une société et de se suffire à eux-mêmes, répondant ainsi à l'inquiétude, qui existait jusque dans les rangs abolitionnistes, qu'ils puissent devenir un poids

pour la société<sup>19</sup>. Ils devaient donc trouver un équilibre entre se présenter en victimes et insister sur leur rôle d'activistes.

Pour ces raisons, ils décrivent également le sort des autres esclaves de la plantation, des plantations voisines, etc. Ces esclaves ont des noms, ils prennent vie en tant que personnages dans le récit et le lecteur peut ainsi se sentir davantage touché par les histoires racontées que s'ils ne faisaient que des remarques générales sur un système, comme pouvaient le faire les abolitionnistes blancs, par exemple<sup>20</sup>. Ils sont ainsi chargés de mettre des visages sur ces scènes de torture. Il y a, là encore, une quantité importante d'exemples du sang des autres qui coule, ce qui montre que ces témoignages sont une caractéristique du genre. Souvent, les narrateurs choisissent des incidents de cruauté gratuite, ou de punition complètement disproportionnée par rapport à la supposée faute de l'esclave. Harriet Jacobs choisit de faire une liste d'incidents qui arrivent dans le voisinage de la plantation où elle vit, dans une longue litanie d'horreurs et de sang : "Another slave, who stole a pig from his master, to appease his hunger, was terribly flogged. In desperation, he tried to run away. But at the end of two miles, he was so faint with loss of blood, he thought he was dying... The back of his shirt was one clot of blood" (Jacobs, H., 378). Les mots "hunger" et "desperation" placent cet acte dans le domaine de la cruauté et non de la punition. Elle choisit également de généraliser pour décrire un contexte, une atmosphère de violence, notamment après l'insurrection de Nathaniel Turner en 1831. Dans ce cas, tous les Noirs se retrouvent mêlés dans un déchaînement de violence contre eux : "Every where men, women, and children were whipped till the blood stood in puddles at their feet" (Jacobs, H., 393). Elle englobe toutes les catégories d'esclaves, les hommes, les femmes et les enfants et utilise l'adjectif possessif "their" pour parler de leurs pieds mais elle utilise l'article défini "the" et non "their" pour bien montrer que ce que veulent ces hordes de Blancs qui s'attaquent à tous les Noirs n'est pas la justice ni même la vengeance après la mort d'autres Blancs tués par Turner, mais uniquement faire couler le sang, n'importe lequel, dans une espèce de frénésie meurtrière. Le sang répandu par Turner se mêle au sang répandu par les Blancs et "puddles" vient accentuer la notion de quantité déjà apportée par "everywhere".

Solomon Northup suit cette tendance en insistant également sur la cruauté quand il raconte l'histoire de Wiley, le mari de celle que tout le monde appelle Tante Phebe, et qui est décrit comme un homme calme et en retrait, qui ne se fait pas remarquer. La grande majorité

---

<sup>19</sup> Rossignol, *Noirs et Blancs contre l'esclavage*, 101.

<sup>20</sup> On note, par exemple, que les abolitionnistes ne donnent pas les noms des esclaves quand ils racontent les histoires de ces derniers, les romans antiesclavagistes comme *Uncle Tom's Cabin* faisant, bien sûr, exception mais ce sont des personnages fictifs.



des narrateurs sont nés esclaves (à l'exception de Cugoano, Equiano, King et Smith, nés en Afrique) et n'ont connu que l'esclavage avant de se libérer et Northup ayant été enlevé adulte, il a donc peut-être un regard différent, extérieur, sur ce que subissent les esclaves mais il utilise les mêmes codes que les autres narrateurs. Wiley rentre tard d'une fête, un jour, et, pour cette raison, il est sévèrement battu par les patrouilleurs. Il est ensuite constamment battu car, à la suite de ces coups, il n'arrive plus à faire le travail qu'on lui demande : "there was not an hour in the day but Wiley felt the sting of his master's rawhide on his raw and bleeding back" (Northup, 238). Le lecteur ne pouvait que remarquer le côté absurde de cette punition qui l'empêchait d'effectuer son travail, ce qui lui valait en retour une nouvelle punition qui l'empêchait encore plus d'accomplir sa tâche. Frederick Douglass insiste également sur l'arbitraire et l'absurdité de la punition infligée à sa tante Hester. La scène est interminable et il la décrit de façon très explicite et tout dans cette description renvoie au sadisme et à la perversion du maître qui trouve dans ces coups de fouet une relation sexuelle de substitution : "The louder she screamed, the harder he whipped; and where the blood ran fastest, there he whipped longest. He would whip her to make her scream, and whip her to make her hush... and not until overcome by fatigue would he cease to swing the blood-clotted cowskin" (Douglass 1845, 51). Douglass utilise très souvent ces structures binaires dans ses autobiographies et ici elles montrent l'ambivalence du maître et l'absurdité de la punition. L'utilisation du comparatif et du superlatif accentue l'horreur de la scène et la volonté du maître de faire mal à celle qui se refuse à lui. Le décalage entre l'esthétique du texte et l'horreur racontée ne peut que créer un malaise chez le lecteur.

Douglass insiste sur la quantité de sang et c'est une caractéristique que nous retrouvons chez beaucoup de narrateurs qui utilisent une grande variété de verbes et d'adverbes pour illustrer cette idée, en particulier à partir de la fin des années 1830. En 1847, Leonard Black va jusqu'à donner un chiffre précis pour raconter une des premières fois où il est battu par sa maîtresse alors qu'il n'a que six ans : "she knocked me down with the johnny-cake board, cutting my head so badly that it bled more than a quart<sup>21</sup>. It was then that I thought of my mother" (Black, 7). Cette précision quasi-scientifique (et hautement improbable) contraste avec le contexte (il est très jeune) et il oppose sa maîtresse, qui le bat dès que son mari a le dos tourné, à sa mère, qu'il a certainement invoquée à l'époque et qu'il rappelle dans cette phrase pour souligner la monstruosité de sa tortionnaire. Solomon Northup et son scribe choisissent de mettre l'accent sur la quantité de sang versé par les esclaves en en faisant l'un des titres du

---

<sup>21</sup> Cela représente presque un litre de sang.

chapitre 18 (“THE DRESS STIFF WITH BLOOD” (Northup, 250)), “stiff” indiquant que la robe est imbibée de sang séché. Moses Roper et John Brown choisissent l’adverbe “profusely” pour illustrer cette idée. Moser Roper raconte comment il a été attaqué par plusieurs marins alors qu’il était sur un bateau après s’être enfui (“The blood streamed from my nose profusely” (Roper 1838, 79 et Roper 1848, 45)). L’association de “stream” et de “profusely” rend la quantité encore plus importante. John Brown, quant à lui, évoque, en 1855, un autre esclave, Jack, qui est sur le point d’être marqué au fer rouge par leur maître car il a tenté de s’enfuir. En essayant d’échapper au fer, il s’écorche le torse contre l’arbre auquel il est attaché (“in goin’ round the tree, he had torn all the flesh from his chest, which was bleeding profusely” (Brown, J., 63)). Il utilisera également l’adverbe “fearfully” (“I found myself stretched on the ground, my head bleeding fearfully... The scar that blow made, I retain to this day” (Brown, J., 65-66)). Austin Steward, en 1857, insiste beaucoup sur le sang versé dès le début de son récit, il ne parle pas d’un esclave en particulier mais en fait une vérité générale pour marquer les esprits de ses lecteurs : “he lay weak and bleeding and often faint from the loss of blood” (Steward, 703). Ici la quantité est évoquée en creux, avec le malaise dû à la perte de sang. Plusieurs narrateurs utilisent également le verbe “running” qui indique aussi une grande quantité. On peut citer, par exemple, Peter Wheeler (“the blood came a runnin’ down my head, and I was clawed and pecked like a good feller” (Wheeler, 28)) ou Selim Aga (“till the blood was running from his cheeks”, “while the blood was running out of my ears” (Aga, 21-22)). Cette notion de quantité peut également se retrouver dans le choix d’un verbe ou d’un adjectif. En effet, quand Frederick Douglass utilise un gérondif pour expliquer pourquoi les esclaves ne fêtent pas le 4 juillet dans son fameux discours reproduit à la fin du récit, “What to the slave is the fourth of July?”, on imagine beaucoup plus de sang que quand Olaudah Equiano raconte sa première bagarre avec un enfant blanc et utilise un adjectif pour décrire son nez ensanglanté (Douglass dit : “If I do forget, if I do not faithfully remember those bleeding children of sorrow” (Douglass 1855, 157)). Il évoque “a crushed and bleeding slave” un peu plus loin tandis qu’Equiano affirme : “This was the first time I ever fought with a white boy; and I never knew what it was to have a bloody nose before” (Equiano, 41)<sup>22</sup>. Les deux images ne sont évidemment pas comparables, et le changement de nature grammaticale l’illustre bien, mais elles témoignent, cependant, dans ce domaine également, d’une augmentation des occurrences après les années 1830, d’une sorte de

---

<sup>22</sup> Parmi les narrateurs cités dans cette partie, il existe une grande diversité de lieux d’esclavage (de l’Afrique et l’Angleterre pour Selim Aga à la Caroline du Nord pour Moses Roper) et de lieux de publication (l’Écosse pour Aga au Massachusetts pour Douglass et Black). Les récits cités sont dictés (John Brown, Northup et Wheeler) ou écrits. Ce qui les réunit est la période dans laquelle ils ont été publiés, entre 1838 et 1857.

surenchère, pourrait-on dire, dans l'horreur. Il fallait apitoyer les lecteurs et s'inscrire en faux contre l'argument esclavagiste qui commençait à se développer selon lequel les esclaves étaient heureux et bien traités par leur maître. Cette insistance sur la quantité est très symbolique à défaut d'être réaliste. On en trouve des exemples dans les récits dictés et les récits écrits, ainsi que dans les récits publiés en Angleterre et aux États-Unis, ce qui crée une communauté de représentation dans l'ensemble des récits du corpus. On trouve également ce trait caractéristique des récits chez les deux narrateurs qui ne furent pas réduits en esclavage aux États-Unis mais dans les Antilles, Mary Prince et Ashton Warner. Tous deux ont dicté leur récit à la même scribe mais, même si les éléments qu'ils choisissent de raconter sont différents, ils se rencontrent sur la description de mauvais traitements et de sang, Prince insistant davantage sur la quantité que Warner. Ce sang qui coule est une description factuelle de tortures mais il revêt une portée symbolique.

### 7.2 Symbolisme et fonctions des scènes de torture

Ces scènes ont ainsi une portée plus importante que la simple preuve que l'esclavage est violent. Les narrateurs utilisent ces scènes pour avancer d'autres arguments contre ce système et, ainsi, justifier la nécessité de son abolition. Ils mettent notamment en avant le fait que le système esclavagiste pervertit le propriétaire autant qu'il asservit l'esclave. Ainsi, dans toutes ces scènes de torture, les maîtres sont dépeints comme des êtres sadiques et ce sadisme est très souvent associé à l'alcool, souvent en conjonction avec le sang<sup>23</sup>. Austin Steward est le narrateur qui insiste le plus sur cet aspect et il choisit d'en faire une généralité et de suggérer l'idée que l'abus d'alcool est très fréquent chez les maîtres: "How often does it occur that a passionate master, heated with wine, - mad with himself and all about him, pours out his vengeful ire on the head and back of some helpless slave, and leaves him weltering in his blood" (Steward, 766). On remarque que, pour appuyer son propos, il utilise une métaphore filée autour du liquide avec "wine" et "blood" associés à "pour" et "welter". Le sang et l'alcool se mêlent, donc, au sens propre comme au sens figuré. "How often", l'article indéfini "a" et le quantifieur "some" donnent l'idée de la multiplicité, du caractère fréquent de la scène et c'est une stratégie tout aussi efficace que de donner des exemples précis. Vers la fin de son récit, il englobera Noirs et Blancs dans sa dénonciation de l'alcool: "The money paid for licenses is a very meager compensation for the beggary, crime, and bloodshed which rum produces" (Steward, 765). Parfois l'alcool est à peine mentionné, comme c'est le cas dans le récit de John Andrew

---

<sup>23</sup> Les combats contre l'esclavage et pour l'abstinence étaient d'ailleurs souvent liés, les activistes voyant dans la possession d'esclaves, comme dans l'alcool, des outils d'assujettissement moral de l'homme. Les narrateurs font souvent le parallèle entre l'ivresse et la violence de leurs maîtres.

Jackson : “Soon after, the whiplash falls on their backs by their drunken masters and overseers, till the blood runs down. And still they say that the slaves are better off than the working people in free countries, which is a big lie as ever was told” (Jackson, 39). Cependant, l’utilisation du pluriel indique la récurrence et le fait qu’il utilise l’adjectif “drunken” fait de l’alcool une caractéristique intrinsèque des maîtres et contremaîtres et non un fait occasionnel. Le lecteur imagine donc une alcoolisation et une cruauté généralisées.

Certains aspects sont présents de manière plus ou moins appuyée tout au long de la période et quel que soit le mode d’écriture : l’exploitation sexuelle des femmes esclaves fait partie des conséquences de l’esclavage dénoncées par les narrateurs, hommes et femmes, mais ce n’est jamais fait de manière explicite, le mot « viol » (“rape”) n’est jamais employé, par exemple, mais l’allusion est suffisamment claire pour que les lecteurs comprennent de quoi il s’agit<sup>24</sup>. Les scènes où les femmes sont fouettées par leur maître ou le contremaître, en particulier celles qui sont précédées d’une allusion au fait que ces hommes blancs les désiraient, créent un parallèle avec l’acte sexuel où le sang qui coule peut être perçu comme une métaphore du sperme ou la rupture de l’hymen. Dans la très célèbre scène où Douglass voit sa tante Hester fouettée par son maître, les connotations sexuelles sont appuyées : “and soon the warm, red blood (amid heart-rending shrieks from her, and horrid oaths from him) came dripping to the floor. I was so terrified and horror-stricken at the sight, that I hid myself in a closet, and dared not venture out till long after the bloody transaction was over” (Douglass 1845, 52). Il répètera les mots “warm, red blood” à plusieurs reprises dans cette scène et il utilisera à nouveau l’expression “bloody transaction” pour évoquer la même histoire au chapitre suivant (Douglass 1845, 53)<sup>25</sup>. Douglass-narrateur transforme Douglass-enfant en voyeur, caché dans le placard et le mot “transaction” semble étrange ici car il suppose un échange entre deux parties<sup>26</sup>. À l’inverse de Henson, Douglass enlèvera quelques références au sang quand il racontera ce même événement dans la version de 1855, sans doute dans une volonté d’atténuer la violence de la scène, trop ouvertement sexuelle pour ses lectrices. Ce n’est pas une volonté de la part de

---

<sup>24</sup> Le mot “rape” dans cette acception existe pourtant depuis le Moyen-Âge en anglais. <https://www.merriam-webster.com/dictionary/rape> (consulté le 29/01/2023).

<sup>25</sup> Comme nous le verrons plus loin, les couleurs en dehors du noir et du blanc sont très peu mentionnées dans les récits et le rouge ne fait pas exception. De plus, sur les 129 occurrences que contient le corpus, seuls Frederick Douglass et William Hayden associent cette couleur au sang. Les autres occurrences sont principalement associées à la nature (le nom des arbres ou de rivières par exemple). Le sang est donc décrit davantage dans sa dimension symbolique que comme un élément visuel de description d’une scène, de torture notamment.

<sup>26</sup> Le Merriam-Webster donne au mot « transaction » deux sens : “something transacted, especially: an exchange or transfer of goods, services, or funds” et “a communicative action or activity involving two parties or things that reciprocally affect or influence each other” <https://www.merriam-webster.com/dictionary/transaction#hl> (consulté le 27/04/2020).

Douglass d'édulcorer ses attaques puisque nous avons vu plus haut qu'il rajoutait au contraire des allusions au sang quand il raconte son altercation avec Covey. Il ajoutera également une conclusion générale sur le fait que ce genre d'incidents se produit régulièrement, pour dépasser la simple évocation d'incidents et condamner plus ouvertement les comportements induits par la toute-puissance sur des esclaves.

En effet, les narrateurs prennent en général grand soin de ne pas donner l'impression que les scènes qu'ils rapportent sont rares ou le fait de quelques individus. Ils insistent donc sur le grand nombre d'occurrences en citant ce qui leur arrive mais aussi ce qui arrive aux autres esclaves, ces récits étant des autobiographies collectives, comme nous l'avons montré dans la deuxième partie. Certains expliquent aussi de façon explicite que c'est le système esclavagiste qui induit une telle cruauté de la part des maîtres et des contremaîtres, que ceux-ci sont en quelque sorte « obligés » de maltraiter leurs esclaves pour que le système perdure. Frederick Douglass, par exemple, rapporte que le contremaître bat sauvagement une femme esclave sous les yeux de son maître ("the cowardly brute had dealt her a blow on the head with a hickory club, which cut a horrible gash, and left her face literally covered with blood" (Douglass 1855, 27)). Il feint d'anticiper l'incompréhension du lecteur devant le manque de réaction du maître face à une telle scène et explique que c'est le système qui l'y oblige : "This treatment is part of a system, rather than part of a man... he cannot, in the absence of all provocation, look with pleasure upon the bleeding wounds of a defenseless slave-woman. When he drives her from his presence without redress, or the hope of redress, he acts, generally, from motives of policy, rather than from a hardened nature, or from innate brutality" (Douglass 1855, 27). Le sang versé représente l'ultime preuve de cette cruauté. À première vue, c'est donc le système qui oblige le maître à être inhumain. Cependant, Douglass évoque tout de même la brutalité et la nature endurcie des propriétaires d'esclaves et "rather than" n'exclut pas complètement cette possibilité. De plus, Douglass ajoutera, dans la suite du passage, à quel point son maître peut dépasser son contremaître en matière de cruauté, sans que celle-ci soit justifiée par une quelconque nécessité ou loi. Il ne rapporte aucun élément qui démontrerait une rébellion de la part des esclaves ou une menace que ceux-ci représenteraient pour le maître. Dans sa façon de présenter les choses, l'influence systémique et la responsabilité individuelle sont forcément liées.

Les scènes de torture qui se multiplient, et le sang qui en résulte, remplissent de nombreuses fonctions et forment un réseau d'images dans l'argumentaire contre l'esclavage. Une image récurrente dans les récits est le sang qui coule comme limite, frontière avec

l'utilisation de la conjonction "till" ou "until". C'est bien sûr une préposition très fréquente en anglais, il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les narrateurs l'utilisent mais il est intéressant de noter que 24 d'entre eux (sur 46) choisissent de l'associer au sang qui coule. Le premier est William Grimes en 1825 et c'est une conjonction utilisée dans les récits dictés (6 sur 16) et les récits écrits (20 sur 37) et quel que soit le lieu de publication (Angleterre, Écosse, États-Unis ou Canada). Aucun des différents intervenants qui participent à la publication des récits (éditeurs, scribes, auteurs de préface...) n'utilise cette image et elle est très rare dans les écrits abolitionnistes. On note cependant qu'elle apparaît dès 1688 dans le roman d'Aphra Behn, *Oroonoko; Or, the Royal Slave. A True History* mais il est hautement improbable que cette occurrence ait eu une influence sur les anciens esclaves ("they, promiscuously, the innocent with the guilty, suffered the infamous whip, the sordid stripes, from their fellow-slaves, till their blood trickled from all parts of their body..."<sup>27</sup>). Le recueil de témoignages, *American Slavery as It is*, de Theodore Weld, fait figure d'exception car il contient cinq utilisations de "till" ou "until"<sup>28</sup> mais il a été publié en 1839, soit 14 ans après la première apparition de l'expression dans les récits. Il y a de toute évidence un avant et un après dans toutes ces scènes où le sang coule et, effectivement, la scène s'arrête généralement après l'apparition du sang. Selim Aga, par exemple, devient réellement esclave après avoir été frappé par ceux qui l'ont enlevé à sa famille : "[they] whipped me till the blood was falling in drops from my legs" (Aga, 18). On a l'impression que les kidnappeurs s'arrêtent à ce moment-là mais ce n'est pourtant pas un événement unique. Cependant, cet incident marque le passage pour Aga de son état d'enfant libre à celui d'esclave et il semble accepter sa condition à partir de ce moment-là ou en tout cas il ne se rebelle plus. Dans son cas, le sang qui coule est associé à la résistance : il est fouetté car il a tenté de résister. Pour Aga comme pour les autres esclaves, cela ne veut pas dire que les violences s'arrêtent dans le reste du récit mais cela montre, à notre avis, que les narrateurs signalent qu'une limite est franchie dans l'horreur et ils ajoutent en général à la scène d'autres détails qui accentuent cette idée. Cette conjonction peut également indiquer, quand elle est associée au sang qui coule, un but des propriétaires qui semblent rechercher ce sang.

Dès 1825, William Grimes, quand il décrit la prison dans laquelle il est enfermé, plante un décor macabre qui n'est fait que d'images au début de la description : on n'entend aucun cri.

---

<sup>27</sup> Aphra Behn, *Oroonoko; Or, the Royal Slave. A True History* (London: Printed for Will Canning at his Shop in the Temple Cluffers, 1688) [https://archive.org/details/isbn\\_9798522821166](https://archive.org/details/isbn_9798522821166) (consulté le 15/01/2023), 46.

<sup>28</sup> Theodore Weld, ed., *American Slavery as It is: Testimony of a Thousand Witnesses* (New York: Published by the American Anti-Slavery Society, 1839) <https://archive.org/details/americanslaverya00we> (consulté le 15/01/2023), 51, 64, 69, 171, 180. Ces témoignages contiennent de nombreuses allusions au sang, ce qui confirme la mise en avant de cet aspect dans les témoignages au sein de la stratégie abolitionniste.

“I will state that I have seen women brought there and tied hand and foot, and their clothes turned up and tied there, up to their shoulders, leaving their body perfectly naked, then whipped with a keen rawhide (or cow-skin sometimes called) until the blood run down to their heels” (Grimes 1825, 68). Encore une fois, le pluriel est utilisé dans une sorte de généralisation, de scène immuable qui se répète à l’infini. Le verbe “state” indique qu’il témoigne, presque sur l’honneur, devant une cour de justice. La phrase est longue et la succession de virgules ajoute un aspect méthodique, presque rituel, aux actions décrites. Le fait que le sang coule jusqu’aux chevilles est une exagération, certainement, mais suggère un nombre important de coups portés. John Thompson adopte la même stratégie que Grimes mais, cette fois-ci, les tortionnaires sont les enfants des maîtres qui frappent d’autres enfants, certes esclaves, mais néanmoins des enfants. Le but ici est de montrer l’effet dévastateur que l’esclavage a sur les enfants blancs et également de faire allusion à la maltraitance des enfants esclaves. Dans le cas présent, il parle du fils de son maître : “Then, whip in hand, he walked about among them, and sometimes lashed the poor little creatures, who had on nothing but a shirt, and often nothing at all, until the blood streamed down their backs and limbs, apparently for no reason whatever, except to gratify his own cruel fancy” (Thompson, 626). L’enfant « joue » au maître ou au contremaître mais ce jeu a des conséquences néfastes sur les esclaves. Austin Steward utilise également cette limite inacceptable du sang qui coule et interpelle directement le lecteur : “Who could remain unmoved, to see a fellow-creature thus tied, unable to move or to raise a hand in his own defence; scourged on his bare back, with a cowhide, until the blood flows in streams from his quivering flesh?” (Steward, 702). Là encore, le mot “streams” indique une quantité assez importante et on note qu’il utilise l’expression “fellow-creature” et non “slave”, ce qui permet au lecteur de s’identifier à la victime (sans doute était-ce le but de Steward). Elle lui permet également d’insister sur l’égalité entre les deux et de dénoncer, par là même, l’idée qu’il y avait des différences entre eux. Steward choisit de commencer son récit par une description assez générale de l’esclavage et il montre ainsi que la torture en fait partie intégrante. Il donne également la clé de lecture de son récit que son lecteur doit voir comme une dénonciation et non comme une simple histoire de vie. Henry Bibb, quant à lui, choisit d’allier “until” à une synecdoque, par pudeur sans doute car il parle de sa femme : “he tied her up and flogged her until her garments were stained with blood” (Bibb, 391). Ici il n’est pas question de la montrer nue au lecteur et, contrairement à beaucoup d’exemples, il n’exagère pas la quantité de sang perdu, ses vêtements sont seulement tâchés de sang. Le verbe “stain” est intéressant ici car sa femme est fouettée par son maître car celui-ci veut abuser d’elle et elle se défend. Cette tache peut donc représenter l’atteinte à sa vertu et à son honneur. Tante Hester est aussi la cible des

avances de son maître dans le récit de Frederick Douglass et elle est aussi fouettée car elle lui résiste mais Douglass n'hésite pas à la montrer nue dans une scène insoutenable dont il est témoin, alors qu'il n'est encore qu'un enfant : “[she was] whip[ped] upon her naked back till she was literally covered with blood” (Douglass 1845, 51). Son dos est nu et le sang l'habille, ce qui représente une façon d'insister sur la quantité, avec l'adverbe “literally” et de faire de ce sang le protecteur imaginé de sa pudeur. Le “till” dans cette scène ne marque pas l'arrêt de la torture mais bien le but du maître. Dans ces deux exemples, l'idée que le corps est presque dématérialisé prend encore plus de sens car il s'agit de femmes proches des narrateurs et la bienséance les empêchait de décrire un corps de femme dans sa globalité.

La cruauté est un élément sur lequel ils insistent tout particulièrement, comme nous le voyons tout au long de ce chapitre, et une des techniques utilisées est de raconter ce qui survient après que le sang a coulé. Plusieurs narrateurs évoquent le « traitement » appliqué sur les plaies pour éviter qu'elles ne s'infectent, raison officielle parfois invoquée, mais qui amène parfois le lecteur à une autre conclusion. Une façon de limiter le risque d'infection était d'appliquer de l'eau très salée sur les plaies. Là encore, il ne s'agit sans doute pas seulement de soigner, comme le suggère Henry Watson en 1848 : “On the occasions of whipping by the stocks, it was my duty to be present; and at the end of each hundred, to apply salt to the bleeding back of the sufferer till the blood was stanchèd, when the whipping was renewed” (Watson, 14-15). La scène paraîtra d'autant plus horrible au lecteur que Watson n'est encore qu'un enfant quand on lui fait endosser ce rôle, et cette scène présente un côté méthodique puisqu'on compte les centaines, ce qui donne l'impression d'un rituel. Enfin, Moses Grandy (1843) n'hésite pas à dénoncer le but de ces pratiques de manière explicite : “after they were flogged, pork and beef brine was put on their bleeding backs, to increase the pain... Thus exposed and helpless, the yellow flies and musquitoes in great numbers would settle on the bleeding and smarting back, and put the sufferer to extreme torture” (Grandy, 36-37). Cette idée de torture est également reprise par Josiah Henson qui raconte ce que son père a subi quand il a tenté de défendre sa femme, sur le point d'être violée par le contremaître : dans l'édition de 1849, il donne assez peu de détails (“The only incident I can remember... was the appearance of my father one day, with his head bloody and his back lacerated” (Henson 1849, 506)), mais dans l'édition de 1858, il décrit plus longuement les tortures que son père a subies pour avoir osé lever la main sur un Blanc : il est d'abord fouetté puis mutilé (“His head was then thrust against the post, and his right ear fastened to it with a tack; a swift pass of a knife, and the bleeding member was left sticking to the place” (Henson 1858, 5)). Cette image de son père ensanglanté et torturé est le



seul souvenir qu'Henson gardera de lui car cette épreuve ayant profondément transformé son père, celui-ci sera vendu et envoyé dans le Sud profond. L'évolution entre ces deux versions du récit de Henson, retranscrites par deux scribes différents, avec une surenchère dans la deuxième version, est assez révélatrice de l'évolution, à l'approche de la guerre de Sécession, du discours abolitionniste qui insiste sur le mal fait aux humains plutôt que sur l'illégitimité de l'esclavage selon les Écritures.

Afin de souligner la cruauté des maîtres et contremaîtres, Harriet Jacobs opte, quant à elle, pour l'ironie en décrivant sa maîtresse qui n'a pas assez de force pour s'occuper de sa maison mais dont les « nerfs » sont assez résistants pour faire fouetter ses esclaves : “She had not strength enough to superintend her household affairs, but her nerves were so strong, that she could sit in her easy chair and see a woman whipped, till the blood trickled from every stroke of the lash” (Jacobs, H., 347). Le décalage entre sa prétendue faiblesse et sa force de caractère est accentué par le fait qu'elle assiste à la scène confortablement installée dans un fauteuil, comme si elle était au spectacle. Jacobs s'adresse explicitement aux femmes du Nord dans son récit et l'image qu'elle choisit de donner de sa maîtresse n'est donc pas anodine : elle en fait un être sadique incapable même de s'occuper de sa maison. On remarque également le verbe “trickled” qui n'indique pas une grande quantité de sang, comme c'est souvent le cas dans les autres occurrences, mais l'association de “till” et “from every stroke” est assez paradoxale. Comme nous l'avons vu avec les autres exemples, ce “till” est une limite que ne devraient pas franchir les tortionnaires mais, ici, le but est clairement que le sang coule et l'adjectif “every” isole chaque coup en les multipliant, accentuant ainsi le côté délibéré. Le but n'est pas de soumettre l'esclave récalcitrant à la volonté de sa maîtresse ni de remettre qui que ce soit « dans le droit chemin », mais bien d'engendrer la souffrance et, pour Jacobs, de montrer le sadisme de sa maîtresse. Le récit d'Harriet Jacobs, du fait que Jacobs est une femme, la seule à avoir écrit son récit, est à part dans le genre sur bien des points, notamment en raison de la place prépondérante que prennent les notions de maternité et de prédation sexuelle dans le récit. Cependant, quand il s'agit de dénoncer les horreurs de l'esclavage et les tortures infligées aux esclaves, son récit présente bien des points communs avec les autres récits. John Thompson souligne également la cruauté de sa maîtresse en associant les adjectifs sanglant et plaisant dans la même phrase : “To Mrs. Jackson, however, it was a delightful sight, for she seemed to gloat over the sight of such bloody, mangled victims” (Thompson, 636). Il ajoutera plus loin qu'elle adore l'odeur du sang, comme un chien de chasse : “nothing was so pleasant to her than the

smell of negro blood” (Thompson, 641). Cette comparaison à un chien n’est pas anodine et est utilisée par de nombreux narrateurs.

Comme nous le voyons, une grande majorité de narrateurs fait allusion à ce sang qui coule en raison de mauvais traitements mais ce n’est pas le cas de tous. Certains ne font aucune allusion à des coups ou des « punitions » infligées aux autres esclaves : c’est le cas de Boston King, John Jacobs, Nathaniel Turner (il dit même que son maître est bon mais on peut se demander s’il ne s’agit pas de censure de la part de son scribe qui veut se concentrer sur la violence de Turner et non sur celle du système esclavagiste) et Richard Allen (mais il fait une allusion dans le message qu’il adresse aux gens de couleur à des maîtres qui traitent mal leurs esclaves). Solomon Bayley, William Craft et George White y font très peu allusion parce qu’ils ne parlent pas beaucoup de leur vie d’esclave (ce qui est vrai également pour Turner). La période couverte par ces sept récits est comprise entre 1798 (Boston King) et 1861 (John S. Jacobs), il ne s’agit donc pas d’une question d’époque, et les lieux d’esclavage et de publication sont différents d’un narrateur à l’autre. Si l’on regarde la composition des récits, seul Turner a dicté le sien, on peut donc conclure que cette absence est un choix des narrateurs si l’on considère que les auteurs de récits écrits avaient davantage de contrôle sur leur récit que les narrateurs de récits dictés<sup>29</sup>. Enfin, quelques-uns parlent de coups de fouet mais pas de sang (Olaudah Equiano, Venture Smith, Ottobah Cugoano, Moses Roper, William Hayden, Francis Fedric et Louisa Picquet), avec, là encore une grande diversité de date et de lieux. Dans le cas de Picquet, c’est Hiram Mattison, son scribe, qui se charge d’évoquer le sang versé en reproduisant, à la fin du récit, des articles de journaux racontant des lynchages. William Wells Brown parle très peu de sang en lien aux mauvais traitements même s’il dénonce les tortures dont sont victimes les autres esclaves. C’est le cas, par exemple, quand il décrit une scène terrible dans laquelle Randall, un esclave fier qui se vantait de ne pouvoir être fouetté par personne, est finalement vaincu par le contremaître : Brown décrit pourtant la scène longuement, avec beaucoup de détails, mais à aucun moment il n’évoque le sang qui coule (Brown, W.W. 1847, 20). Il s’agit peut-être de conserver à Randall une once de dignité et Brown insiste sur ce qu’on lui fait subir plus que sur les conséquences physiques sur son corps mais, pour mettre Randall au centre de la scène, il utilise autant le passif que la voix active, mais au pluriel, pour montrer la lâcheté du contremaître qui doit être aidé de trois hommes pour

---

<sup>29</sup> Il est également intéressant de signaler qu’il y a peu, voire pas d’allusions aux mauvais traitements dans les récits exclus de notre corpus : Louis Asa Asa, Noah Davis, James Gronniosaw, Isaac Jefferson, Elizabeth ou encore Major James Wilkerson, entre autres, n’y font pas référence.

affronter l'esclave ("he was attacked", "he was then taken"...,"They came up...", "the others rushed upon him" (Brown, W.W. 1847, 20)).

Enfin, un seul narrateur dit explicitement que des coups n'ont pas fait couler de sang : John Brown, après avoir décrit des scènes récurrentes de châtements corporels, précise : "The punishment is dreadfully severe, for all no blood is drawn" (Brown, J. 115). Il se trouve, ici, dans une espèce d'enclos à esclaves à La Nouvelle-Orléans où ils attendent d'être vendus, et Brown décrit une scène de torture. On pourrait penser que les vendeurs d'esclaves ont fait preuve d'une relative clémence mais la première partie de la phrase contredit cette hypothèse avant même l'arrivée du sang. Il s'agit, en fait, pour les vendeurs, de ne pas faire de marques sur les corps des esclaves, ce qui pourrait leur faire perdre de la valeur marchande. En précisant que le sang n'a pas coulé, Brown n'enlève pas de la cruauté à la scène mais en ajoute au contraire en soulignant le cynisme et le calcul des vendeurs.

En revanche, il est plus fréquent que les narrateurs omettent le sang qui coule de manière délibérée. Dans l'ensemble, les scènes impliquant des femmes et des enfants sont moins fréquentes et même si les narrateurs décrivent souvent les conditions de vie extrêmement difficiles et n'éludent pas les souffrances plus souvent associées aux femmes (le viol, la séparation d'avec leurs enfants), le lecteur voit moins leur sang couler, ce qui ne veut pas dire qu'il est absent. De plus, souvent, ils choisissent la généralisation plutôt qu'un incident précis pour atténuer l'horreur de cette maltraitance. John Thompson est le seul qui donne l'exemple précis d'une enfant mais elle n'a pas de nom, il faut le noter, et reste donc relativement anonyme. Elle a huit ans et est très souvent maltraitée par sa maîtresse, une voisine de la plantation où vit Thompson, décrite comme une femme sadique à plusieurs reprises dans le récit. Dans l'exemple qu'il choisit de donner, il insiste sur le fait que ce n'est qu'une enfant et que la soi-disant « faute » qui justifierait un tel traitement est bénigne : "There I saw a little slave girl, about eight years of age, running about the room; while Mrs Jackson was following and lashing her, and the blood running upon the floor! The child's offense was breaking a dish!" (Thompson, 636). Le ton scandalisé de Thompson est bien rendu par les points d'exclamation, et il accompagne le lecteur dans sa révolte face à de tels agissements. Quand elles sont décrites en train d'être fouettées, les femmes sont quasiment toujours dépeintes comme des êtres sans défense, pour augmenter l'effet de cette description sur les lecteurs, et les narrateurs utilisent parfois l'image de la mère ou de la grand-mère car celles-ci ne pouvaient correspondre à l'image de l'esclave rebelle qu'il fallait punir. Lewis Clarke évoque les punitions infligées aux femmes à l'aide du poème parodique évoqué en début de chapitre et dans la partie qu'il consacre aux

questions que lui pose le public lors de réunions publiques : “The worst thing I ever saw, was a woman stripped all naked, hung up by her hands, whipped till the blood ran down her back”. Et il précise, pour plus d’emphase et pour généraliser la scène : “Sometimes it is done by a young master or mistress, to an aged mother, or even a grandmother” (Clarke, L., 85). Il y a plusieurs niveaux de critique dans cette citation : la corruption de la jeunesse, initiée dès le plus jeune âge à des actes barbares, l’évocation d’une jeune maîtresse, ce qui va à l’encontre de l’image de la douce jeune fille du Sud, et enfin le manque de respect dû aux aînés, fussent-ils esclaves. Ces descriptions de femmes ou d’enfants battus ont d’autant plus de portée qu’elles sont rares et qu’elles marquent donc le niveau ultime de la barbarie des propriétaires et des contremaîtres et contredisent totalement la propagande esclavagiste qui faisait des coups de fouet une punition légitime pour des délits ou des crimes. Les lois sudistes détaillaient d’ailleurs le nombre de coups de fouet par délit, dans une tentative de rendre légal l’inacceptable. Les narrateurs montrent, eux, qu’ils vivaient dans le royaume de l’arbitraire et de la barbarie, ce qui est une constante, plus ou moins appuyée, sur toute la période.

Cette absence de sang, qui rend en creux la présence de celui-ci encore plus signifiante, participe également de la collectivisation de l’histoire que les narrateurs souhaitent raconter et on voit également que plusieurs stratégies sont à l’œuvre dans leur entreprise de dénonciation. À ces scènes, très souvent d’un réalisme choquant, où le sang coule et devient le symbole de la souffrance des esclaves, s’ajoutent des éléments emblématiques, ensanglantés ou attirés par le sang, mis en exergue pour marquer les esprits au travers du symbolisme.

### 7.3 Éléments emblématiques : les chiens et le fouet.

En effet, les propriétaires, mais aussi les chasseurs d’esclaves, régulièrement dénoncés par les narrateurs, sont souvent accompagnés de chiens pour suivre les traces d’esclaves en fuite. Les chiens de prédilection pour les propriétaires et les chasseurs d’esclaves sont des limiers, utilisés comme chiens de chasse, et qui ont donc un odorat très développé. Le nom de cette race de chien est “bloodhound” en anglais et beaucoup de narrateurs ne se contentent pas de dénoncer l’utilisation de ces chiens pour pourchasser des fugitifs, ils exploitent également le mot lui-même et sa signification dans le cadre de l’esclavage. Ces chiens, appelés Saint-Hubert en français, sont connus et appréciés des chasseurs pour leur odorat exceptionnel<sup>30</sup>. Au départ, le mot “blood” fait référence à l’utilisation de ces chiens par les aristocrates, il n’y a donc pas, à l’origine, d’allusion au sang versé par les animaux (ou les êtres humains) poursuivis par ces

---

<sup>30</sup> La police s’en sert également depuis très longtemps pour pourchasser des fugitifs ou retrouver des personnes disparues.

chiens<sup>31</sup>. Cependant, nous pensons que le choix de cette race n'est pas anodin et que le mot "blood" perd toute notion aristocratique dans les récits et autres écrits abolitionnistes pour prendre celui, plus fréquent, de symbole de mauvais traitements. Ces chiens deviennent peu à peu l'emblème de l'oppression subie par les esclaves et sont omniprésents dans les écrits abolitionnistes de toute nature, récits compris. Peu de narrateurs choisissent d'utiliser un nom plus générique, "hounds" (pour désigner tous les chiens de chasse, quelle que soit leur race), mais la majorité utilise le nom complet. Ces chiens traquent leur proie et l'attaquent au besoin, faisant ainsi couler le sang de leur victime. Ils font leur apparition dès les années 1810 dans les écrits (on peut citer, par exemple, l'oraison donnée à New York par Adam Carman en 1811 lors de la célébration du quatrième anniversaire de l'abolition de la traite : "many attempted to escape such horrid tragedies by eloping into the gloomy forests, but were pursued, hunted down, and devoured by blood hounds"<sup>32</sup>). Theodore Weld, cité plus haut, y fait allusion dès l'introduction et, de façon plus surprenante, ces chiens font aussi partie d'un roman favorable à l'esclavage mais ils sont évidemment dépeints de façon positive car ils sont là pour délivrer deux jeunes filles prétendument enlevées et violées par deux esclaves en fuite<sup>33</sup>. En ce qui concerne les récits, ces chiens apparaissent pour la première fois dans le récit de James Matthews en 1838 mais ils n'ont pas encore le nom "bloodhounds", seulement "hounds". Cinq narrateurs utilisent "hound" tout seul<sup>34</sup>, mais 24 récits contiennent le mot "bloodhound" (ou "blood hound" et "blood-hound"). Dans 21 cas sur les 24, c'est le narrateur qui l'utilise. Il y a 120 occurrences en tout (Solomon Northup ou son scribe l'utilisent 16 fois et Harriet Jacobs 15. Le logiciel IRaMuTeQ trouve d'ailleurs une sur-représentation de ce mot dans le récit de Jacobs, +7.6372). Le scribe de Peter Wheeler emploiera ce terme dans la conclusion du récit publié en 1839 et c'est Frederick Douglass, parmi les narrateurs, qui sera le premier à l'utiliser en 1845. La grande majorité des récits qui suivent y feront allusion et l'appellation "bloodhounds" s'installe comme symbole de l'oppression. Seuls 10 récits sur les 41 publiés entre 1838 et 1865 ne mentionnent ni "hound" ni "bloodhound" et l'utilisation du logiciel IRaMuTeQ confirme cette tendance avec une surreprésentation du mot "bloodhound", toutes orthographes confondues, dans la période 1860-65 (+5.6248), sans différence notable entre récits écrits et récits dictés. Cette utilisation des chiens pour traquer les esclaves semble être

---

<sup>31</sup> <https://www.akc.org/dog-breeds/bloodhound/> (consulté le 1/12/2022).

<sup>32</sup> Basker, *American Antislavery Writings*, 3.

<sup>33</sup> [Miss Harrington], *Narrative of the Barbarous Treatment of two Unfortunate Females, Natives of the Parish of Concordia, Louisiana, whose Husband and Parent were Inhumanely Murdered by two Runaway Blacks, the Principal Instigator of which has since Suffered at the Stake* (New York: Printed for the Publishers, 1842), 24.

<sup>34</sup> John Brown (1855), James Matthews (1838), Mary Prince (1831), Henry Watson (1848) et Leonard Black (1847). Les trois premiers sont des récits dictés.

une caractéristique du Sud des États-Unis car Mary Prince et Ashton Warner, dont les récits sont publiés en 1831 et qui insistent tous les deux sur la violence du système esclavagiste, ne font pas référence aux chiens et ils sont esclaves dans la Caraïbe. Pour William Wells Brown, les chiens font partie de l'équipement complet de tout trafic (ou de la traite intérieure) d'esclaves : "Slave-prisons, slave-auctions, handcuffs, whips, chains, bloodhounds and other instruments of cruelty, are part of the furniture which belongs to the American slave-trade" (Brown, W.W. 1849, 126). Dans ses discours, Frederick Douglass cite également une liste de moyens de coercition, qui varie parfois d'un discours à l'autre, sans jamais omettre les chiens ("to bind down the spirit of the slave, to imbrute and destroy his manhood, he relies on the whip, the chain, the gag, the thumb-screw, the pillory, the bowie knife, the pistol, and the blood-hound" (Douglass 1855, 151)).

Parfois, il est difficile de faire la distinction entre les chiens et leurs maîtres dans les récits, ce qui renforce le symbolisme du sang dans le nom des chiens quand il est cité en entier, d'autant plus qu'il est associé aux nombreuses évocations du sang des esclaves qui coule. Henry Bibb, par exemple, mêle chien et chasseur quand il raconte sa fuite avec sa famille : "The first impulse was to run to escape the approaching danger of ferocious dogs, and blood thirsty slave hunters, who were so rapidly approaching me with loaded muskets and bowie knives, with a determination to kill or capture me and my family" (Bibb, 404). La confusion entre chien et propriétaire est parfois à peine marquée, comme quand William Wells Brown reconnaît les chiens du Major O'Fallon ("I knew them to be the bloodhounds of Major Benjamin O'Fallon. He kept five or six, to hunt runaway slaves with" (Brown, WW. 1847, 22, Brown, WW. 1849, 306)). Le verbe chasser peut s'appliquer aux chiens ou à O'Fallon. Sous la plume de Douglass, ce verbe lie également homme et chien dans une déshumanisation claire des chasseurs d'esclaves : "The blood-hound is regularly trained in the United States, and advertisements are to be found in the southern papers of the Union, from persons advertising themselves as blood-hound trainers, and offering to hunt down slaves at fifteen dollars a piece" (Douglass 1855, 140). Cette confusion est parfois évidente et très marquée : Brown, encore, établit un parallèle par le choix des adjectifs dont il qualifie les deux groupes : "But when I thought of slavery with its Democratic whips – its Republican chains – its evangelical blood-hounds, and its religious slave-holders..." (Brown, WW. 1847, 70, Brown, WW. 1848, 324). Cette phrase contient à la fois une hypallage, les adjectifs démocrate, républicain et évangélique devraient normalement qualifier propriétaire, et une antiphrase puisqu'à l'évidence, Brown ne considère ces propriétaires ni comme démocrates, ni comme républicains, ni comme évangéliques. Harriet

Jacobs fait sciemment planer le doute quand elle évoque les limiers du Sud mais aussi du Nord après le passage de la loi sur les esclaves fugitifs de 1850 : “Yet, when victims make their escape from this wild beast of Slavery, northerners consent to act the part of bloodhounds and hunt the poor fugitive back into his den” (Jacobs, H., 368), “The slave Hamlin, the first fugitive that came under the new law, was given up by the bloodhounds of the north to the bloodhounds of the south” (Jacobs, H., 503). Elle exprime également son mépris pour les Blancs moins fortunés, tout en renouvelant ses attaques contre les Nordistes : “You [at the north] would refuse to do for the master, on your own soil, the mean and cruel work which trained bloodhounds and the lowest class of whites do for him at the south” (Jacobs, H., 361). On note que le mépris n’est pas un sentiment très courant dans les récits, celui de Jacobs pour cette catégorie de Blancs et les Nordistes est donc d’autant plus marquant. Austin Steward utilise une prosopopée pour faire « parler » le Sud et ainsi aller encore plus loin dans le mépris affiché pour les Nordistes : “When we desire you to turn blood-hound, and hunt for us our fugitive slaves, we expect you to do it” (Steward, 826). La loi sur les esclaves fugitifs de 1850, qui autorise les propriétaires à venir chercher leurs esclaves dans les États du Nord et oblige ceux-ci à coopérer dans leur capture, est l’événement qui a le plus marqué les narrateurs car tous ceux qui ont écrit après cette date y font allusion et la condamnation est unanime.

Pour s’assurer que leur message est bien passé et pour que leur lecteur comprenne qu’ils parlent en réalité des esclavagistes quand ils évoquent les chiens, quatre narrateurs manient l’oxymore (qui n’est un oxymore qu’en apparence) en associant l’adjectif humain aux chiens : James Pennington, le premier à utiliser l’expression “human blood hound” en 1849, Solomon Northup, Harriet Jacobs et Austin Steward qui l’utilise quatre fois (les quatre ont écrit leur récit mais n’évoluaient pas forcément dans les mêmes sphères abolitionnistes, et il est impossible de savoir si le récit de Pennington, publié en premier, a influencé les autres). On peut citer par exemple : “See how human bloodhounds gratuitously chase, catch, and tempt him to shed blood and lie; how when he would do good, evil is thrust upon him” (Pennington, 228). Il parle de tout esclave qui s’enfuit et qui doit commettre des actes contraires à la volonté de Dieu, comme cela a été son cas car il a menti pour pouvoir s’enfuir. Le mépris de Jacobs pour les Nordistes est aussi palpable quand elle les traite de limiers humains à la solde des esclavagistes : “I admit that the black man is inferior. But what makes him so? ... It is the fierce bloodhounds of the South, and the scarcely less cruel human bloodhounds of the north, who enforce the Fugitive Slave Law. *They* do the work” (Jacobs, H., 375).

Francis Fedric (1863) et J.D. Green (1864) sont les seuls qui donneront une lueur d'espoir en se servant des chiens, lancés sur ses traces mais qu'il réussit à tromper, pour Green, et en nourrissant régulièrement les chiens du voisin pour leur ôter l'envie de l'attaquer, pour Fedric. Afin de pouvoir gagner assez d'argent pour s'enfuir, Green organise un trafic avec les plantations alentour, ce qui l'oblige à se déplacer la nuit hors de la plantation. Il explique qu'il a régulièrement donné à manger aux chiens de son voisin pour qu'ils n'aboient plus à son approche : "he had three large bloodhounds let loose about nine at night, but I had made them acquainted with me by feeding them at intervals quietly" (Green, J.D., 22-3). Quand il entreprend de s'enfuir, il trompe d'autres chiens lancés à ses trousses en frottant ses pieds avec des excréments de vache : "when I got out outside I rubbed my feet in some cow dung to prevent the scent of the bloodhounds" (Green, J.D., 25). Finalement, il finit par blesser un des chiens qui l'a rattrapé sans parvenir à le tuer : "Not so, Fly, who weltered in blood, and rolled about howling terribly, but not killed" (Green, J.D., 25). "Welter" indique une abondance de sang, et l'insistance sur la quantité est un trait caractéristique des récits mais Green prend grand soin à ne pas établir de parallèle entre ce sang versé par les chiens et le sang des êtres humains torturés : ce verbe "welter" n'est pas utilisé dans d'autres cas et les chiens hurlent de douleur. De plus, il s'autorise à faire couler le sang des chiens, mais les narrateurs ne pouvaient pas se permettre de faire couler le sang des maîtres, au risque d'effrayer leurs lecteurs. Ainsi, ces chiens semblent servir d'allégorie de l'esclavage et donner une lueur d'espoir quant à son anéantissement : ils sont clairement utilisés comme symboles de l'oppression esclavagiste mais Green réussit à les vaincre puisqu'ils le rattrapent mais ne le stoppent pas dans sa fuite. Il publie son récit en 1864, cette image est donc en quelque sorte prophétique.

Cet espoir est néanmoins très rare, et cantonné à la fin de la période étudiée, l'immense majorité des récits ne racontant que le malheur et la souffrance des esclaves, allant jusqu'à l'horreur. Cette horreur trouve sa manifestation dans le sang versé et elle a aussi son emblème : le fouet, indissociable du sang dans les récits. "Lash" et "whip" et quelques synonymes ("cowhide", "cowskin" et "cat-o-nine-tails") sont omniprésents dans quasiment tous les récits (respectivement 531 pour "lash" et 1342 pour "whip" avec leurs dérivés, verbes et noms confondus). Seuls cinq narrateurs n'y font pas du tout référence : Richard Allen, Boston King et George White car ils se concentrent sur leur conversion et la religion, Nathaniel Turner car il ne parle pas du quotidien de l'esclavage et, enfin, Solomon Bayley car il choisit d'évoquer des maîtres qui maltraitent leurs esclaves mais sans entrer dans les détails. Tous les cinq ont écrit ou dicté leur récit avant 1833, au moment où les récits, et les abolitionnistes en général,



deviennent plus virulents. 1825 marque le véritable tournant dans ce domaine avec une recrudescence des images du fouet chez Grimes. Cugoano, Prince, Warner et Roper l'évoquent ensuite assez peu, mais à partir de Matthews, en 1838, l'image devient prégnante (138 occurrences en tout chez Matthews). 8 narrateurs (sur 46) associent "lash" ou un de ses synonymes au sang dans une même phrase. Même si elle est déjà présente dès 1816 dans les écrits de George Bourne ("the bloody whip"<sup>35</sup>), il s'agit d'une image assez rare dans les écrits abolitionnistes, Weld faisant toujours exception<sup>36</sup>. Austin Steward commence son récit par une description de la vie des esclaves en général et des punitions infligées par les contremaîtres, décrits comme des fous capricieux. L'effet est double : décrédibiliser d'emblée l'argument que les esclaves méritent d'une certaine façon le traitement qu'ils subissent et, d'autre part, contredire la critique potentielle que ce qu'il est sur le point de raconter n'arrive pas souvent ("he continues to wield the bloody lash on the broken flesh of the poor, pleading slave, until his arm grows weary, or he sinks down utterly exhausted" (Steward, 702)). Il ne donne aucune justification à ces coups répétés et l'idée que le contremaître ne s'arrête de frapper l'esclave que parce qu'il est fatigué, et non parce qu'il estime la punition proportionnée à la faute, augmente le côté arbitraire et révoltant de la généralisation. Henry Bibb adopte le même procédé quand il raconte comment il fuit devant ce fouet ensanglanté ("running from the bloody lash" (Bibb, 355)). Ce fouet représente sa maîtresse qui est d'une extrême cruauté et le fait qu'il y associe un verbe d'action rend la scène très visuelle, le lecteur peut aisément imaginer ce fouet couvert de sang et également la répétition de ces scènes d'horreur. Quand William Wells Brown parvient à se libérer, une des premières images qui lui vient à l'esprit est le fouet ensanglanté ("no one to stand over me with the blood-clotted cowhide" (Brown, W.W. 1847, 104 et Brown, W.W. 1849, 335)). Dans le cas de ce dernier, l'image semble artificielle car il n'a pratiquement jamais parlé de sang quand il évoquait les coups dont lui et les autres esclaves étaient victimes, mais l'image est forte, ce qui était certainement l'effet recherché. Enfin, lorsque Frederick Douglass résume l'institution par une liste d'objets emblématiques, dont les chiens, nous l'avons vu, le fouet ensanglanté en fait évidemment partie. La torture est ainsi institutionnalisée, elle permet au système de se maintenir et ne constitue pas une dérive mais bien son mode premier de fonctionnement. Cette idée va à l'encontre de l'image de paternalisme bienveillant selon laquelle les maîtres prenaient soin de leurs esclaves jusqu'à ce que ceux-ci meurent paisiblement de vieillesse, mise en avant par les esclavagistes anglais dès

---

<sup>35</sup> John W. Christie and Dwight L. Dumond, eds., *George Bourne and The Book and Slavery Irreconcilable* (Wilmington: Published by the Historical Society of Delaware, 1970), 165.

<sup>36</sup> Weld, *American Slavery as It is*, 57, 58, 61 et 102.

la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle (Richard Nisbet<sup>37</sup> ou William Reece, parle de “kind care and attention”<sup>38</sup> dans la Caraïbe, par exemple). Les tenants américains de l’esclavage ne sont pas en reste et on trouve cet argument régulièrement tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle (pour ne citer que trois exemples : Edwin Holland qui écrit sous le pseudonyme “a South Carolinian” en 1822 ou encore John C. Calhoun en 1837 et George Fitzhugh en 1854<sup>39</sup>). Les romans esclavagistes dépeignent également tous des esclaves heureux et très attachés à leurs maîtres<sup>40</sup>. On note également que Douglass parle des États-Unis et pas seulement du Sud, englobant donc les États du Nord dans le système (certainement en raison du passage de la loi sur les esclaves fugitifs en 1850, puisque cette phrase est absente de la version de 1845). L’adjectif “gory” comme synonyme de “bloody” n’est associé au fouet que par trois narrateurs : Frederick Douglass, Henry Bibb et Lewis Clarke. Henry Bibb l’utilise quatre fois, dont trois dans sa description de ce qui arrive à Malinda et son mari quand leur propriétaire décide de les séparer. On note d’ailleurs le fort contraste dans les descriptions des châtements quand lui et sa femme sont repris après avoir tenté de s’enfuir : il décrit longuement la barbarie avec laquelle il est fouetté mais aucun sang ne coule. Quand Malinda est séparée de son mari et qu’ils essaient de se défendre, l’expression “gory lash” est utilisée trois fois en quelques paragraphes (“even using the gory lash with hellish vengeance to separate husband and wife...”, “even the gory lash had yet failed to break the grasp of poor Malinda”, “the Deacon was still laying on the gory lash, trying to prevent poor Malinda from weeping over the loss of her departed husband” (Bibb, 411-2)). Il est intéressant de noter que seuls Frederick Douglass (1845 et 1855), Peter Randolph (2<sup>nd</sup> récit, 1855) et Ottobah Cugoano (1787) utilisent l’expression “bloody deed” dans tout le corpus (Douglass et Randolph l’utilisent chacun trois fois, Douglass dès 1845. On peut citer, par exemple, “While I am detailing the bloody deeds that took place during my stay on Col. Lloyd’s plantation...” (Douglass 1855, 42)). Il est peu probable que Douglass ait lu le pamphlet de Cugoano publié en Angleterre en 1787 (et cette expression n’apparaît pas dans la partie autobiographique de son récit republié en 1825), ce qui montre la variété d’expression de Douglass. Randolph a peut-être été influencé par les écrits de Douglass mais la variété des expressions que nous explorons depuis le début de ce chapitre montre que les récits d’esclaves ne sont pas tous formatés avec les mêmes arguments et les mêmes mots, chaque narrateur ayant clairement une marge de manœuvre, plus ou moins grande, mais bien réelle.

---

<sup>37</sup> Nisbet, *Slavery Not Forbidden by Scripture*, 15-7.

<sup>38</sup> Reece, *Personal Slavery Established*, 14.

<sup>39</sup> McKintrick, *Slavery Defended*, 38 et 45.

<sup>40</sup> Eastman, *Aunt Phillips’s Cabin* ou McIntosh, *The Lofty and the Lowly*.

D'autres narrateurs font également preuve d'imagination en utilisant des synecdoques, et on note une recrudescence de cette figure de style après 1830. Le sang est présent de manière littérale, sur un arbre couvert du sang des esclaves qui y sont attachés pour être fouettés ou dans une maison où des esclaves fugitifs ont été kidnappés, ou encore sur les vêtements du maître qui, après avoir battu sévèrement son esclave, est obligé de le porter jusqu'à la maison ("I have seen the blood spattered on the tree when I have been there on Sunday" (Matthews, 23/08/1838), "finding the house deserted, and seeing the [sic] most of the family's clothes lying on the floor, and seeing here and there stains of blood, [he] soon gave the alarm" (Brown, W.W. 1849, 112), "I was so weak from the loss of blood, that he was compelled to carry me home on his shoulders, covering himself with blood" (Black, 11)). Dans cette dernière citation, le parallèle entre le sang sur les vêtements et la culpabilité que porte le maître est suggéré. Le sang est ainsi utilisé de manière figurée, tout comme dans la citation très célèbre de Frederick Douglass quand il décrit la scène dont nous avons déjà parlé entre sa tante Hester et leur maître : il passe ainsi de l'innocence de son enfance, protégée par sa grand-mère, au monde cruel de l'esclavage avec cette scène qui sert de porte d'entrée ("It was the blood-stained gate, the entrance to the hell of slavery" (Douglass 1845, 51)). Leonard Black dénonce l'esclavage dans un pays qui s'est battu pour sa liberté contre les Anglais mais il choisit l'image des mains trempées dans le sang plutôt que celle des soldats combattant la tyrannie et le choix n'est pas anodin ("In a country whose inhabitants dipped their hands in blood to establish FREEDOM" (Black, 17)). Le fait d'avoir les mains pleines de sang est habituellement synonyme de culpabilité et de crime, pas de courage ni de liberté. Cette liberté serait-elle donc toujours tachée, du sang des esclaves peut-être ? Enfin, Henry Bibb présente l'institution tout entière comme tachée du sang des esclaves ("the bloody institution of slavery" (Bibb, 422)). L'adjectif "bloody" est polysémique en anglais<sup>41</sup> et ne fait pas référence uniquement au sang mais c'est tout de même la première image qui vient à l'esprit quand il est associé à l'esclavage. Bibb utilise la même image pour parler du traitement subi par sa femme ("I despair in finding decent language to describe the bloody act of cruelty" (Bibb, 367)). Le fait de dire qu'il ne trouve pas les mots pour décrire de tels actes les rend encore plus odieux aux yeux du lecteur car il imagine lui-même la scène. De plus, il explique dans le reste du paragraphe à quel point il est difficile pour un mari et un père de voir les êtres qu'il aime souffrir et le je narrateur prend le dessus sur

---

<sup>41</sup> Le dictionnaire Merriam Webster dénombre six emplois, les trois premiers impliquant du sang : "containing or made up of blood", "smeared or stained with blood", "accompanied or involving bloodshed", "murderous", "merciless, cruel" et enfin "damned" (pour ce dernier, il est précisé que c'est plutôt une utilisation britannique). <https://www.merriam-webster.com/dictionary/bloody> (consulté le 22/12/2019).

la narration pour préciser que sa fille est toujours esclave au moment où il écrit son histoire. James Matthews mêle les deux types de synecdoque, littérale et figurée, et l'image rendue ne fait qu'accentuer la cruauté de la maîtresse : "the cook woman, Lucinda, came out with her head all bloody, so that you could not tell whether she had hair or not. Her head was all gashed up with a knife. When mistress found her head was bleeding all over the kitchen, she sent her out to wash it off" (Matthews, 23/08/1838). Le sang, omniprésent dans cette scène, autant sur la victime que sur le lieu du crime et la description de la maîtresse (qui plus est, une femme), qui se préoccupe davantage du sol de sa cuisine que de la femme qu'elle vient de frapper, était une image efficace pour montrer l'inhumanité du système. Les corps sont meurtris, maltraités, martyrisés car ils appartiennent à un autre et ils sont très souvent représentés ensanglantés car c'est une image très visuelle. Ces corps, associés au sang, sont donc un élément important de la rhétorique des récits.

#### 7.4 Le morcellement du corps

Tout combat, quel qu'il soit, a besoin de symboles, d'images fortes et de ce qu'on appellerait de nos jours des slogans : on pense bien sûr à l'image de l'esclave à genou, accompagné de la question "Am I not a man and a brother?", qui fait son apparition dès les années 1780 en devenant le sceau officiel de la Société pour l'Abolition de l'Esclavage en Angleterre et qui est largement popularisé à partir des années 1830, notamment par l'illustration du poème de John Greenleaf Whittier, "Our countrymen in chains"<sup>42</sup> ou encore par Benjamin Lay, un des premiers militants abolitionnistes, qui, lors d'une réunion avec ses frères quakers, a percé une poche de faux sang et l'a répandu sur eux pour les convaincre d'abandonner l'esclavage en les menaçant de la colère divine s'ils ne le faisaient pas<sup>43</sup>. Comme l'explique Carol H. Henderson, le corps mutilé de l'esclave est exhibé dans les réunions abolitionnistes car il choque le public et ainsi le rallie à la cause abolitionniste : "a negro exhibit": the fugitive slave silently exposed his naked back to the audience displaying the wounds and scars evident there"<sup>44</sup>. Claudine Raynaud ajoute : « l'esclavagisme dit tout d'abord que l'esclave est un corps, qu'il est le corps du maître dans le sens où celui-ci délègue le travail à ce corps-là. Cette délégation est également une dénégation »<sup>45</sup>. Les narrateurs n'échappent pas à cette tendance et l'on retrouve dans les innombrables scènes de tortures une description plus ou moins détaillée de ces corps. Cependant, le corps est rarement présenté en entier et on assiste à un véritable

---

<sup>42</sup> <https://www.loc.gov/pictures/item/2008661312/> (consulté le 26/07/2021).

<sup>43</sup> Basker, *American Antislavery Writings*, 23. Il aurait caché la poche de faux sang dans une Bible, qu'il a transpercé d'une épée au milieu de son discours, ainsi, c'était bien Dieu qui les punissait.

<sup>44</sup> Henderson, *Scarring the Black Body*, 40.

<sup>45</sup> Claudine Raynaud, « Introduction ». Truth, *Récit de Sojourner Truth*, lxviii.

morcellement, pour ne pas dire démembrement : les esclaves sont « découpés » en parties, d'une part car la description d'une nudité complète serait contre la bienséance et risquerait de choquer les lecteurs (la grande majorité des tortionnaires demande à l'esclave, homme ou femme, de se déshabiller avant d'être frappé) et, d'autre part, on peut émettre l'hypothèse que les narrateurs étaient aussi à la recherche d'images symboliques pour que le lecteur s'identifie aux victimes. On peut imaginer également qu'ils insistaient par ce biais sur ce qui les rapprochait des Blancs : qu'importe ce que disaient les discours racistes sur les traits du visage, la couleur de peau ou la forme du crâne, les Noirs avaient le même corps et le même sang que les Blancs. Pour les narrateurs, la partie du corps qui vient immédiatement à l'esprit quand on parle de mauvais traitements, et plus particulièrement de coups de fouet, est le dos. De plus, cette image est assez rare dans les écrits abolitionnistes dans lesquels le sang qui coule n'est évoqué que de façon plus générale, à l'exception des écrits de John Welsey, dès 1774<sup>46</sup> et de Theodore Weld qui souhaite, comme les narrateurs des récits, montrer la réalité de l'esclavage et raconter des histoires d'esclaves<sup>47</sup> (*American Slavery as It is*, comme l'annonce le titre). Par conséquent, ses témoins insistent beaucoup sur le sang et cette image du dos ensanglanté apparaît plusieurs fois<sup>48</sup>.

Peter Wheeler résume très bien la portée symbolique du dos en l'isolant du reste du corps : "his back and body was all over covered with scars" (Wheeler, 244). Cette multiplication des descriptions de parties du corps ensanglantées, scarifiées, met le lecteur mal à l'aise mais elle reflète aussi une réalité quotidienne pour bien des esclaves et est symptomatique d'un système esclavagiste violent et dictatorial. On ne peut cependant complètement écarter l'idée que les narrateurs répondaient à un penchant voyeuriste des lecteurs. On note, là aussi, qu'il n'est jamais fait référence à la couleur noire quand les narrateurs parlent de parties du corps mutilé, à l'exception de Moses Grandy, qui dicte son récit en 1843, mais il précise que le dos en train d'être fouetté était blanc et que les Noirs étaient contents que, pour une fois, ce ne soit pas l'un d'eux ("The person pitched on, chanced to be a sailor; he laid it well on the thief: pleased enough were the coloured people to see a white back for the first time subjected to the lash" (Grandy, 63)). Le corps noir maltraité devient donc la norme et on ne signale la couleur

---

<sup>46</sup> John Wesley, *Thoughts upon Slavery* (London: Printed. Re-printed in Philadelphia and Sold by Joseph Crukshank, 1774) <https://docsouth.unc.edu/church/wesley/wesley.html> (consulté le 26/07/2021), 25.

<sup>47</sup> On peut considérer que c'est un choix délibéré et une demande de Weld car les deux autres recueils de témoignages, l'un d'eux publié par Benjamin Drew (*A North-Side View of Slavery*) et l'autre par James Redpath (*The Roving Editor; Or, Talks with Slaves in the Southern States*. New York: A. B. Burdick Publisher, 1859) <https://archive.org/details/rovingeditororta00redp> (consulté le 26/07/2021) contiennent beaucoup moins de références au sang.

<sup>48</sup> On peut citer, entre autres, les pages 20, 22 (2 occurrences), 50 et 51.

que si l'histoire sort de cette norme, peut-être pour que le lecteur s'identifie plus facilement à l'esclave maltraité et pour insister sur l'humanité qui caractérise les Blancs comme les Noirs.

Sur 53 récits, 40 contiennent au moins une référence au dos associé aux mauvais traitements et c'est une image que l'on retrouve dès 1787 avec Ottobah Cugoano ("those who can lay their cruel lash upon the backs of thousands" (Cugoano 1787, 39)). Cette image est également présente dans le récit d'Equiano, en 1789 : "This Christian master immediately pinned the wretch down to the ground at each wrist and ankle, and then took some sticks of sealing wax, and lighted them, and dropped it all over his back" (Equiano, 76) mais c'est une image assez rare avant 1830 (seul Moses Grandy l'utilisera neuf fois en 1825). Elle devient omniprésente entre 1853 et 1858<sup>49</sup>, ce qui confirme la tendance observée avec la sur-représentation du sang sur cette période et montre que la lutte contre l'esclavage avait atteint son paroxysme juste avant la guerre de Sécession. Sur les sept narrateurs qui ont publié deux récits<sup>50</sup>, seul William Grimes n'augmente pas les références à ce dos maltraité d'un récit à l'autre, ce qui pourrait indiquer que les narrateurs reconnaissaient la portée symbolique de cette image et décidaient de l'exploiter davantage dans la seconde version de leur récit. Les narrateurs insistent souvent sur la disproportion des châtements et les mensonges véhiculés par la propagande esclavagiste qui prétendait que les propriétaires étaient obligés d'être sévères pour que les esclaves accomplissent leur travail<sup>51</sup>. Austin Steward raconte qu'il a été surpris en train d'apprendre à lire et à écrire et qu'il a été sévèrement battu pour cette raison, mais il ajoute que cela ne l'a pas détourné de son but : "Even then, with my back bleeding and smarting from the punishment I had received, I determined to learn to read and write, at all hazards, if my life was only spared" (Steward, 730). Associer les coups à un désir d'apprendre est très significatif et ne pouvait que révolter le lecteur, d'autant que Steward devient très religieux et qu'il veut donc apprendre à lire pour pouvoir lire la Bible. Un autre symbolisme intéressant est celui du dos ensanglanté associé aux rayures rouges, qui ne sont pas sans rappeler le drapeau américain. La torture des esclaves est ainsi imprimée sur le drapeau censé représenter la liberté. William Hayden et Frederick Douglass utilisent cette image : "His body is converted into a beast of burden – racked with toil, persecuted with stripes, and as the red blood flows in streaks from the gashing wounds inflicted by the scourge, he is denied the existence of a soul" (Hayden, 250), "Her back was covered with blood. The red stripes were all over her shoulders" (Douglass

---

<sup>49</sup> Solomon Northup, 20 occurrences, Frederick Douglass, 26 occurrences, William Grimes, 9 occurrences, Peter Randolph, 9 occurrences, John Brown, 12 occurrences et John Thompson, 14 occurrences.

<sup>50</sup> William Grimes, 1825 et 1855, Moses Roper 1838 et 1848, Frederick Douglass, 1845 et 1855, William Wells Brown, 1847 et 1849, Josiah Henson, 1849 et 1858, Peter Randolph 1855 et enfin James Watkins, 1852 et 1860.

<sup>51</sup> On retrouve cet argument notamment dans les écrits esclavagistes qui affirment que les esclaves sont bien traités.

1855, 31). L'image est d'autant plus forte dans le récit de Douglass que la victime est une femme, Nelly, qui s'est battue avec son contremaître dont elle a également fait couler le sang mais qui est vaincue par le système de l'esclavage plus que par l'homme avec qui elle se bat, homme qui est d'ailleurs absent de ce passage grâce à l'utilisation de la voix passive. Par ce biais linguistique, c'est la femme esclave qui est mise en lumière, l'individu qui la fouette devient secondaire car c'est tout le système qui est mis en accusation.

Plus rarement, les narrateurs décrivent leur visage ou leur tête couverts de sang, c'est le cas de Douglass dans la citation vue plus haut mais aussi de William Grimes, qui a été battu par son maître quand il a exprimé le souhait d'être vendu à quelqu'un d'autre : "This man seeing my situation, my face all blood, my hands bound behind me, and I standing there trembling with the bruises I had received, together with the fear of another more barbarous flogging, appeared to take pity on me" (Grimes 1825, 89). Ils ne sont que douze narrateurs à utiliser cette image, ce qui n'est tout de même pas négligeable (7 récits écrits et 5 récits dictés entre 1825 et 1858). Frederick Douglass est celui qui utilise le plus cette image de la tête ou de la figure ensanglantée (10 occurrences) en 1855. Le corps de l'esclave ensanglanté est une image forte. Cette image a le double effet d'humaniser les esclaves, puisqu'on les nomme, qu'ils ont des sentiments et qu'ils souffrent, mais également d'insister sur la déshumanisation produite par l'esclavage, car ils sont démembrés et ne sont souvent décrits que comme des victimes impuissantes. En effet, le dos et, plus rarement, le visage et la tête, ne montrent par définition qu'une partie du corps. En voulant donner une image forte et précise, les narrateurs réifient l'esclave, tout comme le faisaient les abolitionnistes en demandant aux esclaves fugitifs de montrer leurs cicatrices. D'un autre côté, le but était bien de marquer les esprits et il était facile pour le lecteur de se représenter un dos ou un visage couvert de sang et ainsi de dépasser l'histoire particulière que le narrateur était en train de raconter. Comme nous le verrons tout au long de cette analyse, les narrateurs utilisent des descriptions très visuelles pour faire passer leur message et nous avons ici quasiment une photographie du corps mutilé.

Certains narrateurs vont plus loin dans la synecdoque et opèrent une déconstruction totale du corps pour mieux appuyer l'idée que l'esclavage est avant tout un trafic d'êtres humains. L'esclave se trouve réduit à son essence même, le sang, et son corollaire, la chair. L'expression « de chair et de sang » est associée au trafic d'esclaves et utilisée comme argument pour prouver l'humanité des Noirs. Elle est largement répandue, mais davantage dans les écrits abolitionnistes que dans les récits et on note que cette image est utilisée par les abolitionnistes bien avant les narrateurs qui parlent beaucoup plus souvent de chair toute seule. En effet, on

retrouve trace de “flesh and blood” dès 1796 dans un écrit d’un auteur anonyme (il signe « L. B. C. ») qui dénonce l’esclavage dans le Vermont<sup>52</sup> et elle est souvent répétée ensuite. Comme nous l’avons dit précédemment, les abolitionnistes parlent davantage d’esclavage de façon abstraite car, bien entendu, ils ne peuvent pas partager leur propre expérience comme le font les narrateurs, anciens esclaves. Ceux-ci se concentrent sur le quotidien même s’ils ne se contentent pas de cela. Nous pouvons formuler l’hypothèse que cette allusion à la chair et au sang vient des abolitionnistes et qu’elle a été reprise par certains narrateurs, c’est également une expression assez courante. La plupart des narrateurs ont participé à des réunions abolitionnistes et/ou ont inséré dans leur récit d’autres écrits abolitionnistes. Cette image forte circulait dans ces milieux et pouvait facilement être reprise mais la variété d’origine des narrateurs qui l’utilisent, les variations dans sa signification et dans l’expression elle-même montre qu’elle circulait dans la vie courante, au-delà des cercles militants. D’ailleurs, l’expression “flesh and blood”, associée à une description de tortures, apparaît pour la première fois en 1845 dans le récit dicté de Lewis Clarke, qui participait à des réunions abolitionnistes et qui a dicté son récit à un abolitionniste reconnu, Joseph C. Lovejoy : “The enraged master put a handful of nail rods into the fire, and when they were red hot took them out, and cooled one after another of them in the blood and flesh of the poor slave’s back” (Clarke, L., 20). On note l’hypotypose insistant sur le côté sanglant de la description et l’insistance sur l’aspect délibéré et calculé de l’acte. Le lecteur a l’impression de regarder un film image par image, pour employer une image anachronique. Austin Steward, militant abolitionniste comme Clarke, utilise, lui aussi, cette image en 1857 (“he continues to wield the bloody lash on the broken flesh of the poor”) en opérant un déplacement signifiant de l’adjectif “bloody” vers le fouet (Steward, 702)), de même que Francis Fedric, qui participait également à des réunions, en 1863 (“Then my master started again and flogged until the poor fellow was one mass of blood and raw flesh” (Fedric, 31)). Dans ces trois exemples, la chair et le sang sont utilisés dans leur sens littéral.

L’expression « de chair et de sang » est employée douze fois en tout par six autres narrateurs<sup>53</sup> qui l’utilisent dans un sens figuré, les six l’associant à la traite. William Hayden est le premier, en 1846, et il l’utilise cinq fois, toujours pour dénoncer la vente d’esclaves et pour insister sur le fait que les marchands d’esclaves vendent des frères, des sœurs ou leurs propres enfants (pour ne citer que deux exemples : “Can the Shylock who deals in human flesh, the

---

<sup>52</sup> Basker, *American Antislavery Writings*, 171.

<sup>53</sup> Francis Fedric, 1863, et Solomon Northup, 1853 pour les récits dictés et William Hayden, 1846, Frederick Douglass, 1855, William Grimes, 1855 et James Watkins, 1860 pour les récits écrits.



flesh and blood of his brethren and his sisters expect to atone for the dark crimes which he is daily committing?” (Hayden, 219), “the human panderer, who makes a filthy living of luxury, by bartering his own flesh and blood in a public mart”... (Hayden, 248)). Le sang devient synonyme de l’être tout entier. Un plus grand nombre de narrateurs, Cugoano dès 1787 puis neuf entre Douglass en 1845 et Jackson en 1862, dénoncent la traite en utilisant seulement “flesh” et 25 évoquent la chair quand ils parlent de mauvais traitements (dix d’entre eux évoquant les deux images), depuis Cugoano en 1787 jusqu’à Harriet Jacobs en 1861, quel que soit le lieu de publication et le mode d’écriture (Frederick Douglass se distingue là encore car il y fait 15 références dans son récit de 1855). Cette image de la chair torturée est une spécificité des récits car elle apparaît dans une majorité d’entre eux. De plus, on la retrouve dans des récits qui ne mettent pas forcément l’accent sur les mauvais traitements comme celui de John Jea (“In this state I was forced to go to work, with my flesh torn to pieces by their scourging, having large lumps raised on my back” (Jea, 14)), Olaudah Equiano (“There was another master who was noted for cruelty; and I believe he had not a slave but what had been cut, and had pieces fairly taken out of the flesh” (Equiano, 76)) ou Venture Smith (“One of them took me by the arm, and the other by the thigh, and before their master could come and relieve me, they lacerated my flesh to such a degree, that the scars are very visible to the present day” (Smith, 371)). Le « sang innocent », autre image largement utilisée par les abolitionnistes et par seulement trois narrateurs (Lewis et Milton Clarke et Frederick Douglass, qui évoluaient dans les mêmes sphères et qui devaient donc avoir entendu leurs discours respectifs) est donc la victime d’un trafic inhumain, et parfois de meurtre comme Frederick Douglass le raconte dans sa deuxième autobiographie : Gore, un de ses contremaîtres, tue un esclave, Demby, de sang-froid mais il n’est pas inquiet (“as though his guilty soul had never been stained with innocent blood” (Douglass 1855, 41)). Milton Clarke évoque un avocat qui essaie de capturer des esclaves dans le Nord pour le compte de leur maître (“thirty pieces of silver were always the full price of innocent blood with him” (Clarke, M., 163)). Lewis Clarke évoque ce même avocat quand il raconte comment son frère Milton a failli être repris après s’être enfui (“a miserable toad-eater of a lawyer... This less than man was ready to betray innocent blood for less than thirty pieces of silver” (Clarke, L., 59)). Certains narrateurs vont encore plus loin dans la déconstruction du corps de l’esclave en faisant de longues listes de ses différentes parties. Ces éléments sont autant de points communs que le narrateur partage avec ses lecteurs : on peut citer notamment William Wells Brown qui donne presque un cours d’anatomie (“All these auction-stands, bones, muscles, sinews, blood and nerves, of human beings are sold with as much indifference as a farmer in the north sells a horse or sheep” (Brown, WW. 1849, 128)) ou

encore James Pennington qui parle de sang, d'os et d'âme ("Could He not have made this a great and wealthy nation without making its riches to consist in our blood, bones, and souls?" (Pennington, 262)). L'évocation de mauvais traitements et de vente d'êtres humains, en déconstruisant le corps sans jamais en mentionner la couleur, humanise les esclaves et les rapproche des Blancs et le fait d'évoquer leur âme, comme le fait Pennington, répond à un des grands débats qui s'est poursuivi tout le long de la période, même s'il a perdu en intensité au XIX<sup>ème</sup> siècle : l'utilisation de la Bible pour justifier ou au contraire condamner l'esclavage. L'ensemble des narrateurs offre une argumentation religieuse assez variée contre l'esclavage en établissant un lien entre le sang, la couleur et la religion.

### 7.5 La Bible

L'humanisation par l'insistance sur une anatomie commune avec les Blancs, sous diverses formes, constitue le fil conducteur des récits et sa présence dans la parole divine la rend irréfutable. La religion est omniprésente dans la littérature qui défend ou au contraire dénonce l'esclavage au sens large et la Bible donne lieu à des interprétations très diverses selon que son lecteur veut montrer qu'elle légitime ou au contraire qu'elle condamne cette institution. Comme le rappelle Larry Morrison, toute la propagande esclavagiste, du moins avant 1830, faisait référence à la Bible dans sa justification de l'esclavage<sup>54</sup>. Cette argumentation trouvait ses racines dans le débat sur l'abolition de l'esclavage en Angleterre où de nombreux ouvrages étaient publiés. On en trouve dès 1780 avec un certain Raymund Harris, qui souligne qu'il y a de nombreuses références à l'esclavage dans l'Ancien Testament et ajoute que si le Nouveau Testament ne le mentionne pas, cela signifie implicitement que les rédacteurs de celui-ci ne contestaient pas sa légitimité<sup>55</sup>. Le titre de l'ouvrage de Richard Nisbet, en 1773, cité plus haut, est également très explicite : "*Slavery Not Forbidden by Scripture ...*". Les Américains en faveur de l'esclavage ne sont pas en reste et utilisent, eux aussi, beaucoup d'arguments religieux, que certains publient dans une section du *Richmond Enquirer* intitulé "Scriptural Researches", comme ce propriétaire d'esclaves, qui se présente sous le pseudonyme "an inquisitive slave-holder", et qui tente de démontrer que l'esclavage n'est pas incompatible avec les doctrines du Nouveau Testament<sup>56</sup>. Frederick Dalcho, qui publie sous le nom de plume "a South Carolinian" et se présente comme un « homme religieux », veut lui aussi montrer que

---

<sup>54</sup> Morrison, "The Religious Defense", 16.

<sup>55</sup> Molina, « Le Discours des antiabolitionnistes britanniques de 1787 à 1833 », 38-9.

<sup>56</sup> *Richmond Enquirer*, February 15, 1820, <https://virginiachronicle.com/?a=d&d=RE18200215> (consulté le 27/07/2021).

l'esclavage est autorisé par « les Saintes Écritures »<sup>57</sup>. Un tournant s'est opéré dans les années 1830 dans la rhétorique utilisée par le Sud pour défendre l'esclavage, la radicalisation des positions abolitionnistes (notamment le développement d'un militantisme en faveur de l'abolition immédiate et non plus graduelle) entraînant une radicalisation des positions esclavagistes. Les défenseurs de l'institution ne sont plus sur la défensive et prônent sans hésiter la perpétuation de l'esclavage<sup>58</sup>. Dans les deux dernières décennies avant la guerre de Sécession, les arguments religieux deviendront moins prégnants, même s'ils persisteront dans certains écrits comme dans ceux de Thornton Stringfellow qui intitule son essai "a brief examination of scripture testimony on the institution of slavery"<sup>59</sup>.

Durant toute la période, les idéologues antiesclavagistes suivent à peu près le même cheminement et répondent aux arguments des esclavagistes en tentant de prouver, à l'inverse, que la Bible ne sanctionne pas l'esclavage. Avant la Révolution américaine, ils utilisent donc surtout des arguments religieux mais, entre 1776 et 1818, ces arguments se mêlent à d'autres plus séculaires, littéraires et nationalistes<sup>60</sup>. Manisha Sinha va même plus loin dans son interprétation puisqu'elle affirme que les penseurs antiesclavagistes dénonçaient l'esclavage comme un crime contre l'humanité et pas seulement un péché ("While fundamentalist proslavery ministers appealed to the written word of the Bible or to biblical literalism, abolitionist theology was interpretive, scholarly and humanistic. Abolitionists viewed slavery as a crime against humanity rather than merely a religious sin"<sup>61</sup>). Les deux types d'arguments, religieux et séculaires, cohabitent donc dans les écrits abolitionnistes.

Les narrateurs se devaient de répondre à ces arguments et d'y opposer ou d'y ajouter les leurs. Tous les narrateurs, à l'exception de Venture Smith (mais il évoquera les Chrétiens à deux reprises), évoquent le nom de Dieu ou de Jésus. On peut donc imaginer qu'il s'agissait là d'une sorte de passage obligé. Nombreux sont les chercheurs qui retracent les origines des récits d'esclaves dans les récits de conversion<sup>62</sup> et c'est particulièrement vrai pour les récits de Richard Allen, John Jea et George White dans lesquels les noms de Dieu et du Christ sont sur-représentés si on les compare aux autres récits. C'est également le cas pour les récits de Boston

---

<sup>57</sup> "A South Carolinian" [Frederick Dalcho], *Practical Considerations Founded on the Scriptures, Relative to the Slave Population of South-Carolina* (Charleston: Printed by A.E. Miller, 1823) <https://archive.org/details/practicalconsid00dalcgoog> (consulté le 27/07/2021), 3.

<sup>58</sup> McKintrick, *Slavery Defended*, 20.

<sup>59</sup> Faust, *The Ideology of Slavery*, 136-67.

<sup>60</sup> Basker, *American Antislavery Writings*, xxxiii.

<sup>61</sup> Sinha, *The Slave's Cause*, 248.

<sup>62</sup> "The earliest black writing in America used the forms available to it, including the Native-American captivity narrative, the sermon, the jeremiad, the spiritual conversion narrative, and the narrative of self-advancement". Bland, *Voices of the Fugitives*, 28.

King, Solomon Bayley, Peter Randolph ou William Anderson, mais dans une moindre mesure. Tous les quatre écrivent leur récit eux-mêmes et le publient respectivement en 1798, 1825, 1855 et 1857, ce qui montre bien que la religion ne disparaît pas au XIX<sup>ème</sup> siècle. L'analyse par périodes confirme la tendance observée pour les écrits antiesclavagistes quant à la place du religieux : on trouve le mot "Lord" dans la période 1789-1798 (+14,631<sup>63</sup>), mais c'est véritablement dans la période 1810-1825<sup>64</sup> que la religion devient omniprésente, en raison, notamment, de la publication des deux récits de John Jea et George White ("Christ" +64.3626, "God" +180.8522, "Lord" +101,8081 et "Jesus" +73.2829). Les années 1840 et 1850 voient une baisse significative de ces emplois<sup>65</sup>. Ici, nous voyons poindre une vraie différence entre récits écrits et récits dictés puisque tous les récits cités ci-dessus ont été écrits par les anciens esclaves eux-mêmes. Est-ce parce qu'ils avaient une plus grande liberté dans les thèmes qu'ils souhaitaient aborder ? On peut imaginer que les scribes poussaient les narrateurs à mettre l'accent sur leur vie. En effet, même si la religion est un fil conducteur qui traverse le genre, force est de constater qu'il n'y a pas un argument que l'on retrouve dans l'ensemble des récits, chaque narrateur utilisant des arguments différents, ce qui tendrait à prouver une certaine originalité et non une reprise unanime des arguments qu'on leur demandait d'utiliser. Cela étant, nous pouvons constater que beaucoup de narrateurs utilisent la Bible, d'une façon ou d'une autre, pour parler d'égalité.

Comme le rappellent de nombreux écrits esclavagistes, il existe de multiples allusions à des serviteurs et des maîtres dans la Bible, et ces allusions prouvaient, selon eux, que l'esclavage était cautionné par Dieu. Sur les 53 récits, 10, tous publiés après 1830, font allusion à la plus connue d'entre elles : "And that servant who knew his master's will, and did not prepare himself or do according to his will, shall be beaten with many stripes" (Luc 12 : 47). Parmi ces récits, huit étaient des récits écrits et deux des récits dictés, ce qui confirme la tendance observée plus haut selon laquelle les arguments religieux étaient l'apanage de ceux qui écrivaient plutôt que de ceux qui dictaient. Les narrateurs placent ces versets dans la bouche des propriétaires qui justifiaient ainsi les tortures qu'ils infligeaient à leurs esclaves. Ils l'associent donc à des actes barbares, actes qui devaient paraître incompatibles avec les enseignements de la Bible aux yeux de leurs lecteurs. Ce mot "stripes" entre dans le champ sémantique du fouet et de la torture et nous avons vu qu'il était souvent associé à une grande

---

<sup>63</sup> Calculs faits à l'aide du logiciel IRaMuTeQ.

<sup>64</sup> Pour rappel, aucun récit de notre corpus n'a été publié entre 1799 et 1810.

<sup>65</sup> Période 1841-1850 : "God" -15,7012, "Lord" -27,3114 et "Jesus" -10,53. Période 1851-1859 : "God" -18,8361, "Lord" -29,7106 et "Jesus" -10,5258. Les résultats pour "Christ" ne sont pas significatifs car inférieurs à -5 : -3,5736.

quantité de sang et à une extrême cruauté. À cela, d'autres narrateurs répondent avec un verset des Actes qui, par son essentialisation du sang dont se servent aussi beaucoup de narrateurs, indique que tous les hommes ont la même origine : "God hath made of one blood all nations of men to dwell on all face of the earth" (Actes, 17 : 26). Moses Roper, dans ces deux récits, utilise ce même argument mais il préfère parler de chair plutôt que de sang (Roper 1838, 83 et Roper 1848, 50). Ce verset est également largement utilisé par les antiesclavagistes. Il est invoqué, notamment, par Samuel Sewall<sup>66</sup> dès 1700, dans un texte qui est considéré comme le premier tract antiesclavagiste publié en Nouvelle Angleterre<sup>67</sup>. Cugoano sera le premier narrateur de notre corpus à utiliser ce verset dès 1787, ce qui montre encore une fois à quel point son pamphlet a été précurseur et à quel point il avait déjà élaboré une grande partie de la rhétorique et des arguments abolitionnistes, arguments qui reviendront ensuite à diverses périodes. Ce verset sera repris très souvent à partir des années 1830<sup>68</sup>, au moment où l'accent est mis davantage sur l'humain que sur le système, mais disparaîtra quasiment dans les années 1840 au moment où les allusions à Dieu diminuent, pour connaître un renouveau vers la fin de la période antebellum<sup>69</sup>, au paroxysme de la lutte. Le sang de la citation biblique est synonyme d'origine, et donc d'humanité, commune. Les neuf narrateurs qui l'emploient sont les auteurs de leur récit. En revanche, le lieu de publication ne semble pas jouer un rôle prépondérant puisque sont concernés autant de récits publiés en Grande-Bretagne (Ottobah Cugoano, Olaudah Equiano, Jacob Green, James Watkins et William Craft) qu'aux États-Unis (Austin Steward, Richard Allen, James Mars et Harriet Jacobs) sur une période qui va de 1787 à 1864. Le but des narrateurs, ici, est de démontrer leur humanité commune avec les Blancs et de transcender les différences de couleur. Le sang de cette citation est donc à la fois l'essence de l'être mais également une référence à l'origine commune de tous les hommes. L'enjeu était de taille : si Dieu avait créé tous les hommes à son image, une partie de ces hommes ne pouvait pas réduire

---

<sup>66</sup> Il ajoute cependant une page plus loin que les Noirs ne pourront jamais se mélanger avec « nous » : "they can never embody with us... but still remain in our Body Politick as a kind of extravast Blood". Samuel Sewall, "The Selling of Joseph: A Memorial (1700)", *Electronic Texts in American Studies*, 1 janvier 1700, <https://digitalcommons.unl.edu/etas/26> (consulté le 15/08/2021).

<sup>67</sup> Basker, *American Antislavery Writings*, 10.

<sup>68</sup> On peut citer, par exemple, May, *A Discourse on Slavery*, 23, Thomas Clarkson, *Abolition of the Slave Trade, by the British Parliament. Abridged from Clarkson. Together with a Brief View of the Present of the Slave-Trade and of Slavery. In two Volumes* (Augusta: Published by P.A. Brinsmade, at the Depository of Kennebec Co. S.S. Union, 1830) <https://archive.org/details/abolitionafrica00clargoog>, 70 ou encore David Lee Child, *The Despotism of Freedom; A Speech at the First Anniversary of the New England Anti-Slavery Society. Abolitionist's Library n°1. January 1, 1834* (Boston: Published by the Boston Young Men's Antislavery Association for the Diffusion of Truth, 1834) <https://archive.org/details/despotismoffreed00chil>, 8 (consultés le 15/08/2021).

<sup>69</sup> Par exemple William Anderson dans une lettre à William C. Nell, H. Ford Douglas lors d'un discours dans l'Ohio ou encore John N. Mars. C. Peter Ripley, ed., *The Black Abolitionist Papers, Volume 5: The United States, 1859-1865* (Chapel Hill and London: The University of Carolina Press, 1992), 76, 92 et 292.

en esclavage d'autres hommes. Ils opposaient ainsi des arguments religieux à des démonstrations développées par les polygénistes, qu'il s'agisse de Voltaire dans les années 1730, J. P. Rousselot de Surgy en 1765 ou J. J. Virey c. 1800<sup>70</sup>. L'idée que les hommes sont d'origines différentes disparaît peu à peu au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, d'une part parce que la contradiction entre le mythe d'Adam et Eve et le polygénisme paraissait de plus en plus insoluble et, d'autre part, parce que la science avançait, même si certains continuaient à chercher des arguments pour justifier l'esclavage racial. On la retrouve tout de même dans un ouvrage de Richard H. Colfax qui, en 1833, parle de deux espèces distinctes ("at least two distinct varieties of genus homo"<sup>71</sup>).

William Craft feint de ne pas comprendre pourquoi il est esclave si Dieu a créé les hommes à l'identique, s'ils ont tous le même sang : "Having heard while in slavery that 'God made of one blood all nations of men' ... we could not understand by what right we were held as chattels" (Craft, 270). Cette phrase est la première ligne de sa préface, il se place donc d'emblée sous la protection divine, dans la sphère des humains au même titre que les Blancs et sous l'égide des Saintes Écritures. Austin Steward, quant à lui, évoquera cette phrase à deux reprises : la première pour affirmer que Dieu a créé les hommes égaux (Steward, 704) et, de façon moins attendue, dans un long paragraphe dénonçant le métissage : "if the All-wise God, who has created of one blood all nations of men, has designed their blood to commingle until that of the African is absorbed in that of the European, - then is it right, and amalgamation of all the different races should be universally practiced and approved" (Steward, 831). Dans ce paragraphe, il dénonce à la fois les propriétaires blancs qui ont des enfants avec leurs esclaves et le fait que des Blancs aient des esclaves, mais il affirme également que les Blancs et les Noirs ont été créés comme tels par Dieu pour rester séparés et le vénérer chacun de leur côté. Olaudah Equiano, dès 1789, utilise cette citation pour offrir une autre explication à la différence de couleur, il affirme que les Noirs sont de cette couleur à cause du soleil et il indique ainsi que les Blancs contreviennent à la volonté de Dieu en les réduisant en esclavage parce qu'ils sont noirs : "If, when they look round the world, they feel exultation, let it be tempered with benevolence to others and gratitude to God, 'who hath made of one blood all nations of men for to dwell on all the face of the earth'; and whose wisdom is not our wisdom, neither are our ways his ways" (Equiano, 18). Sang et couleur de peau se mêlent donc dans la rhétorique

---

<sup>70</sup> Curran, *The Anatomy of Blackness*, 191-2.

<sup>71</sup> Richard H. Colfax, *Evidence Against the Views of the Abolitionists, Consisting of Physical and Moral Proofs, of the Natural Inferiority of the Negroes* (New York: James T. M. Bleakley, Publisher, 1833) <https://archive.org/details/evidenceagainstv1833colf> (consulté le 15/08/2021), 8.

d'Equiano pour revendiquer une humanité commune avec les Blancs. De la même façon, John Jea évoque Salomon pour expliquer comment la couleur noire est apparue, arguant qu'elle est seulement due au soleil : "Frequently did they tell you we were made by, and like, the devil, and commonly called us black devils; not considering what the Scriptures saith in the Song of Solomon, 'I am black, but comely. Look not upon me, because I am black, because the sun hath looked upon me'" (Jea, 94). Leonard Black fera également une allusion au Roi Salomon en le citant comme exemple de Noir talentueux : "Reader: we have heard of the wisdom of King Solomon, son of David, the grandson of ancient Jesse. The Queen of Basheba [sic] has declared that half had never been told her. History informs us that Solomon was as black as black satin, with handsome features and smooth skin" (Black, 52-3). Harriet Jacobs ira jusqu'à accuser les esclavagistes de blasphème ou de diffamation contre Dieu car ils se servent de la religion pour justifier l'esclavage alors que la Bible est claire sur l'égalité entre les peuples : "They seem to satisfy their consciences with the doctrine that God created the Africans to be slaves. What a libel upon the heavenly Father, who 'made of one blood all nations of men'!" (Jacobs, H., 376). J. D. Green, enfin, se sert de cette citation pour clamer l'égalité et la liberté de tous les hommes : "He had made of one blood all the families of the earth, and ... all men were free and equal in his sight" (Green, J.D., 27)<sup>72</sup>.

William Green, John Brown, Peter Wheeler, Frederick Douglass, Israel Campbell et Francis Fedric utilisent un verset qui transmet un message un peu différent mais rejoint l'idée du sang commun : "God is no respecter of persons" (Actes 10 : 34)<sup>73</sup>. Dans la même idée, William Hayden affirme : "[God is] unobservant of clime and color" (Hayden, 14), liant ainsi la couleur et le sang. Austin Steward et Jacob Green utilisent les deux citations. John Jea, quant à lui, écrira un long plaidoyer pour l'égalité mais sans citer "of one blood". En utilisant cette image du même sang partagé par tous les hommes et l'idée que Dieu ne fait pas de différences entre les Noirs et les Blancs, ces narrateurs encouragent bien sûr les hommes à suivre la même voie. Couleur et sang se mêlent pour identifier deux catégories de personnes mais les narrateurs

---

<sup>72</sup> Tous les narrateurs cités dans ce paragraphe (Craft, Steward, Equiano, Jea, Black, Jacobs et Green) sont les auteurs de leur récit, ce qui confirme la tendance selon laquelle les auteurs utilisent davantage des arguments religieux que les narrateurs de récits dictés et ce tout au long de la période (entre 1789 et 1864), ce qui ne veut pas dire pour autant que les allusions à la Bible sont totalement absentes des récits dictés, car, comme nous l'avons vu dans la partie précédente, les narrateurs de récits dictés évoquent souvent leur propre conversion. On peut s'interroger sur cette présence moindre d'arguments religieux dans ces derniers, d'autant plus que certains scribes étaient des hommes d'église, et on peut émettre deux hypothèses : les scribes ne voulaient pas attirer la suspicion quant à l'authenticité du récit en présentant l'esclave comme trop érudit, ou alors le récit était bien le reflet des paroles de l'esclave et les esclaves qui dictaient n'avaient pas lu la Bible, ce qui conforterait nos analyses d'attribution d'auteur avec IRaMuTeQ.

<sup>73</sup> Dans cette liste, John Brown et Peter Wheeler ont dicté leur récit.

se servent de la religion pour montrer que cette identification ne saurait justifier l'esclavage. Ils répondent ainsi directement aux tentatives de justification des partisans de ce système. Solomon Northup présente cette idée comme une évidence en affirmant que le jeune fils de son maître n'a, en fait, pas compris cela : "Young Master Epps possessed some noble qualities, yet no process of reasoning could lead him to understand that in the eye of the Almighty there is no distinction of color. He looked upon the black man simply as an animal" (Northup, 262). Un peu plus loin, il reconstitue un dialogue entre son maître, Epps, et un menuisier itinérant, Bass, qui n'a pas d'esclaves (il aidera Northup à s'enfuir en transmettant ses lettres à ses amis dans le Nord). Les deux hommes ont une conversation à propos de l'esclavage et Epps affirme sa conviction que les Noirs sont inférieurs aux Blancs et qu'ils doivent être maintenus en esclavage. Bass lui répond par une question : "Now, in the sight of God, what is the difference between a white man and a black one?" (Northup, 266). Il ajoute que l'âme n'a pas de couleur. Epps, n'étant pas un fervent croyant, ne sait quoi répondre à cette question et tout au long de la conversation, Northup met dans la bouche de Bass des arguments convaincants et sensés tandis qu'Epps ne sait faire autre chose que de comparer les Noirs à des singes. Harriet Jacobs reprend également cette technique de mettre des arguments antiesclavagistes dans la bouche de ses personnages en faisant parler un prêtre. La femme de celui-ci a libéré tous ses esclaves à sa mort et il s'oppose aux autres prêtres qui ne pensent qu'à faire obéir leurs esclaves : "Your skin is darker than mine; but God judges men by their hearts, not by the color of their skins" (Jacobs, H., 401). Austin Steward choisit, quant à lui, de dénoncer les hommes d'église qui traitent les Noirs différemment des Blancs :

Where people assemble to worship a pure and holy God, who can look upon no sin with allowance – the creator of all, both white and black, - and where people professing to walk in the footsteps of the meek and quiet Jesus, who has taught us to esteem others better than ourselves, we often see the lip of some professed saint, curled in scorn at a dusky face, or a scowl of disapprobation if a colored person sits elsewhere than by the door or on the stairs. (Steward, 826)

Le contraste entre sa description de Jésus et des supposés saints qui mettent en place la ségrégation dans les églises est très marquée et les pasteurs sont ridiculisés, et accusés d'aller à l'encontre de paroles qu'ils sont censés suivre.

Michel Pastoureau explique que la couleur noire a toujours des connotations négatives dans la Bible :

Même s'il est parfois ambivalent comme toutes les autres couleurs, même si la fiancée du Cantique des cantiques proclame « Je suis noire mais je suis belle », le noir biblique – et avec lui toutes les couleurs sombres – est fréquemment pris en mauvaise part : c'est la couleur des



méchants et des impies, celle des ennemis d'Israël et de la malédiction divine. C'est aussi la couleur du chaos primordial, de la nuit dangereuse et malfaisante et surtout de la mort<sup>74</sup>.

Cependant, Francis Fedric citera un passage de la Bible dans lequel Saint Philippe, un des premiers apôtres de Jésus, rencontre un Éthiopien : “asking you, candid reader, to see whether Philip – who is a greater authority, I have no doubt, with you, than all the slaveholders, and their clerical supporters, put together – objected to the Ethiopian, that his skin was black, and that he was of the African race?” (Fedric, 113-4). Il va même jusqu'à insinuer que Dieu s'est présenté devant les Africains avant de se présenter aux ancêtres des propriétaires d'esclaves. Dès 1789, Olaudah Equiano introduit de la couleur dans la religion blanchisée par les esclavagistes en affirmant qu'un des papes était noir (“Pope Benedict was a black man” (Equiano, 159)). Il n'offre pas de détails ni d'explication et présente ce fait comme une évidence.

Parmi les auteurs qui citent la Bible, William Anderson et Israel Campbell se distinguent dans cette discussion sur les Noirs et les Blancs car ils avancent chacun une théorie que personne d'autre n'utilise, ni les narrateurs ni les militants abolitionnistes. Tous deux ont écrit leur récit, l'un en 1853, l'autre en 1861, et cette information conforte notre hypothèse selon laquelle les narrateurs qui ont écrit leur récit étaient davantage maîtres de celui-ci et pouvaient donc développer diverses théories que les autres narrateurs n'avaient pas forcément la liberté d'aborder. William Anderson consacre un chapitre complet à l'explication biblique des couleurs (“SCRIPTURAL VIEWS OF COLORS, ETC. - HOW THE FIRST BLACK AND WHITE MAN CAME”). Il reprend l'idée que l'homme a été créé à partir d'argile et en conclut qu'il est donc noir (“This earth or place where man was formed was in or near the garden of Eden, where the ground was quite black or dark; no one believes that it was white, and therefore the first man was black”), avant d'ajouter sa théorie sur la création de l'homme blanc (Guéhazi a été surpris par un prophète en train de mentir et de voler : “Gehazi was scared, and he went out from the Prophet white as snow. We perceive, therefore, that there have been white men ever since that time”). Il conclura, cependant, de manière moins sentencieuse en affirmant que personne n'a été témoin de la création de l'homme et que, par conséquent, nous ne pouvons qu'interpréter les textes (“It is true a great deal has been said about colors, and how they came, but none of us were present when man was created, therefore we have to do the best we can with the writings that are left for our instruction” (Anderson, 53)). Israel Campbell reprendra,

---

<sup>74</sup> Michel Pastoureau, *Noir. Histoire d'une couleur* (Paris : Seuil, 2008), 30.

dans un de ses prêches, l'idée que le premier homme était noir mais il offre une explication différente de celle d'Anderson :

I have, when relating this incident in my preaching, sometimes illustrated it with the supposition that man, being taken from the earth, was naturally dark-skinned, or the color of the earth, and that his fright in the expulsion from Eden changed him to a whiter color; and that Cain might have been of the same color, but that the awful curse of his Maker after his atrocious murder of his brother so frightened him, as to turn him entirely white, and he nor his posterity never after resumed the original color. I do not give this as an argument; but certain it is, that on this day I frightened a half-white man so badly, that his color changed as white as the generality of white men. I have never had any reason to doubt the probability, or at least the feasibility, of the illustration; for if the fear of man should turn a half-dark man white, would not the presence of the Great Judge and the awful sentence pronounced upon Cain be sufficient to turn an entire-black man the same color? (Campbell, 61)<sup>75</sup>

La couleur des personnages de la Bible est un enjeu de taille, autant pour les opposants que pour les partisans de l'esclavage et c'est ainsi que Cham, fils de Noé, devient une figure incontournable des écrits et discours esclavagistes. En effet, ayant regardé la nudité de son père, contrairement à ses frères, il est maudit par celui-ci et voit ses descendants condamnés à l'esclavage. Il sera petit à petit « noirci » par l'histoire et servira donc à justifier l'esclavage racial, le plus souvent dans l'Europe et l'Amérique des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles<sup>76</sup>. Ce personnage n'est pourtant présent que dans deux récits, ceux de Frederick Douglass et de Thomas Smallwood<sup>77</sup>. Cependant, aucun des deux ne réfute la malédiction. Thomas Smallwood se contente d'y faire allusion en appelant les esclaves fugitifs des enfants de Cham (Smallwood, 49) et Frederick Douglass indique que, vu le nombre de métis, l'esclavage deviendra bientôt une hérésie. C'est une façon de condamner à la fois la justification de l'institution et les maîtres qui, en ayant des enfants avec leurs esclaves, ne suivent pas les préceptes des Écritures. Il dénonce également de façon détournée l'hypocrisie de la religion du Sud qui ferme les yeux sur le métissage. Les versions de ces passages sont légèrement différentes d'une autobiographie à l'autre. En effet, dans *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, on peut lire : “and if their increase will do no other good, it will do away the force of the argument, that God cursed Ham, and therefore American slavery is right. If the lineal descendants of Ham are alone to be scripturally enslaved, it is certain that slavery at the south must soon become unscriptural”

---

<sup>75</sup> Nous reviendrons sur ce jeu avec les palettes de couleurs.

<sup>76</sup> Benjamin Braude, « Cham et Noé. Race et esclavage entre Judaïsme, Christianisme et Islam », *Annales* 57, n° 1 (2002) : 93-125, <https://doi.org/10.3406/ahess.2002.280030>, 97 (consulté le 15/08/2021).

<sup>77</sup> Ils ont tous les deux été esclaves dans le Maryland, ce qui est peut-être une coïncidence car nous n'avons aucune trace d'une rencontre. Smallwood s'est installé au Canada et n'était pas un militant abolitionniste dans les États du Nord des États-Unis ou en Angleterre, comme Douglass. Sandrine Ferré-Rode trouve quelques points communs dans leurs argumentations respectives mais n'en conclut pas qu'ils se connaissaient ou qu'ils avaient lu leurs récits respectifs. Pour plus de détails, voir Ferré-Rode, “A Black Voice from the Other North”.

(Douglass 1845, 50). Il retourne contre eux l'argument utilisé par les esclavagistes avec une fausse naïveté qui tranche avec la façon plus assertive avec laquelle il réfute le même argument dans *My Bondage and my Freedom* : “if the lineal descendants of Ham are only to be enslaved, according to the scriptures, slavery in this country will soon become an unscriptural institution; for thousands are ushered into the world, annually, who – like myself – owe their existence to white fathers, and most frequently, to their masters, and master’s sons” (Douglass 1855, 19). Cette évolution entre les deux passages montre d’abord la « professionnalisation » de Douglass, qui devient un tribun et un véritable stratège de la cause abolitionniste, et une virulence accrue contre l’esclavage. Il accompagne également l’évolution de l’argumentaire contre l’esclavage, où l’accent est mis sur le métissage et la dissolution des mœurs dans le Sud.

### 7.6 Le sang des maîtres

Ce qui sous-tend également ces deux citations de Frederick Douglass est une attaque en règle de la religion du Sud<sup>78</sup>, qui est, selon lui, hypocrite. Plusieurs narrateurs dénoncent, eux aussi, l’attitude des hommes d’église blancs concernant l’esclavage et la place des Noirs, notamment ceux qui empêchent les esclaves de prier. On peut citer les récits de Mary Prince, Richard Allen, Moses Roper, James Matthews, Frederick Douglass, Leonard Black, Harriet Jacobs, William Craft et James Watkins, en majorité, donc, des récits écrits. Pour la plupart, les narrateurs qui dictaient leur récit s’adressaient à des pasteurs ou du moins des personnes très religieuses, il leur était donc peut-être plus difficile de critiquer la religion. John Jea note que son maître utilise certaines phrases de la Bible tout en en laissant d’autres de côté, et il est ainsi le premier à dénoncer les mensonges des propriétaires d’esclaves et leur hypocrisie (Jea, 90-4). De nombreux narrateurs présentent ainsi la religion sudiste, mais également une partie de la religion nordiste qui cautionne l’esclavage, comme une « fausse » religion, tout en se présentant eux-mêmes comme des croyants. En effet, au-delà des propriétaires d’esclaves, certains narrateurs condamnent également la religion sudiste qui soutient ou ferme les yeux sur l’esclavage et ses conséquences (la barbarie, le métissage, le viol des femmes esclaves par leur maître), allant parfois jusqu’à le cautionner. Pour illustrer leur condamnation, nombre d’entre eux établissent un parallèle entre le sang et la religion. Harriet Jacobs, par exemple, parle du prix du sang payé à l’Église : “If a man goes to the communion table, and pays money into the treasury of the church, no matter if it be the price of blood, he is called religious” (Jacobs, H., 403). Frederick Douglass, comme souvent, est le plus virulent dans sa dénonciation, il consacre

---

<sup>78</sup> Nous évoquons la religion au singulier, bien qu’il y ait des dénominations et des églises différentes dans le Sud. Ce que les narrateurs dénoncent est la religion qui soutient l’esclavage, quelle que soit l’affiliation.

d’ailleurs toute une annexe à ce sujet dans l’édition de 1845 pour dissiper dans l’esprit du lecteur le moindre doute quant à la cible de ses attaques. Il accuse la religion du Sud non seulement de déformer les Écrits mais également de soutenir ouvertement les atrocités commises par les propriétaires (“Ministers of religion come forward and torture the hallowed pages of inspired wisdom to sanction the bloody deed” (Douglass 1855, 43), “the religion of the southern states, at this time, is the great supporter of the bloody atrocities to which I have referred” (Douglass 1855, 143)). L’accusation est grave et le mot « atrocité » extrêmement fort. Il critique également l’Église libre d’Écosse qui accepte l’argent des esclavagistes et il évoque le sang qu’elle a métaphoriquement sur les mains à trois reprises en quelques pages : “That church had taken the price of blood into its treasury, with which to build free churches”, “The Free Church held on to the blood-stained money, and continued to justify itself in its position”, “and today she is staggering under the curse of the enslaved, whose blood is in her skirts” (Douglass 1855, 130-2). Pour lui, l’Église partage la responsabilité de l’esclavage à parts égales avec les propriétaires et cette accusation transparait également dans le vocabulaire utilisé : il reprend l’expression “blood-stained” qu’il utilise pour son entrée symbolique dans l’esclavage quand il était enfant (“the blood-stained gate, the entrance to the hell of slavery” (Douglass 1845, 51)) et “her skirts” fait écho à “He can’t go to heaven with our blood in his skirts” (Douglass 1855, 65). Henry Bibb évoque l’autel sur lequel sont sacrifiés les esclaves au moment où il abandonne femme et enfants pour s’enfuir vers le Nord. Il parle de sacrifice sur l’autel de l’esclavage, le seul à utiliser cette expression : “I felt as if I could not give them up to be sacrificed on the bloody altar of slavery” (Bibb, H., 384). Cette image est polysémique : l’autel est couvert de sang car le Sud tue, sacrifie, des esclaves. C’est un autel donc il évoque le religieux et la religion sudiste semble, là encore, complice des crimes des propriétaires et c’est ainsi toute la société, tout un système, qui est éclaboussé du sang des esclaves.

La suite logique de cette argumentation est d’invoquer la vengeance de Dieu contre les propriétaires : en effet, si la parole divine ne cautionne pas l’esclavage et si les propriétaires ont du sang sur les mains, Dieu ne peut laisser un tel crime impuni. Il vengera donc les esclaves ou empêchera les propriétaires d’accéder au paradis. Ces menaces ne sont pas très fréquentes dans les récits mais nous les retrouvons cependant chez onze narrateurs<sup>79</sup>, ce qui n’est pas négligeable. Laurence Levine pense que beaucoup d’esclaves étaient persuadés que leur maître

---

<sup>79</sup> Dix récits écrits entre 1833 et 1860 : R. Allen, M. Roper, F. Douglass, L. Black, W.W. Brown, W. Hayden, J. Pennington, T. Smallwood, P. Randolph, A. Steward et J. Watkins et un seul récit dicté en 1839 : P. Wheeler.

ne serait pas pardonné par Dieu<sup>80</sup>, ce que confirme Frederick Douglass (““He can’t go to heaven with our blood in his skirts’, is a settled point in the creed of every slave” (Douglass 1855, 65)). Il va encore plus loin en dénonçant à la fois le sang que les propriétaires ont sur les mains et la complicité de la société tout entière : “he is now, as he was then, as highly esteemed and as much respected as though his guilty soul had not been stained with his brother’s blood” (Douglass 1845, 68). Cette phrase est très riche de sens : en effet, Douglass affirme, car ce n’était pas une évidence à l’époque, qu’un meurtre d’esclave reste un meurtre et qu’à ce titre il sera puni par Dieu (“guilty soul”), il parle de « son frère » pour évoquer l’esclave par rapport à son propriétaire et il dénonce sans la nommer la société sudiste blanche qui cautionne et même glorifie de tels comportements. J.W.C. Pennington adopte un ton presque humoristique quand il écrit à son ancien maître après s’être enfui : il lui explique qu’il lui a, en fait, rendu service en s’enfuyant (“And I verily believe that I have performed a sacred duty to God and myself, and a kindness to you, in taking the blood of my soul peaceably off your soul” (Pennington, J., 264)).

Parmi ces onze narrateurs, certains surenchérisent en indiquant que Dieu demandera du sang pour venger les esclaves mais on remarque qu’ils sont très peu nombreux car menacer les propriétaires, même en utilisant Dieu, pouvait être considéré comme un appel à la révolte, ce qui risquait de choquer les lecteurs, majoritairement blancs<sup>81</sup> et, pour la grande majorité, croyants. Cette menace de punition divine est singulièrement absente des écrits abolitionnistes, à l’exception de deux ou trois discours à partir des années 1830, comme par exemple, celui de James Forten (abolitionniste noir), qui, en 1836, évoque le sang à plusieurs reprises dans la citation ci-dessous mais jamais pour évoquer le sang des Blancs que Dieu ferait couler s’il se vengeait :

Then flinch not from your high duty; continue to warn the South of the awful volcano they are recklessly sleeping over; and bid them remember, too, that the drops of blood which trickle down the lacerated back of the slave, will not sink into the barren soil... Bid them think of this, that they may see from what quarter the terrible tempest will come... not from the fanatics, or the publication of their papers, calculated to spread desolation and blood, and sever the Union, as is now basely asserted, but it will come from HIM who has declared 'Vengeance is mine, and I will repay'<sup>82</sup>.

<sup>80</sup> Laurence Levine, “Slave Spirituals” in Richard D. Brown, ed., *Slavery in American Society* (Lexington: D. C. Heath and Co, 1969), 102.

<sup>81</sup> De nombreux chercheurs s’accordent sur le fait que le lecteur visé par les récits était principalement un Nordiste blanc (Carretta and Gould, *Genius in Bondage*, 91 ou encore Maurice S. Lee, “The 1850s: the First Renaissance of Black Letters” in Gene Andrew Jarrett, dir., *A Companion to African American Literature* (New York: Wiley-Blackwell, 2010), 105).

<sup>82</sup> James Forten, “An Address Delivered Before the Ladies’ Anti-Slavery Society of Philadelphia” in Basker, *American Antislavery Writings*, 334-5.

Leonard Black et William Wells Brown franchissent ce pas, pourtant, mais la menace est voilée, détournée. Black parle de délivrance prochaine : “Yes the time is coming when their blood will cry unto the Lord for deliverance” (Black, L., 54-55). L’évocation du sang interroge car il représente ici les esclaves mais Black choisit de les désigner par une composante physique commune avec tout être vivant. Le verbe “cry” signifie à la fois pleurer et crier, créant ainsi un lien métaphorique entre le sang qui coule et les larmes, et on a tout à la fois le désespoir des esclaves enchaînés qui pleurent et leur révolte qui les fait crier en appelant Dieu. Black parle également de délivrance et le choix du sang peut évoquer le sang de leurs oppresseurs qui coulerait si Dieu délivrait les esclaves. La menace n’est donc pas explicite mais présente, tout comme dans le poème de Joseph Addison<sup>83</sup> que William Wells Brown choisit de reproduire sur la couverture des éditions de 1848 et 1849 : “Is there some chosen curse, / Some hidden thunder in the stores of heaven, / Red with uncommon wrath, to blast the man / Who gains his fortune from the blood of souls?”. La colère de Dieu semble immense car elle est comparée au tonnerre, associé aux éclairs qui ont un fort pouvoir destructeur, elle est rouge comme le sang et le verbe “blast” évoque la destruction. On remarque que le sang est lié à l’âme, le Sud réduit donc en esclavage des Chrétiens qui ont une âme. Richard Allen parle, lui aussi, de sang blanc et noir versé et de la colère de Dieu mais il semble davantage appeler à une réconciliation qu’à une rébellion ou à la vengeance divine. Il est pasteur et prêche aussi bien pour les Blancs et les Noirs, il les décrit d’ailleurs souvent côte à côte en prière. Il indique de façon claire qu’il ne cautionne pas les actes violents contre les propriétaires car Dieu dit que celui qui fait couler le sang verra également son sang couler : “my heart has been sorry for the blood shed of the oppressors, as well as the oppressed, both appear guilty of each others [sic] blood, in the sight of him who hath said, he that sheddeth man’s blood, by man shall his blood be shed” (Allen, R., 46). Il n’indique pas de quel incident il parle (il écrit en 1833 et la rébellion de Nathaniel Turner a eu lieu en 1831) et cette phrase se situe dans un discours adressé aux propriétaires d’esclaves (“An address To Those who Keep Slaves”). On peut noter qu’il cite la Genèse 9 : 6 mais il laisse de côté la fin de la phrase qui indique que Dieu a fait l’homme à son image (“for in the image of God is man made”). Il trouve le meurtre de Blancs répréhensible mais il les appelle des oppresseurs et il leur indique qu’ils devront rendre des comptes à leur Créateur pour le sang des esclaves qu’ils ont versé. Il précise également que les propriétaires et leurs esclaves occupent la même place devant Dieu. Il s’agit donc, ici aussi, d’une menace voilée sous couvert de prêche religieux. Il n’en reste pas moins le seul narrateur de notre corpus à enjoindre de

---

<sup>83</sup> Brown attribue, à tort, ces quatre vers à William Cowper.

façon explicite les esclaves à ne pas se rebeller et à accepter leur sort en attendant que Dieu vienne les délivrer.

Peter Wheeler évoque également le jugement dernier qui vengera le sang des âmes : “And when he maketh inquisition for blood, he remembereth them”<sup>84</sup> ... at the judgment day, God would require of every slaveholder in the universe, the blood of every soul he bought, sold, and owned, as property; for twas trafficin’ in the image of the great God Almighty” (Wheeler, P., 69). Il reprend dans cette phrase un des sermons de Charles E. Lester, son scribe, qui est pasteur, et Lester lui-même reprend cette idée dans ses conclusions à la fin du premier chapitre : “But ‘a soul is a deathless thing’, and that soul shall speak at the last judgment day! It shall tell its tale of blood to an assembled universe” (Wheeler, P., 163). Cette idée ne vient donc probablement pas de Wheeler lui-même mais il la reprend à son compte (on ne peut pas exclure non plus que Lester rajoute cette phrase dans les propos de Wheeler mais il l’écrit aussi sous son propre nom à un autre endroit du récit, il est donc possible que ce soit Wheeler qui choisisse de reprendre cette phrase). On retrouve également cette menace de punition divine chez Mary Prince, qui ne dicte pas son récit à un pasteur mais à Susanna Moodie (“It is very wrong, I know, to work on Sunday or go to market; but will not God call the Buckra men to answer for this on the great day of judgment – since they will give the slaves no other day?” (Prince, M., 210)). Moodie étant une femme, elle se devait de tenir le rôle que la société de l’époque lui assignait, elle fait donc preuve dans la préface de l’autre récit qu’elle a retranscrit, celui d’Ashton Warner, de sensibilité, de compassion et de charité chrétienne mais elle n’est en aucun cas revendicative ou menaçante. Elle ne signe pas la préface du récit de Prince et n’intervient pas de façon explicite dans le récit (c’est l’éditeur, Thomas Pringle, qui signe la préface et qui ajoute des commentaires dans le récit et dans les annexes) mais on peut imaginer qu’elle n’a pas dû encourager Mary Prince à formuler ces menaces, d’autant plus qu’on ne retrouve pas d’équivalent dans le récit de Warner. Le mot « vengeance » est utilisé par William Hayden mais lui non plus n’indique pas que Dieu fera couler le sang des Blancs, la menace reste abstraite : “Can God view unconcerned the bleeding pores of His own glorious likeness, lacerated and scourged by unfeeling fiends, and withhold his just indignation? No, his frown will come, and terrible will be his vengeance” (Hayden, W., 250). On note également dans cette citation que ce sont les esclaves qui sont créés à l’image de Dieu et c’est leur sang que l’on voit couler. Les Blancs, quant à eux, sont relégués au rang de démons insensibles. Cependant, dès le début du récit, il évoque également la vengeance divine, mais cette fois-ci contre lui-même, car il ne suit

---

<sup>84</sup> Il répètera cette phrase page 123.

pas suffisamment les préceptes de Dieu (“his ‘red, right arm’ of vengeance” (Hayden, W., 6)). Thomas Smallwood fait de même dans une longue série de citations de versets de la Bible dans lesquels Dieu s’adresse aux hommes et les prévient de ce qui les attend (Smallwood, 48-9). James Watkins suit Hayden et Prince mais mentionne le sang de manière détournée en invoquant Cain quand il dénonce la loi sur les esclaves fugitifs de 1850 dès l’introduction : il parle de tous les anciens esclaves impactés (“whose sorrows, like Abel's blood, cry aloud for vengeance” (Watkins 1860, vii)). On remarque que cette phrase est absente de l’édition de 1852, qu’il semble avoir dicté à un scribe (non identifié) et qu’il choisit donc de la rajouter dans l’édition de 1860 qu’il a écrite lui-même. Cette virulence accrue pourrait s’expliquer à la fois par une plus grande maîtrise de ce second récit qu’il écrit et également par la date de publication, proche du déclenchement de la guerre de Sécession, à un moment où la lutte abolitionniste atteint un paroxysme. Enfin, Richard Allen et Moses Roper suggèrent que Dieu aide déjà les esclaves. Allen écrit : “I do not wish to make you angry, but excite attention to consider how hateful slavery is, in the sight of that God who hath destroyed kings and princes, for their oppression of the poor slaves” (Allen, 45). Et Roper le rejoint cinq ans plus tard : “A few weeks after, as Mr. Kemp was passing down a street, he was suddenly shot dead by Mr. Milton, a rival lawyer. When I heard this, I considered it a visitation of God on Mr. Kemp for having sold me unjustly, as I did not belong to him” (Roper. 1838, 58-9 et Roper 1848, 35-6)).

Le maître de Moses Roper est donc tué, non pas par Roper lui-même, mais par un autre avocat que l’auteur présente comme un instrument de Dieu. Dans la plupart des récits, on remarque l’absence de mention du sang des Blancs qui coule. Le lectorat principal des récits d’esclaves était les Blancs du Nord, les narrateurs devaient donc prendre garde de pas les effrayer en multipliant les scènes où les Blancs étaient attaqués. De plus, appeler à la rébellion des esclaves ne correspondait pas au but des narrateurs qui était de construire un discours politique pour amener les Nordistes à s’impliquer dans le débat visant à l’abolition de l’esclavage. Les abolitionnistes n’appelaient pas non plus à la lutte armée (hormis, peut-être, John Brown<sup>85</sup>, qui a organisé le raid sur Harper’s Ferry en 1859) et ils n’auraient donc pu cautionner un tel discours dans les récits. On peut citer le plus connu d’entre eux, William Lloyd Garrison, qui indique dans un poème qu’une rébellion n’apporterait que destruction. Il a composé ce poème, intitulé “Universal Emancipation”, pour le premier numéro de son journal qui fera date dans le combat abolitionniste, *The Liberator*, dans lequel il clame sa

---

<sup>85</sup> Il s’agit d’un John Brown différent de celui présent dans notre corpus : ce John Brown (1800-1859) était un militant blanc qui prônait la lutte armée pour libérer les esclaves.



« conversion » à l'abolition immédiate, et non plus graduelle, de l'esclavage comme seule revendication possible<sup>86</sup> :

Wo if it comes with storm, and blood, and fire,  
When midnight darkness veils the earth and sky, [...]  
Thou who avengest blood! Long-suffering Lord!  
My guilty country from destruction save! [...]  
Not by the sword shall your deliverance be;  
Not by the shedding of your masters' blood;  
Not by rebellion - or foul treachery,  
Uprising suddenly, like swelling flood:  
Revenge and rapine ne'er did bring forth good<sup>87</sup>.

Nathaniel Turner, que Garrison a défendu dans son journal, fait, bien sûr, figure de contre-exemple dans notre corpus car il est le seul à avoir tué des Blancs et à le raconter. Il n'appelle cependant pas à la lutte armée et considère que c'est Dieu qui lui a ordonné de tuer des Blancs. Il n'élabore pas de théorie politique autour de ses actes, même s'il donne des arguments. Il y a deux voix dans ce récit et la façon dont Gray et Turner parlent du sang en est une illustration frappante. Turner évoque le sang qu'il a fait couler mais de façon très impersonnelle, voire froide : il signale que ses compagnons ont estimé qu'il devait être le premier à faire couler le sang, étant l' élu de Dieu, et il explique que ses poursuivants l'ont retrouvé, en suivant la trace sanglante que ses compagnons et lui-même ont laissée ("It was then observed that I must spill the first blood" (Turner, 35), "on our return we were met by a party of white [men], who had pursued our blood-stained track" (Turner, 37)). D'autres commentaires sur les événements ne semblent pas être dictés par lui car ils contiennent un jugement : "we found no more victims to gratify our thirst for blood" (Turner, 38) et "still bearing the stains of the blood of helpless innocence about him" (Turner, 40). Le premier exemple donne l'illusion que ce sont bien les mots de Turner grâce à la première personne du pluriel mais la deuxième citation montre clairement que ce n'est pas Turner qui parle car Gray utilise la troisième personne du singulier. Ces deux phrases font écho au rendu du verdict où le juge évoque également le sang des innocents : "your hands were often imbrued in the blood of the innocent and your own confession tells us that they were stained with the blood of a master..." et "the blood of all cries aloud, and calls upon you" (Turner, 42). On peut imaginer que ces citations représentent en quelque sorte un conflit de symbolisme entre les deux hommes : pour Gray le

---

<sup>86</sup> Garrison ne tiendra pas ce même discours tout au long de sa carrière : dans l'édition du 13 juillet 1838 du *Liberator*, par exemple, il reviendra sur la rébellion de Nathaniel Turner et affirmera que Turner suivait l'exemple d'Américains (blancs) illustres en se rebellant contre la tyrannie : "Resistance to tyrants is obedience to God," was our revolutionary motto. We acted upon that motto - what more did Nat Turner?" [https://archive.org/details/sim\\_liberator\\_1838-07-13\\_8\\_28](https://archive.org/details/sim_liberator_1838-07-13_8_28) (consulté le 2/12/2022).

<sup>87</sup> "Universal Emancipation" in Basker, *American Antislavery Writings*, 270-1.

sang versé par Turner représente la barbarie et l'horreur tandis que pour Turner, il s'agit davantage de purification. Cela montre également que les deux voix existent bel et bien dans ce récit et que la voix de Turner n'est pas complètement étouffée. Seul Solomon Northup, qui dicte son récit, lui aussi, mais à un scribe plus amical, évoque une vengeance mais sans préciser d'où elle proviendra, même si on imagine que les prières des esclaves qu'il mentionne ne peuvent être entendues que par Dieu, dans une allusion clairement menaçante. Cependant, il prend soin de ne pas menacer directement les propriétaires, ce sont les esclaves, dont il ne fait plus partie au moment où il dicte ces phrases, qui prient pour obtenir vengeance :

They are deceived who flatter themselves that the ignorant and debased slave has no conception of the magnitude of his wrongs. They are deceived who imagine that he arises from his knees, with back lacerated and bleeding, cherishing only a spirit of meekness and forgiveness. A day may come — it will come, if his prayer is heard — a terrible day of vengeance when the master in his turn will cry in vain for mercy. (Northup, 249)

Dans le récit d'Austin Steward, la menace d'une rébellion et, par conséquent, le risque de voir le sang des propriétaires couler, est indirecte quand Steward explique pourquoi les propriétaires sont obligés de favoriser un esclave qui leur sert d'espion pour contrôler les autres esclaves : "When he lies down at night, he knows not but that ere another morning shall dawn, he may be left mangled and bleeding, and at the mercy of those maddened slaves whom he has so long ruled with a rod of iron" (Steward, 32). Ce n'est qu'une remarque hypothétique et générale mais elle est très explicite.

Seuls sept narrateurs évoquent du sang blanc répandu lors d'une bagarre ou rébellion : R. Allen, J. Pennington, F. Douglass, S. Northup, J. Thompson, A. Steward et J.D. Green, qui publient leur récit entre 1833 et 1864, Northup étant le seul de la liste qui a dicté son récit<sup>88</sup>, ce qui est significatif et montre peut-être encore une fois une maîtrise plus grande dans le choix des événements à raconter pour les auteurs de récits écrits. La période concernée correspond à une plus grande dimension revendicative des anciens esclaves devenus abolitionnistes. Dans certains cas, il s'agit d'un incident déclenché par une injustice lors de laquelle l'esclave se défend. La violence de la part des esclaves n'est jamais gratuite et les narrateurs prennent grand soin de ne pas la décrire comme telle. Seul J. D. Green parle de vengeance et non d'auto-défense mais il dépeint la scène de telle sorte que le coupable est la victime de sa vengeance et non lui-

---

<sup>88</sup> Le fait que Northup soit le seul de cette liste à avoir dicté son récit n'est pas anodin et tient peut-être à l'identité de son scribe, David Wilson. En effet, Wilson a écrit l'histoire d'une jeune fille tuée par des Amérindiens et celle d'une meurtrière qui a empoisonné son voisin, il n'était donc pas réticent à évoquer la mort de personnes blanches et cela a pu avoir une influence sur Northup. De plus, ce récit n'avait pas pour but principal d'œuvrer à l'abolition de l'esclavage (ce qui ne l'empêche pas d'être un récit antiesclavagiste) et les deux hommes devaient donc être moins soucieux de se conformer à l'argumentation habituelle des abolitionnistes. De plus, Northup n'était pas un esclave comme les autres, il réagissait donc sans doute en homme libre plus qu'en tant qu'esclave.

même : Green explique qu'il a mis de la poudre à fusil dans la pipe d'un des deux amants de sa maîtresse, Burmey, car celui-ci l'avait frappé violemment alors que Green se battait avec un enfant blanc. Tout le monde soupçonne l'autre amant de sa maîtresse, Rogers, car les infidélités de celle-ci et la rivalité qui existait entre Burmey et Rogers étaient de notoriété publique. Burmey est un être violent et coupable d'adultère, il n'est donc pas vraiment innocent. Green ne minimise pas les blessures de Burmey et n'hésite pas à parler du sang qui coule de sa bouche : "I saw Mr Burmey lying back in the arm chair in a state of insensitivity, his mouth bleeding profusely and from particulars given it appeared he took the pipe as usual and lighted it" (Green, J.D., 7). Mais comme Green était encore un enfant au moment des faits et n'était pas vraiment conscient des conséquences possibles de son geste, il n'apparaît pas dangereux ou menaçant aux yeux du lecteur. Il évoquera également plusieurs morts de Blancs mais il ne décrira pas le sang qui coule. Le récit de Jacob Green est atypique à bien des égards : parce qu'il attaque des Blancs sans invoquer l'argument de l'auto-défense, qu'il fait punir d'autres esclaves à sa place et tue des chiens. Comme il publie son récit à la fin de la guerre de Sécession, on peut penser que la date a influé sur sa narration : le Nord était déjà engagé à mettre fin à l'esclavage dans le Sud et, même si Green dénonce l'esclavage comme les autres narrateurs, la nécessité de prouver que les esclaves « méritaient » d'être libres devenait moindre. James Mars, l'autre auteur qui publie en 1864, dénonce également l'esclavage mais le but premier qui l'a poussé à écrire sur sa vie, si on en croit la préface, est de transmettre son histoire à sa famille. Ces deux récits sont donc bien des charnières entre la volonté de dénonciation qui prédomine avant la guerre et celle de témoignage qui prend le dessus après la guerre.

Austin Steward, qui publie quatre ans avant le début de la guerre, est le narrateur qui parle le plus du sang blanc. Il choisit de raconter deux épisodes pendant lesquels des Blancs sont blessés mais il n'est pas à l'origine de ces blessures et, dans les deux cas, il s'agit de se défendre ou de réparer une injustice plutôt que de perpétrer des violences à l'encontre des Blancs. Le premier incident intervient lors d'une fête autorisée par le propriétaire de la plantation et à laquelle se joignent des esclaves des plantations voisines. Des patrouilleurs arrivent sur les lieux de la fête et décident d'y mettre fin, sans chercher à savoir si elle a été autorisée ou non. Les esclaves choisissent de ne pas obtempérer et, menés par un Africain, ils tiennent tête aux patrouilleurs et tuent deux d'entre eux : "Two of the patrol were killed on the spot, and lay drenched in the warm blood that so lately flowed through their veins" (Steward, 710). Tout comme Green, il ne minimise pas la quantité de sang versé mais le fait qu'il précise que le meneur (et l'assassin) était un Africain tout juste arrivé d'Afrique est une façon de se

distancier du meurtre des deux patrouilleurs. En effet, les Africains sont souvent dépeints comme plus rebelles ou plus forts physiquement que les esclaves nés en Amérique dans les récits, comme c'est le cas dans le récit de Steward. Mais ils sont minoritaires depuis longtemps sur le sol états-unien, et la menace qu'ils représentent est donc de moins en moins présente. Cet incident, si horrible soit-il, ne pouvait donc être perçu comme une menace directe par des Nordistes. Plus bas, il évoque les Noirs libres de Cincinnati et la façon dont ils ont été chassés de la ville par les Blancs<sup>89</sup>. Cet épisode ne peut pas non plus être perçu comme menaçant car Steward mélange le sang blanc et le sang noir : "A bloody conflict ensued, in which the white and the black man's blood mingled freely" (Steward, 766). Dans cette phrase, il n'y a ni victimes ni coupables, alors que dans la réalité des faits ce sont bien les Blancs qui ont attaqué les Noirs, mais deux sangs et deux couleurs qui se mélangent et l'adverbe "freely" viennent rajouter un élément à ce paradoxe : Noirs et Blancs sont ensemble, leur sang se mêle librement mais ils se battent car les Blancs refusent de vivre avec les Noirs. Sang et couleur se mêlent ici pour montrer l'absence de différence entre les deux groupes. Enfin, quand il parle de son propre désir de s'attaquer à quelqu'un, il ne passe pas à l'acte et prend Dieu à témoin : "God knows that my will was good enough to have wrung his neck ; or to have drained from his heartless system its last drop of blood" (Steward, 735). Il déshumanise cet homme qu'il veut tuer en utilisant le mot "system" et bien sûr "heartless" qui a un double sens ici : il n'a pas de cœur, au sens propre, parce qu'il n'est pas humain mais plutôt une machine, un système, et il est dénué de sentiments, et donc de cœur au sens figuré puisque celui-ci est censé contenir les sentiments et les émotions, parce qu'il frappe sans relâche la sœur de Steward, sous les yeux de celui-ci. C'est donc son impuissance à protéger sa sœur qu'exprime Steward par ces mots et il enjoint le lecteur à l'aider à la protéger. On remarque, dans tous ces exemples, qu'à aucun moment ce n'est Steward lui-même qui fait couler le sang, il n'est donc pas menaçant. Beaucoup plus rarement, certains narrateurs envisagent de tuer leur assaillant mais aucun ne passe à l'acte. Ils ne sont que deux à formuler cette menace, ce qui montre bien cette volonté d'apparaître inoffensif : Richard Allen (qui écrit en 1833) et John Thompson (qui écrit en 1856). Ils n'ont aucun point commun, à part le fait d'avoir écrit un récit et servent donc de contre-exemple tout en soulignant la tendance générale, dans les récits comme dans les autres discours abolitionnistes, de l'absence de menace. Allen était un homme d'église important dans la

---

<sup>89</sup> Il évoque sans doute les émeutes raciales de 1829 à Cincinnati pendant laquelle des Blancs, surtout des Irlandais, ont incendié des maisons et chassé les Noirs libres de la ville car ils devenaient de plus en plus nombreux et prenaient ainsi du travail que les Blancs estimaient devoir leur revenir. Pour plus de détails voir <https://www.blackpast.org/african-american-history/cincinnati-riots-1829/> (consulté le 22/01/2023).

communauté des Noirs libres (il fonde l'Église Épiscopale Africaine à Philadelphie notamment) mais il n'était pas actif dans le milieu abolitionniste, tout comme Thompson, dont on ne sait rien à part ce qu'il donne à lire dans son récit. Il est donc possible qu'ils n'aient pas été influencés par la rhétorique abolitionniste (ce qui tendrait à prouver, en creux, que tous les autres narrateurs qui n'émettent pas de menaces envers les Blancs seraient, en revanche, influencés par elle). Allen décrit en détail sa conversion et comment, avant celle-ci, il était en colère contre le prêtre qui lui parlait de son âme, tellement en colère qu'il envisageait de le tuer ainsi que toute la congrégation : "my rage and malice against every person that was religious was so very great that I would have destroyed them all, had it been in my power... My fury was more particularly kindled against the minister, and I should have killed him, had I not feared the people, it not being in my power to kill him" (Allen, 10). Il s'agit, bien entendu, pour Allen, de montrer comment il a été sauvé de la « barbarie » par Dieu en insistant sur sa métamorphose une fois converti et d'exhorter ses fidèles à faire de même. Cet aveu lie également humanisation et religiosité : il devient humain (par opposition à « sauvage ») autant que chrétien quand il se convertit. De la même façon, Thompson exprime son désir de tuer son maître de manière extrêmement détaillée mais une fois encore, cette pensée disparaît grâce à Dieu : "I determined then, if he struck me again, I would kill him. I expected another attack, and accordingly planned where I would conceal his body, where it would not readily be found, in case no one saw me perform the act. But God overruled. He had his destiny fixed, and no mortal could resist it, -- no mortal arm could stay his mighty purpose" (Thompson, 57). Le lecteur ne saura pas s'il serait passé à l'acte car son maître meurt finalement dans l'incendie du hangar où il fait sécher le tabac après avoir fait travailler ses esclaves un dimanche. Thompson fait de cet incendie une punition divine. Dans l'ensemble des récits où une menace plane sur les Blancs, ces menaces sont toujours l'occasion d'humaniser les esclaves, en insistant sur le fait qu'ils sont chrétiens ou en substituant une menace de violence réelle qui aurait pu effrayer les lecteurs par une menace de vengeance divine.

Frederick Douglass prend la même résolution que Thompson de ne plus se laisser frapper mais, au contraire de ce dernier, il ne précise pas ce qu'il fera pour y arriver, il se contente de préciser qu'il est prêt à mourir, déplaçant ainsi la menace sur lui-même. Après avoir été très sévèrement frappé par Covey, Douglass revient chez ce dernier après que son maître a refusé de le garder chez lui. C'est donc logiquement qu'il raconte l'affrontement qui s'ensuit. Le lecteur y est préparé et ne peut que prendre parti pour Douglass, car celui-ci a beaucoup insisté sur la cruauté de Covey et l'injustice du traitement qu'il fait subir aux esclaves qui lui

sont confiés afin de les soumettre totalement à la volonté de leur maître. La scène est assez violente mais sans commune mesure avec celle où Douglass a été presque tué par Covey et le narrateur prend grand soin à ne pas apparaître trop violent ou trop dangereux, même s'il fait couler le sang : "This gave me assurance, and I held him uneasy, causing the blood to run where I touched him with the end of my fingers" (Douglass 1845, 112). Il existe dans cette phrase un décalage certain entre le verbe "run" pour parler du sang et "touched", "the end of my fingers" quand il parle de ce qu'il fait subir à Covey. Le lecteur a l'impression qu'il le touche à peine. Cette description tranche nettement avec celle qu'il a faite des actes violents de Covey. Il sort vainqueur de ce combat et c'est en termes de sang qu'il rapporte sa victoire: "I considered him as getting entirely the worst end of the bargain; for he had drawn no blood from me, but I had from him" (Douglass 1845, 113). La structure binaire si fréquente chez Douglass met les deux hommes à égalité, même quand le second a pris le dessus sur le premier. Dans l'édition de 1855, il modifie un peu sa façon de relater les faits mais on retrouve cette idée qu'il le touche à peine ("I held him so firmly by the throat, that his blood followed my nails" (Douglass 1855, 81)). Il parle de ses ongles, et non de ses poings, et cette phrase fait écho à une autre, écrite quelques pages plus tôt, quand il parle cette fois-ci de Nelly, une esclave qui appartient au même maître, et qui se bat avec le contremaître : "There were numerous bloody marks on Mr Sevier's face", "the blood on his (and her) face, attested her skill, as well as her courage and dexterity in using her nails" (Douglass 1855, 30). Il est important de noter que c'est une femme qui se rebelle contre le contremaître, elle sera finalement vaincue et sévèrement fouettée mais elle a presque le dessus sur lui. Même si c'est surtout le sang du contremaître qui coule, il se mêle d'une certaine façon à celui de Nelly dans la phrase ("the blood on his (and her) face"). Les ongles de Nelly et ceux de Douglass font couler le sang des Blancs et ce parallèle entre lui et une femme atténuée peut-être le danger qu'il pourrait représenter aux yeux de son lecteur.

Plutôt que de raconter des incidents réels ou d'évoquer la vengeance divine, certains narrateurs choisissent la menace voilée, l'avertissement de ce qui pourrait arriver si l'esclavage continuait. Ils sont toutefois très peu nombreux à utiliser ce procédé qui pouvait, en effet, effrayer leur lecteur (Solomon Northup, Henry Watson, William Wells Brown, Austin Steward et J.W.C. Pennington) et certains choisissent de l'exposer par la négative : évoquer l'absence de sang fige sur le papier l'idée qu'il pourrait y en avoir. Ces cinq narrateurs publient leur récit dans les années 1840 et 1850, ce qui confirme la tendance à la radicalisation déjà observée. Austin Steward se distingue encore dans ce domaine quand il explique pourquoi les esclaves qui travaillent dans la maison du maître doivent être bien traités : "When he lies down at night,

he knows not but that ere another morning shall dawn, he may be left mangled and bleeding, and at the mercy of those maddened slaves whom he has so long ruled with a rod of iron” (Steward, 709). “He” fait référence à l’ensemble des propriétaires d’esclaves, la menace est donc générale mais par l’utilisation d’un pronom singulier il rend la menace plus personnelle et la description de ce qu’elle pourrait être est très précise. Reflète-t-elle un désir de vengeance de la part de Steward ? Si c’est le cas, il ne pouvait, bien sûr, pas se permettre de le dire clairement, pour ne pas que ses lecteurs perdent de vue le message principal de son récit, le fait que les esclaves étaient des êtres humains et que l’esclavage devait donc être aboli. Pennington et Northup, quant à eux, se réjouissent de n’avoir pas été contraints à faire couler le sang lors de leur fuite mais leur façon de présenter leur soulagement indique en creux que cela aurait été très possible et certainement justifié. Pennington se défend d’avoir voulu faire du mal à quiconque et en apporte la preuve : il n’avait pas pris d’arme avec lui (“If you ask me whether I had expected before I left home, to gain my liberty by shedding men’s blood, or breaking their limbs? I answer, No! and as evidence of this, I had provided no weapon whatever” (Pennington, 227)). On remarque que l’éventualité de blesser quelqu’un est formulée sous forme de question indirecte que pose son lecteur, ce n’est pas lui qui émet l’idée, ce qui est une façon à la fois de se distancier de celle-ci tout en la convoquant dans son récit. Le fait que ce n’était pas prévu ne signifie pas pour autant que cela n’aurait pas été justifié. Dans la même veine, Northup remercie Dieu de n’avoir pas été obligé de verser le sang des Blancs pour gagner sa liberté, insinuant lui aussi que cela aurait été justifié s’il y avait été contraint : “I thank God, who has since permitted me to escape from the thralldom of slavery, that through his merciful interposition I was prevented from imbruing my hands in the blood of his creatures” (Northup, 68)<sup>90</sup>.

W.W. Brown utilise le même procédé dans une annexe à son récit : “But for the fear of northern bayonets, pledged for the master’s protection, the slaves would long since have wrung a peaceful emancipation from the fears of their oppressors, or sealed their own redemption in blood” (Brown, W.W. 1849, 135). Dans cette annexe, il accuse les Nordistes d’aider les Sudistes à garder leurs esclaves. Mais, comme Northup, il prend ses distances en parlant des esclaves, dont il ne fait plus partie au moment où il écrit, à la troisième personne du pluriel. Il fera une autre allusion, encore plus détournée, dans cette même annexe, à la possibilité que les esclaves se rebellent et fassent couler le sang de leurs maîtres en signalant que les abolitionnistes sont contre la violence mais qu’ils avertissent les Sudistes qu’elle va finir par éclater :

---

<sup>90</sup> Le récit de Northup est le seul de cette liste à avoir été dicté mais sa présence parmi les narrateurs qui évoquent l’idée de faire couler le sang des autres n’est pas surprenante, pour les raisons déjà évoquées à la note précédente.

“Abolitionists deprecate the shedding of blood; they have warned the slaveholders again and again” (Brown, W.W. 1849, 135). La formulation donne un caractère quasi-inéluctable à cette violence, et semble annoncer, avec quelques onze ans d’avance, la guerre de Sécession. Le Compromis de 1850 avait également donné lieu à des débats très violents et une nouvelle menace de sécession de la part des États du Sud.

Le sang noir coule donc abondamment, à l’inverse du sang blanc. Cependant, le sang blanc qui coulait de la main d’autres Blancs servait également à dépeindre leurs maîtres sous un jour défavorable et ainsi à inverser les idées reçues sur la sauvagerie. John Brown raconte comment son maître, aidé de quelques voisins, a escroqué un Écossais qui vivait à côté, en lui volant ses terres et sa maison, car il n’acceptait pas que celui-ci n’emploie que des hommes libres et non des esclaves. Brown insiste lourdement sur les procédés malhonnêtes de son maître et sur les conséquences néfastes sur cet Écossais. Le maître de Brown finira par l’assassiner et sa fin est dépeinte comme une tragédie : “they had traced him by his blood to the hedge, where he at last dropped down for good” (Brown, J., 60). L’ensemble des propriétaires est corrompu par le système esclavagiste, comme le montre également Solomon Northup qui raconte qu’un voisin de son maître a assassiné un acheteur potentiel pour un simple différend sur le prix des esclaves. Il raconte la scène de façon à présenter Marshall comme un fou hystérique, en insistant sur le sang qui coulait abondamment :

One day a messenger came in great haste to our plantation, saying that a bloody and fearful battle was going on at Marshall’s — that blood had been spilled — and unless the combatants were forthwith separated, the result would be disastrous.

On repairing to Marshall’s house, a scene presented itself that beggars description. On the floor of one of the rooms lay the ghastly corpse of the man from Natchez, while Marshall, enraged and covered with wounds and blood, was stalking back and forth. (Northup, 204)

La description de cet incident est aussi une occasion pour Northup de faire allusion au manque de moralité de ces propriétaires d’esclaves car Marshall n’est pas condamné pour son acte par la communauté, mais est, au contraire, respecté : “[he] returned to his plantation, rather more respected, as I thought, than ever, from the fact that the blood of a fellow being was on his soul” (Northup, 204). La contradiction n’est qu’apparente à la fin de cette citation : Northup amalgame dans une même expression le respect que les autres Blancs ont pour lui et sa propre condamnation de ce que l’homme a fait, condamnation que l’on peut voir dans son allusion à l’âme de Marshall qui est maintenant tachée de sang, signe certain de sa culpabilité, et non du respect qui lui serait dû. Au moment où Henry Northup vient le chercher et lui apprend qu’en fait Northup était un homme libre, Epps comprend que quelqu’un du voisinage l’a forcément aidé et que ce doit être un Blanc, et il devient donc menaçant envers cette personne : “[Epps]



intimated the bloody and savage vengeance he would wreak upon him, when he found him out” (Northup, 305-6). Là encore le choix des mots indique la condamnation de Northup, les mots “bloody” et “savage” n’étant pas choisis au hasard.

L’accusation de sauvagerie se déplace donc et c’est ce que veut aussi montrer Peter Wheeler en décrivant des batailles en mer qui font couler beaucoup de sang. Il montre sa désapprobation (“It seemed to be nothin’ but a story of blood all the time” (Wheeler, 208)). Ces trois exemples (Brown, Wheeler et Northup) sont des récits dictés, leurs narrateurs choisissent un moyen détourné d’évoquer des violences contre les Blancs, sans en être les instigateurs. Austin Steward et James Watkins, quant à eux, choisiront de dénoncer l’attaque contre Charles Sumner, homme d’État et antiesclavagiste convaincu, sévèrement battu par Preston Brooks, représentant de Caroline du Sud au Congrès, à l’intérieur même du Sénat<sup>91</sup>. Watkins n’y fera qu’une brève allusion dans un chapitre consacré à l’homme politique dans lequel il reprend un de ses discours (“The Hon. Chas. Sumner, of Massachusetts, who was so brutally struck down in the Senate four years ago, by Mr. Brooks, of South Carolina, revenged himself lately, in the same body, in the first speech which he has delivered since the oration which caused the former assault” (Watkins 1860, 65)). La description est quelque peu mélodramatique dans le récit de Steward, mais la dénonciation est sans appel contre les hommes politiques du Sud partisans de l’esclavage : “What but this same fearful and intolerant spirit – this over-bearing, boasting spirit, was it, that cowardly attacked a Christian senator, while seated unsuspectingly at his desk, and felled him to the floor, bleeding and senseless?” (Steward, 825). Il fera de nouveau allusion à cette agression quelques pages plus loin : “but while his eye kindles with grateful emotion, he sees the bludgeon of the South – already reeking in the blood of freemen – raised and ready to fall with murderous intent upon the head of any one, who, like the illustrious Sumner, dare open his mouth in defense of Freedom, or speak the wrongs of the poor negro, and the sins of the Southern autocrat!” (Steward, 827). Dans les deux cas, Sumner et les Noirs sont personnifiés, humanisés, ils sont nommés en tant que personnes tandis que les Sudistes sont réifiés et figés dans des tournures impersonnelles (“spirit”, “the South”, “autocrat”). L’assaillant de Sumner n’est pas nommé car le Sud tout entier est mis en accusation. Steward prendra également à témoin des soldats qui invoquent leurs pères morts pour l’indépendance pour condamner l’esclavage. Il raconte qu’il est sur un bateau et qu’il voit un esclave, repris alors qu’il essayait de s’enfuir, tenter de se suicider sous les yeux de tous les passagers. La condamnation par ces soldats de l’esclavage est unanime : “[soldiers] expressed their decided

---

<sup>91</sup> <https://www.britannica.com/biography/Charles-Sumner> (consulté le 29/04/2020).

abhorrence of the institution of slavery, declaring that it was not for such peculiar villainy, that their fathers fought and bled on the battle field” (Steward, 797). Les soldats représentent l’État (fédéral ici) et par extension la nation et préfigurent la guerre de Sécession pendant laquelle une armée tout entière se battra pour l’Union et l’abolition de l’esclavage. Les menaces directes ou voilées sont donc une caractéristique des récits écrits des années 1840 et 1850 mais elles restent assez rares. Il paraît très probable que l’ensemble des narrateurs ait dicté leur récit à des personnes blanches et il semble donc logique que ces narrateurs aient choisi de ne pas raconter d’incidents au cours desquels les Blancs étaient menacés et cela confirme également une plus grande maîtrise des auteurs de récits écrits sur leur ouvrage.

Les récits d’esclaves regorgent donc d’allusions au sang associé à la violence. Le but premier de cette profusion était, bien sûr, de dénoncer la violence systémique de l’institution esclavagiste. Il s’agissait également d’humaniser les esclaves, de les représenter comme des êtres humains qui souffraient. Les narrateurs insistaient sur les conséquences concrètes de l’esclavage dans leur chair et entraînent peu dans les débats théoriques. Cependant, l’absence de sang ou du corps entier de l’esclave par l’utilisation de la synecdoque participe également en creux au débat, en créant des symboles et des images fortes comme le dos ou le fouet ensanglanté ou en montrant que les esclaves seront inoffensifs quand ils seront libres puisqu’ils ne s’attaquent pas à leur maître quand ils sont esclaves. Les narrateurs se présentent, donc, comme des êtres humains qui ont affaire à des tyrans, tyrans qui sont eux-mêmes inhumains. Ils écrivaient dans un contexte très particulier, où leur identité même était mise à mal car leur humanité était souvent niée, autant par les défenseurs de l’esclavage qui voyaient en eux des animaux, que par les opposants à ce système qui les considéraient comme une cause à défendre, voire parfois un problème dont il fallait se débarrasser. L’humanité était un enjeu important des récits d’esclaves, et les narrateurs prennent donc grand soin à revendiquer une identité. L’enjeu était de taille : ils devaient décrire leur communauté de sorte à combattre les préjugés et les représentations que les Blancs, du Sud comme du Nord, avaient d’eux. Humanité et identité sont donc intimement liés et, au-delà de la description de corps souffrants, les narrateurs donnent à voir des personnes et déconstruisent l’essentialisation induite par la réduction de ces personnes à leurs deux principales caractéristiques, le sang et la couleur de peau.



## Chapitre 8 : Sang et couleur de peau comme outils de déconstruction et d'affirmation d'une identité<sup>1</sup>

Humanité et identité sont intimement liées car l'une ne va pas sans l'autre. Si l'humanité d'une personne est niée, elle perd, de fait, toute identité. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, une grande partie du débat pour ou contre l'esclavage tournait autour de l'humanité des esclaves d'origine africaine<sup>2</sup> et ce débat s'est intensifié à partir des années 1830 car la lutte contre l'esclavage a pris un autre visage : avec la formation de l'*American Anti-Slavery Society* et le nouveau slogan "am i not a man and a brother?", l'esclavage n'était plus considéré de façon abstraite, en tant que système, mais comme une question concernant le sort d'êtres humains.

### 8.1 Une question de vocabulaire

Définir son identité passe, avant tout, par les noms que l'on se donne et les mots que l'on utilise pour se décrire ou se définir. Les esclaves devaient souvent se définir contre la position dominante ou l'accepter. Cela peut aussi être une façon de remettre en cause les normes établies et d'y répondre avec un vocabulaire qui leur était propre. Dans leurs récits, ils parlaient de tout un groupe de personnes, les esclaves ou les Noirs, esclaves et libres, et leur façon de les désigner était une question de vocabulaire mais était plus encore, car désigner les Noirs (et les Blancs) renvoyait également à des questions d'origine, de race et de couleur.

Dans les récits, le monde se divise en deux groupes distincts mais cette dichotomie varie en fonction de la situation racontée et du récit lui-même : il y a principalement les esclaves d'un côté et les propriétaires de l'autre mais la frontière peut se situer dans l'appartenance à une race, supposément définie clairement. Le monde du Nord est opposé au monde du Sud et, pour certains narrateurs particulièrement religieux, les croyants s'opposent aux non-croyants. La dualité se transforme parfois en ternarité quand ils ajoutent les Noirs libres ou, plus rarement, les Blancs qui n'ont pas d'esclaves. Cependant, aucune de ces frontières n'est hermétique car l'identité est fluctuante et les narrateurs le démontrent plus particulièrement dans leur

---

<sup>1</sup> Tout au long de ce chapitre, nous allons évoquer le concept de race au sens de construction sociale imposée par une culture dominante. Selon Jean-Frédéric Schaub, « la race en tant qu'objet des sciences sociales s'entend comme une construction sociale, à la fois discursive et inscrite dans les pratiques (institutionnelles, économiques et culturelles). La catégorie raciale repose sur la conviction que les fondements de l'altérité postulée entre groupes humains ne sont pas – seulement – sociaux mais – également – naturels ». Jean-Frédéric Schaub, *Pour une histoire politique de la race* (Paris : Seuil, 2015), 122. Ce concept de race, très prégnant aux États-Unis, est essentiel quand on parle d'identité des esclaves et des Noirs en général car c'était un cadre sociétal, juridique et politique au sein duquel les narrateurs devaient se définir. De la même façon, nous évoquerons la notion de métissage, qui n'a pas non plus de réalité biologique mais qui va de pair avec cette notion de race.

<sup>2</sup> "The primary site of contestation for slavery debates in the nineteenth century was African humanity", McBride, *Impossible Witnesses*, 1.

description des Noirs. Plusieurs noms et adjectifs sont utilisés pour parler de ceux-ci (nous parlerons des métis dans un second temps) : “black”, “colo(u)red”, “negro”, “the n- word”<sup>3</sup>, “dark / dark(e)y”, “sable”, “brown”, “of colo(u)r”, “Ethiopian” et “African”, pour ne citer que les plus fréquents. Tous ces mots sont présents dans les récits à des degrés divers et le choix des narrateurs est signifiant. Chacun de ces mots indique une représentation mentale, la langue pouvant être un marqueur d’oppression.

Il n’est donc pas surprenant que “the n- word”, utilisé surtout pour dénigrer les Noirs déjà à l’époque, soit rarement utilisé par les anciens esclaves autrement que sous forme de citation ou dans un mot composé<sup>4</sup>. Il apparaît pour la première fois en 1831 dans le récit de Mary Prince et dans les 29 récits (sur 53) où ce mot est présent il figure dans des propos rapportés dans tous les cas et ne semble être employé par le narrateur lui-même que dans 10 récits<sup>5</sup>. Cependant, dans le cas de ces derniers, les formulations sont généralement ambiguës et ne permettent pas d’affirmer avec certitude qui parle. Par exemple, quand Peter Wheeler raconte comment il s’est retrouvé à l’eau alors qu’il était en train de pêcher, il est difficile de dire s’il utilise “the n- word” parce que les autres l’appellent de cette façon ou s’il s’approprie le terme, d’autant plus que ce mot est répété 56 fois dans tout le récit, fait clairement partie de propos rapportés par Wheeler dans 47 cas et est utilisé par ce dernier dans seulement 4 : “a great monstrous big thing got hold of my hook, and yauked it arter him, pole, line, nigger and all” (Wheeler, 23-4). Il est intéressant de noter que Charles Lester, son scribe, l’utilise également une fois, mais pour montrer sa colère contre les propriétaires d’esclaves qui s’approprient l’âme de leurs esclaves (Wheeler, 80)<sup>6</sup>. Cependant, étant donné le nombre d’occurrences de “the n- word”, on peut imaginer qu’il était, pour Wheeler, une façon tout à fait acceptable de désigner

---

<sup>3</sup> Nous écrivons le mot en entier quand nous citons des textes, nous le remplacerons par “the n- word” quand nous l’utiliserons nous-mêmes dans une explication. L’objet de ce chapitre est d’étudier tous les vocables, aussi racistes et inacceptables soient-ils aujourd’hui. Remplacer ce mot par “the n- word” dans les citations prises dans les récits d’esclaves nous paraîtrait anachronique et affaiblirait le message qu’ils voulaient faire passer à travers l’utilisation de ce mot.

<sup>4</sup> “Although we do not know precisely when ‘nigger’ was first used self-consciously as a racial term of abuse, we do know that by the 1830s it was serving that aim”. Randall Kennedy, “Finding a Proper Name to Call Black Americans”. *The Journal of Blacks in Higher Education*, n° 46 (Winter, 2004-2005), 79.

<sup>5</sup> La liste serait trop longue ici mais on peut noter que les récits de Nathaniel Turner et Ashton Warner, publiés la même année que celui de Prince, ne le contiennent pas. Ashton Warner parle à la même scribe que Prince donc on peut imaginer que c’est bien Prince qui l’emploie et le monde de Turner semble se diviser en couleurs, le N/noir et le B/blanc. Cela montre en tout cas, encore une fois, une variété de vocabulaire dans les récits qui n’est pas souvent relevée dans les études. Dans les treize récits publiés entre 1830 et 1864 qui ne contiennent pas “the n- word”, il y a une majorité de récits écrits mais il y a également deux récits dictés (Moses Grandy et Josiah Henson), ce qui amène à deux conclusions : étant donné la diversité des récits où le mot est présent, on peut en conclure qu’il s’agit d’un choix personnel et non d’un passage obligé et le fait que la plupart des récits dictés le contiennent montre que son utilisation est plutôt du domaine de l’oral.

<sup>6</sup> Les quatre autres emplois sont dans les titres de chapitres qui reprennent ce qui est dit dans le corps du texte.

les Noirs, et il représente ainsi une exception sur toute la période. L'ambiguïté entre les propos rapportés et ceux du narrateur lui-même est aussi perceptible dans le récit de James Matthews, autre récit dicté seulement un an avant celui de Wheeler : "They did not care whether we got well or not, because we were other people's niggers" (Matthews, 11/10/1838). Il n'y a pas de guillemets, il emploie la première personne du pluriel mais on peut légitimement se demander s'il ne reprend pas les mots des deux hommes qui l'emploient et qui le fouettent durement. Le fait que son utilisation soit ambiguë dans deux récits dictés et pas dans les récits écrits pourrait indiquer que "the n- word" était davantage du registre oral et que l'acte d'écriture supposait une réflexion plus grande sur les mots employés. Mais comme dans le récit de Wheeler, "the n- word" est plus souvent présent dans des propos rapportés (19 occurrences) que véritablement utilisé par Matthews (5). Nous pouvons donc parler d'un rejet quasi-unanime de ce terme, quelle que soit la période, le lieu de publication ou le fait que le récit soit écrit ou dicté.

Parmi les narrateurs, l'un de ceux qui l'emploient avec le plus d'animosité est Frederick Douglass dans *My Bondage and My Freedom*, notamment dans une longue diatribe contre la discrimination à laquelle il est confronté dans le Nord. Il se rend en Irlande et y est accueilli à bras ouverts : il répète "we don't allow niggers in here" neuf fois en trois paragraphes, comme un leitmotiv ou une partie d'un prêche qui viserait à faire passer un message clair. Sa colère est palpable dans ce passage et la répétition de cette phrase terrible suggère la récurrence de ces incidents. On remarque également que le récit de 1845 contient 11 occurrences de ce mot alors que celui de 1855 en contient 23, ce qui montre, s'il était encore besoin de le démontrer, que Douglass est beaucoup plus militant et revendicatif, beaucoup plus en colère aussi peut-être, en 1855 qu'en 1845 où il faisait ses débuts dans le monde abolitionniste. L'explication peut également venir de la période car on note un véritable pic dans l'utilisation de "the n- word" dans les récits à partir de 1853 et jusqu'à la fin de la guerre, comme si la colère montait au fur et à mesure que le combat s'intensifiait. James Matthews et Peter Wheeler l'utilisaient déjà également beaucoup en 1838-1839 mais ils faisaient figure d'exception. William Craft montre que les Blancs savent que ce mot est insultant : quand ils arrivent à Halifax, William et Ellen ont du mal à trouver un hôtel pour les accueillir. Ellen a repris des vêtements de femme mais continue d'être prise pour une Blanche. L'hôtelier lui demande, en parlant de William, "Do you know the dark man downstairs?", ce à quoi elle répond "Yes, he is my husband". L'hôtelier, incrédule, change de vocabulaire : "Oh ! I mean the black man – the nigger?" (Craft, 328). Austin Steward le présente également comme une insulte : "the bitter prejudice which every man seemed to feel against the negro. No matter how industrious he might be, no matter how

honorable in his dealings, or respectful in his manners, - he was a ‘nigger,’ and as such he must be treated, with a few honorable exceptions” (Steward, 125).

Étant donné qu’il s’agit d’un terme clairement péjoratif, on le rencontre également très peu dans les écrits antiesclavagistes, l’exception étant David Walker qui critique les Noirs qui se marient avec une femme blanche et utilise, dans ce cadre, ”the n- word” pour les dénigrer : “I do say, that the black man, or man of colour, who will leave his own colour (provided he can get one, who is good for any thing) and marry a white woman to be a double slave to her, just because she is white, ought to be treated by her as he surely will be, viz : as a NIGER [sic]!!!!”<sup>7</sup>. Cette condamnation particulièrement violente attribuée à cette insulte des défauts intrinsèques qui dépassent la simple couleur, l’appellation dépend du comportement ou de la façon dont on est traité par autrui. “The n- word”, dans la bouche de Walker, ne désigne donc pas une appartenance raciale mais un sous-groupe à l’intérieur du groupe des Noirs. On retrouve également le terme dans le roman antiesclavagiste *Ida May*, qui raconte l’histoire d’une petite fille blanche enlevée et vendue comme esclave : “the n- word” est répété plusieurs fois car Ida veut savoir si elle entre dans cette catégorie<sup>8</sup>. Dans ce cas, il signifie à la fois être noir et être esclave. Les exemples sont donc rares dans la littérature hostile à l’esclavage, mais le sont également dans celle qui était favorable à l’institution, ce qui confirme qu’il s’agissait bien déjà d’un terme insultant à l’époque et qu’il appartenait davantage au domaine familial et oral, n’ayant donc pas sa place dans des discours et des écrits, aussi racistes soient-ils<sup>9</sup>.

Le terme “negro” est plus problématique dans les récits, mais il est plus répandu car il n’est absent que de sept récits<sup>10</sup>. Dans les récits, il cohabite avec les mots “black” et “African” tout au long de la période étudiée. Il est en grande majorité employé par les narrateurs eux-mêmes, puisqu’il est majoritairement cité dans seulement cinq récits et principalement utilisé

---

<sup>7</sup> Walker, *Walker’s Appeal*, 11.

<sup>8</sup> Green Pike, *Ida May*, 91 notamment.

<sup>9</sup> En français, le « mot ‘nègre’, emprunté à l’espagnol ‘negro’, désignait au XV<sup>ème</sup> siècle, selon le dictionnaire d’histoire de la langue française, ‘une personne de race noire’, avant de prendre au XVIII<sup>ème</sup> siècle le sens d’‘esclave noir’ ». Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard, *Être esclave. Afrique-Amériques, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> Siècles* (Paris : Éditions la Découverte, 2013), 24. Ainsi, “the n- word” semble correspondre à ce « nègre » puisque le terme “negro” existe également.

<sup>10</sup> George White (1810), Ottobah Cugoano (1787 et 1825), Selim Aga (1846), Leonard Black (1847), William Green (1853), Richard Warren (1856) et Louisa Picquet (1861), ces récits étant publiés sur une période de 51 ans, l’absence du mot “negro” n’est donc pas une question d’époque. Dans le cas de Cugoano, il utilise ce mot 6 fois dans son pamphlet de 1787 mais il est absent de la partie véritablement autobiographique republiée en 1825. Seul le récit de Picquet a été dicté dans cette liste, ce qui pourrait s’expliquer par le fait que son scribe, Mattison, insiste beaucoup sur la couleur de peau blanche des esclaves tout au long du récit, le champ lexical privilégié était donc des couleurs et des noms liés au métissage, et non un mot générique comme “negro” qui pouvait faire référence à n’importe quelle personne considérée comme noire, quelle que soit sa teinte de peau.

dans des mots composés dans cinq autres récits<sup>11</sup>. Par rapport à la moyenne d'emploi dans tous les récits et en tenant compte de leur taille, "negro", qu'il soit cité dans des propos rapportés, employé par le narrateur ou dans un mot composé, est sur-représenté dans les récits d'Olaudah Equiano (+9.2186), John Brown (+8.9486), Jacob Green (+11.1055), John Andrew Jackson (+50.3298) et James Watkins dans la version de 1860 (+8.8332), ces cinq récits ayant paru dans trois périodes complètement différentes. Il est, en revanche, sous-représenté dans les récits de John Jea (-5.27), Peter Wheeler (-6.5585), Solomon Northup (-5.0323) et Israel Campbell (-5.8311). Ils ont publié respectivement en 1811, 1839, 1853 et 1861, soit une période de cinquante ans. On ne peut donc pas parler de tendance selon la période. Nous ne citerons que deux exemples : Equiano l'emploie dans la narration d'une altercation avec le capitaine du bateau sur lequel il est esclave lorsqu'il lui dit qu'il ne se laissera pas faire comme les autres Noirs ("I would die before I would be imposed upon as other Negroes were" (Equiano, 88)). John Andrew Jackson, quant à lui, l'utilise lorsqu'il affirme que Dieu leur a donné des notions religieuses malgré leur méconnaissance de la Bible : "It is remarkable to notice that, although the poor negroes are but very little acquainted with the Sacred Scriptures, yet the Almighty... has imparted to the poor despised one a species of subtlety in acquiring religious knowledge..." (Jackson, 39). Il semble constituer, dans la majorité des cas, une façon tout à fait acceptable de désigner les Noirs même si l'on note que pour Harriet Jacobs, ou du moins son fils, ce mot est insultant ("Benny ... came home very indignant with the stranger lady, because she had called him a negro" (Jacobs, H., 457)). Il est très souvent employé dans les écrits et discours antiesclavagistes, de George Keith en 1693 ("Negroes, Blacks and Taunies are a real part of Mankind, for whom Christ hath shed his precious Blood, and are capable of Salvation, as well as White Men"<sup>12</sup>) à la pétition des Noirs de Californie contestant une loi restreignant la recevabilité du témoignage des Noirs en 1862 ("negro blood"<sup>13</sup>), en passant par Samuel Ringgold Ward (qui écrit à Frederick Douglass en 1855 : "And allow me to avail myself of our

<sup>11</sup> Cité dans des propos rapportés : Bayley (1825), Bibb (1849), Smallwood (1851), Clarke Lewis et Milton (1845-46). Dans des mots composés : Brown WW (1847 et 1849), Roper (1838 et 1848) et Watkins (1852). Dans le cas de Watkins, le mot "negro" passera de 8 occurrences dans la version dictée de 1852 à 39 dans la version qu'il a écrite en 1860. Il s'approprie donc ce terme, ce qui n'est pas le cas de Brown et Roper, le nombre d'occurrences étant quasiment le même entre les deux versions de leur récit. On peut observer la même tendance dans les deux versions du récit de Douglass : 3 occurrences dans des mots composés dans la version de 1845 et 13 occurrences dans des mots composés, 10 dans des propos rapportés et 13 dans ses propres mots en 1855. Enfin, King (1798), Jea (1811) et Matthews (1838) citent le mot une seule fois dans tout leur récit. Là encore, cette diversité d'emploi montre un choix personnel des narrateurs. Il est important également de noter que, pour la plupart des narrateurs, ce mot "negro" peut désigner à la fois un Noir libre et un esclave, contrairement à l'usage courant remarqué par Randall Kennedy. Kennedy, "Finding a Proper Name", 73-5.

<sup>12</sup> Basker, *American Antislavery Writings*, 4.

<sup>13</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 4*, 1991), 104. La notion de « sang » appliqué aux origines ou appartenance ethnique sera abordée plus loin.



ancient and unbroken friendship to thank you, as a mulatto for the honor you do me, as a negro”<sup>14</sup>). Cependant, là non plus, le mot ne fait pas l’unanimité, comme en témoigne le discours de Samuel E. Cornish en 1838 :

But what caps the climax is, that while these sages are frightened half to death, at the idea of being called COLORED, their FRIENDS and their FOES, in the convention, in the Assembly and in the Senate; through the pulpit and the press, call them nothing else but NEGROES, NEGROES, THE NEGROES of Pennsylvania.

To us, and we should think to anyone of good sense, laboring under such persecutions as the colored citizens of Philadelphia are, to be called 'Colored Americans' would be like a ray of Heavenly light, shining amidst the blackness of darkness<sup>15</sup>.

Ces deux mots, “the n- word” et “negro”, renvoient à une identité figée, qui ne dépend pas vraiment de la couleur de peau, puisqu’il suffit d’avoir un ancêtre noir pour être déclaré “negro”. “African” semble, du point de vue de ce à quoi il renvoie, davantage polysémique. Il est présent dans 38 récits, mais il y a souvent peu d’occurrences (261 occurrences dans tout le corpus contre 463 pour “the n- word” et 707 pour “negro”). Olaudah Equiano est, logiquement, celui qui l’utilise le plus car il dit être né en Afrique et, par conséquent, utilise ce mot pour désigner les habitants de ce continent (35 occurrences). Les deux autres narrateurs qui ont publié au XVIII<sup>ème</sup> siècle, Boston King et Venture Smith, font de même. On remarque, cependant, que tous trois opèrent une généralisation, le continent africain n’étant qu’une seule origine, et qu’ils gommant ainsi toute appartenance à un groupe précis, à une ethnie ou à une région<sup>16</sup>. On peut légitimement se demander si, en cela, ils ne suivent pas les auteurs blancs de l’époque, que ce soient des militants antiesclavagistes, des colons ou des voyageurs racontant leurs périples. Dès 1811 et le récit de George White, “African” désigne toute personne noire, qu’elle soit venue d’Afrique ou née aux États-Unis et dans les Antilles. Seuls trois narrateurs utiliseront “African” pour désigner véritablement un Africain après 1811, William Grimes en 1825 et 1855, John Brown et John Thompson mais ils ne l’utilisent qu’une fois chacun.

“African” devient donc un mot polysémique qui désigne à la fois une origine, une race et une couleur de peau, puisqu’il est entendu que les Africains sont noirs : seuls Ottobah Cugoano et John Jea parlent de “black African” mais il y a très peu d’occurrences de cette expression et ils utilisent aussi “African” seul, le fait d’ajouter “black” n’est donc peut-être pas significatif d’une volonté de leur part de différencier l’origine et la couleur (“Black Africans”

---

<sup>14</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 1*, 412.

<sup>15</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 3*, 263.

<sup>16</sup> “The acceptance of ‘African’ as the institutional designation also denoted the passing of distinctive national identities – the descendants of Africa were no longer Igbos, Coromantees, or Gambians. Henceforth, all people of African descent would be one people”. Ira Berlin, *Many Thousands Gone: The First Two Centuries of Slavery in North America* (Cambridge and London: The Belknap Press of Harvard University Press, 2004), 255.

(Cugoano, 63), “us poor black Africans” (Jea, 119), “I was a poor black African” (Jea, 155)) et seuls William Craft et James Watkins précisent “of African descent” quand ils parlent des Noirs en général. Pour tous les autres, “African” est l’exact synonyme de personne de couleur noire dont les ascendants ont été enlevés en Afrique. C’est le cas également dans les écrits et discours antiesclavagistes, où l’on retrouve le terme “African” relativement souvent, de Benjamin Banneker, qui proclame, en 1791, dans la lettre jointe à l’almanach qu’il envoie à Thomas Jefferson : “I am of the African race”<sup>17</sup> (ce qui suggère une race africaine unique, qui doit être implicitement opposée à la race blanche) à William G. Allen, en 1853, qui, marié à une femme blanche (ils ont fui en Angleterre pour cette raison), fait un discours à Leeds dans lequel il parle beaucoup de sang comme marqueur de race, il utilise “African blood” par opposition à “white blood”<sup>18</sup>. Cette utilisation pourrait être vue comme l’affirmation annonciatrice du panafricanisme de Marcus Garvey<sup>19</sup>. Les partisans de l’esclavage ne semblent pas utiliser ce terme pour parler des esclaves ou des Noirs en général, ils le réservent à des discussions qui se veulent scientifiques sur l’origine des différentes races, comme le fait Josiah Nott<sup>20</sup> par exemple. Seulement quatre récits font mention d’”African blood”, deux récits dictés, celui de Lewis Clarke et Solomon Northup, et deux récits écrits, ceux de Frederick Douglass en 1855 et Austin Steward, les deux récits dictés étant antérieurs aux récits écrits. On note également que le récit de Lewis Clarke a été retranscrit par un abolitionniste, Joseph C. Lovejoy mais pas celui de Northup, qui a été transcrit par David Wilson. On ne peut donc voir dans ces exemples une argumentation développée par les abolitionnistes et on pourrait interpréter l’absence de cette expression dans la grande majorité des récits comme un rejet de l’essentialisation par le sang. Cela montre également que l’origine des esclaves n’est pas l’argument qui est mis en avant dans les récits puisqu’insister sur le sang africain reviendrait à mettre l’accent sur l’origine étrangère des esclaves alors que ce n’est pas le propos. De même, Northup est le seul à parler de “black blood” (Northup, 268). Il évoque également une « race africaine », tout comme neuf autres narrateurs (dont huit dans la période 1850-65, Richard Allen, qui écrit en 1833, étant la seule exception). Dans le cas de “black blood”, il y a donc une périodisation plus marquée que pour les autres expressions, et on peut y voir une revendication d’une différence de sang mais qui n’est pas associée à une différence d’origine, peut-être pour clamer une identité commune tout

---

<sup>17</sup> Basker, *American Antislavery Writings*, 130.

<sup>18</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 1*, 369.

<sup>19</sup> Têtèvi Godwin Tété-Adjalogo, *Marcus Garvey, père de l’unité africaine des peuples. Sa vie, ses pensées, ses réalisations* (Paris : L’Harmattan, 2000).

<sup>20</sup> Pour ne citer qu’un de ses discours : Josiah C. Nott, “Two Lectures on the Natural History of the Caucasian and Negro Races” in Faust, *The Ideology of Slavery*, 206-39.

en se reconnaissant comme américain (au moment où ils écrivaient, ils étaient tous libres mais n’avaient pas les mêmes droits que les Blancs quand ils vivaient dans les États du Nord). En revanche, le terme “black race” est totalement absent. Nous voyons donc que la majorité des narrateurs revendique pour les Noirs une lignée africaine, sans pour autant en faire une race différente, mais également que le terme “African” renvoie la plupart du temps à des esclaves. Il n’est donc nul besoin de préciser la couleur de peau puisque seuls les Noirs sont censés être réduits en esclavage. C’est aussi pour cette raison que seul Austin Steward utilise l’expression “African slave” (Steward, 742), qui fait figure de pléonasme (il parle également d’”African slavery” (Steward, 760)). Nous reviendrons sur l’utilisation du mot “black” un peu plus loin mais on peut déjà dire qu’on retrouve cette dimension pléonastique dans l’expression “black slave”, qui n’est d’ailleurs employée<sup>21</sup> que par Frederick Douglass, une seule fois dans son récit de 1845 mais sept fois en 1855 : il semble souligner ici que noir et esclave ne sont pas synonymes, ne vont pas forcément ensemble et qu’il faut donc préciser la couleur des esclaves dont on parle. Globalement, cet ensemble d’utilisations du mot africain marque un début de discussion sur les origines, sur les couleurs et sur l’idée fallacieuse de l’esclavage racial que les narrateurs commencent à contester avec force à partir des années 1830.

Ces trois mots, “negro”, “the n- word” et “African”, deviennent des synonymes de personnes de couleur noire mais ils ne renvoient pas directement à une teinte de peau, elle est implicite. Pourtant, les narrateurs utilisent également une grande variété de termes quand il s’agit de parler des Noirs, dans lesquels ils s’incluent, au sens large. Dans toute la palette de vocables disponibles, seuls quatre d’entre eux n’en utilisent pas plus de trois<sup>22</sup>. Les mots “sable” (26 occurrences dans tout le corpus), “brown” (8 et 2 “brownish”) et “dark-e-y” (35) sont assez rares. Les deux premiers sont toujours utilisés comme adjectifs, pour qualifier une personne ou un teint, ils sont employés par Olaudah Equiano<sup>23</sup> dès 1789, puis disparaissent pour revenir régulièrement dans les récits à partir de 1849 pour “sable” et de 1855 pour “dark”. Equiano, par exemple, utilise l’adjectif “sable” associé au mot race : “my joy was still heightened by the blessings and prayers of many of the sable race, particularly the aged” (Equiano, 103). John Thompson, parlant des habitants de Cape Town, et Frederick Douglass, parlant d’un vieil

<sup>21</sup> Pour rappel, l’esclavage des Amérindiens n’est pas du tout évoqué dans les récits.

<sup>22</sup> Il s’agit de Boston King (7 “African” et 1 “negro”), Nathaniel Turner (1 “African” et 4 “negro”) et James Mars (1 “colored”). Le point commun entre ces trois récits est qu’ils ne sont pas centrés sur l’esclavage en lui-même et il n’y a donc pas de réflexion sur qui est esclave. Cf annexe 10 pour plus de détails sur le vocabulaire employé par chaque narrateur.

<sup>23</sup> Il n’emploie pas moins de 17 mots différents pour parler des Africains (vivant en Afrique ou ayant été kidnappés sur le continent) mais il fait figure d’exception dans la période. Nous retrouvons la plus grande variété à partir de 1849 (12 récits sur 28 contenant au moins 10 mots différents, 7 récits contenant entre 7 et 9 mots).

esclave maltraité, utilisent “brown” associé à “complexion” : “They are of a light brown complexion, and have regular features” (Thompson, 681) et “Old Barney was a fine looking old man, of a brownish complexion, who was quite portly, and wore a dignified aspect for a slave” (Douglass 1855, 37). Dans les trois exemples, “sable” et “brown” sont simplement descriptifs d’une couleur de peau ou utilisés de manière positive. “Dark-e-y” est utilisé de manière plutôt positive par Peter Wheeler (“I used to be a pretty slick darkey for fixin’ out a story” (Wheeler, 214) et “I made her as slick a darkey as ever made a boot shine” (Wheeler, 233)). Cela semble être le cas pour Frederick Douglass aussi mais on peut se demander si ce sont ses propres mots ou s’il cite Mr. Kinney, qui accueille les enfants esclaves fascinés par son moulin à vent (“darkey little urchins” (Douglass 1855, 23)). James Watkins utilise ce terme de façon un peu énigmatique puisqu’il semble le considérer comme synonyme d’étranger : “he then enquired ‘if there were any stray niggers there’. Some said ‘no’, while others said there was a ‘darkey’ there, meaning a stranger” (Watkins 1852, 17 et Watkins 1860, 26). Cette occurrence unique est placée entre guillemets dans les deux versions, ce qui indique qu’il rapporte des propos, et que ce ne sont pas ses mots. Ces trois mots, rarement utilisés, ne font référence qu’à une couleur et non à une race ou à une origine ethnique. Cependant, les narrateurs qui les utilisent en font souvent des synonymes de noir et ils participent donc de la description de tout un groupe, en apparence homogène.

Les apparences sont souvent trompeuses et les narrateurs le démontrent par l’utilisation qui est faite des mots “black” et “colo(u)red”. Ces deux mots sont utilisés autant par les partisans que les opposants de l’esclavage : “black” apparaît dès le XVII<sup>ème</sup> siècle<sup>24</sup> et est constamment employé sur toute la période antebellum, “colo(u)red”, en revanche, ne semble apparaître qu’après 1830<sup>25</sup>. Dans les récits, ces deux termes sont majoritairement utilisés par rapport aux autres vus ci-dessus dans 44 récits. Pour les autres désignations il n’y avait pas de différences nettes entre les récits dictés et les récits écrits mais si on compare l’utilisation de “black” par rapport à “colo(u)red”, on constate que “colo(u)red” est largement majoritaire dans les récits écrits : il est présent dans 34 récits sur 37, majoritaire dans 24. À l’inverse, il est présent dans 12 récits dictés sur 16 mais majoritaire dans seulement 6. “Black” est majoritaire dans 5 récits

<sup>24</sup> En 1688, les “Germantown Mennonites”, récemment convertis au Quakerisme, ont adopté une résolution dans laquelle ils parlaient de “black”. Ce document est la première expression connue d’un sentiment antiesclavagiste dans les colonies américaines, Basker, *American Antislavery Writings*, 1.

<sup>25</sup> On le retrouve chez Thomas R. Drew, un des plus fervents orateurs esclavagistes en 1832 dans un essai, “Abolition of Negro Slavery”, dans lequel il utilise indifféremment “negroes”, “blacks” et “coloured people”. Faust, *The Ideology of Slavery*, 21-78. Comme nous l’avons vu dans le second chapitre de cette troisième partie, Samuel Cornish demande que les Noirs soient appelés “colored” et non “negroes” en 1838.

dictés sur 16 et 8 récits écrits sur 37. De plus, “black” est présent sur toute la période, tandis que “colo(u)red” n’apparaît qu’à partir de 1825 et la publication du récit de Solomon Bayley, ce qui confirme la tendance observée dans les écrits antiesclavagistes. “Colo(u)red” et “black” coexistent dans la plupart des récits (39 sur 53, seul Selim Aga n’utilise ni l’un ni l’autre), ils sont donc le mode de désignation privilégié pour les anciens esclaves et plusieurs narrateurs semblent utiliser “colo(u)red”, “African” et “black” indifféremment sans faire de distinction sur les personnes qu’ils désignent par ces mots. Richard Allen, par exemple, parle de “my African brethren”, “the coloured people” et “people of colour” sur la même page (Allen, 12). William Craft mélange également “colored person”, “black man”, “free persons of color” (Craft, 290-1), tout comme William Grimes (“a colored man from Richmond” et quelques lignes plus loin “Major Lewis, a black man” (Grimes 1825, 79)). Les deux personnes évoquées par Grimes sont libres et il n’y a aucune allusion au fait que l’une des deux soit métisse, il utilise “black” et “coloured” pour parler de libres et d’esclaves, a priori indifféremment, sans préciser la teinte de peau. Josiah Henson, quant à lui, utilise “black” et “negro” pour se distinguer des Africains exhibés comme des bêtes curieuses. En effet, il raconte qu’il est allé à une grande exposition à Londres et qu’il était le seul Noir mais il y avait des Africains : “But among all the exhibitors from every nation in Europe, and from Asia, and America, and the Isles of the Sea, there was not a single black man like myself. There were negroes from Africa, brought to be exhibited, but no exhibitors but myself” (Henson 1858, 192). La distinction est, à l’évidence, double ici : il parle de la provenance géographique, lui étant né aux Etats-Unis et non en Afrique mais il souhaite également établir une différence de statut, il est libre au moment où il va en Angleterre et, de toute évidence, les Africains ne le sont pas. Il utilise également “African” pour parler des esclaves dans l’édition de 1849 : “Affections, which are as strong in the African as in the European, were to be cruelly disregarded” (Henson 1849, 518).

Les narrateurs semblent utiliser indifféremment le singulier et le pluriel pour parler de catégories de personnes : “the children of Africa” (Northup, 19), “the Negro, after having toiled for centuries...”, “the negro slave”, “the black man”, “the African race” ou “the colored population” (Steward, 766-7). Ils utilisent également “black” et “colo(u)red” pour renvoyer à la fois à la couleur et à la race des personnes mentionnées, faisant de ces deux termes des notions dont ils vont pouvoir souligner l’ambiguïté (et l’absurdité de leur emploi comme justification de l’esclavage). En revanche, et contrairement à ce que le sens du mot pourrait indiquer, “col(u)r” utilisé comme nom n’a pas du tout la même ambiguïté : sur les 29 narrateurs qui

l'utilisent, seuls 3 font vraiment référence à une couleur et non à une race<sup>26</sup>. Moses Roper et William Wells Brown l'ajouteront dans la deuxième version de leur récit alors que le terme était absent de la première, ce qui pourrait montrer les débats internes à la communauté noire et l'apparition de "people of color", avec "colo(u)red" pour désigner les Noirs qui deviendra de plus en plus répandu parmi les militants noirs à partir des années 1830<sup>27</sup>. Comme souvent quand il s'agit de caractériser des personnes, Olaudah Equiano a ouvert la voie puis l'emploi du terme s'est systématisé à partir de 1831, avec une présence égale entre les récits dictés et les récits écrits. "Colo(u)r" est utilisé dans un procédé qui se situe entre la synecdoque et la métonymie : pour ne citer que deux exemples, Richard Allen parle de "the bad consequences many of our colour apprehend" (Allen, 34) et William Wells Brown, "he is a white man, and he has done our color enough" (Brown, W.W. 1849, 120). L'effet recherché par l'utilisation de ce nom est la création d'un groupe homogène qui ferait communauté et serait opposé aux Blancs. On pourrait d'ailleurs considérer que le singulier ou la métonymie fige quelque peu l'image de la personne noire, le vocabulaire et les procédés stylistiques employés semblant désigner l'ensemble des Noirs, gommant ainsi toute différence ou singularité. Toutefois, l'emploi du pluriel qu'ils alternent avec ces procédés et la variété des adjectifs et des noms utilisés apportent des nuances. Il nous semble qu'ils marquent ainsi une volonté de donner de l'humanité à leur communauté en y introduisant une variété relativement absente des discours des Blancs, qu'ils défendent ou combattent l'esclavage. Cette idée est corroborée par le fait que ce n'est pas du tout le cas quand ils évoquent la communauté blanche.

Tous les narrateurs parlent des Blancs dans leur récit et tous utilisent le mot "white", que ce soit comme nom ou comme adjectif. Le terme "colo(u)r" et ses dérivés sont uniquement utilisés pour parler des Noirs, dans le langage courant comme dans l'ensemble des récits ("people of colo(u)r", "a col(u)red person"...), ce qui fait du blanc une non-couleur ou la couleur par défaut qu'il est inutile de désigner comme telle. Les Noirs sont donc définis et se définissent eux-mêmes par rapport au blanc et aux Blancs, alors que, chromatiquement parlant, ni le blanc ni le noir n'étaient considérés comme des couleurs jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle<sup>28</sup>.

---

<sup>26</sup> Il s'agit de Moses Grandy, Milton Clarke et Francis Fedric, qui ont tous les trois dicté à un scribe, respectivement George Thompson, abolitionniste anglais en 1843, Joseph Lovejoy, abolitionniste américain en 1845 et un scribe anglais inconnu en 1863. Le récit de Fedric a été édité par Charles Lee, abolitionniste anglais. Il y a donc une corrélation entre le fait d'utiliser "colo(u)r" comme une couleur et non comme la désignation d'une race et l'environnement abolitionniste des narrateurs mais nous avons trop peu d'éléments pour établir une relation de cause à effet.

<sup>27</sup> Kennedy, "Finding a Proper Name", 77.

<sup>28</sup> Pastoureau, *Noir*, 11. Dans un autre de ses ouvrages, Pastoureau précise que le blanc, comme le noir, a perdu son statut de couleur entre la fin du Moyen Âge et le XVII<sup>ème</sup> siècle. Michel Pastoureau, *Blanc : Histoire d'une*

Les narrateurs imitent donc le langage de la culture dominante mais ils s'en détachent également en variant le vocabulaire qu'ils emploient pour parler des Noirs et, au contraire, en utilisant un vocabulaire beaucoup moins varié pour parler des Blancs : "white", "fair", "Anglo-Saxon" et, de manière plus anecdotique, "Buckra". Seuls 11 narrateurs utilisent l'adjectif "fair" pour parler de couleur de peau et le nombre est très faible (d'une seule occurrence pour 59 "white" dans le récit d'Equiano à 8 "fair" contre 60 "white" dans celui de Harriet Jacobs, par exemple). Cet adjectif "fair" est très ambigu car polysémique en anglais et il est donc parfois difficile de déterminer si les narrateurs qui l'emploient l'utilisent dans le sens « au teint clair » ou pour désigner une autre caractéristique, « beau/belle » par exemple. C'est le cas d'Austin Steward, que nous n'avons pas compté dans les onze narrateurs : en effet, quand il parle de manière très ironique de la jeune femme qu'un de ses agents, chargé de trouver des fonds pour leur colonie canadienne, courtise, il utilise deux adjectifs pour décrire celle-ci : "his expenses had been considerable; beside, he had fallen in love, during his stay in England, with a white woman, and I suppose it must have required both time and money to woo and win so fine and fair an English lady" (Steward, 804). Il l'appelle "lady" et il précise que c'est une femme blanche en début de phrase, et ainsi, il n'a pas vraiment besoin de préciser qu'elle a le teint clair (de plus, l'allitération en -f semble accentuer l'ironie).

"Anglo-Saxon" est également rare puisqu'il est présent dans onze récits seulement (Lewis Clarke, James Watkins et Harriet Jacobs utilisent à la fois "fair" et "Anglo-Saxon"). Il n'est utilisé que dans les récits écrits, celui de Lewis Clarke faisant exception (on pourrait imaginer que c'est un mot soufflé par son scribe mais il n'apparaît ni dans le récit de Milton Clarke ni dans celui de Matthews, alors que les trois récits sont censés avoir été retranscrits par le même homme, Joseph C. Lovejoy). Ce terme apparaît assez tard, à partir de 1845 pour les récits, et il est également assez rare et utilisé seulement à partir des années 1850 dans les écrits abolitionnistes. Il est intéressant de noter également qu'on le trouve plus souvent chez les abolitionnistes noirs (William G. Allen<sup>29</sup>, Samuel Ringgold Ward<sup>30</sup> et Sarah P. Remond<sup>31</sup> par

---

*couleur* (Paris : Éditions du Seuil, 2022), 7. Nous les traitons comme des couleurs dans ce chapitre car nous les envisageons surtout dans leur dimension liée à la peau.

<sup>29</sup> Dans un discours donné à Leeds en 1853 : "they are growing whiter and whiter, and by conforming to the Anglo-Saxon model, they slide into, and are lost amongst the masses". Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 1*, 375.

<sup>30</sup> Dans une lettre à Frederick Douglass publiée dans le *Frederick Douglass' Paper* en 1855 : "the amalgamation of the unspeakably bad Anglo Saxon blood". Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 1*, 414.

<sup>31</sup> Dans un discours à Warrington, en Angleterre, en 1859 : "The more Anglo-Saxon blood that mingles with the blood of the slave, the more gold is poured out when the auctioneer has a woman for sale, for they are sold to be concubines for white Americans". Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 1*, 438.

exemple), même si Harriet Beecher Stowe l'utilise dans *Uncle Tom's Cabin*<sup>32</sup>, et qu'il est quasiment absent des écrits esclavagistes (Josiah Nott et Geo R. Gliddon parlent de "race anglo-saxonne"<sup>33</sup> mais c'est le seul exemple que nous avons trouvé). Ce terme semble être en miroir du mot "African" car il est à la fois une origine ("Anglo Saxon ancestors" (Jacobs, H., 342)), une race (Steward, 704) et une appartenance raciale transmise par le sang, indiquant donc des caractéristiques biologiques ("Mr. Logan threatened her severely, but she, having a little mixture of the Indian, Saxon, and African blood, was quite too keen for them" (Clarke, L., 58). James Pennington mêle caractéristiques biologiques et traits de caractère : "any one of Anglo-Saxon blood and spirit" (Pennington, 211). Enfin, Frederick Douglass parle de pureté du sang anglo-saxon, de manière très sarcastique sans nul doute, quand il évoque les maîtres qui vendent leurs propres enfants issus de relations avec des femmes esclaves : "He may be white, glorying in the purity of his Anglo-Saxon blood; and his child may be ranked with the blackest slaves" (Douglass 1855, 16). Il mélange volontairement la couleur de peau et l'origine ethnique pour montrer l'absurdité de la situation. Dans tous les cas, "Anglo Saxon" semble être un exact synonyme de "white" car tous ces narrateurs utilisent l'un comme l'autre sans faire de distinction, même si "white" prédomine largement ("white" désignant uniquement une personne blanche apparaît 970 fois dans tout le corpus). De plus, William Anderson est le seul à ajouter l'adjectif blanc devant Saxon, faisant ainsi, pour tous les autres narrateurs, de la couleur blanche la caractéristique par défaut des Anglo Saxons. Il cite le Révérend Theodore Parker : "The white Saxon, exclusive and haughty even in his burial, must have his place of rest proudly apart from the grave of the African he had once enslaved" (Anderson, 69). Là encore, couleur, sang et origine se mêlent pour former deux groupes en apparence distincts, les Blancs d'un côté et les Noirs de l'autre.

Comme pour décrire les Noirs, les narrateurs utilisent parfois le singulier ("All the slave requires is cultivation, for he is possessed of all the qualities of the white man" (Black, 52) ou encore "No one can possibly understand my delight and mingled feelings of pleasure and gratitude, that I was, at last, placed on an equality with the white man" (Fedric 111)) ou le pluriel ("I could refer to many of the colored race whose mental endowments are superior to many of those arrogant white men who abhor a colored man and pretend to be his superior in knowledge" (Black, 53), "and as the white people do not save the seed, the negroes sell them in the spring" (Fedric, 89)). Les Blancs sont donc présentés à la fois comme un groupe avec

<sup>32</sup> Harriet Beecher Stowe, *Uncle Tom's Cabin* (London: John Cassell, Ludgate Hill, 1852) <https://archive.org/details/in.ernet.dli.2015.502047> (consulté le 23/09/2021), 231.

<sup>33</sup> Nott and Gliddon, *Types of Mankind*, 68.



l'utilisation du pluriel mais ils sont également figés en une personne unique, avec le singulier. Il est intéressant de noter qu'il n'y a qu'une seule occurrence de "white race" dans tout le corpus, dans le récit de Frederick Douglass ("Some people will have it that there is a natural, an inherent, and an invincible repugnance in the breast of the white race toward dark-colored people" (Douglass 1855, 167)) contre 117 occurrences du mot "race" pour parler des Noirs (mais sans que jamais le mot ne soit associé à l'adjectif noir lui-même, ils parlent de "my race", "our race", "the African race" le plus souvent). La différence du nombre d'occurrences est nette entre les références aux Noirs et celles qui désignent les Blancs et on peut y voir un besoin pour les narrateurs de faire communauté. Le sujet principal des récits est bien les esclaves et les Noirs en général dans une autobiographie collective antiesclavagiste qui avait pour but d'humaniser les esclaves.

## 8.2. Du mélange de sang...

Créer une communauté ne peut faire l'impasse d'une revendication d'une identité nuancée, loin des clichés. L'identité est une notion très subjective et personnelle mais elle répond aussi à des critères, à des définitions, qui varient selon les époques. Dans le cas des esclaves, l'institution les définissait grâce à leur couleur de peau et à leur sang : un esclave était noir et tout individu avec une goutte de sang noir était considéré comme noir. Ces définitions raciales étaient donc un carcan dans lequel les esclaves étaient enfermés et ils semblent, à première vue, s'y conformer en reprenant à leur compte le vocabulaire utilisé pour les décrire. W.E.B. Du Bois parle dans ses écrits de « double conscience » pour qualifier l'idée qu'on se regarde soi-même au travers du regard des autres. Les esclaves ont, dès le début, été considérés comme inférieurs aux Blancs d'un point de vue statutaire, légal, moral ou physiologique mais l'apogée de cette idée se situe en 1845 avec l'apparition d'essais qui se voulaient scientifiques et prétendaient prouver l'infériorité des Noirs : "between the years 1845 and 1855 the slaveocracy's racial justification for human enslavement received pseudo-scientific credibility with the publication of the Josiah Nott's *Types of Mankind* (1850), further complicating the self-definition of ex-slaves in the North"<sup>34</sup>. Selon Henry Louis Gates Jr., cette idée n'était pas l'apanage des seuls esclavagistes : "By 1850, ideas of irresistible racial differences were commonly held"<sup>35</sup>. On peut donc imaginer que les narrateurs avaient rencontré cette argumentation et qu'ils vont adopter un certain nombre de stratégies pour mettre à mal le

---

<sup>34</sup> Chaney, *Fugitive Vision*, 20.

<sup>35</sup> Henry Louis Gates Jr., "Editor's Introduction: Writing "Race" and the Difference It Makes", *Critical Inquiry* 12, n° 1 (1 octobre 1985): 1-20, <https://www.journals.uchicago.edu/doi/10.1086/448318> (consulté le 9/04/2023), 3.

concept de “color line” dont parle W.E.B. DuBois<sup>36</sup> et montrer que la ligne entre Noirs et Blancs est souvent floue, ce qui remet en cause la supposée infériorité des Noirs. Cela explique pourquoi ces arguments sont présents surtout à partir de la moitié des années 1840, dans les récits dictés comme dans les récits écrits. Pour cela, les narrateurs vont utiliser à la fois les champs sémantiques du sang et de la couleur de peau.

À l'époque, on parlait de trois types de sang : le sang blanc, le sang noir et plus rarement le sang indien. Très peu de narrateurs parlent de ce dernier et seuls Peter Wheeler et Moses Roper se présentent comme étant un mélange de trois « sangs »<sup>37</sup>. Le vocabulaire utilisé varie selon qu'ils reprennent des expressions courantes de l'époque (Wheeler rapporte une conversation avec un Indien rencontré dans une taverne quand il s'est enfui : “what be you, an Ingen, or a nigger?” I says, ‘I guess I’m a kind of mix’ ... ‘well, I guess you’ve got some nigger blood in ye”, (Wheeler, 135)). Moses Roper choisit de mélanger la couleur (blanche), une appartenance raciale (blanche, indienne et africaine) et une origine géographique (africaine). Cependant, ce qu'il révèle de ses origines est assez confus et il semble se contredire tout au long de son récit. Il insiste dès le départ sur le fait qu'il est très blanc de peau et il signale que sa mère est à moitié blanche (“half white” (Roper 1838, 52 et Roper 1848, 7)) mais quand il est interrogé sur son appartenance raciale, il répond : “I also told him, that I was partly Indian and partly white, but I am also partly African, but this I omitted to tell him, knowing if I did I should be apprehended” (Roper 1838, 76 et Roper 1848, 41). Il n'avait jamais parlé d'ascendance indienne ni africaine auparavant et la confusion est encore plus grande à la lecture d'une lettre de recommandation : “[he] descended from Indian and white ... though dark he is not an African” (Roper 1838, 77 et Roper 1848, 42-43). Deux lignes plus bas, il précise : “I am part African, as well as Indian and white, my father being a white man... My mother is part Indian, part African”. La moitié blanche de la mère a disparu et il est redevenu africain d'origine. Pour ajouter à la confusion du lecteur, il rappelle plus loin qu'il pouvait facilement passer pour un Blanc : “the neighbors all around thought I was a white, to prove which I have a document in my possession to call me to military duty” (Roper 1838, 80 et Roper 1848, 47). Il est important de noter qu'il dit “a white” et pas seulement “white”, le déterminant montrant qu'il ne s'agit pas seulement de couleur ici mais bien d'identité, de race blanche. On note également que ces phrases sont identiques dans les deux versions de son récit, pourtant écrit à dix ans d'intervalle, ce qui montre que c'était un argument important pour lui. Nous sommes donc au-delà de la

---

<sup>36</sup> DuBois, *The Souls of Black Folk*, 3.

<sup>37</sup> Le mot « sang » ne s'utilise pas au pluriel d'ordinaire mais ici il est utilisé comme un synonyme de race ou d'appartenance ethnique.

simple description physique, il change de catégorie et c'est peut-être là le message qu'il veut faire passer en donnant des indications contraires sur ses origines : il peut se faire passer pour un Blanc, montrant ainsi que les différentes catégories raciales n'ont pas vraiment de sens.

Lewis Clarke (1846) et Solomon Northup (1853) font également allusion à ce mélange. Northup choisit de parler de couleurs quand il parle des origines de sa femme tout en utilisant le mot "race" : "She is not able to determine the exact line of her descent, but the blood of three races mingles in her veins" (Northup, 21). Il indiquera un peu plus loin que c'est ce mélange qui fait d'elle une belle femme : "It is difficult to tell whether the red, white, or black predominates. The union of them all, however, in her origin, has given her a singular but pleasing expression, such as is rarely to be seen" (Northup, 21). Lewis Clarke choisit de parler de plusieurs sangs quand il décrit la femme de son frère Cyrus : "but she, having a little mixture of the Indian, Saxon, and African blood, was quite too keen for them" (Clarke, L., 58). Elle a trompé la vigilance du maître de Cyrus en lui faisant croire qu'elle ne savait pas où se trouvait Cyrus, tactique mise au point avec lui pour qu'elle puisse à son tour partir sans être suivie et ainsi rejoindre son mari dans le Nord. Le mélange est donc présenté, non sans une pointe d'humour, comme un atout. À l'inverse, très peu de narrateurs insistent sur les « pur-sang » et sans que jamais cela soit présenté comme un avantage par rapport au sang mélangé, à contre-courant des discours esclavagistes faisant de la pureté de la race blanche un enjeu de la perpétuation de l'esclavage et de la séparation des Blancs et des Noirs. Austin Steward et James Watkins utilisent l'adjectif « pur » pour parler d'origine africaine ("pure Africans" (Steward, A., 831), "pure African origin" (Watkins 1860, 60)). L'idée de pur-sang associée aux Blancs est plus rare mais néanmoins présente. Peter Wheeler explique que son maître n'est pas un vrai Quaker car les vrais Quakers n'ont pas d'esclaves : "he warn't a full-blooded Quaker, for if he had been, he wouldn't owned me; for a full-blooded Quaker won't own a slave" (Wheeler, 22). Cette idée de pureté est également une occasion pour William Craft et James Pennington de mettre ces Blancs face à leurs responsabilités et d'appeler ainsi le lecteur à condamner leurs agissements. Craft établit une hiérarchie entre les Blancs et dénonce un officier qui les arrête, sa femme et lui, au moment où ils approchent de Philadelphie. Il vient du Nord mais il soutient les esclavagistes : "an officer, a full-blooded Yankee of the lower order, saw me" (Craft, 308). Là encore, origine géographique et couleur se confondent car le lecteur comprend que "yankee" est un Blanc du Nord. Pennington raconte comment son père est insulté et frappé par leur maître et il demande à ses lecteurs blancs comment ils réagiraient s'ils faisaient une telle expérience ("Let me ask any one of Anglo-Saxon blood and spirit, how could you expect a son to feel at

such a sight?” (Pennington, 211)). Dans ces trois exemples (et celui de Frederick Douglass sur la pureté du sang anglo-saxon associée aux propriétaires qui vendent leurs enfants), l’absence de mélange de ce sang blanc est présentée de manière très négative et associée à une critique des protagonistes évoqués. À part Wheeler qui dicte son récit en 1839, les trois autres (Pennington, Douglass et Steward) écrivent et publient leur récit entre 1849 et 1857 et ils étaient tous les trois abolitionnistes militants, on pourrait donc voir dans cette congruence d’argument une influence des uns sur les autres (d’autant plus que l’argument est absent dans la version de 1845 du récit de Douglass et qu’il l’ajoute en 1855). Neuf narrateurs évoquent ce sang mélangé ou pur, marqueur de race, le premier étant Moses Roper en 1838 et les derniers Craft et Watkins en 1860. Parmi ces neuf, quatre ont dicté leur récit (Wheeler, Clarke, Northup et Watkins pour le récit de 1852) et quatre ont publié en Angleterre (Watkins, Roper, Craft et Pennington), les autres aux États-Unis. Nous voyons ainsi, là encore, que les allusions à l’identité par le biais du sang ne sont pas cantonnées à un type de récit ou à un lieu de publication. En outre, elles sont peu fréquentes mais néanmoins présentes sur une large période, surtout après 1830. On peut même dire, dans le cas de Wheeler, Roper, Clarke et Pennington, qu’ils précèdent les thèses de Nott et Gliddon sur le mélange des sangs. Pour ne citer que quelques exemples :

Egyptians, Jews, Arabs, Teutons, Celts, Slavonians, Pelasgians, Romans, Iberians, etc., etc., are all mingled in blood; and it is impossible now to go back and unravel this heterogeneous mixture, and say precisely what each type originally was. Such commingling of blood, through migrations, wars, captivities, and amalgamations, is doubtless one means by which Providence carries out great ends<sup>38</sup>.

The infusion of even a minute proportion of the blood of one race into another, produces a most decided modification of moral and physical character. A small trace of white blood in the negro improves him in intelligence and morality; and an equal small trace of negro blood, as in the quadroon, will protect such individual against the deadly influence of climates which the pure white-man cannot endure<sup>39</sup>.

Ou encore : “When the inferior types of mankind shall have fulfilled their destinies and passed away, and the superior, becoming intermingled in blood, have wandered from their primitive zoological provinces, and overspread the world, what will be the ultimate result?”<sup>40</sup>. C’est d’ailleurs une idée relativement absente tant des écrits abolitionnistes que de ceux des défenseurs de l’esclavage : ils parlent bien sûr du métissage, mélange des races, les uns pour dénoncer l’absurdité de l’esclavage racial et les autres comme une menace qui pèse sur les Blancs si les esclaves sont libérés, mais peu évoquent un mélange littéral des différents sangs. Comme dans les récits, cette image est rare mais présente à toutes les époques dans les écrits et

<sup>38</sup> Nott and Gliddon, *Types of Mankind*, 67.

<sup>39</sup> Nott and Gliddon, *Types of Mankind*, 68.

<sup>40</sup> Nott et Gliddon, *Types of Mankind*, 80.

discours qui préconisent la fin de l'esclavage mais qui ne prônent pas l'égalité pour autant, ce qui montre, une fois de plus, que les narrateurs devaient à la fois combattre les préjugés racistes des partisans de l'esclavage mais aussi, souvent, des abolitionnistes blancs : St George Tucker, en 1796 déjà, cite Thomas Jefferson évoquant le risque de voir le sang du maître souillé par celui de l'esclave si celui-ci est libéré, argument utilisé pour promouvoir l'émigration des Noirs une fois libre (“[In Rome] the slave, when made free, might mix with, without staining the blood of his master. But with us a second [effort] is necessary, unknown to history”<sup>41</sup>). John Parrish parle de mélange des sangs (“mixture of blood”) comme d'une menace à éviter également en 1806<sup>42</sup>. Thomas Clarkson, en 1823, parle de consanguinité (“consanguinity”) mais il ne donne pas son avis, il évoque juste l'attitude des planteurs des Antilles : “he marks with opprobrium the very blood in his veins, attaching different names and more or less infamy to those who have it in consequence of their pedigree, or of their greater or less degree of consanguinity with the whites”<sup>43</sup>. Harriet Beecher Stowe, en 1852, suit également la tendance et fait dire à St Clare, lui qui possède des esclaves presque malgré lui et les traite humainement : “Well there is a pretty fair infusion of Anglo-Saxon blood among our slaves now. If ever the San Domingo hour comes, Anglo-Saxon blood will lead on the day”<sup>44</sup>. George Frederick Holmes dans sa « recension » du livre de Stowe, reprendra également cette idée de mélange des sangs, mais pour en faire un argument sur la supériorité du sang blanc : “with the interesting yellow Cupid, on whom so large a portion of the plot is concentrated - belong exactly to that particular shade of tainted blood. George and Eliza Harris, as represented, have a larger proportion of white blood in their veins, than is compatible with the continuance of the servile condition”<sup>45</sup>. Globalement, les opposants, tout comme les partisans de l'esclavage, ne considèrent pas ce mélange des sangs d'un très bon œil et on voit donc que les narrateurs qui évoquent le mélange et la pureté se démarquent nettement du discours dominant en faisant du mélange un atout et, à l'inverse, de la pureté un sujet de moquerie.

---

<sup>41</sup> St. George Tucker, *A Dissertation on Slavery: With a Proposal for the Gradual Abolition of it, in the State of Virginia* (Philadelphia: Printed by Mathew Carey, n 118 Market-Street, 1796) <https://archive.org/details/dissertationonsla00tuck> (consulté le 23/08/2020), 88.

<sup>42</sup> John Parrish, *Remarks on the Slavery of the Black People; Addressed to the Citizens of the United States Particularly to those who are in legislative and Executive Stations in the General or State Governments and also to such Individuals as Hold them in Bondage* (Philadelphia: Printed for the Author by Kimber, Conrad and co., 1806) [https://archive.org/details/remarksonslavery00parr\\_0](https://archive.org/details/remarksonslavery00parr_0) (consulté le 23/08/2020), 42.

<sup>43</sup> Thomas Clarkson, *Thoughts on the Necessity of Improving the Conditions of the Slaves in the British Colonies with a view to their Ultimate Emancipation; And the Practicability, the Safety, and the Advantages of the Latter Measure. Third Edition corrected* (London: Printed for the Society for the Mitigation and Gradual Abolition of Slavery throughout the British Dominions, 1823) <https://www.gutenberg.org/cache/epub/10386/pg10386-images.html> (consulté le 23/08/2020), 5.

<sup>44</sup> Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, 231.

<sup>45</sup> George Frederick Holmes, “Review of *Uncle Tom's Cabin*”. McKintrick, *Slavery Defended*, 103.

Les narrateurs parlent beaucoup du sang et de la couleur des autres, comme nous le voyons tout au long de ce chapitre, mais beaucoup sont relativement silencieux concernant leur propre famille, que ce soient leurs ascendants ou leurs descendants. Solomon Bayley, Nathaniel Turner et Thomas Smallwood ne donnent aucune information sur leurs parents et vingt-deux autres évoquent un de leurs parents ou les deux mais uniquement pour signaler qu'ils étaient esclaves. Sur les dix-huit restant, cinq évoquent des parents africains et quatre seulement un père noir<sup>46</sup>. John Brown, par exemple, donne la couleur de son père de façon lapidaire : "He was very black" (Brown, J., 2), peut-être parce qu'il ne le verra qu'une fois dans sa vie. Sur quarante-six, onze seulement évoquent un père blanc alors que Yuval Taylor signale que la majorité des narrateurs était métis : "Between 1 and 2% of the slave population managed to escape – a disproportionate number of narrators were mulattos, who constituted only between 7 and 12% of the slave population"<sup>47</sup>. On peut s'interroger sur ce silence concernant la couleur de leurs parents : est-ce par souci de représenter tous les esclaves ? Ou de renier leurs origines blanches ? De plus, aucun ne le présente comme un atout ou une fierté<sup>48</sup>. Pour Moses Roper, c'est une simple information qu'il donne sans commentaire : "My mother being half white, and my father a white man, I was at that time very white" (Roper 1838, 52 et Roper 1848, 7). On remarque, cependant, qu'il présente la couleur de son père comme une identité mais pour sa mère et lui c'est une couleur, et une couleur presque temporaire dans son cas avec "at that time". Henry Bibb évoque également un père blanc mais de façon très détachée, en se focalisant surtout sur sa mère et les origines de celle-ci : "She was also so fortunate or unfortunate as to have some of what is called the slaveholding blood flowing in her veins" (Bibb, 354). On remarque qu'il n'emploie pas le mot blanc, il parle de propriétaires d'esclaves, il prend donc beaucoup de précautions oratoires pour dire que sa mère est métisse. Il ajoutera de manière un peu ironique : "I know not how much; but not enough to prevent her children though fathered by slaveholders, from being bought and sold" (Bibb, 354). Il présente le fait d'avoir du sang blanc comme un privilège mais feint de poser la question de la quantité nécessaire pour ne pas être vendu. On note également le pluriel du mot "slaveholder", suggérant que ses enfants sont de pères différents. En lisant ces phrases, le lecteur n'a pas l'impression qu'il parle de lui, il semble rejeter ses origines paternelles et il ne fait aucun commentaire sur les « relations » de sa mère avec des propriétaires. Sandrine Ferré-Rode et Anne-Laure Tissut indiquent, dans

---

<sup>46</sup> O. Equiano, V. Smith, O. Cugoano, J. Jea et S. Aga d'une part et B. King, J. Brown, S. Northup et J. A. Jackson d'autre part.

<sup>47</sup> Taylor, *"I was Born"*, xvi.

<sup>48</sup> Même si elle semble fière de sa couleur blanche et de celle de ses enfants, Louisa Picquet ne fait pas référence à ses origines.

l'introduction à la traduction qu'elles ont faite de son récit qu'il « semble tirer quelque fierté personnelle d'une possible lignée paternelle 'noble' »<sup>49</sup>, elles ne parlent pas de fierté d'avoir un père blanc. Il est, tout de même, le premier qui parle autant du fait qu'il est blanc et inaugure ainsi, en 1849, une nouvelle tendance dans les récits, l'insistance sur leur blancheur et le métissage en général.

Frederick Douglass rejette catégoriquement son héritage paternel blanc et choisit donc d'insister davantage sur la couleur de sa mère et de ses grands-parents. Les versions de 1845 et 1855 diffèrent quelque peu sur ce point : “[My mother] was the daughter of Isaac and Betsey Bailey, both colored and quite dark. My mother was of a darker complexion than either my grandmother or grandfather” (Douglass 1845, 16). Ces deux phrases, relativement courtes déjà, sont suivies d'une phrase encore plus brève : “My father was a white man” (Douglass 1845, 48). Ce père est séparé, dans le texte même, physiquement du reste de sa famille à la fois par la ponctuation et le fait qu'il va à la ligne pour en parler. Il fera état de rumeurs selon lesquelles son père est, en fait, son maître mais ne fera pas plus de commentaires. Dans la version de 1855, sa mère « devient » plus noire que dans la version de 1845 (“of deep black, glossy complexion” (Douglass 1855, 16)) et à l'inverse, son père perd de sa blancheur (“My father was white, or nearly white” (Douglass 1855, 16)). On peut se demander ce qu'il entend par presque blanc : insinue-t-il qu'il a également du sang noir ? Ou qu'il a plus simplement le teint hâlé ? Dans tous les cas, il y a une nette différence entre la couleur de sa mère qui est présentée de façon très positive et celle de son père avec l'adverbe “nearly” qui indique un entre-deux. Ces modifications dans la description montrent peut-être aussi une évolution de la rhétorique, de la simple description qui visait à donner des faits à l'utilisation de ces mêmes faits à des fins politiques. Harriet Jacobs, quant à elle, fait allusion à des ascendants blancs mais de manière détournée, en décrivant de façon très précise la couleur de peau de ses parents : “In complexion my parents were a light shade of brownish yellow, and were termed mulattoes” (Jacobs, H., 341). On ne peut que remarquer son rejet du terme “mulattoes” qui suit une construction passive et le verbe “termed” qui indique que cette appellation ne vient pas d'elle. Son frère John ne donne aucune indication de couleur quand il parle de leurs parents, il choisit de se concentrer sur le rôle du père esclave et de sa complète impuissance à protéger sa famille, mettant par là même l'accent sur un statut plutôt qu'une couleur.

Peu de narrateurs donnent des détails sur leurs parents et il en va de même quand il s'agit de leurs frères, sœurs et enfants : ils sont parfois mentionnés mais ils sont rarement décrits

---

<sup>49</sup> Ferré-Rode et Tissut, *Récit de la vie et des aventures de Henry Bibb*, 15.

en termes de couleur ou d'origine. Nombreux sont ceux qui insistent sur la séparation des familles comme une des conséquences les plus néfastes de l'esclavage et, par conséquent, peu ont la possibilité de vivre au sein de la leur. C'est un des arguments phares utilisés par les narrateurs pour dénoncer l'horreur de l'esclavage et cet effacement de leur propre famille est donc quelque peu étonnant mais il peut également être vu comme une illustration de cette séparation. Ils ne convoquent pas leur famille dans le texte pour illustrer le peu de respect que l'institution esclavagiste a des liens familiaux chez les esclaves. Frederick Douglass évoque ce point quand il raconte sa première rencontre avec ses frères et sœurs à son arrivée à la plantation principale : "Brothers and sisters we were by blood; but slavery had made us strangers" (Douglass 1855, 15). Les liens du sang perdent de leur sens, ce qui servait également d'argument contre l'esclavage qui séparait des familles. Quand il évoque ses frères et sœurs, William Grimes évoque "my brother, the mulatto" (Grimes 1825, 11) puis il précise qu'il a deux autres frères que son père a eus avec sa femme légitime mais il ne précise pas leur couleur, elle est évidente. On note également que, comme John Jacobs, il ne raisonne pas en termes de couleur mais de catégories. Et ces catégories ne sont pas si étanches puisque le sang se mélange et les couleurs se diluent. Même s'ils ne parlent que peu de leur propre héritage, le métissage devient un thème de plus en plus important dans les récits.

### 8.3 ... Et du métissage de couleur

En effet, à partir des années 1840, le métissage prend une grande place dans la majorité des récits, sans doute pour répondre aux théories développées par les esclavagistes sur les races et, dans la plupart des exemples, c'est l'adjectif "white" qui est utilisé pour décrire ces esclaves. Les mots "mulatto" et "quadroon" sont très peu représentés : "mulatto" apparaît 45 fois dans 12 récits, sur toute la période étudiée, 4 récits dictés et 8 récits écrits, "quadroon" n'est utilisé que par 4 narrateurs, William Wells Brown, Solomon Northup, William Craft et Francis Fedric (on retrouve dans le récit de ce dernier 7 des 11 occurrences au total). De la même façon, "mulatto" est utilisé assez régulièrement mais "quadroon" est relativement rare dans les écrits antiesclavagistes publiés dans le Nord et en Angleterre, particulièrement au XIX<sup>ème</sup> siècle. L'exception notable est la nouvelle de Lydia Maria Child, intitulée "the Quadroon", publiée dans le *Liberty Bell* en 1842, et qui raconte le destin tragique d'une métisse qui tombe amoureuse d'un homme blanc qui l'abandonne, après qu'ils ont eu un enfant, pour se marier avec une femme blanche. Elle meurt de chagrin et sa fille est vendue comme esclave à un homme qui a le double de son âge et qui veut en faire sa concubine. Hiram Mattison, le pasteur qui retranscrit le récit de Louisa Picquet, utilise également le terme "quadroon" (Picquet, 50-



1), il l'appelle également "octoroon"<sup>50</sup> dans le titre mais Picquet elle-même n'utilise pas ce vocabulaire, elle parle plutôt de teint de peau plus ou moins blanc. "Yellow", dans le sens de métis, est également assez rare, on ne le trouve que dans huit récits et il est le plus souvent utilisé sans connotation péjorative. J.D. Green, par exemple, parle de "yellow girl" en précisant qu'elles sont jolies ("I thought what a dash I should cut among the pretty yellow and Sambo gals" (Green, J.D., 11)) et qu'il est amoureux de l'une d'elle ("I was deeply smitten in love with a yellow girl" (Green, J.D., 15)). Cependant, cet adjectif peut être perçu comme une insulte quand il est mis dans la bouche de la propriétaire des deux esclaves avec qui Frederick Douglass avait prévu de s'enfuir : "you yellow devil!" (Douglass 1845, 128). Nous voyons donc que, là encore, les narrateurs se présentent et présentent leur communauté majoritairement en termes de couleur et plus précisément sous forme de nuances de noir et de blanc<sup>51</sup>.

Toni Morrison insiste sur l'importance de la notion de sang associé à une couleur et en dénonce les enjeux, pour la communauté blanche surtout : "Blood, for example, is a pervasive fetish ; black blood, white blood, the purity of blood; the purity of white female sexuality, the pollution of African blood and sex. Fetishization is a strategy often used to assert the categorical absolutism of civilization and savagery"<sup>52</sup>. Les narrateurs ne participent pas à cette fétichisation mais, au contraire, insistent sur le mélange comme contre-argument principal à la propagande esclavagiste qui voulait qu'esclave soit forcément synonyme de noir<sup>53</sup>. William Craft évoquera cette question dans son récit : "in Georgia (and I believe in all the slave States) every colored person's complexion is prima-facie evidence of his being a slave" (Craft, 290). Comme le souligne Donald Liedel, il y avait une « préoccupation évidente du public pour le thème de l'«esclave blanc»<sup>54</sup> mais il ne précise pas ce qu'il entend par là : parle-t-il d'enfants de race blanche qui sont tout de même vendus comme esclaves ou parle-t-il d'enfants qui ont une ascendance africaine mais qui sont très blancs de peau ? Les deux possibilités sont présentes dans les récits mais c'est bien la deuxième hypothèse qui domine : la plupart des narrateurs évoquent le métissage dans leur récit, en donnant des exemples précis ou en élaborant une théorie sur ce qui était présenté comme un danger par beaucoup de Blancs, esclavagistes mais

<sup>50</sup> Ce terme n'est utilisé dans aucun des récits du corpus.

<sup>51</sup> On peut remarquer d'ailleurs que les couleurs en général, quelles que soient les choses qu'elles pourraient désigner, sont très peu présentes des récits, qui se construisent globalement en noir et blanc (à titre d'exemple, la couleur jaune est évoquée 23 fois et le bleu 61 fois dans tout le corpus alors que la couleur blanche compte 1133 occurrences et le noir 862). Cette particularité pourrait faire l'objet d'une recherche à part entière.

<sup>52</sup> Toni Morrison, *Playing in the Dark: Whiteness and the Literary Imagination*, The William E. Massey Sr. Lectures in the History of American Civilization 1990 (London: Picador, 1992), 68.

<sup>53</sup> Jordan, *White over Black*, 96.

<sup>54</sup> Donald E. Liedel, cité dans Michaël Roy, «My Narrative is just Published », 275.

aussi abolitionnistes, parfois en donnant des chiffres, ouvrant ainsi la discussion sur la différence entre la race visible (l'esclave est de race noire car sa peau est noire), et la race assignée (l'esclave a au moins un ancêtre noir et il est donc classé dans la catégorie des Noirs même s'il a la peau blanche).

Même si les narrateurs donnent assez peu de détails sur leur propre couleur et celle de leurs parents, les récits regorgent d'exemples d'esclaves métis et les narrateurs évoquent cette question de deux manières : soit en évoquant le sang blanc qui coule dans les veines des esclaves, soit en parlant de la couleur de ceux-ci. Frances Smith Foster pense que c'est une image stéréotypée que les narrateurs ont créée et que ce ne serait donc pas une demande des abolitionnistes :

One of the most dramatic and tantalizing stereotypes which the slave narratives developed was that of the mulatto. The mulatto was a manifestation of the most evil results of slavery... The tragic mulatto theme so captivated the anti-slavery imaginations that many believed the southern black population was predominantly mulatto. This misconception was strengthened by the high percentage of slave narratives by racially mixed authors<sup>55</sup>.

Henry Bibb résumera la question du métissage d'une façon très originale quand il raconte sa fuite : "While in their midst they have not only robbed me of my labor and liberty, but they have entirely robbed me of my dark complexion. Being so near the color of a slaveholder, they could not, or did not find me out that night among the white passengers" (Bibb, 369). La couleur blanche est perçue comme une maladie contagieuse ou un mauvais coup du sort. On voit l'ambivalence ici : d'un côté c'est une malédiction, d'un autre cela lui permet de s'enfuir. La couleur noire ferait donc partie de son identité mais comme il a un père blanc, l'esclavage lui a volé cette couleur. Il met sur le même plan syntaxique le travail, la liberté et sa couleur. La dénonciation des propriétaires d'esclaves qui ont des enfants avec leurs esclaves, ce que fait en creux Bibb dans la citation ci-dessus, est très courante dans les récits et les narrateurs présentent ce métissage en termes de couleurs (les enfants sont presque blancs) et en termes de sang partagé mais ces enfants sont souvent reniés par leurs géniteurs et haïs par les épouses de ceux-ci. Winthrop Jordan explique l'importance des images du sang quand on parle de métissage :

The use of 'blood' in connection with miscegenation represented, especially before the advent of knowledge about genetics, much more than a convenient metaphor. For blood was the essence of man, the principle of life... The fact that the difference between the two bloods was conceived very literally or explicitly does not detract from the importance of the distinction being made<sup>56</sup>.

---

<sup>55</sup> Foster, *Witnessing Slavery*, 128.

<sup>56</sup> Jordan, *White over Black*, 166.

Comme souvent, c'est un thème qui est déjà présent chez Olaudah Equiano mais qui n'est véritablement exploité qu'à partir des années 1850, période pendant laquelle tous les récits, à l'exception de celui de William Green, évoquent des métis. Cette date correspond à l'avènement des théories raciales, mais on peut imaginer aussi que la loi sur les esclaves fugitifs de 1850 a créé une onde de choc dans le monde abolitionniste, monde auquel la plupart des narrateurs appartenait dans cette période. Elle menaçait également directement tous les anciens esclaves qui avaient trouvé refuge dans les États du Nord des États-Unis. Tous les récits après 1850 contiennent au moins une mention de cette loi et la dénoncent, souvent de manière très virulente. Cette évocation est d'autant plus importante que les faits historiques ou législatifs sont en général absents des récits. On voit donc que cette loi a vraiment marqué les esprits et forcé certains narrateurs à fuir en Angleterre (William et Ellen Craft notamment). Insister sur le métissage et la séparation des familles est donc une façon pour les narrateurs de montrer aux lecteurs du Nord quel système ils cautionnent exactement en rendant aux propriétaires leurs esclaves fugitifs. Cette idée est corroborée par le fait que les six autres récits, outre celui de Green, qui n'évoquent pas du tout le métissage paraissent entre 1810 et 1853. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, Olaudah Equiano choisit de prendre à parti son lecteur en lui posant la question de la filiation : "Pray, reader, are these sons and daughters of the French planter less his children by being the progeny of black women?" (Equiano, 79). Il consacre un long paragraphe aux propriétaires qui font commerce de leurs propres enfants et ils les nomment clairement « fils » et « filles de » pour rendre l'acte encore plus répréhensible. Mais, Cugoano, King et Smith, contemporains d'Equiano, ne l'évoquent pas, ils ne font aucune allusion au métissage, ce qui fait d'Equiano une exception sur la période 1787-1850. Henry Bibb, en 1849, suit le même chemin, mais en mettant les mots dans la bouche de deux escrocs blancs qui se font passer pour des abolitionnistes afin de l'amadouer et de le revendre à son maître : "they wanted to know if it could be possible that a man so near white as myself could be a slave? Could it be possible that men could make slaves of their own children?" (Bibb, 37). Les questions sont rhétoriques, bien sûr, et dirigées vers le : le sous-entendu, dans ce dialogue reconstitué, est qu'il est avéré que les propriétaires vendent leurs propres enfants mais que cela ne devrait pas être considéré comme normal. J.D. Green va encore plus loin dans cette idée de la filiation car cela le touche de très près : son maître le force à épouser Jane, une esclave, et seulement cinq mois après le mariage, elle donne naissance à un enfant très clair de peau. Interrogée par Green sur la paternité de cet enfant, elle avoue que c'est son maître : "I then asked who was the father of the child, and she said the master, and I had every reason to believe her, as the child was nearly white, had blue eyes and veins, yet notwithstanding this we lived happily together, and I felt happy

and comfortable, and I should never have thought of running away if she had not been sold” (Green, J.D., 22). Il rajoute une idée supplémentaire ici : son maître n’a pas hésité à vendre son propre enfant avec la mère de celui-ci mais Green, lui, n’envisageait pas de les abandonner, il se présente donc comme supérieur à son maître en matière de morale, de respect des valeurs familiales ou de bienséance.

Frederick Douglass n’étant pas très à l’aise avec son héritage blanc, il dénonce avec force le métissage et le trafic d’enfants à plusieurs reprises, de façon beaucoup plus virulente dans *My Bondage and My Freedom* que dans *A Narrative of the Life of Frederick Douglass*. Il explique très clairement la règle à son lecteur en généralisant à l’ensemble des propriétaires tout en les singularisant à l’aide de la troisième personne du singulier : “He can father without being a husband, and may sell his child without incurring reproach, if the child be by a woman in whose veins courses one thirty-second part of African blood” (Douglass 1855, 16). On remarque que le sang africain n’est mentionné qu’à la fin de la phrase, le début ne parle que d’un père qui vend son enfant. L’image est assez forte également car elle est associée au fait que le père n’est pas marié à la mère, ce qui contrevenait aux mœurs de l’époque. En prenant un exemple extrême, une mère qui aurait 1/32<sup>e</sup> de sang africain, il ridiculise la règle en même temps qu’il la dénonce, le mot “reproach” indique également son opinion et celle que devrait avoir son lecteur. Il choisira, encore une fois, un peu plus bas, de ne pas faire référence du tout à la couleur pour ne mettre en relief que le lien père-enfant bafoué par le système : “A man who will enslave his own blood may not be safely relied on for magnanimity” et “and shocking as it may seem for a man to sell his own blood to the traffickers in human flesh, it is often an act of humanity toward the slave-child to be thus removed from his merciless tormentors” (Douglass 1855, 18). Il remplace le mot enfant par le sang pour insister sur la filiation et, se faisant, fait l’impasse sur l’idée que ces enfants sont métissés. L’image donnée au lecteur est uniquement celle du père qui vend son enfant.

Il ajoute également, dans la deuxième citation, un fait parfois dénoncé par les autres narrateurs : non seulement les enfants des propriétaires n’ont aucun droit car ils sont esclaves mais ils souffrent souvent plus que les autres. Il le déplore déjà dans son autobiographie de 1845 :

When she suspects her husband of showing to his mulatto children favors which he withholds from his black slaves... the master is frequently compelled to sell this class of his slaves, out of deference to the feelings of his white wife... [The master] must stand by and see one white son tie up his brother, of but few shades darker complexion than himself, and ply the gory lash to his naked back. (Douglass 1855, 49-50)

Il utilise deux techniques tout aussi efficaces pour dénoncer le traitement de ces enfants métis : soit il ne parle pas du tout de couleur et ne mentionne que les relations de sang, soit il parle de couleurs mais en les réduisant à une différence de teintes.

Francis Fedric parle, quant à lui, de déchéance : “Even his own child, by a black woman or a mulatto, when the child is called a quadroon, and is very often as white as an English child, is frequently sold to degradation” (Fedric, 44-5). Lewis Clarke parlera de son cas personnel et des mauvais traitements qu’il subit car il est le demi-frère de sa maîtresse : “Mrs. Banton, as is common among the slave-holding women, seemed to hate and abuse me all the more, because I had some of the blood of her father in my veins” (Clarke, L., 13). Harriet Jacobs, qui choisit d’avoir des enfants avec un homme blanc pour échapper aux avances de son maître, dénonce également le sort des enfants blancs ou métis, à commencer par sa propre fille qui n’est qu’une enfant quand sa maîtresse menace de la tuer : “She would make a handy waiting-maid for my daughter by and by. But she staid here, with her white face, I suppose I should either kill her or spoil her” (Jacobs, H., 427). Jacobs souligne la cruauté d’une femme blanche, mère de surcroît, envers une enfant à cause de sa couleur. Quand Jacobs disparaît, en effet, Mrs. Flint fait emprisonner le frère et les enfants de celle-ci avant de faire libérer la fille, Ellen, puis de la renvoyer en prison parce qu’elle ne cesse de pleurer.

Certains narrateurs dénoncent le métissage en donnant des exemples précis, d’autres le font en insistant sur le nombre important de métis, les deux méthodes leur permettant de réfuter l’idée de l’esclavage basé sur la couleur de peau et de la supposée appartenance à une ethnie. Austin Steward est, sur ce point, le plus explicite :

The time has passed by when African blood alone is enslaved. In Virginia as well as in some other slave States, there is as much European blood in the veins of the enslaved as there is African; and the increase is constantly in favor of the white population. This fact alone speaks volumes, and should remind the slave-breeding Southerner of that fearful retribution which must sooner or later overtake him. (Steward, 750)

Il est bien sûr dans l’exagération mais cette phrase est une forme d’avertissement qui finit par devenir une menace sans que soit vraiment précisée de quelle rétribution il s’agit. Steward parle-t-il de révolte de ces esclaves ? Ou évoque-t-il l’idée qu’il n’y aura bientôt plus que des métis ? On ne peut exclure également l’éventualité d’une punition divine. Un peu plus bas, le récit revient sur cette idée que le métissage est très répandu mais Steward semble revoir ses chiffres un peu à la baisse :

How many pure Africans, think you, can be found in the whole slave population of the South, to say nothing of their nativity? Native Africa, indeed! Who does not know, that in three-fourths of the colored race, there runs the blood of the white master, - the breeder of his own chattels! ... If

the All-wise God, who has created of one blood all nations of the earth, has designed their blood to commingle until that of the African is absorbed in that of the European – then is it right, and amalgamation of all the different races should be universally practiced and approved. (Steward, 831)

Là encore, il est dans l'exagération mais il souligne l'hypocrisie ou l'aveuglement des Sudistes sur un ton enflammé et un peu provocateur, car le mélange des races était une grande peur à l'époque. Dans les deux citations, c'est le propriétaire d'esclaves qui est qualifié de « reproducteur », et non la femme esclave : c'est donc lui qui est déshumanisé ici et traité comme du bétail. Francis Fedric rejoint Steward dans l'exagération des chiffres :

There are thousands upon thousands of mulattoes and quadroons, all children of slaveholders, in a state of slavery. Slavery is bad enough for the black, but it is worse, if worse can be, for the mulatto or the quadroon to be subjected to the utmost degradation and hardship, and to know that it is their own fathers who are treating them as brutes, especially when they contrast their usage to the pampered luxury in which they see his lawful children revel, who are not whiter, and very often not so good-looking as the quadroon. (Fedric, 45)

Lewis Clarke se contentera de signaler que leur nombre est important en conversant avec un prêtre baptiste qui le croyait libre : “He replied, that he had noticed I had great privileges, that I did much as I liked, and that I was almost white. O yes I said, but there are a great many slaves as white as I am” (Clarke, L., 33). La technique utilisée par Clarke est intéressante : il met dans la bouche d'un prêtre l'idée que, puisqu'il est blanc de peau, il ne pouvait pas être esclave. Enfin, Harriet Jacobs pose la question du nombre d'esclaves métis sans donner de chiffres mais l'effet est le même : “They seem to satisfy their consciences with the doctrine that God created the Africans to be slaves ... And then who are Africans? Who can measure the amount of Anglo-Saxon blood coursing in the veins of American slaves?” (Jacobs, H., 376). On retrouve ici le mélange entre origine géographique (l'Afrique et l'Europe) et couleur de peau (les Africains sont noirs et les Anglo-Saxons sont blancs). Elle réfute de façon encore plus explicite l'argument selon lequel les Africains ont été créés par Dieu pour être réduits en esclavage. Cet argument ne tient pas, selon elle, si on prend en compte le nombre de métis. William Wells Brown, quant à lui, publie à la fin de son récit de 1849 une série d'annonces d'esclaves fugitifs publiées par des propriétaires qui offrent une récompense pour leur capture. Il a choisi de nombreuses annonces où les esclaves étaient décrits comme presque blancs (“Reuben, almost white”, “She is as white as most white women”, “complexion so nearly WHITE, that it is believed a stranger would suppose there was no African blood in him”, “QUITE WHITE, and would not readily be mistaken for a slave” (Brown, W.W. 1849, 139-147). Ce choix n'est sans doute pas anodin : ce sont des propriétaires qui les décrivent ainsi. Brown ne peut pas être accusé d'exagérer, même si, parmi toutes les annonces d'esclaves en

fuite, il a choisi celles-ci, la multiplication des annonces impliquant l'existence d'un nombre important de métis. Dans un discours, Israel Campbell, lorsqu'il établit la liste des méfaits de l'esclavage, place le métissage en seconde position<sup>57</sup> :

The system of amalgamation is another wrong which slavery enforces upon the slave. It is no uncommon thing to see among a company of children one black and another half-white by the same mother; and should the colored husband say any thing, he is whipped or sold. I have known instances where a man would have children by his slave-woman, and then his legitimate sons would have children by his own slave-daughters. These are the disgraceful and inhuman features of American slavery, and, in my opinion, is the most disgraceful part they carry out. (Campbell, 284)

On remarque que la plupart des narrateurs qui évoquent ce sujet le font en termes simples, parlant de mélange littéral de sang ou d'enfants presque blancs, et que très peu utilisent des termes notionnels. La consanguinité, dans le sens de lien unissant des enfants d'un même père, est complètement absente des récits d'esclaves. Seul William Hayden l'utilise trois fois mais dans le sens de fraternité ou amour familial plutôt (par exemple : "They were the feelings of the son for the parent - the strong ties which bind in consanguinity, the various members of the human family" (Hayden, 65)). Seuls Austin Steward (p.751 et 831), Frederick Douglass (dans son récit de 1855, p.38) et Israel Campbell, dans la citation ci-dessus, utilisent le mot "amalgamation". Ceci est cohérent avec l'idée que les récits racontaient un quotidien, donnaient des faits au lieu de bâtir des théories, ce qui explique aussi probablement que ces termes ne soient présents que dans des récits écrits. Dans le discours antiesclavagiste, on commence à voir apparaître des mentions d'esclaves métis<sup>58</sup> dès les années 1810 mais elles sont encore assez rares. L'emphase sur cet argument atteindra son apogée dans les années 1850, probablement pour les mêmes raisons qu'il deviendra omniprésent dans les récits d'esclaves, à savoir l'apparition des théories raciales et le vote de la loi sur les esclaves fugitifs. C'est l'argument que développe Jesse Morgan-Owens : "Antislavery activists, both black and white, took aim at the very foundations of race-based enslavement and prejudice. In response to their political climate, the recent abolitionist campaign of the 1850s made an unsettling strategic move: it sought to undermine racial classification with images and stories of enslaved persons who appear white"<sup>59</sup>. Au contraire, certains esclavagistes, dans les années 1830, ne semblent pas reconnaître que le métissage existe et le présentent comme une menace qui résulterait de la libération des esclaves. Cependant, George Fitzugh, en 1857, reconnaît qu'il est bien réel, même s'il s'en sert comme contre-argument contre l'appellation "negro slavery". Il trouve, en effet,

---

<sup>57</sup> Le premier méfait étant, selon lui, l'absence des sacrements du mariage (Campbell, 283).

<sup>58</sup> Par exemple, Torrey, *A Portraiture of Domestic Slavery in the United States*.

<sup>59</sup> Jesse Morgan-Owens, "Introduction" in Green Pike, *Ida May*, 16-7.

que ce terme réduit l'étendue de l'esclavage et empêche donc son développement, desservant ainsi le Sud<sup>60</sup> :

Again: to defend and justify mere Negro slavery, and condemn other forms of slavery, is to give up expressly the whole cause of the South - for mulattoes, quadroons, and men with as white skins as any of us, may legally be, and in fact are, held in slavery in every State of the South. The abolitionists well know this, for almost the whole interest of Mrs Stowe's *Uncle Tom Cabin's* arises from the fact that a man and a woman, with fair complexion, are held as slaves<sup>61</sup>.

Lors d'un échange avec William Craft au sujet de la supposée infériorité des Noirs, James Hunt ne s'exprime pas contre le métissage puisqu'il estime, en 1863, que le sang blanc fait que la race noire s'améliore : "The many cases of civilized blacks are not pure Negroes; but, in nearly every case where they had become men of mark, they had European blood in their veins"<sup>62</sup>. Les récits suivent donc une tendance amorcée dans les cercles abolitionnistes et l'enrichissent, comme toujours, d'expériences personnelles et d'anecdotes dont ils ont été témoins. Les narrateurs ne se contentent pas de suivre l'évolution de l'argumentation abolitionniste mais apportent quelque chose d'unique au débat. Cette insistance sur le métissage montre de façon imparable que l'esclavage racial n'avait aucun sens et que considérer la couleur de peau et le sang comme caractéristiques justifiant qu'une population soit réduite en esclavage était absurde.

#### 8.4 Couleur et sang comme déterminants absurdes de l'esclavage

L'existence d'une population métissée est donc la preuve vivante qu'il n'y a pas (ou plus) deux groupes distincts, les maîtres blancs d'un côté et les esclaves noirs de l'autre et que la couleur de peau et la filiation par le sang ne sauraient être déterminants pour justifier l'esclavage. Certains narrateurs iront encore plus loin en se présentant comme complètement blancs, brouillant ainsi les lignes entre race assignée et race visible. Les trois récits qui se distinguent le plus par l'insistance des auteurs sur la blancheur sont ceux de Moses Roper (1838 et 1848), William Craft (1860) et Louisa Picquet (1861), cette dernière étant influencée en cela par son scribe qui ramène systématiquement la conversation sur ce thème. Moses Roper anticipe la tendance des années 1840 et cela est certainement dû à sa propre histoire : il est très blanc de peau et il vit donc cette problématique avant qu'elle ne devienne un argument antiesclavagiste. Il est assez confus sur ses origines mais, en revanche, il ne laisse aucun doute à son lecteur quant à la blancheur de sa peau. Il se définit en termes de couleur et non d'appartenance à une

---

<sup>60</sup> Certains esclavagistes pensaient que toutes les classes désignées comme inférieures, noires comme blanches, devraient être réduites en esclavage mais cette idée n'est jamais devenue très populaire. Voir William W. Freehling, *The Road to Disunion. Volume II: Secessionists Triumphant, 1854-1861* (New York and Oxford: Oxford University Press, 2007), 28.

<sup>61</sup> George Fitzhugh, "Southern Thought" in Faust, *The Ideology of Slavery*, 285-6.

<sup>62</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 1*, 539.



race, ce qui rend l'idée qu'il est considéré comme étant de race noire d'autant plus absurde. Et cela commence dès sa naissance, quand sa maîtresse cherche à savoir de quelle couleur il est et, qui, apprenant qu'il est blanc, essaie de le tuer : "As soon as my father's wife heard of my birth, she sent one of my mother's sisters to see whether I was white or black, ... [she] told my mistress that I was white, and resembled Mr. Roper very much" (Roper 1838, 52 et Roper 1848, 7). Roper dénonce ainsi une des horreurs de l'esclavage dès le début de son récit en évoquant les conséquences directes que ce métissage a sur lui : il a failli être tué dès sa naissance et il est vendu alors qu'il n'est encore qu'un enfant : "My resembling my father so very much, and being whiter than the other slaves, caused me to be soon sold to what they call a negro trader" (Roper 1838, 53 et Roper 1848, 8). Loin d'être un avantage, cette couleur blanche est un problème pour les acheteurs potentiels : "[but he] soon found he could not sell me very well (as I was much whiter than the other slaves were)", "people objecting to my being rather white" (Roper 1838, 53 et Roper 1848, 9). Il sera donc échangé contre un autre garçon qui est plus noir que lui. Une certaine ironie transparaît dans l'idée que la couleur blanche est un problème et non un atout, comme devait le penser la plupart des Blancs du Sud. Roper explique, dans la version de 1838, qu'un de ses maîtres a émis l'idée de marquer son visage car il était trop blanc : "Before Mr. R. left, he had it in contemplation, on account of my being too white, and fearing that I would run away, to mark or write on my face with powder, similar to the way in which sailors are marked on the arm" (Roper 1838, 70). Il rajoute cette information dans une note de bas de page, comme un commentaire et ce commentaire disparaît de la version de 1848, peut-être pour focaliser l'attention du lecteur sur la blancheur uniquement.

William Craft ne donne aucun détail sur sa couleur ou sur sa famille mais il insiste beaucoup sur la couleur de sa femme car toute l'intrigue de son récit repose sur la capacité de celle-ci à se faire passer pour un homme blanc. Comme le souligne Ada Savin, la blancheur est donc l'élément central du livre :

À la différence des autres esclaves, *Running a Thousand Miles for Freedom* met l'accent sur la blancheur – clé de la réussite du couple mais en même temps signe arbitraire à l'intérieur d'une société qui n'arrive visiblement plus à contrôler les lois qu'elle a mises en place. Tout au long du récit des Craft, la 'color line' pour reprendre le terme de W.E.B. Du Bois, n'est pas une simple ligne droite mais plutôt une ligne sinueuse<sup>63</sup>.

Craft précise, dès la deuxième page, que malgré des origines africaines, sa femme est presque blanche : "Notwithstanding my wife being of African extraction on her mother's side, she is almost white" (Craft, 271). Il reprendra cette idée en changeant d'adverbe un peu plus loin,

---

<sup>63</sup> Savin, "Transgression et Subversion", 93.

quand il explique comment lui est venue l'idée de la faire passer pour un homme blanc pour s'enfuir : "it occurred to me that, as my wife was nearly white, I might get her to disguise herself as an invalid gentleman" (Craft, 286). Il entretient la confusion entre le teint blanc de sa peau et le fait qu'elle n'appartient pas légalement au groupe ethnique des Blancs tout au long du récit : "But thinking that my wife was white, he replied, 'We have plenty of room for the lady, but I don't know about yourself ; we never take in colored folks'" (Craft, 325) et, plus loin, "they thought my wife was white" (Craft, 327-8). Il semble parfois s'amuser de cette confusion.

Il y a également de nombreuses références à la couleur blanche dans le récit de Louisa Picquet, plus particulièrement quand la conversation avec son scribe tourne autour de sa famille, mais, à chaque fois, les références à la couleur viennent d'une question de Hiram Mattison, qui semble fasciné par la blancheur (et la beauté) de Picquet. Cependant, on sent à la lecture du récit une certaine fierté de la part de Picquet qui semble donner bien volontiers des détails. Mattison la présente dans la préface comme une "lady" blanche : "every appearance, at first view, of an accomplished white lady. No one, apprised of the fact, would suspect that she had a drop of African blood in her veins" (Picquet, 5). Il lui posera ensuite à plusieurs reprises des questions sur la couleur des personnes dont elle parle, et notamment de ses enfants : "Q. Were your children mulattoes? A. No, Sir ! They were all white. They look just like him" (Picquet, 19). Dans cet exemple, on voit clairement qu'ils ne se placent pas du tout sur le même plan : Mattison parle du groupe ethnique ou racial auquel les enfants appartiennent et Picquet parle de couleur de peau. Même si elle est, elle-même, blanche de peau, elle a quand même des origines africaines comme le rappelle Mattison dans la préface et ses enfants sont donc, de fait, métis. Un peu plus loin, il lui repose la question à propos de la couleur de sa fille : "Q. Is she as white as you are? A. Oh yes, a great deal whiter" (Picquet, 25). On peut se demander ce qu'elle entend par « plus blanche » si elle est déjà elle-même très blanche. Il lui posera également la question sur la couleur de son mari et de la fille que celui-ci a eu avec sa première femme et elle donne sa définition de « mulâtre » : "Q. Is he a white man or colored? A. He's a mulatto. His mother is brown skin, and his father white, and that makes a mulatto, you know?", "Q. Is she as white as your children? A. Oh no; she is the darkest one in the house. But her hair is straight, only little bit wavy" (Picquet, 26-7). Ces exemples d'esclaves si blancs de peau qu'on les confond avec des Blancs ne sont pas très fréquents dans les récits, alors qu'ils représentaient un argument parfait pour démontrer l'absurdité de l'esclavage racial. On peut imaginer, de façon très pragmatique, que de tels Noirs blancs n'étaient pas très nombreux et qu'ainsi les narrateurs n'avaient pas beaucoup d'exemples. D'autre part, parce qu'ils avaient à

cœur de représenter l'ensemble des esclaves et la palette de couleurs qu'ils offraient, l'insistance sur la blancheur totale aurait pu être perçue comme l'idéalisation de cette couleur et, de ce fait, de la culture dominante. Ils sont donc plus nombreux à utiliser d'autres stratégies pour convaincre de l'absurdité de l'esclavage.

Un autre moyen de brouiller les cartes entre les différents groupes est de mélanger des mots faisant référence à une communauté, ou un statut, et des mots faisant référence à une couleur de peau. L'idée, bien sûr, est de démontrer, là encore, les points d'achoppement entre race assignée et race visible. Certains narrateurs expliquent, par exemple, comment un personnage a découvert que quelqu'un d'autre était noir parce qu'on le lui a dit. Le capitaine du bateau où est Henry Bibb, par exemple, invite celui-ci à dîner à sa table mais cela choque certains passagers qui savent que Bibb est un ancien esclave et le capitaine se retrouve gêné : "I did not know that you was a colored man, when I asked you"<sup>64</sup> (Bibb, 428). De même, Louisa Picquet raconte sa rencontre avec un homme dont elle tombe amoureuse : "While I was living in Mobile, a gentleman there owned a colored man that was more white than I am... There I met with him often at the door before I knew he was colored, and when he found out I was colored, he was always very polite" (Picquet, 8). Dans les deux cas, le message est le côté immuable d'une personne ou d'une personnalité quelle que soit l'étiquette qu'on leur appose. C'était également une façon de combattre les stéréotypes associés à la communauté noire. D'autres choisissent un procédé qui s'approche de l'oxymore : Milton Clarke parle de "white nigger" (Clarke, M., 165) et Olaudah Equiano de "white Negro woman" (Equiano, 177). Catherine Fromilhague précise à propos de l'oxymore qu'il « devient parfois le lieu où se dévoile l'unité contradictoire du monde, la fusion des opposés »<sup>65</sup>. Cette expression fait écho au roman de Mary H. Eastman, *Aunt Phillis's Cabin*, publié en 1852, dans lequel les Irlandais sont appelés des "white nigger[s]"<sup>66</sup>. William Lloyd Garrison avait également été appelé un "white negro" par un opposant car son nouveau journal, *The Liberator*, avait publié, dans sa première année, à peu près 20% d'articles écrits par des Noirs<sup>67</sup>. L'intention qui sous-tend ces deux derniers exemples n'est évidemment pas la même que celle de Milton Clarke quand il se désigne lui-même comme un Noir blanc : chez les esclavagistes, elle était plutôt utilisée comme

---

<sup>64</sup> On note également qu'il attribue une faute de grammaire au capitaine alors que lui-même n'en fait pas. Bibb souligne donc à la fois l'absurdité de la scène car la couleur est quelque chose que l'on voit, et non quelque chose que l'on « sait », mais il ajoute également une allusion à son manque d'éducation, comme un renversement du code qui voulait qu'on attribuât du vernaculaire aux esclaves.

<sup>65</sup> Catherine Fromilhague, *Les Figures de style* (Paris : Nathan Université, 1991), 54.

<sup>66</sup> Eastman, *Aunt Phillips's Cabin*, 73.

<sup>67</sup> Newman, *The Transformation of American Abolitionism*, 105.

une insulte mais elle montre que c'était une expression qui circulait et que, malgré tout, elle brouillait le message de séparation des races. Ces mélanges de couleur et de mots pour les désigner ont pour objectif de montrer également qu'il n'y a pas de raisons d'opposer Noirs et Blancs.

De la même façon, certains narrateurs utilisent l'expression "pass for", l'idée que des Noirs pouvaient se faire passer pour des Blancs, insistant ainsi sur l'idée que la couleur de surface est trompeuse. Un seul narrateur, William Grimes, utilise l'image inverse : "[he] passes for a negro, though three parts white" (Grimes 1825, 7), indiquant ainsi que puisque la majorité de son sang est blanche, il devrait être considéré comme un Blanc. Quatre narrateurs utilisent cette image de façon plus conventionnelle. Tous ont écrit ou dicté entre 1846 et 1861, ce qui confirme la tendance d'une présence accrue du thème de la blancheur et du métissage dans les récits à partir de la fin des années 1840 : John Brown ("She was as white as Ellen Craft: that is, she might have passed for a white person without fear of much detection" (Brown, J., 132)), Milton Clarke ("describing me as a person five feet two and a half inches tall probably trying to pass himself off as white" (Clarke, M., 167)) et Harriet Jacobs ("the other was a free colored man, who tried to pass himself off for white, and who was always ready to do any mean work for the sake of currying favor with white people" (Jacobs, H., 442)). Cette dernière raconte également deux anecdotes où les personnes nommées ont effectivement été prises pour des Blancs, la première fois sans faire beaucoup de commentaires ("For once his white face did him a kindly service. They had no suspicion that it belonged to a slave" (Jacobs, H., 358)). On retrouve l'idée que cette couleur blanche n'est pas un avantage avec l'emploi de "for once". La deuxième fois, elle raconte, non sans ironie, la réaction des autres employés quand ils ont « appris » que Benjamin, son fils, était noir : "one day they accidentally discovered a fact that they had never before suspected – that he was colored! This at once transformed him into a different being. Some of the apprentices were Americans, others American-born Irish; and it was offensive to their dignity to have a 'nigger' among them, after they had been told that he *was* a nigger" (Jacobs, H., 499). Elle insiste sur le ridicule d'une telle réaction car la présence de Benjamin ne posait aucun problème auparavant et elle utilise le mot "colored" puis "the n-word" pour montrer que les préjugés sont une affaire de construction mentale et non une réalité. Elle met la première occurrence de "the n- word" entre guillemets, ce qui signifie à la fois qu'elle rapporte les mots de quelqu'un d'autre au discours direct mais également qu'elle le rejette. Israel Campbell utilise également l'expression "pass off as white" mais il ajoute une notion que seuls William Grimes et Henry Bibb utiliseront avant lui : passer pour un Blanc,

c'est aussi une attitude, ce n'est pas seulement un teint de peau plus clair que les autres esclaves. Son maître lui donne la permission d'aller voir sa famille dans le Kentucky et il décide de s'arrêter dans des tavernes sur le chemin, tavernes réservées aux Blancs et certainement interdites aux esclaves. Sa stratégie est claire : "I thought I would pass off as a white man, and I did not take off my hat". Il est accueilli dans la taverne et quand des hôtes suspicieux lui demandent à qui il appartient, il répond "I work with Mr. Garner, sir", and I acted as if I was greatly insulted" (Campbell, 97). Il fera la même chose à plusieurs reprises et il ne sera pas inquiet. Henry Bibb jouera avec le double sens de "pass", qui peut être à la fois le laissez-passer dont tout esclave avait besoin pour pouvoir circuler librement et le verbe passer (pour un Blanc) : son attitude et son teint clair lui servent de laissez-passer : "No man ever asked me whether I was bond or free, black or white, rich or poor; but I always presented a bold front and showed the best side out, which was all the pass I had" (Bibb, 419). William Grimes se considère majoritairement blanc et il n'utilise donc pas l'expression « passer pour un Blanc », on le prend pour un Blanc, ce qui n'est pas la même chose, mais il rejoint Campbell et Bibb dans l'idée que c'est sa façon de se comporter qui crée la confusion :

the guard never attempted to meddle with me, they always took me to be a white man. I have frequently walked the streets of Savannah in an evening, and being pretty well dressed, (generally having on a good decent suit of clothes,) and having a light complexion, (being at least three parts white,) on meeting the guard I would walk as bold as I knew how, and as much like a gentleman; they would always give me the wall. (Grimes 1825, 41)

Même si aucun des trois ne le dit explicitement, ils font peut-être allusion ici à l'attitude trop soumise des esclaves qui les trahit parfois plus que leur couleur. Allyson Hobbs consacre un ouvrage à ce phénomène de « passer pour un Blanc » et elle établit un parallèle entre le fait de passer pour un Blanc et le fait de passer pour, ou d'être, libre et ces narrateurs reflètent cette idée. Elle rappelle également qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle l'identité raciale était fluide et que la race n'était pas forcément corrélée à un statut d'esclave<sup>68</sup>. On note cependant qu'ils ne sont que trois à développer cet argument alors qu'ils ne sont pas les seuls à être de couleur claire. William Craft, par exemple, parle de déguisement pour sa femme Ellen en plus de sa peau blanche pour expliquer comment elle a pu passer pour un homme blanc et il n'utilise jamais cette expression "pass for". Les trois narrateurs qui utilisent l'expression écrivent à des périodes différentes (1825 pour Grimes, 1849 pour Bibb et 1861 pour Campbell), il ne s'agit donc pas d'une tendance mais d'une originalité de ces trois auteurs. On peut s'interroger sur un tel silence dans les autres récits alors que, selon Carol Wilson, « si l'esclavage blanc était choquant, il restait

---

<sup>68</sup> Allyson Hobbs, *A Chosen Exile: A History of Racial Passing in American Life* (Cambridge, Mass. and London: Harvard University Press, 2014), 30-40.

plus acceptable aux yeux des blancs que l'alternative : un(e) esclave africain(e) qui réussissait à tromper les blancs et à triompher sur le système »<sup>69</sup>. Ce silence est en fait cohérent avec ce que nous voyons tout au long de ce chapitre : les narrateurs redonnent leur humanité aux esclaves en niant des catégories raciales qu'on leur assignait.

### 8.5 Déconstruction des catégories

Ainsi, l'appartenance à un groupe par la couleur et le sang se construit et se déconstruit dans les récits et les narrateurs se démarquent des images figées, monolithiques, qui créaient deux groupes distincts, l'un étant censément supérieur à l'autre. Cette déconstruction laisse, par conséquent, la place à une autre description, à une palette différente de couleurs et les narrateurs font preuve de beaucoup d'imagination et de nuances dans leurs descriptions : des Noirs qui ressemblent à des Blancs, des Blancs qui ressemblent à des Noirs, des Noirs qui sont appelés Noirs mais qui ont la peau blanche, des Noirs qui ont toute une palette de teintes... Quel argument plus convaincant pour montrer que l'esclavage n'est pas basé sur la couleur de peau, comme le prétendent les esclavagistes ? Les couleurs se mélangent pour rester ce qu'elles sont : des couleurs.

L'utilisation de mots faisant référence à la couleur est moins figée que des mots tels que "negro" et "mulatto" car ils peuvent être déclinés et ils ne représentent pas l'individu dans sa globalité, ils ne semblent désigner que la couleur de sa peau. Certains narrateurs n'hésitent pas à parler de couleurs de peau au pluriel, sortant ainsi des catégories blanc-métis-noir. Harriet Jacobs parle de nuances : "Children of every shade of complexion play with [the mistress's] own fair babies, and too well she knows that they are born unto him of his own household" (Jacobs, H., 368). Elle joue sur les mots car elle ne dit pas "white" pour parler des enfants de la maîtresse et "fair" peut être considéré comme une nuance ("a shade") de blanc, elle utilisera d'ailleurs le même adjectif pour parler de sa fille (Jacobs, H., 416). Elle insiste, à l'aide du pluriel et de l'adjectif "every", sur le fait que ces enfants métis sont très nombreux. William Grimes utilise également le pluriel pour montrer la palette de couleurs présente sur le bateau sur lequel il s'enfuit : "the captain would not distinguish me from the hands, having a number on board of different complexions" (Grimes 1825, 97). Le mot "complexion" désigne la couleur de peau mais aussi le teint, quelque chose de changeant et de plus transitoire en fonction des conditions de vie et de l'état de santé. Nous voyons, en étudiant l'usage de ce vocable également, le tournant que représentent les années 1850 dans l'argumentation contre l'esclavage : en effet, même si "complexion" est utilisé dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle par Ottobah

---

<sup>69</sup> Cité dans Savin, "Transgression et Subversion", 93.

Cugoano et Olaudah Equiano (respectivement 22 et 11 occurrences) et qu'on le retrouve dans 11 récits sur 29 entre 1787 et 1849, il semble gagner en popularité après 1850 avec 37 occurrences (contre 24 dans la période précédente) réparties sur 9 récits sur 24<sup>70</sup>. Josiah Henson utilise plutôt le mot “color” mais l'idée de multiplicité est la même : “[He] put me into his negro quarters with about forty others, of all ages, colors, and conditions” (Henson 1858, 13). Cette phrase reproduit un peu la candeur du « je » narré car Henson a six ans quand il est vendu et emmené dans cette nouvelle plantation mais l'image est claire. Frederick Douglass choisit de faire une liste des différentes couleurs présentes parmi les enfants esclaves de son maître : “I found myself in the midst of a group of children of many colors, black, brown, copper colored, and nearly white” (Douglass 1855, 14). Tous les deux écrivent dans les années 1850 mais on trouve également cette multiplicité de teintes dans le récit écrit par Richard Allen en 1833 (“if the troubles of your condition end with your lives, you will be admitted to the freedom which God hath prepared for those of all colours that love him” (Allen, 47-8)) et le récit dicté par Moses Grandy en 1843 (“I was made to feel severely the difference between persons of different colours” (Grandy, 66)). Même si, comme les arguments précédents, il est assez rare, cet argument participe de la stratégie abolitionniste qui se développe à partir des années 1830, celle qui consiste à recentrer les arguments sur les esclaves, au lieu de se contenter de la dénonciation abstraite de l'esclavage en tant qu'institution. Il montre également que les narrateurs, même s'ils avaient un but et souvent des éléments de vie en commun, pouvaient faire preuve d'originalité et que, même s'ils étaient certainement influencés par les abolitionnistes qui les encadraient ou les encourageaient à témoigner, ils apportaient leur propre voix et leur vision des choses au débat.

Beaucoup de narrateurs utilisent le comparatif pour montrer que la différence entre les propriétaires et leurs esclaves est parfois ténue. Ce procédé met les deux éléments comparés à égalité et mêle des groupes supposés distincts. Cette notion d'égalité est évidente dans les propos d'Austin Steward, qui y consacre tout un paragraphe. Il utilise le comparatif : “True, God has given to the African a darker complexion than to his white brother; still, each have the same desires and aspirations” (Steward, 704). Harriet Jacobs, elle aussi, reprend cette idée de frères et sœurs avec une peau plus claire : “They played together as children; and when they

---

<sup>70</sup> Période 1787-1849 : Cugoano (versions de 1787 et de 1825), Equiano, Bayley, Grimes, Prince, Wheeler, Lewis Clarke, Douglass, Watson, Bibb (3 récits dictés sur les 10 que compte la période et 7 récits écrits sur 19, la proportion est donc à peu près égale entre les 2 types de récits). Période 1850-1864 : Northup, Douglass, Grimes, John Brown, Thompson, Steward, Henson, Craft, Watkins (version de 1860), 3 récits dictés sur 6 et 6 récits écrits sur 18, la différence n'est pas non plus concluante entre les deux types de récits. Cette référence au teint était donc une idée qui circulait, quel que soit le milieu dans lequel le narrateur évoluait.

became women, my mother was a most faithful servant to her whiter foster sister” (Jacobs, H., 343). William Grimes emploie également cette technique mais l’image semble convenue dans son récit car il insiste à plusieurs reprises sur le fait qu’il peut facilement passer pour un Blanc. Peut-être utilise-t-il cet argument qu’il a la peau simplement un peu plus foncée que les Blancs pour montrer l’absurdité de la différence et non pour exprimer une réalité : “I think those persons who have oppressed poor Grimes should recollect that although his skin is perhaps a little darker than theirs, he yet has the feelings of a man” (Grimes 1855, 92). Cette phrase peut s’appliquer à tous les esclaves, par conséquent Grimes parle peut-être au nom de tous plutôt que de tirer une conclusion générale sur sa propre vie. Frederick Douglass emploie également cette image de la peau plus claire ou pâle dans sa diatribe contre la discrimination, quand il répète 9 fois en 3 paragraphes : “we don’t allow niggers in here”. Il conclut ces paragraphes avec la façon dont il est accueilli en Irlande et la colère est perceptible derrière l’ironie : “I had as much attention paid me by the servants that showed us through the house, as any with a paler skin. As I walked through the building, the statuary did not fall down, the pictures did not leap from their places, the doors did not refuse to open, and the servants did not say, ‘We don’t allow niggers in here’” (Douglass 1855, 127). Le but de ces images presque apocalyptiques est, de toute évidence, de ridiculiser les préjugés de ses compatriotes blancs. À l’inverse, il changera de stratégie entre les deux autobiographies quand il s’agira de décrire sa mère : en effet, le comparatif pour indiquer qu’elle avait la peau plus foncée que ses parents (“of a darker complexion” (Douglass 1845, 47)) de la version 1845 devient “of deep, black, glossy complexion” (Douglass 1855, 16) donc il insiste davantage sur sa noirceur. L’idée pour Douglass n’est pas de revendiquer une couleur claire et d’en faire un argument suffisant contre l’esclavage, il revendique ses origines noires plus que ses origines blanches. Il se sert de cet outil pour interpeller les Blancs et leur rappeler que ce qui les différencie des Noirs est une simple teinte de peau. Solomon Northup utilise également le comparatif pour insister sur cette simple différence de teinte : “[Nelly] was nineteen or twenty, and far whiter than her owner, or any of his offspring. It required a close inspection to distinguish in her features the slightest trace of African blood” (Northup, 244). Il utilise toutefois une autre technique en parallèle : il choisit de ne pas utiliser le terme blanc pour parler des Blancs : l’un des deux kidnappeurs a “a fair complexion” (Northup, 29) tout comme Epps, son maître (Northup, 162) et, enfin, un marchand d’esclaves, Freeman, a “a light complexion” (Northup, 75). Il situe sa description au niveau de la simple particularité physique, ces hommes, tous trois au comportement méprisable, ne font pas partie de la catégorie, de la race, des Blancs. Il n’utilise pas cette technique uniquement pour des personnes nuisibles puisque Bass, qui l’a aidé à recouvrer sa liberté, est



aussi décrit comme ayant “a light complexion” (Northup, 264). Ce choix descriptif n’est donc pas seulement une façon de dénigrer les personnes dont il parle, c’est bien un choix délibéré de sortir des catégories raciales convenues.

De même, l’ajout d’un adverbe devant la couleur blanche ou noire participe de cet argument que la couleur de surface ne saurait être un marqueur racial. Cette technique est assez répandue puisqu’on la trouve chez dix-huit narrateurs, avec une présence plus marquée à partir des années 1840 (on le retrouve déjà chez Equiano en 1789 et Grimes en 1825 cependant). John Brown, par exemple, quand il décrit son père, dit qu’il est très noir (“very black” (Brown, J., 2)), “black” tout seul serait plus ambigu et pas forcément une description physique. À l’inverse, l’oncle d’Harriet Jacobs est presque blanc : “He was a bright, handsome lad, nearly white; for he inherited the complexion my grandmother had derived from Anglo-Saxon ancestors” (Jacobs, H., 342).

L’argument de la simple différence de teinte est encore plus explicite quand il est inversé : ce sont les propriétaires qui ont une peau plus foncée que les esclaves. Ils sont plusieurs à utiliser cette idée : Moses Roper discrédite en quelque sorte l’idée que l’on peut reconnaître un esclave à son apparence physique en racontant la dispute qui a eu lieu entre un contremaître et sa femme à son propos, l’homme pensant que Roper avait du « sang esclave » et sa femme affirmant que non (“Though I was white at that time, he would not believe my story, on account of my hair being curly and woolly, which led him to conclude I was possessed of enslaved blood. The overseer’s wife, however, who seemed much interested in me, said she did not think I was of African origin, and that she had seen white men still darker than me” (Roper 1838, 59 et Roper 1848, 17)). Cette citation est intéressante car tous les marqueurs d’identité sont mélangés : le statut d’esclave associé au sang, à l’origine ethnique africaine et à la couleur de peau. Et tout ceci ajouté fait que le contremaître et sa femme ne savent plus à qui ils ont affaire. Le contremaître finira par être convaincu par sa femme que Roper est bien un Blanc apprenti et non un esclave en fuite comme il le pense. William Grimes n’hésitera pas à utiliser la couleur noire pour décrire du boucher qui lui crée des ennuis : “I being a negro, as they called me, and the butcher a white man, although his skin was a great deal blacker than mine, I was put under \$500 bonds” (Grimes 1855, 86). Dans le cas de Solomon Northup, cette image révèle encore plus qu’une simple comparaison de couleur de peau. En effet, sa description physique des gens qu’il rencontre tout au long de sa captivité donne également de nombreuses indications sur leur caractère et sur la façon dont ils vont le traiter par la suite. Le portrait d’un de ses maîtres, Goodin, est particulièrement peu flatteur, à un moment du récit où le je narré n’a pas encore fait

l'expérience des mauvais traitements qu'il subira dans sa plantation : "We were met at the door of Goodin's yard by that gentleman himself – a short, fat man, with a round, plump face, black hair and whiskers, and a complexion almost as dark as some of his own negroes" (Northup, 59). L'adjectif "dark" est fortement négatif et peut s'entendre au sens propre, sa couleur de peau foncée, comme au sens figuré, ses desseins et son caractère. Il utilisera également le changement de couleur momentané pour développer cet argument quand il se bat avec un autre de ses maîtres, Tibcats, pour la deuxième fois : "His face, that had been white with passion, was now black from suffocation. Those small serpent eyes that spat such venom, were now full of horror – two white orbs starting from their pockets" (Northup, 135). La différence est nette quand il décrit une jeune propriétaire adorée de ses esclaves : "Her dark hair and eyes contrasted strongly with her clear and delicate complexion" (Northup, 285).

Ainsi, certains narrateurs insinuent que des Blancs pourraient passer pour des Noirs, dans un renversement de situation très ironique car c'était une autre façon de répondre à la peur que certains esclaves métis puissent se faire passer pour des Blancs et c'était également une autre manière de contester la séparation des races. Mary Prince, dès 1831, donc avant l'insistance sur le métissage, décrit sa nouvelle et cruelle maîtresse comme ayant un teint très sombre : "She was a stout tall woman with a very dark complexion" (Prince, 193). Elle rajoute l'adverbe "very" pour augmenter l'intensité et on peut imaginer que, comme pour Northup, cet adjectif "dark" doit être envisagé au sens propre comme au sens figuré, sa maîtresse étant d'une cruauté infinie. Quand Henry Watson décrit un de ses maîtres, le premier élément qu'il donne est que sa peau était de couleur sombre : "He was dark-complexioned, had sharp, grey eyes, a peaked nose and compressed lips; indeed, he was a very bad-looking man" (Watson, 12). Peter Wheeler parle également d'un Espagnol à la peau très foncée qui a commis un meurtre : "a young Spaniard of a dark complexion and long black eyebrows that come round under a curl at the corner of the eye, and oh! how black his eye was". Il rajoutera d'ailleurs : "he looked as though he could murder as easy as you could eat a meal of victuals" (Wheeler, 190). On remarque que Peter Wheeler est le premier, en 1839, à jouer autant avec les couleurs comme marqueurs d'identité. Il en fait même des plaisanteries ("then I'm a white man" (Wheeler, 24) ou "if you'd been there, I guess you'd thought the black boy had turned white" en parlant de lui-même (Wheeler, 132)). Ces deux plaisanteries contrastent avec le ton sérieux de son scribe et on peut donc imaginer qu'elles émanent bien de Wheeler. Pour Israel Campbell, la couleur noire est associée à la colère chez sa maîtresse : "Mistress was sitting in a chair, and looked very black and displeased" (Campbell, 112).

Lewis Clarke rapporte une scène sur un mode comique entre un juge et son frère Cyrus quand celui-ci décide qu'il a le droit de voter. Toute la scène est un jeu autour de la dichotomie entre la couleur apparente de Cyrus (il passe facilement pour un Blanc) et sa couleur « identitaire » (il a du sang noir, il est donc considéré comme un Noir). Quand le juge lui dit qu'il est un homme de couleur, Cyrus rétorque qu'il est aussi blanc que lui et que lui a le droit de voter. Le journaliste qui rapporte l'incident rajoute en commentaire qu'effectivement le juge a une peau assez foncée ("I am as white as you, and don't you vote? (Mr E. is well known to be very dark, indeed, as dark or darker than Clarke)" (Clarke, L., 56)). Son frère Milton, quant à lui, raconte une méprise : après qu'il s'est enfui, des kidnappeurs essaient de l'enlever pour le ramener à son maître mais personne n'arrive à le reconnaître parmi les personnes présentes. On demande à un forgeron blanc d'identifier Clarke et le forgeron désigne M. Postlewaite, un des kidnappeurs : "The chivalric Mr. P. told him no man called him nigger with impunity. The Buckeye insisted upon it he was the nigger" (Clarke, M., 168). Ils finiront par en venir aux mains. Milton Clarke raconte toute la scène avec un certain humour et l'ironie est perceptible dans l'adjectif "chivalrous" associé à un homme qui kidnappe les esclaves fugitifs pour les ramener à leur propriétaire. William Craft emploiera la même image du Blanc qui est pris pour un Noir : ils sont accueillis avec sa femme Ellen par un Quaker blanc après s'être enfui et Ellen s' imagine qu'il est métis comme elle car il a la peau plus foncée qu'elle ("The gentleman was not of the fairest complexion, and therefore, as my wife was not in the room when I received the information respecting him and his anti-slavery character, she thought of course he was a quadroon like herself" (Craft, 316)). Il est intéressant de remarquer que quelques narrateurs choisissent l'humour, parfois teinté d'ironie, pour parler de races, ce que l'on ne retrouve pas dans les écrits abolitionnistes. L'une des armes de certains narrateurs est de se moquer de l'idée plutôt que de la contrecarrer avec des raisonnements scientifiques. Cela montre que chacun avait son rôle pour combattre l'esclavage et que les narrateurs apportaient vraiment quelque chose au débat. De plus, le fait que ces images de peau plus foncée se retrouvent à des périodes différentes (de 1831 pour Prince à 1860 pour Craft) et dans des circonstances de publication différentes (Prince dicte son récit qui est publié en Angleterre, Watson écrit son récit et le publie dans le Massachusetts) montre également qu'il ne s'agissait pas forcément d'une tendance dans les milieux abolitionnistes, ni d'une demande des éditeurs.

L'idée que la couleur n'est qu'une apparence est renforcée par le fait qu'elle peut être changée en fonction des circonstances et qu'elle n'est donc pas un indicateur fiable de l'appartenance à un groupe. Nous l'avons vu dans les nombreux exemples d'esclaves métis à

la peau blanche mais certains narrateurs prennent l'argument de manière littérale : on essaie de changer leur couleur ou ils le font eux-mêmes. Moses Roper et Lewis Clarke, par exemple, ont la peau très blanche pour des esclaves, ce qui indispose leurs maîtres respectifs, ils essaient donc de les faire foncer un peu en les faisant travailler au soleil pendant des heures : “the Doctor soon sent me to his cotton plantation, that I might be burnt darker by the sun” (Roper 1838, 53 et Roper 1848, 8) et “She would fix me so that nobody should ever think I was white ... in order to burn me black” (Clarke, L., 21)<sup>71</sup>. William Wells Brown ne noircit pas les peaux mais les cheveux, pour cacher les cheveux blancs des esclaves que le vendeur (pour qui il travaille) veut vendre ainsi plus cher mais l'idée est proche quand il parle de processus de noircissement (“the blacking process” (Brown, W.W. 1847, 53 et Brown, W.W. 1849, 313)). La portée métaphorique du « noircissement » des esclaves pour les rendre plus jeunes et plus noirs aussi est indéniable : il est impératif que les esclaves aient l'air noir pour continuer à justifier l'esclavage racial. Harriet Jacobs est la seule qui utilisera ce subterfuge à son avantage, pour changer de cachette quand elle est sur le point d'être découverte (“I wore my sailor's clothes, and had blackened my face with charcoal” (Jacobs, H., 437)). Olaudah Equiano, encore une fois précurseur, est le seul qui fera l'inverse : il blanchira sa peau pour qu'on ne le reconnaisse pas (“My being known to them obliged me to use the following deception: I whitened my face, that they might not know me; and this had the desired effect” (Equiano, 141)). Il est également le seul à élaborer une théorie sur la question de cette couleur qui peut changer, notamment en fonction du climat. Il consacre un paragraphe entier à réfuter l'idée que les Noirs sont inférieurs aux Blancs et conclut : “These instances, and a great many more which might be adduced, while they shew how the complexions of the same persons vary in different climates, it is hoped may tend also to remove the prejudice that some conceive against the natives of Africa on account of their colour. Surely the minds of the Spaniards did not change with their complexions!” (Equiano, 17). John Brown choisit, lui aussi, l'humour pour montrer qu'on peut changer de couleur facilement. Il raconte comment un groupe d'abolitionnistes a joué un tour à des chasseurs d'esclaves en prenant la place des esclaves fugitifs que ceux-ci pourchassaient. Ils sont arrêtés et ne dévoilent la supercherie qu'une fois arrivés devant le juge : “the whole party presented themselves with perfectly white, and it must be added, indecorously grinning faces... It need scarcely be explained, that the lads were indebted for their sable hue, to a convenient

---

<sup>71</sup> Les dates de publication sont assez proches (1838 et 1848 pour Roper et 1845 pour Clarke) et ils étaient tous les deux militants abolitionnistes donc ils ont pu se croiser lors de réunions publiques mais nous n'en avons pas la certitude. Le premier était esclave en Caroline du Nord tandis que le second était dans le Kentucky, il ne s'agit donc pas d'une « coutume » locale.

chimney, and to the slaves themselves for their disguise” (Brown, J., 226). Israel Campbell, quant à lui, associe la couleur blanche à la peur : “I did not follow him any further; but while I was after him, I scared him so badly, that he looked as white as any man I ever saw, although he was half-African and was naturally very dark-skinned” (Campbell, 114). Il n’invente pas cette association<sup>72</sup> mais son utilisation par Campbell dans ce contexte n’est certainement pas anodine, il est un des narrateurs qui évoque le plus les couleurs et les races. Le blanc associé à la peur montre donc la qualité changeante des couleurs mais aussi le côté, en l’occurrence, négatif du blanc.

La couleur est donc changeante et elle ne représente de toute façon qu’une partie de l’être humain, si on refuse son essentialisation, ce que font beaucoup de narrateurs d’une manière ou d’une autre. Les esclavagistes n’ont cessé d’opposer les Blancs aux Noirs en faisant de ces deux communautés des entités figées qui ne sont définies que par leur couleur. Certains narrateurs déconstruisent ces identités notamment en associant une partie du corps seulement à la couleur. On pourrait arguer qu’il s’agit ici aussi d’une synecdoque, la partie représentant le tout, mais, dans ce cas précis, il s’agit davantage de morceler une image que de créer un symbole, à l’instar du fouet taché de sang. Solomon Northup parle de sa gorge noire à deux reprises dans son récit, les deux occurrences étant des paroles rapportées et associées à des menaces. Tibeats, son maître cruel avec qui il s’est battu, demande de l’aide à deux Blancs pour le punir et l’un d’eux lui dit qu’il va lui trancher la gorge : “swearing if I made the least resistance he would break my head – he would tear me limb from limb – he would cut my black throat” (Northup, 114). Un peu plus loin, un autre de ses maîtres, Epps, se met très en colère quand il voit Northup essayer de protéger Patsey, une autre esclave : “Now I’ll cut your black throat; that’s what I’ll do” (Northup, 228). Frederick Douglass réduit sa couleur à son visage, en jouant avec sa couleur noire, le fait qu’il est métis et le fait que sa peau va devenir transparente : “I had reason to fear that my sable face might prove altogether too transparent for the sage concealment of my hazardous enterprise” (Douglass 1855, 93). Il parle également de sa sombre présence, image à double sens qui désigne à la fois sa couleur de peau sombre mais également le prétendu danger qu’il représente pour les passagers du bateau, raison pour laquelle on lui refuse l’entrée du bar : “[I was] denied the entry to the saloon, lest my dark presence should be deemed an offense to some of my democratic fellow-passengers” (Douglass 1855, 133). La phrase est hautement ironique, grâce à ce double sens mais aussi grâce aux mots

---

<sup>72</sup> L’expression “white as a sheet”, associant le blanc à la peur, existe depuis 1751. <https://www.etymonline.com/word/sheet> (consulté le 30/08/2021). On la trouve d’ailleurs dans le récit de Peter Wheeler, dicté en 1839 (Wheeler, 141).

“democratic” et “fellow-passengers”. Il utilisera la même image pour parler des Blancs quand il explique que n’importe qui peut l’arrêter s’il le souhaite et la seule chose qui leur en donne le droit est d’avoir un visage blanc : “Any one having a white face, and being so disposed, could stop us, and subject us to examination” (Douglass 1845, 124). Il s’amusera des codes pour dénoncer la discrimination dont il est victime dans un train circulant dans le Nord : quand on lui expliquera qu’il n’est pas admis dans la voiture car il est noir, il précise : “After a good deal of parleying, I was told that it was because I was black. This, I denied” (Douglass 1855, 136). La formulation est ambiguë et on ne comprend pas bien ce qu’il dément. Est-ce le fait qu’il est noir ? Il est vrai qu’il n’utilise pas souvent cet adjectif pour parler de lui ou des autres, mais, en même temps, il ne mentionne pas non plus souvent qu’il est métis et qu’il doit donc avoir la peau claire. Dans le même paragraphe il utilise “colored travelers”. Ottobah Cugoano parle également de “browfow”, traduction de gens au visage blanc dans sa langue maternelle : “he told me to learn the ways of the browfow, that is, the white-faced people” (Cugoano 1825, 124). Francis Fedric parle, lui aussi, de visage blanc mais il va plus loin, il cite M. Franklin, un maître réputé gentil, qui compare les femmes esclaves à des dames blanches en disant qu’il ne leur manque qu’un visage blanc et il pourrait les confondre : “He said if some of the black women had had white faces, he should have thought it was their mistresses, their manners and demeanour being exact copies of the white ladies” (Fedric,72).

Henry Bibb évoque une anamorphose quand il s’enfuit et qu’il se retrouve sur un bateau incognito, il nous montre que la couleur n’est qu’une illusion car elle dépend de la lumière : “But I crowded myself back from the light among the deck passengers, where it would be difficult to distinguish me from a white man”, “I was afraid he would see I was a colored man” (Bibb, 369). Il précise également dans le même paragraphe que l’obscurité est, pour lui, un moyen de gagner sa liberté, lui donnant ainsi une connotation positive, alors que l’obscurité est souvent associée au mal : “Some men love darkness rather than light, because their deeds are evil; but this was not the case with myself, it was to avoid detection in doing right”. À la fin du paragraphe, il espère pouvoir s’en aller sans se faire remarquer : “I might pass off unnoticed”. La formulation est ambiguë ici, il parle du fait que, quand le bateau est arrivé au port, l’attention des passagers était tournée vers la ville et par conséquent il n’a pas été vu mais il utilise le même verbe que pour l’expression passer pour blanc et tout le paragraphe est consacré à l’impossibilité des passagers à déterminer s’il est blanc ou noir. Quand il parle de sa petite fille frappée par leur maîtresse, Bibb décrit son visage tuméfié : “[my mistress] whom I have known to slap with her hand the face of little Frances, for crying after her mother, until her face was left black and

blue” (Bibb, 367). Il n’invente pas cette expression mais son utilisation pour une petite fille qui était certainement assez claire de peau (il ne le précise pas mais ses deux parents sont métis) montre la superficialité de la couleur, qui est parfois passagère et non le signe d’une identité. Cette image sera d’autant plus évidente un peu plus loin quand la description du visage de Frances fait écho à la description de la petite fille dans le même paragraphe (“Her little face was bruised black with the whole print of Mrs. Gatewood’s hand”, “She had a keen black eye, and the very image of her mother was stamped upon her cheek”). La même joue qui est devenue noire, marquée par la main de la maîtresse, est aussi celle sur laquelle l’image de sa mère, métisse, est gravée. Ce sont donc les propriétaires d’esclaves qui font d’eux des Noirs, autrement dit des esclaves dans l’imaginaire sudiste. L’identité de l’un ne peut se construire sans l’identité de l’autre et l’identité des Blancs ici est la cruauté. Une fois libre avec sa famille, il envoie une lettre à son ancien maître et il revient sur cet épisode : “My infant child was also frequently flogged by Mrs. Gatewood, for crying, until its skin was bruised literally purple” (Bibb, 425). Les souvenirs effacent la couleur noire quand tous les trois sont libres. Mary Prince utilisera aussi cette expression en parlant de la fille de son maître, une fille blanche donc, qui se retrouve couverte de bleus sous les coups de son père, qui la bat souvent quand il est ivre : “I strove with all my strength to get her away from him ; for she was all black and blue with bruises” (Prince, 202). William Wells Brown parlera également d’ecchymoses lors d’une bagarre entre Blancs et Noirs mais il ne précisera pas qui, des uns ou des autres, aura ainsi le visage marqué : “During the fight no one was killed, though there were many broken noses and black eyes” (Brown, WW. 1849, 123).

Peu de narrateurs associent la couleur à une partie du corps mais ils sont nombreux à lier couleur et peau pour indiquer que ce n’est que ça, une couleur de peau, et ainsi combattre l’idée que cette couleur définit tout un être. John Brown explique qu’un médecin loue Brown à son propriétaire pour faire des expérimentations sur lui et ainsi fabriquer des médicaments plus ou moins efficaces. Il étudie également la peau de Brown pour savoir jusqu’à quelle profondeur le derme est noir<sup>73</sup> : “At the expiration of that time, he set to work to ascertain how deep my black skin went... He continued until he drew up the dark skin from between the upper and the under one” (Brown, J., 48). Il reprend cette association couleur et peau en parlant des lois de la Géorgie pour expliquer comment John Glasgow, Noir libre anglais, a pu être vendu comme

---

<sup>73</sup> Les esclaves ont été utilisés pour diverses expérimentations se prétendant scientifiques tout au long de la période. On pense par exemple à James Marion Sims, appelé « le père de la gynécologie moderne », qui pratiquait des expériences sur des femmes esclaves sans anesthésie. Voir <https://www.history.com/news/the-father-of-modern-gynecology-performed-shocking-experiments-on-slaves> (consulté le 27/08/2022). Il est à noter que John Brown est le seul narrateur à faire allusion à ces expérimentations dans notre corpus.

esclave alors que tout le monde savait qu'il était libre : "The black law of Georgia, like that of South Carolina, is no respecter of freedom, if it present itself with a coloured skin" (Brown, J., 35). La dénonciation de cette loi injuste est claire dans la formulation, tout comme dans celle d'Henry Watson quand il raconte comment un esclave qui avait tenté de fuir est rattrapé et tué par le contremaître. Watson écrit en 1848 et il est le premier à insister autant sur la couleur de surface. Il annonce donc le tournant, que nous avons déjà évoqué, en 1850. Le propriétaire de l'esclave lui ordonne de laisser le corps sur place pour qu'il serve d'exemple aux autres : "and there it remained, the vultures rioting and feasting on the remains of a man, whose only fault was a black skin" (Watson, 16). Un homme devrait être puni uniquement parce qu'il a commis une faute ou un crime et ici la seule faute de l'esclave était la couleur de sa peau. Austin Steward parle de la couleur de peau qui ne change rien au cœur de la personne : "What though his skin be black as ebony, if the heart of a brother beats in his bosom?" (Steward, 763). Milton Clarke et Frederick Douglass dénoncent cette discrimination basée sur la couleur de la manière la plus explicite. Milton Clarke, d'abord, raconte sa conversation avec un homme blanc alors qu'il vient d'échapper à une tentative d'enlèvement. L'homme pense que Clarke est un homme blanc aussi et lui parle de cette tentative d'enlèvement : "His philanthropy was graduated, like many others, upon nothing more substantial than color" (Clarke, M., 169). Frederick Douglass fait de nouveau appel à l'ironie pour dénoncer le traitement dont il est victime dans le train : personne ne veut s'asseoir à côté de lui jusqu'à ce que le gouverneur lui-même ne le fasse et il devient alors respectable : "The governor had, without changing my skin a single shade, made the place respectable which before was despicable" (Douglass, 1855, 138). De façon assez inattendue, Austin Steward et Solomon Northup semblent contredire l'argument selon lequel la couleur n'est que superficielle en se comparant aux Blancs. Northup d'abord, quand il retrouve ses enfants après douze années de captivité, les sert dans ses bras, selon ses dires, comme s'ils avaient été blancs : "Their presence was my delight; and I clasped them to my bosom with as warm and tender love as if their clouded skins had been as white as snow" (Northup, 27). Steward précise également que quand il a été élu à la mairie, il avait autant de pouvoir que s'il avait été blanc : "your humble servant, A. Steward, was elected township clerk, with all the responsibility of the office resting upon him and the same power given him, as though he had been born in Her Britannic [sic] Majesty's dominion, with a face as white as the driven snow" (Steward, 802). Ces citations interpellent le lecteur car elles semblent définir une norme, la blancheur, à laquelle les deux narrateurs se comparent. Mais on peut se demander s'il ne s'agit pas du même argument pris de l'autre côté du miroir : dire qu'on aime ses enfants comme s'ils étaient blancs ou que l'on a autant de pouvoir que si on avait été blanc revient à dire que les



Blancs et les Noirs sont identiques, et, dans le cas de Steward, que les Noirs peuvent exercer des responsabilités aussi facilement que les Blancs. C'est également, pour Steward toujours, une façon de lier race et classe : la classe dominante est blanche. La contradiction n'est donc qu'apparente et la discrimination n'a pas grand sens.

Comme souvent, Frederick Douglass résume parfaitement la problématique de l'esclavage et contredit la logique esclavagiste :

I knew of blacks who were not slaves; I knew of whites who were not slaveholders; and I knew of persons who were nearly white, who were slaves. Color, therefore, was a very unsatisfactory basis for slavery... I was not very long in finding out the true solution of the matter. It was not color, but crime, not God, but man, that afforded the true explanation of the existence of slavery. (Douglass 1855, 29)

L'adjectif "unsatisfactory" est, de toute évidence, un euphémisme et les oppositions couleur / crime et Dieu / homme sont intéressantes car par couleur il entend couleur noire et par homme il sous-entend homme blanc. Ces deux oppositions établissent donc un lien entre la couleur noire et Dieu, d'une part, et entre crime et homme blanc, d'autre part.

Les abolitionnistes blancs, quand ils parlaient des esclaves, parlaient d'un autre, forcément différent d'eux, et ils employaient donc plus facilement des termes faisant référence à des catégories ("mulattoes", "people of color"). Ils avaient également davantage tendance à évoquer les esclaves comme un groupe monolithique, des victimes à sauver. Quand les narrateurs parlaient d'esclaves, ils parlaient d'êtres humains, comme eux, et de personnes réelles, qu'ils avaient souvent rencontrés eux-mêmes. Il n'est donc pas étonnant que ces éléments de langage (le comparatif, les adverbes...), pour utiliser une expression moderne, soient absents de la rhétorique abolitionniste mais présents dans les récits d'esclaves. Les narrateurs s'emparent du débat sur l'esclavage et apportent leur pierre à l'édifice, non seulement en témoignant de ce qu'ils ont vécu pour apporter des preuves, mais également en développant leur propre argumentaire, qui ne se contente donc pas d'énoncer des faits, mais qui construit un message plus élaboré, fondé notamment sur la portée métaphorique du sang et de la couleur de peau.

## Chapitre 9 : Couleurs et sang métaphoriques

On pourrait penser que des narrateurs qui ont, pour la plupart, appris à écrire adulte ou qui n'ont pas appris du tout, rencontreraient des difficultés à dépasser la simple dénonciation de faits et le récit d'incidents ou d'horreurs dont ils ont fait l'expérience, d'autant qu'il semblerait que c'est ce que les abolitionnistes leur demandaient, comme le souligne Frederick Douglass. En effet, il fait état, dans sa deuxième autobiographie, d'une divergence de vue entre lui et les abolitionnistes qui organisent des réunions publiques contre l'esclavage et auxquelles il participe : ils voudraient qu'il se contente d'énoncer des faits tandis qu'eux-mêmes se chargent d'en tirer des conclusions. Son refus est sans appel et très ironique : il ne peut pas accéder à leur demande car maintenant il « lit » et « pense » (“I could not always obey, for I was now reading and thinking”, (Douglass 1855, 123)). On note l'utilisation du verbe “obey” qui rappelle son passé d'esclave et le fait qu'il oppose clairement l'obéissance à la pensée. Henry Bibb, en 1849, reproduit à la fin de son récit une des critiques de son ouvrage dans laquelle l'auteur enjoint ses lecteurs à lire les récits d'esclaves : “Argument provokes argument, reason is met by sophistry. But narratives of slaves go right to the hearts of men” (Bibb, 440). Comme Douglass, de nombreux narrateurs refusent de s'en tenir à un simple récit de vie(s) et utilisent également des abstractions et des métaphores pour transmettre leur message. Un véritable réseau d'images se crée autour des notions de sang et de couleur : il y a, d'une part, les images en tant que visualisation concrète d'un événement ou d'une description physique, comme nous l'avons vu dans les deux premiers chapitres, et, d'autre part, les images en tant que procédés stylistiques, vues ici comme un jeu entre sens figuré et sens propre. Tous les narrateurs utilisent des images, à des degrés divers, ce qui montre qu'ils ne se positionnent pas seulement en tant que témoins de scènes terribles mais bien en tant que dénonciateurs d'un système. De plus, en métaphorisant, ils montrent qu'ils sont capables d'abstraction et se placent ainsi à égalité avec les Blancs, ce qui vient renforcer leurs efforts pour humaniser les esclaves dans leurs récits. Les images, qui donnent à voir la réalité de l'esclavage, peuvent également être considérées comme des procédés stylistiques dans leur dimension emblématique : un fouet couvert de sang est, certes, une image très visuelle que le lecteur peut très facilement imaginer, mais c'est aussi un emblème puissant pour démontrer la cruauté de tout un système, au-delà de la scène racontée. Ces images sont largement absentes des discours et écrits esclavagistes mais aussi abolitionnistes, à l'exception des romans, qui prétendent décrire la vie des esclaves et s'inspirent ainsi des récits d'esclaves.

### 9.1 Hiérarchie des couleurs de peau et des origines

Dans l'utilisation qu'ils font des images, les narrateurs parlent souvent de teintes de peau et de mélange de sang pour dénoncer l'argumentation fallacieuse utilisée pour défendre l'esclavage racial mais ils n'échappent pas aux stéréotypes sur les Blancs et les Noirs véhiculés tant par les opposants que par les partisans de l'esclavage. Peu de narrateurs évoquent la supériorité des Blancs sur les Noirs (seulement neuf) et on distingue dans ces évocations deux périodes très distinctes. Il est très intéressant de noter que les trois des quatre narrateurs de notre corpus qui ont publié leur récit au XVIII<sup>ème</sup> siècle, Olaudah Equiano, Boston King et Venture Smith, évoquent cet aspect mais de manière très ambiguë à chaque fois. Olaudah Equiano, tout d'abord, fait preuve d'une (fausse ?) naïveté quand il raconte comment, enfant, il ne comprenait pas pourquoi sa jeune maîtresse blanche avait le teint rose quand elle se lavait mais pas lui :

I had often observed that when her mother washed her face it looked very rosy, but when she washed mine it did not look so. I therefore tried oftentimes myself if I could not by washing make my face of the same color as my little play-mate, Mary, but it was all in vain; and I now began to be mortified at the difference in our complexions. (Equiano, 40)

Il semble, à première vue, accepter l'idée que la couleur blanche serait d'une certaine façon supérieure à la couleur noire, et que sa peau serait sale, puisqu'il est « mortifié » à l'idée que sa peau ne ressemble pas à celle de Mary, même s'il n'explique pas d'où lui vient cette idée. Serait-ce un jugement de valeur inné ? Ou est-ce une façon de dénoncer l'absurdité d'une telle conception en faisant parler Equiano enfant ? On peut noter également qu'il ne parle que du visage, pas du corps entier.

Boston King semble, quant à lui, accepter la domination des Blancs sur les Africains, il se réjouit que Dieu les ait créés : "It is a good thing that GOD has made the White People, and that he has inclined their hearts to bring us into this country, to tell you his ways, and to tell you that he gave his Son to die for you" (King, 365). Il tient ce discours devant les Africains qu'il est censé convertir et il reprend clairement le discours dominant. L'esclavage est réduit à un simple voyage jusqu'aux États-Unis ("bring us into this country"). Cependant, un peu plus loin dans le récit, il précise sa pensée et établit une différence entre les Blancs qu'il a rencontrés en Angleterre et ceux qui l'ont réduit en esclavage, contredisant quelque peu ce qu'il a dit plus haut :

I found a more cordial love to the White People than I had ever experienced before. In the former part of my life I had suffered greatly from the cruelty and injustice of the Whites, which induced me to look upon them, in general, as our enemies. And even after the Lord had manifested his forgiving mercy to me, I still felt at times an uneasy distrust and shyness towards them; but on that day the Lord removed all my prejudices. (King, 366)

Il précisera encore sa pensée quelques lignes plus loin : “I have great cause to be thankful I came to England, for I am now fully convinced, that many of the White People, instead of being enemies and oppressors of us poor Blacks, are our friends, and deliverers from slavery, as far as their abilities and circumstances will admit” (King, 366). Nous assistons ici à un retournement de situation : c’est l’homme noir qui juge l’homme blanc et il établit une différence entre ces mêmes Blancs, une autre façon de défaire les catégories bien distinctes de la propagande esclavagiste. King écrit à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, à un moment où le combat abolitionniste fait ses débuts et son récit n’est pas un virulent pamphlet antiesclavagiste. Cependant, il parle de cruauté et d’injustice. Venture Smith, enfin, semble reprendre la différence de traitement entre Blancs et Noirs à son compte : “But Captain Hart was *a white gentleman*, and I *a poor African*, therefore it was *all right, and good enough for the black dog*”<sup>1</sup> (Smith, 384). Le contexte indique toutefois qu’il reprend des propos qu’il a entendus en discours indirect et on sent pointer sa colère à la fin de la phrase puisqu’il ne parlerait pas de lui-même en utilisant le mot chien. Nous voyons donc que, au départ, le discours ambiant sur les Blancs et les Noirs imprégnait les récits mais que les narrateurs s’en servaient finalement pour lancer les prémisses d’un contre-discours. Les trois narrateurs ont à cœur de dénoncer d’abord la traite et l’esclavage en tant que système et ils mettent beaucoup moins l’accent sur l’humanisation des esclaves que ne le feront les narrateurs au XIX<sup>ème</sup> siècle mais on voit tout de même à travers ces exemples qu’ils évoquent déjà cet aspect en remettant en cause les stéréotypes. Ceci est d’autant plus vrai quand on considère le récit que James Gronniosaw publie en 1772 : il semble rejeter son identité quand il raconte qu’il pensait qu’un livre « parlait » au capitaine et non à lui parce qu’il est noir et rien dans la phrase n’indique qu’il remet en cause cette idée. Quand il a voulu approcher son oreille du livre pour voir s’il lui parlerait à lui aussi, il a cru que le « silence » du livre signifiait qu’il le méprisait lui aussi car il était noir (“when I found out it wouldn’t speak, this thought immediately presented itself to me, that everybody and everything despis’d me because I was black”<sup>2</sup>). Ce thème disparaît complètement jusque dans les années 1850, date à laquelle les différences entre les Blancs et les Noirs sont dénoncées avec plus de

<sup>1</sup> Les italiques sont dans la version présente sur le site *Documenting the American South* et dans l’anthologie de Vincent Carretta, *Unchained Voices*.

<sup>2</sup> James Albert Ukawsaw Gronniosaw, *A Narrative of the Most Remarkable Particulars in the Life of James Albert Ukawsaw Gronniosaw, an African Prince, as Related by Himself*. Edited by Walter Shirley (Bath: Printed by W. Gye, 1770) <https://docsouth.unc.edu/neh/gronniosaw/gronnios.html> (consulté le 25/07/2019), 38. Les conditions de composition de ce récit étaient trop incertaines pour qu’il fasse partie de notre corpus. Sa remarque sur le livre qui refuse de lui parler est néanmoins intéressante, d’une part car elle utilise la métaphore du livre qui parle, développée par Henry Louis Gates (Gates and McKay, *The Norton Anthology*, xxviii-xxx), présente dans les récits de Gronniosaw, John Marrant (qui n’était pas esclave), Ottobah Cugoana, Olaudah Equiano et John Jea, mais également car elle montre l’influence des discours à propos de la supposée infériorité des Noirs sur les esclaves eux-mêmes.

force. J.D. Green dénonce, par exemple, la différence de traitement entre un enfant blanc et lui quand il était enfant : “if I tell them they won’t believe me if he denies it because he is white and I am black. Oh! how dreadful it is to be black! Why was I born black? It would have been better had I not been born at all” (Green, J.D., 5). Green utilise le présent alors qu’il parle de son enfance mais ce choix rend cette lamentation encore plus touchante. C’est l’enfant blanc qui fait quelque chose de mal (il vole du maïs) et non Green, ce qui ajoute une dimension encore plus injuste à l’histoire. On comprend dans cette phrase que Green ne se lamente pas sur la couleur de sa peau mais sur le traitement qu’il subit à cause de celle-ci. Austin Steward, quant à lui, choisit de raconter un meurtre et, du moins en apparence, il énonce des faits sur la différence de traitements entre les Noirs et les Blancs sans faire de commentaire : “One woman was shot through the face, but that was not worthy of notice, for she was only a colored woman; and in that, as in other slave States, the laws give to the white population the liberty to trample under foot the claims of all such persons to justice” (Steward, 714). “She was only a colored woman” semble établir un rapport de cause à effet énoncé de façon neutre, comme s’il était indiscutable. Cependant, le reste de la phrase donne des clés quant au véritable message que Steward veut faire passer : tout d’abord, il commence sa phrase par “a woman”, il ne dit pas qu’elle est esclave, ni qu’elle est noire, et l’expression “trample under foot” traduit bien son indignation. Austin Steward, lui aussi, semble accepter le stéréotype sur la force physique des Noirs (qui était un des arguments utilisés pour justifier l’esclavage) mais, là encore, le vocabulaire employé raconte une autre histoire : “And certainly, in stature and physical force the colored man is quite equal to his white brother, and in many instances his superior” (Steward, 704). Par l’utilisation du terme frère pour parler des Blancs, il indique qu’ils sont égaux, de la même race, et l’adjectif supérieur, placé en fin de phrase, n’est certainement pas anodin car il semble ainsi répondre aux théories développées, par Josiah Nott notamment, dans les années 1850. Très peu de narrateurs évoquent les stéréotypes associés à la couleur et au sang noirs sans les dénoncer, ce qui corrobore l’idée que les récits d’esclaves sont globalement des discours politiques qui avaient pour but de dénoncer l’esclavage. John Thompson fait figure d’exception dans ce domaine quand il décrit la population noire de Madagascar comme des naïfs superstitieux qui voient en l’homme blanc un être surhumain (“The natives are black, with long straight hair, slender forms, and remarkable for their longevity... They consider the white man a superhuman being, who can hold converse with the Almighty” (Thompson, 679)). Il se différencie clairement d’eux par l’utilisation de la troisième personne du pluriel bien sûr mais également le mot « natif », qui paraît quelque peu condescendant. La différence qu’il établit entre eux et lui concerne le lieu de vie et il ne les présente pas comme faisant partie du même

groupe que lui simplement parce qu'ils sont noirs. Il rejoint, cependant, les narrateurs précédents sur l'idée que la supériorité des hommes blancs n'est qu'un mythe.

En revanche, quelques narrateurs évoquent des différences entre esclaves liées à leur couleur de peau ou à la présence de sang blanc dans leurs veines et, sur cet aspect, leur attitude est beaucoup plus ambiguë<sup>3</sup>. Ils sont très peu nombreux, toutefois, à faire référence à cette distinction que l'on pourrait appeler de classe car la couleur plus ou moins foncée va de pair avec le statut social. On peut faire l'hypothèse que ce silence était lié à leur souhait de défendre les esclaves en tant que groupe, en évitant de les différencier. Francis Fedric, cependant, établit une distinction très tranchée entre ces métis employés dans la maison et les autres et il mêle apparence physique (la couleur) et intelligence :

Some of them were mulattoes and quadroons, and, being employed generally in household duties, they were very intelligent, and, in many cases, except to a practised eye, they could scarcely be distinguished from the pure white. Others were of coal-black colour, having been degraded to the uttermost, by abuse hardship, on the plantations, seemed little removed from an animal ; but a short period of kindness and attention, and freedom, seemed to work wonders in the development of their minds. (Fedric, 111-2)

Cet extrait est significatif à plus d'un titre : le blanc est certes pur, par opposition au noir charbon, mais la menace insidieuse que ces esclaves pouvaient passer pour des Blancs est bien présente. De plus, cette différence entre les deux catégories d'esclaves n'est pas innée, elle est induite par le traitement qu'ils subissent, les esclaves sont donc tous capables d'être intelligents, contrairement à ce que laissent entendre les discours esclavagistes. Frederick Douglass établit également cette distinction mais il ne le fait pas en termes de couleur, au contraire, plutôt en termes de « classe sociale », si l'on peut dire, puisqu'il parle d'aristocratie noire ("black aristocracy") : "They resembled the field hands in nothing, except in color" (Douglass 1855, 36).

Les deux seuls narrateurs qui semblent accepter ces stéréotypes à propos des esclaves très noirs et ceux de couleur claire sont Solomon Northup et Louisa Picquet, tous deux métis. Northup n'insiste pas beaucoup sur sa couleur mais son récit avait d'abord une visée commerciale et la dénonciation de l'esclavage, bien que très présente, laisse parfois la place au sensationnel. Ainsi, quand il parle de Mary, une esclave à la peau très noire et qui semble broyée par le système, il incline son récit vers le sensationnel et une vision pathétique de ses

---

<sup>3</sup> L'historien Ira Berlin évoque des différences de traitement entre les esclaves de couleur claire, souvent employés de maison, et ceux qui avaient la peau plus foncée et qui travaillaient dans les champs ("light-skinned people of color enjoyed special standing in the low country parts"). Ira Berlin, "Time, space, and the evolution of African American identity". Brown, *Slavery in American society*, 55. William Andrews a également consacré sa dernière monographie à l'évocation des classes sociales dans les récits d'esclaves. Andrews, *Slavery and Class*.

compagnons d'infortune : “Mary, a tall lithe girl, of a most jetty black, was listless and indifferent. Like many of the class, she scarcely knew there was such a word as freedom” (Northup, 62). L’image de ces esclaves hébétés et abrutis par le dur labeur des champs qu’il semble véhiculer était assez répandue. L’expression “the class” est ambiguë car on ne comprend pas bien de quelle catégorie il parle, s’agit-il des Noirs à la peau très foncée ? Des esclaves qui travaillent dans les champs ? Lui-même se situe clairement en dehors de ces deux catégories et on peut imaginer qu’il les regarde un peu de haut en raison de son statut d’homme noir libre né à New York et enlevé à l’âge adulte. Il évoquera également un autre stéréotype, celui du Noir toujours souriant et aimant la musique<sup>4</sup> mais, dans ce cas, l’utilisation de l’adverbe dérivé de l’adjectif “proverbial” indique qu’il n’y adhère pas (“The African race is a music-loving one, proverbially” (Northup, 216)). Dans le récit de Picquet, l’esclave à la peau très noire a le mauvais rôle dans le triangle amoureux qui se forme avec Picquet et un autre esclave à la peau blanche : “one was perfectly white, and the other jet black; and the black one got jealous of the other one...” (Picquet, 9). L’esclave noir n’accepte pas que Picquet choisisse l’esclave blanc et il accuse à tort ce dernier d’avoir une liaison avec la maîtresse de son propriétaire, conduisant à ce qu’il soit sévèrement fouetté et s’enfuit. L’adverbe « parfaitement » utilisé avec blanc n’est donc pas fortuit et on peut penser qu’il est bien utilisé par Picquet elle-même. Les deux sens sont exploités ici : il est complètement blanc et cette blancheur le rend parfait d’une certaine façon. Elle répète cette expression “perfectly white” quand elle décrit la robe qu’elle s’est achetée (“It was perfectly white, with a little pink leaf all over it” (Picquet, 13)). Cependant, Mattison lui-même utilise cet adverbe vers la fin du récit et on peut donc légitimement se demander s’il s’agit de son interprétation des propos de Picquet ou si elle-même l’a utilisé (“perfectly satisfied” (Picquet, 48)). La deuxième hypothèse reste tout de même crédible au vu de la fierté que Picquet semble tirer de sa couleur blanche.

Ces stéréotypes sur les esclaves de couleur noire et ceux de couleur claire s’accompagnent parfois de remarques relatives à la beauté de ces esclaves. Cette question de la beauté associée à une origine ou à une teinte de peau est complexe car elle implique des éléments culturels, des préjugés et de la subjectivité. Elle est également un moyen de mépriser ou, au contraire, de porter aux nues tout un groupe de personnes. Dans le cas des récits d’esclaves, c’est aussi, comme souvent, un moyen de faire passer un message sur l’absurdité de l’esclavage racial et sur l’humanité des esclaves. Cette notion de beauté apparaît dans les récits

---

4 “The widespread popularity of minstrelsy promoted slavery by propagating false notions of happy-go-lucky slaves contented with their lot on a benevolently run plantation”. Nina G. Jablonski, *Living Color: The Biological and Social Meaning of Skin Color* (London: University of California Press, 2012), 155.

surtout dans les années 1850, ce qui conforte l'idée que, après le passage de la loi sur les esclaves fugitifs de 1850, les narrateurs ont redoublé d'efforts pour humaniser les esclaves et montrer ainsi à leurs lecteurs du Nord que cette loi concernait des êtres humains et non des biens meubles. Cette insistance sur l'humanisation répondait également aux théories développées par Samuel Morton et Josiah Nott, entre autres. Nous l'avons vu, c'est aussi pendant cette période que les récits s'emplissent d'histoires de métissage, souvent tragiques, visant à démontrer que les Noirs n'étaient pas les seuls à être réduits en esclavage. De plus, dans les récits, l'esclave n'a jamais été une entité abstraite, une victime que des Blancs doivent libérer, mais il devient une personne à part entière et de nombreux narrateurs font des commentaires sur la beauté. Les adjectifs "beautiful", "good-looking", "handsome" et "pretty" sont présents dans le récit d'Equiano dès 1789 et celui de Grimes en 1825 (qui sont donc des exceptions dans leur période respective), dans 6 récits sur 21 entre 1830 et 1849, 16 récits sur 24 entre 1850 et 1865, on voit donc une évolution de cette tendance avec un pic vers la fin de la période<sup>5</sup>. Sur les 24 récits dans lesquels un de ces adjectifs est présent, 13 associent la beauté à des métis, majoritairement des femmes, et ils suivent en cela le mythe de la « belle mulâtre », tour à tour victime et tentatrice, la plupart du temps magnifique et objet de convoitise :

The tragic mulatta is considered by critics to be largely a construct of white female abolitionism, entering the popular consciousness often in sensational and negative relation to true woman ideals. The trope became a durable symbol throughout the 19th century and well into the 20th, of a gendered status corrupted by a taint of admixture that nullifies the chastity available to white women... As a plot device, the mulatta is either a racist hero of white purity or degree zero racial fluidity. She is either victim, a sign of the oppressive practices that produce her and thereby complicit with them, or trickster, wreaking havoc upon the racial order by unraveling myths of white purity and exposing the cultures inability to imagine interracial subjects despite its hypocritical investments in conditions conducive to their reproduction<sup>6</sup>.

Pour 12 des 13 narrateurs qui associent beauté et métissage, cet attribut est parfois présenté comme un simple commentaire dans une description physique ("My mother was called a very handsome woman" dit Lewis Clarke par exemple (Clarke, L., 65)) mais il est très souvent accompagné d'une référence au sort qui attend ces belles femmes : William Wells Brown, par exemple, décrit une esclave nommée Cynthia en insistant sur sa beauté ("She was a quadroon, and one of the most beautiful women I ever saw" (Brown, WW. 1847, 47, Brown, WW. 1849, 314)) mais il précise également qu'elle était convoitée par le marchand d'esclaves pour qui il travaillait et qu'il l'a finalement forcée à devenir sa maîtresse, qu'elle a eu quatre enfants de lui et qu'il l'a ensuite vendue avec ses enfants quand il a décidé de se marier. De telles histoires,

---

<sup>5</sup> Pour les détails, voir annexe 11.

<sup>6</sup> Chaney, *Fugitive Vision*, 157.



présentes dans plusieurs récits, mêlent une dénonciation de la séparation des familles, une condamnation de la vie dissolue des propriétaires d'esclaves, qui n'hésitent pas à vendre leurs propres enfants, et une condamnation de ce qui attend les femmes esclaves, dont la vertu est souvent soulignée (“[she] bore an irreproachable character for virtue and propriety of conduct” (Brown, WW. 1847, 46, Brown, WW. 1849, 314)) mais qui sont obligées de céder aux avances d'hommes blancs qui les menacent de les vendre dans une plantation plus au Sud. Mais il contribue également à la diffusion du stéréotype de la belle femme métisse et la réifie quelque peu, car elle n'est présente dans les récits que comme objet de convoitise. De plus, quand les narrateurs évoquent la beauté de ces femmes, ils insistent également sur leur blancheur, créant ainsi un parallèle entre la couleur blanche et la beauté. William Wells Brown, quand il décrit une autre femme esclave qui éblouit tous les passagers du bateau sur lequel il se trouve, la décrit comme “a beautiful girl, apparently about twenty years of age, perfectly white, with straight light hair and blue eyes. But it was not the whiteness of her skin that created such a sensation among those who gazed upon her -- it was her almost unparalleled beauty” (Brown, WW. 1847, 34, Brown, WW. 1849, 310). Le parallélisme et la structure chiasique établissent un lien entre blancheur et beauté : les deux noms “whiteness” et “beauty” dans la deuxième phrase répondent aux deux adjectifs “beautiful” et “white” dans la première phrase de manière inversée. Frederick Douglass n'associe pas beauté et métissage et il résume très bien l'idée que la beauté n'est pas que subjective mais qu'elle dépend beaucoup de la société dans laquelle on vit et c'est le regard porté sur toute une communauté qui fait la beauté ou la laideur : “I once heard a very plain man say... that he should be a handsome man when public opinion shall be changed” (Douglass 1855, 138). On note que seul Israel Campbell développe le thème de la femme tentatrice puisqu'il fait une pause dans son récit pour raconter l'histoire d'une belle jeune fille (“There was a young girl about sixteen years old, very pretty, and almost white” (Campbell, 125)). Cette jeune esclave a une liaison consentie avec un esclave marié d'une autre plantation et la femme de celui-ci vient se plaindre à Campbell, qui décide de punir le mari infidèle. Mais le maître de Campbell accepte cette liaison et veut empêcher Campbell de le punir. Ils en viennent finalement aux mains. Cette histoire est présentée comme une anecdote, une pause dans le récit de la vie de Campbell et on peut se demander quelle est sa fonction dans le récit : est-ce une façon pour Campbell de se représenter en gardien des bonnes mœurs tandis que son maître encourage le péché ? Veut-il montrer le métissage sous un mauvais jour en insistant sur le fait que la jeune métisse consent à cette liaison et qu'elle ne s'en cache pas ? Ou veut-il prouver que l'esclavage corrompt à la fois ceux qui le pratiquent et ceux qui en sont les victimes, thème

récurrent dans les récits ? Il ne fera pas d'autres commentaires sur cette anecdote et les deux amants disparaîtront du récit juste après.

Si, comme on pouvait s'y attendre, la beauté métissée est rarement évoquée dans les écrits et discours, qu'ils soient pour ou contre l'esclavage, on trouve des allusions à cette beauté dans des nouvelles ou des romans, la fiction participant ainsi à la construction du mythe de la belle métisse. Lydia Maria Child, par exemple, publie en 1842, dans le *Liberty Bell*, une nouvelle intitulée "The Quadroon" qui raconte l'histoire tragique d'une belle métisse<sup>7</sup>. Elle évoque un beau « quarteron » ("handsome quadroon brother") dans un texte également publié dans le *Liberty Bell*, "Slavery's pleasant homes" en 1843<sup>8</sup>. *Uncle Tom's Cabin* a pour personnage principal Tom, un homme noir réduit en esclavage, mais c'est aussi l'histoire de George et Eliza, deux esclaves métis, et Stowe expose clairement sa notion de beauté dans ses descriptions. Elle fait, certes, de Tom un personnage noble, à la morale irréprochable, mais, même si la description qu'elle en fait est très positive, il n'est pas beau : "of a full glossy black, and a face whose truly African features were characterized by an expression of grave and steady good sense, united with much kindness and benevolence"<sup>9</sup>. En revanche, quand elle parle d'un enfant métis, les adjectifs utilisés sont différents : "a small quadroon boy... There was something in his appearance remarkably beautiful and engaging"<sup>10</sup>. Elle explique d'ailleurs : "the traveler in the south must often have remarked that peculiar air of refinement, that softness of voice and manner, which seems in many cases to be a particular gift to the quadroon and mulatto women. These natural graces in the quadroon are often united with beauty of the most dazzling kind"<sup>11</sup>. Elle n'hésite pas à dénoncer le traitement qui est réservé à ces belles métisses : "the public and shameless sale of beautiful mulatto and quadroon girls has acquired a notoriety..."<sup>12</sup>. Mary Pike, qui publie son roman *Ida May* à la même période, est plus nuancée dans sa description de la beauté : comme dans le roman de Stowe, il y a de beaux métis mais les Noirs sont parfois aussi décrits comme beaux ("a tall, handsome mulatto boy, whose intelligent good-natured face and neat attire at once prepossessed the beholder in his favor", "Her mother, a beautiful colored girl"<sup>13</sup>). Cependant, elle montrera un peu plus loin que ce n'est

---

<sup>7</sup> *The Liberty Bell. By Friends of Freedom* (Boston: Published by John P. Jewett and Company, 1839-1858) [https://archive.org/details/pub\\_liberty-bell-by-friends-of-freedom&sort=-reviewdate](https://archive.org/details/pub_liberty-bell-by-friends-of-freedom&sort=-reviewdate) (consulté le 28/10/2020), 115.

<sup>8</sup> *The Liberty Bell*, 148.

<sup>9</sup> Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, 18.

<sup>10</sup> Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, 2.

<sup>11</sup> Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, 9.

<sup>12</sup> Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, 384.

<sup>13</sup> Green Pike, *Ida May*, 129 et 65.

pas, selon elle, l'apport de sang noir qui fait des métis des beautés : "black as a mulatto could be, but with good features and a pleasant expression, which might justify his mother's opinion of his beauty"<sup>14</sup>. La conjonction « mais » est très révélatrice de l'opposition que Stowe établit entre l'expression plaisante et les jolis traits d'un côté et la couleur noire de l'autre. Josiah Nott, théoricien de l'infériorité des Noirs, quant à lui, établira une différence entre ceux qu'il appelle des mulâtres et les autres esclaves, mais il ne la situera pas au niveau de l'apparence physique mais au niveau de l'intelligence : "Everyone at the South is familiar with the fact that the mulattoes have more intelligence than negroes, make bad slaves, and are always leaders in insurrections"<sup>15</sup>.

En revanche, peu de narrateurs associent la couleur noir foncé à la beauté dans leurs récits et cela montre que la propagande raciste avait du poids, même pour eux. Ils ne sont que trois à le faire : Leonard Black dès 1847, Austin Steward en 1857 et Jacob Green en 1864. Austin Steward associera ces deux éléments dans une description très flatteuse d'une femme noire qui présidait un comité. Il lui attribue tous les termes généralement associés aux femmes blanches : "one lady presided at the board. She was very beautiful and very dark but a complete model of grace and elegance, conversing with perfect ease and intelligence with all" (Steward, 819). Le parallélisme de la structure ("very beautiful and very dark") renforce l'association des deux qualificatifs mais "but" semble indiquer que cette description ne va pas de soi. Il utilise d'ailleurs l'adjectif sombre et non noir pour la qualifier. Leonard Black invoque un personnage biblique, le roi Salomon, pour associer, lui aussi, le noir à la beauté : "History informs us that Solomon was as black as black satin, with handsome features and smooth skin" (Black, 53). Là encore, le parallélisme de la structure renforce la corrélation et cette phrase peut être lue comme les deux vers d'un poème, avec une rime ("satin" et "skin"). De plus, le satin est une étoffe noble et symbole de richesse, ce qui rend l'image très positive. Au-delà de la couleur de peau, l'objectif, ici, est également de rappeler que des figures importantes de la religion ou de l'histoire étaient noires. Enfin, Jacob Green montre un intérêt certain pour les femmes et il n'hésite pas à le dire et à raconter, de façon souvent humoristique, ce qu'il fait pour les séduire. Il parle ainsi de "a beautiful Sambo woman" (Green, J.D., 15), il répète deux fois "the pretty yellow and Sambo gals" (Green, J.D., 11-2), associant ainsi les femmes métisses et les femmes noires tout en faisant la distinction entre les deux. De la même façon, seuls trois narrateurs associent la beauté à des personnes appartenant à la catégorie des Blancs (et pas seulement

---

<sup>14</sup> Green Pike, *Ida May*, 163.

<sup>15</sup> Nott, "Two Lectures", 231.

blancs de peau), Solomon Northup (1853), William Craft (1860) et Harriet Jacobs (1861). Ces trois narrateurs évoquent également des beautés métisses (Craft) et des beautés esclaves sans préciser la teinte de leur peau (Northup et Jacobs), il ne s'agit donc pas de reconnaître une quelconque supériorité des Blancs sur les Noirs. Pour Northup, la beauté est aussi associée à des hommes blancs, ce qui est assez rare puisque la grande majorité des autres narrateurs parlent de femmes quand ils évoquent cet attribut, quelle que soit la couleur. Et cette beauté va de pair avec la gentillesse, quand il décrit un de ses premiers maîtres, d'une gentillesse infinie ("a good-looking man" (Northup, 84) puis "there never was a more kind, noble, candid, Christian man than William Ford" (Northup, 90) ou encore Bass, le charpentier qui l'aidera à contacter ses amis dans le Nord et ainsi à être sauvé ("a tall good-looking man" (Northup, 152)). Craft associe également beauté et gentillesse quand il décrit le capitaine blanc qui vient à la rescousse d'Ellen quand on lui demande d'écrire son nom sur le registre ("a good-looking jovial fellow" (Craft, 301)). Harriet Jacobs, enfin, décrit sa jeune maîtresse, tout juste mariée au fils du Dr. Flint, avec une certaine tendresse et raconte qu'elle s'entend bien avec elle : "she was a handsome, delicate-looking girl" (Jacobs, H., 418).

La beauté est donc plus qu'un simple constat physique, elle sert un autre but et participe de l'humanisation des esclaves, même si certains narrateurs n'échappent pas aux idées reçues de l'époque, sur les métis notamment. En effet, 12 d'entre eux (dont 10 entre 1850 et 1865) choisissent d'évoquer la beauté des esclaves ou des Noirs en général mais sans faire mention de la teinte de leur peau et, parmi ceux-ci, la moitié n'évoque pas en parallèle de beauté métisse. On peut donc supposer qu'il s'agissait d'un choix conscient de la part des narrateurs, d'une volonté de représenter les esclaves comme des êtres humains et de montrer leur diversité, caractéristique qui fait également leur individualité et donc leur humanité. Peter Wheeler est un précurseur dans ce domaine car il évoque dans son récit, publié en 1839, de belles filles à deux reprises sans mentionner leur couleur : une jeune fille qu'il connaît est belle ("handsome and well-educated") mais il dit simplement qu'elle fait partie de la catégorie des "colored girl[s]", "colored" ne donnant pas d'indication sur la teinte de la peau mais une appartenance à un groupe racial (Wheeler, 233-44), et Solena, la jeune femme qu'il veut épouser, mais qui mourra peu avant, est très belle ("dreadful handsome" (Wheeler, 235). James Pennington fera de même dix ans plus tard en parlant d'une esclave ("My master owned a beautiful girl" (Pennington, 197)) dont il ne précise pas la teinte de peau, même s'il n'y aucune ambiguïté sur le fait que c'est une esclave et qu'elle fait donc partie de la catégorie des Noirs ou des métis. Il se sert de son histoire pour dénoncer avec virulence ce que certains appellent une forme douce de l'esclavage ("a

mildest form of slavery” est répété tout au long de la préface), en l’occurrence parce que cette jeune esclave est vendue par un propriétaire qui a perdu tout son argent à un autre dont le fils profite d’elle (“That same son who had degraded her, and who was the cause of her being sold, acted as salesman”, le maître dit “she has offended in my family” (Pennington, 198)). Elle est vendue à un maître vivant en Géorgie, loin de sa famille. Les dix autres narrateurs qui évoquent la beauté noire publient après 1850 (pour ne citer qu’un exemple, John Thompson, parle de “pretty girls” et de “a pretty young lady” (Thompson, 650) en parlant de jeunes esclaves mais sans préciser leur teinte de peau). Là encore, la beauté est associée à autre chose. Thompson utilise en effet un terme normalement utilisé pour des femmes blanches, “lady”, et certainement pas pour des esclaves. Ils sont quelques-uns à utiliser le même terme mais ils sont assez peu nombreux, montrant là encore qu’ils avaient intégré le langage dominant dans leur récit même si, comme nous le voyons, certains essaient de s’en démarquer. Les différences de couleur de peau et d’origines et les hiérarchies établies entre elles sont donc à la fois influencées par le discours ambiant et à la fois l’objet d’appréciations subjectives, ce qui en fait des outils destinés à faire passer un message contre l’esclavage.

## 9.2 La polysémie des couleurs

La langue anglaise regorge d’expressions utilisant le blanc et le noir et y attribue un certain nombre de qualités, tantôt positives, tantôt négatives, surtout quand il s’agit du noir. En effet, le noir peut être à la fois un symbole positif (la tempérance, la dignité, l’autorité, le luxe) et négatif (le chagrin, le deuil, la mort, l’enfer et la sorcellerie). Le blanc a toujours été moins manichéen car il est rarement associé à une idée négative. La plupart des idées associées au blanc sont des vertus ou des qualités, auxquelles on peut ajouter le pouvoir, l’élégance sociale et l’hygiène<sup>16</sup>. Par conséquent, certains narrateurs vont au-delà de la couleur de peau et jouent également avec la polysémie des couleurs et les valeurs qui y sont attachées. Le noir est la couleur de peau de beaucoup d’esclaves et elle est donc associée à des noms très divers, “the black Christian” (Equiano, 62), “a black devil” (Prince, 208, Wheeler, 91), “a black son of a bitch”, “a black cuss” (Wheeler, 92), “a black liar” (Northup, 43), etc. mais ce sont souvent des dénominations que des Blancs leur donnent et qu’ils répètent dans leur récit. Cependant, beaucoup de narrateurs utilisent des images, aussi bien négatives que positives, contenant la couleur noire, entre 1830 et 1865, autant dans des récits dictés que dans des récits écrits. Ceci est peut-être la marque d’une certaine professionnalisation des anciens esclaves qui étaient de plus en plus présents dans les réunions abolitionnistes, qui pouvaient donc s’imprégner du

---

<sup>16</sup> Pastoureau, *Blanc*, 9.

discours des autres intervenants, noirs ou blancs, et qui pouvaient également parfaire leur discours. Comme nous l'avons déjà vu, 1830 est aussi un tournant dans le combat abolitionniste, marquée par un changement de stratégie qui visait à porter l'attention sur les esclaves eux-mêmes et pas seulement l'institution. Certaines images ont clairement une portée symbolique, d'autres sont plus ambiguës. Par exemple, Henry Bibb est, avec J.D. Green, le seul à utiliser le mot "blackleg" qui désigne des parieurs qui trichent (il l'utilisera sept fois, J.D. Green une fois). L'utilisation de ce mot est paradoxale car il désigne quelque chose de négatif, des gens malhonnêtes, mais, sous la plume de Bibb, ce sont des hommes qui le traitent mieux qu'un homme d'église ("although they were wicked black legs of the basest character, it is but due to them to say that they used me far better than ever the Deacon did" (Bibb, 410)). Ce sont également des hommes en qui Bibb a confiance ("I had the fullest confidence in the blacklegs" (Bibb, 411)) et ils sont horrifiés par la séparation de Bibb et de sa femme ("[it] chill[ed] the blood and stir[ed] up the deepest feeling of revenge in the hearts of the slaveholding black-legs" (Bibb, 412)). Bibb rappelle dans cette citation que ce sont, malgré tout, des propriétaires d'esclaves, pour mieux accentuer l'horreur de la séparation des familles.

Certains éléments d'habillement sont aussi, logiquement, noirs, sans que le lecteur puisse y voir systématiquement un quelconque symbolisme. Quand Peter Wheeler, par exemple, parle des gants en soie noire que la jeune fille qu'il a sauvée de la noyade lui offre pour le remercier ("a pair of black silk gloves" (Wheeler, 78)), ce n'est pas tant la couleur qui est importante que l'objet lui-même et la richesse du tissu. Ce cadeau paraît ridicule pour un esclave qui manque de tout. Son maître le lui confisquera d'ailleurs dès son retour à la plantation. Cependant, le chapeau en soie noire qu'on avait offert à Mary Prince et qui subira le même sort, peut être vu comme une allégorie de Prince elle-même ("Mrs I- came and took off my hat, a little black silk hat Miss Pruden made for me" (Prince, 192-193)) : sa maîtresse cruelle lui vole à la fois son chapeau et sa vie. Certaines expressions ou comparaisons courantes peuvent également avoir une autre signification : Peter Wheeler, quand il sauve la jeune fille évoquée plus haut, se déshabille complètement pour plonger dans le lac où elle est en passe de se noyer. Il se compare à un serpent noir qui ferait sa mue : "then I slipped out on 'em, like a black snake out of his skin, and put out" (Wheeler, 71). On peut imaginer qu'il se transforme ce jour-là de bête de somme maltraitée en héros d'un jour, du moins pour cette famille blanche.

La liste des associations d'éléments avec la couleur noire est très longue, nous ne retenons ici que ceux qui ont une véritable signification, au-delà des conventions : un costume de soirée est noir, une robe de mariée est blanche par exemple mais on peut voir dans la fumée

noire, due à l'incendie de la grange sur la plantation où habite J.D. Green, comme un signe menaçant pour les propriétaires d'esclaves : "The first thing that excited the alarm of my master's negroes on Tillotson's plantation was a black smoke issuing from the barn" (Green, J.D., 21). Les deux fils de son maître meurent brûlés dans l'incendie de la grange alors qu'ils sont complètement ivres. Un peu plus tôt, ils avaient fait brûler vif un esclave, Dan, qui voulait empêcher leur frère de violer l'esclave qu'il aimait. On peut donc voir dans cette fumée noire le symbole de la dépravation des esclavagistes mais également un signe de vengeance ou de punition. William Hayden retourne sur les lieux de son enfance pour chercher sa mère mais en lieu et place de la cabane dans laquelle il a grandi, il ne trouve qu'une masse noire calcinée : "On passing the spot where the home of my infancy, and where the charred and blackened mass told me had once reared the humble cot that had sheltered me in youth was now visible", "I had been born and raised upon the spot where that charred and blackened mass now presented itself" (Hayden, 272). On sent une grande nostalgie dans cette description et cette masse calcinée peut être interprétée comme un signe de la fin probable d'un monde.

On trouve, dans beaucoup de récits, la couleur noire associée à des éléments négatifs, les narrateurs reprenant des expressions courantes qui font du noir une couleur dangereuse, de mauvais augure, voire maléfique. Ainsi, le cœur de personnes aux mauvaises intentions, qu'elles soient blanches ou noires de peau, est noir : ils sont cinq à utiliser cette image, trois auteurs (Henry Bibb, Frederick Douglass et Harriet Jacobs) et deux narrateurs ayant dicté leur récit (Milton Clarke et Solomon Northup) et tous les cinq ont publié entre 1846 et 1861 dans le Nord des États-Unis (Massachusetts et New York), image qu'ils pourraient avoir partagée dans des cercles abolitionnistes. Henry Bibb parle d'un esclave qui a trahi ses pairs ("[it was] caused by a black hearted traitor who was himself a slave" (Bibb, 387)). On peut noter qu'il n'utilise pas l'adjectif noir quand il parle de sa communauté, il utilise l'adjectif "colored", il dissocie la couleur noire négative et les Noirs. On peut donc supposer qu'il utilise cette image, certes très courante, à des fins particulières et qu'il prend grand soin à ne pas créer de confusion entre la couleur noire de ce cœur mauvais et la couleur noire des Noirs comme lui. De la même façon, Milton Clarke évoque un avocat qui essaie de récupérer des esclaves dans le Nord et lui aussi a le cœur noir : "This wretch went to another, blacker-hearted one, named Benedict of Illyria... But this lawyer, Benedict of Illyria, has made the infamy around that name thicker and blacker than it was before" (Clarke, M., 162). Frederick Douglass associe peau blanche et cœur noir : "[I was] scorned, scoffed, mocked, and maltreated with impunity by any one (no matter how black his heart), so he has a white skin" (Douglass 1855, 126). La maîtresse de Solomon

Northup a également le cœur noir : “Now, only black and angry, fiends ministered in the temple of her heart, until she could look on Patsey but with concentrated venom” (Northup, 198). Mme Epps gâtait Patsey quand elle était petite mais en grandissant, celle-ci subit les assauts de M. Epps même si elle refuse de céder à ses avances. Mme Epps est donc jalouse et la torture à la moindre occasion. Harriet Jacobs, en utilisant une structure parallèle, associe visage blanc et cœur noir : “This white-faced, black-hearted brother came near us” (Jacobs, H., 399). La nature même des êtres est noire quand elle est mauvaise. Richard Allen semble parler de tous les pécheurs en général quand il prêche et qu’il annonce à ses fidèles que le paradis n’est pas pour ceux qui sont de nature noire et diabolique : “Heaven would be no place for them, that the air of that bright region of eternal day, would never agree with their black and hellish nature” (Allen, 59). On peut imaginer, vu le contexte, que par « nature » il veut, en fait, parler de l’âme des propriétaires d’esclaves. Il est le seul à utiliser cette expression dans tout le corpus, ce qui montre, une nouvelle fois, l’originalité dont pouvaient faire preuve les narrateurs, alors qu’ils partagent souvent le même vécu fait de souffrances, de privations et de séparation des familles. De la même façon, seuls Solomon Northup (qui dicte son récit en 1853) et James Watkins (qui réécrit son récit en 1860) évoquent la couleur de l’âme, sans préciser laquelle : Bass, le sauveur de Northup, feint d’interroger Epps, maître cruel, sur la différence de couleur entre l’âme d’un Noir et celle d’un Blanc (“And what difference is there in the color of the soul? Pshaw! the whole system is as absurd as it is cruel” (Northup, 268)) et James Watkins reproduit un poème d’une certaine « Mrs. Sigourney » qui proclame “by the colour of the soul we shall be judged at last” (Watkins 1860, 45<sup>17</sup>). L’enfer et le diable sont très souvent liés à la couleur noire dans la littérature et les narrateurs de récits d’esclaves ne dérogent pas à cette règle, comme Richard Allen dans la citation précédente. Il utilisera également cette image quand il est accusé de profiter de l’épidémie de fièvre jaune : “when an unprovoked attempt is made to make us blacker than we are” (Allen, 33). On ne peut s’empêcher de voir un trait d’humour teinté d’amertume ici, d’autant plus qu’il démontre que ce sont les Blancs qui ont le plus profité de l’épidémie, à grand renfort de chiffres et d’exemples précis. Harriet Jacobs relate ses pensées noires et amères quand la fille de son ancien maître et le mari de celle-ci essaient de la récupérer : “God forgive the black and bitter thoughts I indulged on that Sabbath day!” (Jacobs, H., 510). De même qu’ils ont montré que la couleur de peau pouvait être transitoire ou qu’elle ne révélait pas nécessairement la race assignée des personnes décrites, ceux qui utilisent ces métaphores autour de l’adjectif noir, reprennent des lieux communs mais les utilisent souvent

---

<sup>17</sup> Ce poème est absent de la version de 1852.



pour parler d'une personne appartenant au groupe des Blancs, ou des métis dans le cas d'Harriet Jacobs quand elle parle d'elle-même. Ces images participent donc au brouillage des couleurs de peau qui ne reflètent pas une identité.

Cette ambivalence est aussi présente dans l'utilisation d'une image courante : celle de l'orage. En effet, à première vue, de nombreux narrateurs reprennent l'image de l'orage, des cieux noirs comme annonceurs de mauvaises nouvelles ou d'événements terribles<sup>18</sup>. Pour Lewis Clarke, l'orage et la nuit noire au moment de sa naissance ne peuvent être que le symbole de la vie de souffrance qui l'attend : "The night in which I was born, I have been told, was dark and terrible, black as the night for which Job prayed" (Clarke, L., 10). Il fera le lien de manière explicite deux pages plus loin : "my life of slavery was but too exactly prefigured by the stormy elements that hovered over the first hour of my being" (Clarke, L., 12). Pour John Thompson, les nuages noirs ne sont pas forcément synonymes de désastre : "The vessel ran well for about four days, when suddenly the sky became overcast with dense black clouds, from whence flashed the forked lightnings, and pealed the fearful thunders" (Thompson, 637). Cet orage oblige le bateau qui transportait les esclaves vendus par un propriétaire ruiné à accoster aux Antilles. Tous les esclaves deviennent donc libres et ainsi, les nuages noirs qui pouvaient sembler de mauvais augure permettent finalement leur libération. L'orage est également souvent lié à la colère de Dieu et les narrateurs ne pouvaient l'ignorer, ce qui confère à cette image une portée encore plus symbolique dans le contexte abolitionniste dans lequel un des arguments principaux était que Dieu, selon la Bible, ne cautionnait pas l'esclavage.

Ainsi, le noir, dans son image négative, est associé à l'esclavage : "Though the black thick cloud, amid whose dark and dismal shadows I had walked twelve years, broke the star that was to light me back to liberty" (Northup, 298), "Several women were known to have died in that worse than Calcutta Black Hole of Grief" (Clarke, L., 74), "I know that the picture I have drawn of slavery is a black one, and looks most unnatural" (Jacobs, J., 140), "I always rejoiced to see or hear of any one who had escaped from the black pit" (Jacobs, H., 505). Frederick Douglass, quant à lui, dénoncera les lois qui sont noires comme l'enfer : "The oath of an [sic] two villains is sufficient, under this hell-black enactment, to send the most pious and exemplary black man into the remorseless jaws of slavery" (Douglass 1855, 161). Dans un de ses discours, il dénoncera également la loi contre les fugitifs de 1850 en faisant référence à la couleur noire: "the horrible and hell-black provisions of that bill" (Douglass 1855, 162). On retrouve quelques images de ce type dans les écrits et discours abolitionnistes, mais elles ne

---

<sup>18</sup> Les exemples sont nombreux, nous n'en citons que quelques-uns.

sont pas très nombreuses. On peut citer, par exemple, Benjamin Lay, qui, dès 1737, parle de l'esclavage comme de "vilest, grossest and blackest of all Abominations"<sup>19</sup> ou un rapport du comité pour l'émigration, après la convention d'Amherstburg au Canada en 1853, qui proposait comme alternative la révolution ou l'émigration : "Here we can literally hang as a threatening black cloud over the American Union, waiting and praying for the Lord's day of vengeance, when we may be the humble instruments in his hands, to do the terrible work, of his settling, for centuries of oppression, wrong and blasphemy"<sup>20</sup>. Les abolitionnistes blancs devaient être conscients du symbolisme tour à tour positif et négatif de la couleur noire et on peut penser que c'est pour cette raison qu'ils ne l'utilisaient pas dans leur argumentation d'opposition à l'esclavage<sup>21</sup>.

Certains narrateurs profitent de ces images pour démentir les fausses histoires et les clichés véhiculés sur les Noirs. Josiah Henson dénonce ce phénomène qui sévit jusque chez les Amérindiens : "what they were afraid of I could not imagine, unless they supposed I was the devil, whom they had perhaps heard of as black" (Henson 1849, 529, Henson 1858, 118). Frederick Douglass est légèrement ironique quand un homme blanc qui l'accompagne lui dit qu'il n'a pas peur de lui, *même s'il est noir* : "'I will walk to meeting with you; I am not afraid of a black man,' I could not help thinking – seeing nothing very frightful in my appearance – 'And why should you be?' The children at the north had all been educated to believe that if they were bad, the old black man – not the old devil – would get them" (Douglass 1855, 136). Peter Wheeler dénonce la ségrégation en se moquant des Blancs qui ont peur de devenir noirs au simple contact des Noirs, mais seulement si les Noirs sont dans la même pièce sans travailler pour eux : "There is that disgrace upon us, that many people think it's a disgrace to 'em to have us come into the room where they be, for fear that they will be blacked or disgraced, or stunk up by us poor off-scurin' of 'arth" (Wheeler, 167). Il reprend cette idée quand il explique où sont enterrés les Noirs en général : "for fear that the dead body of a black man shall black up or

---

<sup>19</sup> Benjamin Lay, *All Slave-keepers that Keep the Innocent in Bondage, Apostates Pretending to Lay Claim to the Pure and Holy Christian Religion; Of what Congregation so ever; But Especially in their Ministers, by whose Example the Filthy Leprosy and Apostacy is Spread far and near; It is a Notorious Sin, which many of the True Friends of Christ and his Pure Truth, Called Quakers, has been for many Years, and in still or Concern'd to Write and Bear Testimony Against; As a Practice so Gross & Hurtful to Religion, and Destructive Government, Beyond what Words can Set Forth, or can be Declared by Men or Angels, and yet Lived in by Ministers and Magistrates in America. The Leaders of the People Caused them to Err* (Philadelphia: Printed for the Author, 1737) <https://quod.lib.umich.edu/e/evans/N03401.0001.001?rgn=main;view=fulltext> (consulté le 20/10/2020), 142.

<sup>20</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 2*, 273.

<sup>21</sup> Certains abolitionnistes blancs, parmi les plus progressistes, prônaient à la fois la fin de l'esclavage et des droits égaux pour les Noirs mais beaucoup considéraient les Noirs libres comme un problème à régler, par l'émigration plus ou moins forcée notamment.

disgrace the body of a white, they go and dig holes round under the fences, and off in a wet corner, or under the barn, and put all our colour in ‘em” (Wheeler, 169).

Les images associées au noir sont donc souvent négatives, même si elles servent généralement un autre but et, toutes images confondues, ce sont plus de quinze narrateurs qui ont recours à ce procédé entre 1830 et 1865, ce qui est loin d’être négligeable et qui confirme le tournant pris par les récits à partir de 1830 dans la maîtrise qu’ont désormais les narrateurs du contenu de leur récit et dans le dépassement du simple témoignage ou récit religieux. À l’inverse, le blanc est associé à une multitude d’images positives, qui tendent à montrer que les narrateurs avaient, malgré tout, intégré les codes et les jugements de valeur de leurs oppresseurs. Dans le langage courant, le noir est plus souvent associé à une image négative et le blanc à une image positive. Le blanc n’est, en effet, utilisé que 97 fois (7.27%) pour désigner autre chose qu’une personne ou qu’une couleur de peau (hors mots composés et noms propres) tandis que le noir est utilisé 146 fois (16.93%).

Le blanc a très souvent des connotations positives dans les récits, alors qu’ils sont consacrés à une dénonciation des Blancs qui ont des esclaves ou qui soutiennent le régime esclavagiste. Cette reprise des codes établis peut donc paraître étonnante. Là encore, les récits regorgent d’exemples, quelle que soit la période envisagée et le type de récit (dicté ou écrit), et nous n’en citerons que quelques-uns. Pour Harriet Jacobs, le blanc est synonyme de propreté et d’une maison bien tenue : après la rébellion de Nathaniel Turner, elle explique que des Blancs de classes sociales inférieures organisent des patrouilles officiellement pour traquer d’éventuels conspirateurs mais en réalité pour harceler des Noirs libres, dont sa grand-mère fait partie. Jacobs aide donc celle-ci à arranger sa maison pour qu’elle paraisse belle et bien tenue, établissant un contraste avec ces Blancs souvent sales (“I put white quilts on the beds, and decorated some of the rooms with flowers” (Jacobs, H., 393)). Quand sa grand-mère reçoit Miss Fanny, la grand-tante de son ancien maître qui lui a rendu sa liberté, elle compose une jolie table avec une nappe blanche (“On such occasions the table was spread with a snow-white cloth, and the china cups and silver spoons” (Jacobs, H., 415)). Selim Aga utilise une expression faisant référence à une marguerite pour expliquer qu’il fait l’effort d’être apprêté avant d’accoster en Egypte : “we landed a few miles of Cairo, in order to make ourselves look as fresh as daisies before entering the city” (Aga, 33-34). Il utilise une expression courante mais ce n’est peut-être pas le fruit du hasard s’il choisit une fleur avec des pétales blanches. Pour Francis Fedric, le blanc semble être signe d’élégance. Il décrit un homme qui va se marier et, hormis son pantalon, tous ses vêtements sont blancs pour cette grande occasion : “Jerry had a pair of

black trousers of his master's on... someone had given him a white waistcoat and a white cravat... and a pair of white gloves, contrasting very much with the coal black of Jerry's shining face" (Fedric, 33). La mariée est également habillée de blanc : "Fanny's mistress had dressed her in a white muslin gown and very nice light shoes, her head being decked with white and red artificials" (Fedric, 34). Une mariée en blanc est devenue une image convenue<sup>22</sup> mais elle prend une signification particulière dans le contexte esclavagiste car, d'une part le mariage entre esclaves n'avait aucune valeur légale et le linge et les vêtements blancs sont en général signe de pureté et de virginité, alors que la pureté des femmes esclaves était parfois violée par leur maître (on peut imaginer que ce n'était pas la norme mais cela est assez fréquemment relaté dans les récits). Peter Wheeler pense que Dieu viendra envelopper les hommes de blanc pour les laver de leurs péchés, établissant ainsi un parallèle avec le linceul christique<sup>23</sup> ("go to that blessed Redeemer who came to save your souls, that he might clothe you, with clean white linen" (Wheeler, 232)). Louisa Picquet, quant à elle, est très attachée à une robe qu'elle a pu acheter avec l'argent que lui a donné son maître pour obtenir ses faveurs. Elle se refuse à lui et la robe qu'elle achète est donc d'un blanc virginal ("a flowered muslin dress... It was perfectly white, with a little pink leaf all over it" (Picquet, 13)). Enfin, on peut citer Solomon Northup qui explique la fabrication du sucre : pour devenir blanc, il a besoin d'être filtré par une substance noire, il passe dans les mains des esclaves pour obtenir cette blancheur immaculée ("He is celebrated as the producer of the finest variety of white sugar", "There filterers are filled with bone-black, a substance resembling pulverized charcoal", "it is then white of loaf sugar of the finest kind – clear, clean, and as white as snow" (Northup, 221-213)). Aucune de ces images n'a été inventée par les narrateurs, cela va de soi, mais étant donné l'omniprésence de l'expression des différentes couleurs de peau dans la majorité des récits, on peut s'interroger sur la place de ces couleurs et le fait que les narrateurs choisissent de donner ces détails. Le symbolisme des couleurs ne pouvait leur échapper, d'autant que l'absence de couleurs dans les récits accentue en creux la signification du noir et du blanc.

Le blanc prend d'ailleurs parfois des connotations négatives, ce qui semble conforter l'idée que l'utilisation de ces deux éléments, le noir et le blanc, n'est pas fortuite. C'est une

---

<sup>22</sup> La robe de mariée ne devient blanche que dans le courant du XIX<sup>ème</sup> siècle, sur le continent européen d'abord puis en Grande-Bretagne. Pastoureau, *Blanc*, 200. On peut donc supposer que cette couleur a été reprise aux États-Unis à la même époque. Auparavant, les futures épouses choisissaient surtout leur plus belle robe, qu'elle que soit sa couleur. On pourrait donc aussi argumenter que le choix d'une robe de mariée blanche n'allait pas vraiment de soi à l'époque et que, par conséquent, le choix de cette couleur est significatif. Dans le cas des récits d'esclaves, il n'y a qu'un seul exemple, ce qui ne permet d'en tirer une conclusion générale.

<sup>23</sup> On peut également voir dans cette citation une référence au linceul du Christ, ce qui renforce l'idée de pureté et de sainteté.

autre façon de montrer que leur symbolisme et les stéréotypes qui y sont attachés ne sont pas figés. Selim Aga et Frederick Douglass associent le blanc à des fantômes, la couleur blanche est donc associée à la mort. Là encore, l'image n'est pas originale mais elle sert un dessein particulier. Aga, par exemple, décrit un bateau qui transporte des esclaves et voit ses voiles gonflées par le vent : "moving on the water, with some white sheets filled with wind" (Aga, 25). Aga voit un bateau pour la première fois et il associe tout de suite ce bateau rempli d'esclaves enlevés par des Blancs aux fantômes et donc à la mort. Douglass établit ce lien de manière encore plus explicite : "Our house stood within a few rods of the Chesapeake Bay, whose broad bosom was ever white with sails from every quarter of the habitable globe. Those beautiful vessels, robed in purest white, so delightful to the eye of freemen, were to me so many shrouded ghosts, to terrify and torment me with thoughts of my wretched condition" (Douglass 1845, 106, Douglass 1855, 74). Il décrit la maison où il vit avec Covey et il utilise d'abord une image classique de la blancheur des bateaux, synonyme de pureté, puis il opère un glissement vers le blanc des fantômes et cette couleur devient synonyme de terreur et de tourment. Le parallèle avec les Blancs responsables de l'esclavage est clairement exprimé par l'usage de l'expression "wretched condition" à la fin de la phrase. Le blanc sera à nouveau associé à la mort un peu plus loin quand il interpelle les Blancs en les traitant d'hypocrites, reprenant des paroles du Christ : "Woe unto you, scribes and Pharisee hypocrites! for ye are like unto whited sepulchres, which indeed appear beautiful outward, but are within full of dead men's bones, and all of uncleanness" (Douglass 1845, 156). Enfin, quand sa grand-mère l'emmène chez son maître pour la première fois, ils traversent une forêt et, n'étant encore qu'un enfant, il voit des monstres partout : "I could see something like eyes, legs and ears, till I got close enough to them to see that the eyes were knots, washed white with rain" (Douglass 1855, 14). On peut se demander pourquoi ces nœuds deviennent blancs sous l'effet de la pluie mais une chose est sûre, sous la plume de Douglass, cette couleur est associée à la peur au moment où il va être traité comme un esclave pour la première fois, après avoir passé ses premières années sous l'aile protectrice de sa grand-mère. Frederick Douglass étant l'auteur le plus accompli de notre corpus, il n'est pas étonnant qu'il soit celui qui utilise le plus la valeur symbolique des couleurs et qu'il la détourne pour rendre plus imagée son argumentation contre l'esclavage. William Hayden fera une allusion à peine voilée au sang que les esclavagistes ont sur les mains mais également aux viols perpétrés sur les femmes esclaves par leur maître avec la tache sur la robe qui peut être synonyme de péché dans un poème sur les femmes intitulé "woman in a slave world" et, une fois de plus, le fait qu'il associe le blanc virginal au péché et au sang ne peut être fortuit : "The whitest robe most easily is stained" (Hayden, 283). Pour John Brown, la couleur

blanche est changeante et renvoie tantôt à quelque chose de négatif, tantôt à quelque chose de positif. Quand leur maître marque au fer rouge un esclave qui a rendu visite à sa femme dans une autre plantation alors que son maître le lui avait interdit, la fumée qui s'échappe de sa chair brûlée est blanche : "Jack tore round the rough tree, the smoke from his burning flesh rising high and white above the top" (Brown, J., 63). Plus loin dans le récit, leur maître jette une pierre sur une esclave qui ne va pas assez vite selon lui et la pierre est également blanche : "he picked up a huge white flint stone, and have it at her" (Brown, J., 92). Le blanc est donc associé à la douleur. Cependant, une fois qu'il est libre et en sécurité chez des Quakers, la bassine dans laquelle il se lave est blanche ("I had a good wash in a white basin" (Brown, J., 158)), le pain qu'on lui offre est blanc même s'il est trop apeuré pour en manger ("the smoking coffee, ham, eggs, and sausages, and the nice white bread could not tempt me" (Brown, J., 159)) et les rideaux sont d'une blancheur éblouissante ("the curtains all of a dazzling whiteness around me" (Brown, J., 161)). Henry Bibb présente un chapeau blanc comme un mauvais présage (dans l'imaginaire collectif, un chapeau blanc est plus rare qu'un chapeau noir). En effet, alors qu'il s'enfuit avec un autre esclave, ils trouvent ce chapeau ("I found a white hat lying on the road before me" (Bibb, 408)) et il dit à son compagnon de route de ne pas le ramasser mais celui-ci ne l'écoute pas. Quelques lignes plus loin, ils sont rattrapés.

Parfois, le blanc et le noir se mêlent ou s'opposent dans la même phrase, comme un rappel de la composition de la population. Frederick Douglass décrit son environnement quand il se rend chez Covey pour être transformé en esclave docile et on a l'impression que, dans sa description de la nature, le blanc et le noir s'opposent : "The Chesapeake Bay... white with foam raised by the heavy north-west wind; Poplar Island, covered with a thick, black pine forest, standing out amid this half ocean" (Douglass 1855, 69). Josiah Henson utilise également la nature, et en l'occurrence les arbres, pour faire passer son message : une fois libre, il se lance dans le commerce du bois au Canada ("We therefore bought two hundred acres of fine, rich land, on the river Sydenham, covered with a heavy growth of black walnut and white wood" (Henson 1849, 538)). Il souhaite se rendre à l'exposition universelle de Londres et demande donc à un marchand américain de transporter ses planches ("In New England I found a ready market for the black walnut, white wood, and other lumber" (Henson 1858, 174)). Celui-ci veut qu'elles apparaissent sous bannière américaine mais Henson refuse, il fait donc écrire en grosses lettres blanches ("in good large white letters") que ses planches sont le produit du travail d'un esclave fugitif qui vit au Canada. Il raconte, non sans humour, que le visage du superintendant chargé de l'exposition devient noir comme un nuage d'orage ("His face was as black as a

thunder-cloud” (Henson 1858, 189)). Enfin, quand il expose son bois, il est le seul exposant noir et les visiteurs sont autant intrigués par sa couleur de peau que par son bois, tellement brillant que leurs visages (blancs) se reflètent sur les planches (noires) : “Perhaps my complexion attracted attention, but nearly all who passed, paused to look at me, and at themselves as reflected in my large black walnut mirrors” (Henson 1858, 191). La portée symbolique de cette image est indéniable et le fait qu’il insiste autant sur la couleur du bois et sur les planches qui sont un magnifique produit du Canada n’est pas fortuit. Josiah Henson, comme beaucoup de narrateurs, utilise donc des images présentes dans le langage courant n’hésitant pas à les détourner pour transmettre un message.

### 9.3 Inversion des codes et humour

Ainsi, beaucoup suivent les codes établis pour détourner leur signification. Ils inversent également ces mêmes codes établis en attribuant à une couleur ce qui est généralement reproché à l’autre et, dans ces cas-là, ils font souvent preuve d’humour pour ridiculiser les stéréotypes. Seuls cinq narrateurs du corpus sont nés en Afrique (Aga, Cugoano, Equiano, Jea et Smith), nous l’avons vu, et il n’est donc pas étonnant que la responsabilité des Africains dans la traite des esclaves<sup>24</sup> soit très peu évoquée. Seul Cugoano fait un commentaire sur cet état de fait, les autres racontent leur enlèvement de façon factuelle. À première vue, Cugoano semble admettre que les Africains noirs sont aussi coupables que les Européens blancs dans le fait qu’il est esclave mais il établit une nuance importante : l’idée essentielle est qu’il n’y aurait pas de vendeurs d’esclaves s’il n’y avait pas d’acheteurs. Il dénonce, de façon détournée, l’exploitation du continent africain par les Européens. Il ajoute également qu’en Afrique les esclaves sont bien mieux traités : “But I must own, to the shame of my own countrymen, that I was first kidnapped and betrayed by some of my own complexion... if there were no buyers there would be no sellers”, “[the slaves] they keep are well fed, and good care taken of them, and treated well” (Cugoano 1825, 126). Aga et Cugoano ont publié leur récit avant la fin officielle de la traite et il s’agit donc là d’une différence fondamentale entre les premiers récits et ceux publiés après 1808. Cependant, il n’y a pas un avant et un après la fin de la traite dans la façon dont les narrateurs décrivent le traitement des esclaves, Cugoano étant le seul narrateur à évoquer une différence de traitement entre les Africains et les Blancs qui possèdent des esclaves. La dénonciation des mauvais traitements de la part des Blancs est constante sur toute la période, même si elle s’accroît au fur et à mesure que la lutte abolitionniste va gagner du terrain et du public.

---

<sup>24</sup> La traite atlantique des esclaves a été abolie en 1808 aux États-Unis.

Les esclavagistes sont donc, dans leur immense majorité, des Blancs dans les récits d'esclaves et les narrateurs s'emploient à les dépeindre sous un jour très négatif. Ils sont coupables d'atrocités du fait qu'ils possèdent des esclaves et qu'ils les forcent à travailler, mais leur couleur est aussi associée à des images très négatives dans un renversement intéressant des codes. Les attributs associés aux Noirs dans la culture populaire sont attribués aux Blancs dans les récits, sans jamais que cela soit de façon frontale, les narrateurs préférant donner la preuve par l'exemple et non généraliser à l'ensemble dans ce qui aurait pu être perçu comme une attaque contre tous les Blancs, y compris leurs lecteurs du Nord. Les narrateurs qui sont nés en Afrique racontent tous comment ils ont été enlevés par des Blancs et certains d'entre eux racontent leur peur d'être mangés par ces créatures étranges qu'ils n'avaient jamais vues, dans un retournement de situation presque comique car ce sont les Africains que l'on accusait, généralement, de cannibalisme. Les Blancs sont donc associés à une forme de sauvagerie que les lecteurs du Nord ne pouvaient que rejeter. Ottobah Cugoano, par exemple, parle de sa peur d'être mangé quand il voit des Blancs pour la première fois : "I saw several white people, which made me afraid that they would eat me, according to our notion, as children, in the inland parts of the country" (Cugoano, 123). Olaudah Equiano insiste beaucoup sur cette idée qu'il a peur que les Blancs le mangent et il met véritablement en scène cette peur ("I asked them if we were not to be eaten by those white men with horrible looks, red faces, and long hair" (Equiano, 27), "We thought by this, we should be eaten by these ugly men, as they appeared to us" (Equiano, 32)). Un peu plus loin, il réfutera l'idée que les Africains sont cannibales : "Sometimes he would say to me – the black people were not good to eat, and ask me if we did not eat people in my country. I said, No" (Equiano, 37). Austin Steward, bien plus tard, en 1857, raconte l'histoire de deux enfants enlevés en Afrique (l'un des deux étant son grand-père) et rapporte leur impression quand ils ont vu des Blancs : "four men, to them strange looking creatures, with white faces, surrounded them" (Steward, 833). Cette image est donc restée dans l'imaginaire états-unien. Olaudah Equiano parle aussi de ses compatriotes qui étaient assez clairs de peau, voire blancs et il ajoute que les autres les considéraient comme « déformés » : "I remember while in Africa to have seen three negro children, who were tawny, and another quite white, who were universally regarded as deformed by myself and the natives in general, as far as related to their complexions" (Equiano, 10). Selim Aga établit un parallèle entre les Blancs et l'ennemi : "She, poor creature, had also fallen into the hands of the enemy ... assuring me that the white man would not care for taking our lives" (Aga, 19). Cette enfant, enlevée avec lui, utilise l'article défini "the" pour parler de l'homme qui les a enlevés mais "the white man" peut aussi être une généralisation. L'association avec le mot ennemi indique qu'ils sont en guerre



mais cet homme blanc est aussi dépeint comme un sauvage qui n'hésiterait pas à tuer des enfants. On peut tout de même noter que l'autre enfant parle d'homme blanc mais qu'Aga, lui, utilise le mot maître sept lignes plus bas. Montre-t-il sa soumission ou veut-il établir un lien entre esclavage et sauvagerie ? Lewis Clarke reprend cette idée d'ennemi en parlant de la vision du monde des esclaves qui ne connaissent que des Blancs hostiles : "He is ignorant of the world. All the white part of mankind, that he has ever seen, are enemies to him and all his kindred" (Clarke, L., 31). Pour bien établir une différence entre les Blancs du Sud et ceux du Nord, il raconte également dans le même paragraphe les mensonges que les propriétaires d'esclaves racontent sur le Nord et le Canada. Quand il s'enfuit pour la deuxième fois, Douglass voit en tout homme blanc un ennemi mais il ajoute également qu'il ne faisait confiance à aucun Noir, pour mieux souligner, peut-être, la situation extrêmement difficile dans laquelle les anciens esclaves vivaient car ils ne pouvaient faire confiance à personne ("I saw in every white man an enemy, and, in almost every colored man cause for distrust" (Douglass 1845, 144)). Cependant, les exemples de Noirs indignes de confiance ne sont pas très fréquents dans les récits car pour beaucoup de narrateurs, humaniser les esclaves ne pouvait aller jusqu'à montrer leurs failles, il fallait gagner les Blancs du Nord à leur cause et non dépeindre les esclaves dans toute leur complexité.

Frederick Douglass est souvent le narrateur le plus virulent dans ses attaques contre l'esclavage et les Blancs du Sud n'échappent pas à sa plume acérée mais on constate que cette critique des Blancs est assez récurrente tout au long de la période. Il commence par une attaque en creux, quand il décrit sa nouvelle maîtresse Sophia Auld et indique qu'il n'avait jamais vu un visage blanc empli de gentillesse avant, sous-entendant que c'était rare ("And here I saw what I had never seen before; it was a white face beaming with the most kindly emotions; it was the face of my new mistress, Sophia Auld" (Douglass 1845, 74)). On note cependant que c'est juste son visage qui montre de la gentillesse et non sa personne tout entière, comme pour mieux insister sur la rareté du phénomène. De plus, Auld sera finalement corrompue par le système esclavagiste et deviendra tyrannique. Dès le début de sa deuxième autobiographie, les Blancs sont présentés de manière très négative mais très factuelle, sans commentaires : "[I was] surrounded by a white population of the lowest order, indolent and drunken to a proverb" (Douglass 1855, 10). De nombreux autres narrateurs citent des exemples de Blancs criminels, voleurs, ou qui ont des comportements indignes. Henry Bibb évoque, comme d'autres, sa méfiance envers tous les Blancs ("I was afraid to ask a white person, and I could see no colored person to ask" (Bibb, 370)) mais il attire également l'attention de ses lecteurs sur l'absurdité

d'un système au sein duquel les pires criminels sont mieux traités que les esclaves sous le seul prétexte qu'ils sont blancs ("In vain did I look to the infamous laws of the Commonwealth of Ohio, for that protection against violence and outrage, that even the vilest criminal with a white skin might enjoy" (Bibb, 370)). Comme souvent, la différence ne se situe qu'au niveau de la peau, elle ne définit pas l'individu, ce qui accentue encore l'absurdité. Nous retrouvons cette idée un peu plus loin quand il raconte comment un passager blanc se comporte sur un bateau : "one of whom used the most vulgar language in the cabin, where there were ladies, and even vomited ! But he was called a white man, and a southerner, which made it all right" (Bibb, 428). Sa façon de décrire la scène et l'usage du point d'exclamation montrent son propre dégoût et les lecteurs sont pris à témoin. Dans cette description, il n'est même plus question de peau mais d'une étiquette que l'on met sur cet homme, il est seulement appelé homme blanc. La dernière partie, séparée du reste de la phrase par une virgule, exprime bien sûr le contraire de ce qu'il pense et il veut clairement amener ses lecteurs à la même conclusion. Equiano, quant à lui, choisit de faire parler un jeune Amérindien pour décrire les marins blancs et là encore, la description est peu flatteuse : "At last he asked me, 'How comes it that all the white men on board who can read and write, and observe the sun, and know all things, yet swear, lie, and get drunk...?'" (Equiano, 162). Il racontera également un incident intervenu sur un bateau. Ils ont essuyé une tempête et aucun des hommes blancs n'a été capable de sauver sa propre vie et c'est grâce à trois hommes noirs, dont l'auteur, et un créole hollandais qu'ils ont eu la vie sauve : "had we not worked in this manner, I really believe the people could not have been saved; for none of the white men did anything to preserve their lives" (Equiano, 114). Là encore, certains narrateurs insistent sur l'effet que l'esclavage produit sur les Sudistes blancs pour bien les distinguer des Nordistes. Henry Watson rappelle que travailler n'est plus considéré comme honorable par les Blancs du Sud car seuls les esclaves travaillent et que, par conséquent, ceux qui n'ont pas d'esclaves n'ont pas d'autre choix que de jouer à des jeux d'argent pour subvenir à leurs besoins : "Slavery has made labor dishonorable to the white man; and, as they must have means of living, they generally resort to gambling for support, and as they cannot always find their own color to rob, they fasten the poor, degraded slave" (Watson, 26). Le problème est bien posé en termes de couleur ici et ces hommes ajoutent l'exploitation des esclaves à leur façon de vivre répréhensible. Dans le récit de Jacob D. Green, c'est un garçon blanc qui vole le maïs et qui sait pertinemment que ce sont les enfants noirs qui seront accusés et fouettés pour ce délit ("a white boy was stealing corn out of my master's barn, and I said for this act we black boys will be whipped until one of us confesses to have done that we are all innocent of" (Green, J.D., 5)). William Grimes inverse les rôles quand il reprend sa liberté car c'est lui qui se pose en juge

du caractère de la jeune fille blanche qu'il emploie et qu'il congédie ("The girl was of a bad character, but I did not know it. She was white. I sent her away as soon as I heard any thing against her" (Grimes 1825, 112)). Les Blancs ayant toujours été les esclavagistes aux États-Unis et dans la Caraïbe, il est logique que l'on trouve des exemples sur toute la période étudiée<sup>25</sup>. Cependant, les critiques envers les Blancs se font plus précises à partir des années 1840 (Douglass, Bibb et Watson) car ils répondaient à la propagande esclavagiste qui s'intensifiait et qui dépeignait les esclaves, et les Noirs plus généralement, comme des êtres indolents, capables de violence s'ils n'étaient pas maîtrisés et incapables de s'occuper d'eux-mêmes. On le voit, par exemple, dans les discours de John C. Calhoun<sup>26</sup> ou William Harper, en 1837, dans le prétendu témoignage de Miss Harrington en 1842 qui raconte comment deux esclaves ont enlevé, battu et violé deux jeunes filles blanches innocentes et dont le récit est rempli de clichés racistes et de détails sanglants<sup>27</sup>. De la même manière que les abolitionnistes cherchaient à humaniser les esclaves à partir de 1830 et ne parlaient plus de façon abstraite de l'esclavage en tant que système, les défenseurs de l'esclavage ont abandonné les justifications bibliques pour se concentrer sur les esclaves eux-mêmes, véhiculant des stéréotypes qui ne justifiaient pas vraiment l'esclavage mais le présentaient comme une fatalité nécessaire, souvent pour le bien des esclaves eux-mêmes et pour la sécurité des Blancs.

Pour combattre ces stéréotypes, nombre de narrateurs donnent majoritairement une image négative des Blancs mais ils présentent parfois, aussi, la blancheur chez les esclaves comme un fléau, cette couleur étant associée à des traits négatifs. Il ne s'agit pas ici de dénoncer le métissage et de démontrer que l'esclavage fondé sur la couleur n'a pas de sens, mais de critiquer les esclaves métis eux-mêmes et de montrer comment l'apport du sang blanc les corrompt. James Pennington évoque un esclave qui espionne les autres pour le compte de son maître : "This wretched fellow, who was nearly white, and of Irish descent, informed our master of the movements of each member of the family by day and by night, and on Sundays" (Pennington, 214). Dans cette phrase, il associe le blanc à l'adjectif misérable. Cet esclave est d'origine irlandaise, le lecteur peut donc se douter qu'il est de couleur claire mais Pennington précise tout de même qu'il est presque blanc. Comme nous l'avons déjà évoqué, Henry Bibb a des sentiments ambivalents sur sa couleur presque blanche, tantôt source de fierté,

---

<sup>25</sup> Certains Amérindiens et certains Noirs libres ont également eu des esclaves mais ils sont très minoritaires et les narrateurs ne les évoquent pas (Venture Smith explique qu'il a acheté des esclaves mais il ne les traite pas comme tels et Henry Bibb sera brièvement l'esclave d'un groupe d'Amérindien dans le Missouri mais ce sont les seuls exemples).

<sup>26</sup> McKintrick, *Slavery Defended*; Faust, *The Ideology of Slavery*.

<sup>27</sup> [Miss Harrington], *Narrative of the Barbarous Treatment*.

tantôt considérée comme problématique. Les propriétaires semblent lier sa couleur blanche au fait de savoir lire et écrire et le lecteur comprend en creux que cela signale un esclave ingérable à leurs yeux (“the same objections that others had brought up, - that I was too white ; that they were afraid that I could read and write; and would never serve as a slave, but run away” (Bibb, 396), “you are a little too near white. I want you to tell me whether you can read or write?” (Bibb, 396)). Lewis Clarke décrit son frère Cyrus comme étant blanc avec seulement une « pincée » de sang africain, et c’est cette pincée qui fait de lui un être brillant, intelligent et vif (“Be it known that said Cyrus, as well as his brothers, are white, with only a sprinkling of the African – just enough to make them bright, quick, and intelligent, and scarcely observable in the color except by the keen and scenting slaveholder” (Clarke, L., 56)). La provenance de cette phrase n’est pas claire car on ne sait pas si c’est Lewis qui le dit ou le journaliste qui écrit un article dans lequel il rapporte le dialogue entre Cyrus et le juge qui doit décider si Cyrus a le droit de voter mais, dans tous les cas, Lewis choisit d’intégrer cet épisode à son récit et on note également l’attaque implicite dirigée contre les propriétaires d’esclaves comparés à des chiens de chasse qui flairent leur proie.

Les narrateurs savent également faire preuve d’humour en utilisant les couleurs de façon divertissante : devenir blanc dans certaines circonstances ressemble parfois à une plaisanterie qui semble dédramatiser le clivage noir/blanc imposé par les esclavagistes mais on peut imaginer également que le but des narrateurs était toujours de montrer que ce clivage n’avait aucun sens. On retrouve ces traits d’humour dès 1789 et Olaudah Equiano qui raconte une de ses mésaventures sur un bateau : le cuisinier, un homme noir, a mis le feu à sa cuisine et la peur le fait devenir presque blanc (“with the fright, the black cook became almost white” (Equiano, 132)). Le renversement est intéressant car il décrit à plusieurs reprises sa peur des Blancs la première fois qu’il en rencontre. William Grimes, quant à lui, fait preuve d’un humour quelque peu morbide quand il parle de sa mère décédée qui, dans la mort, est devenue aussi blanche que sa maîtresse (“Oh! My poor mother! but she is gone, and I presume her skin is now as white as that of her mistress” (Grimes 1825, 31)). Là encore, il montre que la couleur n’a pas de sens mais également qu’il associe la blancheur à la mort. Peter Wheeler est le narrateur qui utilise le plus le blanc dans des traits d’humour à propos de lui-même et comme il dicte son récit à un homme blanc, on peut se demander si cet humour est également là pour divertir son scribe, qui semble, à la lecture de ses propos dans le récit, assez austère. Il est donc très probable que ces traits d’humour soient le fait de Wheeler lui-même. Il raconte tout d’abord comment il s’est retrouvé entraîné dans l’eau par le poisson qu’il essayait de pêcher : “a great monstrous big

thing got hold of my hook, and yauked it arter him, pole, line, nigger and all, I'd enemost said, and if he didn't make a squashin' then I'm a white man" (Wheeler, 23-24). Plus loin, il prend peur quand un pasteur blanc lui propose de prier pour lui mais en voulant s'échapper, il se retrouve au milieu des fidèles : "as quick as I got a chance, I got out of the ring, and made tracks, and cut like a white head" (Wheeler, 98). Il a peur à nouveau quand il rencontre un puma pendant sa fuite et là encore, il s'imagine blanc : "and if you'd been there, I guess you'd thought the black boy had turned white" (Wheeler, 132). Enfin, il fait un cauchemar après s'être enfui alors qu'il est en sécurité chez quelqu'un. Cet homme lui dit qu'il est blanc comme un linge : "What's the matter, Peter ? you're as white as a sheet" (Wheeler, 141). Là encore, il n'invente pas l'expression mais cette insistance sur le fait « d'être blanc » est significative : elle peut, certes, parfois montrer l'acceptation d'une certaine supériorité de cette couleur sur le noir mais aussi, surtout, un jeu subtil avec les couleurs pour brouiller les idées reçues. Il dicte son récit à un homme d'église qui, à l'inverse, reste très sérieux tout au long du récit où il se met en scène en train de converser avec Wheeler. Enfin, John Brown, qui dicte lui aussi son récit à un homme blanc, fera un jeu de mots sur la neige : "I have been to Canada, and though the coloured people there may, some of them, be doing tolerably well, snow does not agree with their complexion" (Brown, J., 09). Cette phrase prend tout son sens quand on sait que Brown enjoignait les anciens esclaves à aller en Afrique ou dans la Caraïbe. La neige pourrait donc être une métaphore pour les Blancs et le racisme qui sévit également au Canada.

Plus rarement, ce sont les Blancs qui deviennent noirs et, dans ce cas de figure, il ne s'agit pas de traits d'humour. John Thompson utilise cette image à deux reprises dans son récit et à chaque fois, il s'agit d'épisodes violents. Le contremaître essaie de soumettre Ben, un esclave travailleur et fier. Celui-ci ne se laisse pas faire et se bat avec le contremaître : "For a while the discomfited man was senseless, his face became of the blackness of his hat, while the blood streamed down his face" (Thompson, 634). Plus loin dans le récit, c'est Thompson lui-même qui se bat avec son maître car celui-ci l'accuse à tort d'avoir invité un esclave d'une autre plantation à lui rendre visite. Son maître, lui aussi, deviendra noir sous les coups : "[I] knocked him down, after which I choked him until he was as black as I am" (Thompson, 643). Dans les deux cas, le noir est associé à la soumission car, dans les deux épisodes, les assaillants sont en mauvaise posture et sur le point d'être tués, ce qui rend possible le parallèle avec les esclaves.

Henson jouera à nouveau avec le symbolisme des couleurs dans un passage empreint d'une certaine autodérision quand il se compare à un chevalier, noir dans son cas et non blanc comme dans les contes, qui apporte de la nourriture aux femmes esclaves qui en manquent

cruellement : “No white knight, rescuing white fair ones from cruel oppression, ever felt the throbbing of a chivalrous heart more intensely than I, a black knight, did, in running down a chicken in an out-of-the-way place to hide till dark, and then carry to some poor overworked black fair one” (Henson 1858, 21-22). Le décalage entre le chevalier blanc qui sauve quelqu’un de l’oppression et lui qui vole un poulet est du registre de la comédie burlesque. On note qu’il rajoute cette autodérision dans la version de 1858 mais qu’elle est absente de la version de 1849 alors qu’il raconte le même épisode, cela pourrait s’expliquer par le fait que le scribe est différent ou par le fait qu’il a raconté cette histoire à de multiples reprises et, au fur et à mesure qu’il améliorait ses capacités oratoires, il commentait et tirait des conclusions des incidents de sa vie. Cette évolution est assez emblématique du passage de simple témoin qui raconte des faits à celui de militant qui dicte ou écrit un discours politique pour convaincre. Pour insister sur l’humour du passage, il se compare dans la phrase suivante à un chien fidèle : “No Scotch borderer, levying black mail or sweeping off a drove of cattle, ever felt more assured of the justice of his act than mine” (Henson 1858, 2). Toutes ces images, qu’elles soient une inversion des idées reçues sur les Noirs et les Blancs, ou des traits d’humour sur les changements de couleur, remplissent le même but : elles humanisent les narrateurs eux-mêmes, qui montrent ainsi leur personnalité et se démarquent de la masse des esclaves dans laquelle on les enferme souvent, mais elles visent également à humaniser tous les esclaves en dénonçant par un autre biais, qu’on pourrait considérer plus léger, les différences faites entre les couleurs de peau et les origines et l’on remarque, encore une fois, que la plupart des exemples se rencontre dans des récits publiés après 1830 (même si certains récits, comme ceux d’Equiano et de Grimes notamment, ouvrent la voie, dans une continuité évidente).

#### 9.4 Allégories et symboles

Si Olaudah Equiano semblait réellement penser que les Blancs étaient des cannibales au sens littéral quand il a été enlevé en Guinée, le cannibalisme ne disparaît pas pour autant quand les narrateurs ne viennent plus d’Afrique. Il prend toutefois une dimension métaphorique, les narrateurs ne suggérant pas que les propriétaires mangent effectivement leurs esclaves. Une définition simple de la métaphore serait « l’emploi d’un terme concret pour exprimer une notion abstraite par substitution analogique, sans qu’il y ait d’éléments introduisant une comparaison »<sup>28</sup>. Catherine Fromilhague précise qu’elle est faite « d’associations analogiques, de relations subjectives, il y a une recatégorisation imaginaire »<sup>29</sup>. Pour Paul Ricoeur, « c’est la

---

<sup>28</sup> <https://larousse.fr/dictionnaires/francais/m%C3%A9taphore/50889?q=m%C3%A9taphore#50780> (consulté le 23/09/2019).

<sup>29</sup> Fromilhague, *Les Figures de style*, 60-61.

métaphore qui crée la ressemblance, plutôt que la métaphore ne formule quelque ressemblance existant auparavant »<sup>30</sup>. Certains récits font allusion notamment à une terre cannibale qui se nourrit des esclaves ou à des propriétaires et des vendeurs d’esclaves buvant le sang de leurs esclaves. Ils créent donc une ressemblance que l’on ne retrouve pas, ou très peu, dans les écrits abolitionnistes (et elle est, logiquement, totalement absente des écrits esclavagistes). Elizabeth Heyrick est une des rares à utiliser l’expression “savage and blood-thirsty worshippers of Moloch” dans son pamphlet retentissant dans lequel, pour la première fois, on entendait parler d’abolition immédiate et non graduelle<sup>31</sup>. David Walker inclura tous les Blancs et pas seulement les propriétaires d’esclaves dans l’idée qu’ils sont assoiffés de sang et il insinuera également qu’ils ne boivent pas seulement le sang des esclaves, mais qu’ils ont également soif de pouvoir : “The whites have always been an unjust, jealous, unmerciful, avaricious, and blood-thirsty set of beings, always seeking after power and authority”<sup>32</sup>. On retrouve l’image dans la campagne pour le boycott des produits de l’esclavage quand Elizabeth Margaret Chandler, par exemple, explique qu’elle a l’impression de goûter du sang humain quand elle mange du sucre de canne produit par des esclaves<sup>33</sup>. Ce sont donc les consommateurs qui goûtent le sang, elle n’utilise pas cette métaphore pour dénoncer les propriétaires ou le Sud. George Bradburn retourne cette idée de soif de sang non pas pour parler des propriétaires d’esclaves comme le font certains narrateurs, mais pour se moquer de l’idée que les abolitionnistes tiennent des propos incendiaires et appellent à la révolution : “none of the disorganizing, insurrectionary, fanatical, blood-thirsty doctrines, which my good friends had assured me were there”<sup>34</sup>. On trouve plus souvent, dans les écrits abolitionnistes, l’idée que le sol est taché de sang mais il ne le boit pas, la tache se rapprochant davantage d’un péché, d’une trace de culpabilité que du vampirisme. On peut citer, par exemple, un poème d’Edwin Chapman : “Call me not brother now - you bade me toil, / With brute-like patience, in sharp want and pain, / Till this last hour, upon your blood-stained soil”<sup>35</sup>. William Howard Day est l’un des rares à utiliser le mot vampire pour parler du système esclavagiste dans son ensemble, dans un échange avec H. Ford Douglas : “[The Constitution] was made to foster and uphold that abominable, vampirish and bloody system of

<sup>30</sup> Paul Ricoeur, *La Métaphore vive* (Paris : Éditions du Seuil, 1975), 113.

<sup>31</sup> Heyrick, *Immediate, not Gradual Abolition*, 21. Véronique Molinari, par exemple, dit que son pamphlet a eu beaucoup d’influence. Véronique Molinari, “Women’s Role in the British Anti-Slavery Movement, 787-1840” in Le Jeune et Prum, *Le Débat sur l’abolition*, 123.

<sup>32</sup> Walker, *Walker’s Appeal*, 20.

<sup>33</sup> “There are times when I almost shudder at the thought, and when I feel as if I could almost as easily endure the taste of human blood, as of the sweetness of the slave-grown cane!”. Elizabeth Margaret Chandler, “Tea-Table Talk”, publié dans *The Genius of Universal Emancipation* de Benjamin Lundy en 1832, Basker, *American Antislavery Writings*, 246.

<sup>34</sup> George Bradburn, “Incendiarism of Abolitionists”. *The Liberty Bell. By Friends of Freedom*, 1839, 10.

<sup>35</sup> Edwin Chapman, “The Dying Slave”. *The Liberty Bell. By Friends of Freedom*, 1849, 114-5.

American slavery”<sup>36</sup>. En définissant la métaphore, Mark Johnson explique qu’il s’agit davantage d’un processus de compréhension humaine destinée à donner du sens à une expérience que d’art rhétorique<sup>37</sup>. Il est vrai que le travail des esclaves et leur vente nourrissaient, littéralement, les propriétaires et les vendeurs par le fruit de leur travail. Dans les récits, la métaphore est ainsi une « recatégorisation imaginaire », qui « crée la ressemblance » « sans qu’il y ait d’éléments introduisant la comparaison » mais le cannibalisme est à la fois bien réel, puisqu’il a existé / qu’il existe dans certaines cultures ou dans les fantasmes racistes des explorateurs, et métaphorique quand il est appliqué à une entité non humaine, la terre. D’autres narrateurs choisissent d’utiliser cette métaphore pour parler des propriétaires eux-mêmes et, dans les deux cas, il s’agit bien de faire progresser la compréhension du monde et de donner des images claires (dans le sens visuel du terme) à leurs lecteurs sur le système qu’ils combattent. La terre ou les propriétaires cannibales rejoignent les objets emblématiques vus dans le premier chapitre de cette troisième partie, le fouet et le dos couverts de sang. Les narrateurs décrivent leur monde : “It is the way the world presents itself to us”<sup>38</sup>. Ils sont 10 (sur 27) à utiliser ce procédé stylistique entre 1848 et 1865, ce qui n’est pas négligeable. Comme ils ont publié après Equiano, Heyrick et Walker et que ces trois auteurs ont eu une influence sur le combat abolitionniste, on peut imaginer que les dix narrateurs en question en avaient entendu parler, même s’ils ne les avaient peut-être pas lus en détail, ce qui constituerait une preuve supplémentaire qu’ils étaient capables de faire preuve d’originalité dans leurs descriptions et dans leur choix d’images. Nous en voulons pour preuve le parallèle entre des loups assoiffés de sang et les propriétaires d’esclaves établi par Henry Bibb en 1849 (les loups les encerclent, lui et sa famille, quand ils s’enfuient : “I was aroused by the awful howling of a gang of blood-thirsty wolves, which had found us and surrounded us as their prey” (Bibb, 402)). Il est le seul à le faire dans tout le corpus et nous n’avons pas trouvé cette métaphore dans les écrits abolitionnistes qui se concentrent, comme beaucoup de narrateurs, sur les chiens, les “bloodhounds”, qui poursuivaient les esclaves en fuite. En revanche, on peut imaginer que les premiers récits qui parlent de propriétaires ou de marchands d’esclaves assoiffés de sang ont influencé les autres. Les trois auteurs qui disent explicitement que la terre boit le sang des esclaves, Frederick Douglass, Austin Steward et William Anderson, ont tous les trois écrit entre

---

<sup>36</sup> Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 4*, 76.

<sup>37</sup> “A metaphor is not merely a linguistic expression (a form of words) used for artistic or rhetorical purposes; instead, it is a process of human understanding by which we achieve meaningful experience that we can make sense of”. Mark L. Johnson, *The Body in the Mind: The Bodily Basis of Meaning, Imagination, and Reason* (Chicago and London: University of Chicago press, 1987), 15.

<sup>38</sup> Johnson, *The Body in the Mind*, 104.



1855 et 1857<sup>39</sup>. Douglass était très connu et Anderson et Steward ont écrit leur récit, ce qui indique qu'ils savaient lire. De plus, ils évoluaient dans les sphères abolitionnistes puisque Steward a fondé la colonie de Wilberforce au Canada et qu'Anderson a été arrêté et accusé d'aider des esclaves à s'enfuir du Kentucky. On peut donc imaginer qu'ils avaient lu les récits de Douglass ou du moins qu'ils avaient entendu un de ses discours lors de réunions abolitionnistes. Frederick Douglass établit tout d'abord un parallèle entre les femmes esclaves et les champs fertiles du Sud qui boivent leur sang ("her most fertile fields drink daily of the warm blood of my outraged sisters" (Douglass 1855, 126)) puis il cite un poème de John Greenleaf Whittier dans un de ses discours qui parle, comme les autres abolitionnistes, de tache de sang sur le sol ("The whip on woman's shrinking flesh, / Our soil yet reddening with the stains / Caught from her scourgings warm and fresh" (Douglass 1855, 140)). Austin Steward reprend cette idée mais il ajoute sa propre touche d'originalité puisqu'il utilise cette image au moment où il exprime également son déchirement à l'idée de quitter la plantation quand son maître vend pour s'installer dans l'État de New York, ce qui paraît peu en adéquation avec cette accusation de vampirisme : "And what matter is it, that their lordly mansions are "embowered in the shade of trees of a century's growth, if, through their lofty and tangled branches, we espy the rough cabin of the mangled bondman, that the soil on which he labors has drunk his heart's blood?" (Steward, 716-717). William Anderson parle, quant à lui, de notre mère la terre qui boit le sang d'un esclave qui vient d'être fouetté, reprenant également, comme certains narrateurs quand ils décrivent des scènes de torture, l'adverbe très significatif dans le cadre d'un système oppressif "freely" : "till the blood ran freely upon the cold ground and mother earth drank it freely in" (Anderson, 17). Dans les rares références à la médecine, on retrouve cette analogie avec le vampirisme. Olaudah Equiano explique une pratique générale appelée cupping : "They practised bleeding by cupping" (Equiano, 15), Jacob Green explique qu'après qu'il a fait semblant de se suicider pour attirer l'attention d'une jeune fille et qu'il s'est retrouvé effectivement pendu par accident, il saigne abondamment du nez et de la bouche et perd connaissance. Pour le faire revenir à lui, le médecin le saigne : "Bled me in my left arm" (Green, J.D., 18). Enfin, John Brown raconte les expériences qu'un médecin fait sur lui et parmi celles-ci, il devait suivre un régime particulier puis le médecin le saignait tous les deux jours ("He bled me every other day" (Brown, J., 47)). La médecine et les médecins sont singulièrement absents des récits et les rares allusions sont très souvent négatives. La saignée, qui était une pratique courante à l'époque n'est pas présentée comme une tentative de soulager l'esclave et,

---

<sup>39</sup> Frederick Douglass a écrit sa première autobiographie en 1845 mais cette image de la terre qui boit le sang en est absente. Il l'a donc rajouté dans la version de 1855.

remise dans le contexte de la multiplication de scènes de mauvais traitements, elle ne pouvait que renforcer cette impression de vampirisme.

Le vampirisme et le cannibalisme sont très présents à partir de 1845 et, là encore, on peut imaginer que Frederick Douglass en est le précurseur car il est l'auteur qui utilise le plus cette image et il le fait dès son premier récit. Il dénonce le cannibalisme du système esclavagiste tout entier : “On the one hand, there stood slavery, a stern reality, glaring frightfully upon us – its robes already crimsoned with the blood of millions, and even now feasting itself greedily upon our own flesh” (Douglass 1845, 123). Cette citation sera légèrement modifiée dans le récit de 1855, Douglass insistant encore davantage sur le côté prédateur du système : “On the one hand, there stood slavery... with the blood of millions in his polluted skirts – terrible to behold – greedily devouring our hard earnings and feeding himself upon our flesh” (Douglass 1855, 95-6). L'esclavage est personnifié et masculinisé par l'emploi du pronom réfléchi “himself” et, ainsi, le parallèle entre l'institution elle-même et ceux qui la perpétuent est d'autant plus clair. Douglass dénonce également la discrimination dont il est victime sur le bateau qui le ramène aux États-Unis après son voyage en Angleterre : “the lash of proscription... has a sting for the soul hardly less severe than that which bites the flesh and draws the blood from the back of the plantation slave” (Douglass 1855, 133). Les verbes mordre et faire couler apparentent cette discrimination à des sangsues, des chiens ou des vampires. Les lois sont également vampiriques (“A more atrocious and blood-thirsty string of laws could not well be conceived of” (Douglass 1855, 153)). Cet adjectif “bloodthirsty” (“blood-thirsty” et “blood thirsty”) est repris par cinq autres narrateurs avec douze occurrences en tout. Toutes les catégories d'hommes coupables dans le système esclavagiste sont dénoncées comme des vampires : les propriétaires bien sûr (“I was awakened by a mob of blood thirsty slave holders, who had come armed with all the implements of death” (Bibb, 385)), les contremaîtres (“The overseer, being a bloodthirsty fiend, like my master, kept strict watch for Jo” (Watson, 15)) et les chasseurs d'esclaves, professionnels ou non (“he had not been there long before the bloodthirsty negro-hunters got on his trail” (Jacobs, J., 139), “the blood-thirsty kidnapper” (Douglass 1845, 149), “when I saw crowd of blood-thirsty, unprincipled slave hunters rushing upon me with weapons of death” (Bibb, 375)). John Jacobs parlera également de festin de sang (“There was no way for this – only a feast of blood” (Jacobs, J., 140)) et Peter Randolph utilisera un terme quasiment médical pour illustrer cette idée (“draining the blood of the slave” (Randolph 1<sup>er</sup> récit, 21, Randolph 2<sup>ème</sup> récit, 34)). Austin Steward, encore lui, parlera de soif de vengeance de la part du contremaître mais le parallèle avec le sang est indéniable puisque justement sa soif de vengeance a été apaisée

par la quantité importante de sang qui coule après une scène de torture : “After the infuriated and heartless overseer had satiated his thirst for vengeance, on the disobedient or delinquent slave, he was untied, and left to crawl away as best he could; sometimes on his hands and knees, to his lonely and dilapidated cabin, where, stretched upon the cold earth, he lay weak and bleeding and often faint from the loss of blood” (Steward, 703). James Pennington choisit, quant à lui, l’image des sangsues comme métaphores pour les contremaîtres (“an overseer, those negro leeches” (Pennington, 198)). Là encore, l’idée des contremaîtres buveurs de sang n’est pas unique ou originale mais il est le seul à utiliser les sangsues pour l’illustrer dans tout le corpus : Harriet Jacobs évoque le terme “leech” mais dans le sens médical (“William was a bright lad, and of much use to the doctor. He had learned to put up medicines, to leech, cup, and bleed” (Jacobs, H., 391) et William Hayden parle de sangsue qui essaie de soutirer des informations du conducteur d’esclaves, quand Bibb tente de s’enfuir (“From me, he gained nothing – neither did his ‘quizzical leech’ draw the blood of information from the stage driver” (Hayden, 87)). Il évoque également des vertus purificatrices des sangsues dans un poème “woman in the slave world” (“The leprous soul no leech may purify” (Hayden, 283)). Ces deux images, très inhabituelles ont, bien entendu, un double sens dans le contexte de la lutte contre l’esclavage. Les narrateurs ne sont également que trois à utiliser le terme « cannibales » : Equiano, qui l’utilise dans un sens littéral (Equiano, 115-6), mais aussi, plusieurs dizaines d’années plus tard, Milton Clarke, en 1846 (Clarke, M., 157) et Austin Steward en 1857, mais ce dernier est encore une fois à contre-courant puisque les cannibales sont dans l’État de New York, ou du moins c’est ce que croient les esclaves que le Capitaine Helm emmène avec lui après avoir été obligé de vendre sa plantation dans le Kentucky (“Those who remained, thought us the most unfortunate of human beings to be taken away off into the State of New York, and, as they believed, beyond the bounds of civilization, where we should in all probability be destroyed by wild beasts, devoured by cannibals, or scalped by the Indians” (Steward, 715)). On peut se demander s’il ne provoque pas un peu ses lecteurs du Nord ici, puisqu’ils sont le centre des rumeurs, et on peut aisément imaginer que cette description ne pouvait que susciter leur indignation, non pas contre les esclaves supposés naïfs mais contre ceux qui colportaient de tels mensonges. Plusieurs narrateurs font état des histoires que les propriétaires faisaient croire à leurs esclaves sur le Nord pour dissuader ceux-ci de s’enfuir.

L’idée des bêtes sauvages qui les attendaient dans le Nord est également signifiante dans le contexte des récits d’esclaves où les animaux sont assez présents et très souvent allégoriques. Lewis Clarke est le premier, en 1845, à comparer les propriétaires à des animaux autres que des chiens (“Postlewaite and McGowan, two pirates from Kentucky, were in the neighborhood at

this time, waiting like beasts of prey to leap upon their victim” (Clarke, L., 58)). Henry Bibb, quatre ans plus tard, est, sur ce point, l’un des plus prolixes car son récit contient une véritable ménagerie et les animaux cités sont tous hautement symboliques et participent activement de la déshumanisation des maîtres. Il parle beaucoup de chiens, les “bloodhounds” déjà étudiés plus haut, et de maîtres assoiffés de sang et cette métaphorisation atteint son paroxysme quand il s’enfuit avec sa famille et qu’ils sont sur le point d’être repris, après avoir été entourés par une meute de loups prophétique. Ils sont rattrapés par leurs poursuivants et ceux-ci se retrouvent au milieu de plusieurs animaux, ce qui les met tous sur le même plan : “we saw the hounds coming in full speed on our track, and the soul drivers after them on horse back, yelling like tigers, as they came in sight. The shrill yelling of the savage blood hounds as they drew nigh made the woods echo” (Bibb, 404). Le choix des mots est intéressant ici et ne peut être fortuit : il y a d’un côté les chasseurs d’esclaves, mis sur le même plan que les chiens, les chevaux et les tigres et de l’autre les esclaves, qui ne sont représentés que par un seul mot mais un mot très significatif, l’âme<sup>40</sup>. Ces accusations et métaphores autour du cannibalisme et du vampirisme participent de la mise en accusation des Blancs dans les récits et il n’est donc pas surprenant que nous retrouvions la plupart des exemples à partir des années 1840 et principalement dans les récits écrits car les auteurs devaient se sentir certainement plus libres de critiquer des Blancs que des narrateurs qui dictaient leur récit.

Les animaux ne sont pas utilisés uniquement comme symboles de l’horreur de l’esclavage. Plusieurs narrateurs utilisent notamment les chevaux pour établir un parallèle entre la couleur et le sang, d’une part, et la noblesse de cet animal, d’autre part. William Wells Brown voit arriver son sauveur, le Quaker dont il prendra le nom, sur un cheval blanc : “I observed an old man walking towards me, leading a white horse” (Brown, WW. 1847, 101, Brown, WW. 1849, 334). L’homme n’est toutefois pas sur le cheval, le lecteur n’a donc pas l’image d’un chevalier sur son cheval blanc. Peter Wheeler associe la couleur blanche des chevaux au crime et la couleur noire à l’élégance et l’héroïsme : quand il s’enfuit, il est accueilli par un homme blanc mais fait des cauchemars, rêvant que des hommes sur des chevaux blancs vont venir le chercher (“three or four men was arter me on white horses” (Wheeler, 141)). Plus tard dans le

---

<sup>40</sup> Il utilise le terme “soul driver” 5 fois dans son récit (contre 5 “slave drivers”) et sur les 53 récits du corpus (46 narrateurs différents), “soul driver” ou “soul-driver” n’est utilisé que par 4 autres narrateurs (Lewis et Milton Clarke, William Wells Brown en 1847 et 1849 et Frederick Douglass) alors que “slave drivers” est présent dans 16 récits (14 narrateurs différents). On ne trouve en tout que 10 occurrences de “soul driver” contre 38 “slave drivers”. Ce choix de la part de Bibb est donc significatif et non le fruit d’une convention dans les récits d’esclaves mais on pourrait également dire qu’il s’agit d’une « tendance du moment » puisque les 6 récits qui la contiennent sont publiés entre 1845 et 1855.

récit, avec son équipage, il retrouve les restes du corps d'une jeune fille dans l'estomac d'un requin. Ils identifient la jeune fille grâce à un bijou et trouvent son meurtrier, qui n'est autre que son ancien fiancé. S'ensuit un procès puis l'équipage qui a témoigné est raccompagné à son bateau dans une carriole avec un attelage de chevaux blancs ("the sheriff took the prisoner and ordered us to be sent back in a large carriage and four milk white horses to the ship" (Wheeler, 193)). À l'inverse, les officiers qui accompagnent le Duc de Wellington, vainqueur de Napoléon à Waterloo et ainsi considéré comme un héros, montent des chevaux d'un noir de jais ("on each side of the carriage, was six officers, on jet black horses, with drawn swords" (Wheeler, 224)). Austin Steward utilise cette même couleur noir de jais pour parler de chevaux dont il souligne l'élégance et la beauté : "One day I was absent from home, a man drove to the door the finest span of horses, I think I ever saw – black as jet with proudly arched necks, and glossy tails that nearly swept the ground" (Steward, 776). Frederick Douglass, quant à lui, utilise les chevaux et leur sang noble pour accentuer l'absence de noblesse de ses propriétaires ou, au contraire, pour établir une comparaison avec les esclaves. En effet, il souligne que les chevaux de son propriétaire ont du sang le plus noble qui soit ("His horses were of the finest form and noblest blood" (Douglass 1845, 60)). On peut se demander l'intérêt de ce détail dans un récit qui a pour but principal de dénoncer l'esclavage, si ce n'est pour établir un contraste avec les esclavagistes. Il reprendra cette idée dans son second récit : "full thirty-five horses, of the most approved blood for speed and beauty" (Douglass 1855, 36). Un peu plus loin, il reparlera de chevaux mais, cette fois-ci, pour établir un parallèle avec les esclaves : il parle de Covey, celui qui se charge de « briser » les esclaves récalcitrants dont Douglass fait partie. Covey est aussi un dresseur de chevaux et Douglass utilise le même mot pour parler des deux compétences ("negro-breaker" et "horse-breaker"). Ainsi, quand il raconte comment il dresse les chevaux les plus fougueux, le lecteur ne peut que reconnaître dans ces chevaux Douglass et, par extension, tous les esclaves qui se rebellent : "Like some horse breakers, noted for their skill, who ride the best horses in the country, without expense, Mr. Covey could have under him, the most fiery bloods of the neighborhood for the simple reward of returning them to their owners, well broken" (Douglass 1855, 68). Il voit également des fantômes sur de magnifiques chevaux noirs entrer dans le cimetière de ses propriétaires : "shrouded ghosts, riding on great black horses, had been seen to enter" (Douglass 1855, 22). Les fantômes sont habituellement décrits comme blancs et ici ils sont portés par des chevaux noirs, peut-on y voir l'idée que les Noirs peuvent être responsables de la mort des Blancs ? Peter Wheeler tue un ours mais il le décrit comme un animal majestueux ("a great big black bear" (Wheeler, 93)) et il saisit cette occasion pour ridiculiser son maître qui a peur de l'ours, même mort ("half scared to pieces, for

fear my dead bear would bite him” (Wheeler, 95)). On peut voir dans cet épisode une allégorie de l’esclavage, avec des maîtres qui ont, somme toute, peur de leurs esclaves. On trouve la même idée dans le récit de Francis Fedric quand celui-ci compare les corbeaux, présents aux États-Unis et dont le chant est très désagréable, aux oiseaux anglais qui pourtant portent le même nom : “I only remember large flights of crows, and what are called in America black birds, which make a loud screaming noise, instead of a beautiful note, like the English bird of this name” (Fedric, 16). Compare-t-il la société esclavagiste dans laquelle il est né à une société où tout le monde est libre ? On remarque que dans tous ces exemples, c’est le noir qui représente la noblesse et non le blanc, ce qui peut également être interprété comme une inversion des codes de l’époque au moyen de l’allégorie.

Tout comme les couleurs sont utilisées de manière littérale, pour parler de la peau, et de manière figurée, comme symboles ou allégories, le sang est également polysémique. C’est une matière liquide très présente dans les récits, de manière littérale dans les innombrables scènes de torture, ou de manière figurée quand il coule dans les veines des esclaves et représente la filiation, par exemple. Les narrateurs s’en servent aussi, à travers la métaphore de l’eau, pour insister encore sur la quantité et développer une certaine idée de fluidité qui fait du sang qui coule une propriété immuable et inhérente à l’esclavage. Quelques narrateurs associent le sang à des larmes<sup>41</sup>, faisant ainsi un parallèle entre la douleur et une situation intolérable. Selim Aga évoque un soldat au service de son troisième maître. Il a commis une légère faute et son maître, un Turc, le bat en le faisant tenir par quatre hommes. Il décrit le sang qui coule à flot de ses joues et le parallèle avec des larmes ne peut être fortuit (“till the blood was running from his cheeks” (Aga, 21)). L’image paraît étrange et, comme souvent dans son récit, Aga décrit cette scène avec un certain détachement, avant de revenir à la description de ses tâches quotidiennes. Dans le cas du récit de Douglass, le parallèle se fait entre le sang d’une femme esclave et les larmes que verse Douglass, témoin de la scène : “When I saw the slave-driver whip a slave-woman, cut the blood out of her neck, and hear her piteous cries, I went away into the corner of the fence, wept and pondered over the mystery” (Douglass 1855, 147). Il écrit une lettre à son ancien maître et raconte ses souvenirs d’enfance et on entend la voix de Douglass enfant dans cette phrase dont les larmes font écho aux cris de la femme. Il se remémore également un autre souvenir, quand il est battu par des marins sur le port et qu’il revient, couvert de sang, chez son ancienne maîtresse : “My puffed-out eye and blood-covered face moved her to tears.

---

<sup>41</sup> La tradition catholique attribue des larmes de sang à la Vierge Marie. <https://avecmarie.fr/chapelet-des-larmes-de-sang/> (consulté le 27/01/2023).

She took a chair by me, washed the blood from my face, and with a mother's tenderness, bound up my head" (Douglass 1845, 33). La version de 1855 n'est pas très différente : "With her own soft hand she washed the blood from my face and head" (Douglass 1855, 43). Dans les deux cas, ce sang sur son visage peut faire penser à des larmes et il fait écho aux propres larmes de son ancienne maîtresse, dans une sorte de communion entre l'opprimé et l'ancien oppresseur. Austin Steward associe larmes et sang dans la même phrase pour mieux lier les souffrances physiques et psychologiques des esclaves : "While the wretched slave marches South with a gang, under the lash, he lavishes his funds in extravagant living, - funds gathered from the tears and blood of a helpless human being" (Steward, 820). Il rappelle également que les larmes et le sang des esclaves fertilisent le sol du Sud : "whose blood and tears have fertilized the Southern soil" (Steward, 829). On retrouve cette image maternelle / paternelle chez John Brown : John Glasgow, un Britannique noir enlevé et vendu comme esclave, soigne Brown après que celui-ci a été sévèrement battu par son maître qui lui arrache presque l'œil. Glasgow, qui a une famille en Angleterre qu'il ne reverra pas, est une figure paternelle pour Brown et on peut imaginer qu'il le soigne en même temps qu'il essaie de calmer sa douleur et de le consoler ("He washed the blood from my face" (Brown, J., 29)). Enfin, Harriet Jacobs quand elle est cachée dans le réduit chez sa grand-mère, entend deux femmes discuter de la vente (supposée) de ses enfants : "I bit my lips till the blood came to keep from crying out" (Jacobs, H., 432). Jacobs, comme Douglass, joue sur le double sens de "cry" qui signifie à la fois pleurer et crier.

De façon plus inattendue, Nathaniel Turner (récit dicté en 1831) et William Wells Brown (récits écrits en 1847 et 1849) imaginent du sang sortant de chaque pore de la peau, comme de la sueur. On peut imaginer que cela véhicule l'idée de quantité importante, quantité à laquelle beaucoup de narrateurs font allusion. Pour Turner, le sang représente le péché dans lequel se repaît Ethelbred T. Brantley, un homme blanc qu'il a converti. Quand celui-ci a admis qu'il était un pécheur, du sang s'est mis à suinter de chaque pore de sa peau, comme si le vice était expulsé de son corps : "About this time I told these things to a white man (Ethelbred T. Brantley) on whom it had a wonderful effect – and he ceased from his wickedness, and was attacked immediately with a cutaneous eruption, and blood oozed from the pores of his skin, and after praying and fasting nine days, he was healed" (Turner, 34). Cet homme a été converti quand Turner lui a raconté ses visions d'anges blancs et noirs se battant dans le ciel, entre autres. Pour William Wells Brown, c'est l'humanité tout entière qui devrait saigner de tous les pores en voyant les appareils de torture utilisés par les esclavagistes : "It is enough to make humanity bleed at every pore, to see these implements of torture" (Brown, WW. 1849, 126). Ces deux

citations font écho à deux versets de l'Évangile selon Saint Luc (22 : 43-44) : “An angel from heaven appeared to him and strengthened him. And being in anguish, he prayed more earnestly, and his sweat was like drops of blood falling to the ground”. Le livre des Mormons parle également de sang provenant des pores (“blood cometh from every pore”<sup>42</sup>). Dans tous les cas, ces images transmettent une notion de purification, comme la sueur qui élimine les toxines du corps, les toxines étant l’esclavage en l’occurrence. Nathaniel Turner, encore, et Selim Aga imaginent également du sang qui coule comme des gouttes, ce qui mêle à la fois la métaphore des larmes, de la pluie, de la rosée et de la transpiration. La quantité exprimée par le mot lui-même semble moins importante mais dans les deux cas c’est la multiplication de ces gouttes qui crée la quantité. Turner décrit les visions ou hallucinations qui l’ont poussé à mener une révolte contre les Blancs de son voisinage : “I discovered drops of blood on the corn as though it were dew from heaven... I then found on the leaves in the woods hieroglyphic characters, and numbers, with the forms of men in different attitudes portrayed in blood” (Turner, 34). Là encore, on peut imaginer que c’est bien Turner qui parle et non son scribe car Gray désapprouve explicitement les actions de Turner et dénigre ses croyances, et qu’il n’aurait donc probablement pas formulé cette hallucination de cette façon. Leonard Black lie la sueur et le sang dans une même phrase pour parler du lourd tribut payé par les esclaves : “the recuperative moral energies both of the north and the south will soon herald the dawn of that glorious day when the sweat and the blood of the unfortunate African shall no longer be struck into coin for the use of the cruel, unrelenting white man” (Black, 61). Il est intéressant de noter que seul Leonard Black (qui publie en 1847) utilise cette expression “sweat and blood” dans les récits mais qu’elle devient très présente dans la littérature abolitionniste des années 1850<sup>43</sup>. On peut donc faire l’hypothèse, dans ce cas, que le récit de Black a pu influencer les abolitionnistes, et non le contraire. Enfin, quand Selim Aga est enlevé à sa famille pour être vendu comme esclave, l’un de ses kidnappeurs le fouette avec une petite branche verte. Ici, ce sont ses jambes qui saignent par gouttes et non le dos comme souvent dans les récits : “[he] whipped me till the blood was falling in drops from my legs” (Aga, 18).

---

<sup>42</sup> Voir <https://knowhy.bookofmormoncentral.org/knowhy/did-jesus-bleed-from-every-pore> pour plus de détails sur cette citation (consulté le 27/01/2023).

<sup>43</sup> Les exemples sont nombreux mais on peut citer "the tears, and sweat, and groans, and blood" (John Rankin, *Letters on American Slavery, Addressed to Mr. Thomas Rankin, Merchant at Middlebrook, Augusta Co., Va.* by John Rankin, Pastor of Presbyterian Churches of Ripley and Strait-Creek, Brown County, Ohio (Boston: Published by Garrison and Knapp, 1853) <https://repository.wellesley.edu/object/wellesley30578> (consulté le 25/10/2021), 7) ou encore "sweat and blood". William H. Newby dans un discours le 10 décembre 1856. Ripley, *The Black Abolitionist Papers, Volume 4*, 357.



Peter Wheeler va plus loin dans son insistance sur la quantité : il décrit, en effet, une scène apocalyptique en mer quand il raconte comment un capitaine de bateau a jeté cinq cents esclaves dans l’océan car, la traite étant devenue illégale, il craignait d’être découvert. Les esclaves ont été attaqués et tués par des requins. Lui, ou son scribe, ne résiste pas à la tentation du titre sensationnel (“five hundred slaves – a wake of fifteen hundred miles – sharks eat ‘em” (Wheeler, 200)) et il répète ces chiffres quand il reprend les propos du capitaine du bateau (“I have left a wake of blood fifteen hundred miles; for, no sooner than I fling one out than a shark flies at him and colors all the water with blood in less than one minute”. Il conclura sa narration en avouant qu’il ne pourra jamais oublier cette scène sanglante (“that scene of blood I couldn’t forget” (Wheeler, 211)). Frederick Douglass reprend cette image du sang versé qui se mélange à l’eau d’une rivière et d’un fleuve quand il évoque le sort de Demby, un esclave de la plantation dans laquelle il est et qui est assassiné de sang-froid par le contremaître car il refuse d’obtempérer : “His mangled body sank out of sight, and blood and brains marked the water where he had stood” (Douglass 1845, 67). L’image est intéressante car le corps disparaît mais la trace du crime reste et la rivière semble en témoigner. Dans *My Bondage and my Freedom*, il reprend cette image en y ajoutant l’incendie allumé par Harriet Beecher Stowe, et, par extension, le mouvement abolitionniste : “One flash from the heart-supplied intellect of Harriet Beecher Stowe could light a million camp fires in front of the embattled host of slavery, which not all the waters of the Mississippi, mingled as they are with blood, could extinguish” (Douglass 1855, 66). Cette phrase est extraite d’un des discours qu’il reproduit à la fin de son récit et on imagine une véritable harangue, quelque peu menaçante. John Jacobs, quant à lui, parle de mer de sang, de laquelle le soleil de la liberté doit s’extraire (“woe to that country where the sun of liberty has to rise up out of a sea of blood” (Jacobs, J., 141)).

Le champ sémantique de l’eau est omniprésent dans les allusions au sang, que ce soit sous la forme de verbes ou de noms liés à l’eau. L’image est donc en quelque sorte « filée » d’un récit à l’autre et les narrateurs qui l’utilisent sont très nombreux. Souvent, cette métaphore marque une quantité importante de sang versé, ce qui est un trait constant des récits, comme nous l’avons vu à plusieurs reprises. Les narrateurs utilisent les verbes<sup>44</sup> couler (“[he] whipped us till the blood ran down on the ground in a puddle” (Black, 12)), ruisseler (“he flogged him until he got up again, and still my master cut at him until the boy shrieked out dreadfully, writhing in agony, the blood streaming down his little legs” (Fedric, 42)), jaillir (“I pulled out [the branch stuck in my stomach] and the blood spouted after it” (Grandy, 10)), s’écouler /

---

<sup>44</sup> Nous ne citons qu’un seul exemple à chaque fois mais ils sont nombreux.

déborder (“Pointing to it, he said, ‘I never saw blood flow any where as I’ve seen it flow in that field. It flows there like water” (Curry)), baigner (“Logan left me weltering in my blood” (Clarke, M., 157)), suinter (“and while his life-blood oozed from the gaping wound and flowed over his tattered garments to the deck, the same exultant smile beamed on his ghastly features!” (Steward, 797)). Cette dernière citation se détache des autres car, ici, Steward parle d’un esclave qui tente de se suicider car il a été repris après avoir tenté de s’enfuir. Il utilise l’expression “life-blood” car en l’occurrence c’est bien la vie de l’esclave qui s’en va. Dans tout le corpus, il n’y a que deux occurrences de cette expression : dans cette phrase de Steward et dans un discours de Douglass publié à la fin de sa deuxième autobiographie (“The history of that election reveals, with great clearness, the extent to which slavery has shot its leprous distillment through the life-blood of the nation” (Douglass 1855, 162)). Steward a pu être influencé par Douglass puisqu’il écrit deux ans après celui-ci. Francis Fedric utilise également une expression peu commune : son maître fait boire une purge composée d’eau à la température du sang et de chlorure de mercure à un esclave qui a abusé de la boisson la veille (“He ordered Aunty, who takes care of the children, to give him some blood-warm water in a cup” (Fedric, 92-93)).

Lors des scènes de torture, il n’est pas rare de voir des flaques ou encore des mares de sang au pied des esclaves torturés, et le parallèle avec l’eau fait de ce sang le symbole de l’inhérence de la cruauté dans le système esclavagiste. Il s’agit d’une exagération évidente mais qui a pour but de marquer les esprits, de renforcer l’atrocité de l’esclavage. Harriet Jacobs, quand elle s’emporte contre Nehemiah Adams, auteur d’un pamphlet très complaisant sur l’esclavage, *A South Side View of Slavery*, évoque des mares de sang, au pluriel, à l’endroit où les esclaves sont fouettés (“What does he know of the half-starved wretches toiling from dawn till dark on the plantations? ... of pools of blood around the whipping post?” (Jacobs, H., 403)). Mary Prince décrit également l’état dans lequel elle a retrouvé Ben, un autre esclave qui, affamé, avait volé un peu de riz : “we found the poor creature hung up when we came home; with a pool of blood beneath him, and our master still licking him” (Prince, 200). John Brown cite une déclaration de John Glasgow (le Britannique noir enlevé que nous avons évoqué plus haut) et il mêle dans sa déclaration plusieurs métaphores, liées à l’eau : “[he was] flogged with willow switches and the cowhide, until the blood ran down in streams and settled under him in puddles” (Brown, J., 9 et 235), “Beneath the beam there was a pool of coagulated blood, whilst the oaken stake was dyed red with that which had streamed from his foot” (Brown, J., 238). James Matthews parle plutôt de flaque de sang mais l’image reste la même : “[He] whipped her till her skin was all cut up, and there was a puddle of blood on the floor just as if a hog had been

killed” (Matthews, 23/08/1838). À cette image effroyable s’ajoute la déshumanisation de l’esclave qui est comparé à un cochon qu’on vient d’égorger. On retrouve, ici aussi, l’idée de quantité évoquée à plusieurs reprises mais également la qualité nourricière du porc : l’esclave nourrit en quelque sorte son maître par son travail et, de façon métaphorique, par son sang. Ces trois derniers exemples proviennent de récits dictés (à des abolitionnistes dans le cas de Brown et Matthews et à une sympathisante abolitionniste mais sous l’égide d’un membre influent du mouvement dans le cas de Prince) et on pourrait donc y voir l’influence de ces abolitionnistes qui cherchaient à dénoncer l’horreur avec des exemples très visuels de tortures mais c’est une image que l’on retrouve également dans les récits écrits. Nous avons cité Harriet Jacobs un peu plus haut et John Thompson utilise la même image quand il décrit la scène où Sarah, une esclave, est fouettée tellement violemment que sa chair se détache presque de ses os et dont le sang forme des flaques à ses pieds : “he tied Sarah up and whipped her, until the flesh so cleaved from the bone, that it might easily have been scraped off with the hand; while the blood stood in puddles under her feet” (Thompson, 636). Là encore cette chair qui se détache peut évoquer de la viande et un animal qu’on désosserait pour le manger, liant la métaphore de l’eau à celle du cannibalisme. Un autre liquide, le lait, n’est associé au sang que par Moses Grandy, qui raconte comment son contremaître oblige tout le monde à travailler, y compris les femmes qui allaitent leur bébé (elles n’ont pas le droit de s’arrêter pour allaiter leur bébé et leurs seins sont donc remplis de lait) : “I seen [sic] the overseer beat them with raw hide, so that blood and milk flew mingled from their breasts” (Grandy, 28). Les deux fluides, symboles de vie, se mêlent donc<sup>45</sup>. Ces images liées à l’eau commencent plus tôt dans les récits, dans les années 1830, car elles étaient sans doute beaucoup plus communes et demandaient un degré d’abstraction moindre que les allégories animalières ou les allusions au cannibalisme ou au vampirisme. Elles s’inscrivent donc dans l’évolution des récits, dont les narrateurs se professionnalisent et se nourrissent les uns des autres, ainsi que des écrits abolitionnistes mais aussi esclavagistes auxquels il fallait répondre. Cette évolution participe également de l’humanisation qui s’opère dans les récits de manière de plus en plus appuyée.

#### 9.5 S’inscrire dans la communauté des humains et des croyants

En effet, les narrateurs expriment leur humanité par des expressions ou des métaphores figées qui leur permettent de se dépeindre aux yeux de leurs lecteurs comme des individus semblables à eux, qui réagissent comme eux. Ainsi, treize narrateurs utilisent la métaphore du cœur qui saigne pour exprimer leurs sentiments, souvent de tristesse, à l’occasion d’épisodes

---

<sup>45</sup> Cette image du lait maternel est singulièrement absente des récits, par pudeur sans doute.

terribles qui se produisent dans la vie d'un esclave. Olaudah Equiano est le premier, en 1789, à utiliser cette expression pour parler de séparation des familles, thème cher aux narrateurs en général ("Oftentimes my heart has bled at these partings" (Equiano, 79)). Il est intéressant de noter que cette expression disparaît des récits qui suivent et qu'elle ne réapparaît qu'en 1849, date à partir de laquelle elle est présente dans 13 récits sur 28, chez 12 narrateurs sur 26. Sur ces 13 récits, 8 sont publiés en Angleterre, ce qui n'est peut-être pas anodin, même si le lieu de publication n'est généralement pas signe de différences notables dans les récits. Parmi les écrits publiés en Angleterre en 1849 figurent ceux de William Wells Brown et James Pennington, deux auteurs très connus dans les cercles abolitionnistes des deux côtés de l'Atlantique, ce qui suggère qu'ils ont peut-être ouvert la voie. On constate ainsi, là encore, une multiplication de métaphores et d'expressions consacrées visant à renforcer le pathos des récits sur une courte période avec plusieurs récits qui utilisent la même expression et celui d'Equiano qui fait figure d'exception et qui semble, s'il était encore besoin de le démontrer, être le texte fondateur, la genèse des récits d'esclaves (le texte de Cugoano est fondateur dans les arguments utilisés contre l'esclavage, et non dans le format des récits). Dans le cas présent, il y a unicité d'image et unicité de thème : Henry Bibb est arrêté après une énième tentative de fuite et il a le cœur qui saigne en voyant sa femme, Malinda, pleurer ("with sympathizing tears and with bleeding heart, I intreated Malinda to weep not for me" (Bibb, 386)). La même année, Pennington écrit à sa mère après s'être enfui ("Mother, my dear mother, I know, I feel, mother, the pangs of thy bleeding heart, that thou hast endured, during so many years of vexation" (Pennington, 263)). Francis Fedric cite une femme esclave estimant que la vente d'un être cher est pire que des coups de fouet : "Selling is worse than flogging. My husband was sold six years ago. My heart has bled ever since, and is not well yet" (Fedric, 10). Enfin, Harriet Jacobs dénonce la loi sur les esclaves fugitifs de 1850 de façon très virulente et elle explique les conséquences de cette loi sur les familles dont l'un des deux parents est un esclave en fuite : "But what cared the legislators of the 'dominant race' for the blood they were crushing out of trampled hearts?" (Jacobs, H., 503), pour ne citer que ces quatre exemples.

Les narrateurs expriment également leur compassion à travers cette image, quand ils voient des membres de leur famille fouettés, par exemple ("[The slaveholders] trembled at the idea of meeting men in open combat, whose backs they had lacerated, whose wives and daughters they had torn from their bosoms, whose hearts were bleeding from the wounds inflicted by them" (Brown, WW. 1849, 134)). J.D. Green est l'un des rares narrateurs qui racontent de manière assez franche le mal qu'il a pu causer à d'autres esclaves. En effet, Green

est allé à un bal, pensant impressionner les jeunes filles esclaves qui s’y rendraient, mais il a été au contraire humilié et toute l’assemblée s’est moquée de lui. Pour se venger, il revient au bal et fait partir tous les chevaux que les esclaves avaient pris sans demander la permission à leurs maîtres. Les conséquences seront terribles pour eux et Green exprime sa culpabilité, même s’il dénonce un esclave qu’il n’aime pas pour cette faute qu’il a lui-même commise (“My poor guilty heart already bleeding for the suffering I had caused my fellow slaves, was now almost driven to confession” (Green, J.D., 14)). Il fait donc acte de contrition devant son lecteur mais on note tout de même l’adverbe « presque » qui accompagne son intention de se dénoncer. Il ne le fera finalement pas. Il utilisera cette même image un peu plus loin quand les deux fils de son maître meurent dans un incendie, ce qui est étonnant car il précise, un peu avant, que tout le monde haïssait les deux hommes (“notwithstanding the most intense hatred to Burmey and his family, we negroes rushed to rescue them”, “After getting miserably scorched we were compelled to retreat and give them over, and with bleeding hearts to behold the fire consume their bodies” (Green, J.D., 21)). Le cœur qui saigne est aussi symbolique de la volonté de se battre qui disparaît à force de mauvais traitements, comme c’est le cas pour le père de John Jacobs qui change de maître et n’est ainsi plus autorisé à vendre ses services de charpentier comme avant (“This added another link to his galling-chain – sent another arrow to his bleeding heart” (Jacobs, J., 86)). Il est aussi le symbole du courage : Austin Steward menace les États-Unis d’une guerre avec l’Angleterre en précisant que beaucoup d’esclaves seraient prêts à mourir pour cette dernière (“But should the monarchical government of England call for the services of the colored man, freely would his heart’s blood be poured out in her defence, - not because he has a particular preference for that sort of government; not because she has acknowledged his manhood, and given him a home to defend” (Steward, 828)). Il utilisera la même expression pour parler des abolitionnistes qui se battent pour les esclaves (“[The oppressed negro] beholds, it is true, a few Christ-like champions, who rise up with bleeding hearts to defend his cause” (Steward, 827)).

Une autre image convenue est celle du sang qui se glace ou au contraire qui bout dans certaines situations. Au contraire du cœur qui saigne, elle est très peu utilisée par les narrateurs, certainement car elle parle d’émotions mais aussi de tempérament : le sang froid peut également faire penser à une personne sans émotions tandis que le sang qui bout peut aussi être perçu comme le signe d’une personne colérique, qui ne se maîtrise pas. La notion de sang-froid est très peu présente dans les récits et uniquement associée aux Blancs, seuls William Hayden, Henry Watson et Thomas Smallwood l’évoquent et elle est ambiguë car elle n’exprime pas,

comme on pourrait s’y attendre, la capacité à se retenir de réagir ou la capacité à agir de manière ordonnée et cohérente face à un danger. Dans les récits de Hayden, Watson, et Smallwood, le sang des protagonistes est froid car les meurtres et les tortures ne déclenchent pas de réaction chez eux. Watson cite Theodore Weld qui dénonce dans son ouvrage, *American Slavery As It Is*, les propriétaires d’esclaves qui laissent de prétendus médecins faire des expériences sur leurs esclaves (“The total indifference of slaveholders to such a cold-blooded proposition” (Watson, 43)). Hayden parle, quant à lui, du leader d’une rébellion avortée sur un bateau sur lequel il est embarqué (“thwarting the punishment of death, which the miscreant who could in cold blood conceive so damning a plot richly merited” (Hayden, 242)). Enfin, Smallwood parle de meurtres de sang-froid (“the cold-blooded murders in affairs of (what they call) honor” (Smallwood, 58)). Peter Wheeler et William Anderson parlent de leur sang qui se glace, ce qui est une image très différente de celle utilisée par les trois narrateurs précédents car, ici, ils parlent d’images d’horreur : Wheeler se souvient de son maître cruel (“oh! it fairly makes my blood run cold, to speak that name, to this day” (Wheeler, 38)) et Anderson conclut sur les scènes d’horreur qu’il a décrites tout au long de son récit (“As I rehearse these soul-torturing, harrowing facts - these scenes of blood and butchery - my heart sickens and my blood runs cold” (Anderson, 49)). Frederick Douglass utilise cette expression assez souvent dans ses écrits, notamment quand il parle de blasphème ou autre imprécation (“Added to his cruelty, he was a profane swearer. It was enough to chill the blood and stiffen the hair of an ordinary man to hear him talk” (Douglass 1845, 55), “it was enough to chill the blood” (Douglass 1855, 31), “and then, with blood-chilling blasphemy, he would quote the passage of scripture” (Douglass 1855, 67), “Hear his savage yells and his blood-chilling oaths, as he hurries on his affrighted captives” (Douglass 1855, 159)). Le but, ici, est, sans ambiguïté, d’interpeler ses lecteurs religieux. Enfin, Josiah Henson utilise une expression moins connue pour exprimer son indignation quand ses maîtres essaient de le duper sur l’achat de sa liberté : “such a return as this for my services, such an evidence of their utter inattention to my claims upon them, and the intense selfishness with which they were ready to sacrifice me, at any moment, to their supposed interest, turned my blood to gall and wormwood” (Henson 1849, 523).

De la même façon, le sang bout d’indignation à la vue d’horreurs perpétrées dans les plantations et, là encore, seuls trois narrateurs utilisent cette expression, Frederick Douglass en 1845, William Green en 1853 et William Craft en 1861. Ashton Warner en 1831, Milton Clarke en 1846 et Solomon Northup en 1853 utiliseront, quant à eux, une variante (tous les trois ont dicté leur récit mais à des personnes très différentes : respectivement une écrivaine anglaise, un

pasteur bostonien et un écrivain américain amateur d'histoires sensationnelles, qui n'évoluaient probablement pas dans les mêmes sphères, on peut donc voir dans l'utilisation de ces images un choix personnel des narrateurs, ou des scribes). Tout comme les expressions évoquant le sang froid ou qui bout, les exemples sont trop clairsemés pour en tirer une quelconque conclusion mais on constate, cependant, que ce ne sont pas les mêmes narrateurs (à part Douglass) qui utilisent les différentes expressions (ce qui fait 12 narrateurs en tout) et qu'ils ont tous publiés après 1845, à l'exception de Warner (qui dicte son récit et qui n'est, en général, pas très prolixe en métaphores, figées ou vives), ce qui conforte l'idée que la métaphorisation est plus importante à partir du milieu des années 1840 et que Frederick Douglass a ouvert la voie dès son premier récit. Douglass utilise cette expression du sang qui bout pour exprimer son indignation quand sa petite école dominicale est violemment interrompue par plusieurs hommes blancs qui frappent les esclaves pour les faire partir. Il présente donc sa colère comme légitime et feint de ne pas comprendre ce qui était répréhensible dans l'instruction des esclaves : "My blood boils as I think of the bloody manner in which Messrs. Wright Fairbanks and Garrison West, both class-leaders, in connection with many others rushed in upon us with sticks and stones" (Douglass 1845, 120). Le contraste est grand entre le but de Douglass, faire étudier la Bible aux autres esclaves, et l'attitude qu'il juge irrationnelle des Blancs. William Craft a le sang qui bout, lui aussi, à l'évocation du viol des femmes esclaves et de la vente de sa propre sœur à qui il n'est même pas autorisé à dire au revoir ("if there is any one thing under the wide canopy of heaven horrible enough to stir a man's soul, and to make his very blood boil, it is the thought of his dear wife, his unprotected sister, or his young and virtuous daughters, struggling to save themselves from falling prey to such demons" (Craft, 274-275), "But the thought of the harsh auctioneer not allowing me to bid my dear sister farewell, sent red-hot indignation darting like lightning through my vein" (Craft, 277)). Le niveau du sang s'élève dans les veines, également sous le coup de la colère, pour Ashton Warner quand il est menacé par le gérant de la plantation car il s'insurge du fait d'être retenu contre son gré alors qu'il est censé être libre ("but the next time I will take you down and give you a complete cart-whipping". I felt my blood rise at this" (Warner, 55)). C'est le cas également de Solomon Northup, la première fois que son second maître essaie de le fouetter et qu'il résiste : "He was completely in my power. My blood was up. It seemed to course through my veins like fire" (Northup, 111). On remarque que, dans tous ces exemples, les causes de la colère sont légitimes et que seul Northup paraît menaçant (peut-être parce qu'il sait qu'il n'est pas esclave), ce qui permet au lecteur de s'identifier au narrateur. Seuls deux narrateurs évoquent le sang des Blancs qui bout : Milton Clarke et Solomon Northup. Clarke cite une parodie de sermon dans lequel le faux prêtre a le

sang qui bout à la vue d'un abolitionniste ("my very blood boils at the sight of an abolitionist" (Clarke, M., 189)) et Northup ajoute l'adjectif "fiery" pour donner de Mme Epps l'image d'une folle hystérique ("the blood of the fiery southern boiled at the sight of Patsey" (Northup, 199)).

Le sang, symbole de vie et porteur des caractéristiques humaines de son hôte, est omniprésent dans toutes ses acceptions, métaphoriques ou non. Associé au sang et symbole de l'humanité par excellence dans son acception métaphorique, le cœur (et ses dérivés "hearted", "heartless" et "hearty") est présent 1459 fois dans les récits et c'est donc une image importante. Au-delà du but souvent annoncé de combattre l'esclavage et d'en montrer l'horreur, l'enjeu était de prouver l'humanité des esclaves mais aussi leur place dans le royaume de Dieu. La suite logique de cette affirmation que Dieu a créé les Blancs et les Noirs du même sang et sans établir de distinction en lien avec la couleur est que les Noirs ont aussi une âme, ce que l'on contestait parfois dans les discours esclavagistes. Solomon Northup est le seul à utiliser l'argument clairement mais cela ne signifie pas que les autres narrateurs ne parlent pas de leur âme : il y a en effet 654 occurrences du mot "soul" dans tous les récits et il est très intéressant de noter que dans 400 cas, ils parlent de l'âme d'une personne noire (la leur, en majorité, mais pas seulement). Elle est associée à une personne blanche dans 60 cas seulement, le reste des occurrences ne faisant pas de distinction de couleur. Les occurrences sont réparties de façon assez homogènes dans les récits, seuls John Brown et Solomon Northup sous-emploient ce mot par rapport à la moyenne (-7.3399 pour le premier et -5.7844 pour le deuxième) et il est en revanche sur-représenté chez George White (+31.9517), John Jea (+18.6472) et, dans une moindre mesure, Ashton Warner (+5.0258). George White et John Jea, qui écrivent respectivement en 1810 et 1811, décrivent principalement leur conversion et la façon dont ils vont porter la bonne parole partout où ils vont. Il n'est donc pas étonnant qu'ils soient ceux qui parlent le plus d'âme dans le corpus. Cela confirme également l'évolution, déjà observée, dans l'argumentation qui s'éloigne du religieux pour insister sur l'humanité des esclaves à partir des années 1830. Cependant, l'âme est aussi, pour les croyants, ce qui distingue les êtres humains des animaux et, ainsi, on peut arguer que ces récits de conversion, ou récits de vie religieuse plus généralement, proclamaient déjà l'humanité des Noirs, avant la mise en place d'une argumentation plus élaborée et plus diverse. La question de l'âme des Africains et des Noirs plus généralement était, en effet, un enjeu de taille dans le débat sur l'esclavage, depuis la controverse de Valladolid au milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle jusqu'aux théories sur l'origine des races, polygénistes ou monogénistes, des années 1850 et au-delà. William Lloyd Garrison résume le débat dans une série d'aphorismes ironiques intitulée "truisms" : "The color of the skin



determines whether a man has a soul or not. If white, he has an immortal essence; if black, he is altogether beastly. Mulattoes, however, derive no benefit from this rule”<sup>46</sup>. Les abolitionnistes n’ont jamais remis en cause le fait que les Noirs avaient une âme, comme en témoigne Susanna Rowson, par exemple, qui pose la question en même temps qu’elle y répond dans un conte publié en 1788 : “Had not that poor negro a soul? / Yes - and in futurity it shall appear white and spotless at the throne of Grace, to confound the man who called himself a Christian, and yet betrayed a fellow-creature into bondage”<sup>47</sup>. Ainsi, en associant majoritairement l’âme à une personne noire dans les récits, les narrateurs vont dans ce sens et ils le présentent comme un fait établi. Ce n’est pas une idée dont ils débattent ou qu’ils essaient de démontrer à leurs lecteurs. Seuls Solomon Northup et James Watkins évoquent clairement la question de la couleur de l’âme. Pour donner plus de poids à son argument, Northup met la question dans la bouche d’un Blanc, Bass, qui l’a aidé à s’enfuir en transportant ses lettres. Il s’agit toutefois d’une question presque rhétorique qui n’est pas débattue : ici, il reprend l’idée que les esclaves métis sont nombreux et que, par conséquent, l’esclavage fondé sur la couleur n’a pas de sens, mais il ajoute également que l’âme n’a pas de couleur : “Talk about black skin, and black blood; why, how many slaves are there on this bayou as white as either of us? And what difference in the color of the soul?” (Northup, 268). Watkins cite un poème d’une certaine « Mrs. Sigourney » qui évoque la couleur de l’âme mais ici la couleur est symbole de bien ou de mal, non de couleur de peau et elle englobe aussi bien les Noirs que les Blancs : “by the colour of the soul we shall be judged” (Watkins 1860, 45). C’est une façon de se réapproprier Dieu en quelque sorte, de le placer de leur côté et ainsi de contredire la propagande esclavagiste. C’est également une façon de s’inclure dans le groupe des croyants, et donc des êtres humains, et c’est une tendance que nous constatons, à des degrés divers, dans tous les récits, depuis Ottobah Cugoano en 1787 jusqu’à James Mars en 1864. William Hayden et Francis Fedric affirment sans ambiguïté que Dieu les a créés et qu’il viendra les venger. Fedric explique que ce qui le dérange le plus est le fait que son travail et le corps, que Dieu a créé, appartenaient à un autre et que c’est un tort que le paradis vengera : “That which in my own case weighed most heavily upon my mind was the thought that all my work was for another ; and that even the flesh and blood, the bone and sinew, which God had given me, I could not call my own... Heaven will, no doubt, in its own good time, redress this shameless, cruel, infamous wrong” (Fedric, 46). Cette phrase a d’autant plus de poids que c’est la dernière du chapitre. Hayden insiste, lui aussi, sur le fait que les Noirs ont été créés à l’image de Dieu et il choisit de poser une question à son

<sup>46</sup> William Lloyd Garrison, “Truisms”. Basker, *American Antislavery Writings*, 271.

<sup>47</sup> Susanna Rowson, “The Inquisitor”. Basker, *American Antislavery Writings*, 118.

lecteur mais c'est une question rhétorique car il y répond juste après : "Can God view unconcerned the bleeding pores of His own glorious likeness, lacerated and scourged by unfeeling fiends, and withhold his just indignation? No, his frown will come, and terrible will be his vengeance" (Hayden, 250). Comme nous l'avons vu plus haut, les narrateurs ne menacent pas souvent les propriétaires d'esclaves directement pour ne pas effrayer leur lectorat majoritairement blanc. Il en est de même de la menace de punition divine. Frederick Douglass ne prédit pas la vengeance de Dieu mais il place celui-ci ostensiblement du côté de l'esclave dans son fameux discours "What to the Slave is the Fourth of July?" : "Standing with God, and the crushed and bleeding slave on this occasion" (Douglass 1855, 157). Le parallèle avec le calvaire de Jésus au moment de sa crucifixion est appuyé ici et Douglass se place en porte-parole des esclaves. Avec Dieu à ses côtés, il endosse le rôle du prophète. Dès 1789, Olaudah Equiano, déjà, cite un prêtre catholique qui affirme que le Pape Benoît est noir : "[he] told me, if I got myself made a priest, I might in time become even pope; and that Pope Benedict was a black man" (Equiano, 159)<sup>48</sup>.

Certains narrateurs, très peu nombreux toutefois, reproduisent dans leur récit des arguments qu'ils ont entendus pour mieux les réfuter. Il est intéressant de noter que tous les narrateurs évoquent la religion et souvent leur propre conversion. Ils se placent ainsi dans la sphère des croyants et s'inscrivent dans la communauté des hommes au même titre que leur lecteur. L'insistance sur leur foi est, en elle-même, un argument contre l'esclavage puisqu'ils ne sont pas les barbares et les sauvages que l'on dépeignait souvent. Mais certains vont plus loin et condamnent explicitement quelques arguments religieux utilisés pour justifier l'esclavage. William Craft choisit une formulation volontairement outrancière pour ridiculiser l'argument qu'il cite : "They say that God made the black man to be a slave for the white, and act as though they really believed that all free persons of color are in open rebellion to a direct command from heaven" (Craft, 291). Frederick Douglass détaille longuement ce que la religion du Sud leur enseigne et, par sa formulation, tout comme Craft, il montre qu'il n'y croit pas et semble insinuer que Dieu est fautif en quelque sorte, exagérant par là-même les propos des esclavagistes : tout d'abord, Dieu a montré son mécontentement envers les Noirs en leur donnant cette couleur ("to consider our hard hands and dark color as God's mark of displeasure" (Douglass 1855, 93)). Leurs mains calleuses sont la preuve qu'ils travaillent dur pour leur maître, ce qui semble en opposition avec cette marque de mécontentement. Veut-il dire que

---

<sup>48</sup> Il semble confondre avec Saint Benoît le Maire : <https://www.roman-catholic-saints.com/st-benedict-the-moor.html> (consulté le 13/05/2020).

Dieu les a créés pour travailler, ce qui ne serait alors pas négatif ? Un peu plus loin, il reprend l'idée que Dieu aurait créé les Noirs pour être les esclaves des Blancs et il pousse l'argument assez loin puisque, pour lui, cela veut dire que Dieu est responsable de l'esclavage, ce qui n'est pas exactement ce que les esclavagistes disent. Il déforme donc leur argument pour en démontrer l'absurdité : "God, the Creator of all mankind, the black and the white, ... had made the blacks to serve the whites as slaves. How he could do this and be good, I could not tell. I was not satisfied with this theory, which made God responsible for slavery, for it pained me greatly" (Douglass 1855, 147). J.D. Green cite une explication donnée par son maître sur la création des Blancs et des Noirs en discours indirect et sans commentaires, dans un premier temps :

Words of my master obtruded into my mind that God did not care for black folks, as he did not make them, but the d---l did. Then I thought of the old saying amongst us, as stated by our master, that, when God was making man, He made white man out of the best clay, as potters made China, and the d---l was watching, and he immediately took some black mud and made a black man, and called him a nigger. (Green, J.D., 6)

"The n- word" à la fin indique que ce sont bien les propos de son maître qu'il rapporte et qu'il ne se les approprie pas puisque nous avons vu que, globalement, les narrateurs n'utilisent pas ce terme. Vers la fin de son récit, une fois libre, il cite un pasteur noir qui offre, sans surprise, une tout autre lecture de la Bible : "I heard the scriptures expounded in a different way by colored ministers – as I found that Go had made colored as well as white people... and that he was no respecter of persons whatever the color" (Green, J.D., 27). Les verbes "obtrude" et "state" dans la première citation s'opposent au verbe "find" dans la deuxième. La vérité se trouve donc dans la deuxième explication pour Green.

Selon les Chrétiens, Jésus est mort sur la croix pour laver les hommes de leurs péchés, et certains narrateurs évoquent le sang que le Christ a versé pour tous les hommes, y compris pour eux. Ils se placent souvent dans la communauté chrétienne en quête de rédemption et cette posture est importante à plus d'un titre : s'ils étaient pécheurs, ils étaient humains et s'ils étaient humains, ils avaient une âme et ainsi avaient leur place au paradis. De même qu'ils n'affichent pas dans leur récit un désir de vengeance, leur statut de pécheurs montre également leur humilité et a pour but de gagner les lecteurs à leur cause. Boston King consacre une grande partie de son récit à la religion et à sa propre conversion : "I plainly saw, without any interest in Christ, and an application of his atoning blood to my conscience, I should be lost to all eternity" (King, 358). Olaudah Equiano rapporte également qu'on lui a expliqué qu'il n'ira pas au paradis s'il ne se repent pas : "[I] was told also that if I did not experience the new birth and the pardon of

my sins, through the blood of Christ, before I died, I could not enter the kingdom of heaven” (Equiano, 146). Cependant, on peut se demander si cette posture du pécheur n’est pas un peu artificielle, ou du moins exagérée, car le lecteur a parfois des difficultés à voir quels péchés ces narrateurs évoquent. Quand son bateau percute un rocher par exemple, Equiano se persuade que ce sont ses péchés qui ont dirigé la colère de Dieu sur le bateau mais il n’avait pas parlé d’un quelconque péché auparavant : “I thought that my sin was the cause of this, and that God would charge me with these people’s blood” (Equiano, 113). Plusieurs narrateurs deviennent pasteurs<sup>49</sup> et leur rôle est donc, après avoir trouvé Dieu eux-mêmes, de convertir les membres de leur communauté. Parmi ceux-ci, Richard Allen est parmi ceux qui insistent le plus sur le sang du Christ dans son récit, et ce, dès le début : “Shortly after I obtained mercy through the blood of Christ, and was constrained to exhort my old companions to seek the Lord” (Allen, 5). Cette phrase est la troisième du récit, il se place donc d’emblée sous la protection du Christ et associe sa propre rédemption à son travail de prêcheur. Un peu plus loin, il se félicite de convertir des gens, sans préciser leur couleur : “several souls were awakened, and were earnestly seeking redemption in the blood of Christ” (Allen, 12). Enfin, dans un des prêches qu’il reproduit à la fin de son livre, “Acts of Hope”, il cite une nouvelle fois le sang du Christ : “O precious blood of my dear redeemer!” (Allen, 27). J.W.C. Pennington va plus loin dans son utilisation de l’image du sang du Christ en transformant un des esclaves de sa plantation en figure christique souffrant avant la crucifixion : “[He] ordered the son to lay on thirty-nine lashes, which he did, making the keen end of the cowhide lap around and strike him in the tenderest part of his side, till the blood sped out, as if a lance had been used” (Pennington, 213). Le parallèle avec Jésus est rendu d’autant plus évident par l’ajout de la comparaison avec la lance à la fin de la phrase et le fait que l’esclave prie pendant qu’il est fouetté. D’autres narrateurs choisissent de lier leur sort de pécheurs noirs à celui des Blancs, afin de créer une communauté de chrétiens et non deux groupes raciaux. L’image créée est relativement forte, même si peu de narrateurs accompagnent cette association d’une véritable réflexion sur ce vivre ensemble. Ils se placent tout de même en rassembleurs et contredisent ainsi l’idée que les Noirs et les Blancs ne pouvaient pas vivre ensemble. James Pennington, quand il écrit à son ancien maître, exprime ce souhait. Il parle de leur cas particulier mais cette phrase peut s’appliquer à l’ensemble des propriétaires et anciens esclaves : “Now [Jesus’s] blood can wash out our stain, break down the middle wall of partition, and reconcile us not only to God but to each other, then the word of his mouth, the sentence will set us at one” (Pennington, 266). De façon plus

---

<sup>49</sup> On peut citer Boston King, George White, John Jea, J.W.C. Pennington, Richard Allen, Israel Campbell, sans compter Nathaniel Turner qui considérait qu’il était envoyé par Dieu. Leurs récits couvrent toute la période étudiée.

étonnante, si l'on considère le fait qu'il a tué des Blancs, Nathaniel Turner ne semble pas non plus faire de distinctions entre Noirs et Blancs quand il évoque le salut des pécheurs : "For as the blood of Christ had been shed on this earth, and had ascended to heaven for the salvation of sinners, and was now returning to earth again in the form of dew" (Turner, 34). La vision qu'avaient les narrateurs de la Bible et de la vie de Jésus Christ allait donc à l'encontre de la propagande esclavagiste et de ce qu'ils voyaient dans le Sud, cette relecture des textes sacrés s'accompagnant également d'une critique sévère de la religion sudiste et des propriétaires d'esclaves.

Ils sortent de la dichotomie raciale en créant cette communauté de croyants, en prônant l'égalité entre les hommes mais pas exactement entre les races. Malgré le slogan "am I not a man and a brother?" et, du moins en théorie, une évolution vers l'égalité raciale dans les discours à partir de 1830, de nombreux abolitionnistes blancs éprouvaient quelques difficultés à mettre ces principes en pratique<sup>50</sup> car les préjugés racistes et le paternalisme étaient légion. Les narrateurs utilisaient donc d'autres biais, par exemple quand ils montraient qu'il y a de mauvaises et de bonnes personnes dans toutes les communautés. Là encore, ils insistaient sur l'humanité des Noirs et des Blancs. C'est à cette conclusion qu'arrive Ellen Craft quand elle est recueillie avec son mari par un Quaker blanc. Elle refuse d'abord de lui faire confiance en raison de sa couleur mais elle finira par accepter son aide, se rendant compte que tous les Blancs ne sont pas mauvais, renversant ainsi les stéréotypes en même temps qu'elle évite toute accusation d'animosité envers la communauté blanche dans son ensemble : "from that day she firmly believed that there are good and bad persons of every shade of complexion" (Craft, 317). Difficile de ne pas voir dans cette phrase une invitation destinée aux Blancs à ne pas considérer tous les Noirs de la même façon négative. Quand il s'enfuit, John Thompson est aidé par un homme noir. Ce n'est toutefois pas sa couleur qui lui donne confiance mais le fait qu'il est chrétien car, selon lui, il y a des Noirs malhonnêtes aussi bien que des Blancs ("I knew this man was a Christian, and therefore that it was safe to trust him, which is not true of all, since there are as many treacherous colored as well as white men"). Pour mieux illustrer cette maxime, il explique plus loin qu'il croise deux jeunes garçons, un Blanc et un Noir : le garçon blanc menace de le dénoncer ("we observed two boys approaching, one black the other white. The latter exclaimed at once, 'There are two runaways, I will go and tell my father'" (Thompson,

---

<sup>50</sup> "In the 1830s, for the first time in American history, an articulate and significant minority of white Americans embraced racial equality as both a concept and a commitment, although it was an ideal far more difficult to live up to than to profess. Earlier proponents of racial equality were isolated voices that left few traces". Goodman, *Of one Blood*, 1.

659) mais finalement un glissement vers le pluriel informe le lecteur qu'ils le dénoncent tous les deux ("the boys went directly to a man... and informed against us" (Thompson, 661)).

Tous les narrateurs s'emploient à dépeindre leur communauté de manière positive, en insistant sur leur côté travailleur ou bienveillant, mais peu d'entre eux appellent explicitement à la fin de la discrimination. Nombre d'entre eux évoquent Dieu qui ne fait pas de différence entre les peuples, mais l'égalité entre Blancs et Noirs n'était pas à l'ordre du jour, même dans les milieux abolitionnistes. Les narrateurs ne voulaient sans doute pas effrayer leur lectorat qui militait, certes, pour l'abolition de l'esclavage mais ne souhaitait pas nécessairement se mêler à la communauté noire. Il n'est donc pas étonnant que les deux seuls narrateurs qui indiquent ne pas être jugés d'après la couleur de leur peau soient parmi ceux qui sont allés en Angleterre : Frederick Douglass, dans sa diatribe dans laquelle il répète "we don't allow niggers in here" et Henry Watson qui, une fois enfui, est employé par un homme qu'il l'accompagne en Angleterre. Il raconte qu'il était traité comme un homme et non en fonction de sa couleur : "wherever I went, I was treated like a man. They looked at the color of my skin, but judged me from my internal qualifications" (Watson, 39). Noah Davis évoque cette idée de manière plus explicite encore en indiquant qu'il voulait montrer qu'il avait des principes, même s'il était Noir : "I wanted to show that principle was not confined to color" (Davis, 863). William Hayden insiste sur le fait que la nature et la liberté universelle ne font pas de différences entre les couleurs. Bien que très croyant et pratiquant, il n'utilise pas d'arguments religieux, même si on peut se demander si la nature n'est pas une autre façon de parler de Dieu : "Nature, in her first principles, designed ALL TO BE EQUAL; she made no relative difference in any of her children, either white or black, and established no basis of distinction between them" (Hayden, 234), "drawing no line of demarkation between the sons of the north and south, between the tawny skin of the Ethiopian and the lily hue of the northern maiden" (Hayden, 287). Il ajoute dans cette dernière phrase une distinction supplémentaire : il semble évoquer, d'une part, les Noirs qui vivent dans le Sud, on suppose donc les esclaves, et les Blancs qui vivent dans le Nord. Il utilise le terme "maiden" pour parler de ces Blancs, terme qui évoque la douceur, une certaine naïveté mais aussi la pureté et la virginité, insinuant ainsi qu'il ne reconnaît pas ce statut aux Blanc(he)s du Sud. Il ne parle pas de Noirs ou d'esclaves mais d'Éthiopiens, mêlant, comme de nombreux narrateurs avant 1830, la couleur, la race et l'origine. William Craft est le seul qui ira plus loin dans sa comparaison entre Blancs et Noirs en affirmant, dans un premier temps, qu'il y a des gens mauvais chez les Blancs et chez les Noirs mais qui ajoutera, un peu plus loin, que les Blancs, on suppose esclavagistes, manquent cruellement de principes et

d'humanité ("there are good-for-nothing white as well as colored persons everywhere", "there is a greater want of humanity and high principle amongst the whites than among any other civilized people in the world" (Craft, 274)). Il ne poussera pas son raisonnement jusqu'à revendiquer la supériorité des Noirs sur les Blancs mais les Blancs du Nord n'ont pas dû manquer de se reconnaître dans cette notion de peuple civilisé. Cette attaque de l'ensemble des Blancs est extrêmement rare puisque les narrateurs ne pouvaient oublier à qui ils s'adressaient et qui publiaient ou retranscrivaient leur récit.

Cependant, de nombreux narrateurs choisissent de montrer Noirs et Blancs côte à côte dans une même phrase, ce qui les place à égalité, du moins au niveau sémantique, et crée l'image d'un monde où les deux communautés peuvent vivre ensemble sans qu'il soit besoin de le dire explicitement. Sur 46 narrateurs, 36 choisissent de lier le blanc et le noir en les faisant apparaître ensemble, dans une même phrase ("black and / or white", "black as well as white", "fair as well as black", "white and / or black", "white as well as black", "colo(u)red" associé à "white" apparaissent 104 fois<sup>51</sup>). C'est donc un procédé très répandu, quels que soient la période, le lieu et le mode de publication. Les narrateurs présentent cette association comme un état de fait. Nous ne citerons que deux exemples : Austin Steward pose une série de questions rhétoriques pour insister sur le peu de différences qui existent entre les deux races : "Is not truth the same, whether proclaimed by black or white – bond or free ? Is a falsehood to be pardoned because uttered by a negro?" (Steward, 824). Dans cette scène quelque peu déroutante pour le lecteur, Steward explique qu'un homme du clergé blanc est critiqué par les membres de sa paroisse car il a dénoncé l'esclavage. Ils pensent que les arguments que l'homme d'église a utilisés ne peuvent être émis que par des Noirs. De façon assez surprenante, c'est Nathaniel Turner qui utilise cette association le plus souvent dans son récit alors que c'est le seul parmi les narrateurs qui a organisé une révolte en ciblant délibérément des Blancs. Les Blancs et les Noirs sont souvent mis côte à côte dans son récit, souvent dans une réaction commune à ce que fait Turner. Les voix de Turner et de son scribe se mêlent parfois dans ces phrases, comme quand Turner évoque son enfance et ce qui l'a finalement mené à assassiner des Blancs : "In my childhood, a circumstance occurred which... laid the ground work of that enthusiasm, which has terminated so fatally to many, both white and black, and for which I am about to atone at the gallows" (Turner, 31). Cependant, la voix de Turner ne semble pas totalement effacée quand il évoque son enfance ("the austerity of my life and manners, which became the subject of

---

<sup>51</sup> Notre corpus contient 35 occurrences de "white and/or black", 33 de "black and/or white", 28 phrases dans lesquelles "white" et "coloured" sont ensemble, 2 "black as well as white", 5 "white as well as black" et 1 "fair as well as black". Seuls 15 récits sur les 53, répartis sur toute la période, ne contiennent aucune de ces expressions.

remark by white and black... and it has been said of me in my childhood by those by whom I had been taught to pray, both white and black... that I had too much sense to be raised, and if I was, I would never be of any use to any one as a slave” (Turner, 32-33)) et ses visions que Gray ne pouvait prendre au sérieux (“I discovered drops of blood on the corn as though it were dew from heaven – and I communicated it to many, both black and white, in the neighborhood” (Turner, 33)). D’autres utilisent des variantes de ces expressions et, souvent, cette mise sur le même plan se fait dans un contexte religieux : George White, par exemple, explique qu’il prêche auprès de Blancs et de Noirs ensemble (“after preaching I met the classes, of both white and coloured people, and found them happy in the Lord” (White, 69). Francis Fedric donne une leçon de religion par l’intermédiaire d’une vieille dame blanche : “She told me, if I believed in the Lord Jesus Christ, I should be saved; that God was no respecter of persons; that He loved all His people, black as well as white” (Fedric, 52). Cette affirmation est rendue d’autant plus forte par l’âge et la couleur de celle qui la prononce alors qu’elle rend visite à la maîtresse de Fedric et lui lit des passages de la Bible. Josiah Henson explique que, dans le Kentucky, il est possible pour les Noirs d’assister à un service religieux au côté des Blancs : “In Kentucky, the opportunities of attending on the preaching of whites, as well as of blacks, were more numerous” (Henson 1849, 517). Les Blancs et les Noirs sont donc souvent associés de manière positive. Ashton Warner explique à quel point sa tante, chez qui il a vécu jusqu’à ses dix ans, était appréciée des Blancs et des Noirs (“There was not a person upon the island who did not speak well of Daphne Crosbie; black or white it was all the same” (Warner, 20)). Olaudah Equiano, quant à lui, exprime sa joie à l’idée d’être libre et présente sa liberté comme faisant consensus, aussi bien chez les Blancs que chez les Noirs : “In short, the fair as well as the black people immediately styled me by a new appellation, to me the most desirable in the world, which was freeman” (Equiano, 104). Malgré ces appels à l’unité et ces images de Blancs et de Noirs réunis pour prier un même Dieu, les associations de blanc et de noir ne sont pas toujours connotées positivement. L’homme est perfectible, quelle que soit sa couleur, et il est un pécheur aux yeux de Dieu. Henry Bibb va jusqu’à renverser les représentations normalement attribuées aux deux couleurs en les associant dans un contexte très négatif : une prison. L’image qu’il donne des prisonniers est très forte car tous les attributs des esclaves sont présents (les chaînes, le dur labeur, le contremaître) : “it was astonishing to see so many whites as well as colored men loaded down with irons, at hard labor, under the supervision of overseers” (Bibb, 388). L’emploi de ces termes précis ne peut être fortuit de la part de Bibb qui doit être conscient de l’image qu’il renvoie de ces hommes blancs. Pour que son lecteur comprenne bien le message qu’il veut faire passer, il précise peu après que les esclaves étaient enfermés sans avoir commis



de crimes, contrairement aux Blancs dont il détaillera les divers crimes et délits dans le chapitre suivant : “The people of color who were in there were slaves there without crime, but for safe keeping, while the whites were some of the most abandoned characters living” (Bibb, 388-389). Les narrateurs souhaitaient également faire allusion à la discrimination qui sévissait dans le Nord, sans vouloir dénoncer cet état de fait de façon trop explicite pour ne pas aliéner leurs lecteurs, principalement nordistes. Le but premier de la plupart des récits était de dénoncer l’esclavage, il n’y avait donc pas beaucoup de place pour une critique des États du Nord, même si certains narrateurs franchissent le pas. Moses Grandy dénonce la discrimination dont il est victime dans les églises du Nord même s’il précise que la situation s’est améliorée au moment où il écrit, grâce aux abolitionnistes : “although I was free as to the law, I was made to feel severely the difference between persons of different colours. No black man was admitted to the same seats in churches with the whites” (Grandy, 66). On note l’utilisation du nom couleur au pluriel, qui implique au moins deux. Comme nous l’avons vu plus haut, Frederick Douglass critique de façon extrêmement virulente la discrimination dont il est victime dans le Nord en comparant ces États avec la Grande-Bretagne où il est accueilli à bras ouverts. Il dénonce cet état de fait de manière plus subtile quand il raconte ses voyages avec un abolitionniste blanc et la surprise (sans qu’elle soit forcément teintée d’hostilité) des personnes qui les voient attablés ensemble par exemple : “In those days it was thought strange that a white man and a colored man could dine peaceably at the same table, and in some parts, the strangeness of such a sight has not entirely subsided” (Douglass 1855, 137). On note également que cet abolitionniste s’appelle M. White, ce qui rend la situation encore plus ironique.

Dans notre corpus figurent trois marins qui partent en mer dans un équipage souvent principalement blanc (Olaudah Equiano, 1789, Peter Wheeler, 1839, John Thompson, 1856<sup>52</sup>). Ils publient donc leur récit à trois périodes complètement différentes et, dans les trois cas, une communauté de marins se crée, sans distinction de couleur : Equiano utilise le pronom “we” pour parler des marins dans leur ensemble et, dans certains cas, il ne mentionne pas leur couleur, que ce soit dans un sens négatif ou positif. De plus, il donne parfois l’impression qu’il se compte parmi les Blancs : “At last he asked me, ‘How come it that all the white men on board who can read and write, and observe the sun, and know all things, yet swear, lie, and get drunk, only excepting yourself?’” (Equiano, 162). Ces paroles, mises dans la bouche d’un Amérindien qu’ils ramènent aux États-Unis, semblent inclure Equiano dans le groupe des Blancs. Peter Wheeler, comme Equiano, fait partie d’un équipage donc il utilise “we” pour parler de Noirs et de Blancs

---

<sup>52</sup> John Jacobs part lui aussi quelques années en mer mais il ne donne aucun détail sur ses voyages dans son récit.

ensemble, il remplace donc une communauté, la communauté des esclaves noirs, par une autre, celle des marins dont la couleur ne semble pas avoir d'importance : "White and black, we was all hail fellers, well met" (Wheeler, 213). John Thompson, quand il embarque sur le baleinier une fois libre, évoque également une notion de communauté de marins : "On the ocean of life, where we are constantly meeting vessels, steering in every possible direction, would that Christians would show the same courtesy and kindness to each other, that seamen of every nation and under all colors, do" (Thomson, 138). Par couleur il entend, bien sûr, les pavillons et les drapeaux nationaux, mais il implique également toutes les couleurs de peau et les nationalités. Il est ainsi le plus rassembleur des trois même s'il indique ici que cette communion est plus un souhait qu'une réalité.

La charge la plus appuyée contre les Blancs qui pourraient vivre en harmonie avec les Noirs mais ne le font pas vient de Richard Allen, quand il narre, avec Absalom Jones, leurs actions pendant l'épidémie de fièvre jaune afin de répondre à leurs détracteurs. Il raconte tout d'abord que la plupart des membres de son église sont blancs ("There were but few coloured people in the neighbourhood – the most of my congregation was white" (Allen, 10)). Tout semble donc bien se passer mais il évoque, quelques pages plus loin, la discrimination dont les Noirs sont victimes, ce qui le pousse à fonder sa propre église ("Here was the beginning and rise of the first African church in America" (Allen, 14)). Les Blancs et les Noirs sont de nouveau réunis, mais dans le crime cette fois-ci, car il explique que les deux communautés profitent de l'épidémie pour voler. Il met donc les Noirs et les Blancs côte à côte et dénonce une différence de traitement : "Is it a greater crime for a black to pilfer than for a white to privateer?" (Allen, 33). Cette phrase est hautement ambiguë car tout en dénonçant la différence de traitement, il en crée une également en utilisant deux verbes différents. En effet, voler ("pilfer") a une connotation bien plus négative que de voguer sur un navire corsaire ("privateer") qui pillait également les autres bateaux mais généralement pour le compte d'un pays. Ces corsaires étaient donc considérés plus ou moins comme des héros, contrairement aux pirates. Les Blancs se voient donc attribuer un rôle beaucoup plus positif que les Noirs sous la plume d'Allen. Cependant, il dénonce également le vol perpétré par des Blancs un peu plus bas et insiste sur le fait qu'il y avait autant de voleurs des deux côtés ("We can assure the public that there were as many white as black people detected in pilfering", "as great a proportion of white as of black inclined to such practices" (Allen, 37). Il insinuera même de façon détournée qu'il y avait plus de Blancs qui volaient, au vu de la proportion de Noirs qui faisaient office d'infirmiers par rapport aux Blancs : "although the number of the latter, employed as nurses, was twenty times

as great as the former” (Allen, 37). Finalement, les Blancs et les Noirs ne restent pas côte à côte bien longtemps : “Few have been the whites that paid attention to us, while the coloured persons were engaged in others’ service” (Allen, 38). On voit donc clairement une progression dans son récit : les Blancs et les Noirs sont, tout d’abord, mis côte à côte, Allen étant prêt à les accueillir ensemble dans son église, puis l’épidémie éclate et les Noirs, censés être immunisés contre la maladie, sont appelés à l’aide. Ils sont ensuite accusés par les Blancs de profiter de la situation et, finalement, Allen démontre que ce sont les Blancs qui sont malhonnêtes. Dans ces conditions, vivre ensemble est-il possible ?

Les narrateurs de notre corpus, tout en produisant des récits assez différents selon les époques, forment donc, dans une certaine mesure, un groupe homogène dans un genre cohérent mais pas monolithique. Ils n’ont pas tous pour but principal de dénoncer ouvertement et explicitement l’esclavage mais tous donnent à voir des êtres humains, par la nature même de leur récit, des autobiographies collectives, mais aussi par le soin qu’ils prennent à humaniser les esclaves et les Noirs en général à travers les images du sang et de la couleur de peau.

# CONCLUSION

Les images du sang et de la couleur de peau, à travers leur polysémie, révèlent le fil conducteur thématique de l'humanisation qui sous-tend les récits antiesclavagistes. En effet, au-delà des images, maintes fois relevées, du sang qui coule et de la présence, de plus en plus marquée au fur et à mesure que l'on approche de la guerre de Sécession, d'esclaves blancs dans le but de dénoncer l'absurdité de l'esclavage racial, le sang et la couleur, envisagés ensemble, forment un réseau signifiant d'images qui met en avant l'humanité de tous les esclaves. Le sang et la couleur de peau, marqueurs biologiques d'une appartenance à un groupe, sont exploités dans tous leurs champs sémantiques et lexicaux pour déconstruire l'argumentaire justifiant l'esclavage racial et pour affirmer une identité plus nuancée que celle qui leur était attribuée par les esclavagistes mais aussi, trop souvent, par les abolitionnistes, qui n'étaient pas dépourvus de stéréotypes et de préjugés envers ceux qu'ils voulaient sauver. Cette étude de l'humanisation par la complexification d'une identité est ce qui a guidé notre travail de thèse. En écrivant ou en dictant leur récit, les narrateurs se révélaient à un public souvent peu habitué à rencontrer des esclaves et ils devenaient ainsi des individus et non plus des entités abstraites, victimes d'un système considéré comme étranger (d'ailleurs connu sous le nom d'« institution particulière »), même si les États esclavagistes du Sud cohabitaient avec les États dits libres du Nord au sein d'une même nation. Les lecteurs pouvaient ainsi se représenter des êtres humains derrière les clichés et les représentations qu'en faisaient les partisans de l'esclavage.

Les narrateurs de notre corpus donnaient à voir leur humanité en écrivant ou en dictant leur autobiographie, littéralement, un récit de soi. Le point de départ de la délimitation de notre corpus a été la recherche de la voix de l'esclave, car cette voix crée un premier effet qui humanise le narrateur. Celui-ci n'est ainsi pas l'objet d'écriture d'un autre, comme peuvent l'être les biographies, dans lesquelles les histoires des esclaves sont racontées par d'autres. Cependant, leurs récits ne peuvent se résumer à la narration d'une vie individuelle et qui pourrait sembler unique : le pluriel prend souvent le pas sur le singulier car les narrateurs ne se contentaient pas de raconter leur propre vie, exceptionnelle à bien des égards et ne pouvant donc pas être considérée comme représentative de l'expérience de l'esclavage de tous les

esclaves<sup>1</sup>. Nous avons en effet démontré que les récits sont bien des autobiographies mais des autobiographies collectives, qui servaient à dénoncer un système oppressif. Les récits sont donc emplis de micro-histoires qui servent un macro-discours antiesclavagiste, même si les narrateurs n'étaient pas tous directement engagés dans le combat abolitionniste. Ce sont néanmoins des récits de résistance et des discours politiques dans lesquels les narrateurs utilisaient leurs talents pour renouveler l'argumentation antiesclavagiste, ce que nous avons mis au jour par une analyse du vocabulaire employé pour décrire les esclaves et les Noirs en général, analyse qui a fait apparaître une richesse loin des catégories manichéennes habituelles (les esclaves sont noirs et les propriétaires sont blancs). L'insistance sur le mélange des sangs (autrement dit des origines) et des couleurs permet aux narrateurs de contester la notion même de races distinctes. Enfin, les narrateurs vont plus loin encore que la simple description en faisant preuve d'imagination dans l'usage des métaphores et des images (au sens de jeux entre sens figuré et sens propre) et ainsi déconstruire les codes établis en les inversant et en réduisant les couleurs à ce qu'elles sont, des couleurs, et non une identité figée qui préfigure le destin de tel ou tel groupe. Par des usages allégoriques et symboliques, le noir et le blanc sont resémantisés et nuancés par l'intermédiaire de leur polysémie. Associés discursivement dans le texte même, les Noirs et les Blancs s'inscrivent dans la même communauté d'humains et de croyants.

En suivant le fil conducteur de l'humanisation, identifiée au moyen de la présence de la voix de l'esclave, de la notion d'autobiographie collective et des réseaux d'images du sang et de la couleur de peau, nous avons donc montré une cohérence et une continuité dans les récits d'esclaves que nous avons appelé antiesclavagistes entre 1787 et 1864. Nous avons également mis au jour les nombreux points communs entre les récits, pourtant très différents en apparence. En recherchant les mêmes images dans les écrits et discours abolitionnistes et esclavagistes, nous avons également montré qu'ils suivaient la rhétorique abolitionniste autant qu'ils s'en démarquaient. Ils avaient également leurs arguments propres pour répondre à l'argumentaire esclavagiste. Le fait que notre corpus soit composé de récits qui sont le fait de narrateurs engagés dans le combat abolitionniste et d'autres qui n'ont laissé aucune trace à l'exception de leur récit nous a permis de considérer comme relative l'influence des abolitionnistes sur les récits. Ces points communs entre des textes différents ne sauraient occulter des disparités indéniables qui ne remettent pourtant pas en cause la cohérence de l'ensemble. En adoptant le

---

<sup>1</sup> Pour ne citer que quelques exemples développés dans les deux premières parties : notre corpus est très majoritairement composé de récits d'hommes, qui vivaient dans les États proches du Nord et ils font partie de la minorité d'esclaves à avoir réussi à s'enfuir.

prisme de l'humanisation, il est possible de conclure que ces différences montrent seulement que l'ensemble n'est pas monolithique. Cela permet également d'élargir le champ d'étude tout en le restreignant, ce qui peut sembler contradictoire mais ne l'est qu'en apparence. Nous avons pu, en effet, d'élargir notre étude aux récits moins connus et qui trouvaient ainsi une place à part entière au côté des récits plus connus et largement étudiés, et ce sur une période plus longue que celle envisagée traditionnellement, tout en restreignant le corpus grâce à une définition claire permettant d'établir des critères objectifs de ce que nous avons appelé un récit d'esclave antiesclavagiste. Cette thèse apporte donc à l'étude déjà si riche des récits d'esclaves un corpus élargi, la réintégration de récits oubliés ou négligés et une continuité sur le temps long, ainsi qu'un véritable travail sur les récits dictés, par l'utilisation de la fonction attribution d'auteur de la textométrie. Nous sommes allées au-delà d'une position de principe sur les récits dictés en tant que sous-ensemble, en proposant une méthode scientifique pour intégrer dans notre corpus ceux dans lesquels la voix de l'esclave semblait distincte de celle du scribe<sup>2</sup>.

Pour autant, les récits d'esclaves antiesclavagistes forment-ils un genre ? Nous avons démontré dans cette thèse qu'il existait une unité générique qui rassemblait les cinquante-trois récits de notre corpus en un ensemble suffisamment homogène, sans pour autant gommer les différences qui existent entre les différents écrits et les différentes époques de publication. Les récits d'esclaves, dans leur définition la plus large, recouvrent de nombreuses formes d'expression différentes et l'existence d'un genre « récits d'esclaves » est donc l'objet de controverses et de discussions depuis de nombreuses années. Les historiens ont aujourd'hui plutôt tendance à dire que cette vaste catégorie de récits ne saurait être considérée comme un genre car le fait que le narrateur ait été esclave ne suffit pas à unifier des ouvrages très divers en une unité cohérente. Dans cette thèse, nous avons souhaité proposer une catégorisation plus resserrée en accolant à l'expression « récit d'esclave » l'adjectif antiesclavagiste. Cet adjectif ne fait pas seulement référence au thème des récits étudiés dans cette thèse. En effet, une unité thématique ne saurait suffire à faire de notre corpus un genre à part entière. Jean-Michel Schaeffer, dans ses réflexions sur une définition du genre littéraire, propose de garder à l'esprit quatre logiques génériques quand on étudie un texte : « tout texte est un acte communicationnel, [il a] une structure à partir de laquelle on peut extrapoler des règles *ad hoc*, tout texte (sauf à rechercher quelque *Urtex*t introuvable) se situe par rapport à d'autres textes, donc possède une

---

<sup>2</sup> À notre connaissance, la textométrie n'a jamais été utilisée sur les récits dictés mais cette démarche a été validée par un comité de lecture en double aveugle de deux spécialistes du domaine lors de la publication d'un article dans une revue spécialisée. Nous avons également bénéficié de l'aide très précieuse de Pascal Marchand, également chercheur au LERASS, qui a accepté de nous aider dans cette démarche. Nous le remercions encore une fois ici.

dimension hypertextuelle et [il] ressemble à d'autres textes »<sup>3</sup>. Ces quatre dimensions ont été envisagées dans l'élaboration de notre corpus : effectivement, les narrateurs s'adressaient à un public qu'ils souhaitent convaincre, leur autobiographie n'étant pas l'occasion d'une introspection et d'un retour sur soi mais bien d'une ouverture vers l'extérieur, leurs lecteurs du Nord. La recherche de « règles *ad hoc* » a, en l'occurrence été l'élaboration de critères scientifiques qui étaient autant de critères d'inclusion et d'exclusion. La dimension hypertextuelle a été envisagée par une mise en contexte des récits qui répondaient à d'autres textes, justifiant ou au contraire dénonçant l'esclavage et, enfin, leur ressemblance à d'autres textes a été révélée par le prisme de lecture choisi, celui de l'humanisation. Nous pensons donc que les « récits d'esclaves antiesclavagistes » peuvent être considérés comme un genre car ils sont réunis par leur nature (ce sont des autobiographies collectives, des récits de résistance, la voix de l'esclave est présente et leurs récits de vie sont des discours politique, mis au service d'une cause), par leur thématique (l'esclavage et le statut d'esclave du narrateur qui raconte des histoires d'esclaves) et également par l'intention des narrateurs (dénoncer l'esclavage en humanisant tous les esclaves).

Il est important d'ajouter toutefois que la notion de genre ne saurait figer les écrits qui le composent et ne signifie pas que la liste des titres qui sont inclus est définitive. Ainsi, les critères d'inclusion et d'exclusion peuvent évoluer en fonction des recherches entreprises sur les récits négligés, ou certains critères qui paraissaient pertinents au départ peuvent se révéler finalement moins importants (on pense, par exemple, à la première personne du singulier qui a été un de nos critères principaux). De nouveaux récits pourraient également faire leur apparition dans les archives, même si cette probabilité est désormais mince. Certains récits déjà inclus et leur narrateur pourraient également faire l'objet de recherches indépendantes qui permettraient d'éclairer leur récit d'un jour nouveau. De plus, selon le principe de l'anamorphose, les récits d'esclaves se dévoilent en fonction de l'angle duquel on les analyse. On pourrait en effet envisager de trouver d'autres réseaux d'images au sein de ce corpus qui mettraient en lumière d'autres aspects de l'intention d'humaniser tous les esclaves, ou un autre fil conducteur tout aussi intéressant. Une démarche véritablement comparative entre les discours et écrits d'abolitionnistes blancs (mais aussi noirs qui ont laissé d'autres écrits que des récits d'esclaves) et les récits permettrait sans doute d'affiner encore davantage la véritable influence qu'ont exercé ces abolitionnistes sur les narrateurs et ainsi mettre plus encore en lumière l'originalité

---

<sup>3</sup> Jean-Michel Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* Collection Que Sais-Je ? (Paris : éditions du Seuil, 1989), format Kindle.

des récits. Le contexte serait ainsi davantage pris en compte car, comme nous l'avons montré dans la deuxième partie, il a un rôle important dans la compréhension de la composition des récits. Une étude contrastive serait également intéressante pour mesurer de façon plus fine l'influence du contexte sur le contenu des récits, la différence la plus évidente étant sans doute celle entre les récits publiés avant la guerre de Sécession et ceux publiés après. En effet, la dimension antiesclavagiste disparaît forcément après la guerre puisque l'esclavage est aboli mais il serait intéressant d'étudier les récits publiés une fois tous les esclaves libérés afin de comparer la façon dont les esclaves sont décrits et de déterminer si la volonté d'humanisation perdure et d'analyser les ressorts utilisés pour y parvenir. La fin de l'esclavage n'a pas été synonyme de droits pleins et entiers pour les anciens esclaves, loin s'en faut, et les préjugés et l'exploitation d'une main d'œuvre peu onéreuse et supposée obéissante n'ont pas disparu. On peut donc imaginer que le besoin d'humaniser les Noirs, même libres, se faisait toujours sentir après la fin de l'esclavage. Le contexte de publication était donc forcément différent mais on peut se demander si l'intention change radicalement pour autant. Dans le même ordre d'idée, une comparaison entre les écrits destinés à la sphère privée et ceux destinés à être rendus publics pourrait apporter des clés supplémentaires quant à l'adaptation par les narrateurs du message en fonction du public visé. Certains esclaves ont écrit à leurs anciens maîtres, par exemple, pour des raisons très pragmatiques parfois (négocier le rachat d'un membre de leur famille par exemple) mais ils rejetaient également la notion même de propriété, ce qui peut être considéré comme une autre façon d'humaniser les esclaves. S'intéresser aux écrits privés des anciens esclaves permet également de poursuivre la recherche de la voix de l'esclave, qui se fait entendre différemment et à d'autres fins que dans les récits mais qui est néanmoins présente, et a peut-être subi encore moins de médiation que les récits publiés sous l'égide d'abolitionnistes. Là encore, étudier la façon dont le contexte a influencé le contenu des lettres, quand le danger d'être repris était présent avant la guerre de Sécession puis quand les anciens esclaves ne risquaient plus d'être renvoyés chez leur maître, pourrait s'avérer intéressant.

Enfin, l'étude des réseaux d'images portant sur la couleur de peau a soulevé une question inattendue et qui mériterait qu'on s'y arrête : en effet, cette étude des couleurs, principalement le blanc et le noir, a également permis de souligner l'absence très nette de couleurs autres que ces deux dernières et il serait intéressant d'approfondir cette question et de l'étendre à tout écrit dont le narrateur est un ancien esclave pour voir s'il s'agit d'une tendance générale et d'émettre des hypothèses sur les raisons d'une telle bichromie. Nous voyons donc,



que, malgré une recherche très abondante sur les récits d'esclaves, il reste encore de nombreuses pistes à envisager.

Dans le prolongement de ce travail de thèse, nous avons eu l'idée de créer un site internet qui, à l'aide de cartes interactives (autrement appelé système d'information géographique), permet de situer les différents récits sur une carte centrée sur l'Atlantique selon différents filtres (lieu de publication, de naissance, de mort, d'esclavage et de lieu de vie après avoir recouvré la liberté)<sup>4</sup>. Ces cartes avec cinquante-trois points pour chacun des récits de notre corpus mettent l'accent sur le contexte et permettent d'avoir une vue d'ensemble et une représentation spatiale des différents lieux. Le site propose également une carte par narrateur qui illustre ainsi le trajet de vie de chacun d'entre eux sur un fond de carte adapté à l'année de publication, ce qui procure ainsi des informations visuelles géopolitiques sur le contexte de publication. Ce site symbolise le caractère non figé de l'étude des récits d'esclaves, par sa nature même, un site internet, susceptible d'être modifié régulièrement à la différence d'un ouvrage papier. Il exemplifie également l'intérêt de la transversalité, et l'apport des humanités numériques dans l'élargissement du champ d'une étude des récits d'esclaves qui se situe déjà à la croisée des chemins de l'histoire et des études littéraires.

---

<sup>4</sup> La création de ce site a été rendue possible grâce au concours d'étudiants qui l'ont élaboré lors de projets tutorés : Khaled Al Mughrabi, Fabien Fock Ying Chu, Mohammed Jarallah, Dany Neang et Émilien Nimal, étudiants en L3 informatique à l'IUT Paul Sabatier ont élaboré le cahier des charges. Léo Le Gourriérec, Lazare Sauger Chevillot et Sarah Wroblewski, étudiants en Master 1 SIGMA à l'Université Toulouse-Jean Jaurès ont préparé les cartes (pour 28 dates de publication différentes) et enfin Florent Laidin, étudiant en Master 2 SIGMA à l'Université Toulouse-Jean Jaurès a mis au point le prototype visible ici <https://slave-narratives.univ-tlse2.fr/>. Les Masters 1 et 2 sont encadrés par M. Laurent Jégou, qui a également été d'une aide très précieuse. Nous les remercions une nouvelle fois pour leur aide.

# BIBLIOGRAPHIE

## *Sources primaires*

### 1. Récits d'esclaves du corpus

Aga, Selim. *Incidents Connected with the Life of Selim Aga, a Native of Central Africa*. Aberdeen, UK: Published for the Author, W. Bennett, Printer, 1846.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/aga/aga.html>

Allen, Richard. *The Life, Experience, and Gospel Labours of the Rt. Rev. Richard Allen. To Which is Annexed the Rise and Progress of the African Methodist Episcopal Church in the United States of America. Containing a Narrative of the Yellow Fever in the Year of Our Lord 1793: With an Address to the People of Colour in the United States*. Philadelphia: Martin & Boden, Printers, 1833.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/allen/allen.html>

Anderson, William J. *Life and Narrative of William J. Anderson, Twenty-four Years a Slave; Sold Eight Times! In Jail Sixty Times!! Whipped Three Hundred Times!!! or The Dark Deeds of American Slavery Revealed. Containing Scriptural Views of the Origin of the Black and of the White Man. Also, a Simple and Easy Plan to Abolish Slavery in the United States. Together with an Account of the Services of Colored Men in the Revolutionary War – Day and Date, and Interesting Facts*. Chicago: Daily Tribune Book and Job Printing Office, 1857. <https://docsouth.unc.edu/neh/andersonw/andersonw.html>

Bayley, Solomon. *A Narrative of Some Remarkable Incidents in the Life of Solomon Bayley, Formerly a Slave in the State of Delaware, North America; Written by Himself, and Published for His Benefit; to Which Are Prefixed, a Few Remarks by Robert Hurnard*. London: Harvey and Darton, 1825.  
<https://www.docsouth.unc.edu/neh/bayley/bayley.html>

Bibb, Henry. *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave, Written by Himself*. In Sterling Lecater Bland Jr., ed. *African American Slave Narratives. Volume 2*, 341-442. Westport and London: Greenwood Press, 2001. [1849].

- Black, Leonard. *The Life and Suffering of Leonard Black, a Fugitive from Slavery. Written by Himself.* New Bedford: Benjamin Lindsey, 1847. <https://docsouth.unc.edu/neh/black/black.html>
- Brown, John. *Slave Life in Georgia: A Narrative of the Life, Sufferings, and Escape of John Brown, a Fugitive Slave, Now in England.* Edited by Louis Alexis Chamerovzow. London: W. M. Watts, 1855. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/jbrown/jbrown.html>
- Brown, William Wells. *Narrative of William W. Brown, a Fugitive Slave. Written by Himself.* Boston: The Anti-Slavery Office, 1847. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/brown47/brown47.html>
- \_\_\_\_\_. *Narrative of William W. Brown, an American Slave. Written by Himself.* London: Charles Gilpin, 1849. <https://docsouth.unc.edu/fpn/brownw/brown.html>
- Campbell, Israel. *An Autobiography. Bond and Free: Or, Yearnings for Freedom, from My Green Brier House. Being the Story of My Life in Bondage, and My Life in Freedom.* Philadelphia: The Author, 1861. <https://docsouth.unc.edu/neh/campbell/campbell.html>
- Clarke, Lewis Garrard. *Narrative of the Sufferings of Lewis Clarke, During a Captivity of More than Twenty-Five Years, Among the Algerines of Kentucky, One of the So Called Christian States of North America.* Boston: David H. Ela, Printer, 1845. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/clarke/clarke.html>
- Clarke, Lewis Garrard and Milton Clarke. *Narratives of the Sufferings of Lewis and Milton Clarke, Sons of a Soldier of the Revolution, During a Captivity of More than Twenty Years Among the Slaveholders of Kentucky, One of the So-Called Christian States of North America.* In Sterling Lecater Bland Jr., ed. *African American Slave Narratives: An Anthology, Volume 1*, 119-194. Westport and London: Greenwood Press, 2001. [1846].
- Craft, William. *Running a Thousand Miles for Freedom; Or, the Escape of William and Ellen Craft from Slavery.* In Arna Bontemps, ed. *Great Slave Narratives*, 269-331. Boston: Beacon Press, 1969. [1860].
- Cugoano, Ottobah. *Thoughts and Sentiments on the Evil of Slavery and Other Writings.* Edited with an Introduction and Notes by Vincent Carretta. New York: Penguin Books, 1999. [1787].
- Cugoano, Ottobah and Thomas Fisher. "Narrative of the Enslavement of Ottobah Cugoano, a Native of Africa; Published by Himself in the Year 1787." *The Negro's Memorial; Or,*

*Abolitionist's Catechism; by an Abolitionist.* London: Printed for the Author and Sold by Hatchard and Co, 1825. <https://docsouth.unc.edu/neh/cugoano/cugoano.html>

Douglass, Frederick. *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave. Written by Himself.* Edited with an Introduction by Houston Baker Jr. New York: Penguin Books, 1986. [1845].

\_\_\_\_\_. *My Bondage and My Freedom. Part I. Life as a Slave. Part II. Life as a Freeman.* Great Britain: Amazon, 2015. [1855].

Equiano, Olaudah. *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African. Written by Himself. Vol. I and Vol. II.* In Arna Bontemps, ed. *Great Slave Narratives*, 1-192. Boston: Beacon Press, 1969. [1789].

Fedric, Francis. *Slave Life in Virginia and Kentucky; Or, Fifty Years of Slavery in the Southern States of America.* London: Wertheim, Macintosh, and Hunt, 1863. <https://docsouth.unc.edu/neh/fedric/fedric.html>

\_\_\_\_\_. *Life and Sufferings of Francis Fedric, While in Slavery, an Escaped Slave after 51 Years in Bondage. A True Tale, Founded on Facts, Shewing the Horrors of the Slave System.* In Francis Fedric. *Slave Life in Virginia and Kentucky, a Narrative by Francis Fedric, Escaped Slave.* Edited with an Introduction and Notes, by C.L. Innes, 99-114. Baton Rouge: Louisiana State University Press, 2010. [1859].

Grandy, Moses. *Narrative of the Life of Moses Grandy, Late a Slave in the United States of America.* London: Gilpin, 1843. <https://www.docsouth.unc.edu/fpn/grandy/grandy.html>

Green, Jacob D. *Narrative of the Life of J. D. Green, a Runaway Slave, from Kentucky, Containing an Account of His Three Escapes, in 1839, 1846, and 1848.* Huddersfield, [Eng.]: Printed by Henry Fielding, Pack Horse Yard, 1864. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/greenjd/greenjd.html>

Green, William. *Narrative of Events in the Life of William Green, (Formerly a Slave.) Written by Himself.* Springfield, MA: L. M. Guernsey, 1853. <https://docsouth.unc.edu/neh/greenw/greenw.html>

Grimes, William. *Life of William Grimes, the Runaway Slave, Brought Down to the Present Time.* New Haven: Published by the Author, 1855. <https://docsouth.unc.edu/neh/grimes55/grimes55.html>

\_\_\_\_\_. *Life of William Grimes, the Runaway Slave. Written by Himself.* Poland: Pantianos Classics, pas de date. [1825].

Hayden, William. *Narrative of William Hayden, Containing a Faithful Account of his Travels for a Number of Years, Whilst a Slave, in the South. Written by Himself.* Cincinnati: W. Hayden, 1846. <https://docsouth.unc.edu/neh/hayden/hayden.html>

Henson, Josiah. *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave, Now an Inhabitant of Canada, as Narrated by Himself.* In Sterling Lecater Bland Jr., ed. *African American Slave Narratives: An Anthology. Volume 2*, 501-540. Westport and London: Greenwood Press, 2001. [1849].

\_\_\_\_\_. *Truth Stranger Than Fiction. Father Henson's Story of His Own Life.* Boston: John P. Jewett, 1858. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/henson58/henson58.html>

Jackson, John Andrew. *The Experience of a Slave in South Carolina.* London: Passmore & Alabaster, 1862. <https://docsouth.unc.edu/fpn/jackson/jackson.html>

Jacobs, Harriet Ann. *Incidents in the Life of a Slave Girl. Written by Herself.* Edited by Lydia Maria Francis Child. In Henry Louis Gates Jr., ed. *Classic Slave Narratives*, 333-515. New York: Mentor, 1987. [1861].

Jacobs, John S. *A True Tale of Slavery. From The Leisure Hour: A Family Journal of Instruction and Recreation, February 7, 14, 21, 28, 1861.* London: Stevens and Co., 1861. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/jjacobs/jjacobs.html>

Jea, John. *The Life, History, and Unparalleled Sufferings of John Jea, the African Preacher. Compiled and Written by Himself.* Portsea: Author, 1811. <https://docsouth.unc.edu/neh/jeajohn/jeajohn.html>

King, Boston. "Memoirs of the Life of Boston King, a Black Preacher, Written by Himself, during His Residence at Kingswood-School." *Methodist Magazine* (London), March-June 1798. In Vincent Carretta, ed. *Unchained Voices: An Anthology of Black Authors in the English-Speaking World of the Eighteenth Century*, 351-368. Lexington: University of Kentucky Press, 1996. [1798].

Mars, James. *Life of James Mars, A Slave Born and Sold in Connecticut. Written by Himself.* Hartford: Case, Lockwood & Company, 1864. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/mars64/mars64.html>

Matthews, James. *Recollections of Slavery by a Runaway Slave. The Emancipator*, August 23, September 13, September 20, October 11, October 18, 1838. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/runaway/runaway.html>

- Northup, Solomon. *Twelve Years a Slave: Narrative of Solomon Northup, a Citizen of New-York, Kidnapped in Washington City in 1841, and Rescued in 1853*. Auburn [N.Y.]: Derby and Miller, 1853. <https://docsouth.unc.edu/fpn/northup/northup.html>
- Pennington, J.W.C. *The Fugitive Blacksmith; Or, Events in the History of James W. C. Pennington, Pastor of a Presbyterian Church, New York, Formerly a Slave in the State of Maryland, United States*. In Arna Bontemps, ed. *Great Slave Narratives*, 193-268. Boston: Beacon Press, 1969. [1849].
- Picquet, Louisa. *Louisa Picquet, the Octoroon: or Inside Views of Southern Domestic Life, by H. Mattison, Pastor of Union Chapel, New York*. In Henry Louis Gates, Jr., ed. *Collected Black Women's Narratives* (The Schomburg Library of Nineteenth-Century Black Women Writers). New York and Oxford: Oxford University Press, 1988. [1861].
- Prince, Mary. *The History of Mary Prince, a West Indian Slave. Related by Herself. With a Supplement by the Editor. To Which Is Added, the Narrative of Asa-Asa, a Captured African*. In Henry Louis Gates Jr., ed. *The Classic Slave Narratives*, 183-242. New York: Penguin Books, 1987. [1831].
- Randolph, Peter. *Sketches of Slave Life: Or, Illustrations of the "Peculiar Institution."* Boston: The Author, 1855. <https://docsouth.unc.edu/neh/randolph/randolph.html>
- \_\_\_\_\_. *Sketches of Slave Life: Or, Illustrations of the "Peculiar Institution."* Enlarged Edition. Boston: The Author, 1855. [https://books.google.fr/books?id=aHeV-nsqNBIC&printsec=frontcover&source=gbs\\_ViewAPI&redir\\_esc=y&hl=fr#v=onepage&q&f=false](https://books.google.fr/books?id=aHeV-nsqNBIC&printsec=frontcover&source=gbs_ViewAPI&redir_esc=y&hl=fr#v=onepage&q&f=false)
- Roper, Moses. *A Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery*. In Sterling Lecater Bland Jr., ed. *African American Slave Narratives. Volume 1*, 47-88. Westport and London: Greenwood Press, 2001. [1838].
- \_\_\_\_\_. *Narrative of the Adventures and Escape of Moses Roper, from American Slavery. With an Appendix, Containing a List of Places Visited by the Author in Great Britain and Ireland and the British Isles; and Other Matter*. Berwick-upon-Tweed, UK: Published for the Author and Printed at the Warder Office, 1848. <https://docsouth.unc.edu/neh/roper/roper.html>
- Smallwood, Thomas. *A Narrative of Thomas Smallwood, (Coloured Man): Giving an Account of His Birth – the Period he was Held in Slavery – his Release – and Removal to Canada, etc. Together With an Account of the Underground Railroad. Written by Himself*.

Toronto: Smallwood; James Stephens, 1851.

<https://docsouth.unc.edu/neh/smallwood/smallwood.html>

Smith, Venture. *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa: But Resident above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself.* In Vincent Carretta, ed. *Unchained Voices: An Anthology of Black Authors in the English-speaking World of the Eighteenth Century*, 369-387. Lexington: University of Kentucky Press, 1996. [1798].

Steward, Austin. *Twenty-Two Years a Slave, and Forty Years a Freeman; Embracing a Correspondence of Several Years, While President of Wilberforce Colony, London, Canada West.* In Sterling Lecater Bland Jr., ed. *African American Slave Narratives. Volume 3*, 693-854. Westport and London: Greenwood Press, 2001. [1857].

Thompson, John. *The Life of John Thompson, a Fugitive Slave; Containing His History of 25 Years in Bondage, and His Providential Escape. Written by Himself.* In Sterling Lecater Bland Jr., ed. *African American Slave Narratives. Volume 3*, 617-692. Westport and London: Greenwood Press, 2001. [1856].

Turner, Nathaniel. *The Confessions of Nat Turner, the Leader of the Late Insurrection in Southampton, Va.* Baltimore: T. R. Gray, 1831. In Sterling Lecater Bland Jr., ed. *African American Slave Narratives: An Anthology. Volume 2*, 23-46. Westport (Conn.): Greenwood Press, 2001. [1831].

Warner, Ashton and Susanna Moodie. *Negro Slavery Described by a Negro: Being the Narrative of Ashton Warner, a Native of St. Vincent's. With an Appendix Containing the Testimony of Four Christian Ministers, Recently Returned from the Colonies, on the System of Slavery as It Now Exists.* London: Samuel Maunder, 1831.

<https://docsouth.unc.edu/neh/warner/warner.html>

Warren, Richard. *Narrative of the Life and Suffering of Rev. Richard Warren (a Fugitive Slave.) Written by Himself.* Hamilton: Printed at the Christian Advocate and Book and Job Office, John Street, 1856.

[https://ia800603.us.archive.org/34/items/cihm\\_50755/cihm\\_50755.pdf](https://ia800603.us.archive.org/34/items/cihm_50755/cihm_50755.pdf)

Watkins, James. *Struggles for Freedom; Or the Life of James Watkins, Formerly a Slave in Maryland, U. S.; in Which is Detailed a Graphic Account of his Extraordinary Escape from Slavery, Notices of the Fugitive Slave Law, the Sentiments of American Divines on*

*the Subject of Slavery, etc., etc.* Manchester: Printed for James Watkins by A. Heywood, Oldham Street, 1860. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/watkins/watkins.html>

---

*. Narrative of the Life of James Watkins, Formerly a "Chattel" in Maryland, U. S.; Containing an Account of His Escape from Slavery, Together with an Appeal on Behalf of Three Millions of Such "Pieces of Property," Still Held Under the Standard of the Eagle.* Bolton, Eng.: Kenyon and Abbatt, 1852. <https://docsouth.unc.edu/neh/watkin52/watkin52.html>

Watson, Henry. *Narrative of Henry Watson, a Fugitive Slave.* Boston: Published by Bela Marsh, 1848. <https://docsouth.unc.edu/neh/watson/watson.html>

Wheeler, Peter. *Chains and Freedom: Or, The Life and Adventures of Peter Wheeler, a Colored Man Yet Living. A Slave in Chains, a Sailor on the Deep, and a Sinner at the Cross.* Edited by Charles Edwards Lester. New York: Published by E.S Arnold & co., 1839. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/lester/lester.html>

White, George. *A Brief Account of the Life, Experience, Travels, and Gospel Labours of George White, an African; Written by Himself, and Revised by a Friend.* In Graham Russell Hodges, ed. *Black Itinerants of the Gospel: The Narratives of John Jea and George White*, 51-86. New York: Palgrave, 2002. [1810].

## 2. Récits hors-corpus

“Abduhl Rahahman, the Unfortunate Prince.” *The African Repository, and Colonial Journal*, Vol. IV. Published by order of the Managers of the American Colonization Society. Washington: James C. Dunn, Printer and Publisher, 1829. [https://archive.org/details/sim\\_african-repository\\_1828-05\\_4\\_3](https://archive.org/details/sim_african-repository_1828-05_4_3)

Aaron. *The Light and Truth of Slavery. Aaron's History.* Worcester, MA: The Author, 1845. <https://docsouth.unc.edu/neh/aaron/aaron.html>

Allinson, William J. *Memoir of Quamino Buccau, a Pious Methodist.* Philadelphia: Henry Longstreth, 1851. <https://docsouth.unc.edu/neh/allinson/allinson.html>



- Anderson, Thomas and J.P. Clark. *Interesting Account of Thomas Anderson, a Slave, Taken from His Own Lips*. Edited by J. P. Clark. Virginia: s.n., [1854?]. <https://docsouth.unc.edu/neh/anderson/anderson.html>
- Armstrong, Archer. *Compendium of Slavery as it Exists in the Present Day. To which is Prefixed, a Brief View of the Author's Descent*. London: By the Author, 1844. <https://archive.org/details/compendiumofslav02arch/page/n2>
- Arthur. *The Life, and Dying Speech of Arthur, a Negro Man; Who Was Executed at Worcester, October 10, 1768. For a Rape Committed on the Body of One Deborah Metcalfe*. Boston: s.n., 1768. <https://docsouth.unc.edu/neh/arthur/arthur.html>
- Asa, Louis. *Narrative of Louis Asa-Asa, a Captured African*. In Henry Louis Gates Jr., ed. *The Classic Slave Narratives*, 239-242. New York: Penguin Books, 1987. [1831].
- Asher, Jeremiah. *Incidents in the life of the Reverend J. Asher, Pastor of the Shiloh (Colored) Baptist church, Philadelphia, U.S. With an introduction by Wilson Armstead*. London: C. Gilpin, 1851. <https://archive.org/details/incidentsinlife00armigoog/page/n9>
- Ball, Charles. *Slavery in the United States: A Narrative of the Life and Adventures of Charles Ball, a Black Man, Who Lived Forty Years in Maryland, South Carolina and Georgia, as a Slave Under Various Masters, and was One Year in the Navy with Commodore Barney, During the Late War*. New York: Published by John S. Taylor, 1837. <https://docsouth.unc.edu/neh/ballslavery/ball.html>
- \_\_\_\_\_. *Fifty Years in Chains, Or, The Life of an American Slave*. New York: H. Dayton; Indianapolis, Ind.: Asher & Co., 1859. <https://docsouth.unc.edu/fpn/ball/ball.html>
- Banks, Jourden H. *A Narrative of Events of the Life of J. H. Banks, an Escaped Slave, from the Cotton State, Alabama, in America*. Liverpool: M. Rouke, 1861. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/penning/penning.html>
- Baquaqua, Mahommah Gardo and Samuel Moore. *Biography of Mahommah G. Baquaqua, a Native of Zoogoo, in the Interior of Africa. (A Convert to Christianity,) With a Description of That Part of the World; Including the Manners and Customs of the Inhabitants, Their Religious Notions, Form of Government, Laws, Appearance of the Country, Buildings, Agriculture, Manufactures, Shepherds and Herdsmen, Domestic Animals, Marriage Ceremonials, Funeral Services, Styles of Dress, Trade and Commerce, Modes of Warfare,*

*System of Slavery, &c., &c. Mahommah's Early Life, His Education, His Capture and Slavery in Western Africa and Brazil, His Escape to the United States, from Thence to Hayti, (the City of Port Au Prince,) His Reception by the Baptist Missionary There, The Rev. W. L. Judd; His Conversion to Christianity, Baptism, and Return to This Country, His Views, Objects and Aim. Written and Revised from His Own Words, by Samuel Moore, Esq., Late Publisher of the "North of England Shipping Gazette," Author of Several Popular Works, and Editor of Sundry Reform Papers.* Detroit: Geo. E. Pomeroy & Co., 1854.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/baquaqua/baquaqua.html>

Beckwourth, James P. *The Life and Adventure of James P. Beckwourth, Mountaineer, Scout, Pioneer, and Chief of the Crow Nation of Indians, Written from his own Dictation by T.D. Bonner.* London: T. Fisher Unwin & NY: Macmillan & co, 1842.  
<https://archive.org/details/lifeadventuresof0000beck>

Blassingame, John, ed. *Slave Testimony: Two Centuries of Letters, Speeches, Interviews, and Autobiographies.* Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1977.

Bluett, Thomas. *Some Memoirs of the Life of Job, the Son of Solomon, the High Priest of Boonda in Africa; Who was a Slave About Two Years in Maryland; and Afterwards Being Brought to England, was Set Free, and Sent to His Native Land in the Year 1734.* London: Printed for R. Ford, 1734. <https://docsouth.unc.edu/neh/bluett/bluett.html>

Bradley, James R. *Brief Account of an Emancipated Slave. Written by Himself, at the Request of the Editor.* In Lydia Maria Child, ed.. *The Oasis*, 106-112. Boston: Benjamin C. Bacon, 1834. <https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=hvd.32044011434495&view=1up&seq=7>

Brinch, Boyereau and Benjamin Franklin Prentiss. *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-Named Jeffrey Brace. Containing an Account of the Kingdom of Bow-Woo, in the Interior of Africa; with the Climate and Natural Productions, Laws, and Customs Peculiar to That Place. With an Account of His Captivity, Sufferings, Sales, Travels, Emancipation, Conversion to the Christian Religion, Knowledge of the Scriptures, &c. Interspersed with Strictures on Slavery, Speculative Observations on the Qualities of Human Nature, with Quotation from Scripture.* St. Albans, Vt.: Printed by Harry Whitney, 1810. <https://docsouth.unc.edu/neh/brinch/brinch.html>

Brown, Henry Box and Charles Stearns. *Narrative of Henry Box Brown, Who Escaped from Slavery, Enclosed in a Box 3 Feet Long and 2 Wide. Written from a Statement of Facts*

*Made by Himself. With Remarks Upon the Remedy for Slavery. By Charles Stearns.*  
Boston: Brown and Stearns, 1849.

<https://docsouth.unc.edu/neh/boxbrown/boxbrown.html>

---

\_\_\_\_\_. *Narrative of Henry Box Brown, Written by Himself.* First English Edition. Manchester: Printed by Lee and Glynn, 1851.

<https://docsouth.unc.edu/neh/brownbox/brownbox.html>

Brown, Rebecca Warren. *Memoir of Mrs. Chloe Spear, a Native of Africa, Who was Enslaved in Childhood, and Died in Boston, January 3, 1815. Aged 65 Years. By a Lady of Boston.*

Boston: Published by James Loring, 1832.

<https://docsouth.unc.edu/neh/brownrw/brownrw.html>

Browne, Martha Griffith. *Autobiography of a Female Slave.*

New York: Redfield, 1857. <https://docsouth.unc.edu/neh/browne/browne.html>

Charlton, Dimmock. *Narrative of Dimmock Charlton, a British Subject, Taken from the Brig "Peacock" by the U.S. Sloop "Hornet," Enslaved while a Prisoner of War, and Retained Forty-Five Years in Bondage.* Edited by Mary L. Cox and Susan H. Cox. Philadelphia: The Editors, 1859.

<https://docsouth.unc.edu/neh/cox/cox.html>

Child, Lydia Maria. *Charity Bowery. The Liberty Bell,* 1839.

[https://archive.org/details/sim\\_liberty-bell-by-friends-of-freedom\\_1839](https://archive.org/details/sim_liberty-bell-by-friends-of-freedom_1839)

Curry, James. *Narrative of James Curry, A Fugitive Slave. The Liberator,* 10 January 1840.

<https://docsouth.unc.edu/neh/curry/curry.html>

Davis, Noah. *A Narrative of the Life of Rev. Noah Davis, a Colored Man. Written by Himself, at the Age of Fifty-Four.* Baltimore: J. F. Weishampel, Jr., 1859.

<https://docsouth.unc.edu/neh/davisn/davis.html>

Deane, Joseph. *Sketch of the Life and Travels of Joseph Deane. Written by himself.* Lancaster: Pearsol and Geist, 1857<sup>5</sup>.

Dorr, David F. *A Colored Man Around the World. By a Quadroon.* Cleveland, Ohio: The Author, 1858. <https://archive.org/details/acoloredmanroun00dorrgoog>

Douglass, Frederick. *The Heroic Slave.* Boston: John Jewett and Company, 1853.

<https://docsouth.unc.edu/neh/douglass1853/douglass1853.html>

---

<sup>5</sup> Pages numérisées, commandées à la *Huntington Library* (San Marino, Californie) et reçues le 29 janvier 2021.

- Edwards, John Passmore and Frederick Douglass. *Uncle Tom's Companions: Or, Facts Stranger Than Fiction. A Supplement to Uncle Tom's Cabin: Being Startling Incidents in the Lives of Celebrated Fugitive Slaves*. London: Edwards and Co., 1852. <https://docsouth.unc.edu/neh/edwardsj/edwardsj.html>
- Elizabeth. *Memoir of Old Elizabeth, a Coloured Woman*. Philadelphia: Collins, 1863. <https://docsouth.unc.edu/neh/elizal/elizal.html>
- Ferrill, London. *Biography of London Ferrill, Pastor of the First Baptist Church of Colored Persons, Lexington, Ky.* Lexington: A.W. Elder, Printer, 1854. <https://docsouth.unc.edu/neh/ferrill/ferrill.html>
- Fields? *Fields's Observations: The Slave Narrative of a Nineteenth-Century Virginian. The Virginia Magazine of History and Biography. Vol. 88: 75-93*. Edited by Mary Jo Jackson Bratton. Richmond, VA: The Virginia Historical Society, 1980.
- Fortis (or Fortes), Edmund. *The Last Words and Dying Speech of Edmund Fortis, a Negro Man, Who Appeared to Be between Thirty and Forty Years of Age, but Very Ignorant. He Was Executed at Dresden, on Kennebeck River, on Thursday the Twenty-Fifth Day of September, 1794, for a Rape and Murder, Committed on the Body of Pamela Tilton, a Young Girl of about Fourteen Years of Age, Daughter of Mr. Tilton of Vassalborough, in the County of Lincoln*. Exeter: s.n., 1795. <https://docsouth.unc.edu/neh/fortis/fortis.html>
- Gallaudet, Thomas Hopkins. *A Statement with Regard to the Moorish Prince, Abduhl Rahhahman*. New York: D. Fanshaw, 1828. <https://docsouth.unc.edu/neh/gallaudet/gallaudet.html>
- George, David. *An Account of the Life of Mr. David George, from Sierra Leone in Africa*. In Vincent Carretta, ed. *Unchained Voices, an Anthology of Black Authors in the English-Speaking World of the 18<sup>th</sup> Century*, 333-350. Lexington: The University Press of Kentucky, 1996. [1792].
- Green, A. R. (Augustus R.). *The Life of the Rev. Dandridge F. Davis, of the African M. E. Church. With a Brief Account of His Conversion and Ministerial Labors, from August 1834, till March 1847. Also, a Brief Sketch of the Life of the Rev. David Conyou, of the A. M. E. C. and His Ministerial Labors. To Which Is Annexed the Funeral Discourse Delivered at the Ohio Conference, in Zanesville, on the Decease of the Rev. D. F. Davis, by the Author*. Pittsburgh, PA: Ohio A. M. E. Conference, 1850. <https://docsouth.unc.edu/neh/greena/greena.html>

Green, Frances H. *Memoirs of Elleleanor Eldridge*. Providence, R. I.: B.T. Albro, 1838.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/eldridge/eldridge.html>

Green, Johnson. *The Life and Confession of Johnson Green, who is to be Executed this Day, August 17th, 1786, for the Atrocious Crime of Burglary; Together with his last and dying Words.* Worcester, Mass.: Isaiah Thomas, 1786.  
<https://quod.lib.umich.edu/e/evans/N15457.0001.001?rgn=main;view=fulltext>

Gronniosaw, James Albert Ukawsaw. *A Narrative of the Most Remarkable Particulars in the Life of James Albert Ukawsaw Gronniosaw, an African Prince, as Related by Himself.* Edited by Walter Shirley. Bath: Printed by W. Gye, 1770.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/gronniosaw/gronnios.html>

Gurley, Ralph Randolph. *Sketch of the Life of the Rev. Lott Cary in "Life of Jehudi Ashmun, Late Colonial Agent in Liberia. With An Appendix, Containing Extracts from his Journal and Other Writings; With a Brief Sketch of the Life of the Rev. Lott Cary."* Washington: James C. Dunn, 1835. <https://docsouth.unc.edu/neh/gurley/gurley.html>

Hammon, Briton. *A Narrative of the Uncommon Sufferings, and Surprizing Deliverance of Briton Hammon, a Negro Man, - Servant to General Winslow, of Marshfield, in New-England; Who Returned to Boston, After Having Been Absent Almost Thirteen Years. Containing an Account of the Many Hardships He Underwent from the Time He Left His Master's House, in the Year 1747, to the Time of His Return to Boston. - How He Was Cast Away in the Capes of Florida; - The Horrid Cruelty and Inhuman Barbarity of the Indians in Murdering the Whole Ship's Crew; - The Manner of His Being Carry'd by Them Into Captivity. Also, an Account of His Being Confined Four Years and Seven Months in a Close Dungeon, - and the Remarkable Manner in Which He Met with His Good Old Master in London; Who Returned to New-England, a Passenger in the Same Ship.* Boston: Printed and Sold by Green & Russell, 1760.  
<https://www.docsouth.unc.edu/neh/hammon/hammon.html>

Hammon, Jupiter. *An Address to the Negroes in the State of New York, by Jupiter Hammon, Servant of John Lloyd, jun, Esq; of the Manor of Queen's Village, Long-Island.* Edited by Paul Royster. New York: Printed by Carroll and Patterson, 1787.  
<https://digitalcommons.unl.edu/etas/12/>

Henderson, Madison, Alfred Amos Warrick, James W. Sewar, and Charles Brown. *Trials and Confessions of Madison Henderson, Alias Blanchard, Alfred Amos Warrick, James W.*

- Seward, and Charles Brown, *Murderers of Jesse Baker and Jacob Weaver, as Given by Themselves; and a Likeness of Each, Taken in Jail Shortly after Their Arrest*. Edited by A. B. Chambers. Saint Louis: Chambers & Knapp, 1841. <https://docsouth.unc.edu/neh/henderson/henderson.html>
- Hopper, Isaac T. *Narrative of the Life of Thomas Cooper*. New York: Published by Isaak T. Hopper, 1832. <https://docsouth.unc.edu/neh/hopper/hopper.html>
- Horton, George Moses. *Life of George M. Horton. The Colored Bard of North Carolina from "The Poetical Works of George M. Horton, the Colored Bard of North Carolina," to which is Prefixed the Life of the Author, Written by Himself*. Hillsborough: Heartt, 1845. <https://docsouth.unc.edu/fpn/hortonpoem/hortonpoem.html>
- Jackson, Andrew. *Narrative and Writings of Andrew Jackson, of Kentucky; Containing an Account of His Birth, and Twenty-Six Years of His Life While a Slave; His Escape; Five Years of Freedom, Together with Anecdotes Relating to Slavery; Journal of One Year's Travels; Sketches, etc. Narrated by Himself; Written by a Friend*. Syracuse: Daily and Weekly Star Office, 1847. <https://docsouth.unc.edu/neh/jacksona/jacksona.html>
- Jackson, Francis. *Fugitive Slaves. The Liberty Bell*, 1858. [https://archive.org/details/sim\\_liberty-bell-by-friends-of-freedom\\_1858](https://archive.org/details/sim_liberty-bell-by-friends-of-freedom_1858)
- James, John Ismael Augustus. *A Narrative of the Travels, etc. of John Ismael Augustus James, an African of the Mandingo Tribe, who was Captured, Sold into Slavery, and Subsequently Liberated by a Benevolent English Gentleman*. Truro: n.p., 1836. <https://digital.bbm.usp.br/handle/bbm/4571?locale=en>
- Jefferson, Isaac. *Memoirs of a Monticello Slave, as Dictated to Charles Campbell in the 1840's by Isaac, one of Thomas Jefferson's Slaves*. Edited by Rayford W. Logan. Charlottesville: University of Virginia Press, 1951. [1840s].
- Jefferson, Madison. "Narrative of Madison Jefferson, Twenty-Two Years a Slave in New Virginia, U.S." *The Anti-Slavery Reporter*, December 29, 1841. <https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=hvd.32044127578367&view=1up&seq=619>
- Jennings, Paul. *A Colored Man's Reminiscences of James Madison*. Brooklyn: G.C. Beadle, 1865. <https://docsouth.unc.edu/neh/jennings/jennings.html>

Johnstone, Abraham. *The Address of Abraham Johnstone, a Black Man, Who Was Hanged at Woodbury, in the County of Gloucester, and State of New Jersey, on Saturday the the [sic] 8th Day of July Last; to the People of Colour. To Which Is Added His Dying Confession or Declaration. Also, a Copy of a Letter to His Wife, Written the Day Previous to His Execution.* Philadelphia: The Purchasers, 1797.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/johnstone/johnstone.html>

Jones, Thomas H. *Experience and Personal Narrative of Uncle Tom Jones; Who Was for Forty Years a Slave. Also the Surprising Adventures of Wild Tom, of the Island Retreat, a Fugitive Negro from South Carolina.* Boston: Published by H. B. Skinner, [185-?].  
<https://www.docsouth.unc.edu/neh/jonestom/jones.html>

\_\_\_\_\_. *The Experience of Thomas H. Jones, who was a Slave for Forty-Three Years.* Boston: Printed by Bazin & Chandler, 1862.  
<https://www.docsouth.unc.edu/fpn/jones/jones.html>

Joseph, John. *The Life and Sufferings of John Joseph, a Native of Ashantee, in Western Africa: Who Was Stolen from His Parents at the Age of 3 Years, and Sold to Mr. Johnstone, a Cotton Planter, in New Orleans, South America.* Wellington: Printed for John Joseph by J. Greedy, 1848. <https://docsouth.unc.edu/neh/jjoseph/jjoseph.html>

Joyce, John and Peter Matthias. *Confession of John Joyce, Alias Davis, Who Was Executed on Monday, the 14th of March, 1808. For the Murder of Mrs. Sarah Cross; With an Address to the Public and People of Colour. Together with the Substance of the Trial, and the Address of Chief Justice Tilghman, on His Condemnation. Confession of Peter Mathias, Alias Matthews, Who Was Executed on Monday, the 14th of March, 1808. For the Murder of Mrs. Sarah Cross; With an Address to the Public and People of Colour. Together with the Substance of the Trial, and the Address of Chief Justice Tilghman, on His Condemnation.* Philadelphia: Printed for the benefit of Bethel Church, 1808.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/joyce/joyce.html>

Kelley, Edmond. *A Family Redeemed from Bondage; Being Rev. Edmond Kelley, (the Author,) His Wife, and Four Children.* New Bedford: The Author, 1851.  
<https://www.docsouth.unc.edu/neh/kelley/kelley.html>

L'Ouverture, Toussaint, and John Relly Beard. *Toussaint L'Ouverture: A Biography and Autobiography.* Boston: James Redpath, 1863.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/beard63/beard63.html>

- Lane, Lunsford. *The Narrative of Lunsford Lane, Formerly of Raleigh, N.C. Embracing an Account of His Early Life, the Redemption by Purchase of Himself and Family from Slavery, and His Banishment from the Place of His Birth for the Crime of Wearing a Colored Skin. Published by Himself.* Boston: J.G. Torrey, Printer, 1842. <https://docsouth.unc.edu/neh/lanelunsford/lane.html>
- Levering, Sarah R. *Memoirs of Margaret Jane Blake of Baltimore, Md.: And Selections in Prose and Verse.* Philadelphia: Press of Innes & Son, 1897. <https://docsouth.unc.edu/neh/levering/levering.html>
- Lewis, Israel. *Crisis in North America: Slavery, War, Balance of Power and Oregon.* Montreal: Harrison Printer, 1846. [https://archive.org/details/cihm\\_22016](https://archive.org/details/cihm_22016)
- Lewis, John W. *The Life, Labors, and Travels of Elder Charles Bowles, of the Free Will Baptist Denomination, by Eld. John W. Lewis. Together with an Essay on the Character and Condition of the African Race by the Same. Also, an Essay on the Fugitive Law of the U.S. Congress of 1850, by Rev. Arthur Dearing.* Watertown: Ingalls & Stowell's Steam Press, 1852. <https://docsouth.unc.edu/neh/lewisjw/lewisjw.html>
- Liele, George. *An Account of Several Baptist Churches, Consisting Chiefly of Negro Slaves.* In Vincent Carretta, ed. *Unchained Voices, an Anthology of Black Authors in the English-Speaking World of the 18<sup>th</sup> Century*, 325-332. Lexington: The University Press of Kentucky, 1996. [1793].
- Loguen, Jermaine Wesley. *The Rev. J. W. Loguen, as a Slave and as a Freeman. A Narrative of Real Life.* Syracuse, New York: J. G. K. Truair & Co., 1859. <https://docsouth.unc.edu/neh/loguen/loguen.html>
- Manzano, Juan Francisco. *Autobiography of a Slave, by Juan Francisco Manzano – a Bilingual Edition – Autobiografía de un Esclavo – Introduction and Modernized Spanish Version by Ivan A. Schulman – Translated by Evelyn Picon Garfield.* Detroit: Wayne State University, 1996.
- Manzano, Juan Francisco and Richard Robert Madden. *Poems by a Slave in the Island of Cuba, Recently Liberated; Translated from the Spanish, by R. R. Madden, M.D. With the History of the Early Life of the Negro Poet, Written by Himself; to Which Are Prefixed Two Pieces Descriptive of Cuban Slavery and the Slave-Traffic, by R. R. M.* London: Thomas Ward and Co., 1840. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/manzano/manzano.html>



Maquama. *Slavery Illustrated, in the Histories of Zangara and Maquama, Two Negroes Stolen From Africa and Sold Into Slavery. Related by Themselves.* Manchester: Wm. Irwin, London: Simpkin, Marshall, and Co., 1849.

<https://www.docsouth.unc.edu/neh/slaveryillus/menu.html>

Marrant, John. *A Narrative of the Lord's Wonderful Dealings with John Marrant, a Black (Now going to preach the Gospel in Nova Scotia) Born in New York, in North America. Taken down from His own Relation, Arranged, Corrected, and Published by the Reverend Mr. Aldridge.* London: By the Author, 1785.

[http://blackloyalist.com/cdc/documents/diaries/marrant\\_narrative.htm](http://blackloyalist.com/cdc/documents/diaries/marrant_narrative.htm)

McPherson, Christopher. *A Short History of the Life of Christopher McPherson, Alias Pherson, Son of Christ, King of Kings and Lord of Lords. Containing a Collection of Certificates, Letters, &c. Written by Himself.* Lynchburg: Christopher McPherson Smith. Printed at The Virginian Job Office, 1855.

<https://docsouth.unc.edu/neh/mcpherson/mcpherson.html>

Meachum, John Berry. *An Address to All the Colored Citizens of the United States.* Philadelphia: Printed for the Author, by King and Baird, 1846.

<https://docsouth.unc.edu/neh/meachum/meachum.html>

Melbourn, Julius. *Life and Opinions of Julius Melbourn; with Sketches of the Lives and Characters of Thomas Jefferson, John Quincy Adams, John Randolph, and Several Other Eminent American Statesmen.* Edited by Jabez D. Hammond. Syracuse: Hall & Dickson, 1847. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/hammond/hammond.html>

Mountain, Joseph. *Sketches of the Life of Joseph Mountain, a Negro, Who Was Executed at New-Haven, on the 20th Day of October, 1790, for a Rape, Committed on the 26th Day of May Last. [The Writer of This History Has Directed That the Money Arising From the Sales Thereof, After Deducting the Expence of Printing, &c. Be Given to the Unhappy Girl, Whose Life Is Rendered Wretched by the Crime of the Malefactor.]* Edited by David Daggett. New-Haven: T. and S. Green, 1790.

<https://docsouth.unc.edu/neh/mountain/mountain.html>

Neilson, Peter. *The Life and Adventures of Zamba, an African Negro King; and His Experience of Slavery in South Carolina. Written by Himself. Corrected and Arranged by Peter Neilson.* London: Smith, Elder, 1847. <https://docsouth.unc.edu/neh/neilson/neilson.html>

- No Author. *The Royal African: Or, Memoirs of the Young Prince of Annamaboe. Comprehending a Distinct Account of His Country and Family; His Elder Brother's Voyage to France, and Reception there; the Manner in Which Himself Was Confided by His Father to the Captain Who Sold Him; His Condition While a Slave in Barbadoes; the True Cause of His Being Redeemed; His Voyage from Thence; and Reception Here in England. Interspers'd Throughout with Several Historical Remarks on the Commerce of the European Nations, Whose Subjects Frequent the Coast of Guinea. To which is Prefixed a Letter from the Author to a Person of Distinction, in Reference to Some Natural Curiosities in Africa; as Well as Explaining the Motives which Induced Him to Compose These Memoirs.* London: W. Reeve, G. Woodfall, and J. Barnes, 1750. <https://docsouth.unc.edu/neh/royal/royal.html>
- No Author. *Anecdotes and Memoirs of William Boen, a Coloured Man, Who Lived and Died Near Mount Holly, New Jersey. To which is Added, the Testimony of Friends of Mount Holly Monthly Meeting Concerning Him.* Philadelphia: Printed by J. Richards, 1834. <https://docsouth.unc.edu/neh/boen/boen.html>
- No Author. *The Life of Joice Heth, the Nurse of Gen. George Washington, (the Father of Our Country,) Now Living at the Astonishing Age of 161 Years, and Weighs Only 46 Pounds.* New York: The Author, 1835. <https://docsouth.unc.edu/neh/heth/heth.html>
- No Author. *A Narrative of "Griswold," the African Youth, from the Mission School, at Cape Palmas, Who Died in Boston, May 16, 1844.* Boston: Published by a Friend of Missions, 1845. <https://docsouth.unc.edu/neh/griswold/griswold.html>
- No Author. *A Sketch of the Life of Thomas Greene Bethune (Blind Tom.)* Philadelphia: Ledger Book and Job Printing Establishment, 1865. <https://docsouth.unc.edu/neh/bethune/bethune.html>
- Offley, G.W. (Greensbury Washington). *A Narrative of the Life and Labors of the Rev. G. W. Offley, a Colored Man, Local Preacher and Missionary; Who Lived Twenty-Seven Years at the South and Twenty-Three at the North; Who Never Went to School a Day in His Life, and Only Commenced to Learn His Letters When Nineteen Years and Eight Months Old; the Emancipation of His Mother and Her Three Children; How He Learned to Read While Living in a Slave State, and Supported Himself from the Time He Was Nine Years Old Until He Was Twenty-One.* Hartford, Conn.: s.n., 1859. <https://docsouth.unc.edu/neh/offley/offley.html>

- Parker, Henry. *Autobiography of Henry Parker*. s.l.: s.n., [186?].  
<https://docsouth.unc.edu/neh/parkerh/parkerh.html>
- Peterson, Daniel H. *The Looking-Glass: Being a True Report and Narrative of the Life, Travels, and Labors of the Rev. Daniel H. Peterson, a Colored Clergyman; Embracing a Period of Time from the Year 1812 to 1854, and Including His Visit to Western Africa*. New-York: Wright, 1854. <https://docsouth.unc.edu/neh/peterson/peterson.html>
- Pickard, Kate. *The Kidnapped and the Ransomed. Recollections of Peter Still and his Wife "Vina" after Forty Years of Slavery*. Syracuse: William T. Hamilton. New York and Auburn: Miller, Orton and Mulligan, 1856.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/pickard/pickard.html>
- Pierson, Emily Catharine. *Jamie Parker, the Fugitive*. Harford: Brockett, Fuller and Co., 1851.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/pierson/pierson.html>
- Platt, S. H. (Smith H.). *The Martyrs, and the Fugitive; or a Narrative of the Captivity, Sufferings, and Death of an African Family, and the Slavery and Escape of Their Son*. New York: Daniel Fanshaw, 1859. <https://archive.org/details/martyrsfugitiveo00plat>
- Pomp and Jonathan Plummer. *Dying Confession of Pomp, A Negro Man, Who Was Executed at Ipswich, on the 6th August, 1795, for Murdering Capt. Charles Furbush, of Andover, Taken from the Mouth of the Prisoner, and Penned by Jonathan Plummer, Jun.* Newburyport, MA: Jonathan Plummer; Blunt and March, 1795.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/pomp/pomp.html>
- Richmond, Legh. *The Negro Servant. "Annals of the Poor. Containing The Dairyman's Daughter, (with considerable additions) The Negro Servant, and the Young Cottager."* New Haven: Whiting and Tiffany, Sign of Franklin's Head, Corner of College Green, 1815. <https://docsouth.unc.edu/neh/richmond/richmond.html>
- Roberts, James. *The Narrative of James Roberts, a Soldier Under Gen. Washington in the Revolutionary War, and under Gen. Jackson at the Battle of New Orleans, in the War of 1812: "a Battle Which Cost Me a Limb, Some Blood, and Almost My Life."* Chicago: Author, 1858. <https://docsouth.unc.edu/neh/roberts/roberts.html>
- Roberts, Ralph. *A Slave's Story*. *Putnam's Monthly* 9, June 1857.  
<http://hdl.handle.net/2027/coo.31924080779568>

- Robertson, John William. *Book of the Bible Against Slavery*. In George E. Clarke, ed. *Fire in the Water: An Anthology of Black Nova Scotian Writing, Vol. 1*, 58-64. Lawrencetown: Pottersfield Press, 1991. [1854].
- Said, Omar Ibn. *Autobiography of Omar ibn Said, Slave in North Carolina*. Edited by John Franklin Jameson. *The American Historical Review*, 30, No. 4. (July 1925): 787-795. [1831]. <https://docsouth.unc.edu/nc/omarsaid/omarsaid.html>
- Sancho, Ignatius. *Letters of the Late Ignatius Sancho, An African. In Two Volumes. To Which Are Prefixed, Memoirs of His Life. Vol. I*. London: Printed by J. Nichols, 1782. <https://docsouth.unc.edu/neh/sancho1/sancho1.html>
- Simpson, John Hawkins. *Horrors of the Virginian Slave Trade and of the Slave-Rearing Plantations. The True Story of Dinah, an Escaped Virginian Slave, Now in London, on Whose Body Are Eleven Scars Left by Tortures Which Were Inflicted by Her Master, Her Own Father. Together with Extracts from the Laws of Virginia, Showing That Against These Barbarities the Law Gives Not the Smallest Protection to the Slave, But the Reverse*. London: A.W. Bennett, 1863. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/simpson/simpson.html>
- Smith, Stephen. *Life, Last Words and Dying Speech of Stephen Smith, a Black Man Who Was Executed at Boston This Day Being Thursday, October 12, 1797 for Burglary* Boston: s.n., 1797. <https://docsouth.unc.edu/neh/smithste/smithste.html>
- Stuart, Charles. *Reuben Maddison: A True Story*. Birmingham, [England]: B. Hudson, 1835. <https://docsouth.unc.edu/neh/brownrw/brownrw.html>
- Stedman, John Gabriel. *Narrative of Joanna; An Emancipated Slave, of Surinam. (From Stedman's Narrative of a Five Year's Expedition Against the Revolted Negroes of Surinam.)* Boston: Isaac Knapp, 1838. <https://docsouth.unc.edu/neh/stedman/stedman.html>
- [Sutton], Belinda. *Petition of an African Slave, to the Legislature of Massachusetts*. In Vincent Carretta, ed. *Unchained Voices: An Anthology of Black Authors in the English-Speaking World of the 18<sup>th</sup> Century*, 142-144. Lexington: The University Press of Kentucky, 1996. [1787].
- Tilmon, Levin. *A Brief Miscellaneous Narrative of the More Early Part of the Life of L. Tilmon: Pastor of a Colored Methodist Congregational Church in the City of New York*. Jersey

- City: W.W. & L.A. Pratt, Printers, 1853.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/tilmon/tilmon.html>
- Thompson, Matilda G. *Aunt Judy's Story: A Tale from Real Life. Written for the Pennsylvania Anti-Slavery Fair*. Philadelphia: Merrihew & Thompson, Printers, 1855.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/auntjudy/auntjudy.html>
- Toussaint, Pierre. *Memoir of Pierre Toussaint, Born a Slave in St. Domingo*. Boston: Crosby, Nichols, and Company, 1854. <https://docsouth.unc.edu/neh/leehf/leehf.html>
- Truth, Sojourner and Olive Gilbert. *Narrative of Sojourner Truth, a Northern Slave, Emancipated from Bodily Servitude by the State of New York, in 1828*. Boston: The Author, 1850. <https://www.docsouth.unc.edu/neh/truth50/truth50.html>
- Troy, William. *Hair-Breadth Escapes from Slavery to Freedom*. Manchester: Bremner, 1861.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/troy/troy.html>
- Twelvetrees, Harper. *The Story of the Life of John Anderson, the Fugitive Slave*. London: W. Tweedie, 1863. <https://docsouth.unc.edu/neh/twelvetr/twelvetr.html>
- Uncle Johnson and Gustavus Lemuel Foster. *Uncle Johnson, the Pilgrim of Six Score Years*. Philadelphia: Presbyterian Publication Committee, [186?].  
<https://www.docsouth.unc.edu/neh/foster/foster.html>
- Upham, T. C. *Narrative of Phebe Ann Jacobs*. London: J. S. Stewart, [1850?].  
<https://docsouth.unc.edu/neh/upham/upham.html>
- Voorhis, Robert and Henry Trumbull. *Life and Adventures of Robert, the Hermit of Massachusetts: Who Has Lived 14 Years in a Cave, Secluded from Human Society: Comprising, an Account of his Birth, Parentage, Sufferings, and Providential Escape from Unjust and Cruel Bondage in Early Life, and His Reasons for Becoming a Recluse*. Providence: Printed for H. Trumbull, 1829.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/robert/robert.html>
- Ward, Samuel Ringgold. *Autobiography of a Fugitive Negro: His Anti-Slavery Labours in the United States, Canada, & England*. London: John Snow, 35, Paternoster Row, 1855.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/wards/ward.html>
- Wheatley, Phillis and Margaretta Matilda Odell. *Memoir and Poems of Phillis Wheatley, a Native African and a Slave. Dedicated to the Friends of the Africans*.

- Boston: Published by Geo. W. Light, 1834.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/wheatley/wheatley.html>
- White, William S. *The African Preacher. An Authentic Narrative*. Philadelphia: Presbyterian Board of Publication, [1849?].  
<https://docsouth.unc.edu/neh/white/white.html>
- Wilkerson, Major James. *Wilkerson's History of His Travels & Labors, in the United States, As a Missionary, in Particular, That of the Union Seminary, Located in Franklin Co., Ohio, Since He Purchased His Liberty in New Orleans, La. &c.* Columbus, OH: s.n., 1861.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/wilkerson/wilkerson.html>
- Williams, Isaac. *Aunt Sally: Or, The Cross the Way of Freedom. A Narrative of the Slave-life and Purchase of the Mother of Rev. Isaac Williams of Detroit, Michigan*. Cincinnati: American Reform Tract and Book Society, 1858.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/sally/sally.html>
- Williams, James. *Narrative of James Williams, an American Slave, Who Was for Several Years a Driver on a Cotton Plantation in Alabama*. New York: American Anti-Slavery Society; Boston: Isaac Knapp, 1838. <https://www.docsouth.unc.edu/fpn/williams/williams.html>
- Williams, James. *A Narrative of Events Since the First of August, 1834, By James Williams, an Apprenticed Labourer in Jamaica*. London: J. Rider, [1837?].  
<https://docsouth.unc.edu/neh/williamsjames/williams.html>
- Wilson, Tom. Sans Titre. *Inquirer*, 28 February 1858. In C. Peter Ripley, ed. *The Black Abolitionist Papers, Volume 1: The British Isles, 1830-1865*, 430-432. Chapel Hill and London: The University of Carolina Press, 1985. [1858].
- Zangara. *Slavery Illustrated, in the Histories of Zangara and Maquama, Two Negroes Stolen From Africa and Sold Into Slavery. Related by Themselves*. Manchester: Wm. Irwin; London: Simpkin, Marshall, and Co., 1849.  
<https://www.docsouth.unc.edu/neh/slaveryillus/menu.html>
- Yacou, Alain. *Un Esclave-poète à Cuba au temps du péril noir : autobiographie de Juan Francisco Manzano (1797-1857)*. Paris : Éditions Karthala et CERC, 2004.

### 3. Autres sources primaires utilisées pour les études IRaMuTeQ

Chace, Elizabeth Buffum. *Anti-Slavery Reminiscences*. Central Falls: E.L. Freeman & Son, Printers, 1891. <https://archive.org/details/antislaveryremi00chacgoog>

Chamerovzow, Louis Alexis. *Chronicles of the Bastille*. New York: Stanford & Delisser, 1859. <https://archive.org/details/chroniclesbasti00chamgoog>

Eliot, Samuel A. *A Sketch of the History of Harvard College, and its Present State*. Boston: Charles C. Little and James Brown, 1848. <https://archive.org/details/asketchhistoryh00eliogoo>

Lester, Charles. *The Mountain Wild Flower; Or Memoir of Mrs. Mary Ann Bise, a Lady Who Died at the Age of Twenty-Three, in the Valley of the Green River*. New York: E. French, 146 Nassau Street, 1838. <https://archive.org/details/mountainwildflo00lestgoog>

Lovejoy, Joseph C. “Speech of Rev. J. C. Lovejoy, before the Committee of the Legislature of Mass., on the Petition of Thomas H. Perkins and Others, for the Repeal of the Liquor Law, March 15th, 1853” and “Speech of Rev. J. C. Lovejoy, before the Legislative Temperance Society, March, 30<sup>th</sup>, 1853.” [https://archive.org/details/cihm\\_52253](https://archive.org/details/cihm_52253)

Mattison, Hiram. *The Immortality of the Soul Considered in the Light of the Holy Scriptures, the Testimony of Reason and Nature, and the Various Phenomena of Life and Death*. Third Edition. Philadelphia: Perkinpine & Higgins, 1867. <https://archive.org/details/immortalitysoul00mattgoog>

Moodie, Susanna. *Life in the Clearings versus the Bush*. New York: De Witt and Davenport, Publishers, 1854. [https://archive.org/details/lifeinclearingsv0000mood\\_u0z4](https://archive.org/details/lifeinclearingsv0000mood_u0z4)

Thompson, George. *Speech of George Thompson Esq., M.P., Delivered at the Anti-Slavery Meeting, Broadmead, Bristol, September 4th, 1851*. Bristol: Published at the ‘Examiner’ office, Broad Street, 1851. [https://archive.org/details/speechofgeorgeth00thom\\_5/page/n3/mode/2up](https://archive.org/details/speechofgeorgeth00thom_5/page/n3/mode/2up)

Whittier, John Greenleaf. “Justice and Expediency” and “The Abolitionists; their Sentiments and Objects.” In John Greenleaf Whittier. *The Writings of John Greenleaf Whittier in Seven Volumes*. Volume VII, 9-86. Boston and New York: Houghton, Mifflin and Company, 1889. [1833]. <https://archive.org/details/writingsjohngre07whitgoog>

Wilson, David. *The Life of Jane Mc Crea, with an Account of Burgoyne's Expedition in 1777*. New York: Baker, Godwin & Co., Printers, 1853.

<https://archive.org/details/lifeofjanemccrea01wils>

\_\_\_\_\_. *Henrietta Robinson*. New York and Auburn: Miller, Orton & Mulligan, 1855.

<https://archive.org/details/henriettarobinso00wilsuoft>

#### 4. Écrits antiesclavagistes

##### Périodiques et recueils

*Anti-Slavery Monthly Reporter, Volume 1*. Commencing June 1825, and Ending May 1827.

London: Printed for the London Society for the Mitigation and Abolition of Slavery in the British Dominions, 1827. <https://archive.org/details/antislaverymont01englgoog>

Child, Lydia Maria. *The Freedmen's Book*. Boston: Tocknor and Fields, 1865.

<https://archive.org/details/thefreedmensbook38479gut>

Drew, Benjamin. *A North-Side View of Slavery. The Refugee: Or the Narrative of Fugitive Slaves in Canada. Related by Themselves*. Boston: Published by John P. Jewett and Company, 1856. <https://archive.org/details/anorthsideviews00drewgoog>

Redpath, James. *The Roving Editor; Or, Talks with Slaves in the Southern States*. New York: A. B. Burdick Publisher, 1859. <https://archive.org/details/rovingeditororta00redp>

*The Liberty Bell. By Friends of Freedom*. Boston: American Anti-Slavery Society, 25 Cornhill, 1839-1858. [https://archive.org/details/pub\\_liberty-bell-by-friends-of-freedom&sort=-reviewdate](https://archive.org/details/pub_liberty-bell-by-friends-of-freedom&sort=-reviewdate)

Weld, Theodore. *American Slavery as It Is: Testimony of a Thousand Witnesses*. New York: Published by the American Anti-Slavery Society, Office no. 143 Nassau Street, 1839. <https://archive.org/details/americanslaverya00weld>

##### Fiction

Behn, Aphra. *Oroonoko; Or, the Royal Slave. A True History. By Mrs. A. Behn*. London: Printed for Will. Canning at his shop in the Temple Cloysters, 1688. [https://archive.org/details/isbn\\_9798522821166](https://archive.org/details/isbn_9798522821166)



Colman, George. *Inkle and Yarico: An Opera in three Acts. Second Edition*. London: Printed for G.G.J. and J. Robinson, Pater-Noster Row, 1793.

<https://archive.org/details/inkleandyaricoan36621gut>

Evans, Ann. *Africa, a Poem*. Andover: Printed by Flagg & Gould, 1826.

<https://archive.org/details/africapoem01evan>

Hildreth, Richard. *The Slave, Or, Memoirs of Archy Moore*. Boston: John H. Eastburn, Printer, 1836. <https://docsouth.unc.edu/neh/moore1/moore1.html>

Pike, Mary Hayden Green. *Ida May: Story of Things Actual and Possible*. Edited by Jesse Morgan-Owens. Peterborough: Broadview Press, 2017. [1854].

Southern, Thomas. *Oroonoko; a Tragedy in Five Acts*. London: Printed for Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, Paternoster-Row, 1816.

<https://archive.org/details/oroonoko00thom>

Stowe, Harriet Beecher. *Uncle Tom's Cabin*. London: John Cassell, Ludgate Hill, 1852.

<https://archive.org/details/in.ernet.dli.2015.502047>

Discours, lettres et essais

Basker, James G., ed. *American Antislavery Writings: Colonial Beginnings to Emancipation*. New York: The Library of America, 2012.

Benezet, Anthony. *Observation on the Inslaving, Importing and Purchasing of Negroes with some Advice thereon Extracted from the Yearly Meeting Epistle of London for the Present Year. Also some Remarks on the absolute Necessity of Self-Denial, Renouncing the World, and True Charity for all such as Sincerely Desire to be our Blessed Saviour's Disciples*. Germantown: Printed for Christopher Sower, 1759.

<https://www.loc.gov/item/02010533/>

\_\_\_\_\_. *A Caution to Great Britain and her Colonies in a Short Representation of the Calamitous State of the Enslaved Negroes in the British Dominions*. Philadelphia and London: Henry Miller, 1767. <https://archive.org/details/cautiontogreatbr1784bene>

\_\_\_\_\_. *Some Historical Account of Guinea, its Situation, Produce, and the General Disposition of its Inhabitants with an Inquiry into the Rise and Progress of the Slave Trade, its Nature, and Lamentable Effects*. London: Printed and sold by J. Phillips, George Yard, Lombard-Street, 1788.

<https://archive.org/details/somehistoricala00benegoog>

Brown, Paola (ou Paoli). *Address Intended to Be Delivered in the City Hall, Hamilton, February 7<sup>th</sup>, 1851, on the Subject of Slavery*. Hamilton: Printed for the Author, 1851.  
<http://blackatlantic.ca/canadian-slave-narratives/>

Carman, Adam. *An Oration Delivered at the Fourth Anniversary of the Abolition of the Slave Trade, in the Methodist Episcopal Church in Second-Street, New-York 1, 1811*. New York: Printed by John C. Trotten, 1811.  
<https://archive.org/details/orationdelivered00carm>

Child, David Lee. *The Despotism of Freedom; a Speech at the First Anniversary of the New England Anti-Slavery Society. Abolitionist's Library n°1. January 1, 1834*. Boston: Published by the Boston Young Men's Antislavery Association for the Diffusion of Truth, 1834. <https://archive.org/details/despotismoffreed00chil>

Christie, John W. and Dwight L. Dumond, eds. *George Bourne and The Book and Slavery Irreconcilable*. Wilmington: Published by the Historical Society of Delaware and Philadelphia: Published by the Presbyterian Historical Society, 1970. [1816].

Clarkson, Thomas. *An Essay on the Slavery and Commerce of the Human Species, Particularly the African, Translated from a Latin Dissertation, which was Honoured with the First Prize in the University of Cambridge for the Year 1785, with Additions*. London: Reprinted by Joseph Crukshank, 1786.  
<https://www.gutenberg.org/cache/epub/10611/pg10611-images.html>

\_\_\_\_\_. *Thoughts on the Necessity of Improving the Conditions of the Slaves in the British Colonies with a View to their Ultimate Emancipation; And on the Practicability, the Safety, and the Advantages of the Latter Measure. Third Edition, Corrected*. London: Printed for the Society of the Mitigation and Gradual Abolition of Slavery Throughout the British Dominions, 1823.  
<https://www.gutenberg.org/cache/epub/10386/pg10386-images.html>

\_\_\_\_\_. *Abolition of the Slave Trade, by the British Parliament. Abridged from Clarkson. Together with a Brief View of the Present of the Slave-Trade and of Slavery. In two Volumes*. Augusta: Published by P.A. Brinsmade, at the Depository of Kennebec Co. S.S. Union, 1830. <https://archive.org/details/abolitionafrica00clargoog>

Coleman, Elihu. *A Testimony against that Anti-Christian Practice of Making Slaves of Men, wherein it is Skewed to be Contrary to the Dispensation of the Law and Time of the Gospel, and very Opposite both to Grace and Nature. Printed in the Year 1733*. New

Bedford: Re-printed for Abraham Shearman, 1825. <https://archive.org/details/96820385-594c-4be3-9dba-45ab01c7581e>

Cooper, David. *A Serious Address to the Rulers of America, on the Inconsistency of Their Conduct Respecting Slavery*. Trenton: Printed by Isaac Collins, 1783. <https://quod.lib.umich.edu/e/evans/N14096.0001.001?rgn=main;view=toc>

Edwards, Jonathan. *The Injustice and Impolicy of the Slave Trade, and of the Slavery of the Africans*. New Haven: Printed by Thomas and Samuel Green, 1791. [https://archive.org/details/injusticeimpolic00edwa\\_0](https://archive.org/details/injusticeimpolic00edwa_0)

Hepburn, John. *The American Defence of the Christian Golden Rule, or an Essay to Prove the Unlawfulness of making Slaves of Men. By him who Loves the Freedom of the Souls and Bodies of all Men, John Hepburn*. [New York?]: s.n., 1715. <https://quod.lib.umich.edu/e/evans/n01412.0001.001?rgn=main;view=fulltext>

Heyrick, Elizabeth. *Immediate, not Gradual Abolition; Or, an Inquiry into the Shortest, Safest, and Most Effectual Means of Getting Rid of West Indian Slavery*. London: Sold by Hatchard and Son, Picadilly; Seel and Son, Fleet-Street; Simpkin and Marshall, Stationers' Court; Hamilton, Adams and Co. Paternoster Row; J. and A. Arch, Cornhill, W. Darton, Holborn Hill; W. Phillips, George Yard, Lombard Street; Harvey and Darton, Gracechurch Street, 1824. <https://archive.org/details/immediatenotgrad00heyr>

Hicks, Elias. *Observations on the Slavery of the Africans and their Descendants and on the Use of the Produce of their Labour*. New York: Published by Samuel Wood, 1814. <https://archive.org/details/98d253f7-25a6-42a8-8be4-f747db93fa21>

Kenrick, John. *Horrors of Slavery. In two Parts*. Cambridge: Printed by Hilliard and Metcalf, 1817. <https://archive.org/details/horrorsofslavery1817kenr>

Lay, Benjamin. *All Slave-keepers that Keep the Innocent in Bondage, Apostates Pretending to Lay Claim to the Pure and Holy Christian Religion; of what Congregation so ever; but Especially in their Ministers, by whose Example the Filthy Leprosy and Apostacy is Spread far and near; it is a Notorious Sin, which many of the True Friends of Christ and his Pure Truth, Called Quakers, has been for many Years, and in still or Concern'd to Write and Bear Testimony Against; as a Practice so Gross & Hurtful to Religion, and Destructive Government, Beyond what Words can Set Forth, or can be Declared by Men or Angels, and yet Lived in by Ministers and Magistrates in America. The Leaders of the*

- People Caused them to Err*. Philadelphia: Printed for the Author, 1737.  
<https://quod.lib.umich.edu/e/evans/N03401.0001.001?rgn=main;view=fulltext>
- May, Samuel J. *A Discourse on Slavery in the United States, Delivered in Brooklyn, July 3, 1831*. Boston: Published by Garrison and Knapp, 1832.  
<https://archive.org/details/adiscourseonsla00maygoog>
- Mc Leod, Alexander, Rev. *Negro Slavery Unjustifiable*. New York: Published by Alexander Mc Leod, 1802. <https://archive.org/details/negroslaveryunju00mleo>
- Meachum, John Berry. *An Address to All the Colored Citizens of the United States*. Philadelphia: Printed for the Author, by King and Baird, 1846.  
<https://docsouth.unc.edu/neh/meachum/meachum.html>
- Miller, Samuel. *A Discourse, Delivered April 12, 1792, at the Request and before the New York Society for Promoting the Manumission of Slaves, and Protecting such of them as have been or may be Liberated*. New York: Printed by T. and J. Swords, 1797.  
<https://digital.library.pitt.edu/islandora/object/pitt:31735054850593>
- Parrish, John. *Remarks on the Slavery of the Black People: Addressed to the Citizens of the United States Particularly to those who are in Legislative and Executive Stations in the General and State Governments and also to such Individuals as Hold them in Bondage*. Philadelphia: Printed for the Author by Kimber, Conrad and co., 1806.  
[https://archive.org/details/remarksonslavery00parr\\_0](https://archive.org/details/remarksonslavery00parr_0)
- Ramsay, James, Rev. *An Essay on the Treatment and Conversion of African Slaves in the British Sugar Colonies. By the Reverend James Ramsay, M.A. Vicar of Teston, in Kent*. London: Printed and Sold by James Phillips, 1784.  
<https://archive.org/details/anessayontreatm00ramsgoog>
- Rankin, John. *Letter on American Slavery, Addressed to Mr. Thomas Rankin, Merchant at Middlebrook, Augusta Co., Va. By John Rankin, Pastor of Presbyterian Churches of Ripley and Strait-Creek, Brown County, Ohio*. Boston: Published by Garrison & Knap, 1833. <https://repository.wellesley.edu/object/wellesley30578>
- Ripley, C. Peter, ed. *The Black Abolitionist Papers, Volume 1: The British Isles, 1830-1865*. Chapel Hill and London: The University of Carolina Press, 1985.
- \_\_\_\_\_. *The Black Abolitionist Papers, Volume 2: Canada, 1830-1865*. Chapel Hill and London: The University of Carolina Press, 1986.
- \_\_\_\_\_. *The Black Abolitionist Papers, Volume 3: The United States, 1830-1846*. Chapel Hill and London: The University of Carolina Press, 1991.

---

\_\_\_\_\_. *The Black Abolitionist Papers, Volume 4: The United States, 1847-1858*. Chapel Hill and London: The University of Carolina Press, 1991.

---

\_\_\_\_\_. *The Black Abolitionist Papers, Volume 5: The United States, 1859-1865*. Chapel Hill and London: The University of Carolina Press, 1992.

Sewall, Samuel. "The Selling of Joseph: A Memorial (1700)." *Electronic Texts in American Studies*, Paper 26. <http://digitalcommons.unl.edu/etas/26>

Sharp, Granville. *A Representation of the Injustice and Dangerous Tendency of Tolerating Slavery; Or of Admitting the least Claim of Private Property in the Persons of Men in England. In four Parts*. London: Printed for Benjamin White, and Robert Horsfield, 1769. <https://archive.org/details/representationof00shar>

Stowe, Harriet Beecher. *The Key to Uncle Tom's Cabin; the Original Facts and Documents upon which the Story is Founded, Together with Corroborative Statements, Verifying the Truth of the Work*. Boston: John P. Jewett and Company. Cleveland, Ohio: Jewett, Proctor and Worthington, 1854. <https://archive.org/details/in.ernet.dli.2015.502047>

"The Sable Bard". *The American in Algiers, or the Patriot of Seventy-Six in Captivity. A Poem, in two Cantos*. New York: Printed and Sold by J. Buel, 1797. <https://quod.lib.umich.edu/e/evans/N23981.0001.001?rgn=main;view=fulltext>

Torrey, Jesse. *A Portraiture of Domestic Slavery in the United States: With Reflections on the Practicability of Restoring the Moral Rights of the Slave, Without Impairing the Legal Privileges of the Possessor; and a Project of a Colonial Asylum for Free Persons of Color: Including Memoirs of Facts on the Interior Traffic of Slaves, and on Kidnapping*. Philadelphia: Published by the Author. John Bioren, Printer, 1817. <https://archive.org/details/aportraituredom00torrgoog>

Tucker, St. George. *A Dissertation on Slavery: With a Proposal for the Gradual Abolition of it, in the State of Virginia*. Philadelphia: Printed by Mathew Carey, 1796. <https://archive.org/details/dissertationonsla00tuck>

Walker, David. *Walker's Appeal, in Four Articles; Together with a Preamble, to the Coloured Citizens of the World, but in Particular, and very Expressly, to those of the United States of America, Written in Boston, State of Massachusetts, September 28, 1829*. Third and Last Edition with Additional Notes, Corrections, &c. Boston: Revised and Published by David Walker, 1830. [https://archive.org/details/davidwalkersappe0000walk\\_c1y0](https://archive.org/details/davidwalkersappe0000walk_c1y0)

Webster, Noah. *Effects of Slavery on Morals and Industry*. Hartford: Printed by Hudson and Goodwin, 1793. <https://archive.org/details/ASPC0001986100>

Wesley, John. *Thoughts upon Slavery*. London: Printed. Re-printed in Philadelphia and Sold by Joseph Crukshank, 1774. <https://docsouth.unc.edu/church/wesley/wesley.html>

Wilberforce, William. *A Letter on the Abolition of the Slave Trade; Addressed to the Freeholders and other Inhabitants of Yorkshire*. London: Printed by Luke Hansard & Sons, for T. Cadell and W. Davies, Strand; and J. Hatchard, Picadilly, 1807. <https://archive.org/details/aletteronabolit00wilbgoog>

Woolman, John. *Considerations on the Keeping of Negroes; Recommended to the Professors of Christianity of every Denomination. First Printed in the year 1754*. Philadelphia: Published by the Tract Association of Friends and to be had at their Repository, n°84, Mulbery Street, [18-?] <https://archive.org/details/ASPC0001911300>

---

\_\_\_\_\_. *Considerations on the Keeping of Negroes; Recommended to the Professors of Christianity of every Denomination. Part Second*. Philadelphia: Printed by B. Franklin, and D. Hall, 1762. <https://quod.lib.umich.edu/e/evans/N07291.0001.001?rgn=main;view=fulltext>

## 5. Écrits esclavagistes

### Discours et essais

Beckford, William. *Remarks upon the Situation of Negroes in Jamaica: Impartially Made from a Local Experience of Nearly Thirteen Years in that Island*. London: Printed for T. and J. Egerton, 1788. <https://archive.org/details/e9bc702d-d00f-4897-bb41-174690a64899>

Chase, Lucien B. *English Serfdom and American Slavery; Or, Ourselves as Others See us*. New York: H. Long and Brothers, 1854. <https://archive.org/details/englishserfdomam0000luci>

Colfax, Richard H. *Evidence Against the Views of the Abolitionists, Consisting of Physical and Moral Proofs, of the Natural Inferiority of the Negroes*. New York: James T. M. Bleakley, Publisher, 1833. <https://archive.org/details/evidenceagainstv1833colf>

[Dalcho, Frederick]. “A South-Carolinian.” *Practical Considerations Founded on the Scriptures, Relative to the Slave Population of South-Carolina*. Charleston: Printed by A.E. Miller, 1823. <https://archive.org/details/practicalconsid00dalcgoog>

- Edwards, Bryan. *The History, Civil and Commercial, of the British Colonies in the West Indies: In two Volumes.* London: Printed for John Stockdale, 1793. <https://archive.org/details/in.ernet.dli.2015.22815>
- Faust, Drew Gilpin, ed. *The Ideology of Slavery: Proslavery Thought in the Antebellum South, 1830-1860.* Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1981.
- Harris, Raymund. *Scriptural Researches on the Licitness of the Slave-Trade: Shewing its Conformity with the Principles of Natural and Revealed Religion, Delineated in the Sacred Writings of the Word of God.* London: John Stockdale, 1788. <https://archive.org/details/scripturalresear00harruoft/mode/2up>
- [Holland, Edwin]. "A South-Carolinian." *A Refutation of the Calumnies Circulated Against the Southern and Western States Respecting the Institution and Existence of Slavery among them. To which is Added, a Minute and Particular Account of the Actual State and Condition of their Negro Population. Together with Historical Notices of all the Insurrections that have Taken Place Since the Settlement of the Country.* Charleston: Printed by A.E. Miller, 1822. <https://archive.org/details/arefutationcalu00hollgoog>
- [Kinglsey, Zephaniah]. "An Inhabitant of Florida." *A Treatise on the Patriarchal, or Co-operative System of Society as it Exists in some Governments, and Colonies in America, and in the United States, under the Name of Slavery, with its Necessity and Advantages. Second Edition.* S.l.: s.n., 1829. <https://archive.org/details/treatiseonpatria01king>
- Le Cat, Claude-Nicolas. *Traité de la couleur de la peau humaine en général, de celle des Nègres en particulier, et de la métamorphose d'une de ces couleurs en l'autre, soit de naissance, soit accidentellement ; ouvrage divisé en trois parties.* Amsterdam : s.n., 1765. <https://archive.org/details/traitedelacouleu00catgoog>
- Long, Edward. *The History of Jamaica. Or, General Survey of the Antient and Modern State of the Island: With Reflections on its Situation Settlements, Inhabitants, Climate, Products, Commerce, Laws, and Government. In Three Volumes.* London: Printed for T. Lowndes in Fleet-Street, 1774. [https://archive.org/details/b30413503\\_0003](https://archive.org/details/b30413503_0003)
- McKintrick, Eric L., ed. *Slavery Defended: The Views of the Old South.* Englewood Cliffs: Prentice-Hall, 1963.

[Morse, Sydney]. "An American." *Letter on American Slavery: Addressed to the Editor of the "Edinburgh Witness"*, 8<sup>th</sup> July, 1846. New York: Printed by John Henry, 1847.

<https://archive.org/details/letteronamerican01mors>

Nisbet, Richard. *Slavery Not Forbidden by Scripture; Or, a Defence of the West-India Planters, from the Aspersions Thrown Out against Them, by the Author of a Pamphlet, Entitled, "An Address to the Inhabitants of the British Settlements in America, upon Slave-Keeping."* Philadelphia: Printed [by John Sparhawk], 1773.

<https://archive.org/details/slaverynotforbid00nisb>

Nott, J.C. and Geo. R. Gliddon. *Types of Mankind; Or, Ethnological Researches, Based upon the Ancient Monuments, Paintings, Sculptures, and Crania of Races, and upon their Natural, Geographical, Philological, and Biblical History: Illustrated by Selections from the Inedited Papers of Samuel George Morton, M.D., (Late President of the Academy of Natural Sciences at Philadelphia,) and by Additional Contributions from Prof. L. Agassiz, LL.D.; W. Usher, M.D.; and Prof. H.S. Patterson, M.D.: By J.C. Nott, M.D. (Mobile, Alabama), and Geo. R. Giddon (Formerly U.S. Consul at Cairo.)* Philadelphia: Lippincott, Grambo & Co. and London: Trübner & Co., 1854. <https://archive.org/details/in.ernet.dli.2015.22970>

*The Pro-Slavery Argument; As Maintained by the Most Distinguished Writers of the Southern States, Containing the Several Essays on the Subject, Chancellor Harper, Governor Hammond, Dr. Simms, and Professor Dew.* Charleston: Walker, Richards & Co., 1852.

<https://archive.org/details/proslaveryargum00unkngoog>

Reece, William. *Personal Slavery Established, by the Suffrages of Custom and Right Reason, Being a Full Answer to the Gloomy and Visionary Reveries, of all the Fanatical and Enthusiastical Writers on that Subject.* Philadelphia: Printed by John Dunlap, in Market-Street, 1773.

<https://archive.org/details/personalslaverye00dunl>

Saffin, John. "A Brief and Candid Answer to a Late Printed Sheet, Entitled, The Selling of Joseph: Whereunto is Annexed, a True and Particular Narrative by Way of Vindication of the Author's Dealing with and Prosecution of his Negro Man Servant, for his Vile and Exorbitant Behaviour towards his Master, and his Tenant Thomas Shepard; Which hath been Wrongfully Represented to their Prejudice and Defamation." Extracts in George H. Moore. *Notes on the History of Slavery in Massachusetts.* New York: D. Appleton & Co., 1866. <https://archive.org/details/cu31924027056039>



Wish, Harvey, ed. *Ante-Bellum: Writings of George Fitzhugh and Hinton Rowan Helper on Slavery*. New York: Capricorn Books, 1960.

#### Récits et Fiction

Eastman, Mary H. *Aunt Phillips's Cabin; Or, Southern Life as it is*. London: Sampson Low, Son. & Co. and Philadelphia: Lippincott, Grambo, & Co., 1852.  
<https://www.gutenberg.org/files/16741/16741-h/16741-h.htm>

McIntosh, Maria Jane. *The Lofty and the Lowly; Or, God in all and None all-Good in two Volumes*. New York: D. Appleton and company, 1854.  
<https://archive.org/details/loftyandlowlyor00mcingoog>

[Miss Harrington]. *Narrative of the Barbarous Treatment of two Unfortunate Females, Natives of the Parish of Concordia, Louisiana, whose Husband and Parent were Inhumanely Murdered by two Runaway Blacks, the Principal Instigator of which has since Suffered at the Stake*. New York: Printed for the Publishers, 1842.  
<https://archive.org/details/narrativeofbarba00harr>

#### Articles publiés dans des journaux

“An American.” “Missouri Question n°4.” *Richmond Enquirer*, January 8<sup>th</sup> 1820.  
<https://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn84024735/1820-01-08/ed-1/seq-3/>

“An American.” “To the Edinburgh Reviewers.” *Richmond Enquirer*, December 3<sup>rd</sup> 1833.  
<https://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn84024735/1833-12-03/ed-1/seq-1/>

“An Inquisitive Slave-holder.” “Scriptural Researches.” *Richmond Enquirer*, February 10<sup>th</sup> 1820. <https://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn84024735/1820-02-10/ed-1/seq-1/>

“An Inquisitive Slave-holder.” “Scriptural Researches n°3.” *Richmond Enquirer*, February 15<sup>th</sup> 1820. <https://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn84024735/1820-02-15/ed-1/seq-2/>

## ***Sources secondaires***

### **6. À propos des récits d’esclaves**

#### Ouvrages

Aljoe, Nicole. *Creole Testimonies: Slave Narratives from the British West Indies, 1709-1838*. New York: Palgrave MacMillan, 2012.

- Andrews, William L. *To Tell a Free Story: The First Century of Afro-American Autobiography, 1760-1865*. Urbana and Chicago: University of Illinois Press, 1988.
- \_\_\_\_\_. *Slavery and Class in the American South: A Generation of Slave Narrative Testimony, 1840-1865*. Oxford and New York: Oxford University Press, 2019.
- Archer, Jermaine O. *Antebellum Slave Narratives: Cultural and Political Expressions of Africa*. London and New York: Routledge, 2009.
- Bland, Sterling Lecater Jr. *Voices of the Fugitives: Runaway Slave Stories and their Fiction of Self-Creation*. Westport: Praeger, 2000.
- Blyth, Molly and Michael Peterman, eds. *Mary Prince and Ashton Warner. Two Slave Narratives Transcribed by Susanna Moodie. A Critical Edition*. Ottawa: Tecumseh Press, 2018.
- Brock, Jared A. *The Road to Dawn: Josiah Henson and the Story that Sparked the Civil War*. New York: Hachette Book Group, 2018.
- Carretta, Vincent and Philip Gould, eds. *Genius in Bondage: Literature of the Early Black Atlantic*. Lexington: University Press of Kentucky, 2001.
- Chaney, Michael. *Fugitive Vision: Slave Image and Black Identity in Antebellum Narrative*. Bloomington: Indiana University Press, 2008.
- Davis, Charles T. and Henry Louis Gates, Jr., eds. *The Slave's Narrative*. Oxford and New York: Oxford University Press, 1985.
- Dorantes, Shari and Michael R. Strickland, eds. *African American Writers, a Dictionary*. Santa Barbara: Denver and Oxford ABC-CLIO, 2000.
- Drexler, Michael J. and Ed White, eds. *Beyond Douglass: New Perspectives on African-American Literature*. Lewisburg: Bucknell University Press, 2008.
- Ernest, John. *Chaotic Justice: Rethinking African American Literary History*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2009.
- Fisch, Audrey, ed. *The Cambridge Companion to the African American Slave narrative*. Cambridge: Cambridge University Press, 2007.
- Foster, Frances Smith. *Witnessing Slavery: The Development of Ante-Bellum Slave Narratives*. Madison: The University of Wisconsin Press, 1979.

- Gardner, Eric. *Unexpected Places: Relocating Nineteenth-Century African American Literature*. Jackson: University Press of Mississippi, 2009.
- Gates, Henry Louis Jr. *Figures in Black: Words, Signs and the 'Racial' Self*. New York and Oxford: Oxford University Press, 1989.
- Govenar, Alan. *African American Frontiers: Slave Narratives and Oral Histories*. Santa Barbara: ABC-CLIO, 2000.
- Hall, Stephen G. *A Faithful Account of the Race: African American Historical Writing in Nineteenth-Century America*. Chapel Hill: The University of North Carolina Press, 2009.
- Hayes, Kevin J., ed. *The Oxford Handbook of Early American Literature*. Oxford and New York: Oxford University Press, 2008.
- Henderson, Carol E. *Scarring the Black Body: Race and Representation in African American Literature*. Columbia and London: University of Missouri, 2002.
- Jackson, Blyden. *A History of Afro-American Literature, Vol. I*. Baton Rouge and London: Louisiana State University Press, 1989.
- Jarrett, Gene Andrew, ed. *A Companion to African American Literature*. New York: Wiley-Blackwell, 2010.
- Jenson, Deborah. *Beyond the Slave Narrative: Politics, Sex, and Manuscripts in the Haitian Revolution*. Liverpool: Liverpool University Press, 2011.
- Levine, Lawrence. *Black Culture and Black Consciousness: Afro-American Thought from Slavery to Freedom*. Oxford and New York: Oxford University Press, 2007.
- McBride, Dwight A. *Impossible Witnesses: Truth, Abolitionism, and Slave Testimony*. New York: New York University Press, 2001.
- McCarthy, James. *Selim Aga: A Slave's Odyssey*. Edinburgh: Luath, 2006.
- McDowell, Deborah E. and Arnold Rampersad. *Slavery and the Literary Imagination*. Baltimore: John Hopkins University Press, 1989.
- Nichols, Charles. *Many Thousand Gone. The Ex-Slaves' Account of their Bondage and Freedom*. Leiden: Brill, 1963.
- Roland, William L., Jr. *African American Autobiography and the Quest for Freedom*. Westport: Greenwood Press, 2000.

Roy, Michaël. *Textes fugitifs. Le récit d'esclave au prisme de l'histoire du livre*. Lyon : ENS Éditions, 2017.

\_\_\_\_\_, ed. *Frederick Douglass in Context*. Cambridge: Cambridge University Press, 2021.

Sartwell, Crispin. *Act Like You Know: African-American Autobiography and White Identity*. Chicago: University of Chicago Press, 1998.

Sawallisch, Nele. *Fugitive Borders: Black Canadian Cross-Border Literature at Mid-Nineteenth Century*. Bielefeld: Majuskel Medienproduktion GmbH, Wetzlar, 2019.

Sekora, John and Darwin T. Turner, eds. *The Art of Slave Narrative: Original Essays in Criticism and Theory*. Macomb: Western Illinois University, 1982.

Starling, Marion Wilson. *The Slave Narrative: Its Place in American History*. Washington, D.C.: Howard University Press, 1988.

Stewart, James Brewer, ed. *Venture Smith and the Business of Slavery and Freedom*. Amherst and Boston: University of Massachusetts Press, 2010.

Sundquist, Eric J. *To Wake the Nations: Race in the Making of American Literature*. Cambridge: The Belknap Press of Harvard University Press, 1993.

Tackach, James, ed. *Slave Narratives*. San Diego: Greenhaven Press, Inc., 2000.

Thomas, Helen. *Romanticism and Slave Narratives: Transatlantic Testimonies*. Cambridge: Cambridge University Press, 2000.

Tomlins, Christopher. *In the Matter of Nat Turner, a Speculative History*. Princeton and Oxford: Princeton University Press, 2020.

White, Sophie and Trevor Burnard, eds. *Hearing Enslaved Voices. African and Indian Slave Testimony in British and French America, 1700-1848*. New York and London: Routledge, 2020.

Yellin, Jean Fagan. *The Harriet Jacobs Family Paper*. Chapel Hill: The University of North Carolina Press, 2008.

#### Articles et chapitres d'ouvrages

Aje, Lawrence. "Fugitive Slave Narratives and the (Re)presentation of the Self? The Cases of Frederick Douglass and William Brown." *L'Ordinaire des Amériques* [En ligne], 215 | 2013, <https://doi.org/10.4000/orda.507>.

- Ashton, Susanna. "Re-collecting. Jim Discovering a Name and a Slave Narrative's Continuing Truth." <http://www.common-place-archives.org/vol-15/no-01/tales/#.XTIez3vgo2x>
- Bailey, David Thomas. "A Divided Prism: Two Sources of Black Testimony on Slavery." *The Journal of Southern History* Vol. 46, n°3 (August 1980): 381-404.
- Barrett, Lindon. "African-American Slave Narratives: Literacy, the Body, Authority." *American Literary History*, 7.3 *Imagining a National Culture* (1995): 415-442.
- \_\_\_\_\_. "Hand-Writing: Legibility and the White Body in Running a Thousand Miles for Freedom." *American Literature* Vol. 69, No.2 (June 1997): 315-36. <http://www.jstor.org/stable/2928273>
- Berry, Mary and John Blassingame. "Africa, Slavery and the Roots of Contemporary Black Culture." *Massachusetts Review* 18 (1977): 501-16. <https://www.jstor.org/stable/25088766>
- Bland, Sterling Lecater, Jr., ed. "Introduction." *African American Slave Narratives, an Anthology*. Westport and London: Greenwood Press, 2001.
- Blassingame, John W. "Black Autobiographies as History and Literature". *The Black Scholar* Vol. 5, n°4 (December 1973 – January 1974). <https://www.jstor.org/stable/41065640>
- \_\_\_\_\_. "Using the Testimony of ex-Slaves: Approaches and Problems." *The Journal of Southern History* Vol. XLI, n°4, November 1975. <https://doi.org/10.2307/2205559>
- Bond, William and Greg Lumm. "Narrative of Louis Asa Asa (1831): A Scholarly Introduction." *The Early Caribbean Digital Archive*, Northeastern University, 2015. [https://ecda.northeastern.edu/drstk\\_item\\_extension/asa-asa-louisnarrativeoflouisasa-asa-1831/](https://ecda.northeastern.edu/drstk_item_extension/asa-asa-louisnarrativeoflouisasa-asa-1831/)
- Bontemps, Arna, ed. "Introduction". *Great Slave Narratives*. Boston: Beacon Press, 1969.
- Botkin, Benjamin A. "The Slave as his Own Interpreter". *Quarterly journal of Current Acquisitions*, II, Library of Congress (November 1944). <https://www.jstor.org/stable/29780360>
- Bourhis-Mariotti, Claire. « Introduction ». *Isaac Mason, une vie d'esclave. Traduction, introduction et notes de Claire Bourhis-Mariotti*. Mont-Saint-Aignan : Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2021.

- Brawley, Lisa. "Frederick Douglass's 'My Bondage and my Freedom' and the Fugitive Tourist Industry." *NOVEL: A Forum on Fiction*, Autumn 1996 Vol. 30 n°1, 98-128.
- Butterfield, Stephen. "The Use of Language in the Slave Narratives." *Negro American Literature Forum*, 6 (1972). <https://doi.org/10.2307/3041084>
- Carbado, Devon W. and Donald Weise. "Introduction." *The Long Walk to Freedom: Runaway Slave Narratives*. Edited and with Introductions by Devon W. Carbado and Donald Weise. Boston: Beacon Press, 2013.
- Canaday, Nicholas, Jr. "The Antislavery Novel prior to 1852 and Hildreth's 'The Slave' (1836)." *CLA Journal* Vol. 17, No. 2, W. Wells Brown: The College Language Association: A Special Number (December 1973), 175-191. <https://www.jstor.org/stable/44328539>
- Carretta, Vincent. "Introduction." *Unchained Voices: An Anthology of Black Authors in the English-Speaking World of the 18<sup>th</sup> Century*. Lexington: University Press of Kentucky, 1996.
- \_\_\_\_\_. "Olaudah Equiano or Gustavus Vassa? New Light on an Eighteenth-Century Question of Identity." *Slavery & Abolition: A Journal of Slave and Post-Slave Studies*, 13 June 2008. <https://doi.org/10.1080/01440399908575287>
- Casmier-Paz, Lynn A. "Slave Narratives and the Rhetoric of Author Portraiture." *New Literary History* Vol. 34 n°1. *Inquiries into ethics and narratives* (Winter 2003): 91-116. <https://www.jstor.org/stable/20057767>
- Clarke, George Elliott. "'This is no Hearsay': Reading the Canadian Slave Narratives." *Papers of the Bibliographical Society of Canada* Vol. 43, n°1, Spring 2005: 7-32. <https://www.degruyter.com/document/doi/10.3138/9781442666511-003/html>
- Conquergood, Dwight. "Rethinking Elocution: The Trope of the Talking Book and Other Figures of Speech." [http://www.sagepub.com/sites/default/files/upm-binaries/6229\\_Chapter\\_5\\_Hamera\\_Rev\\_Final\\_PDF\\_3.pdf](http://www.sagepub.com/sites/default/files/upm-binaries/6229_Chapter_5_Hamera_Rev_Final_PDF_3.pdf).
- Cutter, Martha J. "Dismantling 'the Master's House': Critical Literacy in Harriet Jacobs' *Incidents in the Life of a Slave Girl*." *Callaloo* Vol 19, n°1 (Winter 1996): 209-225. <https://www.jstor.org/stable/3299351>
- Dessens, Nathalie et Jean-Pierre Le Glaunec. « Histoires d'esclaves ». *Transatlantica* 2, 2012. <https://journals.openedition.org/transatlantica/7991>

- Febowitz, Joshua C. "Breaking the Cycle: Violence, Control and Resistance in American Slave Narratives." *Inquiries Journal/Student Pulse*, 2 (01) 2010. <http://www.inquiriesjournal.com/articles/126/breaking-the-cycle-violence-control-resistance-in-american-slave-narratives>
- Ferré-Rode, Sandrine. "A Black Voice from the 'other North': Thomas Smallwood's *A Narrative of Thomas Smallwood (Coloured man)* (1851.)" *Revue de l'Association Française d'Études Américaines* n°137, avril 2014 : 23-37. <https://www.cairn.info/revue-francaise-d-etudes-americaaines-2013-3-page-23.htm>
- \_\_\_\_\_. "“Adventure in a Wigwam’: Henry Bibb’s Account of Slavery among the Cherokees in *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, an American Slave* (1849.)” In Lawrence Aje and Catherine Armstrong, eds. *The New Faces of Slavery. New Perspectives on Slave Ownership and Experiences in the Americas*, 39-54. London and New York: Bloomberg Academic, 2020.
- Ferré-Rode, Sandrine et Marie-Laure Tissut. « Introduction ». *Récit de la vie et des aventures de Henry Bibb, esclave américain, écrit par lui-même*. Traduction, Introduction et Notes de Sandrine Ferré-Rode et Marie-Laure Tissut. Mont-Saint-Aignan : Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2018.
- Fraysse, Suzanne. « Force de la Pudeur ». *Transatlantica* 2 | 2012. <https://doi.org/10.4000/transatlantica.6213>
- Gara, Larry. "The Professional Fugitive in the Abolition Movement." *The Wisconsin Magazine of History* Vol. 48, n°3 (Spring 1965): 196-204. <https://www.jstor.org/stable/4634052>
- Gates, Henry Louis, Jr. "Editor’s Introduction: Writing ‘Race’ and the Difference It Makes." *Critical Inquiry* 12, no. 1 (1985): 1–20. <http://www.jstor.org/stable/1343459>.
- \_\_\_\_\_. "Introduction." *The Classic Slave Narratives*. New York: Penguin, A Mentor Book, 1987.
- Gunn, Jeffrey. "Literacy and the Humanizing Project in Olaudah Equiano’s *The Interesting Narrative* and Ottobah Cugoano’s *Thoughts and Sentiments*." *eSharp* issue 10 *Orality and Literacy* (Winter 2007). <https://www.gla.ac.uk/research/az/esharp/esharp/10/>
- Hanley, Ryan. "Calvinism, Proslavery and James Albert Ukawsaw Gronniosaw." *Slavery & Abolition*, 2014. <https://doi.org/10.1080/0144039X.2014.920973>

- \_\_\_\_\_. "Boston King and the Black Loyalists of the American Revolution." A Resource for Key Stage 4, Faculty of History, University of Oxford. 2017. [https://www.history.ox.ac.uk/sites/default/files/history/documents/media/boston\\_king\\_and\\_the\\_black\\_loyalists\\_of\\_the\\_american\\_revolution.pdf](https://www.history.ox.ac.uk/sites/default/files/history/documents/media/boston_king_and_the_black_loyalists_of_the_american_revolution.pdf).
- Hedin, Raymond "The American Slave Narrative: The Justification of the Picaro." *American Literature* 53 (1982): 630-645. <https://www.jstor.org/stable/2925648>
- Heller, Murray. "The Names of Slaves and Masters: Real and Fictional." *Literary Onomastics Studies* Vol 6 article 11 (1979): 130-148. <https://soar.suny.edu/handle/20.500.12648/2958>
- Hodges, Graham Russell. "Introduction." *Itinerants of the Gospel: The Narratives of John Jea and George White*. Madison: Madison House, 1993.
- Horowitz, Irving Louis. "Autobiography as the Presentation of Self for Social Immortality." *New Literary History* Vol 9, n°1 Self-Confrontation and Social Vision (Autumn 1977): 173-179. <https://www.jstor.org/stable/468445>
- Humez, Jean M. "Reading 'The Narrative of Sojourner Truth' as a Collaborative Text." *Frontiers: Journal of Women Studies* Vol. 1, n°1 (1996): 30. <https://www.jstor.org/stable/3346921>
- Innes, C.L. "Introduction." *Slave Life in Virginia and Kentucky, a Narrative by Francis Fedric, Escaped Slave. Edited with an Introduction and Notes, by C.L. Innes*. Baton Rouge: Louisiana State University Press, 2010.
- Johnson, Paul D. "'Goodby to Sambo': The Contribution of Black Slave Narratives to the Abolition Movement." *Black American Literature Forum* 6 (Fall 1972): 79-84. <https://www.jstor.org/stable/3041086>
- Le Glaunec, Jean-Pierre. « De James Williams à *James Williams* – ou du héros à l'anti-héros : la figure de l'esclave en fuite dans la littérature abolitionniste britannique des années 1820 et 1830. *Cahiers Charles V* n°46, 2009. L'Empire britannique en héritage : esclavage, abolition, discrimination et commémoration de l'Amérique du Nord à l'Australie : 125-168. <https://doi.org/10.3406/cchav.2009.1538>.
- Lee, Lori. "Discourse of Slavery: Freedom and the Negotiation of Power and Identity in Context." *Transatlantica* 2/2012, <https://journals.openedition.org/transatlantica/6237>



- Lovejoy, Paul E. "‘Freedom Narratives’ of Transatlantic Slavery." *Slavery & Abolition* 32:1, 2011: 91-107. <https://doi.org/10.1080/0144039X.2011.538200>
- \_\_\_\_\_. "Construction of Identity: Olaudah Equiano or Gustavus Vassa." *Historically Speaking* 7 (3), January 2006. <https://muse.jhu.edu/article/423519/pdf>
- McCarthy, James. "Selim Aga: New Light on his Life and his Explorations in West Africa." *The Journal of the Hakluyt Society*, July 2007. [https://www.hakluyt.com/downloadable\\_files/Journal/Selim\\_Aga.pdf](https://www.hakluyt.com/downloadable_files/Journal/Selim_Aga.pdf) (pas de numéro de pages)
- Mc Coy, Beth A. "Race and the (para)textual condition." *PMLA* Vol. 121, n°1, 2006, 156-169. <https://www.jstor.org/stable/25486294>
- Mullen, Harryette. "Optic White: Blackness and the Production of Whiteness." *Diacritics* Vol. 24, n°2/3, critical crossings (Summer - Autumn 1994): 71-89. <https://www.jstor.org/stable/465165>
- Musher, Sharon Ann. "The Other Slave Narratives: The Works Progress Administration Interviews." [https://dncertificate.org/HIST-680/sites/default/files/pdf/The\\_Other\\_Slave\\_Narratives.pdf](https://dncertificate.org/HIST-680/sites/default/files/pdf/The_Other_Slave_Narratives.pdf)
- Nichols, Charles. "Who Read the Slave Narratives?" *The Phylon Quarterly* Vol. 20, n°2 (2<sup>nd</sup> Quarter 1959). <https://www.jstor.org/stable/273218>
- Parfait, Claire et Marie-Jeanne Rossignol. « Introduction ». *Le Récit de William Wells Brown, esclave fugitif, écrit par lui-même*. Traduction, introduction et notes de Claire Parfait et Marie-Jeanne Rossignol. Mont-Saint-Aignan : Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2012.
- Parfait, Claire et Marie-Jeanne Rossignol, dir. « Écrire sur l’esclavage », *Revue du Philanthrope* n°5, 2014, Presses Universitaires de Rouen et du Havre.
- Piersen, William D. "Puttin on ole Massa: African Satire in the New World." *Research in African literatures* 7 (Autumn 1976): 160-80. <https://www.jstor.org/stable/3818714>
- Potkay, Adam. "Olaudah Equiano and the Art of Spiritual Autobiography." *Eighteenth-Century Studies* Vol. 27, No. 4, African-American Culture in the Eighteenth-Century (Summer 1994): 677-692. [https://www.academia.edu/32622555/Olaudah\\_Equiano\\_and\\_the\\_Art\\_of\\_Spiritual\\_Autobiography](https://www.academia.edu/32622555/Olaudah_Equiano_and_the_Art_of_Spiritual_Autobiography)

- Raynaud, Claudine. « Introduction ». *Récit de Sojourner Truth*. Traduction, introduction et notes de Claudine Raynaud. Mont-Saint-Aignan : Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2016.
- Rossignol, Marie-Jeanne. « William Wells Brown, du témoin à l'historien ». Notice de la traduction d'Arnaud Courgey, <http://www.shs.terra-hn-editions.org/Collection/?William-Wells-Brown-du-temoin-a-l-historien>
- Roth, Sarah N. “‘How a Slave was Made a Man’: Negotiating Black Violence and Masculinity in Antebellum Slave Narratives.” *Slavery and Abolition* Vol. 28, N°2, August 2007: 255-275. <https://doi.org/10.1080/01440390701428048>
- Roy, Michaël. « Récits d'esclave africain-américain : réflexions sur une appellation générique ». *Textes et Contextes*, Université de Bourgogne Centre Interlangues, TIL 2015, Le Temps guérit toutes les blessures : la résistance à l'autorité de l'histoire dans les concepts de nation et de nationalisme. <https://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=1161>
- Santamarina, Xiomara. “Fugitive Slave, Fugitive Novelist: The Narrative of James Williams (1838.)” *American Literary History* Vol. 31, n°1: 24-46. <https://academic.oup.com/alh/article-abstract/31/1/24/5281348?redirectedFrom=fulltext>
- Sekora, John. “Black Message / White Envelope: Genre, Authenticity, and Authority in the Antebellum Slave Narrative.” *Callaloo* n° 32 (Summer 1987): 482-515. <https://www.jstor.org/stable/2930465>
- Senchyne, Jonathan. “Chapter 8. Bottles of Ink and Reams of Paper: *Clotel*, Racialization and the Material Culture of Print.” In Lara Langer Cohen and Jordan Alexander Stein, eds. *Early African American Print Culture*, 140-158. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2012.
- Sinche, Bryan. “‘A Dangerous Man’: The Publishing Career of Major James Wilkerson” (communication non publiée, SHARP Conference, 2019).
- Taylor, Yuval. “Introduction.” In Yuval Taylor, ed. *I Was Born a Slave: An Anthology of Classic Slave Narratives*. 2 Volumes. Chicago: Lawrence Hill Books, 1999.
- Trent, Hank. “Introduction.” *Narrative of James Williams, an American Slave*. Edited by Hank Trent. Baton Rouge: Louisiana State University Press, 2013.

Winter, Kari J. "The Strange Career of Benjamin Franklin Prentiss, Antislavery Lawyer." *Vermont History* Vol. 79, n°2 (Summer/Autumn 2011): 121-40. <https://vermonthistory.org/journal/79/VHS7902BenjaminFranklinPrentiss.pdf>

Zafar, Rafia "Capturing the Captivity: African American among the Puritans." *MELUS* 17 (Summer 1992). <https://www.jstor.org/stable/466997>

### Thèses

Bland, Sterling Lecater. "Speaking for Themselves: The Antebellum Slave Narrative and its Traditions" (thèse de doctorat, Université de New York, mai 1996).

Light, Ryan. "Power, Inequality, and Resistance: Responses to Subordination in the American Slave Narrative, 1800-1930" (thèse de doctorat, Université d'Ohio, 2009).

Lozano-Jackson, Norma. "The Heroic Voice in Black Slave Narratives and its Reconstruction of the Black Slave Community: Talking about, to, and through Whiteness" (thèse de doctorat, Université du New Jersey, Rutgers, octobre 2001).

Neary, Janet Eileen. "Fugitive Testimony| Race, Representation, and the Slave Narrative Form" (thèse de doctorat, Université de Californie, Irvine, 2009).

Roy, Michaël. « 'My Narrative is just published' : publication, circulation et réception des récits d'esclaves africains-américains, 1825-1861 » (thèse de doctorat, Université Sorbonne Paris Cité, 2015).

Starling, Marion Wilson. "The Slave Narrative: Its Place in American History" (thèse de doctorat, Université de New York, avril 1946).

## **7. Autobiographie et témoignage**

### Ouvrages

Beaujour, Michel. *Miroirs d'encre : rhétorique de l'autoportrait*. Paris : Éditions du Seuil, 1980.

Brockmeier, Jens and Donal Carbaugh, eds. *Narrative and Identity: Studies in Autobiography, Self and Culture*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, 2001.

Cru, Jean Norton. *Du Témoignage*. Paris : Éditions Allia, 1997.

Delacroix, Christian, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt. *Historiographies II. Concepts et débats*. Paris : Gallimard, 2010.

Ernest, John. *Liberation Historiography: African American Writers and the Challenge of History, 1794-1861*. Chapel Hill and London: The University of North Carolina Press, 2004.

Fabian, Ann. *The Unvarnished Truth. Personal Narratives in Nineteenth Century America*. Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 2000.

Larré, Lionel. *Autobiographie amérindienne : pouvoir et résistance de l'écriture de soi*. Collection « Lettres d'Amérique(s) ». Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2009.

Lejeune, Philippe. *Je est un autre. L'autobiographie de la littérature aux médias*. Paris : Éditions du Seuil, 1980.

\_\_\_\_\_. *Le Pacte autobiographique*. Paris : Éditions du Seuil, 1975.

Machor, James I. *Readers in History: Nineteenth-Century American Literature and the Contexts of Response*. Baltimore: John Hopkins University Press, 1993.

Olney, James, ed. *Studies in Autobiography*. New York and Oxford: Oxford University Press, 1988.

\_\_\_\_\_. *Autobiography: Essays Theoretical and Practical*. Princeton: Princeton University Press, 1980.

Traverso, Enzo. *Passés singuliers : le « je » dans l'écriture de l'histoire*. Montréal : Lux Éditeur, 2020.

Wieviorka, Annette. *L'Ère du témoin*. Paris : Plon, 1998.

#### Articles

Coquoi, Catherine. « L'Émergence d'une 'littérature' de non-écrivains : les témoignages de catastrophes historiques ». *Revue d'Histoire Littéraire de la France* 2003/2 Vol. 103. <https://www-cairn-info.gorgone.univ-toulouse.fr/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2003-2-page-343.htm>

Howarth, William L. "Some Principles of Autobiography." *New Literary History* Vol. 5, n°2. Changing Views of Character (Winter 1974), 363-381. <https://www.jstor.org/stable/468400>

## 8. Histoire de l'esclavage, esclavagisme et abolitionnisme

### Ouvrages

- Aje, Lawrence and Claudine Raynaud, eds. *Ending Slavery: The Abolitionist Struggle in Perspective*. Montpellier: Presses Universitaires de la Méditerranée, 2022.
- Bailyn, Bernard. *Atlantic History: Concept and Contours*. Cambridge, MA and London: Harvard University Press, 2005.
- Berlin, Ira. *Many Thousands Gone: The First Two Centuries of Slavery in North America*. Cambridge and London: The Belknap Press of Harvard University Press, 1998.
- Carey, Brycchan, Ellis Markman, and Sara Salih, eds. *Discourses of Slavery and Abolition, Britain and its Colonies, 1760-1838*. Basingstoke and New York: Palgrave Macmillan, 2004.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine et Éric Mesnard. *Être esclave. Afrique-Amériques, XVe-XIXe siècles*. Paris : Éditions la Découverte, 2013.
- Curran, Andrew S. *The Anatomy of Blackness – Science and Slavery in an Age of Enlightenment*. Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 2011.
- Dessens, Nathalie. *Myths of the Plantation Society: Slavery in the American South and the West Indies*. Gainesville: University Press of Florida, 2003.
- Doddington, David Stefan and Enrico Dal Lago, eds. *Writing the History of Slavery*. London and New York: Bloomsbury Academic, 2021.
- Foner, Eric. *Gateway to Freedom. The Hidden History of America's Fugitive Slaves*. Oxford: Oxford University Press, 2015.
- Freehling, William W. *The Road to Disunion. Volume 1: Secessionists at Bay, 1776-1854*. New York and Oxford: Oxford University Press, 1990.
- \_\_\_\_\_. *The Road to Disunion. Volume 2: Secessionists Triumphant*. New York and Oxford: Oxford University Press, 2007.
- Goodheart, Lawrence B., Richard D. Brown and Stephen Rabe, eds. *Slavery in American Society*. Collection: Problems in American civilization. Lexington: DC Heath and Company, 1993.
- Goodman, Paul. *Of one Blood: Abolitionism and the Origins of Racial Equality*. Berkeley, Los Angeles, and London: University of California Press, 1998.

- Ismard, Paulin, dir. *Les Mondes de l'esclavage, une histoire comparée*. Paris : Seuil, 2021.
- Jordan, Winthrop D. *White over Black: American Attitudes toward the Negroes, 1550-1812*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1968.
- Kolchin, Peter. *American Slavery, 1619-1877*. New York: Hill and Wang, 1993.
- Le Jeune, Françoise et Michel Prum, dir. *Le Débat sur l'abolition de l'esclavage en Grande-Bretagne (1787-1840)*. Paris : Éditions Ellipses, 2008.
- Newman, Richard S. *The Transformation of American Abolitionism: Fighting Slavery in the Early Republic*. Chapel Hill and London: The University of North Carolina Press, 2002.
- Rossignol, Marie-Jeanne. *Noirs et Blancs contre l'esclavage. Une alliance antiesclavagiste ambiguë, 1754-1830*. Paris : Karthaka et CIRESC, 2022.
- Sinha, Manisha. *The Slave's Cause*. New Haven and London: Yale University Press, 2016.

#### Articles

- Alakson, Kenneth. "The 'Quadroon-Plaçage' Myth of Antebellum New Orleans: Anglo-American (Mis)interpretations of a French-Caribbean Phenomenon." *Journal of Social History* Vol. 45 no.3 (2012): 709-734. <https://doi.org/10.1093/jsh/shr059>
- Berlin, Ira. "From Creole to African: Atlantic Creoles and the Origins of African-American Society in Mainland North America." *The William and Mary Quarterly* Vol. 53, n°2 (April 1996): 251-288. <https://www.jstor.org/stable/2947401>
- Braude, Benjamin. « Cham et Noé. Race et esclavage entre Judaïsme, Christianisme et Islam ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. 57<sup>e</sup> année, N. 1, 2002. [https://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_2002\\_num\\_57\\_1\\_280030](https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_2002_num_57_1_280030)
- Coffey, John. "Evangelicals, Slavery and the Slave Trade: From Whitefield to Wilberforce." *ANVIL* Volume 24 n°2, 2007. [https://www.biblicalstudies.org.uk/pdf/anvil/24-2\\_097.pdf](https://www.biblicalstudies.org.uk/pdf/anvil/24-2_097.pdf)
- Donald, Davis "The Proslavery Argument Reconsidered." *The Journal of Southern History* Vol. 37, n°1 (February 1971): 3-18. <https://www.jstor.org/stable/2205917>
- Foreman, P. Gabrielle, et al. "Writing about Slavery/Teaching About Slavery: This Might Help." Community-Sourced Document, <https://docs.google.com/document/d/1A4TEdDgYsIX-hlKezLodMIM71My3KTN0zxRv0IQTOQs/mobilebasic>

Games, Alison. "Atlantic History: Definitions, Challenges, and Opportunities." *The American Historical Review* Vol. 111 n°3 (June 2006): 741-757.

Hesseltine, W.B. "New Aspects of the Pro-Slavery Argument." *The Journal of Negro History* Vol. 21, n°1 (January 1936): 1-14.  
<https://www.journals.uchicago.edu/doi/abs/10.2307/2714540?journalCode=jnh>

Kaplan, Sidney. "The Miscegenation Issue in the Election of 1864." *The Journal of Negro History* Vol. 34, No. 3 (July 1949): 274-343.  
<https://www.journals.uchicago.edu/doi/abs/10.2307/2715904?journalCode=jnh>

Morrison, Larry R. "The Religious Defense of American Slavery before 1830." *The Journal of Religious Thought*, Fall 1980/Winter 1981 Vol. 37, Issue 2 (The ATLA Serials): 16-29.  
<https://www.kingscollege.net/gbrodie/The%20religious%20justification%20of%20slavery%20before%201830.pdf>

Pierson, Michael D. "'Slavery Cannot Be Covered up with Broadcloth or a Bandanna': The Evolution of White Abolitionist Attacks on the 'Patriarchal Institution'." *Journal of the Early Republic* Vol. 25, No. 3 (Autumn 2005): 383-415.  
<https://www.jstor.org/stable/30043336>

Tandy, Jeannette. "Pro-Slavery Propaganda in American Fiction of the Fifties." *South Atlantic Quarterly* Vol. 21, n°1 (January 1922): 41-50. <https://www.jstor.org/stable/26365964>

Thioub, Ibrahima. « Stigmates et mémoires de l'esclavage en Afrique de l'Ouest : le sang et la couleur de peau comme lignes de fracture ». FMSH-WP-2012-23. 2012.  
<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00743503>

Wayne, Michael. "An Old South Morality Play: Reconsidering the Social Underpinnings of the Proslavery Ideology." *The Journal of American History* Vol. 77, No. 3, December 1990.  
<https://www.jstor.org/stable/2078988>

### 8.3 Documentaires

« Les Routes de l'Esclavage, en quatre parties ». Production : Compagnie des phares et balises, Arte France. <https://www.arte.tv/fr/videos/068406-004-A/les-routes-de-l-esclavage-4-4/>.

## 9. Travaux sur les questions raciales

### Ouvrages

- DuBois, W.E.B. *The Souls of Black Folk: Essays and Sketches*. Chicago: A.C. McClurg & Co., 1903.
- Hobbs, Allyson. *A Chosen Exile: A History of Racial Passing in American Life*. Cambridge, Massachusetts, and London: Harvard University Press, 2014.
- Jablonski, Nina G. *Living Color: The Biological and Social Meaning of Skin Color*. Berkeley, Los Angeles, and London: University of California Press, 2012.
- Morrison, Toni. *Playing in the Dark: Whiteness and the Literary Imagination*. Cambridge: Harvard University Press, 1992.
- Ndiaye, Pap. *La Condition noire. Essai sur une minorité française*. Paris : Calmann-Lévy, 2008.
- Pastoureau, Michel. *Noir : histoire d'une couleur*. Paris : Éditions du Seuil, 2008.

### 9.2 Articles

- Agnoletti, Marie-France. « Chapitre 1. L'ère préscientifique : la physiognomonie et ses développements ». *La perception des personnes. Psychologie des premières rencontres*, sous la direction de Marie-France Agnoletti. Dunod, 2017 : 5-20. <https://www-cairn-info.gorgone.univ-toulouse.fr/la-perception-des-personnes--9782100750214-page-5.htm>
- Berg, Manfred, Schor, Paul and Isabel Soto. "The Weight of Words: Writing about Race in the United States and Europe." *American Historical Review* Vol. 119, n°3, 2014: 800-808.
- Brubaker, Rogers. "Ethnicity Without Groups." *European Journal of Sociology* Vol. 43 issue 2, Summer 2002: 163-189. <https://doi.org/10.1017/S0003975602001066>
- Fields, Barbara Jeanne. "Ideology and Race in American History." *Region, Race, and Reconstruction: Essays in Honor of C. Vann Woodward*. Directed by J. Morgan Kousser and J.M. McPherson. New York: Oxford University Press, 1982.
- 
- \_\_\_\_\_. "Slavery, Race and Ideology in the United States of America." *New Left Review* 181 (May / June 1990): 95-118. <https://newleftreview.org/issues/i181/articles/barbara-jeanne-fields-slavery-race-and-ideology-in-the-united-states-of-america>



- Harris, Trudier. "Pigmentocracy," Freedom's Story, TeacherServe©. National Humanities Center. <http://nationalhumanitiescenter.org/tserve/freedom/1865-1917/essays/pigmentocracy.htm>.
- Hudson, Nicholas. "From 'Nation' to 'Race': The Origin of Racial Classification in Eighteenth Century Thought." *Eighteenth Century Studies* Vol. 29, n°3 (Spring 1996): 247-264. <https://www.jstor.org/stable/30053821>
- Kennedy, Randall. "Finding a Proper Name to Call Black Americans." *The Journal of Blacks in Higher Education* n° 46 (Winter, 2004-2005): 72-83. <https://www.proquest.com/openview/246865aeec49514d5a4828b98ae364a1/1?pq-origsite=gscholar&cbl=26506>
- Martin, Ben L. "From Negro to Black to African American: The Power of Names and Naming." *Political Science Quarterly* Vol. 106, N° 1 (Spring 1991): 83-107. <https://www.jstor.org/stable/2152175>
- Painter, Nell Irvin. "Rethinking Capitalization" (23 July 2020) <http://nellpainter.com/cv.html#articles>. Une version plus courte de cet article a été publiée dans *The Washington Post* le 22 juillet 2020 : <https://www.washingtonpost.com/opinions/2020/07/22/why-white-should-be-capitalized/>
- Schaub, Jean-Frédéric. « Les coordonnées du domaine ». *Pour une histoire politique de la race*. Paris : Seuil, 2015.
- Wacquant, Loïc, J.D. "For an Analytic of Racial Domination." *Politics, Power, and Social Theory* Vol. 11, 1997. <https://loicwacquantorg.files.wordpress.com/2018/02/lw-1997-for-an-analytic-of-racial-domination.pdf>

## 10. Textométrie

### Ouvrages

- Thoiron, Philippe, Dominique Labbé et Daniel Serant, dir., *Étude de la richesse et la structure lexicales*. Paris et Genève : Champion-Slatkine, 1988.
- Tuzzi, Arjuna and Michele A. Cortelazza, eds. *Drawing Elena Ferrante's profile. Workshop Proceedings, 7 September 2017*. Padova: Padova University, 2018.

## Articles

- Baduel, Marie-Pierre. "Looking for the Slave's Voice: Dictated Slave Narratives and their Amanuenses". JADT 2020 : 15<sup>ème</sup> Journée Internationale d'Analyse Statistique des Données Textuelles.. <http://lexicometrica.univ-paris3.fr/jadt/JADT2020/>
- Baril, Elodie et Bénédicte Garnier. « Utilisation de l'outil de statistiques textuelles IRaMuteQ 0.7 alpha 2. Interface de R pour les analyses multidimensionnelles de textes et questionnaires ». Institut National d'Études Géographiques, avril 2015. [http://www.iramuteq.org/documentation/fichiers/Pas%20a%20Pas%20IRAMUTEQ\\_0\\_7alpha2.pdf](http://www.iramuteq.org/documentation/fichiers/Pas%20a%20Pas%20IRAMUTEQ_0_7alpha2.pdf)
- Baudouin, Valérie et François Yvon. « Contribution de la métrique à la stylométrie ». [http://lexicometrica.univ-paris3.fr/jadt/jadt2004/pdf/JADT\\_009.pdf](http://lexicometrica.univ-paris3.fr/jadt/jadt2004/pdf/JADT_009.pdf)
- Jardino, Michèle. « Identification des auteurs de textes courts avec des n-grammes de caractère ». <http://lexicometrica.univ-paris3.fr/jadt/jadt2006/PDF/II-048.pdf>
- Labbé, Cyril et Dominique Labbé. « La Distance intertextuelle ». *Corpus*, 2. 2004. <https://journals.openedition.org/corpus/31>
- Leimdorfer, François et André Salem. « Usages de la lexicométrie en analyse de discours ». *Cahier Sciences Humaines*. 31 (1). 1995, 131-143. [http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins\\_textes/pleins\\_textes\\_4/sci\\_hum/41740.pdf](http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_4/sci_hum/41740.pdf)
- Marchand, Pascal et Pierre Ratinaud. « L'Analyse de similitude appliquée aux corpus textuels : les primaires socialistes pour l'élection présidentielle française (septembre-octobre 2011) ». <http://lexicometrica.univ-paris3.fr/jadt/jadt2012/Communications/Marchand,%20Pascal%20et%20al.%20-%20L'analyse%20de%20similitude%20appliquee%20aux%20corpus%20textuels.pdf>
- Pincemin, Bénédicte. « Sémantique interprétative et textométrie – Version abrégée ». *Corpus* n°10, Varia (2011) : 259-269. <https://journals.openedition.org/corpus/2121>
- Ratinaud, Pierre et Pascal Marchand. « Quelques méthodes pour l'étude des relations entre classifications lexicales de corpus hétérogènes : application aux débats à l'Assemblée Nationale et aux sites web de partis politiques ». JADT 2016 : 13<sup>ème</sup> Journée Internationale d'Analyse Statistique des Données Textuelles. <http://lexicometrica.univ-paris3.fr/jadt/jadt2016/01-ACTES/83670/83670.pdf>

Reinert, Max-André. « Une Méthode de classification descendante hiérarchique : application à l'analyse lexicale par contexte ». *Les Cahiers de l'Analyse des Données*, tome 8, n°2 (1983) : 187-198. [http://archive.numdam.org/article/CAD\\_1983\\_\\_8\\_2\\_187\\_0.pdf](http://archive.numdam.org/article/CAD_1983__8_2_187_0.pdf).

Sarrica, Mauro, Isabella Mingo, Bruno Mazzara and Giovanna Leone. “The Effects of Lemmatization on Textual Analysis Conducted with IRaMuTeQ: Results in Comparison”. *JADT 2016* : 13<sup>ème</sup> Journée Internationale d'Analyse Statistique des Données Textuelles. <https://jadt2016.sciencesconf.org/82897/document>.

Savoy, Jacques. « Attribution d'auteur : une approche basée sur l'allocation latente de Dirichlet ». <http://lexicometrica.univ-paris3.fr/jadt/jadt2012/Communications/Savoy,%20Jacques%20-%20Attribution%20d'auteur.pdf>

Zhao, Ying and Justin Zobel, “Effective and Scalable Authorship Attribution Using Function Words.” *AIRS*, 2005, LNCS 3689. Edited by G.G. Lee et al. [https://link.springer.com/chapter/10.1007/11562382\\_14](https://link.springer.com/chapter/10.1007/11562382_14)

## 11. Critiques littéraires

Anim-Addo, Joan. “The Power of the Neo-Slave Narrative Genre.” *Callaloo* Volume 41, Number 1, Winter 2018. <https://muse.jhu.edu/article/736806>

Bakhtin, Mikhaïl. *The Dialogic Imagination*. <http://oldemc.english.ucsb.edu/emc-courses/novel-mediation-s2011/novel-mediation/Articles/Bakhtin.Dialogic.Imagination.McKeon.pdf>.

Fromilhague, Catherine. *Les Figures de style*. Paris : Nathan Université, 1991.

Johnson, Mark. *The Body in the Mind: The Bodily Basis of Meaning, Imagination, and Reason*. Chicago and London: The University of Chicago Press, 1987.

Lakoff, George and Mark Johnson. *Metaphors We Live By*. Chicago and London: The University of Chicago Press, 1980.

Ricoeur, Paul. *La Métaphore vive*. Paris : Éditions du Seuil, 1975.

Schaeffer, Jean-Michel. *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ? Que Sais-Je ?* Paris : Éditions du Seuil, 1989.

## 12. Ressources en lignes

### Sources primaires

Archive.org: <https://archive.org/>

Documenting the American South: <https://docsouth.unc.edu/>

Site de la Librairie du Congrès : <https://www.loc.gov/>

### Référence

Dictionnaire Larousse : <https://www.larousse.fr/>

Dictionnaire Littré : <https://www.littre.org/>

Dictionnaire Merriam-Webster : <https://www.merriam-webster.com/>



# INDEX PAR NARRATEURS

L'objet principal de cette thèse étant les récits d'esclaves antiesclavagistes, nous avons choisi de créer deux index, un index notionnel classique mais également un index spécifiquement consacré aux narrateurs et à leur récit. Les index ne prennent pas en compte les notes de bas de pages, la bibliographie ni les annexes.

- Aga, Selim  
auteur, 83, 364  
homme, 80, 142, 364  
narrateur, 251, 306, 360, 362, 365, 379, 381  
récit, 142, 191, 247, 251, 360, 362, 365, 379, 381
- Allen, Richard  
homme, 155, 289  
narrateur, 121, 151, 255, 261, 283, 285, 287, 289, 303, 306, 307, 357, 393, 399  
récit, 122, 140, 272, 274, 280, 283, 285, 290, 306, 307, 332, 357, 393, 399
- Anderson, William  
auteur, 374  
homme, 239  
narrateur, 143, 239, 242, 273, 278, 279, 309, 373, 374, 387  
récit, 143, 239, 242, 278, 309, 374, 387
- Bayley, Solomon  
auteur, 120  
narrateur, 120, 255, 261, 273, 315  
récit, 44, 120, 306
- Bibb, Henry  
auteur, 125, 177  
narrateur, 125, 137, 172, 187, 188, 189, 195, 213, 252, 259, 262, 263, 264, 281, 315, 319, 320, 328, 329, 330, 339, 343, 355, 356, 363, 366, 368, 373, 376, 385, 397  
récit, 16, 49, 125, 172, 177, 187, 188, 189, 195, 210, 213, 252, 259, 262, 263, 264, 281, 315, 319, 320, 328, 330, 339, 340, 343, 355, 356, 363, 366, 369, 373, 375, 377, 385, 397  
traduction, 15
- Black, Leonard  
auteur, 83  
narrateur, 36, 140, 172, 187, 246, 264, 276, 283, 352, 381  
récit, 140, 172, 188, 190, 246, 264, 276, 280, 283, 309, 352, 381, 382
- Brent, Linda Voir Jacobs, Harriet
- Brown, John  
homme, 135, 384  
narrateur, 66, 135, 192, 193, 198, 201, 209, 247, 256, 276, 293, 302, 315, 337, 340, 362, 370, 374, 380, 383, 389  
récit, 66, 97, 135, 193, 194, 198, 201, 209, 232, 247, 256, 293, 294, 301, 315,

- 329, 334, 338, 340, 363, 370, 374, 380, 383
- Brown, W.W.  
 auteur, 40, 49, 83, 122, 124, 125, 175, 177, 283, 323, 385  
 homme, 178  
 narrateur, 47, 195, 199, 201, 206, 255, 259, 262, 270, 283, 291, 292, 307, 317, 323, 337, 340, 349, 377, 380  
 récit 1847, 47, 175, 195, 200, 201, 206, 255  
 récit 1849, 125, 169, 207, 259, 264, 270, 292, 293, 307, 323, 340, 380, 385  
 récits, 23, 152, 167, 259, 262, 337, 349, 377, 380  
 traduction, 15
- Campbell, Israel  
 homme, 132  
 narrateur, 169, 202, 276, 278, 324, 329, 330, 335, 338, 350  
 récit, 132, 169, 202, 232, 237, 279, 301, 324, 330, 335, 338, 350
- Clarke  
 frères, 59, 98, 144, 173, 270  
 Lewis, homme, 59, 127, 135, 239, 269  
 Lewis, narrateur, 51, 56, 128, 187, 193, 201, 207, 209, 214, 239, 256, 263, 270, 312, 313, 322, 323, 336, 337, 358, 366, 369, 376  
 Lewis, récit, 51, 59, 127, 176, 187, 193, 201, 207, 209, 214, 239, 257, 269, 270, 303, 308, 309, 323, 336, 337, 349, 358, 366, 369, 377  
 Milton, homme, 135  
 Milton, narrateur, 150, 178, 202, 213, 270, 328, 336, 341, 356, 387, 388  
 Milton, récit, 59, 128, 166, 176, 187, 202, 208, 213, 270, 308, 328, 329, 336, 341, 356, 376, 383, 389
- Craft, William  
 auteur, 125, 313  
 homme, 239, 320  
 narrateur, 38, 126, 175, 176, 207, 212, 217, 255, 275, 299, 303, 306, 312, 317, 318, 325, 326, 330, 336, 353, 387, 388, 391, 395  
 récit, 126, 175, 207, 212, 274, 275, 280, 299, 306, 312, 313, 318, 325, 326, 336, 353, 388, 391, 394, 396
- Cugoano, Ottobah  
 auteur, 364  
 homme, 117, 152, 246  
 narrateur, 117, 118, 120, 191, 201, 212, 255, 262, 270, 274, 302, 320, 332, 339, 364, 390  
 récit, 27, 44, 80, 116, 117, 118, 136, 166, 177, 191, 201, 212, 263, 267, 274, 303, 339, 364, 365, 385
- Douglass, Frederick  
 auteur, 40, 49, 57, 82, 83, 122, 124, 125, 153, 177, 189, 313  
 écrivain, 86, 130, 259  
 homme, 39, 128, 153, 178, 239, 270  
 narrateur, 47, 123, 151, 169, 176, 178, 186, 201, 203, 208, 214, 217, 231, 232, 239, 242, 243, 244, 246, 247, 249, 250, 253, 258, 259, 262, 263, 264, 267, 268, 270, 276, 279, 280, 282, 287, 290, 291, 304, 305, 309, 310, 313, 316, 317, 318, 321, 332, 333, 338, 341, 342, 343, 347, 350, 356, 358, 359, 362, 363, 366, 368, 373, 374, 375, 378, 379, 380, 382, 387, 388, 391, 395, 398  
 personnage public, 122, 124, 139, 178, 301, 383  
 récit 1845, 123, 152, 176, 178, 189, 190, 204, 208, 215, 231, 239, 240, 246, 249, 253, 264, 270, 279, 280, 282, 291, 316, 318, 333, 339, 362, 366, 375, 378, 380, 382, 387, 388  
 récit 1855, 47, 51, 72, 82, 123, 169, 176, 186, 189, 201, 204, 208, 231, 242, 243, 244, 247, 250, 259, 263, 267, 270, 280, 281, 282, 291, 299, 303, 305, 309, 310, 316, 317, 321, 324, 332, 333, 338, 341, 342, 343, 347, 350, 356, 358, 359, 362, 363, 366, 374, 375, 378, 379, 382, 383, 387, 391, 398  
 récits, 17, 23, 26, 38, 124, 242, 263, 279, 280, 313, 321, 362, 374
- Equiano, Olaudah  
 auteur, 83, 118, 212, 275, 276, 373  
 homme, 10, 29, 41, 80, 117, 152, 246, 364, 398  
 narrateur, 200, 247, 255, 270, 278, 301, 302, 304, 307, 320, 328, 332, 337, 344, 365, 369, 371, 374, 376, 385, 391, 392, 393, 397, 398  
 personnage, 344

- récit, 39, 46, 80, 117, 118, 129, 136, 139,  
 172, 174, 200, 212, 247, 267, 270, 274,  
 275, 278, 301, 308, 320, 328, 334, 337,  
 344, 349, 354, 365, 367, 369, 371, 374,  
 376, 385, 391, 393, 397
- Fedric, Francis  
 homme, 269  
 narrateur, 66, 134, 197, 202, 209, 255,  
 261, 276, 278, 322, 323, 339, 347, 360,  
 383, 385, 390, 397  
 récit, 66, 97, 134, 197, 201, 209, 269,  
 278, 309, 317, 322, 323, 339, 347, 361,  
 379, 382, 385, 390, 397
- Grandy, Moses  
 homme, 50, 141  
 narrateur, 141, 167, 193, 253, 266, 267,  
 384, 398  
 récit, 50, 98, 140, 167, 193, 253, 266,  
 332, 382, 384, 398
- Green, Jacob D.  
 auteur, 287  
 homme, 133  
 narrateur, 49, 134, 261, 276, 287, 288,  
 318, 320, 346, 352, 355, 356, 374, 385,  
 392  
 récit, 133, 134, 242, 261, 274, 276, 288,  
 301, 318, 321, 346, 352, 356, 367, 374,  
 386, 392
- Green, William  
 homme, 143  
 narrateur, 36, 276, 387  
 récit, 51, 144, 320
- Grimes  
 récit 1825, 137
- Grimes, William  
 auteur, 207  
 narrateur, 137, 138, 151, 186, 207, 215,  
 251, 252, 267, 268, 302, 306, 329, 330,  
 331, 333, 334, 367, 369  
 récit, 44  
 récit 1825, 186, 215, 252, 268, 306, 317,  
 329, 330, 334, 349, 368, 369  
 récit 1855, 207, 333, 334  
 récits, 136, 262, 371
- Hayden, William  
 auteur, 51  
 homme, 141  
 narrateur, 36, 141, 172, 255, 267, 269,  
 276, 284, 285, 324, 356, 362, 376, 386,  
 390, 395
- récit, 23, 141, 172, 267, 270, 276, 284,  
 324, 356, 362, 376, 387, 391, 395
- Henson, Josiah  
 homme, 128, 239  
 narrateur, 50, 63, 66, 151, 215, 241, 242,  
 249, 253, 306, 332, 359, 363, 364, 370,  
 387, 397  
 récit, 39  
 récit 1848, 215  
 récit 1849, 58, 63, 66, 99, 153, 241, 253,  
 306, 363, 387, 397  
 récit 1858, 50, 194, 242, 253, 306, 332,  
 363, 364, 371  
 récit 1881, 128  
 récits, 127, 359
- Jackson, John Andrew, 134, 153, 178, 249,  
 270, 301
- Jacobs, Harriet  
 auteure, 39, 82, 125, 127, 149  
 femme, 17, 87, 127, 131, 153  
 narrateur, 353  
 narratrice, 40, 48, 50, 69, 126, 131, 169,  
 172, 186, 190, 196, 197, 206, 213, 217,  
 229, 245, 254, 258, 260, 270, 276, 277,  
 280, 301, 316, 322, 323, 329, 331, 332,  
 334, 337, 356, 357, 358, 360, 376, 380,  
 383, 384, 385  
 récit, 39, 40, 48, 50, 57, 69, 82, 126, 170,  
 172, 186, 190, 196, 206, 213, 245, 254,  
 258, 260, 274, 276, 277, 280, 301, 308,  
 309, 316, 322, 323, 329, 331, 333, 334,  
 337, 353, 357, 358, 360, 376, 380, 383,  
 385
- Jacobs, John S.  
 homme, 131, 135, 153  
 narrateur, 38, 255, 317, 375, 382, 386  
 récit, 17, 38, 131, 178, 232, 255, 375,  
 382, 386
- Jea, 301
- Jea, John  
 auteur, 120  
 homme, 364  
 narrateur, 120, 139, 151, 276, 280, 302,  
 389  
 récit, 44, 72, 119, 120, 270, 272, 273,  
 276, 280, 301, 303, 389
- King, Boston  
 auteur, 302, 345  
 homme, 246



- narrateur, 118, 119, 237, 255, 261, 273, 320, 344, 392  
 récit, 118, 237, 255, 344, 345, 392
- Mars, James  
 auteur, 288  
 narrateur, 23, 72, 142, 151, 390  
 récit, 27, 72, 142, 232, 274
- Matthews, James  
 homme, 173, 384  
 narrateur, 138, 194, 239, 265, 299, 383  
 récit, 59, 98, 128, 136, 138, 152, 194, 258, 262, 264, 265, 280, 299, 308, 384
- Northup, Solomon  
 homme, 40, 99, 129  
 narrateur, 129, 177, 192, 193, 202, 203, 237, 245, 246, 258, 260, 277, 287, 291, 292, 293, 303, 312, 313, 317, 333, 334, 335, 338, 341, 347, 353, 356, 357, 361, 387, 388, 389, 390  
 récit, 39, 93, 98, 127, 129, 177, 192, 202, 203, 237, 246, 247, 277, 287, 292, 293, 294, 301, 303, 306, 312, 333, 334, 335, 338, 341, 348, 353, 354, 357, 358, 361, 388, 389, 390
- Pennington, James W.C.  
 auteur, 313, 385  
 narrateur, 172, 196, 207, 209, 260, 271, 282, 287, 291, 312, 313, 353, 368, 376, 385, 393  
 récit, 130, 172, 197, 207, 209, 260, 271, 282, 292, 309, 313, 353, 368, 376, 385, 393
- Picquet, Louisa, 113  
 femme, 144, 173, 327  
 narratrice, 144, 229, 255, 318, 327, 328, 347, 348, 361  
 récit, 93, 144, 149, 317, 325, 327, 328, 348, 361
- Prince, Mary  
 femme, 41, 57, 59, 138, 248, 384  
 narratrice, 57, 66, 193, 197, 198, 229, 248, 259, 262, 284, 285, 335, 336, 340, 355, 383  
 récit, 59, 60, 61, 66, 80, 90, 98, 136, 138, 149, 193, 197, 280, 284, 298, 335, 336, 340, 354, 355, 383
- Randolph, Peter  
 auteur, 85, 133  
 homme, 133  
 narrateur, 36, 178, 263, 273, 375  
 récit 2, 178, 263  
 récits, 134, 231, 240, 375
- Roper, Moses  
 auteur, 49, 151, 313  
 narrateur, 47, 71, 137, 187, 188, 189, 191, 200, 204, 247, 255, 262, 274, 285, 307, 311, 315, 325, 334, 337  
 récit 1838, 47, 71, 136, 140, 187, 188, 189, 191, 200, 204, 313, 326  
 récit 1848, 50, 204  
 récits, 93, 136, 171, 247, 274, 280, 285, 311, 315, 325, 326, 334, 337
- Smallwood, Thomas  
 homme, 239  
 narrateur, 166, 279, 285, 315, 386, 387  
 récit, 42, 132, 166, 239, 279, 285, 387
- Smith, Venture  
 homme, 246, 364  
 narrateur, 119, 151, 255, 272, 302, 320, 344, 345  
 récit, 93, 119, 270, 345
- Steward, Austin  
 auteur, 131, 313, 374  
 homme, 269, 374  
 narrateur, 49, 143, 153, 166, 169, 173, 178, 197, 205, 212, 213, 232, 247, 248, 252, 260, 262, 267, 275, 276, 277, 287, 288, 289, 291, 292, 294, 299, 303, 304, 308, 312, 322, 323, 324, 332, 341, 342, 346, 352, 365, 373, 374, 376, 378, 380, 383, 386, 396  
 récit, 49, 130, 166, 172, 173, 197, 206, 212, 247, 248, 252, 260, 262, 267, 269, 274, 275, 277, 287, 288, 289, 292, 294, 295, 300, 304, 306, 308, 309, 312, 322, 323, 332, 341, 346, 352, 365, 374, 375, 376, 378, 380, 383, 386, 396
- Thompson, John  
 auteur, 140  
 homme, 398  
 narrateur, 194, 206, 214, 215, 252, 254, 256, 287, 289, 290, 302, 304, 346, 354, 358, 370, 384, 394, 399  
 récit, 140, 194, 206, 214, 215, 252, 254, 256, 290, 305, 346, 354, 358, 370, 384, 394
- Turner, Nathaniel  
 homme, 64, 127, 169, 202, 245, 286  
 insurrection, 159, 169, 245, 283, 360

narrateur, 60, 64, 93, 99, 121, 150, 154,  
238, 255, 261, 286, 315, 380, 381, 394,  
396  
récit, 28, 60, 64, 99, 121, 129, 238, 286,  
380, 381, 394, 396  
**Warner, Ashton**  
homme, 138, 248  
narrateur, 60, 71, 248, 259, 262, 387,  
388, 397  
récit, 59, 60, 71, 80, 98, 136, 138, 209,  
284, 388, 389, 397  
**Warren, Richard**, 132, 239  
**Watkins, James**  
auteur, 25, 142, 151, 313  
narrateur, 285, 294, 303, 305, 312, 357,  
390  
récit 1852, 97, 143, 153, 313  
récit 1860, 25, 143, 169, 280, 285, 294,  
301, 312, 313, 357, 390  
récits, 274, 305, 308  
**Watson, Henry**  
auteur, 341  
homme, 144, 336  
narrateur, 204, 253, 291, 335, 341, 367,  
368, 386, 387, 395  
récit, 23, 125, 144, 177, 204, 253, 335,  
341, 367, 375, 387, 395  
**Wheeler, Peter**  
homme, 63, 151, 173, 398  
narrateur, 63, 139, 174, 217, 247, 258,  
266, 276, 284, 294, 298, 305, 311, 312,  
335, 355, 359, 361, 369, 377, 378, 382,  
387, 398  
récit, 63, 92, 98, 139, 140, 144, 172, 174,  
247, 266, 284, 294, 298, 299, 301, 305,  
311, 312, 335, 353, 354, 355, 359, 361,  
370, 377, 378, 382, 387, 399  
**White, George**  
narrateur, 119, 120, 139, 173, 217, 255,  
261, 389, 397  
récit, 44, 72, 119, 120, 172, 217, 272,  
273, 302, 389, 397



# INDEX NOTIONNEL ET DES NOMS PROPRES

## A

Aaron, 61, 200

Abolition immédiate (revendication),  
116, 165, 241, 272, 372

Abolitionnisme

âge d'or, 18, 87, 115-116, 120, 138,  
159, 162, 164-165, 168, 261, 272,  
285, 355, 368

cause, 17, 107, 129, 132, 141, 235,  
265, 358, 364

définition, 27, 37-38, 143, 163

histoire de, 18, 132, 139, 141

Abolitionniste(s)

argumentation, 116, 120, 140, 152,  
162, 164-165, 205, 218, 235, 240,  
245, 251, 254, 266, 282

cercles (diffusion des récits), 16, 28,  
144, 170, 211, 244, 260, 356

conflit / désaccord avec, 123, 132,  
314, 319, 394, 401

contenu des récits, 138, 144, 169,  
177-178, 181, 184-185, 222, 238,  
268, 274, 278, 292, 303, 332, 386

contrôle par les, 17, 24, 68, 70-71,  
107, 115, 136, 139, 151-154, 156,  
170-171, 217-218

demande des, 157, 319, 343

discours et écrits, 30, 50-51, 125,  
136, 174, 218, 239, 241, 243, 258,  
289, 404

écrits comme points de  
comparaison, 55, 145, 269-270, 308,  
313, 336, 342-343, 359, 372

journaux, 76, 152, 285

milieux, 39, 290, 320, 336, 385, 395  
mouvement, 29, 128, 130-131, 135-  
136, 167, 265, 325, 345, 373, 374,  
382, 402

narrateurs, 27, 68, 280, 299, 313

participation des narrateurs au  
combat, 24, 31, 140, 143, 152-153,  
155, 172, 287, 354, 381, 402

personnalités, 86, 136, 144, 147,  
155, 165, 269, 398

blanches, 49-50, 52, 56, 58-59, 63,  
84, 127-130, 136, 138-139, 141,  
167, 239

noires, 51, 87, 122-124, 127, 130-  
136, 142, 152, 154, 177, 282

récits dictés à / publiés par, 25, 85,  
92, 117, 173, 303, 332, 384, 405

réunions, 68, 117, 133-135, 151,  
205, 209, 265, 268-269

rhétorique, 68, 144, 156, 161-164,  
181, 220-221, 237, 262, 268-269,  
272, 308, 373

romans / fiction, 165, 174-175, 381,  
390

Adam (*Negro's Tryall*), 43, 45, 69

Adams, Nehemiah, 383

Addison, Joseph, 175, 283

Afrique

émigration vers, 166, 370

enlèvement en, 81, 303

lieu d'esclavage, 151

lieu de naissance, 40, 142, 246, 302,  
306, 323, 364, 365, 371

thème dans les récits, 99, 109-110,  
116, 288, 364

Agentivité, 15, 24, 65, 154, 181

Aje, Lawrence, 40, 186

Alcool, 175, 248-249, 340, 356

Aljoe, Nicole, 19-20

Allégorie, 244, 261, 355, 371, 379, 384

Allen, William G., 303, 308

"*Amalgamation*", 275, 313, 323-324

Âme

concept général, 105, 277, 284, 290,  
357, 389, 390

des Blancs, 293, 357

des Noirs, 78, 118, 271, 283, 298,  
377, 389-390, 392

*American Anti-Slavery Society*, 116, 165,  
241, 297

*American Colonization Society*, 166

Anamorphose, 33, 67, 72, 339, 404

Anderson, Thomas, 62, 66, 226

Andrews, William

classification, 171, 185

*Documenting the American South*  
(création), 15, 35-36

opinion sur un récit particulier, 41, 83, 85, 88, 119, 134, 137, 196, 205, 207  
évaluation de l'ensemble des récits, 45, 47, 54  
récits dictés, 57-58  
Angleterre, 80, 116, 134, 142-344, 375, 380, 386, 395  
Antiesclavagisme, 28, 37-38  
*Antislavery narratives*, 37-38  
*Anti-Slavery Office*, 152  
*Anti-Slavery Reporter*, 198-199  
*Anti-Slavery Society*, 138  
Apprenti(ssage), 77, 329, 334  
Aptheker, Herbert, 241  
*Archive.org*, 15  
Asa Asa, Louis, 59, 82, 90, 226  
Ashton, Susanna, 134  
Attribution d'auteur : voir textométrie  
Augustin (Saint), 182  
Authenticité, 16, 22-23, 46-48, 52-53, 56, 75, 82-83, 85-87, 89, 91-92, 95, 115, 125, 195  
Autobiographie  
Amérindienne, 182  
genre, 23, 46, 72, 120, 154, 171, 177  
collective, 24, 26, 179, 237, 250, 310, 400, 402, 404  
récits considérés comme (débat), 40, 53, 70-71, 82, 85  
récits en tant que, 49, 56, 69, 122-124, 155, 181-217, 239-240, 246, 270, 279, 321, 333, 343, 366, 383, 401  
récits écrits seulement, 57

**B**  
Bailey, David Thomas, 155, 182  
Baker, Houston, 183  
Bakhtin, Michail, 68, 156-157  
Ball, Charles, 83-84  
Banneker, Benjamin, 303  
Banks, Jourden H., 130  
Baquaqua, 40-41  
Barrett, Lindon, 55  
Basker, James G., 83-84, 163  
Beauté, 225, 327, 348-354  
Beckford, William, 158  
Behn, Aphra, 251  
Benezet, Anthony, 163

Benoît (Pape), 278, 391  
Berlin, Ira, 83  
Bible, voir religion  
Biographie, 35, 41, 48, 51, 58, 61, 77, 86-87, 89, 135, 225  
Birney, James G., 167  
*Black Thunder* (roman), 44  
Blanc  
abolitionnistes, voir abolitionnistes  
blanc et noir, voir couleur  
couleur de peau, voir couleur  
père blanc, 125-126, 137, 149-151, 316-318  
polysémie, 354-371  
symbolique, 371-384  
Blancheur  
concept / image, 341, 361-363, 369  
des esclaves, 100, 161-162, 325-329, 348, 350, 368  
Bland, Sterling Lecater, 18, 55, 72, 141, 155, 171, 184, 187, 205, 211, 238  
Blassingame, John W., 16, 45, 52-53, 55, 58, 84-86, 134, 185  
*Bloodhounds*, voir chiens  
Bond, William, 82  
Bontemps, Arna, 45-46, 56  
Botkin, Benjamin, 52  
Bourne, George, 262  
Bradburn, George, 372  
Brinch, Boyereau, 62, 99, 107-113, 173, 210  
*British and Foreign Anti-Slavery Society*, 135, 198  
Brockmeier, Jens, 184  
Brooks, Preston, 294  
Brown, Henry Box, 83-84  
Brown, John (*Harper's Ferry*), 127, 202, 285  
Brubaker, Rogers, 70  
Burns, Anthony, 84-85  
Byron, Lord, 176

**C**  
Cain (Bible), 279, 285  
Calhoun, John C., 263, 368  
Campbell, Charles, 79  
Canada  
abolitionnistes au, 155  
lieu de publication, 29, 42, 132, 151, 163, 218, 239, 251

lieu de vie des narrateurs, 29, 42, 132, 363  
 mentionné dans les récits, 167, 364, 366, 370  
 refuge, 76, 132, 166-167, 178, 359, 374  
 Cannibalisme, 224, 365, 371-373, 375-377, 384  
 Caraïbe, 19, 42, 80, 217, 259, 263, 368, 370  
 Carey, Bricchan, 163  
 Carman, Adam, 258  
 Carretta, Vincent, 29, 42, 46, 65, 90, 117, 119  
 Carver, George W., 43  
 Chace, Elizabeth Buffum, 58  
 Cham (malédiction), 116, 158, 279  
 Chamerovzow, Alexis, 97, 135  
 Chandler, Elizabeth Margaret, 372  
 Chaney, Michael, 70  
 Chapman, Edwin, 372  
 Chevaux, 377-378, 386  
 Chiens (*bloodhounds*), 226, 254-255, 257-265, 288, 345, 369, 371, 373, 375-377  
 Child, Lydia Maria, 50, 57, 82, 86, 127, 135, 317, 351  
 Christ, voir religion  
 Cincinnati (émeutes), 289  
 Citoyenneté, 227-228  
 Clark, Emily, 20  
 Clark, J.P., 62  
 Clarke, George E., 41-42, 162  
 Clarkson, Thomas, 314  
 Clay, Cassius M., 176  
 Clay, Henry, 168  
 Cobbett, William, 158  
 Cœur (réseaux d'images de sang et couleur), 289, 341, 356-357, 384-386, 389  
 Colfax, Richard H., 275  
 Colonisation, 166, 316, 359  
 Compromis de 1820, 164  
 Compromis de 1850, 139, 168, 293  
 Constitution américaine, 123, 372  
 Cornish, Samuel, 302  
 Corps, 220, 247, 267-273, 342  
 Couleur (autre que la peau), 225-226, 405  
 Couleur de peau  
     absence / non mentionnée, 173

des narrateurs, 51, 150  
 esclavage basé sur, 30, 164, 217  
 images, 226  
 marqueur racial, 158, 165, 218-220, 226  
 métaphorique, 354-384  
 noire, 81  
 objet d'étude, 225  
 polysémie, 223, 226  
 variété de vocabulaire, 232, 299-312, 333-344  
 Couleur et sang ensemble  
     éléments physiologiques, 24  
     et identité, 297-343  
     images, 25, 30-31, 147, 226  
     marqueur racial, 219-220  
     métaphores, 343-400  
     objet de la thèse, 70, 154, 219-220, 222, 227-228, 230, 233, 401-402  
     père blanc, voir blanc  
     prisme, 30, 177, 217, 225  
     thématique des récits, 24-25  
 Curry, James, 58-59

## D

Dalcho, Frederick, 271  
 Davis, Charles T., 73, 205  
     Davis et Gates, 86-87  
 Day, William Edward, 372  
 Dayton, Hiram, 83  
 Déclaration d'Indépendance, 163, 227  
 Descartes, René, 214  
 Déshumanisation, 122, 220, 259, 268, 289, 323, 377, 384  
 Dew, Thomas Roderick, 159  
 Discours politiques, 229, 371  
     récits en tant que, 23-25, 30, 54, 56, 72, 81-82, 182, 216, 222, 237, 285, 346, 402, 404  
*Documenting the American South* (site), 15, 35-36, 88-89, 95, 133, 143-144  
 Dorantes, Shari, 57, 88  
 Dorr, David, 26, 78  
 Douglas, H. Ford, 372  
 Doyle, Mary Ellen, 54  
*Dred Scott v. Sanford* (décision), 168  
 Drew, Benjamin, 76  
 DuBois, W.E.B., 68, 162, 311

## E

- Eastman, Mary, 161, 328  
Écosse, 142  
Edwards, Bryan, 158  
Ego-documents, 19-20, 82  
Eldridge, Eleanor, 46, 56  
Eliot, Samuel, 50, 58, 63, 99, 129  
Elizabeth, 173-174  
Elkins, Stanley, 53  
Émancipation immédiate, voir abolition immédiate  
Émigration, voir colonisation  
Enveloppe blanche, 36, 47-52, 59, 153, 198  
Ernest, John, 37, 177  
Esclavage  
    absence dans les écrits, 118, 120  
    argumentation contre, 116, 119, 121, 125  
    contenu des récits, 17-18, 38, 45, 72-73, 75-78, 94, 131  
    débat, 16, 31, 43, 67  
    dénonciation, 17, 24, 26-27, 38-39, 63, 72, 99, 117-118, 122, 124, 126-127, 129  
    états-unien, 80  
    expérience de, 132  
    fin de, 18, 27, 35, 43, 69, 73  
    historiographie, 15-16, 33, 53  
    et humanité, 73  
    institution, 15, 28, 39, 41, 123, 125, 129  
    lutte contre, 25, 27-28, 122-123, 131  
    opposants, voir abolitionniste, 30  
    période  
    racial, 24, 28, 30, 81  
    récits en tant que témoignages sur, 23, 25, 37, 52, 56-57  
    victimes de, 15, 19  
Esclavagisme  
    argumentation, 25, 123, 157, 162, 212, 219, 220, 237, 248, 265, 280  
    défenseurs, 48, 121, 160, 170, 236, 260, 262, 276, 278, 362  
    discours et écrits, 30, 68, 217, 225, 272-273, 279, 309, 312, 391  
    et abolitionnistes, 310, 318, 343, 384, 402  
    et église / religion, 281, 392, 394  
    et races, 317-318, 324, 328, 331, 338, 342, 345, 347, 369, 389, 401  
    institution, 295, 317, 360-361, 383  
    propagande, 24, 161, 163, 182, 204, 206, 257, 267, 271, 368, 390  
    propriétaires d'esclaves, 365, 368, 378, 380, 395  
    radicalisation, 116, 272  
    romans / fiction, 265  
    société, 80, 164, 171, 187, 261, 266, 281, 356, 372, 375, 379  
    système, 38, 78, 143, 162, 200, 208, 218, 222, 248, 250, 255, 259, 366  
Estlin, John B., 58  
États esclavagistes, 150, 164, 401  
États libres, 84, 150, 168  
États-Unis  
    destination, 99, 198, 344, 375, 398  
    lieu d'esclavage, 46, 80, 135, 138, 142, 151, 169, 248  
    lieu de naissance, 129, 302  
    lieu de publication, 29, 45, 81, 117, 120, 133, 136, 151, 163, 166, 218, 248, 251, 274, 313  
    lieu de vie des narrateurs, 29, 42, 57, 80, 134, 155, 166  
    nation, 41, 119, 123, 125, 167-168, 217, 220, 263, 368, 379, 386  
    Nord des, voir nord  
    récits états-uniens, 171  
    Sud des, voir Sud  
**F**  
Fabian, Ann, 174  
Famille  
    des esclaves, 317-319, 328, 380-381, 385  
    séparation, 120, 319, 322, 350, 357  
*Federal Writers' Project*, 35  
Ferré-Rode, Sandrine, 132  
    et Anne-Laure Tissut, 125, 315  
Fiabilité, 22, 46, 47-56  
Fiction, 17, 20, 23, 44, 47, 85, 123-124, 135, 161, 174-175, 177, 203, 230, 351  
Fisher, Isaac, 83  
Fitzhugh, George, 263, 325  
Forten, James, 165, 282  
Foster, Frances Smith, 43-44, 54-55, 73, 319  
Fouet, 200-201, 242, 246, 254, 257-265, 273, 295, 338, 343, 373

Fouetter, 195, 199, 201-202, 212, 222, 243, 249, 251-254, 256, 263-264, 268, 291, 299, 348, 367  
Fox, George, 162  
Franklin, Benjamin, 171  
Franklin, John Hope, 53  
Fromilhague, Catherine, 328, 371

## G

Garnet, Henry H., 241  
Garrison, William Lloyd, 49, 116, 123, 125, 154, 165, 241, 285-286, 328, 389  
Garvey, Marcus, 303  
Gates, Henry Louis Jr.,  
    avis sur un récit, 134  
    définition et genre, 36, 41, 45, 71, 176, 185, 235  
    et humanité, 24, 73, 219  
    Davis et Gates, voir Davis  
    histoire des idées, 310  
Genovese, Eugene, 52  
Genre (littéraire)  
    autre genres, 19, 33, 170-171, 173-176, 216  
    débat, 26-27, 35-38, 71, 404  
    définition, 40, 78, 80, 84, 86, 140-142, 149, 155, 172, 192, 216-222, 245, 400, 403  
    récits d'esclaves en général, 42-44, 46, 89-90, 254, 273  
    récits du corpus, 56, 67-69, 72, 74, 87, 115, 118, 129, 181-182, 215, 225, 235  
    sous-genre, 25  
Gibbs, Isaac et Mary, 153  
Giddon, Geo., voir Nott  
Gilbert, Olive, 37-38, 87, 89  
Gilpin, Charles, 130  
Gould, Philip, 51, 65  
Govenar, Alan, 83, 85  
Gray, Thomas, 60, 64, 99, 121, 154, 238, 286, 381, 397  
Gronniosaw, James, 59, 345  
Groupisme, 70  
Guerre de Sécession  
    comme charnière, 18, 27, 41, 44-46, 52, 73, 82, 142  
    histoire, 16, 53, 72, 75, 167, 285, 293, 295, 401  
    libération

période antebellum, 116, 123, 126, 128, 139, 151, 162, 238-239, 254, 267, 272, 288, 405  
période postbellum, 155

Guinée, 29, 371

## H

Haïti, 143, 168-169  
Hammon, Briton, 45, 78  
*Harlem Renaissance*, 16  
Harris, Raymond, 158, 271  
Hawkins, Caroline, 153  
Hedin, Raymond, 153-154  
Heglar, Charles J., 125  
Henderson, Carol, 265  
Henderson, Madison, 79  
Henry, Patrick, 169  
Hewitt, Nancy A., 153  
Heyrick, Elizabeth, 372-373  
Hildreth, Richard, 23  
Histoire « vue d'en bas », 15, 36  
Hobbs, Allyson, 330  
Hodges, Graham Russell, 72, 119  
Holland, Edwin, 263  
Holmes, George Frederick, 161, 314  
Horowitz, Irving Louis, 184  
Humanisation  
    argument contre l'esclavage, 24, 30, 118, 235-236, 271, 404  
    de tous les esclaves, 78, 138, 268, 290, 295, 353, 356, 371, 404  
    enjeu du débat, 368, 405  
    enjeu des récits, 24, 142, 170, 310, 343, 345, 349, 384  
    fil conducteur, 27, 29-31, 147, 151, 177, 227, 402  
    objet d'étude, 74, 217-221, 225, 228, 401, 403  
Humanité  
    contestée  
    crime contre, 272  
    commune, 274, 276, 394  
    des esclaves, 38, 73, 268, 295, 297, 307, 331, 348, 353, 401  
    des narrateurs, 24, 119, 182, 219-220, 384, 401  
    évoquée dans les récits, 60, 212, 267, 321, 380, 389, 396  
Humour, 128, 312, 336-337, 357, 363-371



Hunt, James, 325  
Hurnard, Robert, 120  
Hutchins, Zachary, 88

## I

*Ida May* (roman), 300, 351  
Identité (notion), 9, 71, 77-78, 149, 194, 220, 295-342, 345, 358, 401-402  
Infériorité (supposée) des Noirs, 122, 158, 162, 279, 310, 325, 352  
Inhumanité, 38, 265  
Innes, C.L., 134-135, 210  
*Inquirer*, 76  
Intention(nalité) des narrateurs, 19, 24, 26, 28, 41, 70-74, 81-82, 147, 183, 185, 198-199, 235, 404  
Iramuteq, 30, 91, 93, 96, 101-103, 108, 230-233, 240, 258  
Ivresse, voir alcool

## J

Jackson, Blyden, 38, 43  
Jay, William, 83  
Je narrant et je narré, 65-66, 70, 187-190, 193, 264, 332, 334  
Jefferson, Isaac, 79  
Jefferson, Thomas, 130, 303, 314  
Jeffrey, Roswell, 153  
Jésus Christ, voir religion  
Johnson, Mark, 373  
Jones, Absalom, 399  
Jones, Jane E.H., 243  
Jones, Thomas, 84, 243  
Jordan, Winthrop, 319  
Juala, Patrick, 94

## K

Kansas-Nebraska Act, 123  
Keith, George, 301  
Kentucky, 210, 374, 376, 397  
Kolchin, Peter, 157, 159

## L

Labbé, Cyril et Dominique, 93, 95  
Larré, Lionel, 157, 182  
Lawrence, Amos, 50  
Lay, Benjamin, 265, 359  
Le Glaunec, Jean-Pierre, 19, 170  
Lecteur (des récits)

adresse des narrateurs au, 24, 37, 47, 50, 59, 60, 188-194, 203-204, 252, 366  
adresse des scribes / éditeurs au, 22, 49, 79  
comme cible, 38, 60, 71, 120, 149, 172, 200-201, 247, 273, 282, 321  
convaincre, 48, 67, 147, 157, 170, 173, 196, 206-209, 212, 373, 384  
demandes au, 289, 312, 320, 326, 367, 392  
identité, 66, 69, 211, 270, 320, 349, 365, 376, 387, 398, 404  
précautions envers le, 288, 290-292, 311, 325, 386, 397  
réactions (attendues) des, 215, 238, 244, 249-250, 252, 256, 261, 264, 266-269, 391

Lee, Charles, 134, 201

Lejeune, Philippe, 181, 190, 192, 211

Lenox, Charles, 153

Lester, Charles, 63, 98, 139, 144, 173, 217, 284, 298

Levine, Lawrence, 281

Levine, Robert, 182

Lewis, Israel, 131, 178

Libéria, 167

Liberté (des esclaves)

achetée, 39, 72, 80, 102, 141, 149, 387

charnière, 42, 75, 129, 187, 406

chemin vers, 38, 214, 292, 333, 339

droit, 72, 160, 163, 227, 244, 264, 276, 319, 395, 397

et pouvoir, 68, 214, 367

par la fuite, 167

Parti de la, 167

privation de, 242

récits de, voir récits de liberté

thème des récits, 40, 118, 213, 267, 360, 382

*Liberty Bell*, 317, 351

Liedel, Lionel, 318

Lincoln, Abraham, 168

Lockard, Joe, 83

Logan, Rayford, 79

Loguen, Jermaine, 86

Loi sur les esclaves fugitifs, 85, 123, 143, 168, 197, 262, 265, 287, 322, 326, 349, 359, 367, 376, 385

Londres (Exposition Universelle), 306, 364  
Long, Edward, 158  
Louisiane, 129  
Loups, 373, 377  
Louverture, Toussaint, 169  
Lovejoy, Elijah, 143, 202  
Lovejoy, Joseph C., 51, 56, 59, 98, 128, 135, 138, 173, 239, 269, 303, 308  
Lovejoy, Paul, 40  
Lozano-Jackson, Norma, 56  
Luc (Évangile selon Saint), 273, 381  
Lumm, Greg, 82  
Lundy, Benjamin, 169

## M

Madagascar, 346  
Madden, Richard, 80  
Malédiction de Cham, voir Cham  
Manzano, Juan Francisco, 80-81  
Maquama, 89  
Marrant, John, 45, 78  
Maryland, 42, 93, 239  
Mason, Isaac, 15  
*Mason-Dixon Line*, 52  
*Massachusetts Anti-Slavery Society*, 123  
Matlack, Lucius, 49, 125  
Mattison, Hiram, 100-113, 144, 173, 255, 317, 327, 348  
Marsh, Bela, 144  
Mauvais traitements  
    absence (ou peu) de description, 38, 117-118  
    description, 76, 136, 138, 212, 248, 322  
    dénonciation, 116, 208, 240, 364  
    évocation, 120, 126, 140, 173, 229, 238-239, 255, 258, 266-267, 270-271  
    inhérent à l'esclavage, 193, 209, 219, 335, 386  
    thème principal, 141, 222, 226-227, 239, 375  
May, Samuel, 165  
McBride, Dwight, 67  
McDowell, Deborah, 44  
Mc Intosh, Maria, 161  
Mc Queen, Steve, 39, 129  
Meachum, John Berry, 75

Médecine, 135, 343, 349-350, 358, 375-376, 387

Melbourn, Julius, 86

*Memoirs of Archy Moore*, 23

Menaces

    absence de, 227, 250, 282, 287, 289-290, 391

    de révolte, 169

    de vengeance des narrateurs, 281, 283-284, 289-292, 295, 386

    esclaves présentés comme des, 221

    par les propriétaires, 63, 293, 322, 338, 350, 394

Métaphores, 371-384, 402

Métis, 317-325

    dans la fiction, 128, 161

    famille des narrateurs, 150, 340

    narrateurs, 51, 78, 130, 137, 149, 315, 338-339, 358

    personnages des récits, 331, 336, 347, 353

    représentations, 178

    stéréotypes associés, 350, 353, 368

Métissage, 317-325

    argument contre l'esclavage, 279

    et beauté, 349-353

    thème dans les récits, 126, 275, 280, 306, 316, 326, 329, 335, 347, 349, 390

    thème abolitionniste, 161, 164-165, 313

    thème esclavagiste, 161, 313

    thème pour les scribes, 100, 144, 327

Milton, John, 175

Monogénisme, 161, 389

Moodie, Susanna, 57, 60-61, 66, 71, 98, 138, 209, 284

Moore, Samuel, 40

More, Hannah, 59

Morgan-Owens, Jesse, 324

Mormons (livre), 381

Morrison, Larry, 271

Morrison, Toni, 318

Morton, Samuel, 160, 349

Murray, Hannah-Rose, 143

## N

Napoléon, 378

Nationalité, 42, 125, 167, 227-228

New York, 39-40, 87, 100, 151, 188, 239, 241, 258, 348, 356, 374, 376

Newman, Richard, 155

Nichols, Charles, 16, 53, 56, 58, 154

Niemtzow, Annette, 184

Niles, Elisha, 97, 119

Nisbet, Richard, 158, 240, 263, 271

Noé, 279

Noir

abolitionnistes, voir abolitionnistes

couleur de peau, voir couleur

et blanc, voir couleur

père blanc, 125-126, 137, 149-151, 316-318

polysémie, 354-371

symbolique, 371-384

Nord (états du), voir états libres

Nott, Josiah, 303, 310, 346, 349, 352

et Geo. Giddon, 309, 313

## O

Olney, James, 53-54, 69, 73, 181-182

Œuvre littéraire, 16-17, 54, 71, 82, 182

Offley, Greensbury W., 226

Oualdi, M'Hamed, 19-20

## P

Pamphlet (contre l'esclavage), 75, 116, 125, 129, 141-142, 157, 166, 190, 212, 217, 232, 274, 345

Pastoureau, Michel, 277

Parfait, Claire et Marie-Jeanne

Rossignol, 155, 185

Peabody, Ephraim, 50

Peterson, Carla L., 46

Philippe (Saint), 278

Philips, Ulrich, 16, 53

Phillips, Wendell, 128, 154

Plagiat, 75, 124-125, 177

Polygénisme, 160-161, 275, 277, 389

Powell, William, 86

Prentiss, Benjamin, 62, 99-113

Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 15

Price, Thomas, 50

Pringle, Thomas, 57, 59-61, 66, 90, 138, 284

Professionnalisation (des narrateurs), 124, 280, 354

Public, voir lecteur

## Q

Quaker, 29, 49, 162-163, 265, 312, 336, 363, 377, 384

Quincy, Edmund, 49

## R

Race, 297-310, 317-331

esclavage basé sur, voir esclavage

racial

étude de la question raciale, 70, 297, 330

évocation dans les récits, 338, 342, 394-395

groupes distincts, 219, 226, 275, 297, 313, 329, 335-336, 396, 402

mélange des, 275, 312-313, 322-323 (supposée) supériorité de la race

blanche, voir supériorité

race africaine / noire, 278, 302-304, 306, 309-310, 325-326, 348

race blanche, 303, 309-310, 318, 333, 385

race et sang, 313

race visible, 158, 165, 219

race visible et race assignée, 220, 319, 325, 328, 357

théories racistes sur, 160-161, 165, 219-220, 226, 317, 389

vocabulaire, 305-307, 312, 326, 336, 346

Racisme, 159, 165, 215, 370

Raciste, 22, 68, 159-161, 221, 238, 266, 300, 314, 349, 352, 368, 373, 394

Rahhahman, Abdul, 81

Rampersad, Arnold, 44

Rawick, George, 52

Raynaud, Claudine, 89, 195, 238, 265

Récits d'aventure, 126, 171-172

Récits d'esclaves abolitionnistes, 25, 27, 38

Récits de captivité, 70, 117, 170-171

Récits de confession de crimes, 18, 26, 45, 78, 89-113, 118-119, 127, 225

Récits d'esclaves fugitifs, 39-40, 45, 125, 136, 141, 155, 211

Récits de liberté, 40

Récits de résistance, 31, 211-216, 240, 402, 404

- Récits de voyages, 19, 26, 78, 124, 126, 139-140, 174
- Récits fictionnels, 23, 35, 86, 154, 185, 225
- Récits spirituels, religieux, de conversion, 72, 78, 116, 118-121, 139-141, 172-173, 217, 272, 389
- Reece, William, 240, 263
- Réification (des esclaves), 15, 71, 218, 235, 268, 350
- Religion, 271-280
  - Bible, 118, 120, 136, 158, 164, 171-173, 176, 212-213, 267, 285, 301, 358, 388, 392, 394, 397
  - dans l'argumentaire des narrateurs, 30, 352, 391-392
  - dans les récits, 102, 109, 117-120, 139, 173-174, 225-227, 271, 297
  - dénoncée comme complice, 213, 280-281, 391, 394
  - Jésus Christ, 164, 174, 182, 224, 226, 230, 301, 362, 386, 391-394, 397
  - justification de l'esclavage utilisée contre l'esclavage, 25
- Remond, Sarah Parker, 153, 308
- Renza, Louis A., 184
- Révolution américaine, 157, 159, 162-163, 168, 272, 274
- Richmond Enquirer*, 271
- Ricoeur, Paul, 371
- Ripley, C. Peter, 84, 135, 155-156
- Rochester, 152
- Roots* (roman), 44
- Rossignol, Marie-Jeanne, 29
  - et Claire Parfait, voir Parfait
- Rowson, Susanna, 390
- Roy, Arundhati, 20
- Roy, Michaël, 33, 36, 46, 48, 53, 57, 83-84, 117, 144, 156, 177, 189, 203
- S**
- Saffin, John, 43, 157-158
- Said, Omar Ibn, 81, 226
- Salomon (Roi), 276, 352
- Sancho, Ignatius, 82
- Sang, 224-225, 235-400
  - abondance, 219, 229, 293, 295
  - barbarie des propriétaires, 121
  - blanc, 130, 134, 178, 282-297, 319, 325, 347, 368
  - des maîtres, 280-295
  - essentialisation par le, 217, 274, 297, 303-317, 340
  - et chiens, voir chiens
  - et filiation, 226, 317, 319, 321-322
  - et métaphore de l'eau, 226, 379-383, 384
  - et fouet, voir fouet
  - et religion, 164, 226, 274, 280-285, 389, 392-393
  - et tortures, voir tortures
  - et vampires, voir vampire
  - identique à celui des Blancs, 275-276, 283
  - mélange des, 160, 289, 310-319, 324, 329, 369, 402
  - métaphorique, 219, 228, 384-389
  - noir, 219-220, 238, 334, 336, 352
  - polysémie, 219, 224, 226, 379
  - propriétaires coupables, 281-282, 362
  - pureté, 219, 312-316, 320, 378
  - saignée / sangsue, 375-376
  - substantif, 231-232, 242
  - vecteur, 160, 219, 303-317
- Sang et couleur, voir couleur et sang
- Santamarina, Xiomara, 88
- Sartwell, Crispin, 37, 155
- Savoy, Jacques, 92, 95
- Schaeffer, Jean-Michel, 403
- Scott, Sir Walter, 176
- Searle, John, 72
- Sekora, John, 19, 36, 44-45, 49, 51, 53-54, 59, 65, 123, 181-182, 189, 198
- Sewall, Samuel, 274
- Shakespeare, William, 125, 176
- Sharp, Granville, 163
- Sheridan, Richard, Brinsley, 176
- Sierra Leone, 118
- Sinanan, Keri, 153
- Sinha, Manisha, 83-84, 130, 154, 163, 235, 238, 272
- Smith, Gerrit, 167
- Smith, James McCune, 51, 153
- Speech act*, 70
- Starling, Marion, 16, 43-44, 53, 56, 58, 83-85, 88, 133
- Stearns, Charles, 84

- Stephen, George, 59, 61  
 Stepto, Robert, 124  
 Stéréotypes  
   combat des narrateurs contre, 24, 161, 176, 235, 328, 345, 364, 368, 394  
   dans la société, 221, 344, 346-348, 350, 362, 368, 401  
 Stevens, Charles Emery, 85  
 Stewart, Maria, 155  
 Stowe, Harriet Beecher  
   abolitionniste, 128, 134, 193, 203, 382  
   auteure, 50, 174, 192, 351-352  
   *Uncle Tom's Cabin*, 39, 127, 161, 221, 309, 314, 325, 351  
 Strickland, Michael R., 57, 88  
 Strickland, Susanna, voir Moodie  
 Stringfellow, Thornton, 272  
 Sud profond, 149-150  
 Sumner, Charles, 294  
 Supériorité (supposée) de la race blanche / du blanc, 159, 220, 314, 333, 344, 347, 353, 370
- T**
- Tackach, James, 42, 44, 156, 171  
 Taylor, Yuval, 17, 37-38, 44, 65, 83, 88, 149-150, 315  
 Témoin  
   crédibilité, 22, 77, 209  
   notion générale, 53, 211  
   personnages dans les récits, 195, 198  
   posture du narrateur, 22, 48, 75, 199-203, 208, 235, 343, 371  
   rôle de l'esclave, 19-20, 70, 217  
   rôle du narrateur, 47, 155, 157, 204, 253, 278, 325, 342, 379  
 Témoignage(s)  
   après la guerre de Sécession, 288  
   à un scribe, 65-66, 87, 139  
   autres formes que les récits, 19-20, 50, 76, 301, 368  
   enchâssé, 198, 245  
   fonction des récits, 48, 52, 57, 75, 124, 140-142, 144, 147, 215  
   récit d'esclave en tant que, 16, 23, 25, 56, 71, 163, 166, 181, 222, 360  
   récit témoignage, 199-211, 214, 216, 240  
   recueil de, 76, 251, 266  
   lors de réunions publiques, 174  
 Terrain discursif, 67  
 Textométrie, 21, 65, 71, 89-113, 128-129, 230-231, 403  
*The Advocate for Freedom*, 152  
*The African Repository, and Colonial Journal*, 81  
*The Anti-Slavery Standard*, 135  
*The Columbian Orator*, 176  
*The Emancipator*, 152  
*The Heroic Slave*, 123  
*The Liberator*, 58, 116, 165, 285, 328  
 Thomas, Helen, 206  
 Thomas, Rhondda Robinson, 29  
 Thompson, George, 50, 98, 140-141  
 Thoreau, Henry David, 67  
 Tilmon, Levin, 77  
 Tissut, Anne-Laure, voir Ferré-Rode  
 Tomlins, Christopher, 99, 121  
 Tortures, 237-265  
   associées au sang qui coule, 30, 212, 219, 227, 338, 343, 374, 376, 383, 387  
   description, 133, 136-137, 177, 204, 207-208, 229, 236, 269, 380, 384  
   évocation, 193, 213, 231, 267, 273, 281, 357, 379
- Traite  
   abolition  
     dénonciation, 116-119, 136, 142, 166, 212, 237, 345  
     illégal, 382  
     intérieure, 259, 269-270  
     internationale, 43, 118, 157, 168, 201, 258, 364  
 Transatlantique (perspective), 29, 42, 132, 151  
 Trent, Hank, 85  
*Trickster*, 134, 349  
 Truth, Sojourner, 15, 28, 37, 87-89, 153  
 Tubman, Harriet, 46, 56, 87  
 Tucker, St George, 314
- U**
- Uncle Tom's Cabin*, voir Stowe  
*Underground Railroad*, 178, 189

## V

Valladolid (controverse), 389  
Vampire, 224, 372, 374-375, 377, 384  
Vendeur d'esclaves, 141, 256, 337, 364, 372-373  
Vengeance, 61, 166, 281-287, 290-292, 356, 359, 391-392  
Véracité, 22-23, 47-49, 59, 79, 85, 188, 207  
Vernaculaire, 63, 68, 76, 79, 92, 95, 99  
Viol, 126, 201, 249, 253, 256, 280, 356, 361-362, 388  
Voix  
Absence, 20, 43, 70, 76, 119  
dans les récits dictés, 46, 63-66, 71, 87, 89-113, 127, 135, 238, 286-287, 396, 403  
des narrateurs, 186, 189, 199, 332, 379, 404-405  
du scribe, 21, 121  
objet d'étude, 9, 16, 20-21, 23, 30, 65, 69, 72, 86, 401-402

## W

Walker, David, 75, 155, 165, 241, 300, 372-373  
Ward, Samuel Ringgold, 77, 178, 301, 308  
Washington, Madison, 124  
Waterloo (bataille), 378  
Weld, Theodore, 251, 258, 262, 266, 387  
Wellington (Duc), 378  
Wells Brown (Quaker), 49  
Wesley, John, 163  
Whittier, John Greenleaf, 51, 85, 128, 265, 374  
Wieviorka, Annette, 210  
Wilberforce (colonie), 131, 178, 374  
Wilkerson, Major James, 80  
Williams, James (Jamaïque), 77  
Williams, James (et Whittier), 85  
Wilson, Carol, 330  
Wilson, David, 98, 129, 303  
Wilson, Tom, 76  
Winks, Robin, 39, 183  
Woodward, C. Vann, 54  
*Works Progress Administration*, 44, 52

## Y

Yellin, Jean Fagan, 57, 127, 131

Yetman, Norman, 52

## Z

Zafar, Rafia, 53  
Zangara, 89  
Zhao, Ying et Justin Zobel, 95, 105, 112







**« Such cruel pride of blood and color » : relire les récits d’esclaves au prisme de l’humanisation**

L’humanité des esclaves était au centre des débats sur l’esclavage et montrer les esclaves comme des êtres humains était, par conséquent, un argument important contre cette institution. Ce processus d’humanisation est ce qui lie les 53 récits d’esclaves étudiés dans cette thèse. Ce fil conducteur se retrouve dans leur nature même : en proposant une autobiographie collective, les narrateurs donnent à voir l’humanité de tous les esclaves et pas seulement la leur, ce qui fait de leur récit des discours politiques également. Les narrateurs adoptent donc une position antiesclavagiste claire en dénonçant ce système oppressif. Sur le plan thématique, cette volonté d’humanisation est révélée par les réseaux d’images du sang et de la couleur de peau. Elles sont utilisées pour dénoncer la violence de l’esclavage mais elles servent également à déconstruire les stéréotypes sur les Noirs et ainsi affirmer une véritable identité.

**Mots clés** : étas-unis ; esclave ; sang ; récit ; humanisation ; couleur de peau

**« Such cruel pride of blood and color » : relire les récits d’esclaves au prisme de l’humanisation**

The slaves’ humanity was at the center of the debate on slavery and showing slaves as human beings was therefore a compelling argument against the institution. This humanization is what links the 53 antislavery narratives under study for this dissertation. Humanization is visible in their very nature: because they tell a collective autobiography, the narrators show the humanity of all the slaves, not only their own. The narrators thus take a clear antislavery stance by denouncing an oppressive system, which makes their narratives political speeches as well. Thematically, this intention of humanization is revealed through the networks of images of blood and skin color. They are used to denounce the violence of slavery, with numerous scenes of torture during which blood is spilled, but they are also used to deconstruct stereotypes about Blacks and consequently to claim a new identity.

**Keywords**: USA; slave; blood; narrative; humanization; skin color